

Gravures : Frontispice + p. 219 -

≠ 1838
= Nos de 1828 (Mars-Avril)



Phrénologie pp 22-29
USA en 1827 pp 50-83
Pédagogie : Pestalozzi pp 173-188
B. Constant (franc-maçon !) ? 455



REVUE

BRITANNIQUE.

COLLECTION DÉCENNALE.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET Ce, RUE COQ-HÉRON, 3.



DRAWN FROM NATURE BY LIEUT R. E. ALLEN Rl ENGrs

MALTA.

REVUE

BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. SAULNIER FILS, DIRECTEUR ; BERTON ; PHILARÈTE CHASLES ; LÉON GALIBERT ; AMÉDÉE PICHOT ; E. GÉRUZEZ ; LARENAUDIÈRE ; LESOURD ; CH. COQUEREL ; J. COHEN ; GENEST, DOCTEUR EN MÉDECINE.

COLLECTION DÉCENNALE.

TOME NEUVIÈME.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, N° 55.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, 2.

1838.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire.

LA RÉFORMATION EN ITALIE (1).

Où était la religion protestante avant Luther? demandent encore les docteurs de l'Église romaine. Dans la Bible, ont toujours répondu les réformés. La réponse est juste, mais on peut en faire une meilleure encore.

Dès le berceau du christianisme, il a toujours existé une aggrégation de fidèles aussi cachée peut-être que l'étaient les sept mille d'Israël, et à qui le nom de véritable église convenait plus spécialement. Au sein de la corruption et des périls d'un monde indigne d'eux, ils suivaient, dans le recueillement d'une vie obscure, les saintes voies où ils s'étaient engagés.

(1) Note du Tr. On s'apercevra aisément que cet article a été rédigé par un apôtre zélé de l'Église anglicane qui considère les doctrines du protestantisme comme les seules vraies, et qui, depuis Henri VIII, s'est maintenue en hostilité permanente contre ce qu'elle nomme le papisme. Si c'eût été un article de pure controverse, nous l'aurions écarté de notre recueil; mais les abus du clergé, dans le moyen âge, les progrès et l'extinction du protestantisme en Italie, appartiennent à l'histoire; c'est uniquement un précis historique du plus haut intérêt que nous offrons au lecteur, n'entendant point d'ailleurs prendre sous notre propre responsabilité les opinions de l'auteur en matière de foi. Ces opinions sont au reste conformes à celles de tous les écrivains protestans; et les auteurs de la Revue Britannique, s'ils n'étaient pas tolérans par principes, seraient obligés de l'être par la nature même de leur plan.

Il est difficile de préciser jusqu'à quel point les croyances de cette secte différaient de celles du papisme avant la réformation. Ce n'est, en effet, que depuis lors qu'elles ont été connues. L'Église romaine se vante d'avoir subsisté pendant plusieurs siècles à l'abri des dissensions intestines; ce qui à la vérité n'était pas difficile, dans un temps où un joug de plomb pesait en tous lieux sur les consciences. Il est rare que des hommes qui sont en avance de près d'un siècle sur la génération qui les a vus naître opèrent un changement durable dans le caractère de leurs contemporains. Des révolutions comme celle que Luther accomplit sont moins l'ouvrage d'un homme que celui des temps et des opinions. Plusieurs siècles avant sa naissance, et même dès les premiers âges du christianisme, il existait dans le midi de la France, en Angleterre, dans les vallées des Alpes, en Calabre, en Bohême et même en Espagne, des sectes qui professaient des doctrines absolument semblables à celles de la réforme, et dont le levain a dû étendre sa fermentation sur toute l'Europe.

Cette propagation des idées à travers les ténèbres du moyen âge n'a rien qui doive nous étonner. On suppose à tort que les relations entre les divers peuples sont d'origine moderne, et qu'il n'y a d'autre manière de les mettre en contact, à de longues distances, que les grandes routes, les malles-postes, les canaux et les bateaux à vapeur. Ce que le génie du commerce a produit de grand aujourd'hui par ces moyens, il l'opérait jadis par des voies différentes; et même, dans les limites où il est resserré, je ne sais si l'habitude prise par les marchands des divers pays de se donner rendez-vous pour quinze ou vingt jours sur certains points du globe où se tenaient les grandes foires, et où des plaines incultes offraient par enchantement l'aspect des cités les plus populeuses et le mieux gouvernées, n'y rassemblaient pas beaucoup plus d'étrangers qu'on n'en voit dans tous les marchés et les bourses d'un pays, aujourd'hui que la rapide circulation des lettres, sous la sauve-garde de tous les gouvernemens et l'établissement des banques, ont rendu presque partout inutiles des communications personnelles entre les négocians. D'ailleurs, le trafic des reliques et des rosaires bénits n'était pas, dans ces vastes bazars, la spéculation la moins lucrative; or, il arrivait que les acheteurs et ceux qui refusaient d'acheter se communiquaient les motifs de leur acquisition ou de leur refus, ce qui amenait de part et d'autre des professions de foi et des explications sur le véritable sens des Écritures.

Mais les excursions des pèlerins servaient plus encore que les voyages des marchands à mettre en rapport les divers peuples de l'Europe. Le mérite des pèlerinages était en raison directe des distances à franchir pour les faire, et chaque contrée avait un lieu saint ouvert à la dévotion

des fidèles de tous les pays. Une de nos plus anciennes ballades couronne en ces termes l'éloge d'une dame de Bath : « Elle avait été trois fois à Jérusalem ; elle avait traversé plusieurs fleuves lointains ; elle avait été à Rome et à Bologne, à Saint-Jacques en Galice et à Cologne. »

Capitale du monde chrétien, Rome était fréquentée avec autant de zèle, comme siége de la vraie foi et source de toutes les dignités ecclésiastiques, qu'elle l'avait été lorsqu'elle commandait à l'univers par la toute-puissance de ses armes. A certaines époques solennelles, elle appelait dans son sein, comme Jérusalem, les chrétiens de tous les pays, et par eux la masse des idées se renouvelait sans cesse. On peut voir, dans les Contes de Cantorbéry et dans Erasme, quel esprit présidait à ces dévotes excursions, et quel parti en tiraient la faconde des pélerins et l'avide curiosité de leurs auditeurs.

Ce n'est pas tout : le pape prétendait sous divers prétextes au droit de conférer les bénéfices dans tous les états de la chrétienté. Aussi, voyait-on partout des prêtres italiens en correspondance suivie avec les amis qu'ils avaient laissés dans leur patrie. Les universités les plus célèbres rassemblaient leurs élèves des contrées les plus éloignées. Ainsi, au commencement du XVIe siècle, il y avait à celle de Ferrare assez d'Anglais pour constituer un corps influent. Les professeurs, surtout les plus célèbres, n'étaient point fixés irrévocablement dans tel pays, dans telle université ; ils transportaient de chaire en chaire les trésors de leur érudition, et ces mutations fréquentes étaient à défaut de la presse un nouveau véhicule pour les idées. Le latin étant la langue universelle des sciences, des lettres et de la politique, la différence des idiomes de chaque pays n'entravait pas la diffusion des lumières. Les francs-maçons, sorte de tribu nomade, voyageant de contrée en contrée, marquaient, comme les patriarches, leurs stations par des autels élevés *au grand architecte de l'univers*, et sans doute aussi par quelques discussions en matière de foi. Il est probable que les préventions défavorables dont ils étaient l'objet dans ces temps reculés, et qui, jusqu'à un certain point, existent encore, avaient leur source dans la supposition, aujourd'hui manifestement erronée, qu'ils étaient des propagateurs d'hérésies. Le célèbre Jean de Gand, protecteur de Wickleff (1), fut aussi le leur. En outre les ménestrels, courant d'abbaye en abbaye, de hameau en hameau, contaient partout leurs aventures ou celles des voyageurs qu'ils avaient rencontrés aux moines et aux paysans, avides de nouvelles comme tous

(1) Jean Wickleff, docteur de l'université d'Oxford, qui prêcha et écrivit contre la souveraineté du pape, la transsubstantiation, et plusieurs autres dogmes de l'Église romaine.

les peuples qui ne lisent point; et les mendians de profession, endossant la robe et le capuchon, comme ils prennent de nos jours la veste du matelot, couraient le pays par bandes aussi nombreuses que celle que l'on fut forcé de disperser et d'anéantir par la force des armes en Angleterre, lorsque la suppression des couvens força la plupart des moines de se faire brigands pour avoir du pain.

C'est par tous ces moyens que plusieurs des maximes religieuses dont la réformation fit un corps de doctrine s'étaient déjà répandues avec plus ou moins de succès dans une grande partie de l'Europe catholique: aussi l'office de Luther fut-il moins de créer que de mettre en action l'esprit de révolte contre le papisme.

On regarde en général Wickleff comme le précurseur de Huss, et Huss comme celui de Luther; mais Wickleff lui-même n'a dû être que le représentant d'une partie de ses compatriotes et l'organe d'opinions dont la manifestation eût entraîné de trop funestes conséquences. Il ne croyait ni à la souveraineté spirituelle du pape, ni à la transsubstantiation, ni au monopole que s'attribuait le clergé sur les Saintes-Écritures. Mais, loin que ses doctrines fussent en opposition avec les idées religieuses de ses compatriotes, nous lisons dans les annales de l'Angleterre que, lorsqu'il fut traduit devant les évêques rassemblés en concile à Lambeth, le peuple demanda à grands cris qu'il fût mis hors de cause; ses adeptes parcouraient les comtés, prêchant ces mêmes doctrines, non seulement dans les églises et dans les cimetières, mais encore dans les foires et marchés, *au grand scandale des catholiques*, disent les chroniques du temps.

Knyghton, historien contemporain, ne se fait pas scrupule de dire: Vous ne rencontrerez pas deux personnes dont l'une ne soit disciple de Wickleff. Ce dernier assurait même que le tiers du clergé de son temps pensait comme lui sur le mystère de la cène de Notre-Seigneur, et paraissait disposé à soutenir cette doctrine au péril de sa vie. Ceci n'a rien qui doive surprendre. En effet, quelques siècles avant que Wickleff eût traduit le *Nouveau-Testament*, on avait traduit en saxon certaines portions de l'Évangile pour l'*édification* des simples qui ne connaissaient pas d'autre langue. Des opinions analogues aux siennes s'étaient d'ailleurs manifestées en Bohême, et ses ouvrages y avaient produit un grand effet, s'il faut en juger par la sévérité avec laquelle on les frappa tout d'abord d'interdiction. Les Albigeois, que saint Dominique soumit dans la suite aux tortures de l'Inquisition, dont il est le fondateur, avaient été anathématisés par les canons de l'Église et les prédications de saint Bernard. Vers la même époque, Pierre Valdo (qui a donné son nom à la secte des

Vaudois) proclamait à Lyon des doctrines dont le succès appela les foudres de Rome, et, depuis les temps les plus reculés, les gorges des Alpes étaient peuplées d'une race de montagnards intrépides dont l'isolement mettait la foi à l'abri de toute altération. On s'occupe en ce moment de recueillir des documens authentiques sur les rapports de leurs maximes avec celles du protestantisme. Reynerius, ou Reignier, l'ennemi de cette secte, mais dont le témoignage n'en est pas moins digne de foi, atteste qu'elle ne croyait point à d'autres miracles que ceux de Jésus-Christ, et rejetait l'extrême-onction, les offrandes pour les morts et les dogmes de la transsubstantiation, du purgatoire et de l'invocation des saints. Il est vrai qu'il osa accuser sa morale ; mais l'arme de la calomnie a été de tout temps employée par les religions dominantes qui ont cherché à flétrir les cultes nouveaux dont elles redoutaient les progrès. En pareil cas, pour confondre les accusateurs, on n'a qu'à les confronter et à signaler leurs contradictions.

Une pièce importante de ce débat est un écrit vaudois, publié vers l'an 1100, sous le nom de *la Nobla Leyçon* (la Noble Leçon) et dont l'authenticité n'a jamais été contestée. Il a pour objet de prescrire l'observation des dix commandemens du Deutéronome, y compris celui de ne pas sacrifier aux idoles. On y remarque l'obligation de méditer les Saintes-Ecritures, d'invoquer la Trinité ; mais on n'y lit pas un mot sur l'invocation des saints ni de la Vierge. L'on y enseigne que la confession auriculaire et l'absolution des prêtres n'ont aucune efficacité, attendu qu'il n'appartient qu'à Dieu de pardonner nos fautes.

En 1370, les Vaudois qui habitaient les vallées de Pragela, dans le Haut-Piémont, se trouvant trop resserrés dans leur enceinte, envoyèrent une colonie en Italie. Elle se fixa dans un canton inculte de la Calabre. En peu de temps ce territoire prit une nouvelle physionomie : des villages s'élevèrent de tous côtés ; les côteaux se couvrirent de vignobles, les vallons de guérets et de prairies. Cette prospérité excita l'envie des paysans du voisinage, qu'irritait d'ailleurs le contraste que faisaient, avec la grossièreté de leurs mœurs, la continence et la sobriété de ces religionnaires. Les prêtres eux-mêmes, dont les dîmes étaient mieux payées, cédant à la voix de l'intérêt, cessèrent de troubler leur sécurité. La colonie s'accrut bientôt de tous les réfugiés qui fuyaient les persécutions dont les Vaudois étaient victimes en France et dans le Piémont. Elle continua de prospérer jusqu'au moment où le parti réformé succomba en Italie, et, après deux siècles d'existence, elle fut lâchement exterminée.

Quelque jaloux que fût le clergé du droit exclusif qu'il s'arrogeait d'expliquer l'Ecriture-Sainte, on observe que dès le XIV[e] siècle on en faisait

circuler en Italie plusieurs traductions empreintes de cet esprit d'examen dont nous explorons les traces. Celle de Malerni, moine de l'ordre des camaldules, imprimée à Venise en 1471, n'eut pas moins de neuf éditions dans les trente ans qui suivirent sa publication. Enfin l'établissement et le maintien de l'Inquisition, dont l'objet spécial était d'anéantir toute liberté d'opinion en matière de foi, prouvent que, dès son origine, il existait une opposition formidable contre les dogmes de l'Église romaine.

Aussi, le premier poète italien dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous, le Dante, dit-il dans sa revue de l'enfer, que le quartier des hérétiques est plus peuplé qu'on ne le pense vulgairement :

Qui son gli eresiarche
Co' lor segnaci d'ogni setta : e *molto*
Più che non credi, son le tombe carche.
(*Inferno*, liv. IX.)

Les doctrines appelées hérétiques se montraient donc toujours prêtes à combattre et à renverser le papisme, et n'attendaient qu'une crise favorable et un chef intrépide. Il est cependant probable que cette crise ne se serait manifestée que fort tard si les germes de corruption que l'Eglise romaine recélait dans son sein n'avaient porté leur fruit. C'est d'elle qu'on pouvait dire : *Tout ton mal vient de toi, ô Israël!* La conduite des deux clergés, séculier et régulier, était pour les peuples un objet de dégoût et de mépris, et ils soupiraient après les jours où elle serait frappée d'une réprobation solennelle. Pour se convaincre de cette vérité on n'a qu'à lire, avec quelque réflexion, les poètes, les conteurs de l'Italie, qui vivaient à l'époque où le papisme comblait la mesure de l'iniquité. Nous signalons ces deux classes d'écrivains, parce que leurs écrits portent l'empreinte des opinions de leur siècle. Quant aux auteurs des contes, nous nous bornerons à remarquer qu'ils choisissent presque toujours dans les monastères ou chez les moines les héros des aventures ridicules, libertines ou odieuses. Les poètes sont plus dignes de fixer notre attention.

A leur tête figure le Dante. Dans une édition récente de sa *Divina Commedia*, publiée et commentée par M. Rosetti, le commentateur prétend que ce poème, véritable complot gibelin, n'est qu'un tissu d'allusions politiques, sans rapport avec les opinions religieuses du temps ; qu'il attaque le pape comme chef du parti guelfe et non comme chef de l'Église, et n'offre qu'une phraséologie maçonnique dont les initiés ont seuls la clé. Ainsi, quand le poète écrit *amor*, ce mot, par inversion, signifie *Roma*. S'il écrit *amore*, il faut lire, en coupant le mot en deux,

amo re (j'aime le roi, ou la royauté), ce qui signifie : Rome ne peut plus prospérer que sous le sceptre des empereurs. (On sait que, dans les querelles qui désolèrent si long-temps l'Italie et le reste de la chrétienté, entre le sacerdoce et l'empire, le parti gibelin était attaché à ce dernier.) Le mot *donna* ou *madonna* signifie puissance impériale, le mot *salute*, la personne de l'empereur. *I morti* (les morts) sont les Guelfes; *i vivi* (les vivans) sont les Gibelins. Enfin, la préoccupation du commentateur est poussée au point que, dans le magnifique passage où le poète décrit l'approche de l'ange de la cité de Dieu, et le compare au vent impétueux qui vient frapper la forêt que l'incendie dévore, il voit une allusion directe à l'empereur *Henri*, et lit même son nom en toutes lettres dans les trois vers qui suivent :

> Non altrimenti è fatto che d'un v*e*nto
> Impetuoso per gli avversi ardo*ri*,
> *C*he fier la selva, e senz alcun rattent*o*.

Nous avons indiqué en italiques les lettres qui forment le mot italien Enrico.

Il faut le dire à la gloire du Dante, *il signor* Rosetti s'est complétement fourvoyé. Non, le Michel-Ange de la poésie n'a point ainsi rabaissé sa *comédie, divine* en effet, aux étroites proportions du logogriphe. Ce ne sont pas des énigmes et de puérils jeux de mots que nous avons admirés dans son chef-d'œuvre, et ce n'est point ainsi que les précieuses annotations d'Alfieri et le savant commentaire de Biagioli nous avaient appris à le connaître. C'est un blasphème contre le génie de supposer que ces sublimes tableaux d'un monde invisible, cet enfer, ce purgatoire, ce paradis, soient l'emblème des factions qui déchiraient l'Italie.

Le Dante est, dans son poème, plus théologien que politique. Il admet les dogmes de l'Eglise romaine, mais il tonne contre ses abus et sa corruption. Il place dans son enfer les hérétiques, et les croit dignes en effet des flammes éternelles. Il met en sentinelle, à l'entrée du purgatoire, un ange sous les ordres de saint Pierre, et ajoute que l'apôtre lui a recommandé d'être sévère sur l'admission d'une foule de mécréans (*Purg.*, XI). Il croit que le devoir des vivans est de prier pour les ames qui peuplent ce séjour d'épreuves, et nous montre celles-ci occupées à intercéder pour les amis qu'elles ont laissés sur la terre (*Purg.*, XI). Mais il dit ailleurs, contre l'opinion intéressée des traficans de prières, que le purgatoire est presque désert; que ses portes crient sur leurs gonds rouillés (*Purg.*, X). Il ne conteste pas aux prêtres le droit de donner l'absolution, mais il la déclare sans effet si la contrition ne l'accompagne,

et il place parmi les damnés un pauvre frère qui avait commis un crime à l'instigation du pape, et auquel le Saint-Père avait néanmoins ouvert les portes du ciel (*Enfer*, chant XXVIIe). Son ame s'enflamme à l'idée d'une croisade, et il reproche amèrement aux papes et aux cardinaux de couver leurs trésors, tandis que les lieux saints sont la proie des Infidèles (*Paradis*, chant IXe). Il respecte les droits spirituels du clergé, mais il a en horreur le pouvoir temporel de l'Eglise; c'est à ce pouvoir qu'il attribue sa dégradation religieuse (*Purg.*, chant XXVIe). C'est sur lui qu'il épanche les flots de sa colère; il le signale comme le destructeur de son pays, etc. (*Purg.*, X), et peuple l'enfer de ses ministres. Ici, ils se lancent des rochers; là, ils sont précipités, la tête en bas, dans des chaudières de poix bouillante; plus loin, on les voit enchaînés dans une prison de glace, ou roulant du sommet d'une pyramide de flammes qui tournoie autour d'eux, ou succombant sous d'énormes fardeaux.

Ainsi que le Dante, Pétrarque était bon catholique; il avait même reçu les premiers ordres; dans son habitation d'Arqua, il bâtit une chapelle dédiée à la Vierge; mais il tonne contre les excès du clergé de son temps et contre la papauté, dont le siége était alors à Avignon. Dans le sonnet CV, le poète appelle sur elle le feu du ciel. « C'est un nid de perfidies où couvent tous les maux qui pleuvent sur l'humanité; Belzébut siége au milieu de ces prélats éhontés. » Dans le sonnet CVI, on lit que Bacchus et Vénus sont les seules divinités de la nouvelle Babylone. Le sonnet CVII n'est pas moins remarquable, le voici en entier :

Fontana di dolore, albergo d'ira,
Scola d'errori e tempio d'eresia,
Gia Roma or Babilonia falsa e ria,
Per cui tanto si piagne e si sospira.
O fucina d'inganni! o prigion dira,
Ove 'l ben more e 'l mal si nutre e cria,
Di vivi inferno, un gran miracol fia
Se Christo teco al fine non s'adira.
Fondata in casta ed umil povertate,
Contr' a' tuoi fondatori alzi le corna,
Putta sfacciata, e dov' hai posto spene?
Negli adulteri tuoi? nelle mal nate
Ricchezze tante? or Constantin non torna;
Ma tolga il mondo tristo chi 'l sostene (1).

(1) « Source de douleur! séjour du courroux céleste! école de l'erreur, temple de l'hérésie; toi que jadis on appelait Rome et qui n'es plus aujourd'hui que l'impie et perfide Babylone!

» Atelier de fraudes, tombeau de la vertu, berceau des vices, enfer des vivans! tu as enfin lassé la clemence céleste.

Une indignation plus violente encore se manifeste dans quelques lettres de Pétrarque.

Il n'y a pas loin de cet état d'exaspération contre tant d'abus, à la recherche des causes qui les ont produits et des moyens d'y remédier. Cependant la corruption subsistant toujours, on finit par la combattre avec l'arme du ridicule, et malheureusement ses traits s'égarèrent sur la religion elle-même; une froide incrédulité, une légèreté désespérante, un licencieux badinage sur les sujets les plus sacrés, succédèrent à la vertueuse horreur qu'avait d'abord inspirée la prostitution des bienfaits religieux, auxquels on attachait tant de prix.

Dès le quinzième siècle, il était de mode, dans les nouvelles et les romans, de mettre toutes les fictions monstrueuses que l'auteur imaginait sous la garantie du témoignage d'un archevêque Turpin, et d'invoquer, d'un ton gravement plaisant, l'autorité de ce personnage, sans doute fabuleux. Pulci, dans son poème intitulé *Morgante Maggiore*, commence tous ses chants par une pieuse invocation à quelque saint; puis, surviennent une foule d'applications burlesques du style, des images et des doctrines de l'Ecriture, qui démentent ce dévot préambule, et qui révèlent l'incrédulité de l'auteur comme celle de son public. Pulci n'était peut-être pas décidément un impie, mais il était du nombre de ces milliers de clercs et de laïques qui prenaient pour devise: *Vive la bagatelle!* et dansaient imprudemment sur le tombeau de leur foi. Le même esprit de légèreté, sur les plus graves sujets, se manifeste chez les poètes qui lui succédèrent. Nous citerons entre autres l'Arioste et Berni: ils se montrent tous deux catholiques, mais ils ne perdent pas une occasion de rire aux dépens du clergé, sans réfléchir sur la portée de leurs saillies. En voici deux exemples:

L'Astolphe du *Roland furieux* grimpe dans la lune, et il y aperçoit, entre autres choses, un océan.... de potages. Il demande l'explication de ce phénomène au docteur qui l'accompagne. « Vous voyez-là, répond celui-ci, la masse des aumônes que tout bon chrétien laisse après lui pour assurer le salut de son ame. » Astolphe voit ensuite une haute montagne couverte de fleurs, dont le parfum se dissipe à l'instant et fait place à une odeur fétide: « Sauf votre respect, lui dit son guide, voilà le cadeau que Constantin a fait au bon Sylvestre (1).» (*Orlando forioso*, ch. XXXIV.)

» Née dans une humble et chaste pauvreté, va, maintenant, comme une vile prostituée, rompre en visière à tes bienfaiteurs! et où donc as-tu placé ton espoir?

» Est-ce dans tes adultères? dans tes richesses mal acquises? Reprends, Constantin, tes funestes présens; ou que du moins l'Eternel accorde à ce triste univers, qu'il tient dans ses mains, la faveur de l'anéantir. »

(1) La puissance temporelle accordée par l'empereur Constantin au pape Silvestre.

Dans le chant xxiv[e], l'archange Michel reçoit l'ordre de voler à la recherche du silence, auxiliaire indispensable de quelques recrues qui se rendent à Paris pour grossir l'armée de la chrétienté, et qui désirent vivement que l'ennemi ne se doute pas de leur approche.

« Michel, méditant sur l'asile où il trouverait le *silence*, décide que ce ne peut être qu'une église ou un monastère, où les frères se livrent au recueillement de la vie contemplative. Là, je trouverai aussi le calme, la charité, la concorde. Il agite donc, avec impatience, ses ailes d'or et fend les airs comme la flèche rapide. Bientôt l'aiguille d'un clocher gothique, à l'angle d'un vaste et sombre bâtiment dont la cour intérieure est bordée d'arceaux en ogive, signale à ses yeux un monastère. A peine en a-t-il touché le seuil, ô désappointement funeste ! ce n'est pas le silence qui vient frapper ses regards étonnés, ce n'est pas le recueillement; la piété, la paix, l'amour divin, les innocens loisirs, l'humilité, habitèrent jadis ce séjour; ils ont fui pour jamais. A leur place, l'orgueil, la paresse, la luxure, l'emportement, l'avarice y tiennent leur affreuse cour.

» En passant en revue cette hideuse légion, l'archange aperçoit la discorde dans ses rangs. Il la cherchait par ordre du Tout-Puissant, afin de la lancer sur l'armée ennemie ; mais il espérait ne la rencontrer que dans l'abîme des enfers. Eût-on deviné qu'elle établirait son trône dans le sanctuaire, et y tiendrait ses assises entre l'heure des matines et celle de l'office divin ?

L'Arioste et Berni moururent, l'un dix ans, l'autre treize ans avant Luther. Le genre de leurs écrits était si familier au public de leur temps, et on les croyait si peu dangereux, qu'ils parurent avec l'approbation du pape et des prélats.

Erasme ne se doutait pas non plus de l'influence de ses *Colloques*, sur les intérêts temporels de l'Eglise. Ce savant célèbre faisait ses délices des piquantes railleries dans lesquelles il excellait, et, sous ce rapport, les moines étaient pour lui des sujets précieux. Ce fut là probablement ce qui le décida dans le choix de ses *Colloques*. Il était trop timide, trop jaloux de ses loisirs, trop empressé de gagner la faveur des grands, et il possédait des idées trop vagues sur les doctrines et la discipline de l'Eglise, pour s'embarquer de gaîté de cœur sur cet océan de troubles que la réformation allait soulever. Comme une recrue qu'on mène au feu pour la première fois, il ferme les yeux en pressant la détente de son arme et recule au bruit de l'explosion. Quoi de plus étonnant que cette apparente sécurité, cette apathique indifférence, au milieu des présages funestes qui annonçaient les dangers de l'Eglise? Des membres du clergé, poètes ou nouvellistes, proclamaient leurs sinistres augures, comme si

les maux qu'ils annonçaient ne devaient pas retomber sur eux-mêmes. Voici, je crois, l'explication de ce phénomène. Avant la découverte de l'imprimerie, les moines étaient les seuls possesseurs des manuscrits; et, quelles qu'en fussent les doctrines, ils ne les considéraient que comme des jeux d'esprit destinés à charmer les ennuis du cloître. La *puissance de la presse* ne fut pas sentie immédiatement par le clergé, qui formait la masse des lecteurs; c'était un nouveau sens dont l'expérience pouvait seule révéler les fonctions. Le pape, qui avait si long-temps régné en despote sur les consciences, devait supposer qu'un instrument comme la presse n'échapperait pas à sa direction. Il n'espérait pas sans doute qu'elle deviendrait, comme le langage hiéroglyphique des Egyptiens, la propriété exclusive du clergé, mais il se flattait de s'en servir avec succès pour étendre et consolider son pouvoir. Il est certain toutefois que, sous l'empire des réglemens le plus sévèrement restrictifs, la presse propagea les écrits les plus hostiles contre les prétentions de l'Eglise. Leur libre circulation ne doit être attribuée ni à l'indifférence religieuse, ni à l'ignorance des censeurs, mais à l'idée qu'ils n'offraient aucun danger et à la persuasion qu'une autorité qui n'a jamais été contestée est à jamais incontestable.

Voici la vérité : les principes vitaux de la religion, la vigilance et le zèle s'étaient anéantis. Le monde religieux n'offrait qu'un théâtre où les deux sexes jouaient leur rôle. Ce n'était plus avec le cœur qu'on invoquait l'Eternel, mais avec des orgues et un orchestre chèrement payés; on ne célébrait plus le saint sacrifice avec la robe d'innocence, mais avec des chasubles de brocart, surchargées de galons et de broderies; les prières étaient sans effet, si elles ne s'élevaient à travers des nuées d'encens; on ne cherchait plus, dans le temple du Seigneur, ce demi-jour si favorable au recueillement; on voulait y être ébloui et distrait par l'éclat de mille cierges, donnés par les fidèles et dont le clergé faisait son profit. Dans les jours consacrés au jeûne, on s'abstenait de la chair des animaux, mais les tables se couvraient de poissons, de légumes, de fruits, de sucreries de toute espèce, préparés et servis avec tous les raffinemens du luxe. Lorsque la grande crise allait éclater, quand le bélier sondait les murs de la ville, nous voyons un pape en admiration devant le génie du frère Martin (Luther). « C'est, disait-il, un aventurier qui cherche à faire fortune par son esprit. » Nous le voyons courre le cerf dans les bois d'Ostie, en costume de chasseur, et, au retour, admettre à sa table des bouffons chargés de le divertir en discutant sur l'immortalité de l'ame; semblable à ce patriarche de Constantinople, qui quittait l'autel de Sainte-Sophie et interrompait la messe pour aller, revêtu de ses

habits pontificaux, assister dans ses écuries à la naissance d'un poulain.

C'est dans cette indolente sécurité et au sein de ces plaisirs, que le clergé vit Luther apparaître. Ce personnage extraordinaire eût exercé, à toutes les époques, une grande influence sur les esprits. Néanmoins, si l'Église avait eu la sagesse de réformer elle-même certaines de ses pratiques, il est probable qu'il n'eût pas été entraîné à examiner à fond ses doctrines, quelque erronées qu'elles parussent alors aux hommes éclairés comme lui. Son zèle se serait borné à la fondation d'un ordre religieux, et un nouveau saint Martin eût figuré dans le calendrier entre saint Benoît et saint François-d'Assises. Il est évident que les doctrines de l'Église qui nous paraissent les plus choquantes à nous autres anglicans n'auraient pas été une pierre d'achoppement pour le moine Martin du commencement du seizième siècle; car l'homme qui prêcha le dogme de la consubstantiation ne pouvait être scandalisé de celui de la transsubstantiation; mais le trafic des indulgences, mais les excès des deux clergés, mais les scandales de la cour de Rome dont il avait été le témoin, mirent en fermentation ses idées et en firent jaillir la lumière.

Déjà l'on avait reconnu la nécessité de la réforme de tant d'abus, et le concile de Pise avait été convoqué pour y remédier : malheureusement il ne se livra pas à une tâche si importante avec le zèle et la fermeté qu'elle exigeait; s'il l'eût fait, l'Église romaine aurait respiré en paix pendant quelques années encore, jusqu'à ce qu'une connaissance plus approfondie des livres saints eût dévoilé l'erreur de ses doctrines. On ne peut, en effet, disconvenir que le christianisme n'eût de puissans moyens d'agir sur les esprits; plusieurs de ses pratiques étaient admirablement imaginées pour exciter la dévotion; et il en est de conformes aux habitudes et aux sentimens du peuple, qu'on aurait dû conserver en Angleterre. Elles survécurent chez nous à la réforme, mais non à la fureur des fanatiques du dix-septième siècle, qui exécraient tout ce qui offrait une apparence de papisme, ni à la légèreté irréligieuse de la génération suivante. Nous regrettons ces bons vieux usages de nos aïeux de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle, lorsque les fidèles inscrivaient sur la porte de leurs maisons des maximes de l'Écriture, et dessinaient ou gravaient sur leurs meubles des sujets de la Bible; donnaient tous les soirs à leurs enfans la bénédiction paternelle, et parcouraient les campagnes, remerciant le ciel de la fertilité de leurs champs, secourant les pauvres, conciliant les plaideurs; lorsque le pasteur appelait les graces célestes sur tous ceux qu'il rencontrait sur sa route; lorsque l'église restait ouverte tout le jour, et que le laboureur, au bruit de l'airain religieux, quittait sa charrue pour joindre ses prières

à celles du prêtre. Cette observation fera naître un sourire dédaigneux sur les lèvres de tel de nos lecteurs qui pense que le cultivateur n'est qu'un rouage d'une machine industrielle, qui doit, sans s'arrêter, opérer sur nos champs, comme les machines à vapeur opèrent sur nos canaux et dans nos fabriques : dans ce cas, je lui demande humblement pardon de mes regrets, et je continue. Les intrigues du pape firent avorter le concile de Pise; et, loin de fortifier l'Église, ce concile offrit à Luther une arme nouvelle; l'aveu de ses propres abus.

Vers cette époque, l'influence de la presse commençait à se faire sentir, et il pleuvait, contre le catholicisme, des pamphlets, des catéchismes, des ballades, des caricatures. Sur les murs des cabarets, on charbonnait des renards débitant un sermon en costume de prédicateur, tandis que le cou d'une oie sortait de leur poche entr'ouverte; des loups confessant et donnant l'absolution dans une bergerie ; des cordeliers, au chevet d'un malade, tenant d'une main un crucifix et plongeant l'autre dans sa cassette. L'Église était comme ces malades qu'un remède sauve ou tue. On chercha ce remède dans le concile de Trente, le plus long et le moins orageux qu'on ait jamais tenu : il dura vingt-un ans depuis sa convocation. C'est dans une de ses premières séances que Pierre Danet, ambassadeur de France, à qui un évêque italien avait dit, pour le complimenter sur son éloquence : *Gallus bene cantat* (ce *coq* ou ce *Français* chante bien), répondit en latin à ce froid jeu de mots : « Plût à Dieu que Pierre se repentît au chant du coq (1) ! » Ce concile n'eut, à l'égard de la réformation, d'autre résultat que de donner un corps aux doctrines que les Wickleff, les Jean Huss, les Luther avaient attaquées, et de préciser ce qu'on nomme, en termes de droit, l'état de la cause. On n'a qu'à lire le catéchisme qui parut sous son nom, pour se convaincre des alarmes de la cour de Rome. Chaque page atteste la sollicitude minutieuse avec laquelle elle cherche à torturer les livres saints pour relever la dignité et la puissance du prêtre.

Cependant les décisions tranchantes du concile de Trente firent peu d'impression sur les Italiens. Les écrits de Luther, de Mélanchton, de Zwingle, circulèrent sous le manteau, dans toute l'Italie; quelques uns même, traduits et sous des titres supposés, pénétrèrent jusqu'au Vatican. Le docteur M'Crie, dans son *Histoire des progrès de la réformation en Italie*, prouve, par des documens authentiques, que, dans les principales villes, la cause des réformés comptait de nombreux partisans.

(1) C'est également à ce concile que le jésuite Lainez, successeur d'Ignace, dans le généralat de son ordre, disait « que les autres églises ne peuvent réformer la cour « romaine, parce que l'esclave n'est pas au dessus de son seigneur. »

Ferrare, où ils abondaient, devint le refuge des protestans étrangers. Non moins célèbre par l'indépendance de ses opinions religieuses, et par sa traduction élégante des psaumes en vers français, que par la grace de ses poésies légères, Clément Marot y chercha un asile contre les persécutions du papisme: Calvin même séjourna plus d'un an à la cour de la duchesse de Ferrare, dont il reçut l'accueil le plus distingué, et il maintint cette princesse dans la foi protestante, qu'elle avait spontanément embrassée. L'évêque de Modène se plaint, dans une lettre au cardinal Contarene, que toute la ville soit devenue luthérienne. La contagion était moins active à Florence; mais Bruccioli, dont le concile de Trente mit à l'*index* la version du *Nouveau-Testament* et les ouvrages publiés ou inédits, et Carneseca, l'un des martyrs de la nouvelle foi, étaient tous deux Florentins. Les Bolonais sollicitèrent vivement l'empereur, afin qu'il obtînt pour eux la liberté de conscience, ou du moins le droit de se procurer des *Bibles* et de citer les paroles du Christ ou de saint Paul, sans être accusés de luthérianisme. Venise, dont la puissance à cette époque était généralement respectée, possédait plusieurs imprimeries, dont le produit, circulant dans toute la chrétienté, formait l'une des branches les plus importantes de son commerce; c'est par l'entremise de ses marchands que les ouvrages des réformateurs suisses et allemands se répandaient, surtout en Italie. Leurs doctrines avaient fait tant de progrès à Venise, de 1530 à 1542, que leurs partisans, qui jusque-là n'avaient tenu que des réunions clandestines, mirent en délibération s'il ne convenait pas de les rendre publiques et d'ouvrir des temples. Plusieurs membres du sénat favorisaient ce projet, et l'on espéra même quelque temps que le sénat tout entier lui prêterait son appui. Mélanchton en fit la demande formelle, mais elle échoua auprès du gouvernement. Si le conseil des Dix s'était déclaré pour la réforme dans ce moment critique, Venise conserverait peut-être encore son ancienne splendeur: le protestantisme avait fait les mêmes progrès à Vicence, à Trévise et dans les autres villes du territoire vénitien. Il avait pénétré dans le Milanais dès l'an 1524, et, grace au voisinage des Vaudois, il s'y est long-temps maintenu à la faveur des dissensions politiques et des guerres qui ne laissaient point aux papes le loisir de l'extirper.

La contagion s'étendit au sud de l'Italie. Depuis deux siècles, une colonie vaudoise s'était établie en Calabre: on croit que les doctrines de Luther pénétrèrent à Naples avec les troupes allemandes, qui vinrent y tenir garnison en 1527, après avoir saccagé Rome. Le célèbre jurisconsulte Valdès les y défendit avec autant de modération que de talent; Orchino et Pierre, noms vénérés dans les annales de notre Eglise, les y

propagèrent avec un zèle qui coûta la vie à ce dernier. Leur influence se fit même sentir en Sicile. Benoît de Lorcana, ministre du saint Évangile, ouvertement protégé par le vice-roi, prêcha publiquement à Palerme et dans le reste de l'île, au milieu d'un grand concours d'auditeurs. Ce ne fut que long-temps après que ses principaux adhérens périrent dans les autos-da-fé. Nous ne suivrons pas le docteur M'Crie dans sa revue des autres villes d'Italie ouvertes au protestantisme.

L'Église romaine sentait bien que son catéchisme du concile de Trente ne suffirait pas pour arrêter ce mouvement général des esprits, si l'effet de sa logique n'était fortifié par l'exil, les cachots, les bûchers. Une persécution commencée à propos, suivie avec réserve, continuée long-temps avec une habile persévérance, aurait complétement découragé un peuple plus énergique que la nation italienne, et, si notre sanguinaire Marie avait eu un règne aussi long et aussi calme qu'Elisabeth, la réformation aurait subi en Angleterre le même sort qu'en Italie. Les historiens papistes attribuent avec raison le maintien de l'unité de la foi, dans ce dernier pays, à l'établissement de l'Inquisition à Rome, en 1543. Dans les vingt ans qui suivirent sa mise en œuvre, ce terrible instrument dévora jusqu'à la dernière trace de la réformation. On vit partout, au delà des Alpes, des nuées d'espions, déguisant de mille manières leur rôle affreux, se glisser sous les dehors les plus recommandables, dans l'intérieur des familles, surprendre les secrets les plus intimes de la conscience, et traîner leurs victimes devant l'épouvantable tribunal. A Venise, où l'Inquisition avait aussi une succursale, la main d'un de ces infortunés traça, sur les murs de son cachot, la maxime suivante, qui n'a pu être conçue que dans ces jours de perfidie :

Da chi mi fido guardami Dio!
Da chi non mi fido mi guardaro io.

« Dieu me garde de ceux à qui je me confie!
» Je saurai me garder de qui je me défie. »

Le mari se défiait de sa femme, le père de ses enfans, le maître de ses domestiques. Combien de personnes dénoncées et frappées dans l'ombre!... on reculera d'horreur devant le tableau de tant d'atrocités, si, quelque jour, il est possible de le dérouler. « Je sais, écrivait à Boulanger le réformateur vénitien Altieri, je sais que ma vie court le plus grand danger. Je ne vois aucun lieu, en Italie, où je puisse me réfugier avec ma femme et mes enfans. Mes alarmes augmentent incessamment; car je sais que les réprouvés n'auront aucun relâche, jusqu'à ce que je sois tombé vivant entre leurs mains. Accordez-moi une place dans

vos prières. » Et l'on n'entendit plus parler d'Altieri. Le Saint-Office soulevait l'écume de la population, au nom de son intérêt présent et à venir, afin de peupler les cachots et d'alimenter les bûchers. Le peuple des campagnes, abruti par la superstition, attribuait aux hérétiques tous les fléaux qui désolaient ses champs; on employait, pour les perdre, des moyens plus odieux encore. En voici un exemple, rapporté par M'Crie, p. 274 : « Un riche gentilhomme de Modène (duché de Ferrare) a été dernièrement dénoncé au pape comme hérétique, écrit Eglin à Boulanger. Le pape, pour s'emparer de sa personne, a eu recours au stratagême que voici : ce gentilhomme avait un cousin à Rome; on enferme ce dernier au château Saint-Ange, et on le menace de le condamner à la mort, s'il n'écrit à son parent de Modène, pour lui donner rendez-vous à Bologne, à l'effet de causer avec lui d'une affaire importante. La lettre est envoyée; notre gentilhomme se rend à Bologne : là, des sbires viennent l'enlever au débotté, et il remplace au château Saint-Ange le parent qui, pour sauver sa propre vie, l'a si cruellement trompé. »

L'Inquisition, impopulaire en Italie, était trop habile pour révolter, par le spectacle de ses supplices, une nation dont la masse ne fut jamais sanguinaire. En Espagne, au contraire, où la haine des protestans succédait à celle des Maures, les hécatombes humaines y étaient des solennités. A Venise, on noyait les hérétiques; mais si les *actes de foi* de la reine de l'Adriatique étaient moins barbares qu'en Espagne, la solitude et le silence qui les accompagnaient devaient exciter une horreur plus profonde. A minuit, le prisonnier sortait de son cachot pour être jeté dans une gondole, accompagné d'un confesseur : à la hauteur de la pleine mer, entre les deux châteaux, une seconde gondole s'approchait de la première; on étendait une planche d'un bateau à l'autre, on y plaçait le prisonnier enchaîné, ayant une pierre énorme attachée aux pieds : au signal donné, les deux gondoles s'écartaient, et le malheureux était précipité dans la mer.

Quoique les martyrologes ne soient plus à la mode, du moins en Angleterre, nous appellerons l'intérêt de nos lecteurs sur quelques uns des martyrs de la noble cause des libertés religieuses, en Italie, en abrégeant le détail de leurs persécutions que nous trouvons dans l'ouvrage du docteur M'Crie.

Faventino Fannio, né à Faenza (États du pape), ayant lu la Bible dans sa langue naturelle, embrassa la foi protestante, et fit part à ses voisins des lumières qui venaient d'éclairer son esprit. Aussitôt il fut dénoncé et jeté dans les fers : vaincu par les prières de ses amis, il se

rétracta et fut mis en liberté ; mais il ne tarda point à gémir de sa faiblesse, et prêcha les doctrines de la réforme avec plus de zèle que jamais. Il parcourut toute la Romagne, laissant partout quelques disciples qui en formaient d'autres à leur tour. Enfin, il fut arrêté et envoyé à Ferrare. « C'est trop, répondit-il aux lamentations de sa femme et de sa sœur, c'est trop d'avoir renié une fois mon Sauveur. Si j'avais possédé alors les connaissances dont la miséricorde céleste m'a gratifié depuis ma chute, je n'aurais pas cédé à vos instances. » La princesse della Rovere et d'autres personnes de distinction vinrent le visiter dans sa prison, et le trouvèrent occupé de la conversion de ses compagnons de captivité, dont plusieurs, d'un haut rang, étaient accusés de délits politiques. L'intérêt qu'on lui témoignait au dehors décida ses persécuteurs à le tenir au secret pendant près de deux ans, et à changer fréquemment son cachot et ses geôliers. En 1550, il fut condamné à mort, et le pape Jules III refusa sa grace aux instances réitérées de ses amis. On le traîna au supplice à la pointe du jour, de crainte d'exciter une émeute en sa faveur, et il fut livré aux flammes après avoir été étranglé.

Aonio Paleario, un des savans les plus distingués de l'époque, professeur à Lucques et à Milan, se disposait à occuper une chaire à Bologne, lorsque, en 1566, il fut arrêté par ordre du frère Angelo de Cremone, inquisiteur, et envoyé à Rome. On l'accusait de nier le purgatoire, de désapprouver qu'on enterrât les morts dans les églises, et de préférer l'ancien usage romain de les ensevelir hors de la ville ; de tourner en ridicule la vie monastique, et de n'attribuer l'absolution qu'à la confiance du pécheur dans la miséricorde de Dieu par les mérites de Jésus-Christ. Après trois années de détention, on le condamna, à l'âge de soixante-dix ans, à être pendu et livré aux flammes. L'arrêt fut exécuté le 3 juillet 1570.

Barthélemi Bartoccio, appartenant à une famille riche de Castello (duché de Spolete), se lia au siége de Sienne avec un de ses compagnons d'armes, qui lui communiqua les doctrines des réformateurs : quelque temps après il devint suspect à son évêque, et se réfugia à Venise ; mais, désespérant de pouvoir rentrer dans sa ville natale, il vint se fixer à Genève, s'y maria et y établit une manufacture de soieries. En 1467, les affaires de son commerce le conduisirent à Gênes sous un nom supposé. Par malheur il fit connaître son véritable nom à un marchand, qui le trahit et le livra aux inquisiteurs. Les magistrats de Genève et de Berne demandèrent au sénat de Gênes, sa mise en liberté ; mais au moment où leur dépêche fut reçue, le prisonnier, réclamé par le pape, avait été transporté à Rome. Après une détention de deux ans, on le condamna

à être brûlé vif. Son courage ne l'abandonna point à l'heure suprême ; il marcha au supplice d'un pas ferme, d'un air serein, et enveloppé par les flammes, on l'entendit s'écrier : *Victoire ! victoire !*

Nous avons dit qu'une colonie de Vaudois s'était fixée dans la Calabre : au XIV[e] siècle sa population était de quatre mille ames ; elle occupait sur la côte les deux bourgs de Saint-Sixte et de la Guardia ; leurs fréquentes relations avec les cantons catholiques du voisinage avaient corrompu leur simplicité primitive, et, bien qu'ils adorassent Dieu à leur manière, ils ne se faisaient point scrupule d'aller à la messe. Ils apprirent qu'il s'établissait une nouvelle doctrine analogue à celle de leurs pères ; ils cherchèrent à la connaître, et, regrettant leur condescendance pour les rites de l'Église romaine, ils demandèrent des pasteurs aux ministres de Genève. Leur secret fut trahi, la cour de Rome envoya, pour les réduire à l'obéissance, les deux inquisiteurs Valero Malvoisin et Alphonse d'Urbain, qui leur prescrivirent d'opter entre la messe et la mort. Les habitans de Saint-Sixte refusèrent de renoncer à leur foi, et s'enfuirent dans les forêts ; ceux de la Guardia, à qui on avait fait croire que leurs frères s'étaient soumis, cédèrent à la violence et manifestèrent des regrets tardifs, quand l'événement vint les désabuser. Deux compagnies de fantassins firent une battue générale contre les habitans de Saint-Sixte ; ceux-ci, sans se laisser intimider par les cris de mort qui partaient des rangs de leurs ennemis, se replièrent en bon ordre sur une hauteur, où ils cherchèrent à parlementer avec le capitaine. Ils le conjurèrent d'avoir pitié de leurs femmes et de leurs enfans : « Nos ancêtres, dirent-ils, sont fixés depuis des siècles dans ce pays ; ils n'ont, ainsi que nous, fait de mal à personne. Nous sommes prêts à nous rendre, par terre ou par mer, dans telle contrée qu'il vous plaira de nous indiquer. Nous ne transporterons avec nous que ce qui sera strictement nécessaire à notre subsistance ; nous promettons de nous éloigner d'ici pour jamais ; nous abandonnerons nos habitations et nos biens, pourvu que vous nous laissiez la liberté de conscience, mais, au nom du ciel, ne nous réduisez pas au désespoir.... » A cette prière le capitaine répondit en faisant avancer sa troupe, mais il ne tarda pas à se repentir de sa témérité. Les Vaudois se défendirent avec une rare intrépidité et repoussèrent l'ennemi. Les deux moines demandèrent alors du secours à Naples et on leur envoya une armée de *bandits* (tel était en effet leur nom), qui parvinrent à livrer les Vaudois à des inquisiteurs plus féroces encore. Voici ce qu'écrivait à Antonio Caraccioli un témoin oculaire de cette catastrophe :

« Très illustre seigneur, je vous ai déjà mis au courant de ce qu'on avait fait dans l'affaire de l'hérésie ; j'ai maintenant à vous informer du ter-

rible châtiment qui, dès ce matin 11 juin, a commencé d'être infligé à ces luthériens, et, à dire vrai, je ne saurais le comparer qu'à l'égorgement d'un troupeau de moutons. Les malheureux étaient parqués dans une vaste prison; là, le bourreau venait les prendre l'un après l'autre, et après les avoir entraînés hors de la prison, il leur bandait les yeux, les faisait mettre à genoux, et dans cette attitude il leur plongeait son couteau dans la gorge; quatre-vingt-huit ont été immolés de cette manière. Figurez-vous ce spectacle d'horreur; en le retraçant, mes larmes mouillent ce papier. Ces martyrs ont subi la mort avec une résignation et une constance incroyables. Plusieurs, au moment de mourir, professaient la même foi que nous; mais presque tous sont morts dans leur maudite obstination..... Les cadavres ont été enlevés dans des tombereaux, et des ordres sont donnés pour que les lambeaux en soient dispersés sur toutes les routes, d'un bout à l'autre de la Calabre. A moins que S. S. et le roi de Naples ne commandent au marquis de Bruccianici, gouverneur de cette province, d'arrêter le cours de ces terribles exécutions, le reste de cette population sera anéanti. Aujourd'hui même il vient de rendre un décret qui ordonne de mettre à la torture et de faire périr ensuite une centaine de femmes..... Les hérétiques pris en Calabre sont au nombre de seize cents; tous ont été condamnés. La même race existe sur d'autres points du royaume de Naples; j'ignore quelle est leur croyance, car ils sont complétement illettrés, et ne s'occupent que de manier la bêche, de conduire leur charrue, et ne manifestent, m'a-t-on dit, des sentimens religieux qu'à l'heure de la mort. »

Ces exécutions continuèrent : en voici le résultat d'après un historien napolitain de cette époque, cité par le docteur M'Crie : « Plusieurs des hérétiques calabrois furent égorgés, les autres sciés par le milieu du corps, ou jetés du sommet d'un rocher dans les précipices; tous subirent une mort cruelle, mais juste. » Lorsqu'enfin les persécuteurs de cette légion de martyrs furent rassasiés de sang, ils déportèrent, sur les galères d'Espagne, les prisonniers qui leur restaient, et vendirent comme esclaves les femmes et les enfans. A l'exception d'un petit nombre de renégats, toute la colonie fut exterminée. Quant aux autres protestans d'Italie, qui survécurent à tant d'horreurs, ils s'expatrièrent pour la plupart en Suisse, en France et jusqu'en Flandre et en Angleterre, où ils introduisirent quelques uns des arts industriels de leur patrie, tels que les manufactures de soie, des teintureries et autres usines; et, comme les réfugiés que proscrivirent dans la suite l'intolérance du duc d'Albes et celle de Louis XIV, ils payèrent l'hospitalité de leurs hôtes en leur ouvrant des sources de richesses jusque là inconnues. Émigrés en masse, ils traver-

sèrent les Alpes, dépourvus de tout secours, après avoir suivi la ligne des Apennins, à travers les glaces et les neiges (ils s'étaient mis en route au cœur de l'hiver). Une troupe de réformés napolitains, arrivée au pied de la barrière qui allait la séparer à jamais du doux climat et des amis qu'elle abandonnait, perdit courage et revint sur ses pas. Forcés d'errer isolément dans toute l'Italie, les uns furent arrêtés par les espions du Saint-Office, et les autres, qui n'avaient de perspective que l'exil ou la mort, firent leur paix avec Rome, en renonçant à la foi de leurs pères. Ainsi finit la réformation en Italie.

Voici en peu de mots quelques unes des causes de sa destruction.

1° Sous le beau ciel de ces contrées, où les jouissances des sens font tout le charme de la vie, l'imagination a besoin de se créer une religion qui les prodigue comme la nature. Les pompes du paganisme, protégées par le génie des beaux-arts, devaient donc séduire une nation dont la vie se passait plutôt dans une suite d'impressions que dans des habitudes méditatives. Lorsque la religion toute spirituelle établie par Jésus s'introduisit en Italie, elle y trouva des peuples qui cherchèrent moins à se convertir à elle qu'à la convertir à eux. Les temples furent changés en églises. Les autels du marbre le plus précieux servaient de piédestal aux statues de leurs divinités; à leurs pieds s'élevaient des nuages d'encens; sur leur tête se balançaient la pourpre et l'or des draperies; des guirlandes de fleurs se jouaient sur le fronton des péristyles; à la porte, des bassins de marbre recevaient l'eau lustrale; un instrument d'airain appelait le peuple au sacrifice; on vouait les coupables aux dieux infernaux. Lors des tremblemens de terre, ou quand la peste, la grêle ou d'autres fléaux venaient affliger les champs et les cités, le peuple invoquait, pour les détourner, l'assistance des dieux du second ordre; enfin, à certaines époques de l'année, des processions solennelles appelaient la fertilité sur les campagnes. Cette pompe extérieure, ces invocations, cette eau lustrale, ces processions subsistèrent sous d'autres titres, mais dans un but plus noble et plus imposant. Le Jupiter de Phidias, surchargé d'ornemens pontificaux, devint la statue de saint Pierre; cet apôtre fut placé aux portes des temples, au lieu de Mercure; on substitua saint Roch et saint Sébastien aux dieux Pénates et saint Vital à Apollon; dans les prières du matelot battu par la tempête, saint Nicolas remplaça Castor et Pollux; la Sainte-Vierge, sous le nom de *Mère de Dieu*, fut invoquée sur les autels de Cybèle, *Mère des Dieux*. C'est ainsi que les Italiens portèrent dans la religion chrétienne les superstitions du paganisme, et que la renaissance de la civilisation au seizième siècle, les surprit, dénaturant le spiritualisme de l'Évangile par des pratiques qui flattaient

leur ardente imagination et leur caractère éminemment impressionnable.

2° Dans certains pays, et surtout en Angleterre, dès le règne d'Édouard III, la puissance séculière lutta constamment contre celle du clergé. La cause de la réforme s'y étaya de cette opposition; mais un tel auxiliaire lui manqua en Italie. En effet, la lutte des Guelfes et des Gibelins avait cessé, et le pape, souverain d'une grande partie de la Péninsule, étendait sur l'autre une influence religieuse fortifiée par sa puissance temporelle.

3° Les divisions intestines affaiblirent également l'influence des réformateurs. Ce désaccord portait sur des questions fondamentales, notamment sur les dogmes de la Trinité et de l'Eucharistie, à l'égard desquels toute conciliation devenait impossible. Quelque opinion que l'on se fasse des doctrines divergentes de Luther et de Zwingle, sur cette matière, il n'est pas douteux que la cause de la réforme en Italie eut beaucoup à souffrir de l'ardeur avec laquelle les disciples qu'ils avaient dans ce pays accoururent se ranger sous les deux bannières opposées.

4° On ne saurait faire un crime à un homme de ne pas sacrifier sa vie pour la cause même la plus juste et qui affecte le plus vivement ses intérêts; mais il n'en est pas moins vrai que le sang des martyrs est le ciment de l'Église, et que la fuite précipitée de plusieurs chefs italiens de la réforme n'ait compromis gravement le succès de leur cause. Pierre le martyr eut raison sans doute de fuir la ville de Lucques, où il ne pouvait rester plus long-temps sans être mis à mort; mais lorsque, tranquille au foyer de l'exil, il reprochait à ses anciens disciples leur apostasie, parce qu'abandonnés par leur chef et poursuivis par les terreurs de l'Inquisition, ils étaient rentrés dans l'Église romaine, servait-il la cause du protestantisme avec autant de succès que l'intrépide Roland Taylor, couronnant ses travaux évangéliques des palmes du martyre, et s'écriant au milieu de ses frères ranimés par son exemple: « C'est ici que que je vous ai prêché la parole de Dieu et la vérité; c'est ici que je viens aujourd'hui les sceller de mon sang. »

5° Enfin, ce qui contribua le plus à détruire la réforme en Italie, c'est, nous le répétons, l'établissement de l'Inquisition et le secret de ses actes. Le sang des victimes coulait dans les cachots ou dans l'ombre de la nuit, et, si le supplice avait lieu en public, les prêtres assistaient le condamné, et ne manquaient point de s'écrier, sans craindre les contradicteurs, que le coupable avait reconnu ses fautes et mourait dans le giron de l'Église. En Angleterre, au contraire, les persécuteurs de la foi protestante, en offrant au peuple l'horrible spectacle des hérétiques

jetés dans les flammes, révoltèrent la multitude et prêtèrent des armes à cet esprit *ultra réformateur* qui entraîna les puritains à *courir sus* à tout ce qui était papiste, et à venger les crimes du parti catholique par la peine du talion et d'effroyables représailles.

(Quarterly Review.)

Phrénologie.

—

OBSERVATIONS SUR LES DIMENSIONS DE LA TÊTE HUMAINE (1).

Les observations suivantes sur la grosseur relative de la tête humaine, dans les différentes classes et dans les diverses provinces du Royaume-Uni, ont été communiquées à la Société Phrénologique de Londres par un habile chapelier (2), que son immense commerce et l'habitude d'observer ont mis à même de recueillir des faits curieux et nouveaux dont la science phrénologique pourra tirer parti. Ces faits nous mèneront peut-être un jour à établir la connexion qui existe sans doute entre de grandes facultés intellectuelles et une large masse cérébrale ; mais il restera encore à déterminer d'une manière positive quelles sont les

(1) NOTE DU TRAD. La science de la *phrénologie* ou *cránologie* qui a été accueillie en France avec tant d'incrédulité, est aujourd'hui étudiée avec beaucoup d'ardeur en Angleterre, où elle compte un grand nombre de partisans enthousiastes. Elle y a ses cours publics, ses académies, ses journaux spéciaux. C'est à l'un de ces journaux que nous avons emprunté les curieuses observations qu'on va lire. Voici quelques autres articles recueillis sur le même sujet et publiés dans la collection : Caractères phrénologiques d'un crâne birman, t. IV. — Observations sur la forme de la tête humaine, t. VIII. — Progrès de la phrénologie en Angleterre, t. XXIII.

(2) NOTE DU TRAD.. Certaines professions, qui, en France, classent encore ceux qui les ont embrassées parmi les simples artisans, sont souvent exercées, en Angleterre, par des hommes très riches, très éclairés et jouissant d'une haute considération. C'est ainsi que M. Place, l'un des premiers tailleurs de Londres, est aussi un économiste très distingué, et qu'il est toujours entendu dans les enquêtes parlementaires, sur les questions d'économie politique. L'utile exemple qu'a donné M. Ternaux, en se faisant tailleur, fera sans doute cesser parmi nous d'absurdes préjugés. On finira par sentir qu'il n'y a pas plus de honte à fabriquer des habits ou des chapeaux, qu'à faire du calicot ou de la batiste, ou à raffiner le sucre arrivé des Antilles.

régions particulières de la tête dans lesquelles la plus grande capacité prédomine chez les différentes nations et dans les différentes classes de la société.

Nous allons laisser parler l'auteur de cette curieuse communication.

J'exerce à Londres, depuis long-temps, la profession de fabricant de chapeaux, et j'ai observé avec soin, depuis plusieurs années, les dimensions très variées de la tête humaine. J'ai pu me convaincre, par des observations constantes et répétées, qu'une grande diversité de formes existe non seulement parmi les individus, mais encore entre les différentes classes de la société. On croira facilement que, lorsque, après avoir recueilli ces observations, je m'occupai à étudier les premiers principes de la science phrénologique, je devins bientôt un partisan zélé des doctrines qu'elle enseigne. Mon intention cependant n'est point d'entrer ici dans aucune discussion relativement à l'application de quelques uns des principes de cette science, mais seulement de me borner à faire connaître des faits remarquables que l'observation m'a fournis.

Sous le rapport de la grosseur de la tête, un grand nombre de nations barbares ou ignorantes égalent, si même elles ne surpassent, les nations les plus éclairées de l'Europe, tandis qu'au contraire la tête de l'Hindou, quoique petite, indique, comme on sait, une capacité intellectuelle d'un ordre beaucoup plus élevé que celle d'un grand nombre de nations chez lesquelles la grosseur moyenne de la tête est bien plus considérable. Il convient donc de donner la plus grande attention à la *qualité* aussi bien qu'au *volume;* car c'est seulement en comparant les rapports de dimensions dans les diverses régions du globe avec la somme des dimensions en général, qu'on acquerra une connaissance utile des dernières. M. Combe, page 44, fait cette remarque à l'occasion de la dimension de la tête : « La grosseur totale de la tête n'est » pas toujours une indication d'une puissance mentale supérieure. Un indi» vidu peut porter un large chapeau indiquant une large cervelle, et cepen» dant n'avoir aucune capacité, dans l'acception ordinaire du mot. Si le » large chapeau n'est nécessaire qu'à cause de l'énorme développement des » organes animaux, l'individu pourra sans doute être un être sain et vigou» reux; mais il sera certainement un homme inepte. C'est seulement lorsque » cette augmentation de dimension s'étend à chacune des trois classes des » organes intellectuels, propension, sentiment et intelligence, que la phré» nologie nous autorise à attendre de l'individu qui les réunit un esprit » étendu ou profond. »

Mais avant de continuer à rendre compte de mes observations sur les dimensions ordinaires de la tête, dans différentes classes et dans diverses parties de la Grande-Bretagne, il me semble convenable d'indiquer ici la manière dont on fait usage du *compas du chapelier,* afin de mettre le lecteur en état de mieux apprécier le résultat qu'on obtient par l'emploi qu'on en fait. La méthode la plus générale pour obtenir la grosseur de la tête est d'en mesurer la longueur et la largeur. Ce procédé, quoique défectueux, sous le rap-

port phrénologique, est suffisant cependant pour obtenir le but particulier qu'on se propose. En effet, la tête étant ovale, si vous en prenez la longueur et la largeur, le *medium* de ces deux mesures sera précisément le diamètre. Une fois ce diamètre connu, il est facile, comme on sait, d'obtenir la circonférence. Par exemple, un chapeau de 8 pouces anglais de long sur 7 pouces de large a un diamètre de 7 1/2; 7 pouces sur 6 donneront un diamètre de 6 1/2, etc. C'est sur ces principes que sont construites les *formes* (*blocks*) dont on se sert dans les fabriques de chapeaux. Ces formes varient en grosseur, depuis 5 pouces, dimension de la tête d'un enfant, et s'élèvent par gradations successives d'un huitième de pouce, jusqu'à 7 pouces 3/4, dimension complète de la tête d'un homme. En faisant usage du terme *grosseur* ou de l'expression de *petites* et de *grosses têtes*, je dois faire observer que je parle de la mesure ou compas du chapelier qu'on n'applique qu'à la circonférence de la tête en contact avec le chapeau, et comprenant les organes de la réflexion situés au milieu du front, et formant un cercle autour de la tête, de manière que les facultés *perceptives* et la surface coronale ne sont point en contact avec l'intérieur du chapeau.

La circonférence de la tête de l'homme qui a atteint sa croissance étant, en Angleterre, de 6 1/2 à 7 5/8, le *medium* ou mesure intermédiaire sera donc de 7 pouces. J'adopte cette dernière mesure. Essayons maintenant de distinguer quelles sont les classes de la société qui sont au dessus ou au dessous de cette mesure moyenne. Si nous commençons par Londres, nous pourrons observer une différence sensible, sous le rapport de la grosseur de la tête, entre les classes les plus élevées et les classes les plus basses. Dans les premières, la majorité est au dessus du *medium*, tandis que dans les secondes il est très rare de trouver une grosse tête : cette règle est invariable. La classe moyenne de la société forme un *medium* entre ces deux classes. Les magasins de chapeaux situés dans le West-end (1), et qui fournissent exclusivement les classes élevées, vendent, en proportion, beaucoup plus de chapeaux larges que les autres chapeliers de la ville, dont la clientelle ne se compose que d'individus appartenant aux rangs intermédiaires, et les chapeliers qui ne fournissent que les classes inférieures demandent une plus grande quantité de petits chapeaux. On peut facilement prouver ces assertions. Prenez, par exemple, la grandeur moyenne des chapeaux de livrée, et vous vous apercevrez de suite que la tête des domestiques est beaucoup plus petite que celle des maîtres. Cette différence peut être observée plus facilement encore dans les régimens. Les matelots, les marins, et en général tous ceux qui naviguent portent de très petits chapeaux. Il en est de même des charretiers, des rouliers, des laboureurs; et, malgré ses larges bords, le chapeau des portefaix, des charbonniers, etc., présente une forme très étroite. Enfin, le chapeau couvert des artisans offre aussi une forme très rétrécie (2). Tous ces

(1) *West-end* ou quartier de l'ouest; c'est le nom qu'on donne à Londres à la partie de la ville habitée par la noblesse et les gens riches et *fashionables*.

(2) Note du Tr. Il nous semble que ces observations peuvent parfaitement s'appliquer à la France. Il est évident que les forts de la halle, les portefaix du port au

chapeaux, fabriqués avec des matières grossières, fournissent, par la variété de leurs formes, comme par leur nombre, les moyens de juger de la dimension particulière aux classes inférieures; et, comparés avec les chapeaux fabriqués avec les matières les plus précieuses, présentent une différence frappante. Dans les classes inférieures, la majorité est au dessous du *medium* de 7 pouces, et dans les hautes classes la majorité est au dessus. Non seulement on peut observer une différence relativement à la grosseur de la tête, mais on peut aussi remarquer qu'une différence existe entre ces classes relativement aux parties de la tête qui se trouvent en contact avec le chapeau; différence assez sensible pour avoir quelque influence sur la mesure. La partie supérieure de la tête, comprenant les facultés méditatives (l'idéalité et la prudence) viennent se grouper dans les classes supérieures pour augmenter la circonférence du chapeau; mais la même chose n'a pas lieu dans les derniers rangs de la société.

Les tisserands de Spitalfields ont la tête extrêmement petite : 6 pouces 1/2 et 6 pouces 3/4 sont les dimensions les plus ordinaires. A Coventry, ville presque exclusivement habitée par des tisserands, le même fait peut être observé (1).

Si, quittant Londres, nous nous acheminons vers le nord et le nord-est, nous trouverons dans les comtés d'Hertford, d'Essex, de Suffolk et de Norfolk un plus grand nombre de petites têtes que dans toutes les autres parties de l'empire. Le comté d'Essex et celui d'Hertford sont les plus remarquables sous ce point de vue et emploient les plus petits chapeaux : 7 pouces, la mesure moyenne, sont ici, comme à Coventry, la plus grande mesure requise : 6 pouces 5/8 et 6 pouces 1/2 sont les mesures dominantes, et 6 pouces 3/8 qui, à Londres, sont la mesure ordinaire d'un garçon de six ans, sont souvent ici la mesure d'un homme qui a atteint sa maturité. Si nous traversons la Tamise pour nous rendre dans les comtés de Kent, de Surry et de Sussex, nous observerons de suite une augmentation dans la dimension ordinaire ou *medium*. Je crois que les comtés de l'intérieur du royaume sont à peu près sur la même échelle.

Dans les comtés de Devon et de Cornouailles, les têtes sont presque toutes de la plus grande dimension. Un grand nombre de larges chapeaux sont donc demandés par ces deux comtés. La tête des Gallois (habitans du pays de Galles) est au dessous du *medium* ordinaire, et, dans le comté de Hertford, frontière du pays de Galles, la grosseur est de beaucoup supérieure

blé, etc., ont, malgré les larges proportions de leurs corps, la tête très petite. La population ouvrière qui habite les faubourgs de Paris a également la tête fort petite. Il est remarquable aussi que la statuaire antique donnait une très petite tête à Hercule, qui était plus cité pour sa vigueur que pour son esprit, car les balourdises qu'on lui attribuait servaient souvent de texte aux plaisanteries des anciens.

(1) Note du Tr. Les ouvriers en soie, connus à Lyon sous le titre vulgaire de *canus*, et les tisserands de la Normandie, ont aussi la tête plus petite que celle des autres classes du royaume. Nous devons ajouter que les canus surtout sont cités pour leur niaiserie.

à celle du *medium* de Londres. J'ai été disposé, pendant quelque temps, à adopter l'opinion qu'une différence existait entre les districts manufacturiers et les provinces essentiellement agricoles, et que cette différence était en faveur des premiers, c'est-à-dire que la tête des individus occupés aux travaux d'agriculture était plus petite que celle des ouvriers employés dans les fabriques; mais une observation plus approfondie m'a convaincu que ce résultat était au moins douteux, attendu qu'il y a beaucoup de villes et de districts manufacturiers où le *medium* de grosseur n'est pas supérieur à celui des cultivateurs, tandis que le comté de Devon et celui de Hertford, qui sont surtout agricoles, présentent des têtes qui atteignent la grosseur ordinaire la plus prononcée. Ce dernier comté, en particulier, est remarquable par son *medium*, qui est au dessus de celui de la capitale (1). En s'avançant vers le nord, la dimension augmente graduellement; les comtés de Lancastre, d'York, de Cumberland et de Northumberland, ayant plus de grosses têtes en proportion que tous les autres comtés du royaume (2). Les plus larges têtes que j'aie pu observer appartenaient aux parties septentrionales de l'Angleterre ou à l'Écosse, tandis qu'au contraire j'ai eu fréquemment occasion de remarquer une diminution sensible de volume dans les têtes des comtés méridionaux, tel que dans le comté d'Essex, etc.

Quant à l'Écosse, on sait que le volume de la tête de ses habitans dépasse celui des têtes des autres parties de la Grande-Bretagne. La dimension la plus élevée de la tête anglaise est, comme je l'ai déjà dit, de 7 p. 5/8; mais, en Ecosse, cette dimension s'élève jusqu'à 7 3/4, 7 7/8 et même 8 pouces. Dans la fabrication des chapeaux, le contraste, sous le rapport de la largeur, entre les comtés d'Essex et d'Hertford et l'Ecosse, est donc tout à fait remarquable, 7 pouces dans les comtés mentionnés étant considérés comme le *medium* le plus élevé, tandis que, dans le nord et en Ecosse surtout, cette dimension est regardée comme la plus petite. On peut sans doute trouver de larges têtes dans le comté d'Essex et de petites têtes en Ecosse, mais, dans l'un et dans l'autre cas, elles doivent être considérées comme des exceptions à la règle générale, plutôt que l'indication de la grosseur moyenne de la province ou du royaume. La mesure moyenne des bonnets d'un régiment écossais est plus large que celle des shakos d'un régiment anglais; et, dans mes recherches pour me procurer des renseignemens positifs sur ce sujet, j'ai trouvé la *commande* suivante, adressée par un chapelier établi dans une ville du nord de l'Angleterre, à un fabricant de chapeaux

(1) Note du Tr. Nous croyons qu'en France la tête des individus employés à l'agriculture est plus grosse que celle des ouvriers. Il suffira pour constater la vérité de cette assertion de comparer en Normandie, par exemple, la grosseur de tête de la population manufacturière avec celle de la population agricole. L'industrie des ouvriers des fabriques, depuis l'introduction des machines, est au surplus celle qui exige le moins d'intelligence, car elle consiste dans la reproduction continuelle de deux ou trois mouvemens uniformes.

(2) Nous pensons qu'on obtiendra le même résultat pour la France, si l'on compare la population de l'Alsace, des Ardennes, etc., à celle de la Guienne et du Poitou.

militaires de Londres. « Donnez une attention particulière aux différentes » largeurs ; que la majorité de ces chapeaux (ou plutôt shakos, destinés à » 220 *yeomen* (1) ou gardes provinciales) soit dans les larges dimensions ; » n'envoyez aucun chapeau au dessous de 6 p. 7 8, et qu'il n'y en ait même » que très peu de cette largeur. » Dans une autre lettre, écrite d'Aberdeen en Ecosse, et adressée à la même maison de Londres, on y fait la recommandation suivante : « Je vous répète encore une fois de ne pas m'envoyer » de chapeaux de 6 pouces 3/4 ou de 6 pouces 7/8, sans ordres positifs de » ma part. J'en ai maintenant de cette grandeur plus que je n'en pourrai » vendre dans un an. Donnez la plus grande attention à l'ordre ci-joint, et » soyez bien exact relativement aux dimensions. »

Douz.	Pouc.	Douz.	Pouc.	Douz.	Pouc.	
2	7 3/4	6	7 1/2	12	7 1/4	On voit que ces dimensions sont toutes
2	7 5/8	6	7 3/8	8	7 1/8	au dessus du *medium* de la tête anglaise.

Ces deux exemples peuvent servir à prouver qu'en Angleterre la tête des habitans du nord est en général plus forte que celle des habitans du midi.

On lit dans le second volume du *Journal Phrénologique*, qu'à Dublin les classes élevées ont communément la tête petite. Je ne partage pas cette opinion, attendu que les chapeaux superfins, destinés aux classes riches de Dublin, sont plus larges que ceux destinés aux mêmes classes à Londres. J'ai tiré les renseignemens que j'ai obtenus sur ce sujet des trois premières maisons de chapellerie de Dublin. Lorsque ces maisons adressent des ordres aux fabricans de Londres, elles leur recommandent toujours de n'envoyer que des chapeaux larges, parce que les petits ne se vendent pas ; preuve incontestable que le *medium* de Dublin est au dessus de celui de Londres. Il arrive quelquefois en outre que les fabricans de Londres reçoivent de Dublin des commandes dans des dimensions au moins égales à celles des ordres qu'on leur adresse d'Ecosse. Les personnes de la haute classe irlandaise, qui résident en Angleterre, présentent aussi la même dimension élevée, et les Irlandais des autres classes ont également une supériorité, à cet égard, sur les Anglais des classes correspondantes. Je crois donc pouvoir assurer, d'après ma propre expérience, que les Irlandais ont en général la tête plus large que les Anglais.

» Je ne puis parler avec certitude de la dimension de la tête des nations étrangères. Je me bornerai donc à communiquer ici quelques observations que j'ai eu occasion de faire à cet égard. Toutes les nations septentrionales ont la tête large. Celle du matelot norwégien, par exemple, est plus large que celle du matelot anglais, et les bonnets ou chapeaux pour femme qu'on

(1) Note du Tr. Cette milice nationale, qui n'est organisée que pour le maintien de la tranquillité publique, est composée de propriétaires qui s'habillent et se montent à leurs frais. L'esprit qui y règne est, en général, fort aristocratique, et, sous ce rapport, elle diffère beaucoup de notre garde nationale.

expédie dans le Nord sont plus larges que ceux destinés à la consommation intérieure de l'Angleterre. Les chapeaux destinés pour les Indes-Occidentales sont plus petits que ceux destinés à la consommation des provinces du Royaume-Uni, et les chapeaux exportés aux colonies anglaises sont au dessous, sous le rapport de la largeur, du *medium* national (1).

Avant de terminer cette note, je dois faire quelques observations sur les prétendus changemens en augmentation ou en diminution qu'éprouve, dit-on, la tête humaine, aux diverses périodes de la vie, après avoir passé l'âge de maturité. Je n'ai jamais pu rencontrer un seul fait bien attesté qui justifiât cette supposition. Voici ce que mon expérience et mes observations personnelles m'ont permis de reconnaître. La tête des enfans augmente très rapidement, la 1re et la 2e année après la naissance, surtout si l'enfant est vigoureux et bien portant. Dans les années qui suivent la naissance, la tête acquiert une augmentation beaucoup plus grande que celle qui a lieu dans les sept années qui suivent. Depuis la septième année, la tête augmente graduellement jusqu'à la maturité. On peut, à diverses époques de la jeunesse, observer un accroissement rapide, et quelquefois aussi on remarque que le travail de la croissance reste stationnaire, pendant un certain temps; mais il serait imprudent, sans avoir une connaissance exacte de l'état de santé dans lequel se trouvaient les individus, ou sans connaître les circonstances qui ont pu augmenter l'action de l'organe cérébral, de hasarder la moindre conjecture à cet égard. J'ai toujours observé que la tête acquiert sa grosseur complète à la même époque que le corps atteint sa parfaite croissance. Cette époque, selon moi, ne se prolonge pas au delà de 25 ans. La période pendant laquelle le corps humain acquiert tout son développement est, en général, depuis 17 ans jusqu'à 23. Il arrive souvent qu'à la 16e année la tête d'un grand nombre de jeunes gens a toute la grosseur qu'elle aura jamais. A l'appui de cette assertion, je puis citer non seulement ma propre expérience, mais encore celle de tous les fabricans qui se sont donné la peine d'observer, et surtout présenter le dépouillement d'un registre très curieux tenu, depuis 25 ans avec un soin extrême, par le chef d'une des plus fortes maisons en chapellerie de *Bond-street* (2). Ce registre contient les dimensions de la tête de chacun des individus (tous sont de la classe élevée), que ce chapelier a l'habitude de fournir depuis longues années. Dans ce registre, destiné seulement à servir de renseignement aux fabricans de chapeaux qui travaillent pour cet immense établissement, sont réunis les noms d'individus de tous les degrés d'intelligence qui appartiennent aux rangs les plus élevés de la société, ou qui ont occupé les hauts emplois de l'état, et il serait impossible

(1) Pendant le séjour que l'armée anglaise fit en France, on fut obligé, pour confectionner les shakos destinés aux régimens anglais, de faire usage de *formes* plus larges que celles employées à la fabrication des shakos français, et après la paix les chapeliers de Paris furent assez long-temps sans pouvoir fournir des chapeaux suffisamment larges aux Anglais qui voyageaient en France. La tête des Français est, comme on sait, plus petite que celle des Anglais.

(2) Rue à la mode, situé dans le quartier dont nous avons déjà parlé.

de trouver, dans aucune des mesures qu'il renferme, la moindre variation qui justifie l'opinion de ceux qui prétendent que le volume de la tête subit quelque altération, soit en plus, soit en moins. Tous les Anglais qui se rendent dans l'Inde laissent, avant de quitter l'Angleterre, la mesure de leur tête à leur chapelier; et, pendant 10 ans, pendant 20 ans, pendant 30 ans même, ils reçoivent des chapeaux fabriqués sur cette mesure. Jamais il n'y a de plaintes, parce qu'il n'y a jamais de changement en plus dans la grosseur de la tête. Le corps peut maigrir, mais la tête conserve toujours sa grosseur primitive, sauf cependant les altérations que subissent les tégumens et la chevelure. Il en est de même pour les personnes qui résident constamment sur leurs terres, et qui ont leur chapelier à Londres. S'il arrivait qu'un changement dans le volume de la tête pût avoir lieu, soit par l'excitement violent des passions, soit par l'excès d'action des facultés mentales, soit enfin par toute autre cause, un tel changement obligerait le chapelier à prendre sans cesse de nouvelles mesures; mais il n'en est pas ainsi, d'où il faut conclure qu'aucune variation n'a lieu.

(*Phrenological Journal.*)

Moeurs Anglaises.

TACTIQUE ÉLECTORALE.

Jeune Anglais échappé du collége, as-tu de l'ambition, une fortune médiocre quoique honorable, de hautes prétentions, quelque littérature et une souplesse heureuse de conscience et de principes? prends et lis : ces pages sont le manuel et la base de la politique en Angleterre. Si par hasard quelqu'une des qualités dont j'ai fait la liste te manquait, renonce au désir de briller dans les rangs de notre armée ministérielle. Sois militaire : le mécanisme de cette profession est facile. Sois chapelain : tu pourras, à l'aide d'un ou deux sermons remplis d'un royalisme ardent, conquérir la couronne épiscopale. Sois juge de campagne : c'est un métier qui ne demande que la patience d'écouter et la capacité de l'estomac. Ta nullité dépasse-t-elle enfin ces limites extrêmes de la sottise? mets du rouge, arme ta poitrine d'un corset d'acier, protége les boxeurs, cours à New-Market, vas bâiller à travers l'Europe, achète une danseuse

à Paris et un muet en Asie ; sois *dandy*. Ce pis-aller n'est pas sans gloire : l'immortalité de *Brummel* (1) est réservée à tes efforts.

Mais je suppose qu'un renom si frivole ait peu de charmes pour toi, et que ta noble ambition aspire aux honneurs publics dont les Burke, les Pitt, les Sheridan ont joui pendant leur vie. Quand tu auras consulté ta force, et essayé, comme dit Horace, « ce que valent tes épaules et ce qu'elles peuvent porter, » ouvre, feuillète, étudie ce catéchisme que je compose pour te guider et t'instruire. Là tout est réalité, rien n'est utopie. Je dis ce que les hommes font, non ce qu'ils affectent ; ce qu'ils sont, non ce qu'ils paraissent. Encore enivré des souvenirs de Pélopidas et du grand nom de Sidney, tu croiras peut-être que je raille, et tu prendras ma véracité pour de la satire. Ferme Plutarque, apprends à lire dans le livre du monde. Qui parle des hommes sans flatterie et des mœurs sans réticence semble toujours les calomnier.

Le noble apprentissage que je t'invite à faire avec moi, et qui ne peut manquer de t'élever aux dignités et à la fortune, est à la fois un art et une routine. Il a ses principes mécaniques, mais il exige des facultés rares, plus rarement unies. Tel écuyer, pour devenir habile dans sa profession, a besoin des leçons d'un maître et des exercices du manége ; mais il faut, avant tout, qu'il ait reçu de la nature vigueur et souplesse, vivacité dans les mouvemens, adresse à les diriger, intrépidité mêlée de prudence. Ta carrière n'est pas moins pénible. Renonce aux douceurs de la vie domestique et à la félicité du coin du feu ; abjure l'amour, les plaisirs, l'étude : l'ambition, voilà ta maîtresse et ta femme. Pour satisfaire ses caprices et conquérir sa faveur, revêts autant de formes que Jupiter quand sa majesté redoutable s'abaissait jusqu'aux mortelles. Sois tour à tour le taureau qui enlevait Europe, le cygne qui séduisait Léda, la pluie d'or qui attendrissait Danaé ; mêle la vigueur et l'éloquence à la persuasion plus forte encore de ces argumens sonores et irrésistibles, auxquels notre loyauté britannique a si peu de choses à répondre.

D'un côté, la couronne est la distributrice des honneurs et la source des graces ; d'un autre, la voix du peuple et le suffrage des classes intermédiaires indiquent toujours les sujets sur lesquels les faveurs royales doivent tomber. Flatte donc, caresse ces deux puissances ; sache les captiver et les effrayer tour à tour : ce qui, dans l'opposition constante de leurs intérêts, est le chef-d'œuvre de l'adresse. Ta popularité sera ton passeport vers le pouvoir : sois patriote pour devenir ministre. Si

(1) Le beau *Brummel*, que ses corsets, sa fatuité et ses bons mots ont rendu fameux. Il a inventé ce que l'on nomme *dandysme*.

l'or et les dignités émanent du gouvernement, comme la rosée fécondante s'échappe des nuages, le peuple c'est la terre d'où s'exhalent les vapeurs qui alimentent ces grands réservoirs du ciel. Adresse-toi donc avant tout à la confiance populaire ; plais à sa crédulité, capte ses passions, et qu'une porte ouverte du côté du pouvoir te permette, lorsque l'heure sera venue, de te glisser dans les rangs de ses élus. Le moment est plus favorable que jamais ; le monde subit une métamorphose immense, merveilleuse, inévitable : tout change dans les sociétés civilisées. Profite d'une époque de transition, où le combat s'établit entre la masse dirigée par l'universelle raison du genre humain, et quelques groupes isolés, ardens à l'entraver dans sa marche. En servant et hâtant le mouvement général, tu auras la gloire, la popularité, l'estime ; si tu veux t'allier à ceux qui le retardent, les honneurs et la fortune t'attendent. Apprends à combiner ces deux moyens et à faire de l'un l'instrument de l'autre. Si tu as le génie de ta mission, les pages suivantes suffiront pour t'éclairer : je ne fais que résumer les principes, esquisser le code de nos adeptes politiques ; j'écris sous leur dictée. Borgia régnait avant que Machiavel eût fait *le Prince.*

1° L'AVERTISSEMENT DU CANDIDAT PARLEMENTAIRE.

Parmi nous, un candidat au Parlement, pour première démarche, notifie ses intentions au public : c'est ce qu'on appelle l'*Avertissement.* Il est d'usage de ne pas y laisser échapper un seul mot de ce que l'on pense : les promesses n'engagent à rien ; les protestations politiques, comme les vœux des amans, sont pour les dieux et les hommes un sujet de risée. Ce sont des mensonges convenus, des protocoles sans importance, livrés à la bonhomie qui s'en nourrit et les accrédite. Si vous êtes en pays étranger à la dissolution du Parlement, si le temps vous manque pour rassembler vos amis et les pérorer, votre *Avertissement* doit être rédigé avec le plus grand soin. Qu'il supplée à l'éloquence parlée et flatte habilement les espérances du parti le plus fort. Écartez l'emphase : elle déplaît à un peuple d'hommes d'affaires et de gens de commerce ; laissez le fracas de la rhétorique ampoulée à ces peuples qui, commençant leur carrière politique, croient que la véhémence des déclamations de collége est le plus noble emploi de leur liberté de fraîche date.

Ne craignez pas d'exagérer : les partis n'aiment que les couleurs fortes. Comptez-vous sur une seule faction ; adoptez toute la véhémence de son langage, outrez-la même ; elle vous en saura gré. Examinez d'avance l'état politique du comté dont vous sollicitez les suffrages ; si la dissidence

des opinions y est vive et tranchée, choisissez vos appuis et secondez leur violence. Si le pays est calme, rejetez-vous sur la politique générale, sur les protestations vagues de patriotisme. C'est un art que vous ferez bien d'étudier dans les discours des ministres et les adresses du trône. On y promet tout, on n'y précise rien. Chacun espère en les lisant, mais on ne sait pas ce qu'on espère. Louez la générosité libérale du monarque, en séparant de sa cause les principes de quelques uns de ses adhérens; lancez contre la France un mot qui flatte la haine populaire; vantez l'immuable fidélité de votre famille aux principes de notre glorieuse révolution; ne hasardez rien, louez votre franchise, voilez votre adresse, et, quelles que puissent être vos vues ultérieures, ménagez-vous des ressources de tous les côtés.

2° LE CANEVAS OU LA CANDIDATURE.

Voici le comble de l'art et le plus haut degré de l'adresse. Tous les candidats l'entreprennent, la plupart y échouent. J'oserai dire, comme Cicéron en parlant de l'éloquence, que jamais homme n'a pu se vanter de réunir, dans leur proportion exacte, toutes les facultés de l'esprit, tous les hasards heureux, tout l'à-propos, toute l'impudence, toute la force d'intelligence, toutes les qualités aimables, nécessaires à l'accomplissement parfait d'une merveille, aussi rare que le grand arcane de la philosophie hermétique. Un bon *canevassier* (qu'on me passe cette expression technique) est à la fois un Cicéron et un Lovelace. Il sait tonner comme Mirabeau, corrompre comme Walpole, séduire comme Bolingbroke, s'enivrer comme Shéridan, lancer la saillie comme Horne Tooke et se populariser comme Gracchus.

Par une bizarrerie dont les savans donneront, s'ils le veulent, une explication détaillée, on nomme *canevas*, dans les élections anglaises, cette série de visites par lesquelles le candidat prépare ou croit préparer son triomphe. C'est la toile sur laquelle un grand peintre va esquisser ses figures et distribuer ses couleurs; c'est la base première et nécessaire de tout succès électoral. Vous croyez peut-être que l'adulation, la corruption, l'art de gagner les hommes, sont choses aisées? erreur. Il y a chez nous autant de faiblesse que d'avidité; notre amour-propre est jaloux, susceptible, inquiet, difficile à satisfaire, facile à blesser. Mille secrets rapports avec des objets inconnus, une foule de circonstances légères et mystérieuses, décident de nos jugemens. C'est un objet singulièrement capricieux que l'homme. Or, pour réussir en politique, il faut le gouverner à son gré, le maîtriser comme un habile musicien fait jaillir de son instru-

ment les sons passionnés ou languissans qu'il lui demande ; la profondeur d'un Shakspeare, la grace d'un Chesterfield (1), la versatilité d'un Buckingham (2), suffiraient à peine pour aplanir tous les obstacles. Encore, la seule combinaison de leurs qualités pourrait-elle atteindre un but si difficile. Buckingham, manquant de persévérance, irait échouer contre le premier écueil. La politesse cérémonieuse de Chesterfield déplairait à plus d'un électeur; et Shakspeare, livré à ses rêveries poétiques, eût été un assez ridicule candidat.

Avant de commencer vos visites, étudiez votre terrain : que vos agens vous apprennent les particularités de chaque famille ; un vote peut vous assurer le triomphe, un vote peut vous l'enlever, et rien n'est sans importance. Surtout gardez-vous bien de vous fier jamais à vos actions, à votre réputation, à votre popularité. Ce serait vous livrer, sans lest et sans boussole, à l'inconstance orageuse des vents. Nous avons vu, en 1819, le célèbre Cochrane, adoré du peuple, accoutumé à braver la fortune, la mer et le hasard meurtrier des combats, redescendre honteusement des *hustings* (3) où il était monté avec tant de confiance. La populace avait brisé son idole ; le héros de la veille, assailli par les huées, couvert de boue, cédait la place à M. Hunt (4), auquel le même sort était réservé. Insulté, blessé dangereusement par cette tourbe dont il s'était constitué le patron, à laquelle il avait sacrifié sa fortune et une honorable existence, M. Hunt apprit à l'estimer ce qu'elle vaut, et le seul candidat favorisé, écouté, applaudi, fut (qui l'aurait pu croire ?) un membre de la haute aristocratie, plus habile que ses compétiteurs, et qui, sans appui de la part de la couronne, sans jouir d'une haute popularité, sut les battre tous les deux sur leur terrain et remporter les honneurs de l'élection de Westminster.

Marchez donc sur les traces de ces maîtres, et écoutez mes leçons. Choisissez, pour rendre vos visites électorales, l'époque précise où chaque

(1) Lord Chesterfield a écrit des lettres ingénieuses, où se trouve un traité complet de politesse et de machiavélisme social.

(2) Le célèbre Buckingham, auteur du *Rehearsal*, etc.

(3) Échafauds dressés pour les élections.

(4) Note du Tr. Les élections de Westminster, en 1819, furent violemment contestées. M. Hunt, qu'on ne doit pas confondre avec M. Leigh Hunt, journaliste et auteur des mémoires contre lord Byron, son ancien ami ; M. Hunt, connu par l'exagération de ses doctrines républicaines et la publicité qu'il leur a donnée dans les rues et carrefours de Londres, qu'il parcourait, en 1818 et 1819, monté sur une calèche traînée par deux chevaux blancs, fut chargé de coups par la populace qu'il avait si souvent pérorée. C'est ce même M. Hunt que l'on nomme *white-hat*, parce qu'il porte toujours un chapeau blanc dans ses excursions politiques.

famille est satisfaite d'elle-même, brille de tout son éclat, et ne demande qu'à être admirée. Si votre heure n'est pas bien choisie, vous courrez risque de trouver la maîtresse de la maison en papillotes, le tapis du salon décloué, le mari dirigeant les travaux de ses ouvriers; rien n'est plus nuisible à vos intérêts. Quand l'amour-propre est mal à son aise, la flatterie la plus adroite perd son temps; sachez donc arriver au moment opportun. Adressez-vous aux femmes, c'est par elles que l'on gagne les hommes; et, si toutes ces petites ruses vous répugnent, songez que vous imitez en cela Richelieu et Mazarin. Quelques exemples historiques et dramatiques vont mettre en action mes préceptes; éclairer mes doctrines et leur prêter de l'intérêt.

J'ai connu un riche candidat qui, pour avoir fait cadeau d'un collier de perles à la fille de la maison, se fit mal-venir de toute la famille; un autre qui manqua son but pour avoir négligé de causer avec une vieille tante; un troisième qui fut également malheureux, pour avoir indiscrètement soutenu l'opinion du mari contre la femme. Le premier ignorait que la demoiselle, récemment échappée aux dangers d'un enlèvement, subissait des rigueurs domestiques; le second ne savait pas que toute l'autorité du lieu, que le gouvernement de la famille, appartenait à cette douairière taciturne, confinée dans un coin du salon; le troisième avait l'imprudence de flatter le maître, sans songer que lui-même obéissait à une puissance supérieure et féminine. En tout état de cause, mettez le beau sexe dans vos intérêts; son action est secrète et capricieuse, mais universelle et certaine. Elle se communique, comme le magnétisme, par une puissance invisible, que révèlent ses résultats multipliés et ses nombreuses anomalies. Les hommes sont tout d'une pièce; on sait ce qu'ils font et ce qu'ils veulent : pour juger sainement des femmes, il faut leur appliquer la règle et la définition contraires. Aussi ne peut-on jamais prévoir ni calculer l'étendue de leurs services possibles ou le danger de leur influence.

Shéridan, homme d'esprit et politique ingénieux, s'était fait un système de canevas aussi original que ses comédies. Il flattait par la raillerie; la satire était son instrument de séduction. Je suis loin de conseiller à tout le monde une route aussi difficile à suivre; la vivacité des saillies, la pénétration, le don de l'à-propos, sont des qualités rares. Shéridan les employait avec une admirable adresse. Alors même qu'il caressait directement les goûts de l'électeur, c'était, pour ainsi dire, par réticence. Chez un homme passionné pour les fleurs, on le voyait cueillir une rose négligemment, tout en se promenant avec le maître de la maison, sans changer le sujet de la conversation, d'un air nonchalant, et, comme si

un instinct invincible et irréfléchi eût décidé ce mouvement spontané. Chez l'amateur de tableaux, il s'arrêtait tout à coup devant un Teniers ou un Van-Huysum, braquait sa lorgnette, et ne disait pas un mot de peinture. Fox se servait d'autres moyens plus spécialement adaptés à son caractère. Aussi intrépide buveur que Shéridan, moins délié dans son langage, moins élégant dans ses habitudes, il l'emportait sur lui par ce ton de franchise, d'abandon et de rondeur populaire qui gagne les cœurs des boutiquiers : la familiarité d'un coup de main sur l'épaule du roturier, la patience à écouter les longs propos du narrateur bourgeois : c'étaient là ses grandes ressources auprès des classes inférieures. Elles effacent les distances, enorgueillissent l'électeur, changent en vanité satisfaite sa secrète jalousie, et rendent plus faciles ces séductions positives, qui sont regardées comme des arrhes, dès qu'elles sont acceptées. Un mot au vieux père, une caresse à l'enfant de la maison, la complaisance de danser avec celle des sœurs que la nature a le moins bien partagée, une attention de tous les momens, l'art de ne pas laisser soupçonner le but intéressé de ses flatteries, et d'y conduire les gens à leur insu : voilà une faible partie des qualités, des secrets et des talens qu'exige une entreprise d'autant plus difficile que sa perfection consiste à tromper ceux qui se doutent bien qu'on les trompe.

Sachez donc user envers les prolétaires, d'une familiarité sans affectation ; envers les hommes qui appartiennent aux classes intermédiaires d'une bonhomie caressante qui semble les placer à votre niveau. Il n'est pas de si triviale minutie que vous deviez négliger ; si je poursuivais cette exacte analyse, et retraçais le grand art du *canvas* dans ses plus légères modifications, vous accuseriez mes observations de puérilité ; le temps vous apprendra que, dans le monde physique et moral, les plus faibles atomes ont leur influence.

Pendant que vous vous assurerez ainsi de la bonne volonté des électeurs, vos agens se répandront dans le comté ; votre tâche est de gagner les esprits ; la leur est de semer la division. Mille petits sujets de haine et de guerre civile subsistent dans les provinces ; c'est à eux de les féconder. On se dispute sur les limites d'un champ, sur un pont à construire, sur une église à reparer : ces grandes discordes sont aussi invétérées, souvent aussi terribles que celles dont l'*Iliade* est remplie. Faites insinuer à l'électeur que votre compétiteur, dès son entrée au Parlement, desservira ses projets et favorisera son adversaire. Tel fermier veut que son fils devienne constable : inventez une foule d'ingénieuses raisons pour lui prouver que l'autre candidat a promis à un autre constable futur tout l'appui de son crédit. Faites-lui craindre que son vieil ennemi du village, le

Montaigu de cet autre Capulet, n'obtienne pour son propre fils une dignité si enviée. Si les ambitions personnelles ne vous offrent aucune prise, mettez à profit les inquiétudes de la vanité, les ombrages des intérêts particuliers. M. Thomas est électeur et maître de musique, et la passion des jeunes demoiselles du voisinage pour le piano-forté augmente son revenu : qu'il apprenne avec terreur que votre rival a en horreur la musique, et que le piano surtout excite sa colère. Faites savoir au docteur que vos enfans ont la rougeole ou ne sont pas encore vaccinés : l'appât du gain est plus puissant sur les hommes que le gain même, et l'espérance est crédule.

N'avez-vous aucun espoir de ranger de votre parti certains électeurs obstinés ou prévenus! essayez du moins de les détacher de votre adversaire ou de les empêcher de voter en sa faveur. Faites comprendre à l'apothicaire, que, s'il abandonne sa boutique pour se rendre à la ville où les élections ont lieu, il s'expose à perdre la pratique de Mme B*** qui est sur le point d'accoucher. Tel autre, qui n'est pas brave, craindra d'y rencontrer son vieil ennemi : et, si vous faites savoir à un troisième que le jeune homme redouté de sa jalousie et préféré de sa femme vient de quitter Londres et doit arriver bientôt, les soins importans de son ménage le retiendront près du foyer domestique.

Ce sont là, sans aucun doute, de petits moyens et de basses intrigues. Qui vous dit qu'un cours de politique soit un cours de morale? Je donne ces préceptes, non comme bons ni comme miens, mais comme nécessaires et usuels. Si, par exemple, un jeune candidat ; se trouvant entouré au commencement de son *canevas* d'une foule de personnages qui lui offrent leurs services et dont le caractère est équivoque, cédait à de vains scrupules et les éloignait sous prétexte que leur réputation est mauvaise, que l'un est chassé de la bonne compagnie, que l'autre est un banqueroutier frauduleux, que le troisième est un joueur effréné, il se priverait de ses instrumens les plus utiles et jetterait lui-même de grands obstacles sur sa propre route. Ces gens ressemblent au papier d'emballage, que l'on méprise et dont on a grand besoin. Ce sont eux qui se chargent de mille services obscurs, dont l'honnête homme n'oserait se charger et que lui-même n'oserait demander à personne. Ils intriguent pour vous, répandent les nouvelles qui vous sont utiles ; et souvent ils n'exigent pour récompense qu'un serrement de main, un bonjour prononcé avec cordialité, et l'honneur de dîner à votre table. Ainsi vos intérêts se confondent avec ceux de leur amour-propre. C'est pour eux-mêmes qu'ils travaillent ; quand vous serez membre du Parlement, si par hasard vous les appelez de leur nom de baptême *tout court* et sans

cérémonie, ils croient leur réputation relevée : ils sont à vous à ce prix. Il y a donc sagesse de votre part à ménager une espèce d'hommes qui offre de si grands avantages et se vend si bon marché.

3° DE L'ARGENT ET DE L'EMPLOI QU'IL FAUT EN FAIRE.

De même qu'une flatterie prodiguée sans jugement vous nuirait au lieu de vous servir, gardez-vous bien d'abuser de vos ressources pécuniaires. Placez votre argent, ne le dissipez pas. Ici, comme dans tout le reste de votre conduite, suivez un plan, faites-vous un système. Que vos bienfaits soient des germes fertiles, et souvenez-vous que la même somme, divisée en vingt parties, peut vous assurer vingt personnes dévouées, tandis que, divisée en mille, elle fera mille ingrats. Choisissez bien, et soyez généreux avec examen, prévoyance, jugement.

L'usage veut que le candidat tienne table ouverte; la même sagacité doit régler le cours de cette hospitalité dispendieuse. Je connais un membre du Parlement qui, dans une première canditature qu'il manqua épuisa ses ressources en donnant des dîners à six fermiers, dont les votes étaient loin de compenser les frais de sa munificence. « Que je suis malheureux ! me disait-il; avec pareille somme j'aurais deux fois atteint mon but! Pour me garantir de l'ennui contagieux que ces bons cultivateurs répandaient autour de moi, je me crus obligé d'inviter deux ou trois jeunes gens de Londres, hommes d'esprit, qui écrivent dans les gazettes et qui paient un dîner par des saillies. Mes électeurs se seraient très bien contentés du vin du cap : il fallait à mes *amuseurs* du Sillery et du Chambertin. Un gigot de mouton et une éclanche eussent composé pour les premiers une fête des dieux : les seconds exigeaient le pâté de foie gras, les bécassines, la truite saumonée et la soupe à la tortue. J'établis donc ainsi la balance de ma dépense et de ma recette, pour l'éternelle instruction des candidats sans expérience :

	Liv. st.
RECETTE.	
Le vote des six fermiers, évalué à 10 liv. st. la pièce	60
DÉPENSE.	
Douze dîners, sans compter les extrà, évalués à 8 liv. st. chaque dîner	96
Cadeaux aux gens d'esprit pour les engager à quitter Londres	6
Vins de Bordeaux, Sillery, Chambertin, etc., pour les gens d'esprit	10
Comestibles pour les gens d'esprit	25
Trois bals donnés en deux semaines pour retenir les gens d'esprit	120
	257
Balance au détriment du candidat	60
	197

Qu'on se garde bien d'imiter un tel exemple ; souvent, en disposant habilement de fonds très médiocres, on atteint des résultats précieux et inattendus. Tout dépend du degré d'adresse que l'on apporte dans ce déploiement de sa force financière. Un avoué, véritable procureur de comédie, actif, habile, déloyal, avide, sans foi, sans scrupule, sans honneur, soutenait de tout son crédit un candidat riche, rival d'un autre candidat qui n'avait que de faibles moyens. Au milieu des élections, au moment où cet homme déployait pour son patron une incroyable activité, lorsque tout semblait menacer le candidat pauvre, un créancier fait arrêter et mettre en prison le redoutable procureur. Grande joie parmi les sectateurs de celui dont l'intrigant avait presque entièrement détruit les espérances. La dette était considérable, et l'avoué insolvable. Que fait notre candidat ? Il paie généreusement le montant de la somme due, et fait sortir de prison son adversaire. Le drôle (car telle était sa qualification la plus vraie), indigné de ce que son patron l'eût abandonné dans le moment du besoin, et décidé à se venger *per fas et nefas*, embrasse aussitôt la cause de celui qui l'a sauvé ; il n'oublie rien pour en venir à son honneur. Il y réussit : et ce tour d'adresse, qu'un honnête homme eût dédaigné, gagna la victoire.

Sachez donc, vous qui courez la carrière de la politique, vous faire à vous-mêmes une conscience spéciale et une moralité à part. Croyez-vous que Napoléon et Souwarow fussent avares de sang humain ? Leur métier était la guerre ; le métier d'un politique est la fraude. Ce n'est pas que vous deviez jamais employer une ruse inutile, ni surtout vous exposer au déshonneur et à la honte. Les hommes les plus habiles tomberaient, si l'on n'avait foi dans leur parole. Dès que vous avez mis le pied dans l'arène législative, exercer les vertus chrétiennes est inutile, ou plutôt dangereux. Il vous faut des vertus spécieuses, brillantes, apparentes, mêlées de vices profitables. Vous vous plaignez ; que voulez-vous ? ai-je bâti la société ? suis-je l'inventeur de cette grande machine aux vils ressorts ? Je l'esquisse et ne la crée pas.

4° DE L'EMPLOI DE QUELQUES AUTRES RESSOURCES.

Vous devez d'abord être homme de cœur et ne pas reculer devant la pointe d'une épée ; un mot dit à l'oreille du lâche est souvent d'une grande efficacité dans les affaires. L'honnête homme même dont la réputation est encore sans tache redoute, non les dangers réels, mais l'espèce d'infamie qui s'attache au nom de duelliste. Quand vous ne pourrez séduire,

effrayez. C'est un excellent moyen, dit Machiavel : l'amour et la bienveillance exercent sur les hommes une faible attraction ; la crainte agit comme ces substances délétères qui corrodent et détruisent. Distinguez, dans les élections, l'homme corruptible de celui qu'il faut intimider : quant à ceux qui ne cèdent ni aux séductions, ni aux menaces, leur petit nombre fait notre salut.

A ces instrumens de succès, à la flatterie, à l'emploi de l'argent, à celui de la crainte ; à ces deux argumens célèbres dans l'école et qui s'adressent *ad crumenam, ad ventrem*, à la bourse et au ventre ; ajoutez, quand il faut, l'*argumentum bacillinum*, celui du bâton, ou, si vous l'aimez mieux, de l'épée. Sachez surtout faire usage de la raillerie ; arme tranchante et qui blesse souvent son maître. Voilà, dites-vous, bien des talens et bien des moyens à mettre en œuvre ! Sans eux vous ne parviendrez jamais : jamais l'écho de votre voix législative, se répétant sous les voûtes de Saint-Etienne (1), et frappant votre oreille charmée, ne vous fera tressaillir de joie et d'orgueil.

Le ridicule surtout ! le ridicule ! Vous savez ce qu'en dit Horace, et je vous épargne l'ennui d'une citation pédantesque. N'attaquez jamais les femmes ; leur vengeance est lente et sûre, persévérante et cruelle. Ménagez aussi les corporations ; vous n'avez qu'une arme pour les blesser ; elles ont cent bras pour se défendre. Vous ressembleriez à ce malheureux Averroës, qui, pour avoir un peu médit de tous les imans en général, fut condamné à se tenir debout à la porte de la mosquée afin d'y recevoir les outrages successifs de ces vénérables pères. Les gens d'église vous sont-ils contraires ? gardez-vous bien d'une satire indiscrète : tout le corps s'ameuterait contre vous, et la lutte deviendrait impossible. Vous accuse-t-on d'une prédilection trop marquée pour l'église établie ? Ne rétorquez pas, en accusant à votre tour vos ennemis d'athéisme et de jacobinisme ; ces vieilles invectives ne produiraient qu'un mauvais effet et vous stigmatiseraient comme un *ultrà*. Choisissez, au contraire, dans les rangs de l'armée adverse quelque individu, bien singulier, bien facile à tourner en ridicule ; un de ces êtres créés et mis au monde pour nos menus plaisirs. Qu'une ironie acérée, vive, amère, populaire s'attache à son nom, comme ces flèches que les sauvages trempent dans une matière visqueuse et empoisonnée. La moitié de ses amis l'abandonnera, les rieurs seront pour vous, et le parti sera déconsidéré.

Mal employé, le ridicule est fatal à qui veut s'en servir : c'est un fusil qui crève entre les mains du chasseur maladroit. Lancé contre un homm

(1) La chapelle de Saint-Étienne, où se tiennent les séances du Parlement.

ardent et généreux qui ne vous a fait qu'une légère offense, il le change en ennemi déclaré, irréconciliable; contre une femme aimable, il irrite tous les hommes; contre une femme qui ne l'est pas, il vous expose aux plus terribles représailles; car, de toutes les vipères, la plus cruelle, c'est une femme qui ne plaît pas et qui le sait.

Attaquez sans pitié les hommes de talent; ils sont susceptibles, inquiets, fébriles; et leur agitation nerveuse sous le coup qui les frappe est un fort joli spectacle pour le public. D'ailleurs leur supériorité même est vue d'un œil jaloux par leurs propres amis; la rabaisser, c'est satisfaire un besoin général. Cependant quand on les fâche, ils deviennent dangereux; souvent il suffit de les menacer et de tenir suspendue sur leur tête l'épée de Damoclès. Adisson eût ménagé Pope, s'il se fût douté de la cruelle satire que ce dernier devait confier à ses vers immortels (1); et Hogarth eût caressé Churchill, s'il eût pu prévoir la centième partie du ridicule dont l'*Apologie* du poète (2) allait le rendre victime. La susceptibilité des sots est une excellente matière à ironie; mais ne vous attaquez jamais à cette bêtise solide et massive qui rira la première de vos épigrammes, et opposera aux efforts de votre esprit l'impénétrable égide de sa lourde stupidité.

Avez-vous le bonheur de commencer votre première campagne politique sous la bannière des libertés nationales? ce parti vous privera de quelques ressources, mais vous sauvera plus d'un inutile mensonge. Vous vous ouvrirez ainsi une route brillante et noble pour l'avenir. Dans ce cas, raillez-moi sans pitié les sottises dangereuses du pouvoir, et le ton papelard des sycophantes, et leurs vaines promesses et leur immobilité prétendue, que le siècle force d'avancer en dépit d'elle-même, comme un navire entraîne ceux qui marchent à reculons sur son bord. Employez alors le ridicule, l'invective, la satire, la caricature; la vérité vous prêtera des forces, et l'assentiment public répondra en chœur à vos épigrammes. Surtout, au milieu de ce grand mouvement et de cette dépense continuelle d'esprit, d'activité, de courage et d'argent, conservez tout votre sang-froid. Vous jouez une partie d'échecs : la plus légère exaspération vous troublerait; vous brouilleriez le jeu, vous seriez *mat*, et vous regarderiez avec étonnement le coup fatal qui vous aurait perdu.

(1) Note du Tr. Le portrait d'Adisson, sous le nom d'*Atticus*, est une des plus vives satires échappées de la plume de Pope. Ce dernier le peint comme un bel esprit égoïste, centre d'une coterie, vivant d'adulation, et rendant éloges pour éloges aux médiocrités qui lui servent de cortége.

(2) *The Apology*. Cette invective de Churchill contre Hogarth hâta, dit-on, les derniers momens du peintre.

5° DISCOURS DEVANT LES COMITÉS PRÉPARATOIRES.

La nature nous a fait présent d'un mince et délicat organe, dont la puissance est incalculable et l'empire sans bornes. Les uns savent à peine s'en servir pour prononcer : *Comment vous portez-vous?* d'autres en font usage pour décevoir, menacer ou nuire. On l'a vu, par quelques légers mouvemens et quelques mots dits à propos, sauver des royaumes ou perdre des nations. Cet organe, c'est la langue; son empire est l'éloquence. Si vous en ignorez l'usage et les ressources, n'aspirez jamais aux honneurs politiques.

Dans toutes les circonstances d'une vie parlementaire, l'éloquence est non seulement utile, mais indispensable. Elle anime d'une martiale ardeur les bataillons électoraux, au moyen desquels vous pouvez remporter la victoire; elle charme vos amis réunis dans ces festins politiques, où les grands intérêts des nations se discutent au milieu des fumées du vin de Champagne : elle tonne sur les *hustings*, où elle prend un caractère particulier et s'empreint de toute l'énergie populaire; elle soutient à la Chambre des Communes les plans du ministère ou les menées de l'opposition. Plus grave à la Chambre des Lords, sans perdre le mouvement et la force qui distinguent les débats de l'autre chambre, elle acquiert un plus haut degré de solennité : l'heureux membre de l'opposition a-t-il enfin renversé tous les obstacles, est-il parvenu à siéger au conseil du prince? il a de nouveaux combats à soutenir, des triomphes nouveaux à remporter : l'éloquence est encore ici et la garantie et le gage de son succès.

Procédons par ordre et conduisons l'orateur politique du rang qu'il tient dans la vie privée, au siége qu'il désire occuper un jour à la Chambre des Communes. C'est l'usage en Angleterre, et ce doit être l'usage dans tous les pays où le système représentatif domine, de préparer les élections par des comités particuliers. Dans ces assemblées où un candidat réunit ses amis ou ceux qu'il croit tels, il doit employer un genre d'éloquence et même une élocution spéciale. Ce n'est ni la familiarité de la conversation commune, ni l'apprêt et l'emphase d'un discours écrit. On se rendrait ridicule si l'on appelait à son secours la rhétorique; et quand plusieurs personnes font silence pour écouter vos paroles, cette déférence de leur part mérite bien que vous pesiez un peu ce que vous avez à leur dire, et que vous ne les traitiez pas sans conséquence.

Adoptez donc une diction simple et soutenue, une claire énonciation des faits, qui n'admette rien de trivial ni d'ambitieux. C'est ici le lieu où le genre modéré, comme disaient les anciens, est plus convenable que par-

tout ailleurs. Point de gestes; rien de théâtral. Votre action doit être aussi calme que votre langage; éloignez les métaphores; bannissez l'accent des passions. Vous parlez à des amis ou à des adhérens: consultez leurs regards, essayez d'y lire leurs pensées; prévenez doucement leurs objections; arrêtez-vous de manière à les laisser parler s'ils en ont envie. La bienveillance et la cordialité doivent émaner de votre regard et respirer dans vos paroles.

Pour mieux faire sentir la différence qui doit se trouver entre une harangue au Parlement, un discours tenu devant un cercle d'amis, et une allocution familière; je suppose que vous venez d'apprendre une bonne nouvelle, un événement heureux, soit pour vous-même et les intérêts de votre parti, soit pour l'Angleterre et la sûreté publique: le sentiment de joie que vous ressentez exige une expression diverse dans les trois circonstances que je viens de citer. Rencontrez-vous à la porte du comité deux ou trois de vos amis? « Bravo! leur dites-vous; notre affaire est faite; la victoire est à nous. Je vous donne à deviner en mille ce qui vient d'arriver; c'est la chose du monde la plus inattendue, etc., etc., etc. »

Une fois entré dans la salle des séances, tout le monde prête l'oreille à ce que vous allez dire, et vous devez changer de ton: « Mes amis (et en prononçant ces paroles votre accent doit être simple et cordial), je viens de recevoir une nouvelle que vous apprendrez tous avec plaisir, et qui me remplit de confiance et d'espoir pour le succès de mon entreprise, etc., etc., etc. »

A la Chambre des Communes, autre langage. Sans dépasser les bornes de cette simplicité qui est toujours de bon goût, une légère nuance d'hyperbole vous est permise. « Enfin, monsieur, direz-vous, en vous adressant à l'orateur (1), on doit espérer de voir arriver le terme de ces craintes patriotiques que le sort de l'Angleterre inspirait à tous ses enfans. Des nouvelles positives, etc., etc., etc. »

On peut (tout en conservant la mesure et même le choix des expressions dont j'ai signalé la convenance lorsqu'on parle devant un comité), donner à ses paroles un tour famillier et un air d'abandon qui ne descendent pas jusqu'à la vulgarité ou à la bassesse. Interpellez vos auditeurs, nommez-les, prenez-les à témoin de la vérité de ce que vous venez d'avancer: « Colonel, vous y étiez présent;... Sir Charles, vous vous rappelez ce jour... » N'abjurez pas la noblesse et l'élégance; mais sachez vous dépouiller de la raideur.

(1) Le *speaker*, président, auquel s'adressent nominativement tous ceux qui parlent dans la Chambre des Communes.

Que de bon sens, de patience et de sang-froid exige un pareil rôle ! Le zèle mal entendu de vos partisans est plus difficile à régler que la haine de vos ennemis n'est difficile à combattre. Contre les attaques de ces derniers, vous avez l'injure, l'ironie, le raisonnement, l'invective ; tout vous est permis. Mais quand vos partisans (ce qui arrive quelquefois) ont le malheur d'être des sots; quand leur chaleur pour vos intérêts les entraîne et les précipite de folie en folie, et d'absurdité en absurdité, que faire alors ? De combien de ménagemens n'êtes-vous pas obligé d'user ! Il faut caresser ces amours-propres, les écouter sans humeur, neutraliser leur extravagance sans la repousser ni l'humilier. Il est inconcevable combien les hommes s'échauffent quelquefois dans une cause qui ne peut leur être d'aucune utilité actuelle ou éloignée. Leur vanité seule les enchaîne à l'opinion qu'ils ont soutenue, à l'homme qu'ils ont pris sous leur protection. Leur zèle leur persuade que toutes leurs hypothèses sont d'un grand prix ; on propose tour à tour mille plans ridicules, tous inapplicables et tous contradictoires. Vous voilà forcé de les subir indistinctement, d'en remercier vos amis, de vous y prêter en apparence. Vous voyez quel inépuisable fonds de bonne humeur et de courage demande une épreuve si rude.

Gardez-vous bien de les contredire durement et de faire ce qu'ils désirent. Vous les aliéneriez, ou vous vous perdriez vous-même. Surtout, ne les combattez jamais en masse. Prenez à part les plus entêtés ; causez bonnement et simplement avec eux ; tâchez de calmer l'ardeur et la véhémence des uns, engagez les autres à différer un peu les mesures qu'ils proposent ; affaiblissez par là l'obstacle général ; travaillez à disjoindre et à ébranler par des efforts partiels la digue qu'ils opposent à vos intérêts. Toutes ces difficultés s'évanouiront l'une après l'autre, et vous pourrez réussir, malgré vos amis.

6° DES DINERS POLITIQUES ET DE L'ÉLOQUENCE CONVENABLE DANS CES OCCASIONS.

Si les discours de comité doivent réunir la familiarité noble, l'élégance sans afféterie, la simplicité et la force ; les allocutions que l'usage exige d'un homme politique, à la fin de ces repas où il rassemble ses amis prétendus et ses ennemis secrets, demandent encore une autre espèce de talent. La gaîté est à l'ordre du jour dans ces circonstances solennelles : que votre éloquence soit pour ainsi dire toute gastronomique. Eloignez le pédantisme ; que chacune de vos paroles frappe vivement l'esprit de vos auditeurs. Si vous exigez d'eux une application

soutenue, vous troublez l'activité laborieuse de leurs organes digestifs. Soyez railleur, mordant, jovial : permettez-vous le calembourg et le rébus ; faites-les rire, mais au milieu de cette verve de folie, et tout en ayant l'air de vous livrer, ne vous abandonnez jamais. Le compositeur savant a soin de ne pas perdre de vue son motif principal : il module, varie, change de ton, prodigue les arpéges, les ornemens, s'enfonce dans le chromatique, diversifie son harmonie, mais revient toujours à son thème. Faites comme lui ; ayez l'air d'oublier le but où vous tendez, et ne cessez pas de vous en rapprocher.

Vous avez besoin de toute votre présence d'esprit. Une question perfide, une réponse imprudente, une saillie inconsidérée, un mot qui vous échappe dans la joie du festin et au milieu des toasts bruyans qui excitent votre verve et animent votre babil, peuvent vous faire perdre la partie. Modérez-vous donc ; songez que les piéges vous environnent, et qu'à cette table d'union, de fraternité et de paix, plus d'un traître vous observe, plus d'un Judas s'apprête à vous trahir.

J'ai vu des hommes d'état fort distingués succomber à cette épreuve. Ils venaient entretenir leurs convives de grands mots et de graves matières ; les convives n'y comprenaient rien : l'homme d'état passait pour un homme ridicule ou un professeur pédantesque. La vivacité des allusions, l'heureuse adresse de l'à-propos, valent mieux, dans ces occasions, que toute la recherche du langage et toutes les ressources de l'érudition. D'autres affectent la frivolité, font les plaisans, en dépit de la nature : c'est une triste et ridicule affectation. Le bon mot se présente-t-il sans effort ? le sentez-vous, pour ainsi dire, prêt à partir de vos lèvres, en dépit de vous-même ? donnez un libre cours à votre gaîté ; mais épargnez-nous le spectacle d'une plaisanterie laborieuse, et cachez-nous soigneusement les bornes de votre esprit.

Si vous êtes sûr de fixer l'attention de vos auditeurs, si une réputation déjà faite vous donne le droit de prononcer un long discours ; si l'urgence des circonstances, la situation sociale que vous occupez, prêtent du poids à vos paroles ; c'est une position spéciale, et vous pouvez alors sans danger vous montrer grave, éloquent : seulement n'oubliez aucune des circonstances du temps et du lieu, et parlez toujours à l'imagination plus qu'au raisonnement, aux passions plus qu'à la réflexion. Telle était la situation de M. Canning, lorsqu'en 1823, après un repas auquel l'invitèrent les plus notables habitans de Plymouth, il prononça cet admirable discours, que j'offre ici comme un modèle d'éloquence et d'à-propos :

« M. le Maire, Messieurs !

» J'accepte avec reconnaissance et un sentiment plus vif que je ne peux

ici l'exprimer, ce témoignage flatteur de votre confiance, de votre bienveillance, de votre estime (1). Je dois ajouter que la valeur réelle du présent qui m'est fait doit un nouveau prix à la grace qui l'accompagne et aux éloges dont votre rapporteur a cru devoir honorer ma conduite politique.

» Messieurs, rien n'est plus juste que la réflexion qu'il vient de faire : « Quiconque, dans ce pays de liberté et de lumières, aspire aux grands em-» plois de l'état, doit s'attendre à voir ses actions soumises à toute la sévé-» rité d'un examen sans réserve, et d'une critique souvent jalouse. » Tel a été le sort de tous les hommes politiques de l'Angleterre ; tel a dû être aussi le mien ; mais la critique injuste a toujours, messieurs, sa compensation dans l'avenir. Cette justice peut se faire attendre, mais enfin elle arrive ; et si, comme l'a dit le rapporteur, ma destinée est de jouir plus tôt qu'un autre de cette heureuse compensation, de ce prix si désiré de mes efforts ; si je puis me flatter que les sentimens de la majorité de mes concitoyens s'accordent avec ceux qu'il vient d'exprimer ; si je dois croire, comme il veut bien me le dire, que non seulement mes amis reconnaîtront la loyauté de ma conduite, mais que mes démarches et mes actes seront appréciés par mes adversaires politiques avec une généreuse impartialité ; certes, nul homme plus que moi ne doit se louer de la fortune et bénir le pays qui l'a vu naître.

» La cause d'un tel bonheur n'est pas difficile à trouver : quand l'homme d'état se propose pour but ce qu'il regarde comme honnête, juste et nécessaire ; quand il se dirige vers ce but avec une persévérance inébranlable ; quand l'on voit régner, dans sa conduite, cet ensemble, cette harmonie, cette fermeté de principes, qui prouvent qu'au lieu de vivre au jour le jour et de subir les lois des circonstances, il obéit à sa conscience, et qu'il a pour seule règle cette probité politique, trop souvent dédaignée ; tous les hommes honorables lui accordent leurs suffrages, et lors même que quelques uns de ses plans et de ses desseins déplairaient aux préjugés et blesseraient les intérêts des partis, l'ensemble de sa vie serait apprécié avec indulgence, ou plutôt avec faveur. Tout le monde peut se tromper dans le choix et l'emploi des moyens ; mais quand l'objet de nos espérances et de nos efforts est louable en lui-même, il suffit pour nous justifier : c'est d'après lui que se règlent en définitive le jugement des contemporains et la sentence plus sévère de la postérité. »

L'orateur fut interrompu par de vifs applaudissemens. Il continua :

« Messieurs, le but vers lequel je me suis constamment dirigé, l'objet de tous mes désirs, ont été devinés sans peine par mes compatriotes. D'autres affectent une philanthropie si vaste, qu'elle embrasse tout le globe : ce sont les amis du genre humain. Pour moi, qui sens battre mon cœur avec autant de chaleur et de force que ces philosophes, dès que l'intérêt général des hommes est mis en question ; pour moi qui suis animé d'une philanthropie moins

(1) Les habitans de Plymouth venaient d'offrir à M. Canning une boite taillée dans une des pierres qui avaient servi à la construction de la digue du port de Plymouth.

orgueilleuse peut-être, mais aussi vraie, je dois avouer ici, messieurs, que, dans la conduite des affaires, l'objet spécial de mes soins et de mes efforts, c'est l'Angleterre! (On applaudit.)

» Non que je regarde le salut de la Grande-Bretagne comme isolé. L'égoïsme lui est défendu par sa position; ses intérêts se rattachent à ceux de l'Europe, et ceux de l'Europe à ceux du monde; de sa prospérité dépend la prospérité des autres peuples, et de sa stabilité l'indépendance universelle des hommes! (Applaudissemens bruyans et prolongés.)

» Mais quelle que soit l'intime combinaison de nos intérêts avec ceux de l'Europe, il n'en faut point conclure que nous devions nous mêler des affaires des nations voisines, et porter dans nos relations à l'étranger l'empressement d'une activité tracassière. C'est en balançant les avantages et les devoirs de sa position, c'est en pesant avec scrupule les diverses chances et leur utilité présumée, utilité souvent rivale, presque toujours incompatible, qu'un gouvernement saura s'il doit rester neutre ou prendre parti dans les querelles politiques, déployer sa force ou la modérer et la suspendre.

» La paix du monde, tel doit être notre but. Tantôt, pour l'atteindre, il faut agir et combattre, tantôt observer, temporiser et attendre; être quelquefois acteur, souvent spectateur des luttes qu'il n'est point en notre pouvoir de prévenir. Ainsi, comme mon honorable ami vient de le dire avec raison, dans la circonstance qui s'est présentée récemment, aucun intérêt politique n'engageait le gouvernement britannique à prendre une part active dans la guerre soulevée entre la France et l'Espagne. (Applaudissemens.)

» Beaucoup de personnes voulaient nous entraîner dans ce combat; le rapporteur les a très bien caractérisées. Quelques unes sans doute espéraient qu'une lutte si terrible entraînerait des difficultés auxquelles l'administration succomberait; d'autres, plus généreuses, voyant une agression que rien n'autorise, emportées par le seul sentiment d'une héroïque indignation, voulaient que la Grande-Bretagne devînt la vengeresse de l'équité blessée, que d'un bout du monde à l'autre elle s'opposât à l'oppression; que, pour la prévenir ou la punir, son redoutable glaive s'élançât hors du fourreau! (On applaudit vivement.)

» Mais, comme l'impassibilité des lois modère la fougue passionnée des individus, impose un frein à leurs penchans, même louables, penchans que leur excès peut rendre dangereux, le gouvernement doit opposer aux ardentes émotions de la sensibilité nationale, à cette énergie utile et nécessaire, mais qui peut devenir nuisible, la froide sagacité de ses calculs; il doit régler la course et diriger le mouvement de ces impulsions honorables, qu'il estime, tout en leur imposant des lois et des limites. De tous ceux qui se rangent dans cette seconde classe (je ne m'occupe point des autres et je n'ai rien à leur dire), en est-il un seul, je le demande, qui doute encore de la sagesse que le gouvernement a montrée en ne cédant pas à ce violent enthousiasme qui semblait devoir nous précipiter vers la guerre d'Espagne? (On applaudit.)

» En est-il un seul, je le demande, qui ne reconnaisse maintenant que le

devoir de l'administration, dans cette conjoncture, était d'en examiner les plus lointains rapports, les influences et les chances; qu'une question si compliquée réclamait un examen attentif; qu'il fallait savoir si l'on allait secourir une nation opprimée, ou se mêler aux dissensions intestines d'un peuple divisé en factions ennemies; l'aider à repousser l'usurpation ou fomenter ses guerres civiles? (On applaudit.)

» Qui ne voit aujourd'hui à quels dangers l'Angleterre a échappé, quel fardeau elle était près de s'imposer, de quel ridicule elle se serait chargée? Qui n'aperçoit pas d'un coup d'œil le véritable caractère d'une entreprise dont les héros eussent rappelé celui de la littérature espagnole elle-même, le généreux chevalier de la Manche; d'une entreprise fondée sur de romanesques espérances, suivie de regrets et de risée? (Les applaudissemens arrêtent long-temps l'orateur, qui continue ainsi :)

» Mais, quoique nous sachions imposer silence à nos émotions, et les soumettre à nos devoirs, l'Europe ne dira pas que nous voulons la paix, parce que nous craignons la guerre. Tout au contraire : voici bientôt huit mois que le gouvernement a déclaré sans hésiter que, si la guerre devenait malheureusement indispensable, l'Angleterre y était préparée : depuis ces huit mois, la paix dont nous avons joui n'a fait qu'augmenter nos forces. C'est la paix, messieurs, qui prépare et accumule en silence les ressources, les moyens et les instrumens de guerre. (On applaudit.)

» Prenons donc soin de ces ressources; ce sont elles qui nous rendent redoutables. Nous sommes immobiles, mais comme ces masses flottantes que l'ancre tient enchaînées dans le bassin de votre port, et dont la force et la puissance paraissent endormies sur les eaux. Vous le savez, messieurs, ces masses gigantesques qui reposent aujourd'hui sur leurs ombres, ces vaisseaux inactifs, ces châteaux forts qui semblent inébranlables, à la voix du danger, à celle de la patrie, vous les verriez s'animer, s'élancer pleins de vie, traverser l'Océan de leurs rapides ailes, le parcourir, le dominer dans leur beauté, leur force et leur grandeur, et faire gronder sur ses flots leurs foudres maintenant assoupies. (Un tonnerre d'applaudissemens interrompit M. Canning, et dura plusieurs minutes.) Il poursuivit :

» Eh bien! messieurs, ces magnifiques produits du génie de l'homme sortant tout à coup de l'inaction et s'élançant à la victoire, offrent le juste symbole des forces secrètes de la Grande-Bretagne, et de ce repos fécond pendant lequel elle les concentre et les accumule en silence. La première occasion pourra prouver toute l'énergie de ces forces cachées; mais Dieu veuille que cette occasion soit lointaine! Après une guerre qui a duré près d'un quart de siècle, l'Angleterre toujours armée, tantôt luttant avec l'Europe liguée contre elle, tantôt avec l'Europe groupée autour d'elle, a besoin du repos, et peut en jouir sans être accusée de lâcheté. Puissions-nous, messieurs, conserver long-temps cette paix, qui nous permettra de mettre à profit notre prospérité actuelle, de cultiver les arts, et de donner au commerce renaissant cette vaste extension qui peut seule assurer notre force et notre repos! »

M. Canning, après quelques allusions plus directes au commerce de Plymouth et à la prospérité de cette ville maritime, termina son discours au milieu des acclamations universelles.

On ne peut trop admirer l'adresse, l'énergie et surtout la parfaite convenance de cette harangue : M. Canning y flattait ses auditeurs; aucune de ses paroles, aucune de ses métaphores ne s'élevait au dessus de leur portée; il s'adressait à leurs intérêts, à leurs passions, à leurs souvenirs. La plus brillante image que l'on ait peut-être hasardée dans une harangue politique, frappait l'imagination avec cette rapidité instantanée du rayon de soleil qui frappe les yeux. Son titre et ses services lui donnaient le droit de parler long-temps; et tout en développant ses vues politiques, en présence des bons habitans de Plymouth, non seulement il plaisait à leur amour-propre, mais il trouvait le moyen d'avertir la diplomatie européenne. Je ne parle ni de la grace ni de l'élégance du langage, qualités plus nuisibles qu'utiles dans cette circonstance, et auxquelles ce grand orateur a su joindre une simplicité presque familière et la gravité convenable. Si vous n'êtes ni ministre, comme M. Canning, ni déjà célèbre par votre éloquence, contentez-vous de railler avec agrément, de charmer vos auditeurs par de bons contes; votre vin de Champagne fera le reste. Ajoutez-y les protestations accoutumées et épargnez-vous les frais d'une rhétorique inutile. Les estomacs satisfaits rendent la critique indulgente.

7° LE CANDIDAT SUR LES HUSTINGS.

Vous pouvez réussir de diverses manières à captiver l'attention de cette hydre aux mille têtes (*bellua multorum capitua*), qui s'assemble au pied de l'échafaud où vous vous exposez à ses sifflets et à l'insolence de ses projectiles. En prodiguant les métaphores, les allusions érudites, les citations savantes, les termes de philosophie et de chimie, vous flattez l'orgueil de ces messieurs; ils n'en comprendront pas un seul mot, mais ils écouteront, et vous serez applaudi. J'ai vu des orateurs amuser le peuple en lui tenant un langage aussi énigmatique pour lui que le discours de cet ambassadeur qui parlait à l'empereur de la Chine en langue hollandaise.

Un moyen plus sûr et moins facile est de s'adresser au peuple dans son propre langage; si vous vous décidez à prendre ce parti, soyez jovial, caustique, vulgaire, obscène même; embellissez votre harangue de quelques termes d'argot; pillez le vocabulaire du cabaret; mêlez au ridicule populaire, à la raillerie goguenarde, des allusions fréquentes aux plaisirs et aux mœurs de la canaille; ne ménagez pas M. Martin dont l'humanité

pour les chevaux et les moutons l'a constitué l'ennemi des bouchers et des cochers de place ; soutenez, à force de pasquinades et de calembourgs, l'attention de vos auditeurs ; le marchand d'orviétan pourrait, sous ce rappport, devenir votre maître de rhétorique. Surtout attaquez vivement les supériorités sociales ou intellectuelles. Homme nouveau, si vous avez un adversaire vieilli dans les affaires, profitez avec adresse de cette bonne fortune, accusez tous les actes de son existence politique en les isolant des circonstances qui les justifient et qui les ont déterminés ; puis, d'un air de hardiesse, appelez l'examen sur votre vie ; son obscurité rendra cet examen impossible. Par cette tactique habile, vous aurez pour vous les passions envieuses de ceux qui n'ont rien fait et qui n'ont rien été ; et, en même temps, vous rallierez tous les anciens adversaires de votre antagoniste.

Si le peuple est de mauvaise humeur, votre rôle devient difficile. Armez-vous de sang-froid ; les insultes ne sont point déshonorantes là où le triomphe est sans honneur : recevez les outrages qu'on vous prodigue avec une imperturbable froideur ; on vous accuse, on vous accable de railleries grossières, de questions ridicules, de quolibets sanglans ; répondez sans dédain, mais avec dignité. Votre position ressemble à celle d'un homme, qui veut à lui seul faire une trouée dans un bataillon ennemi. Il donne tête baissée ; pare les coups qu'il ne peut rendre ; abat de temps à autre un ennemi isolé ; se sauve à toutes jambes, et s'estime heureux s'il ne remporte de cet exploit que de simples blessures dont aucune ne soit mortelle.

Observez surtout avec soin les divers symptômes qui se manifestent dans ce grand corps en délire. Sa colère peut s'apaiser un instant ; sachez profiter de l'intervalle lucide. Un mot piquant, une vive saillie, le ramèneront à des sentimens plus doux. Mettez de côté cette délicatesse de sensibilité qui vous réduirait au silence et enhardirait l'ennemi ; plus vos poumons seront vigoureux, plus votre front s'armera d'impudence, et plus vous aurez de chances favorables.

Les mouvemens des masses, cet instinct violent et spontané qui les régit et que vous pouvez observer au théâtre, sont très capricieux ; c'est à vous d'exploiter ces caprices. Je me souviens d'un candidat, que la nature avait doué d'un extérieur très laid, d'une physionomie irrégulière et de rides prématurées. Depuis une demi-heure, appuyé sur l'estrade ou le balcon des hustings, il essayait vainement de se faire entendre ; les sifflets et les huées continuaient toujours. Enfin l'un des membres de cet honorable auditoire, voyant sa persévérance, s'écria dans son grossier langage : *Ecoutons le vieux roquentin!* Tout le monde de rire ; notre

homme, qui parlait bien, saisit le moment favorable, se fait applaudir quoique tory et ministériel; et sa disgrace se termina par un triomphe. Voilà vos maîtres, voilà les modèles qu'il faut suivre; et c'est ainsi que vous descendrez des hustings, couverts de boue et le front ceint de la couronne civique qu'une heureuse élection aura placée sur votre tête.

(*Political Primer.*)

Statistique. — Voyages.

LES ÉTATS-UNIS EN 1827.

Deux nouveaux ouvrages sur les États-Unis ont été publiés à Londres l'année dernière : l'un paraît être le coup d'essai d'un jeune écrivain, M. de Roos, lieutenant de la marine royale. Le volume qu'il a livré au public n'est qu'une partie de ce qui est renfermé dans son portefeuille ; redoutant des tempêtes qu'il n'a point encore appris à braver, il ne veut pas exposer à la fois toute sa pacotille littéraire. Son petit livre contient des faits, et mérite un accueil favorable, puisqu'il apprend des choses que l'on ignorait encore, et qu'il fait mieux connaître celles que l'on croyait savoir.

Certes nous ne manquons point d'écrits sur les Etats-Unis. Les Fowler, les Fearon, les Fauxe et tant d'autres, nous ont fait part de leurs observations et, des documens qu'ils ont recueillis, et s'ils méritent une entière confiance, l'aspect du pays qu'ils ont vu est satisfaisant, à tous égards, et rassurant pour l'avenir. La Fédération américaine est pleine de santé, de force, et grandit à vue d'œil. Par malheur ces messieurs appartiennent à la classe des cultivateurs, classe fort honorable sans doute mais qui n'a pas encore acquis beaucoup de lumières et d'instruction. Mais il y a deux ans que MM. Stanley, Wortley, Denison et Labouchere, ont traversé l'Océan et parcouru presque tous les états de l'Union, afin d'observer, sur les lieux mêmes, et de près, les hommes et les choses, l'état et ses institutions, ses forces de terre et de mer, les routes et les canaux, la navigation, le commerce, les tribunaux, les institutions re-

ligieuses et leur influence, l'esprit public, les mœurs, les opinions et les préjugés, etc. On a lieu de croire que l'un d'eux ne dédaignera pas de mettre ses compatriotes dans la confidence de ce qu'il aura vu, et que, par ces témoignages dignes de toute confiance, en raison du rang et de la sagacité des observateurs, on saura sur les Etats-Unis tout ce qui peut intéresser le moraliste, le philosophe, l'administrateur et l'homme d'état.

Un autre observateur, plein de savoir et d'habileté, possédant de plus le talent de se faire lire avec un intérêt soutenu, en un mot le capitaine Basil Hall, nous fait espérer aussi que son voyage dans les Etats-Unis complétera les bons renseignemens qu'il nous a donnés sur l'Amérique. Sans doute l'habile et sincère observateur ne se laissera point séduire par le brillant accueil qu'il recevra partout où sa réputation l'a devancé? Il est si naturel de bien penser d'hôtes aimables; de prendre leurs caresses pour l'expression de leurs sentimens, leur hospitalité empressée pour un trait de mœurs nationales! Quoi qu'il en soit, en attendant les informations de M. Hall, essayons d'employer les matériaux que nous avons maintenant sous la main.

Parmi ces matériaux nous trouvons un ouvrage d'un auteur anonyme. Son titre est ambitieux : *L'Amérique du Nord et les Etats-Unis tels qu'ils sont!* Ainsi tout doit être vrai dans ce livre; la moindre lacune y serait inexcusable : c'est un tableau fidèle et achevé qui nous est promis. Si l'on s'en rapporte à quelques indices qui trompent rarement, tels que certaines locutions, une direction d'idées et des formes de style qui ne sont point anglaises, l'auteur de cet ouvrage doit être un des descendans de ces habitans du Palatinat, passés en Amérique depuis le commencement du dix-huitième siècle, et dont les émigrations furent quelquefois très nombreuses. La conformité de langage et de mœurs les engageant à rapprocher leurs établissemens, ils ne se sont point mêlés avec les Américains d'origine anglaise, et ils forment une population distincte, surtout dans la Pensylvanie. Un de nos compatriotes a dépeint de la manière suivante cette race germano-américaine :

« Deux ou trois générations ont vécu au milieu des Anglais, sans apprendre leur langue : l'idiome maternel est le seul qui soit en usage parmi eux; il n'y a que les savans en état de lire l'anglais, et à plus forte raison de l'écrire. Ils ne veulent point devenir Irlandais, disent-ils; et ils nomment Irlandais tous les Anglo-Américains sans distinction; ceux-ci, par représailles, donnent le nom de Hollandais à tous ces Allemands. Dans les colonies germaniques, l'instruction est peu recherchée : on y est satisfait quand on possède le savoir nécessaire pour lire la Bible, le dimanche. L'*Ecriture Sainte* et *l'Almanach de Baltimore* composent

toute la bibliothèque des familles. Il faut, à cette partie de la population, des journaux et des livres imprimés dans leur idiome, et, dans ces productions tudesques, tout est au dessous de la censure, le papier et l'impression, aussi bien que le style et le choix des matières. »

Si l'auteur de l'ouvrage dont nous parlons appartient à l'une de ces colonies allemandes, on doit en conclure qu'elles sont peu satisfaites du gouvernement des Etats-Unis. Cet ouvrage est plein de personnalités, et porte le caractère de passions qui n'inspirent point la confiance. Nous ne ferons usage des documens qu'il pourra nous fournir qu'après les avoir soumis à un examen sévère.

Les Etats-Unis *tels qu'ils sont!* comment en donner une idée juste à ceux qui ne les ont pas visités, et qui ne peuvent juger que par comparaison? l'histoire n'offre rien qui ressemble à cette création des temps modernes : son âge est celui de l'enfance d'une nation; sa grandeur et sa force présentent l'image de la plus vigoureuse jeunesse; et ses facultés intellectuelles annoncent un développement complet. On dirait que ce peuple est arrivé à la maturité sans passer par l'adolescence; et, pour se rendre compte d'un aussi grand phénomène politique, on est contraint à remonter aux causes les plus éloignées qui ont pu concourir à sa formation. Il faut se rappeler que les premiers établissemens dans l'Amérique du Nord furent fondés par des Anglais d'une trempe peu commune, d'un caractère très élevé, et fort instruits pour le temps où ils vécurent; que les aventuriers qui vinrent s'associer à eux n'étaient pas non plus dépourvus de facultés intellectuelles et morales; que la mère-patrie prit un soin particulier de ces enfans éloignés d'elle; qu'ils multiplièrent et parurent tout d'un coup, comme les soldats provenus des dents du dragon semées par Cadmus, avec toute la vigueur d'hommes faits, mais non pas armés pour s'entre-détruire. Une nation composée de tels hommes ne rencontre point d'obstacles insurmontables : elle eût bientôt conquis le pays qu'elle occupe, si elle n'avait pas eu des moyens plus légitimes de s'en assurer la possession. Le sol de ce superbe démembrement de l'empire britannique égale au moins et surpasse à plusieurs égards celui de son ancienne métropole. En 1825, le président Adams faisait, dans les termes suivans, l'imposante exposition de la prospérité de son pays :

« Depuis le dernier recensement, et par conséquent dans l'espace de trente-six ans, la population s'est élevée de quatre millions à douze; le Mississipi traçait les limites de notre territoire; nous les avons reculées jusqu'à l'océan Pacifique. L'Union s'est fortifiée de presque autant d'états nouveaux qu'elle en comptait à son origine. Des traités de paix,

d'amitié et de commerce ont été conclus avec toutes les puissances de la terre. De nouvelles nations, dont le territoire venait d'être soumis à nos lois, ont été reçues comme parties intégrantes de l'état, admises à la participation de tous nos droits, de tous les biens dont nos institutions sont la source. Les antiques forêts de ce nouveau monde tombent sous la hache de nos pionniers; nos cultivateurs ont forcé le sol à se couvrir de moissons et de productions diverses qui alimentent un commerce répandu sur toutes les mers. La liberté et les lois nous accompagnent partout, maintenues par nos soins, protégées immédiatement par les forces de chacun de nous. Le but des sociétés humaines est atteint chez nous aussi promptement, aussi sûrement que dans les anciens états gouvernés d'une autre manière ; et pour nous procurer et nous garantir tous ces avantages, nous payons moins, pendant toute la durée d'une génération, que les autres peuples ne paient dans une année. »

On peut supposer que les couleurs de ce tableau sont un peu chargées : tout y est fortement éclairé, point d'ombres ni de contrastes. Nous tâcherons de restituer à ces divers objets leur forme, leurs dimensions, leurs couleurs véritables. Commençons par le territoire. Ce territoire s'étend depuis le 24ᵉ degré de latitude nord jusqu'au 49ᵉ, et depuis le 67ᵉ degré de longitude ouest jusqu'au 135ᵉ. Les limites à l'ouest sont encore un sujet de débats avec le Mexique, mais elles seront fixées à l'amiable, et sans doute suivant les vœux de la république la plus ancienne et la plus puissante. Cette immense superficie équivaut à celle de l'Europe presque entière. La forme générale du continent américain a déterminé, vers le nord, une disposition particulière des chaînes de montagnes, des bassins, des fleuves, des plaines ; tout y est sur une plus grande échelle qu'en Europe, et ne peut être comparé qu'aux objets analogues à l'est, au nord et au sud de l'ancien monde. Les bonnes et les mauvaises qualités du sol varient, dans un espace aussi vaste, en raison du climat et de l'état de la végétation que la culture n'a encore que peu modifiée ; des pays d'une admirable fertilité ne deviendront salubres que lorsque les travaux de l'homme auront fait écouler les eaux stagnantes, établi la circulation de l'air, ouvert le sein de la terre, et dégagé les miasmes dont elle est pénétrée. Les nouvelles acquisitions de la république exigeront presque toutes ces travaux dont, au surplus, elles dédommageront amplement par la suite ceux qui les auront entrepris.

La population a pris un accroissement encore plus rapide que le territoire. En 1790, elle n'était que de 3,929,326 ames ; en 1800, elle s'élevait déjà à 5,305,666 ; en 1810, à 7,239,903 ; en 1820, le recensement a constaté l'existence de 9,638,226 habitans. On comprend dans ce nom-

bre 1,531,436 esclaves nègres, dont 1,145,500 appartiennent aux états du sud. Ainsi, les esclaves forment presque le sixième de la population totale. Les anciens états contenaient, en 1820, 7,387,723 habitans, et les nouveaux 2,250,503. Il résulte de ces dénombremens périodiques que l'accroissement de la population est de trois centièmes par an, et qu'en moins de vingt-cinq ans le nombre des habitans a doublé. On estime qu'au commencement de 1827 ce nombre n'était pas au dessous de 11,000,000, et, au milieu de ce siècle, il surpassera probablement 22,000,000 d'ames. Le rapport entre les cultivateurs et les fabricans y est, dit-on, de 20 à 3; et quant à ceux qui se livrent exclusivement au commerce, ils ne forment que le vingtième de la population. Dans l'état de Massachusets, en Virginie et dans les Carolines, les habitans de race européenne sont presque tous d'origine anglaise; en Pensylvanie et dans les états du milieu, l'Irlande et l'Allemagne ont fourni une portion notable de la population; à New-York, une grande partie de la population est d'origine hollandaise; et, dans la Louisiane, c'est la population française qui domine jusqu'à ce jour.

Une république d'une aussi grande étendue et composée d'élémens aussi divers, est un phénomène politique dont l'histoire n'offre aucun exemple. On ne peut donc pas garantir, d'après les expériences authentiques, et surtout d'après une assez longue série de faits, que cette création nouvelle puisse subsister sans être soumise à des transformations essentielles. On sait que toute confédération tend à se dissoudre, et celle des États-Unis ne tenait presque à rien, si, à la fin de la dernière guerre, la Grande-Bretagne ne l'eût pas traitée avec une extrême générosité, en lui accordant une paix beaucoup plus avantageuse que sa conduite ne l'avait mérité (1). Le gouvernement anglais avait le droit d'être sévère; il eût pu détacher sans peine les provinces de l'est, mécontentes et faiblement unies à la république par le lien fédéral; dix mille guerriers, vainqueurs à Waterloo, pouvaient être envoyés en Amérique, et ils n'y auraient rencontré nulle part une résistance digne de leur courage; mais l'univers entier était las de la guerre : l'Angleterre n'a écouté ni ses justes ressentimens, ni les suggestions de ses intérêts, et n'a prêté l'oreille qu'aux plaintes de l'humanité; elle a présenté l'olivier de la paix à un ennemi faible et presque désarmé, le seul qu'elle eût alors à combattre. C'est à cette paix que l'Amérique du Nord est redevable de sa prospérité actuelle : son gouvernement a pris, depuis, de la force et de la stabilité; les

(1) Note du Tr. Il ne faut pas oublier, en lisant cet article, que c'est un écrivain anglais qui parle. Il est impossible qu'on n'y retrouve pas plus d'une trace de ses affections et de ses préjugés nationaux.

états de l'ouest se sont unis plus intimément à la fédération, et lui sont plus dévoués aujourd'hui que ne le furent à aucune époque les états de l'est et du sud.

C'est de cette paix, si honorable pour la Grande-Bretagne et si utile aux États-Unis, que datent les grandes améliorations qui ont été pour cette dernière contrée, la source d'un bien-être toujours croissant. Des routes et des canaux ont rendu plus actives et plus utiles les relations entre l'est et l'ouest de la république, et contribué puissamment à faire sentir les avantages attachés à l'union fédérale. De grands travaux, entrepris simultanément, donnent une haute idée de la nation qui les exécute. Un canal va joindre l'Océan Atlantique à l'Ohio, en traversant la Virginie; la Delaware et la Chesapeake communiqueront aussi par un canal. Une autre voie navigable entre la Schuylkill et la Susquehanna sera bientôt terminée. Le projet de joindre la Delaware à l'Hudson et celui d'une communication entre le Chesapeake et l'Ohio seront mis incessamment à exécution. On travaille avec une grande activité à compléter la belle entreprise d'une voie navigable qui partira de New-York et finira au golfe du Mexique, au moyen de l'Hudson, du lac Érié, de l'Ohio et du Mississipi : ce canal est d'une si grande importance pour les États-Unis, qu'il mérite une mention spéciale.

La communication entre l'Océan et le lac Érié par la rivière d'Hudson est due à l'état de New-York, qui en a conçu le projet et qui l'a fait exécuter à ses frais. Loin que le gouvernement central soit venu au secours d'une entreprise aussi évidemment profitable à toute la fédération, on peut dire qu'il y a mis tous les obstacles qui dépendaient de sa volonté (1). Ce grand ouvrage n'est pas au dessous de ce que les plus habiles ingénieurs ont fait en Europe; il est facile d'apprécier l'immense quantité de marchandises qui sera transportée par cette voie de 513 milles (environ 171 lieues), à travers un pays dont la population, les cultures et l'industrie augmentent avec une prodigieuse rapidité, qui part de la première ville commerçante des États-Unis, et se termine à l'un de ces grands lacs destinés à être bientôt entourés de villes populeuses et d'une féconde et superbe agriculture. Certainement les Américains sont trop clairvoyans et trop attentifs à leurs intérêts pour n'avoir point conçu le projet de ce

(1) Note du Tr. Cette imputation nous paraît injuste. Voyez le rapport sur la navigation intérieure des États-Unis adressé au sénat par le secrétaire-d'état de la trésorerie, M. Gallatin, et inséré dans l'*Histoire de la Navigation intérieure*, par M. Cordier, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées. On y trouve la correspondance entre le congrès et le gouvernement de l'état de New-York, au sujet du canal, et rien qui puisse faire croire que le gouvernement central n'ait pas favorisé cette entreprise.

canal long-temps avant qu'il ait été possible de mettre la main à l'œuvre. On y pensait avant l'établissement de l'indépendance ; Washington prenait un vif intérêt à un autre projet moins important, et qui cependant sera mis à exécution, la jonction du Potomak à l'Ohio : il était principalement frappé des avantages politiques attachés à ces moyens de communication ; il les considérait comme la plus sûre garantie du système fédéral ; il craignait que les Anglais, maîtres du Canada et de la navigation des lacs, ne la prolongeassent jusqu'à l'Ohio, dont le cours entier finirait par leur appartenir. Alors les Américains, cernés de toutes parts, enveloppés par les possessions anglaises, auraient été dans une position très pénible pendant la paix, et dangereuse en temps de guerre ; leur commerce aurait perdu ses principaux débouchés et leurs frontières auraient pu être menacées sur tous les points à la fois.

Dès que les Anglais se seront fortifiés dans les contrées de l'ouest, dit Washington lorsqu'ils auront établi des relations commerciales avec les habitans et avec l'Espagne, a-t-on prévu ce qui en résultera pour la république? J'ai vu de près les colons de l'ouest ; je sais qu'ils n'ont aucune stabilité de résolution ni d'affection ; qu'ils sont posés comme sur un pivot, prêts à céder à un souffle, au plus léger attouchement, fût-ce celui d'une plume. Tant que les Espagnols ne s'opposeront point à la navigation sur le Missisipi, ils se laisseront entraîner au courant, et descendront les fleuves, sans tenir compte des fatigues du retour, non plus que du temps qu'il fait perdre ; ils aiment mieux supporter les inconvéniens que de venir chez nous par terre sur nos mauvaises routes.

Les prévisions de ce grand homme étaient d'autant mieux fondées, que le plus grand nombre des habitans de l'ouest sont venus immédiatement de l'Europe et ne tiennent point aux États-Unis par l'amour de la patrie :

Étendez la navigation intérieure, disait encore Washington, faites communiquer les fleuves de l'est avec les affluens du Missisipi, que l'Ohio reçoive des barques venues du lac Érié ; ce sera par ces moyens que nous attacherons à notre cause et à nos destinées cette population qui formera bientôt une partie si considérable et si utile de notre république.

Les vœux de ce grand citoyen sont accomplis, et tout ce qu'il annonçait a été vérifié de la manière la plus décisive.

Aucun territoire n'est aussi bien disposé que celui des États-Unis pour établir un grand système de navigation intérieure ; la Chine même ne l'égale point à cet égard. La chaîne des Alleghanys, qui borne vers l'est le bassin du Missisipi, s'abaisse en approchant des lacs et se confond avec le plateau qui contient ces immenses réservoirs. Il est donc facile, dès qu'on est arrivé à ce plateau, de descendre dans le bassin du grand

fleuve, en creusant un canal jusqu'à ce que l'on atteigne l'un de ses affluens navigables. Vers l'océan Atlantique, le Saint-Laurent, sortant du lac Ontario, offre une navigation qui n'exige point les travaux de l'ingénieur. On assure même que, dans quelques circonstances, les eaux du lac Supérieur se répandent dans le bassin du Mississipi, de manière que l'on a vu, pendant une inondation, un canot s'abandonner à ces eaux vagabondes et gagner ainsi le fleuve. En effet, la partie supérieure de la rivière du Renard (*Fox river*), qui coule dans le lac Michigan, est très rapprochée de l'Ousconsin, affluent du Mississipi : pour remplacer un portage de quelques milles entre ces deux rivières, il serait très facile de les joindre par un canal. On aurait besoin, sans doute, de quelques travaux d'art pour franchir des obstacles qui interrompent la navigation naturelle, tels, par exemple, que la cataracte du Niagara : il en faudrait aussi pour éviter des rapides, des rochers, etc.; mais ces difficultés peuvent être surmontées sans grande dépense, et ne seront comptées pour rien dans l'exécution de l'une des plus belles et des plus utiles constructions qu'un grand peuple ait entreprises.

Les sages conseils de Washington n'obtinrent que très tard l'attention qui leur était due à tant d'égards ; ce ne fut qu'en 1817 que l'état de New-York fit commencer les travaux du *Canal de l'ouest*. Deux ans après, il fallut allouer un supplément de fonds, et on l'obtint, quoiqu'une assez forte opposition employât jusqu'à l'arme du ridicule pour faire cesser les travaux de ce qu'elle nommait le *grand fossé*.

Entre Buffalo, sur le lac Érié, et Albany, où le canal atteint la rivière d'Hudson, la distance développée est de 363 milles. Le lac Érié est élevé de 564 pieds au dessus du niveau de l'Hudson ; cette pente est répartie très inégalement sur la longueur du canal ; il y a même, près de *Rome*, un point de partage d'où les eaux se rendent, d'un côté dans la Mohauk, et, de l'autre, dans la *Seneca*, de manière que l'ascension totale surpasse de 48 pieds l'élévation du lac au dessus de l'Hudson. Les difficultés de construction ne furent pas médiocres ; on eut à surmonter presque toutes celles que l'on peut rencontrer dans les travaux de cette nature. Tous les frais, y compris ceux d'un embranchement d'environ 18 milles, qui va joindre le lac Champlain, s'élèvent à 10,000,000 de doll. (53,900,000 fr.). Ajoutons que cette œuvre gigantesque a été complétement terminée dans l'espace de huit ans, et que, dès la première année après l'ouverture du canal, les péages produisirent 500,000 dollars ; on estime que ce revenu s'élevera bientôt à 2,000,000 de dollars (10,780,000 fr.).

Le premier bâtiment arrivé à New-York, par le canal, fut accueilli avec des transports de joie. La fête, véritablement nationale, célébrée à cette

occasion a été décrite par M. Cadwallader Colden. « Ce qui redoublait encore l'enthousiasme, dit le narrateur, c'est que ce bâtiment était l'ouvrage de ses propriétaires : les forêts voisines avaient fourni les bois ; les voiles, les cordages, tous les agrès avaient été faits sur le canal même ; la cargaison était le produit des terres cultivées autour du chantier, et les cultivateurs propriétaires de ces denrées composaient l'équipage : on avait sous les yeux le résultat du travail d'un seul hameau composé de quelques maisons. » La fête fut des plus brillantes, mais le bon goût et la raison ne présidèrent pas à tous les détails : quand une jeune nation vient de mettre la dernière main à un ouvrage qui atteste sa puissance et ses lumières, et fait présager ses hautes destinées, l'ivresse de sa joie est très excusable jusque dans ses écarts. Cette nation ne s'arrêtera pas à un début aussi brillant : bientôt la navigation s'étendra depuis le lac Érié jusqu'à l'embouchure du Mississipi, distance de plus de 1,200 milles (400 lieues) ; vers le nord-ouest, elle atteindra l'extrémité du lac Supérieur ; de ce grand lac à la mer Arctique, il n'y a qu'un petit nombre de portages que sans doute des canaux traverseront un jour. Pour établir la communication avec l'océan Pacifique, il n'y a plus d'incertitude que relativement au passage des Montagnes Rocheuses, s'il est possible de couper par un canal le petit espace qui sépare le Jefferson, affluent du Missouri, de la rivière de Louis (*Lewis river*) qui porte ses eaux à la Colombia, la jonction des deux océans sera faite, et une route directe de l'Europe à la Chine sera ouverte à travers le continent américain, au moyen d'une immense navigation intérieure.

Le grand canal de l'ouest a mis l'état de New-York hors de ligne, par rapport à tous ceux de la fédération. La Virginie a perdu le premier rang malgré les grandes richesses que son tabac y avait accumulées dans quelques mains, et dont l'influence élevait ordinairement ses opulens citoyens aux premiers emplois de la république. Aujourd'hui, les bénéfices de cette culture ne sont plus exclusifs ; plusieurs autres états y réussissent aussi bien que la Virginie, en sorte que ce pays déchu ne sait comment employer les 200,000 esclaves qui forment près de la moitié de sa population.

L'ouverture des canaux ne fait pas négliger le perfectionnement des routes, qui occupent au moins le second rang parmi les moyens de prospérité publique. Des chaussées construites suivant le système de Mac-Adam aboutissent à toutes les grandes villes : on assure que, dans la Pensylvanie, il n'y a pas moins de 2,000 milles (667 lieues) d'excellens chemins toujours bien entretenus. La Virginie a créé, pour la confection et l'entretien des voies publiques, une administration spéciale et un corps d'ingénieurs. Un chemin de fer conduira, avec une grande célérité,

de Baltimore à l'Ohio, les voyageurs et les marchandises. En somme, ce que l'on a fait jusqu'à présent aux États-Unis, ce que l'on exécute en ce moment, et ce qui est préparé pour un avenir peu reculé, conduit droit au but d'un gouvernement sage; la prospérité, la force et la stabilité de l'état. Il ne sera plus question de rompre l'union fédérale qui, de jour en jour, devient plus utile à toutes les parties du territoire : quand même la constitution éprouverait quelques atteintes, le corps politique n'en subsistera pas moins dans son entier. Par suite de la multiplication et du perfectionnement des voies de communication, les exportations des États-Unis se sont élevées, en 1825, à 66,994,745 doll. (360,832,175 fr.) pour les produits du sol et des fabriques du pays, et à 99,535,388 doll. (546,216,974 fr.), en y comprenant les marchandises étrangères. Lorsque la fédération avait à supporter le fardeau de la guerre contre la Grande-Bretagne, les exportations n'allaient pas même à sept millions de dollars. L'état de guerre est très préjudiciable, en Amérique, aux possesseurs des terres, qui forment les neuf dixièmes de la nation, et qui cultivent eux-mêmes, car ils ne peuvent plus vendre les produits de leurs champs, tandis qu'en Angleterre les mêmes circonstances enrichissent les propriétaires du sol et leurs fermiers, en augmentant les consommations et le prix de tous les objets de première nécessité pour les armées de terre et de mer. Un autre inconvénient de l'état de guerre pour les États-Unis, c'est que, comme ils n'acquittent leurs charges publiques qu'avec le produit des douanes, ils n'ont plus, ou presque plus de contributions, dès qu'ils sont en hostilité avec une puissance maritime telle que la Grande-Bretagne; il en résulte que leurs ressources cessent presque entièrement au moment même où ils auraient le plus besoin de les voir grandir.

Aux États-Unis, où toutes les affaires sont mises sous les yeux des citoyens, on peut employer avec confiance les documens administratifs. Les 66,944,745 dollars dont nous venons de parler proviennent des sources suivantes : la mer, par le produit des pêcheries, a contribué pour 1,595,065 dollars; les forêts, par les fourrures, les bois de construction et la potasse, ont fourni 4,938,949 doll.; l'agriculture 54,237,751 doll.; les fabriques, 3,169,115 doll.; et divers objets qui ne sont pas spécifiés, 3,003,865 dollars.

Dans le cours de la même année, les importations de toute espèce ont été de 96,340,075 doll., sur lesquels il y avait 42,394,812 dollars provenant de la Grande-Bretagne et de ses colonies, dont le commerce avec l'Amérique du Nord est presque égal à celui de toutes les autres nations réunies. Cette observation est bien propre à faire sentir aux deux

grandes divisions de la race anglaise combien il importe à l'une et à l'autre d'entretenir une amitié sincère et des relations de bienveillance entre les deux états.

Pour le commerce extérieur des États-Unis, les vaisseaux qui sortirent des ports en 1825 formaient un total de 960,366 tonneaux, et ceux qui entrèrent ne donnèrent qu'un tonnage de 880,754 tonneaux. Les navires de toutes les nations entrés dans les ports des Etats-Unis composèrent 92,927 tonneaux, dont 63,036 appartenaient au commerce anglais ; c'est un peu plus que les deux tiers de la totalité : nouveau motif pour éloigner tout sujet de plaintes réciproques entre les deux peuples, et prolonger indéfiniment une paix si profitable à l'un et à l'autre.

Les registres du commerce et de la navigation des Etats-Unis démontrent un fait auquel on ne s'attendait point; c'est que le commerce de ce pays n'a pas augmenté en raison des cultures, ni même en raison du prodigieux accroissement de la population. En effet, nous y voyons que depuis l'année 1800 la navigation des Etats-Unis employait 939,000 tonneaux, et portait au dehors pour 71,000,000 de dollars en produits nationaux. L'année suivante, cette valeur s'éleva à 93,000,000 de dollars; en 1807, l'exportation fut portée à un taux qu'elle n'a point dépassé, une valeur de 103,000,000 de dollars. Ainsi la population continuait à croître, tandis que le commerce extérieur diminuait. Ce fait d'économie politique ne surprendra que ceux qui n'en auraient pas entrevu la cause : un coup d'œil jeté sur le territoire suffit pour tout expliquer. Aux États-Unis, tout homme intelligent et raisonnable cherche à faire de ses capitaux un emploi qui soit aussi sûr que profitable; l'acquisition des terres lui en offre les moyens. Dans les états de l'est, les petits capitalistes s'acheminent en foule vers l'Ohio et le Michigan, élèvent de nouvelles fermes dont les produits sont d'abord peu abondans, et ne peuvent paraître sur les marchés qu'au bout de plusieurs années d'une culture régulière. De plus, il faut que ces produits acquittent les frais de transport par terre ou par eau, jusqu'au lieu de l'embarquement, et qu'ils ne soient pas plus chers que ceux des autres nations qui s'adonnent aux mêmes cultures et qui vendent au plus bas prix.

Le mouvement imprimé à la population des États-Unis la pousse vers l'intérieur et l'éloigne des côtes ; de là, la disette des hommes de mer, la diminution nécessaire de la marine de l'état en temps de paix, et la difficulté de bien connaître son effectif. Nous nous abstiendrons d'émettre aucune opinion sur les mesures que prend le gouvernement des États-Unis relativement aux forces navales de la république. Quelques succès obtenus contre des forces inférieures, et l'exagération naturelle aux dé-

mocraties, surtout dans les temps orageux, paraissent avoir eu beaucoup de part à ces mesures. Avant qu'elles aient reçu leur pleine exécution, il faudra du temps, car l'économie républicaine ne permet pas d'accélérer des travaux qui exigent nécessairement une forte dépense. Comme il n'y a que très peu de vaisseaux en commission, on trouve dans les ports et dans les chantiers de construction presque tous les vaisseaux de la république. Cette marine consiste en douze vaisseaux de ligne, douze frégates, neuf sloops et quelques petits bâtimens. Sept vaisseaux, réputés de 74 canons, mais qui peuvent recevoir 98 bouches à feu, viennent d'être lancés à la mer. C'est le congrès qui a fixé la grandeur de ces bâtimens : si le département de la marine en avait demandé de plus forts, il ne les aurait point obtenus ; il a donc fallu s'arranger de manière à satisfaire à la fois à des conditions opposées d'une part ; à ne point s'écarter de la sévère économie prescrite par le congrès de l'autre et construire des vaisseaux qui ne fussent point trop inférieurs à ceux des marines européennes. On a commis une faute patriotique ; de prétendus vaisseaux de 74 peuvent porter jusqu'à 100 bouches à feu, et quelques uns, tels que *la Pensylvanie,* sont cités pour leur grandeur. Les frégates sont aussi disposées pour recevoir une artillerie supérieure à celle que l'on attribue à leurs dimensions ; celles de 44 canons en portent jusqu'à 60.

La Pensylvanie passe en Amérique pour *le plus grand vaisseau du monde.* C'est le seul vaisseau à trois ponts qu'il y ait aux États-Unis ; ses dimensions, suivant M. de Roos, sont les suivantes : 220 pieds (206 pieds 5 pouces) sur le pont, 200 pieds (187 pieds 8 pouces) de quille, et 59 pieds (55 pieds 4 pouces) au maître-ban ; le port est de 3,000 tonneaux. Il est percé pour 140 pièces de canon, et les batteries basses sont du calibre de 44. Ce colosse égale en grandeur le vaisseau français *le Commerce de Marseille,* que nous prîmes à Toulon : quoiqu'il fût presque neuf et construit solidement, dès qu'il fut en notre possession il fut arqué et déformé au premier coup de vent qu'il éprouva. Il est douteux que *la Pensylvanie* soit en état de tenir la mer pendant tout une saison. Il y a, pour les constructions navales comme pour le corps humain, des proportions et des dimensions auxquelles il faut s'arrêter pour réunir au plus haut degré la force, la mobilité et une constitution durable ; faites des géans, tout y dégénèrera, bien loin de s'accroître en raison de la grandeur.

Mais, en supposant que celui de la marine américaine soit aussi fort que les proportions en sont immenses, ne trouverait-on pas, dans la marine anglaise, quelque vaisseau en état de se mesurer avec ce colosse ? Les réponses affirmatives arriveront de toutes parts ; nous nous bornerons à citer l'un de nos meilleurs vaisseaux de ligne, *la Calédonie :* il est

plus petit, sans doute, que *la Pensylvanie ;* nous avouons même qu'il ne marche pas très bien ; mais nous affirmons sans crainte que tout capitaine anglais qui le commandera ne demandera pas mieux que d'avoir à combattre le formidable américain. Pour comparer les deux vaisseaux, il suffira de dire que *la Calédonie* est plus courte de 15 pieds (14 pieds 1 pouce), et plus étroite de 5 pieds (4 pieds 8 pouces), et qu'elle peut être armée de 130 cannons; mais, dans notre marine, on compte plus de dix bâtimens de cette force, et, s'ils étaient opposés à une flotte américaine, les batteries de leurs trois ponts produiraient certainement plus d'effet que celles des vaisseaux à deux ponts, quand même ceux-ci ne porteraient pas moins de 100 canons. D'ailleurs, on connaît les autres avantages d'un vaisseau qui domine son adversaire par l'élévation de ses bords.

Mais, dira-t-on, les vaisseaux anglais du premier et du second rang ne portent que du 34, tandis que les Américains ont du 44. A cette occasion il ne sera point superflu de discuter en peu de mots la réalité des avantages attachés au poids des projectiles. Il est hors de doute que les coups portés par les gros calibres produisent plus d'effet ; toutefois cette supériorité est achetée au prix de la célérité du tir, et, par conséquent, par la diminution du nombre des coups. La manœuvre de ces gros canons est plus pénible, elle exige plus d'hommes et de place, de manière qu'en adoptant un calibre plus fort, on est dans la nécessité de diminuer le nombre des pièces. Des observations attentives ont prouvé que l'on tire trois coups d'une pièce de 24 pendant le temps nécessaire pour lancer deux boulets de 32. Quant à l'effet du boulet sur les vaisseaux, il dépend moins du boulet que de son diamètre, ou plus exactement de la surface du trou qu'il est capable de faire : or, entre le boulet de 32 et celui de 42, le rapport des poids n'est pas celui de la grandeur des trous ; le second se rapproche beaucoup plus de l'égalité; il ne diffère pas sensiblement du rapport de 32 à 35.

Le diamètre du boulet de 32 ne surpasse que d'un demi-pouce celui du boulet de 24, et il faut admettre que l'effet de l'un et de l'autre est proportionnel au quart du diamètre. Il y a certainement un calibre tel, qu'un seul coup tiré avec une bouche à feu et une charge assortie à cet énorme poids, suffirait pour perdre un vaisseau. Si nous ne sommes point dans l'erreur, les Français ont fait quelques expériences sur ces calibres inusités. On dit aussi que les Américains ont fait ou projeté de gros canons, qu'ils nomment, ce nous semble, *colombiades*, dont le boulet plein doit peser 100 livres, et avec lesquels ils pourront lancer des projectiles creux du poids de 30 à 40 livres. En ajustant les coups au dessous de la ligne de flottaison, ils espèrent parvenir à percer les vaisseaux ennemis, et à

leur faire éprouver à la fois les dangers d'une explosion et d'une épouvantable voie d'eau. Ces armes, ainsi que leurs *torpedos*, sont indignes de nations civilisées telles que les Anglais et les républicains du nord de l'Amérique.

Ce n'est pas sans motif que nous rappelons ici ce que l'on doit à la dignité des peuples. Nous savons que M. Perkins essaie de faire adopter, en Amérique, ses *canons à vapeur*, dont on ne tient aucun compte en Angleterre. L'inventeur de cette arme ne s'en rapporte point au jugement peu favorable de lord Exmouth et de sir George Cockburn. Il ne sera pas inutile, pour les États-Unis, que M. Rush rende compte à ses compatriotes de la fastueuse expérience faite par M. Perkins, en présence des ambassadeurs étrangers et de l'accueil qu'elle reçut de nos plus habiles marins. Mais, ce qui est beaucoup plus important, nous rappellerons à nos anciens compatriotes qu'il est des ruses de guerre qui sont indignes d'eux ; telle est, par exemple, celle qui coûta la vie à quelques hommes du vaisseau commandé par sir Thomas Hardy pendant sa croisière près de New-London. Un bâteau était en vue près de la côte ; le pont était entièrement couvert de légumes : une chaloupe est armée pour lui donner la chasse et s'en emparer ; dès qu'elle approche, l'équipage du bâteau se sauve dans un canot ; nos gens montent, et, quelques instans après, ils sautent en l'air. Une couche de poudre couvrait tout le pont, et les légumes la cachaient : ce misérable expédient nous fit perdre cinq ou six matelots.

Dans le cours de la dernière guerre, quelques frégates anglaises furent prises par les Américains. Ce revers était si nouveau pour nos marins, que l'opinion publique en fut ébranlée. On craignit que notre puissance navale ne fût sur le point de déchoir. Les Américains eurent soin de fortifier ces appréhensions ; mais ils n'étaient point dupes de l'illusion qu'ils essayaient d'entretenir. Au fait, aucun des événemens de cette guerre ne peut être un sujet d'inquiétude pour nous ni de triomphe pour nos adversaires. Nos crédules compatriotes, lisant habituellement les rapports infidèles de nos ennemis du dehors et de l'intérieur, car il n'est que trop certain que nous en avons parmi nous, n'ont pu faire que très tard la distinction de la force réelle d'une frégate et de sa force nominale. Les nôtres sont effectivement telles que leur dénomination l'indique, au lieu que celles des Américains portent plus de canons, sont de moitié plus longues et pourvues d'un plus nombreux équipage que celles du même rang dans la marine anglaise. De plus, nous avions beaucoup de novices parmi nos matelots ; ne sait-on pas que, dans les armées de terre et de mer, les recrues forment le plus grand nombre, après des hostilités prolongées ? Mais lors-

que les Américains se décidèrent à nous déclarer la guerre, leur commerce était presque nul, leurs marins sans occupation et disponibles partout. L'armée navale de l'Angleterre employait alors 145,000 marins; il fallait satisfaire en même temps aux besoins du commerce, qui allaient toujours croissant, même par les effets de la guerre : le nombre des vaisseaux armés devenait chaque jour plus considérable ; il était donc nécessaire de réduire les équipages au complet, tandis que nos ennemis chargeaient leurs bâtimens de beaucoup plus d'hommes qu'il n'en fallait pour tous les besoins des manœuvres et du combat. Que peut-on penser des cris de joie des Américains, et des *fanfaronades* de M. Madisson, après des victoires aussi faciles ! Entre les deux nations de même origine, la bravoure est commune, cela est incontestable ; mais, en guerre, l'instruction et la discipline peuvent beaucoup. On en eut une preuve éclatante lorsque *le Shannon* prit *la Chesapeake*, après un combat de dix minutes ; chaque coup parti du *Shannon* atteignait l'arrière de la frégate américaine, et forçait les canonniers à l'évacuer. La frégate anglaise avait 330 hommes d'équipage, dont 24 novices ; l'américaine 391 hommes, dont 7 novices. Le tonnage de la première était de 1,066, et celui de la seconde de 1,135. Quand nous avons été battus, nos ennemis étaient toujours en force très supérieure. Il n'est pas étonnant que la frégate *les États-Unis*, du port de 1,533 tonneaux, et avec 478 hommes d'équipage, ait vaincu *la Macédonienne*, de 1,081 tonneaux, et dont l'équipage n'était que de 292 hommes, parmi lesquels il y avait jusqu'à 22 novices. On remarquait la même disproportion entre *la Constitution* et *la Java ; la Guerrière*, prise aussi par *la Constitution*, était encore plus faible que *la Java*. Cette observation s'étend aux bâtimens de toutes les grandeurs, et même à ceux des lacs, comme on peut le voir dans les documens recueillis avec beaucoup de soin par M. James, qui comptait pour rien les difficultés et le travail, lorsqu'il avait l'espoir d'obtenir des informations plus exactes.

L'immense étendue du territoire américain ne pouvant être occupée que successivement, la nation sera long-temps agricole, et l'excédant de ses cultures entretiendra le commerce extérieur bien plus que le produit de ses fabriques. La république ne sera point guerrière par ambition, et maintiendra la paix avec ses voisins, à moins que le soin de l'honneur national ne lui mette les armes à la main. Comme tout est fort cher dans ce pays, le gouvernement est forcé de s'imposer la plus sévère économie. Pour comparer le prix des constructions navales aux États-Unis, voici une donnée d'après laquelle les rapports peuvent être établis : le vaisseau de ligne *North Carolina*, de 74 canons, a coûté 343,251 dol-

lars (1,851,000 francs), dont près du tiers est le prix du travail, et le reste celui des matériaux. *La Vengeance*, vaisseau anglais de 88 canons, n'a coûté que 61,000 £ (1,525,000 fr.).

Les dépenses de la marine américaine sont, quant au personnel, à peu près aussi considérables que les frais de construction. *La North Carolina*, prête à mettre à la voile, avait plus de 1,100 hommes, y compris les officiers : en Angleterre, un vaisseau du premier rang n'a que 900 hommes d'équipage. Le gouvernement américain se ruinerait, s'il était obligé d'armer toute sa flotte et de la tenir long-temps à la mer. M. de Roos attribue, sur cet objet, au gouvernement des États-Unis des motifs que nos lecteurs apprécieront.

« *L'Ohio*, vaisseau à 2 ponts et de 102 canons, est une des plus belles constructions que j'aie vues. Tout y est de la forme la plus convenable, si ce n'est pour la manœuvre des ancres qui doit être gênée. Ce magnifique bâtiment paraissait toutefois abandonné aux ravages du temps et du climat : aucun soin, aucune précaution pour le conserver ; il n'était construit que depuis sept ans, et déjà tout y annonçait une décadence prochaine et rapide. L'opposition apparente de tant d'habileté et d'une telle incurie, d'une administration économe et nullement conservatrice, me frappait d'étonnement, et je ne savais qu'en penser. Je ne fis que changer de surprise, lorsque j'appris que *l'Ohio* était l'un de ces chefs-d'œuvre des chantiers américains que le gouvernement fait faire avec le plus grand soin, dans le seul but de donner une haute idée de ses constructions, sur lesquels il met l'élite de ses marins, qu'il confie à ses meilleurs officiers et qu'il envoie dans la Méditerranée exécuter de belles évolutions et répandre dans toute l'Europe la renommée d'une marine aussi perfectionnée. Quand ces bâtimens sont de retour, ils ont besoin de réparations très dispendieuses et très embarrassantes aux États-Unis, où l'on n'a point encore de bassins. »

Cette explication ne suffit pas, ce nous semble, pour expliquer pourquoi un gouvernement, qui ne prodigue point les revenus de l'état, envoie un vaisseau du premier rang, avec un équipage de 1,100 hommes, contre un petit nombre de mistiques grecs, armés de 2 pièces de 6 et montés par 20 hommes. Ajoutons qu'aux États-Unis le personnel de la marine n'était, en 1826, que de 4,268 hommes, y compris les officiers et sous-officiers, et qu'ainsi l'armement d'un seul vaisseau en employait plus que le quart. Pour des forces navales aussi peu considérables, les bâtimens, l'administration et la dépense actuelle s'élevaient à 4,222,952 dollars (22,761,611 francs). Les bois de construction sont de très mauvaise qualité en Amérique ; un vaisseau de ligne construit avec ces maté-

riaux périssables est bientôt hors de service. Afin d'éviter les ravages de la *pourriture sèche*, effet de l'air renfermé dans la cale des bâtimens, les constructeurs américains remplissent de sel tous les intervalles qui se trouvent entre les pièces, et entretiennent ainsi une humidité non moins destructive que le mal qu'ils veulent prévenir. Notre méthode est beaucoup plus sûre, comme l'expérience l'a fait voir; elle n'est pas moins efficace contre la pourriture sèche, qui a presque totalement disparu. Les Américains ont adopté nos poupes arrondies, et le mode de construction de Sir Robert Seppings; mais ils renforcent les membres de leurs vaisseaux, et leur donnent par conséquent un peu plus de largeur.

On pense assez généralement que la vapeur doit opérer une révolution dans les combats de mer, et y prendre une part très active. On a su mauvais gré au gouvernement britannique, peu séduit par cette innovation, de ce qu'il ne se pressait pas de l'adopter. Jusqu'à présent, il a dû temporiser, laisser faire des épreuves, donner au nouvel agent une attention proportionnée aux succès qu'il a obtenus, et rien de plus. Les expériences faites jusqu'à ce jour n'ont encore rien de décisif : on manque de faits pour comparer les vaisseaux de guerre à vapeur à ceux qui vont à la voile, et pour juger de l'effet que produirait la combinaison des deux modes de navigation. Si les vaisseaux à vapeur répondent aux espérances qu'ils ont fait concevoir, qui en profitera plus que la Grande-Bretagne, où le charbon et le fer sont plus abondans que partout ailleurs (1), et qui possède au plus haut degré l'art des machines?

Vers la fin de la guerre que M. Madisson fit à la Grande-Bretagne, on ne parlait que de la frégate à vapeur *la Fulton*; cette forteresse inexpugnable, qui ne redoutait ni les bombes ni les boulets, devait suffire pour défendre le port de New-York, et couler bas toutes les embarcations qui oseraient en approcher. *Ignotum pro magnifico* : à l'épreuve, tout le prestige fut détruit. La fameuse machine, réduite aujourd'hui aux plus ignobles emplois, servira peut-être un jour de prison aux matelots enlevés par la *presse*, car il faudra bien que les États-Unis en viennent à cet expédient, s'ils veulent faire usage de leur flotte, même sans l'augmenter.

Nous n'avons parlé que des vaisseaux de guerre à vapeur, et nullement des bateaux à vapeur ordinaires, dont les Américains ont tiré un

(1) NOTE DU TR. Le rédacteur oublie, ou ne sait point que les découvertes et les exploitations de mines de charbon et de fer se multiplient en Amérique, et que, dans quelques années, ces matières premières d'un si grand nombre d'arts y seront aussi communes qu'en Angleterre.

si utile parti. Cependant, on en raconte des prodiges qui trouveront des incrédules. On cite une expérience faite sur l'Hudson, dans laquelle une vitesse de 16 milles par heure (près de 5 lieues et demie) fut soutenue pendant dix heures par la machine seule, sans le secours du vent. La résistance de l'eau doit, selon nous, rendre impossible une si grande vitesse, du moins quand il s'agit de la navigation de bâtimens considérables. En Angleterre, les bateaux construits par les plus habiles ingénieurs, et dont les machines sortent des ateliers de Watt, ne font pas plus de 9 milles (3 lieues) par heure. Le seul bâtiment à vapeur qui soit venu d'Amérique en Europe a éprouvé tant d'avaries dans la traversée, qu'il était hors d'état de tenter un autre voyage.

Aucun des ports de la côte orientale des États-Unis ne convient à la construction des bassins que le reflux met à sec, les marées n'ayant pas assez de hauteur; il a donc fallu chercher les moyens d'amener à terre les bâtimens qui avaient besoin de réparations, ce qui n'est pas sans danger pour les grands vaisseaux. Le commodore Porter a imaginé, pour cette manœuvre, une sorte de berceau qu'il nomme *plan incliné*. M. de Roos a vu cet appareil à Washington : *la Potomak*, frégate de 60 canons, y était suspendue par des cables et par des étais. Suivant cet officier, le plan incliné n'était pas assez solide; il avait fléchi vers l'arrière, et il était fort douteux qu'on pût l'employer une seconde fois, à moins que l'on n'y fît de grandes réparations. Il faudra donc en venir aux bassins, et le président a proposé au congrès d'en faire construire dans chacun des quatre établissemens de la marine de l'état. Les devis sont annexés au message. On y voit que tous les genres de constructions sont plus chers aux États-Unis que dans la Grande-Bretagne. Les bassins projetés pour les États-Unis seront établis à Portsmouth dans le New-Hampshire; à Charles-Town, dans le Massachusetts, pour le port de Boston; à Brooklyn, à portée du port de New-York; à Washington, près de Philadelphie; à Gosport et à Norfolk, dans la Virginie : celui de Norfolk est destiné pour les petits bâtimens; enfin à Pensacola, dans la Floride occidentale; mais cet établissement sera probablement abandonné, à cause de l'insalubrité du lieu.

Il paraît que les États-Unis ont pris la résolution de créer une force navale qui soit non seulement imposante, mais effective, et qui offre au commerce national la sécurité dont il a besoin. Ce projet est grand et digne d'éloges; mais, avant d'atteindre le but, il faudra franchir un immense intervalle, surmonter une multitude d'obstacles, se résoudre à de grands sacrifices pécuniaires. Le point de départ est connu par le dernier rapport du ministre de la marine au président; ce rapport est

exact, sans doute, mais point encourageant. Le ministre y fait un tableau très sombre de l'état actuel du matériel de la marine ; et, ce qui doit être remarqué, il se plaint du mauvais emploi des fonds affectés au service dont il est chargé, de l'instabilité des projets, et des changemens inutiles qu'ils ont éprouvés. « Les matériaux dépérissent, dit-il, parce qu'on manque de bras pour les mettre en œuvre. Le tiers des fonds pour la construction des bassins a disparu sans aucun résultat; que l'on organise enfin *quelque chose ;* que le code pénal soit revu, les règles de l'administration fixées, une école de marine établie; alors, et seulement alors, on aura quelque espoir d'établir l'ordre et de faire du bien. »

Effectivement, on est surpris que les Américains aient tardé si longtemps à fonder une école de marine, puisqu'ils ont réussi complétement à établir une école militaire. On s'étonne aussi que des marins habiles et instruits aient pu révoquer en doute l'utilité de l'enseignement des sciences navales. « L'homme de mer, disent-ils, doit entrer dans la carrière à 11 ou 12 ans : s'il en passe deux ou trois dans une école, il y contracte des habitudes qui ne s'accordent point avec la profession de marin ; et lorsqu'il aura fait le service effectif exigé pour le grade de lieutenant, il ne lui restera rien de ce qu'il croit apprendre à l'école. » Nos officiers les plus expérimentés sont aussi d'avis qu'une école de marine doit être à bord d'un vaisseau et non sur terre, comme cette singulière école française établie à Angoulême, à 30 ou 40 lieues des côtes; mais ils veulent aussi que des professeurs habiles y enseignent toutes les sciences navales, et que les jeunes gens destinés à passer par les divers grades y reçoivent la meilleure éducation.

On a disserté longuement sur l'application des sciences mathématiques à l'architecture navale ; on a cherché à déterminer, par le calcul, la meilleure forme du navire, les conditions de sa stabilité, la vitesse de sa marche ; mais quelques égards que l'on doive à des hommes tels que Bouguer, Bernouilli, Euler et don George Juan, tout en admirant leurs savantes théories, on ne peut dissimuler qu'ils n'ont point résolu la question dont il s'agissait, excepté le dernier qui a considéré le vaisseau comme soumis aux agitations des flots. Nous ne pouvons penser, d'après les faits, que le métier de constructeur de vaisseau exige toutes les connaissances qu'on a déployées dans les recherches sur la forme de la carène, et des observations récentes justifient encore plus notre incrédulité... On a vu deux capitaines, étrangers aux sciences, diriger avec succès de grandes constructions navales ; l'un d'eux ne savait pas même tirer une ligne : Sir Robert Seppings n'a reçu d'autre instruction que celle que donnent l'observation et l'expérience. Ces *ignorans* pro-

cèdent à leur manière, et font un vaisseau ; le professeur Inman trace avec le plus grand soin des dessins dont les dimensions ont été fixées par de profonds calculs ; l'exécution dans les chantiers répond à la perfection du projet : les deux vaisseaux subissent un examen comparatif; les juges n'osent prononcer ; ils ne voient aucune différence entre les deux concurrens. L'amiral, qui a suivi toutes les épreuves, admire cette étonnante conformité de résultats, et ne peut décider en faveur de l'une ou de l'autre construction. De ce fait, et de beaucoup d'autres analogues, on est en droit de conclure que les arts peuvent être amenés à leur perfection par l'intelligence et l'esprit d'observation de ceux qui les exercent, sans le secours de théories savantes. Quand on se rappelle que feu William Rule, accoutumé comme il l'était *à tout mesurer avec son pouce*, suivant l'expression usitée dans nos chantiers, fit le plan et dirigea la construction de *la Calédonie*, vaisseau qui, pour la beauté, la solidité, la stabilité, surpasse, sans contredit, les bâtimens de toutes les nations, on est tenté de ne pas croire à l'utilité des sciences abstraites, et de leur refuser d'une manière absolue la haute influence que les savans de profession leur attribuent. M. de Roos confirme cette opinion, sans l'exprimer, car l'excellence des constructions américaines, dont il était si frappé, ne tenait certainement pas à l'application de formules algébriques : il remarquait la même perfection dans les navires du commerce que dans les vaisseaux de guerre ; et là, comme en Europe, on n'emploie point de savoir mathématique dans les chantiers du commerce : le coup d'œil y dirige seul toutes les opérations.

Il est généralement reconnu que les Français excellent dans les constructions navales, que la coque de leurs vaisseaux est du plus beau gabarit, et qu'ils ne réussissent pas moins bien dans la mâture et le gréement. Cependant, ils ne parviennent que très rarement à donner à leurs ouvrages les qualités du modèle ; d'ailleurs, quand même deux bâtimens seraient tout à fait semblables, lorsqu'on voudra s'en assurer, comment établir une exacte parité dans l'arrimage, les capitaines et les équipages ? Les questions de cette nature sont beaucoup plus difficiles, plus compliquées, qu'on ne le croirait au premier coup d'œil ; mais revenons à l'Amérique.

Les forces militaires des États-Unis se composent de milices, c'est-à-dire de tous les citoyens en état de porter les armes, et d'un noyau d'armée qui servirait, en cas de besoin, à former une armée effective, en y incorporant des miliciens. Ce système militaire est le seul qui convienne à une république, et aucune forme de gouvernement ne le repousse ; il remplacera peut-être un jour l'onéreux système des armées

permanentes, qui convertit la paix en une trève plus ou moins prolongée, entre des peuples qui ne posent point les armes; mais on n'a point encore de faits assez positifs, assez concluans pour décider cette importante question : un état peut-il trouver, dans l'organisation de ses milices, une garantie suffisante de son indépendance? les États-Unis eux-mêmes ne sont pas encore sur la voie de la solution. La question de leurs milices y est débattue entre des militaires américains, pénétrés de l'esprit de la constitution et du gouvernement, et d'autres qui ont transporté en Amérique les opinions de l'Europe sur l'art de la guerre. En attendant que ces avis divers se mettent d'accord, ce qui est peut-être fort éloigné, les milices des États-Unis restent sans organisation; les souvenirs de la guerre de l'indépendance s'effacent de plus en plus; les habitudes casanières deviennent plus insurmontables, et lorsque le moment viendra de donner quelque consistance aux forces militaires de l'Union, les difficultés seront plus grandes encore qu'elles ne le sont aujourd'hui. Mieux vaudrait s'exposer au danger de faire moins bien, et se résoudre enfin à faire quelque chose.

L'état militaire de la république a varié suivant les circonstances, les vues du gouvernement et les opinions personnelles du président. Aujourd'hui, et provisoirement sans doute, il est composé de ce qu'exigent rigoureusement l'administration militaire, le service médical, l'état-major du corps des ingénieurs militaires auquel on a réuni les ingénieurs géographes, de 4 régimens d'artillerie et de 7 régimens d'infanterie, en tout 6,183 hommes, en y comprenant les officiers. En 1824, les dépenses du département de la guerre s'élevèrent à 5,270,254 dollars (28,406,669 fr.); sur ce pied une armée de 100,000 hommes coûterait annuellement 460 millions de francs, c'est-à-dire près de trois fois autant qu'une armée européenne de même force. La différence entre les prix des subsistances et des autres objets nécessaires aux armées en Amérique et en Europe ne peut expliquer une aussi grande disproportion entre les dépenses militaires; elle dépend d'une autre cause, du bien-être dont jouit le soldat américain, non moins bien traité que l'ouvrier et que tout homme dont on achète le travail.

Quoique le budget de la guerre soit énorme pour une armée de 6,200 hommes, il est fort petit relativement à ceux des états de l'Europe. L'administration intérieure est encore moins onéreuse aux contribuables; en voici le détail :

	Dollars.	Francs.
Corps législatifs, pouvoir exécutif, ordre judiciaire........	1,336,266	
Depenses diverses.	678,942	
Departement des relations extérieures..................	5,140,099	
	7.155,307	(38,567,104)

En 1824, les revenus de l'état affectés à l'acquittement de ces trois sortes de dépenses s'élevèrent à 21,137,362 dollars; et comme les frais de perception furent de 751,932 dollars, il y eut un revenu net de 20,385,430 dollars (environ cent dix millions de francs). Le 11 octobre de la même année, la dette nationale était encore de 90,797,920 dollars; au 1er octobre 1825, elle était réduite à 80,985,537 dollars. Si rien ne dérange cet ordre d'amortissement, la république n'aura plus aucune dette en 1834 (1).

Mais, pour que cette prospérité se maintienne, il faut que la paix ne soit troublée ni au dehors ni dans l'intérieur. Le gouvernement en est persuadé; chaque message du président au congrès est un éloquent plaidoyer en faveur de la paix. Malgré ces démonstrations dont la sincérité ne peut être suspecte, les relations entre l'Amérique et l'Europe seront une source de démêlés auxquels l'amour-propre de chaque nation ne prendra pas moins de part que des intérêts plus réels. C'est avec peine que nous exprimons le blâme justement encouru par les États-Unis, dont les prétentions ne connaissent point de bornes, et qui ne cessent point de se plaindre sans aucun fondement. Point d'égards pour les droits reconnus par tous les peuples, point de notions d'une *réciprocité* nécessaire autant qu'elle est équitable. Le langage de ces républicains, simple et modeste en apparence, est plus impérieux dans le fond que les ordres d'un monarque absolu. Si le président ou quelque ambassadeur américain consent à faire usage des formules de politesse ordinaires, dans ses correspondances officielles avec les gouvernemens étrangers, ce ton forme un contraste remarquable avec la rédaction froide, sèche et raisonneuse des actes diplomatiques de ce gouvernement, qui s'attache à tout exprimer avec la précision du calcul.

C'est surtout dans ses relations avec l'Angleterre que la république américaine use de cette réserve peu amicale, depuis que le traité de Gand lui a cédé tout ce qu'elle demandait, et plus qu'elle n'avait le droit d'attendre. L'heureux essai qu'elle a fait de notre condescendance l'a

(1) Note du Tr. C'est assurément avec toute espèce de raison qu'on vante les gouvernemens à bon marché, et qu'on cite, à l'appui des légitimes éloges qu'on en fait, la Fédération de l'Amérique du Nord. Toutefois il importe beaucoup, en toutes choses, de ne pas se faire d'illusions. Le budget général des États-Unis ne paraît si peu considérable que par la raison qu'il ne comprend pas les dépenses particulières des différens états qui, si elles en faisaient partie, le porteraient, dit-on, à près du double. Il convient, d'ailleurs, d'observer que la population des États-Unis n'égale pas celle de la Prusse, qui n'est cependant que la première des puissances européennes de second ordre. Or, le budget de la Prusse, malgré son immense état militaire, n'est que de 150 millions de francs. Voyez le *Tableau statistique de l'Europe*, t. VI.

rendue plus exigeante ; elle l'est devenue au point que ses demandes approchent de la déraison : il est à craindre que tôt ou tard de nouvelles guerres n'éclatent entre les deux peuples. Parmi les nombreux griefs qui pourront amener ce fâcheux résultat, il y en a quatre qui méritent une attention particulière, ce sont : 1° le nouveau code de lois maritimes, 2° les établissemens près des frontières, 3° les réclamations au sujet de la Colombia, 4° la liberté de la navigation sur le fleuve Saint-Laurent.

Premier point. — *Le Nouveau Code maritime.* Ce texte inépuisable sera la source d'une multitude de discussions relatives à la presse, au droit de blocus et de visite en mer, de commerce des munitions de guerre, etc. Quant à la presse, on ne voit pas pourquoi l'Amérique s'en mêlerait en aucune manière, puisque ses marins n'y sont pas soumis, et qu'après tout notre police intérieure nous appartient exclusivement. La presse, telle qu'elle est pratiquée en Angleterre, est un droit de la couronne aussi ancien que la monarchie. S'il faut renoncer un jour à l'exercice de ce droit, qui est peut-être la sauve-garde de l'empire britannique et la plus sûre garantie de sa durée, du moins que l'on propose un arrangement tel qu'aucun citoyen des États-Unis ne puisse être retenu sur nos flottes, et qu'aucun marin anglais ne puisse être conservé sur les vaisseaux américains, lorsque nous le réclamons; nous ne refuserons point de le discuter, nous l'adopterons même avec empressement s'il est équitable. Quant aux brevets de citoyen des États-Unis que tout marin anglais peut se procurer au prix d'un dollar, jamais la Grande-Bretagne ne pourra consentir à de pareilles supercheries, et en temps de guerre la restitution de ses marins sera exigée rigoureusement : on ne tiendra compte que de preuves bien constatées, complètes et en bonne forme. C'est ainsi que nous en usons envers les États-Unis ; car on n'a jamais refusé de remettre les hommes qu'ils réclamaient, lorsque la légitimité des réclamations était prouvée.

Les deux nations sont à peu près d'accord sur la législation du blocus maritime : en Amérique, aussi bien qu'en Europe, cet acte est regardé comme un emploi de la force ; le *droit de blocus* est une escadre qui défend l'entrée des ports bloqués, et les vaisseaux qui se font jour à travers ces obstacles ne commettent aucune contravention. Tout blocus doit être notifié : les vaisseaux qui se présentent pour entrer dans le port après la notification reçoivent l'avertissement de ne plus revenir, et ne peuvent être capturés qu'à la seconde tentative. Mais le gouvernement américain prétend aller plus loin ; il demande que les puissances belligérantes cessent d'autoriser les armemens en course ; que l'on

adopte sans restriction la maxime que le pavillon neutre couvre la marchandise; que les propriétés privées soient respectées en mer, en exceptant les munitions de guerre : il faut convenir que ces propositions sont plus qu'étranges (1) ! La première application que les États-Unis en aient faite dans le sens le plus étendu est le traité conclu avec l'une des républiques américaines qui a pris le nom de Guatemala : certes il n'était pas difficile de faire adopter le nouveau code maritime, tel que le gouvernement de Washington l'a imaginé, par cette famille de nouveaux états encore dans l'enfance, dont quelques uns possèdent à peine une chaloupe. L'Amérique n'a pas encore le droit d'émettre une opinion sur les lois qui doivent régir la navigation; on ne la consultera point. La question sur laquelle il s'agit de prononcer peut être exposée ainsi dans sa plus grande latitude : l'état de guerre donne-t-il le droit de saisir les propriétés d'un ennemi sur un vaisseau neutre ou ami? Si on la décidait à la pluralité des voix, on sait d'avance quel serait l'avis de ceux qui sont disposés à être les *amis* de l'une des parties belligérantes, ou de toutes les deux, ce qui serait encore plus utile pour leur sûreté et leurs profits.

Si l'on veut que l'état de guerre n'ait lieu qu'entre les gouvernemens, sans que les sujets ou les citoyens en ressentent les atteintes, qu'arrivera-t-il? les guerres se prolongeront et ne seront que plus ruineuses pour les peuples : si elles pèsent immédiatement sur les particuliers, la paix sera sollicitée à grands cris, les campagnes seront courtes; mais des amis officieux viendront offrir leurs services; les Américains, par exemple, arriveront à propos, se chargeront de continuer le commerce des deux nations occupées à se battre ; les négocians et les manufacturiers souffriront peu, laisseront les cabinets terminer leurs débats suivant les chances de la victoire, et leurs *amis* s'enrichir à leurs dépens. Dans cet état de choses, l'amour-propre national n'est pas disposé à modérer ses prétentions, à supporter des revers, à interrompre lui-même le cours de ses victoires; la paix s'éloignerait indéfiniment : voilà ce qu'il faut éviter (2). Les puissances de l'Europe connaîtront leurs véritables intérêts, et ne seront point séduites par les théories *abstraites* de l'Amérique sur les *droits naturels* de navigation et de commerce; ces prétendus droits

(1) Note du Tr. Si la politique est jamais d'accord avec la justice, ces *propositions plus qu'étranges* formeront un jour la base du droit maritime de toutes les nations.

(2) Note du Tr. On a fait les mêmes raisonnemens au sujet de la guerre de terre, et l'on pourrait dire aussi que l'on y respecte trop les droits de l'humanité, que cette pitié mal entendue ne sert qu'à prolonger le mal qu'il faudrait extirper, au lieu de se borner à l'adoucir. Espérons que cette doctrine anti-sociale sera abandonnée, et que le droit des gens la repoussera sur mer comme sur terre.

seront toujours méconnus dans l'état de guerre. Le seul parti que les Américains aient à prendre dans ce cas, c'est d'épouser la cause de l'un des combattans. S'ils persistent dans leur système de neutralité universelle, leurs exportations tomberont infailliblement de cent millions de dollars à cinq ou six millions, et l'union fédérale sera fortement compromise. Que les États-Unis ne se le dissimulent point : le *plus fort* ne souffrira jamais que l'*ami* du plus faible lui fasse une guerre déguisée, en conservant à son ennemi des ressources pour le combattre.

DEUXIÈME POINT. — *Établissemens sur les frontières.* Le traité de Gand a fixé les limites entre les deux états ; ce n'est point à l'avantage de la Grande-Bretagne que la ligne de démarcation a été tracée. Un citoyen des États-Unis a été chargé de nos intérêts dans cette opération ; nous nous abstiendrons d'examiner si la prudence ne conseillait point un autre choix. Nous n'accusons point notre commissaire ; nous nous plaisons à croire qu'il ne s'est point écarté des lois rigoureuses de la justice ; mais ce qui est incontestable, c'est que l'étendue de nos possessions en Amérique a été considérablement réduite. Contre l'esprit et la lettre du traité, on a commencé par nous retrancher, par une ligne tirée à travers le Nouveau-Brunswick, *dix millions d'acres carrés*, ou peu s'en faut, de terres excellentes; de plus, une funeste imprévoyance a mis au pouvoir des États-Unis une île qui nous était indispensable : elle est à l'extrémité des *rapides* et jette le grand courant vers la rive qui nous est opposée, tandis que, de notre côté, les eaux sont fort souvent trop basses pour y faire passer un canot. Ainsi les États-Unis peuvent, à leur gré, nous permettre ou nous interdire la navigation entre Kingston et Montréal, à moins que nous ne prenions le parti de creuser à grands frais un canal pour franchir cet obstacle. Examinons aussi cette partie de nos frontières qui va, par 45° de latitude, de Connecticut au fleuve Saint-Laurent. Ce n'est certainement pas pour notre plus grand avantage qu'on l'a rapprochée du nord, en nous enlevant une partie du lac Champlain et l'île aux Noix. Il y a sur cette frontière une position remarquable que les ingénieurs américains ont reconnue ; un fort y est commencé. Comme ce poste est parfaitement inutile pour la défense du territoire des États-Unis, il ne peut avoir d'autre objet que de préparer et protéger une attaque contre le Canada. Les Américains y attachent une si haute importance qu'ils appellent au secours de leurs prétentions des principes et des raisonnemens inusités jusqu'à présent dans la diplomatie. « C'est aux sciences, disent-ils, qu'il faut demander les points fixes sur lesquels on ne pourra plus contester, sans trouver sur-le-champ un juge intègre pour terminer le différend. Convenons donc que les points

principaux de nos frontières seront désignés par leur latitude *géocentrique.* » En effet, la latitude choisie pour la frontière dont nous parlons conserverait aux États-Unis cette précieuse forteresse, objet de tant de négociations et de subtilités; mais l'Angleterre va droit au but et veille à la conservation de ce qui lui appartient : le cabinet de Washington devrait le savoir et renoncer à l'espérance de la surprendre.

TROISIÈME POINT. — *Les réclamations au sujet de la rivière Colombia.* Les droits des Américains sur tout le bassin de cette rivière sont faiblement établis. On parle d'une reconnaissance de ce pays, dirigée par Lewis et Clarke, antérieure à toutes celles que l'on a faites : c'était un immense désert dont le premier occupant devenait le maître; mais, avant cette reconnaissance, notre compagnie du nord-ouest avait traversé la Colombia et formé des établissemens sur ses bords. Dix ans avant que les explorateurs américains eussent franchi les Montagnes Rocheuses, Vancouver faisait faire la carte de l'embouchure du fleuve. Malgré ces faits bien constans, le gouvernement des États-Unis se croira peut-être très modéré, en fixan ses limites sur l'océan Pacifique entre le 42° et le 51° de latitude, depuis les frontières du Mexique jusqu'au delà de Nootka, île que l'Angleterre ne cédera point; pour la conserver, on sait qu'en 1790 nous n'avons pas hésité à nous exposer aux chances de la guerre.

QUATRIÈME POINT. — *La libre navigation du fleuve Saint-Laurent, en tous temps.* Est-ce bien sérieusement que les États-Unis demandent que ce fleuve soit une voie également libre pour leurs concitoyens et pour les sujets de la Grande-Bretagne, sans rien offrir en échange de cette concession? Au reste, cette prétention ne serait qu'une conséquence de leur code maritime; suivant ce code, les grandes rivières navigables sont un don de la nature, et ne doivent point sortir du domaine commun à toutes les nations, non plus que les mers. Ainsi, un passage de 600 milles de longueur à travers les possessions britanniques appartiendrait *de droit* aux vaisseaux marchands des États-Unis, et nous ne pourrions le refuser sans injustice, sans violer le droit des gens! Les quais de Montréal et de Quebec ne seraient plus une propriété anglaise! Les gouvernemens républicains invoquent sans cesse les *droits naturels*, et, par une inconséquence sans excuse, plusieurs d'entre eux retiennent dans l'esclavage le sixième de leur population. En Amérique, les républicains d'aujourd'hui ont dépossédé et presque détruit les propriétaires *naturels* du pays qu'ils habitent. Avant la fin du dix-neuvième siècle, un indigène américain sera un objet de curiosité pour les habitans de Washington et de New-York.

On voit que les deux états rivaux, dans l'Amérique du Nord, ne s'accorderont pas facilement sur les quatre points dont nous venons de parler, ni sur plusieurs autres qui ne sont pas non plus sans importance. Si la paix est maintenue entre les puissances maritimes de l'Europe, il est probable que les États-Unis ne songeront point à prendre les armes pour obtenir par la force ce qu'ils ne peuvent espérer de nous arracher d'une autre manière ; mais, nous le répétons encore : le lien fédéral est bien faible entre les états de l'Union ; la dernière guerre a failli le rompre : peut-être ne résisterait-il pas à une nouvelle épreuve.

Des personnes bien informées, parmi lesquelles il faut placer l'un des écrivains qui nous servent de guides, aperçoivent dans les états de l'est une tendance vers la monarchie. On pense bien que ces dispositions à changer la forme du gouvernement sont celles de la classe opulente, ennemie naturelle de l'égalité démocratique, et qui se rapproche par sympathie des habitudes des classes aristocratiques dans tout le reste du monde civilisé. Elle sent avec peine que les ambassadeurs et les ministres américains sont isolés, et en quelque sorte déplacés au milieu du *corps diplomatique ;* que de loin, et surtout en Europe, on la confond avec la masse de la nation américaine, avec la classe qui reçoit partout le nom de *populace :* elle appelle donc de tous ses vœux un ordre de choses où la source des honneurs et des distinctions ne coule que pour elle seule. Elle s'accommoderait fort bien de rubans, d'étoiles, d'aigles, de jarretières, de tout ce qui porte le nom de décorations. On s'étonne qu'une nation où les hommes les plus influens par leur fortune et leurs emplois désirent aussi fortement que la démocratie actuelle soit remplacée par un pouvoir suprême, dont une aristocratie puissante limiterait l'exercice, n'ait pas imité complétement la Grande-Bretagne, dont elle a déjà reçu ses principales institutions. « John Adams, dit l'auteur des *États-Unis tels qu'ils sont*, fit, en qualité de vice-président, la proposition de décerner au président un titre plus élevé que celui d'*excellence ;* il demandait qu'on en fît une *altesse*, qu'on le nommât *protecteur des libertés publiques.* Le président actuel, John Quincy Adams, est d'avis que les États-Unis ne seront mis au rang des puissances du premier ordre que lorsque la présidence sera héréditaire... dans sa famille, sans doute : mais, ajoute-t-il avec une aimable finesse, le nom de *John* n'est pas heureux ; les souverains qui l'ont porté n'étaient rien moins que des modèles de prudence. En Angleterre, l'un perd ses domaines ; en France, un autre perd la liberté ; en Amérique, un troisième sucombe à sa réélection. Il pouvait dire aussi qu'en Écosse un *Jean* changea de nom en montant sur le trône, et prit celui de Robert,

pour détourner les présages funestes qui semblaient menacer son règne; cette précaution ne fut peut-être pas inutile. »

On croira difficilement que M. Quincy Adams ait pu révéler à qui que ce soit, avec une si grande légèreté, ses véritables pensées sur un sujet aussi grave. Toute la conduite de cet homme d'état annonce, au contraire, la plus ferme résolution d'être fidèle à ses sermens, et de maintenir la constitution, telle que ses prédécesseurs la lui ont transmise. Le discours qu'il a prononcé à son installation comme président doit être considéré comme sa profession de foi politique, et c'est l'esprit républicain qui l'a dicté (1). Mais, dans les circonstances où il se trouvait alors, pouvait-il s'exprimer autrement en présence de la nation? et, pour qu'il parvînt à siéger dans le congrès, ne fallait-il pas qu'il sût boire du whisky, serrer la main de ces *grossiers Allemands* (c'est ainsi que notre auteur parle de ses compatriotes)? Eût-il obtenu la présidence, s'il eût paru dédaigner les suffrages des Français de la Louisiane, des Irlandais répandus dans tous les états, et dont l'esprit démocratique est aussi tenace qu'exalté? L'élection d'un membre du congrès est aussi minutieusement discutée aux États-Unis que celle des députés d'un bourg à la chambre des communes d'Angleterre. Suivant notre auteur, la vie intérieure du candidat et celle de sa famille sont examinées jusque dans les détails du ménage. Dans quelques états, on s'informe si la femme de l'homme qui aspire au titre d'*honorable* daigne laver le linge de son mari et de ses enfans, coudre leurs habits, tisser des étoffes, etc.; si cette condition n'est pas remplie, point de suffrages; le mari dont la femme n'est pas une bonne ménagère est un homme hautain, un fédéraliste (2), un tory. Mais rien ne peut résister au républicanisme du

(1) « Tout gouvernement légitime émane de la volonté du peuple, a pour but unique le bonheur du peuple, et cesse d'être légitime, s'il ne répond pas à sa destination. — Afin que le pouvoir soit bienfaisant et n'abuse jamais de sa force, que les élections populaires soient libres, pures, fréquentes. — Il ne peut y avoir que des pouvoirs limités, soit dans le gouvernement de chaque état, soit dans celui de l'Union. — Attachés à la même patrie, les états sont indépendans les uns des autres, et ne permettent point qu'aucun autre se mêle de leur administration intérieure. Soyons toujours préparés pour la guerre, afin qu'on nous laisse en paix. — Qu'une économie sévère interdise toute dépense superflue; que la publicité des comptes procure à chaque citoyen le moyen de vérifier l'emploi des revenus de l'état; c'est ainsi que la nation n'aura jamais à supporter que les taxes indispensables. — L'autorité militaire est essentiellement subordonnée à l'autorité civile. — La liberté de la presse et celle des cultes religieux sont inviolables. — L'union entre les états est la politique de notre pays, l'arche qui nous sauvera dans les plus grands dangers : ces vérités, dont nous sommes tous intimement convaincus, sont les articles de notre foi civique. » *Extrait du discours de M. Quincy Adams, lors de son installation, en* 1823.

(2) On sait que c'est ainsi qu'on désigne, aux États-Unis, le parti aristocratique.

whisky ; quelques barils suffisent dans beaucoup de cas pour faire entrer un homme au congrès.

La forme démocratique du gouvernement des États-Unis trouverait une garantie dans les nouvelles républiques américaines, si elles pouvaient se consolider. Mais leur chute ne serait pas sans influence sur les destinées de l'Amérique du nord ; en s'alliant à ces gouvernemens encore informes et nécessairement très faibles, le gouvernement de Washington n'a peut-être pas vu qu'il aurait à partager leur mauvaise fortune et les périls qui environnent leur berceau. Le Nouveau-Monde fait en ce moment l'expérience politique la plus hardie qu'on ait jamais tentée, celle d'une démocratie plus vaste que des royaumes, que des empires : toutes les passions humaines, tous les efforts des cabinets conspirent contre cette gigantesque innovation. Il n'y a peut-être pas aux États-Unis un seul homme capable d'observer ce qui se passe autour de lui, qui ne s'attende à de grands changemens dans un pays qui dans vingt ans comptera plus de vingt millions d'habitans de toutes les couleurs, subdivisés à l'infini par les idiomes, les religions, les sectes, constitués en vingt-quatre états, gouvernés chacun à sa manière, dont les intérêts sont différens et quelquefois opposés. Les gouvernemens actuels ne conviennent peut-être qu'à l'état présent de la société, du territoire et de la population disséminée qui s'y trouve. Condensez cette population, en multipliant les points de contact, les actions et les réactions, vous aurez besoin d'une autre législation et d'un pouvoir plus énergique.

Ces considérations semblent très plausibles ; la connaissance du cœur humain et les récits de l'histoire viennent les fortifier ; mais il faut aussi tenir compte des faits récens : à la fin de la dernière guerre, malgré les différences d'opinions, de tendance et d'intérêts entre les états du nord, du sud et de l'ouest, la paix intérieure n'a point été troublée, et, chaque jour, les hommes influens de tous les partis, de tous les états, se rapprochent, s'entendent et s'unissent plus fortement. Les prédictions de l'auteur germano-américain ne sont que risibles, et l'élection future d'un président ne décidera pas, comme il l'affirme, la prépondérance des opinions monarchiques. Il ne doute nullement que la réélection de M. Adams, si elle a lieu, ne soit le terme du gouvernement fédéral : or, suivant lui, cette réélection est assez probable, car elle réunira les suffrages de la Nouvelle-Angleterre, des états de New-Yorck et de New-Jersey, et personne n'ignore que ces deux derniers états, ainsi que la Virginie, ne comptent guère de républicains dans les hautes classes. Mais les fiers Kentuckois et les habitans des états du sud et de l'ouest sont une formidable opposition ; ils redoubleront d'efforts pour faire arriver le général

Jackson à la présidence, quoique la réputation de ce candidat soit fortement attaquée. S'il a mérité les reproches qu'on lui a faits dans un journal de l'état de Ténessée, et l'article accusateur est signé, *le conquérant des Florides* serait à sa véritable place au fond d'une prison, attaché et contenu par la camisole de force, bien loin de mériter qu'on le mît à la tête d'une grande nation. M. Adams ne peut redouter un pareil concurrent; beaucoup de bruit dans les journaux, des scènes d'ivrognerie et de tumulte, comme nous en voyons de temps en temps pendant nos élections; au bout de trois jours tout rentre dans l'ordre, et si le candidat n'a pas réussi il est bientôt oublié.

Encore un mot sur le général Jackson, dont les partisans sont nombreux, dévoués, enthousiastes, et qui, sous ce rapport, occupe sérieusement les véritables amis de la patrie. On le représente comme un brave soldat, mais aussi comme l'homme le plus incapable et le moins digne d'exercer les hautes fonctions civiles. Violent, sans respect pour les constitutions et pour les lois, passionné pour la guerre, quel usage ferait-il du pouvoir qu'on aurait eu l'imprudence de lui confier? On sait qu'une république militaire est le plus mauvais de tous les gouvernemens; or, sous le général Jackson, les États-Unis seraient très-certainement soumis à ce détestable régime. La crainte que cet homme inspire jette du côté opposé la partie la plus estimable de la nation; la tendance monarchique se fortifie de tout ce que le nom de Jackson fait perdre à l'esprit républicain. Les partis s'agitent avec violence, et semblent se préparer au combat. Le récit suivant, que nous empruntons à l'auteur germano-américain, mérite beaucoup d'attention.

L'année dernière, un bateau à vapeur, destiné à une communication régulière entre la Nouvelle-Orléans et Pittsbourg, fut lancé à l'eau dans cette dernière ville, et se disposait à faire son premier voyage. Le rivage de l'Ohio (*Monongehela*) se couvrait de coffres, de barils, de paquets; les passagers s'empressaient de se faire inscrire; on était prêt à démarrer et à partir. En ce moment, pour terminer cette scène imposante, un rideau qui couvrait la poupe du bâtiment est enlevé, et le public lit le nom de LADY ADAMS (1), tracé en grandes lettres d'or... La scène change à l'instant; coffres, tonneaux, ballots, spectateurs, passagers, tout a disparu. Il faut dire que la dame, dont le nouveau paquebot portait le nom, était peinte sur la poupe, avec le diadème sur la tête! Les entrepreneurs et propriétaires du malencontreux bateau étaient arrivés quelques jours auparavant; ils croyaient surprendre agréablement les habitans de Pittsbourg; comme ils furent désappointés! Il fallut

(1) Il est inutile d'observer que c'était la femme du président actuel des États-Unis que les entrepreneurs du bateau designaient par la qualification aristocratique de *lady*.

substituer au portrait de Mrs Adams celui du général *Caffée*, illustre buveur de whisky : ce changement ramena des passagers et des marchandises, mais beaucoup moins qu'il ne s'en était présenté d'abord.

Les fonctions de président des États-Unis sont beaucoup plus difficiles qu'on ne le pense communément. Il doit traiter avec une grande délicatesse des intérêts opposés, des opinions contradictoires ; ses messages, ses dispositions, ses actes, ne doivent pas choquer le congrès, où ces intérêts et ces opinions sont continuellement en présence, et en grande activité. Suivant l'écrivain que nous venons de citer, chaque membre du congrès s'occupe de ses affaires avant tout ; de celles de ses commettans après les siennes propres ; et en dernier lieu de celles de la fédération. Le président est abandonné à lui-même, sans conseil qui lui porte secours, et lui seul est responsable. Il ne peut trouver aucun appui dans les ministres de la religion, dont l'influence est si utile aux monarques, lorsqu'ils savent en user avec sagesse et discrétion. On a reproché fortement aux États-Unis leur indifférence en matière de religion, même en ne considérant les croyances religieuses que comme des moyens de gouvernement et de police. A l'ouverture des sessions du congrès, les ministres de tous les cultes, anglicans, presbytériens, catholiques, universitaires, etc., officient à la fois, invoquant la Divinité, chacun selon les vues et les opinions de sa secte. Faute de religion nationale et dominante, les superstitions font des progrès, se diversifient à l'infini, aux dépens de la morale des classes inférieures, qu'elles dénaturent au point de la rendre barbare.

Toutefois on ne peut nier qu'aux États-Unis la partie la plus respectable du peuple accomplit exactement les devoirs de sa religion, et contribue libéralement aux frais de son culte. Les impositions volontaires affectées à cet objet surpassent en beaucoup de lieux celles qui sont prélevées par l'état. A Philadelphie, on assure qu'il n'y a pas moins de quatre-vingts églises et salles d'assemblées religieuses, toutes remplies le dimanche. A Pittsbourg, ville encore naissante, dix églises ont été construites à grands frais ; l'une d'elles peut être comparée aux cathédrales de l'Europe, dont elle reproduit l'élégante architecture gothique. On dit que les ministres épiscopaux sont plus tolérans que les presbytériens, et que les habitans les plus aisés s'en accommodent mieux ; au reste les deux sectes vivent en paix, et plusieurs citoyens souscrivent pour fournir aux dépenses des deux cultes. Point de querelles religieuses dans l'intérieur des États-Unis. M. de Roos a transcrit plusieurs passages d'un sermon, encore plus extravagant qu'impie, prononcé en sa présence à Washington:

M. Adams et M. Rush étaient, dit-il, au nombre des auditeurs. Nous soupçonnons que le lieutenant de marine sommeillait quelque peu, ou qu'il était distrait par de belles dames, qui ne manquaient point d'assister au prêche en parure du matin. Un auditoire aussi bien composé n'aurait point supporté l'inconvenance du langage de ce prédicateur, à moins qu'il ne fût du nombre de ces missionnaires qui ne dédaignent pas les artifices de la charlatanerie pour s'attirer une vogue passagère : on voit en effet quelques uns de ces hommes dans l'Amérique du nord, de même qu'en Europe.

Les hautes études sont peu suivies aux États-Unis faute d'encouragement : celles des ministres des différens cultes sont surtout très imparfaites. Les fonctions du clergé ne sont point recherchées par la jeunesse ; et, ce qui est plus fâcheux encore, presque tous ceux qui s'y consacrent vont puiser en Europe l'instruction qui leur est nécessaire ; s'ils fréquentaient les colléges du pays, ils seraient trop exposés à l'influence de l'exemple ; ils résisteraient difficilement au torrent qui entraîne presque toute la jeunesse, après quelques années d'études, vers les professions lucratives et la culture des terres. Même en s'expatriant pour faire leurs études, ils ont à subir en rentrant dans leur pays une nouvelle épreuve qui change quelquefois leurs projets et leur vocation : leurs inclinations et leurs intérêts se livrent alors un combat dans lequel la victoire se déclare de temps en temps pour les derniers. On y voit des ministres qui renoncent à leurs fonctions pour entrer dans une autre carrière ; ce qui ne surprend et ne scandalise personne. Tant que cet état de choses ne changera point, il est impossible que le sacerdoce obtienne aux États-Unis la considération dont il ne peut se passer. La jurisprudence n'est guère plus heureuse que la théologie ; ses écoles sont presque aussi peu fréquentées. Très peu de jeunes gens se destinent à la profession d'avocat, et encore moins à celle de juge. « Le pouvoir exécutif, dit M. Adams, et encore plus le pouvoir judiciaire ne peuvent plus suffire aux besoins d'une population toujours croissante : le personnel n'y a presque point augmenté depuis la fondation de la république ; il est indispensable de pourvoir aux besoins de ces deux départemens. » Les études médicales sont plus suivies, parce que la profession de médecin est assez lucrative ; mais en somme il faut convenir que les colléges, quoique décorés du titre fastueux d'*universités*, manquent d'étudians, et que l'esprit de spéculation, qui est un des traits du caractère national, empêche presque toujours que la jeunesse ne fasse un long séjour aux lieux où elle pourrait perfectionner son instruction. Les jeunes Américains, qui se font remarquer par leur savoir, sont en général sortis des écoles de l'Angleterre

ou de l'Allemagne. Sans chercher à donner, dès à présent, une plus grande activité aux hautes études, il suffira de laisser agir le temps : la première instruction est bonne et universellement répandue aux États-Unis; les connaissances d'un ordre supérieur ne peuvent manquer de prospérer aussi dans ce pays. Quand on rencontre par hasard un individu qui ne sait ni lire ni écrire, on peut affirmer que c'est un Irlandais débarqué depuis peu, ou quelque descendant des Français de la Louisiane. Chaque ville possède des bibliothèques et des livres bien choisis ; les meilleures productions de notre presse périodique sont réimprimées ; et depuis quelques années des *Revues Américaines* soutiennent la concurrence de celles de la Grande-Bretagne. Des journaux circulent partout, et sont lus par tout le monde ; le nombre des feuilles imprimées aux États-Unis surpasse huit cents : la Pensylvanie seule en a plus de cent cinquante. Il n'y a peut-être pas un comté, même au delà des chutes de l'Ohio, qui n'ait au moins sa gazette (1).

M. de Roos nous assure qu'un *gentleman* anglais peut compter sur un aimable accueil dans les états de l'est et du sud, et son témoignage est d'accord avec plusieurs autres sur lesquels on ne peut élever aucun doute : c'est avec une vive satisfaction que nous consignons dans notre recueil cette preuve de la haute civilisation d'un pays, qui, sous aucun rapport, ne peut nous être indifférent. Le jeune lieutenant de marine y a trouvé beaucoup de choses à son gré, et les dames surtout, comme on devait s'y attendre : à New-York, des rues bien éclairées ; des avenues de

(1) NOTE DU TR. Nous avons déjà observé que la presse périodique des États-Unis est beaucoup plus active que celle d'aucun autre pays de l'ancien ou du nouveau monde. Pour une population de 11,000,000 d'ames, ils n'ont pas moins de 800 journaux de tout genre, tandis que la monarchie anglaise qui, avec ses dependances, a 142 millions d'habitans, n'en compte que 578, dont, il est vrai, 483 dans les Iles-Britanniques. La France, avec ses 32.000,000 d'ames, n'a que 490 journaux. Mais il faut observer que, lorsqu'en Europe tout est embarras et contrainte pour les journaux, tout, au contraire, est facilité dans l'Union de l'Amérique du Nord ; ils n'y sont soumis à aucun timbre, et la poste en fait le transport gratis. Aussi la propagation de ces journaux n'est guère moins etonnante que leur nombre. Le *North American Review*, recueil trimestriel, place environ 5,000 exemplaires. L'*Edinburgh Review*, le *Quarterly* et le *New Monthly Magazine*, se reimpriment aux Etats-Unis, et y trouvent chacun de 3 à 4,000 abonnés. Il parait, cependant, que la France se dispose à suivre l'exemple de l'Amérique, et qu'elle ne veut plus se borner à la lecture des feuilles quotidiennes. Les recueils periodiques paraissent destines, d'ici à peu de temps, à y acquerir la même importance qu'aux Etats-Unis et dans la Grande-Bretagne, du moins si nous en jugeons par ce qui nous arrive. En effet, la REVUE BRITANNIQUE a eu un accroissement si considerable et si subit, depuis le commencement de cette annee, que nous avons ete obliges d'elever notre tirage de 1,500 exemplaires à 2.000 et de faire reimprimer les numeros de janvier et de fevrier derniers.

beaux arbres, où les habitans, tous bien vêtus, viennent jouir de la fraîcheur des brises du soir. Mais il ne fait point l'éloge de l'hôtel où il logea dans cette ville : une table d'hôte, où plus de cent cinquante personnes viennent s'asseoir ; point de tapis, des lits sans rideaux, du linge détestable, aucun des petits meubles les plus nécessaires dans une chambre à coucher, une demi-douzaine de lits dans chaque chambre et encore obtenez-vous rarement la faveur d'en avoir un pour vous seul.—Baltimore est la ville que M. de Roos préfère à toutes celles qu'il a visitées aux États-Unis ; Philadelphie et New-York la surpassent en grandeur, mais l'élégance et la régularité des édifices, la propreté des rues, les agrémens des dames, les charmes de la société, le ton, les usages et même les modes de Paris que l'on retrouve dans cette ville, font pencher la balance en sa faveur, entre les mains du jeune écrivain.

M. de Roos sortit des Etats-Unis par le Canada et visita les grands lacs. Il vit sur l'Ontario les carcasses des vaisseaux de guerre que les deux nations y firent construire à si grands frais, qu'ils coûtèrent peut-être leur *pesant d'or ;* dépense très inutile, car aucune chance d'une guerre entre l'Union et la Grande-Bretagne ne peut amener un combat sur ces lacs (1). *(Quarterly Review.)*

Souvenirs.

—

CAMPAGNE EN ARABIE D'UN OFFICIER EUROPÉEN (2).

Depuis que l'Europe est paisible, les récits d'aventures militaires ont repris faveur. L'indulgence publique accueille toutes ces narrations martiales qui rappellent les exploits et les dangers récens qui ont agité tous

(1) NOTE DU TR. Pourquoi cela? Il nous semble que ces grands lacs interposés entre deux états donnent aux frontières de l'un et de l'autre les avantages et les inconvéniens des côtes, et, par conséquent, que leur attaque et leur défense exigent les mêmes moyens et les mêmes précautions.

(2) NOTE DU TR. Il a déjà été question de cette campagne dans l'article inséré dans le t. III, sous le titre de *Souvenirs du Golfe Persique.*

les états. Peut-être ne recevra-t-on pas avec plus de sévérité cette brève et véridique histoire d'une expédition anglaise au sein de l'Arabie Heureuse.

Témoin oculaire et acteur dans cette guerre dont les journaux européens n'ont fait aucune mention, je ne prétends pas en discuter les motifs et les résultats ; mais retracer un tableau fidèle dont l'originalité ne peut manquer d'intéresser. Je ne chercherai point quels événemens doivent naître un jour de ce contact entre les deux mondes, qui ouvrira sans doute une nouvelle ère à la double civilisation de l'Asie et de l'Europe. Les politiques peuvent déraisonner sur ces matières ; mon seul but est de peindre le contraste bizarre qui opposa nos troupes disciplinées, nos bataillons mus par une force mécanique et recevant l'impulsion d'une seule volonté, nos élégans officiers et nos soldats en uniforme écarlate, aux bandes sauvages des Arabes du désert, à leur valeur effrénée, à leur mode d'attaque irrégulière. Il y avait long-temps que l'on n'avait vu cette tactique barbare des nations primitives lutter avec désespoir contre la supériorité de nos manœuvres et de nos habitudes militaires. La guerre des Aschantis en est peut-être l'unique exemple dans ces derniers temps : et c'est un épisode assez curieux de la bizarre époque où nous vivons, qu'une campagne faite par les sujets du roi Georges IV, au milieu de l'océan de sable et des montagnes stériles de l'Arabie, sous l'ardeur dévorante du soleil, que rend plus redoutable encore à des hommes du nord la réverbération de ces vastes plaines sans arbres et sans abri.

Alliés du prince ou iman de Mascate, nous épousâmes sa querelle contre les Wéchabites ; querelle dont il me serait difficile de dire ou même de deviner le motif. Sans doute la fierté de cette tribu aura refusé à l'iman ces marques de déférence et ces dons volontaires qu'il reçoit de la plupart des autres tribus éparses dans le désert. Quoi qu'il en soit, la rupture avait éclaté, l'iman avait vu ses troupes battues et taillées en pièces, et les audacieux Wéchabites avaient porté le ravage dans les environs de Mascate.

Il demanda des secours au gouvernement britannique, et un régiment de Cipayes, ou natifs de l'Inde, enrégimentés à l'européenne et commandés par le capitaine Thomson, du 17ᵉ de dragons, cavalerie légère, fut laissé à sa disposition. L'iman se crut vainqueur et se trompa.

Les Wéchabites ont pour place forte et pour capitale *Ben-Bouh-Ali*, située à soixante-dix milles de la côte et séparée de Mascate par ces plaines de sable, dont le sol entier de l'*Heureuse Arabie* se compose, quoi qu'aient pu dire les poètes menteurs. Le capitaine Thomson partit

pour *Ben-Bouh-Ali*, et ses troupes harassées n'étaient plus qu'à un mille du fort, quand tout à coup s'élança d'un chemin couvert, en poussant d'horribles hurlemens, une troupe ou plutôt une horde de Wéchabites. A cette apparition infernale, à la vue de ces figures sauvages, à ces accens plus affreux encore, les Cipayes jettent leurs armes pour fuir. Les Wéchabites lancent devant eux leurs courtes épées, et, de leurs sabres à deux tranchans, font un carnage épouvantable. A peine quelques Cipayes parviennent à sauver leur vie par la fuite ; la vengeance des Arabes couvre le sable du désert de plus de quatre cent cinquante cadavres, et le capitaine Thomson lui-même est tué.

Le gouvernement britannique dans l'Inde, en apprenant ce désastre, jugea nécessaire de châtier l'insolence des Wéchabites, et une seconde expédition fut préparée. L'armée (car on peut lui donner ce titre) se composait du 65e régiment, du régiment européen de Bombay, d'un bataillon léger de Cipayes, du second bataillon d'infanterie indigène, de quatre ou cinq corps d'artillerie et de deux compagnies de pionniers; en tout trois mille hommes. Le lieutenant-général sir Lionel Smith prit le commandement de ces troupes.

Vingt frégates, accompagnées de quarante *patamars*, ou bateaux plats, portant les provisions, les chevaux et l'artillerie composaient notre flotte. Nous mîmes à la voile le 12 janvier 1821 : la traversée fut heureuse, le vent nous favorisait, et l'on avait eu soin d'avitailler les vaisseaux de manière à ce que nous ne manquassions de rien de ce qui pouvait rendre notre voyage commode et même agréable. Contre la coutume ordinaire, cette traversée, si rude dans les mers d'Europe pour les soldats que l'on transporte ainsi, fut une fête continuelle. Nous en sentîmes plus vivement le prix, lorsque la fatigue, la lassitude et la soif nous accablèrent dans le désert : nous pensâmes alors avec regret au temps que nous avions passé à bord; c'est la première fois peut-être que des soldats échappés aux dangers de la mer ont maudit la terre et le moment où ils avaient débarqué.

Il me serait difficile de préciser exactement le point de la côte du golfe Persique où notre flotte vint jeter l'ancre; peut-être de plus habiles que moi dans la science géographique ne réussiraient-ils pas à donner une indication plus exacte. Je n'ai pu découvrir sur aucune carte le petit promontoire et les misérables cabanes aux pieds desquels s'effectua le débarquement; Zoar même, la ville la plus prochaine, ne s'y trouve point indiquée.

Le commandant en chef et son état-major restèrent en arrière, et nous marchâmes sur Zoar. Plus j'avançais au milieu de la désolation de

ces plaines de sable, plus leur aridité, leur monotonie affreuse, leur immense horizon se découvraient à mes yeux; et moins je comprenais pourquoi la vénérable antiquité a donné à ce pays le titre d'Arabie Heureuse, et pourquoi les temps modernes lui ont conservé cette désignation mensongère. Pas un arbre dans sa vaste étendue, pas un brin de gazon pour reposer les yeux; rien que le ciel enflammé, la terre ardente, des rochers brûlans. Devant nous, autour de nous, derrière nous, même spectacle; le désert, comme l'enfer du Dante, ne laisse pas même l'espérance lointaine du repos. Le regard s'étend de tous côtés avec une liberté effrayante et qui ne lui donne pour résultat que la certitude de la prison de feu qui l'environne. Des pluies périodiques ne viennent pas ici, comme dans l'Inde, rafraîchir la terre : et c'est un climat où deux espèces d'êtres vivans peuvent seuls subsister, les vautours et les Arabes; encore les oiseaux de proie se hâteraient-ils de fuir loin de ces lieux désolés, si leur instinct ne les appelait aux repas sanglans que les Arabes leur préparent.

Nous atteignîmes enfin le village de Zoar, que les indigènes nomment une ville. Quelques dattiers l'environnent, et l'aspect de leur feuillage nous causa un sentiment de surprise et de joie qui approchait de l'ivresse. Après avoir souffert la double influence des rayons qui dardaient à plomb sur notre tête, et du sol qui brûlait nos pieds, nous allions enfin trouver un peu d'ombre! c'était pour nous une source de vie au sein de la mort, ou, si l'on aime mieux une comparaison orientale, c'était la manne du désert. A cette vue, nous pressâmes le pas, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu des cabanes grossières dont le village est composé.

Zoar peut avoir un demi-mille de long; il renferme quelques jardins. Personne à notre arrivée ne quitta ses occupations habituelles; les hommes passaient sans détourner la tête; les femmes groupées autour des puits et occupées à tirer de l'eau, comme les Israélites des anciens jours, continuaient à s'acquitter de cet emploi, qui nous rappelait si vivement l'existence patriarcale, et Ruth, et Booz, et Noëmi. Sveltes, grandes, bien faites, elles portaient toutes de petits masques : cet usage qui cache leurs traits ordinairement peu remarquables et laisse l'attention se fixer sur le reste de leur personne, est encore un avantage pour elles. La curiosité était tout entière de notre côté; les Zoariens ne paraissaient pas s'apercevoir que nous fussions là. L'apathie, la fierté, une certaine liberté farouche et indolente, semblaient les caractériser spécialement. Nous en vîmes plusieurs étendus à la porte de leurs demeures, ou sur la terre, immobiles ou endormis. L'intérieur de leurs maisons, leurs vêtemens et leurs personnes étaient de la plus grande propreté; et

tous les soins de la vie, d'ailleurs en très petit nombre, et tels que les réclame l'extrême simplicité d'une civilisation à peine commencée, étaient abandonnés aux femmes.

Toute l'architecture du bourg de Zoar consiste dans des branchages flexibles, recouverts de boue; ces habitations très nombreuses sont entassées les unes sur les autres sans aucune régularité. Au centre se trouve un bosquet de dattiers, et, sous l'ombre de ce bosquet, il y a quelques chaumières. Deux ou trois tours construites en terre, au milieu desquelles s'élève une tour plus haute, nommée le Palais du Cheik, semblent annoncer quelque prétention à la magnificence. Ce palais avait été converti en bazar: des marchands de Surat et de Sind y vendaient des *shals*, des essences et diverses espèces d'étoffes. Dans nos promenades à travers la ville, il nous arrivait fréquemment de rencontrer des groupes de femmes occupées à filer du lin. Une multitude presque innombrable de petits enfans tout nus, les reins seulement enveloppés d'une légère étoffe les aidait dans leurs travaux.

Nous campâmes près du village, sous quelques dattiers épars; ce fut un singulier spectacle: les langages confus de la tour de Babel semblaient envahir la solitude. On entendait les idiomes anglais, écossais, arabe, persan, hindoustani, bengali, retentir au milieu du silence du désert. Les chameaux qui portaient le bagage arrivaient lentement, l'un après l'autre; et comme on dressait de nouvelles tentes à mesure que la troupe se grossissait, nul ordre ne présidait à l'arrangement de cette résidence temporaire.

Cependant la gaîté régnait dans notre camp; notre manière de vivre ressemblait assez aux loisirs d'une garnison. Si l'on excepte l'incommodité que nous causaient l'extrême chaleur du climat et les torrens de sable qui, soulevés par le vent, nous forçaient de rester dans nos tentes pendant qu'il soufflait, nos heures se passaient d'une manière assez agréable. L'iman de Mascate devait nous envoyer une troupe de chameaux avec leurs guides; et cet envoi qui se fit attendre nous força de passer quelques jours de plus à Zoar. Pendant ce temps, le général était resté sur la côte et surveillait le débarquement des provisions de bouche et de guerre. Nous étions fort tranquilles et dans la sécurité la plus grande, quand un événement malheureux, causé par cette sécurité même, vint nous y arracher.

Un des piquets de garde, s'étant avisé de tirer un coup de fusil, donna une fausse alarme. Pour prévenir le retour de cet événement de peu d'importance, on défendit aux soldats de piquet de charger, et les sentinelles seules eurent la permission de tenir leur fusil en état de repous-

ser l'attaque. C'était, comme on va le voir, une mesure fort imprudente. Le capitaine de l'un des piquets crut devoir renchérir sur l'ordre du jour, et défendit à ses sentinelles mêmes de charger. Par un malheureux hasard, les Arabes attaquèrent précisément ce piquet sans défense. Ils avaient laissé leurs chevaux à quelque distance; et, se glissant derrière les rochers, ils étaient parvenus jusqu'à nos soldats. La résistance fut vaine : la plupart furent massacrés, et les autres se réfugièrent dans le camp, où les Arabes les suivirent. On entendait leurs horribles hurlemens; ils tuaient et blessaient tout ce qu'ils rencontraient, hommes, chameaux, chevaux et mules. Épouvantés, nos soldats sortaient de leurs tentes, à demi nus, et trouvaient partout un ennemi prêt à leur donner la mort. Quand ils échappaient à son épée, on les voyait courir à travers le labyrinthe du camp, heurter contre les cordes tendues et rencontrer à quelque détour le glaive fatal qu'ils voulaient fuir. Nous perdîmes ainsi quarante hommes et plus de trente bêtes de somme. Le capitaine Parr courut au front de la ligne, rallia une cinquante de soldats, et comme il allait à la recherche pour grossir son détachement, les Wéchabites l'entourèrent. Sa résistance fut héroïque et sa lutte désespérée. Il reçut huit blessures, tua deux hommes, et tomba sous le sabre ennemi.

Déjà les Wéchabites, lançant leurs dards à travers les tentes, attendant à la porte ceux qui en sortaient, et les massacrant sans pitié, étaient parvenus au centre de notre aile gauche, quand l'aile droite prit l'alarme, se forma en ligne et s'avança. A peine les Arabes eurent-ils entendu le bruit mesuré des pas de nos soldats, qu'ils s'enfuirent à la faveur des ténèbres, sans laisser d'autres morts sur le champ de bataille, que les deux hommes immolés par le capitaine Parr.

Cette surprise nous apprit à devenir prudens. Notre camp prit une forme plus savante, et le général en chef vint visiter son armée. L'iman l'avait rejoint sur le rivage; on lui prépara une tente, près de celles de l'état-major. Ce prince, assez mal vêtu, entouré d'un chétif cortége, ne donnait pas une haute idée de la puissance des chefs du désert. Sa figure avait peu d'expression; on ne remarquait pas, dans ses traits insignifians, ce caractère imposant qui se mêle à la férocité altière de la physionomie arabe. Il recevait ses visites sans cérémonie, assis ou plutôt couché, et portant à sa bouche, pendant l'audience, des dattes ou du riz qu'il avalait à poignées. Il jouit en Arabie d'une réputation de bonhomie et de douceur, dont il nous donna une preuve singulière, en faisant pendre, dès le premier jour de son arrivée, six de ses gens qu'il soupçonnait d'espionnage. Suivant la coutume immémoriale de l'Orient, il

est parvenu au titre qu'il possède, et à la faible puissance que ce titre lui assure, par le meurtre de son frère aîné.

Enfin arrivèrent les chameaux de l'iman, et les cinq cents Arabes Bédouins qui les conduisaient. Nous les aperçûmes de loin, à travers les vagues de sable que soulevait, dans son incroyable rapidité, leur course ou plutôt leur vol. Tantôt ils disparaissaient couverts de ce nuage, tantôt on les voyait reparaître et se dessiner sur l'horizon. Les Bédouins frappaient leurs boucliers de leurs épées, poussaient de longs cris de joie, brandissaient leurs lances à mesure qu'ils approchaient. Notre camp tout entier était sorti de ses retranchemens, et rien ne fut plus pittoresque que cette rencontre, dans le désert, de deux armées si dissemblables.

Imaginez ces chameaux, ces coursiers arabes, ces ânes sauvages, sans harnais, ni selle, ni bride, traversant le désert avec la vitesse de l'éclair le plus fugitif; ces hommes à demi nus s'approchant ainsi d'un camp européen : faites-vous une idée de notre étonnement à leur aspect, de leur surprise à la vue de nos uniformes : pour les uns et les autres, tout, dans les rangs de l'armée alliée, était nouveau, bizarre, insolite. Leur place fut fixée à notre droite : ils prirent possession de leur campement, et s'y établirent dans le plus grand désordre. Étendus sur la terre, et enveloppés dans leurs manteaux, ils s'endormirent au soleil; leurs chevaux, debout ou couchés, dans la variété d'attitudes la plus pittoresque, étaient auprès d'eux. Les chameaux, immobiles comme des statues, gardaient, jusqu'au soir, la pose qu'ils avaient choisie le matin. De tous côtés, l'éclat des rayons du jour frappait les armes polies et nous éblouissait de la mobilité de ses reflets : les ombres de ces corps gigantesques, prolongées jusqu'à nous, quand arrivait le soir; le bruit de leurs paroles brèves et gutturales; leurs gestes, en petit nombre, mais énergiques ; leur manière d'être patriarcale, guerrière, sauvage, héroïque, tout concourait à nous faire regarder cette scène singulière, non comme une réalité, mais comme un de ces rêves brillans dont la poésie a fait les frais.

Aussi nous détachions-nous souvent du corps d'armée, pour reconnaître le camp voisin, et nous assurer de la vérité d'un phénomène si étrange. Nous admirions surtout la bonne intelligence et la primitive égalité qui régnaient entre les bipèdes et les quadrupèdes. C'était une confraternité vraiment édifiante. Réunis autour de la même outre, autour du même sac de dattes, hommes et chameaux mangeaient en famille, buvaient tour à tour au même vase, sans humeur et sans orgueil. Plus communicatifs et plus parleurs que les autres Arabes, les Bédouins

eurent bientôt fait connaissance avec leurs confédérés; on se rapprocha; on s'entendit par signes, et ces figures terribles nous sourirent.

Ils étaient beaucoup moins curieux que nous; et notre curiosité, notre ignorance de leurs usages, les amusaient beaucoup. Je crois qu'un certain degré de mépris se mêlait à leurs sentimens à notre égard, ou plutôt y dominait. Ils nous regardaient avec pitié soulever à deux mains leurs énormes glaives à deux tranchans; quant à nos petits sabres de ceinturon ou à nos épées, qu'ils prenaient pour des broches, ils ne daignaient pas même y toucher. On voyait quelquefois un Bédouin se placer en face d'un de nos habits rouges, prendre une attitude menaçante, donner à sa figure une expression féroce, et paraître prêt à fondre sur lui et à le dévorer; et si l'indigène des bords de la Tamise ou de la Tweed laissait voir quelque signe de crainte, le Bédouin satisfait reprenait sa physionomie habituelle, charmé de l'effet qu'il venait de produire. C'était, il faut l'avouer, un étrange contraste : d'un côté, le *dandy* britannique, couvert de pourpre, étincelant de galons et de boutons dorés; là le guerrier sauvage du désert, au teint basané, aux proportions gigantesques, respirant l'audace, la virilité, l'ardeur des combats; d'une constitution musculaire et non massive, à la fois souple et robuste; l'œil étincelant, la chevelure noire et bouclée, accompagnant une physionomie altière et des traits prononcés; coiffé du majestueux turban, vêtu de la tunique sans manches; le bouclier au bras; à sa ceinture, une épée et un poignard; à la main un sabre de dimension colossale. Cette opposition n'était guère à notre avantage; et quand l'Arabe, tel que je viens de le décrire, montait son coursier fougueux, la beauté héroïque de l'ensemble, la grace terrible qui semblait animer le cavalier et son cheval, rejetaient dans une complète nullité l'élégante et mesquine parure de notre uniforme européen.

Parmi nous, tout était artificiel; leur simplicité grandiose ne devait rien qu'à la nature. Quand ces héros homériques voyaient le soleil descendre derrière les montagnes, ils sortaient du camp, après s'être formés en bandes à peu près régulières, et allaient dans la plaine remplir les rites pieux de leur croyance. En signe d'humilité, ils jetaient du sable sur leurs têtes; puis, couvrant leurs visages de leurs mains, courbaient lentement leurs corps jusqu'à terre. Enfin, ils se relevaient, et fixant sur le ciel leurs regards où respirait un profond sentiment de dévotion, ils murmuraient les oraisons consacrées. Telles étaient les cérémonies simples et solennelles de ces hommes du désert

Nous ne pouvions nous lasser d'un si curieux spectacle, qui nous offrait le charme brillant des féeries de l'Orient, et l'attrait d'une incontes-

table réalité. L'ordre fut donné de partir pour *Ben-Bouh-Ali*. Un peintre eût mis à profit la scène tumultueuse et singulière de notre départ. C'était une variété de désordre, une confusion de costumes, un mélange de l'Asie et de l'Europe : les Arabes chargeant leurs chameaux, les Bédouins montant à cheval, nos soldats repliant leurs tentes et courant à la cantine ; les bataillons qui se formaient, les aides-de-camp qui essayaient d'établir quelque régularité dans cette grande masse hétérogène : partout, en un mot, le chaos le plus pittoresque et le désordre d'un corps, qui a d'autant plus de peine à se former que les élémens qui le composent sont plus disparates.

Bientôt nos plaisirs cessèrent et firent place à l'intolérable supplice d'une marche continue, dans des flots de sable où nos pieds s'enfonçaient sous les feux du tropique : c'est, je crois, de tous les maux qu'un soldat peut souffrir, le plus cruel. La faible provision d'eau que nous avions avec nous irritait, au lieu d'étancher, la soif dévorante qui portait le feu dans nos veines et le délire dans nos cerveaux. Nous faisions halte de temps à autre, et nous buvions, pour nous rafraîchir et reprendre des forces, un peu d'eau mêlée d'eau-de-vie.

Je me souviens qu'un jour, après une marche qui nous avait accablés, un cri de joie subit partit de tous nos rangs. Devant nous apparaissait le village où nous devions camper. Je vois encore ses bosquets de dattiers, ses limpides fontaines, ses cabanes, ses tours ; jusqu'aux chameaux qui, portant des outres remplies d'eau, sortaient du village et venaient à notre rencontre. Quel bonheur ! c'était une ivresse générale. Hélas ! ce tableau si séduisant, notre imagination seule l'avait tracé ; le phénomène du mirage réalisait pour nous ce que nous désirions avec tant d'ardeur, et le sable brûlant était la toile sur laquelle une fée décevante et cruelle faisait apparaître ce paysage fantastique. Bientôt nous reconnûmes que nous pouvions changer à notre gré la magique perspective. L'un, dont l'imagination était orientale, évoquait des mosquées, des pagodes et des bois de palmiers ; celui-ci les environs de sa ville natale ; d'autres se créaient à peu de frais le spectacle d'une chasse qui fuyait devant eux dans l'espace et animait leur propre marche. Chacun dans cette route fatigante se faisait sa chimère favorite ; et ce jeu de la nature offrait ainsi le symbole assez juste de la vie humaine.

Nos illusions d'optique nous eussent amusés bien davantage sans la fatigue extrême et les tourmens de la soif, qui devenaient plus insoutenables chaque jour. Nous passâmes les Ghauts avec la plus grande difficulté. Ce sont des rochers à pic qui s'élèvent à une grande hauteur. Le soleil, qui les frappe à nu, les transforme en masses ardentes ; plusieurs

soldats tombèrent morts en essayant de les gravir. Du sommet des Ghauts, nous dominâmes tout le désert, dont les sables ondulaient à nos yeux comme les flots d'une vaste mer. Descendus dans la plaine, nous trouvâmes quelques arbres dont l'ombre inattendue nous offrit un abri; nous nous reposâmes pendant une demi-heure sous leur feuillage.

C'était ordinairement sur les quatre heures du soir que nous faisions halte. Nous avions pour guides des indigènes qui nous indiquaient la route la plus directe et la moins fatigante. Des pionniers les suivaient pour aplanir le chemin. Malgré ces secours et en dépit de ces travaux préliminaires, toute la ligne était souvent rompue par la difficulté de franchir des rochers isolés, que la nature a jetés au milieu de ces sables, pour en varier agréablement l'uniformité, et soumettre à la plus rude épreuve la patience et la force de l'infortuné voyageur. Le quartier-maître et sa troupe de mirmidons nous précédaient : quand nous arrivions, nos tentes étaient dressées, tout était prêt, et nous jouissions enfin du repos. Mais malheur à ceux qui étaient de garde! La fatigue de la nuit succédait pour eux à la fatigue du jour; et le camp avait pour gardiens des hommes qui pouvaient à peine se mouvoir et se traîner.

Depuis l'irruption des Wéchabites dans notre retranchement, nous étions sur le qui vive ; et je m'étonne qu'ils n'aient pas renouvelé une attaque qui leur avait si bien réussi. Il leur aurait été facile de venir chaque nuit surprendre et tailler en pièces nos piquets, et de fuir avant que nos soldats, épuisés comme ils l'étaient, des fatigues de la marche, se fussent ralliés pour venger leurs compagnons d'armes. Embusqués dans les défilés qui s'opposaient à notre passage, ils auraient pu porter dans nos rangs un carnage épouvantable. Peut-être enhardis par leurs premiers succès, aimèrent-ils mieux affronter le combat régulier, et nous attendre, pour se mesurer avec nous à armes égales. Quoi qu'il en soit, cette audace leur devint funeste.

Nous étions loin de prévoir qu'ils renonçaient à la petite guerre : notre alarme était continuelle, et les Cipayes, quand ils étaient de planton, jetaient la terreur dans nos rangs, par cette timidité qui leur est naturelle et qui leur faisait voir un ennemi dans chaque rocher qui se trouvait devant eux. Les officiers de piquet, dont je faisais partie, supportaient une double responsabilité fort pénible, sans parler des dangers réels de leur poste : ils pouvaient aisément ou donner une fausse alarme, ou, n'apercevant pas un ennemi caché, tomber sous ses coups et le laisser pénétrer jusqu'au corps d'armée. Ce périlleux devoir avait cependant ses plaisirs. L'officier posté sur une éminence, le cigare à la bouche, et enveloppé de son large manteau, observait avec étonnement le carac-

tère particulier du paysage qui l'environnait. Dans toutes les autres régions du globe, la nature est variée alors même qu'elle est affreuse. Ici c'est une monotonie gigantesque, une nudité terrible, une terre désolée jusqu'aux bornes de l'horizon, un ciel dont la magnificence ne couvre et n'environne que du sable et des rocs sur tous les points de l'espace. Au milieu de cette solitude, imaginez le sommeil d'un camp, les soldats couchés sur leurs armes, des feux allumés çà et là, les murmures des patrouilles, le frémissement des mousquets; au delà des retranchemens, un vaste silence; et vous vous ferez une idée du genre d'impression qui devait résulter de ces observations nocturnes.

Ma mémoire est ici en défaut; mais je doute que ce soit, comme le disent les annotateurs, un *hiatus maxime deflendus*, une lacune qui mérite beaucoup de larmes. Pendant les dernières journées de notre expédition, rien de remarquable ne se présenta; du moins je n'ai gardé le souvenir d'aucun événement. Nous traversâmes les ruines d'un village que nos ennemis venaient de détruire et de dévaster, et nous arrivâmes en vue de *Ben-Bouh-Ali*.

L'armée fit halte pour se reformer; des détachemens de tirailleurs furent envoyés en avant; nous marchâmes en bon ordre vers l'asile des Wéchabites. Il nous fallut passer sur le champ de bataille, où gisaient encore les soldats du capitaine Thomson. Là nous vîmes avec horreur tous ces cadavres étendus sur la terre, desséchés par le soleil; quelques uns parfaitement conservés, d'autres dont le squelette disséqué par les vautours, n'offrait que des ossemens déjà blanchis. Chaque compagnie sentit les débris de ses compagnons d'armes rouler et frémir sous ses pas; terribles furent les imprécations dont notre armée fit retentir les airs, et les malédictions dont elle accabla les Wéchabites.

Ben-Bouh-Ali, avec les grandes tours qui la protégent, et la forêt de dattiers qui l'environne, frappa d'admiration notre armée, qui venait de traverser un espace aride, privé de verdure et inhabité. C'était pour nous un contraste magnifique. Les ennemis nous reçurent à coups de canon; l'artillerie du capitaine Thomson leur servait à nous combattre; et ce fut un boulet anglais, lancé par les Wéchabites, qui nous tua, dès la première bordée, un homme et quelques chameaux. Nos pièces de campagne reçurent l'ordre de protéger le flanc exposé au feu de l'ennemi, et lui rendirent avec usure le ravage dont il nous menaçait, mais que la maladresse des artilleurs arabes rendait assez peu redoutable. Pendant que nous faisions pleuvoir sur la ville une grêle de boulets, les audacieux Wéchabites se montraient sur leurs remparts, agitant leurs sabres et leurs épées, poussant des cris et nous défiant au combat. Leur canon

battait toujours notre ligne et nous nous retranchâmes derrière de vastes bancs de sable, en attendant l'arrivée de la grosse artillerie.

On croyait généralement que le siége de la place se ferait dans les règles, et l'on s'apprêtait à ouvrir la tranchée, quand une découverte inattendue nous épargna ce soin et précipita la destruction des guerriers Wéchabites. Le général en chef avait envoyé quelques officiers, dont je faisais partie, reconnaître les environs, et surtout un bois de dattiers d'une assez grande étendue, où l'ennemi pouvait s'être embusqué. Nous le parcourûmes sans rencontrer aucun obstacle. A l'extrémité du bois s'élevait une tour, où nous pénétrâmes de même; au delà de cette tour s'étendait une plaine qui aboutissait à un autre bois. L'un de nous, muni de sa lorgnette, monte dans l'intérieur de la tour, et de là découvre', sous le feuillage des dattiers qui terminent la plaine, une multitude armée, prête à combattre et à périr. Cette troupe d'hommes presque nus, groupés et entassés, pour ainsi dire, au fond de leur dernier asile, inébranlables dans leur résolution, et le glaive à la main, offrait un spectacle héroïque dont la Grèce antique eût immortalisé la grandeur, s'il avait eu pour théâtre les rives de l'Eurotas ou de la mer Egée.

Si nos malheureux ennemis, au lieu de se laisser surprendre dans leur retraite, eussent fait une sortie, ils nous auraient beaucoup embarrassés. Leur mode d'attaque irrégulière s'accordait très bien avec les localités; nos lignes pénétraient difficilement dans les bois, où des troncs d'arbres abattus, de longues racines enchevêtrées et des branchages coupés entravaient notre passage. Nos soldats, obligés d'y marcher un à un, ne purent se rallier que dans la plaine. Les Wéchabites ne connurent ou ne saisirent pas l'occasion favorable qui se présentait à eux, et nous laissèrent nous former en ligne. Tout fut perdu pour eux.

Le soixante-cinquième régiment et le septième d'infanterie indigène occupaient la plaine. Le reste de nos forces les suivait immédiatement et tenait l'arrière-garde. Alors un bataillon de nos tirailleurs entra dans le second bois, où les ennemis étaient postés ; on tira quelques coups de fusil, le jet de leur dard annonça leur arrivée, et ils sortirent enfin de leur asile. Il fallait voir ces figures gigantesques s'élancer en désordre les uns chantant leurs hymnes de guerre, d'autres exécutant leurs danses martiales, et tous brandissant leurs armes : scène étrange où le grotesque s'unissait au terrible. Réunis au nombre de plus de mille, groupés, mais en désordre, ils lançaient des pierres dans nos rangs, et semblaient indécis sur le point d'attaque. Nous leur envoyâmes une volée de coups de fusil, pour hâter leur décision : alors cette grande masse confuse décrivit un demi-cercle et se précipita sur le régiment des Cipayes, à l'ex-

trémité de notre aile gauche. Les Cipayes furent taillés en pièces et détruits en quelques minutes. L'Arabe, armé du glaive qu'il lançait en guise de dard, et du sabre dont il se servait pour achever l'ennemi déjà blessé, s'entourait de cadavres avec une rapidité effrayante. Déjà le soixante-cinquième régiment était attaqué avec la même furie, quand le colonel Warren, qui le commandait, fit décrire un quart de cercle aux deux compagnies de flanc, de manière à former trois côtés d'un carré oblong. Ainsi notre feu environnait de toutes parts les Wéchabites; ils reculèrent, essayèrent de nous tourner, rencontrèrent l'arrière-garde qui les reçut à coups de fusil, et surpris de la supériorité de notre nombre et de la tactique européenne à laquelle ils ne pouvaient opposer que leur inutile courage, prirent la fuite avec une vitesse égale à la véhémence de leur attaque. Leurs morts jonchèrent la plaine, et un petit nombre parvint à se sauver.

Ils se réfugièrent dans la grande tour du palais de leur cheik, défendu par des fortifications très bien combinées et qui prouvaient que ceux qui les avaient construites possédaient l'instinct, si ce n'est la science, de la défense des places. Nous les poursuivîmes; en arrivant à la portée de canon de la forteresse, nous aperçûmes une multitude de Wéchabites, qui, montés sur des chevaux ou des chameaux, fuyaient à travers la plaine: nos boulets abattirent quelques uns de ces fugitifs; le reste s'échappa. Telle était l'obstination de ces hommes que, même après leur défaite, ils continuèrent à nous résister. Il fallut pointer nos pièces devant la tour du cheik et la battre en brèche.

Nous dirigions notre feu sur la porte principale qu'ils refusaient de nous ouvrir. Je me souviens qu'une vieille femme était assise sous le portail : à chaque nouvelle décharge, elle quittait sa place et venait ensuite tranquillement la reprendre. J'attribuais cette incroyable audace à la folie ou au désespoir; mais j'appris ensuite que tous les enfans de cette infortunée étaient dans l'intérieur de la tour, entre autres deux de ses fils, blessés à mort. La pauvre mère attendait avec anxiété le moment où nos batteries enfonceraient la porte, afin de pouvoir s'y précipiter et rejoindre ses enfans. Enfin, sur le sommet de la tour, on arbora le drapeau qui annonçait la reddition du fort: bientôt nos couleurs le remplacèrent.

En entrant dans leur repaire, un spectacle hideux s'offrit à nous. Entassées dans un étroit espace, plus de cent cinquante personnes, hommes, femmes, enfans, la plupart dangereusement blessés ou mourans; les derniers murmures de l'agonie; les cris des femmes pansant les plaies mortelles de leurs maris ou étanchant leur sang; les mots *Allah il Allah*, indices d'une pieuse résignation, retentissant de tous côtés; les sourds

gémissemens que la souffrance arrachait aux hommes : cette affreuse scène ne sortira pas de ma pensée. Nous donnâmes à ces malheureux tous les secours que l'humanité commandait, et notre ambulance fut mise à contribution pour conserver la vie à ceux qui donnaient encore quelque espoir.

Cependant la nuit était venue : nous nous enveloppâmes de nos manteaux, et nous nous endormîmes *en masse*, sous les voûtes sombres et surbaissées de la forteresse. Le village, ou la ville, construit d'après les mêmes principes de désordre architectural que Zoar, était l'exacte copie de cette bourgade, mais sur une plus vaste échelle. Ce que je remarquai le plus, ce furent les vastes greniers d'abondance où se trouvait une immense quantité de dattes, de poisson sec et de café, propriété commune de toute la république, et qui prouve l'étroite confraternité qui en unissait les citoyens. Nous ne trouvâmes aucun objet de prix. Des boucliers, des épées, des fusils à mèche, furent nos seuls trophées.

Le lendemain nous visitâmes le champ de bataille, où nous comptâmes plus de cinq cents cadavres, et quelques blessés près de mourir. La plupart étaient des hommes de moyen âge, de fortes proportions, et dont la sombre physionomie semblait conserver sa fierté au sein de la mort. Nous vîmes avec étonnement quelques femmes, de jeunes garçons et des vieillards à barbe blanche qui avaient partagé les dangers et la mort glorieuse des guerriers. Nous approchâmes des mourans, qui refermaient leurs paupières, pour ne pas voir leurs vainqueurs ; s'ils jetaient sur nous un coup d'œil furtif, ils semblaient nous maudire et nous menacer encore de leurs tristes et intrépides regards (1).

Ils refusaient de recevoir de nos mains l'eau qui devait soulager leur agonie ; de la main d'un Arabe ils l'acceptaient, et murmuraient faiblement le mot *Allah !* Pour un homme que la longue habitude de la guerre n'a pas endurci, c'était un terrible spectacle ; le désastre et la douleur que nos machines meurtrières et notre science européenne venaient de porter au fond de ces solitudes étaient de nature à éveiller les sensations les plus pénibles. Quelques jours après, l'ardeur du soleil frappant ces cadavres agrandit leurs dimensions, dilata leurs chairs, et par les proportions gigantesques qu'elle leur donna, par les émanations pestilentielles qui se répandirent dans l'air, fit d'un objet d'horreur un objet de dégoût. Enfin, pour compléter cette scène, les vautours vinrent s'assou-

(1) NOTE DU TR. Cette expression sublime, souvent admirée chez Bossuet, se trouve dans le récit de l'officier anglais ; en décrivant d'après nature la vengeance implacable de l'Arabe mourant, il s'est servi, involontairement sans doute, des mêmes paroles que le génie de l'orateur avait créées.

vir de leur proie; souvent, quand j'étais de ronde, j'entendais avec un inexplicable sentiment d'effroi le bruit de leurs becs et le mouvement de leurs ailes frémissantes sur les cadavres qu'ils s'empressaient de dévorer.

(*New Monthly Magazine.*)

Arboriculture.

—

MOYENS DE FAIRE RÉUSSIR LES PLANTATIONS D'ARBRES FORESTIERS.

Depuis quelques années, il s'est établi, entre les propriétaires, la plus honorable émulation. C'est à qui multipliera davantage les plantations d'arbres (1). Malheureusement ces travaux ne sont pas toujours dirigés avec toute l'intelligence nécessaire. Aussi croyons-nous faire une chose utile en publiant les observations qu'on va lire sur les plantations d'arbres forestiers. Elles sont de M. Withers de Norfolk, l'un des agronomes anglais qui se sont le plus utilement occupés de cette branche importante de l'économie rurale.

« En publiant le résultat de mes expériences sur les plantations d'arbres forestiers, j'ai eu pour but d'appeler l'attention des grands propriétaires sur des précautions de l'observation desquelles dépend la réussite de ce genre de culture, et qui sont cependant trop souvent négligées. Je veux parler de la nécessité de labourer la terre à une grande profondeur, avant de lui confier les jeunes plants; de détruire soigneusement les sarclures, plusieurs années après la plantation; et enfin d'employer des engrais. Bien que plusieurs auteurs aient recommandé ces précautions comme indispensables, et que ceux qui les négligent puissent chaque jour reconnaître l'erreur dans laquelle ils tombent, par

(1) NOTE DU TR. Le zèle des propriétaires, à cet égard, est si vif, qu'on établit maintenant en Écosse des *Sociétés d'Arboriculture*, à l'instar de celles d'*Agriculture* et d'*Horticulture* qui existent déjà.

le mauvais succès de leurs plantations, surtout dans les terrains maigres, il se trouve encore un grand nombre de propriétaires qui persistent à vouloir élever des arbres, en se contentant de faire un trou en terre, et d'y déposer le jeune plant, qu'ils abandonnent ensuite à sa destinée au milieu des ronces, des fougères et des bruyères. Dans cette situation, les plantes grimpantes par lesquelles il est bientôt entouré l'étouffent et le font presque toujours périr en peu d'années. Puissent les résultats que l'on va lire faire abandonner entièrement un système aussi vicieux !

» Dans l'année 1811, je plantai dans mon voisinage une pièce de terre d'environ cinq acres, qui était alors entièrement couverte de bruyères et de broussailles. Je fis creuser des trous profonds, dans lesquels je plantai des pins d'Écosse et un assez grand nombre d'arbres de haute futaie. Les pins réussirent assez bien ; mais les autres arbres ne firent aucun progrès ; et quoique chaque année j'eusse eu le soin de remplacer tous ceux qui manquaient, au bout de quatre à cinq ans, tous, à l'exception des pins d'Écosse, étaient morts ou dans un état de dépérissement complet. Je fis alors labourer la pièce de terre et remplacer les arbres morts par des plants de même essence, tels que chênes, frênes, châtaigniers, ormes, etc. Depuis cette époque, je les fais régulièrement biner et sarcler. Il en est résulté que les arbres dont je viens de parler ont poussé si vite que j'ai été obligé d'enlever tous les pins d'Écosse pour leur faire place. Un frêne de montagne, qui avait échappé à l'influence destructive des bruyères et des broussailles, m'a offert une preuve irrécusable de l'avantage du système de labour et de sarclage. Cet arbre, qui ne faisait pas plus de deux ou trois pouces de bois par an, donna, l'année qui suivit le labour, deux grandes pousses, dont la plus petite, que je coupai au commencement de l'automne, n'avait pas moins de 6 pieds 2 pouces.

« Au printemps de l'année 1819, je plantai une autre pièce de terre, contiguë à la première, de la contenance d'un demi-acre. Le sol fut labouré à deux pieds de profondeur, et a toujours été sarclé avec soin, depuis la plantation. Tel est l'avantage de préparer convenablement la terre dès le principe, que les arbres de cette pièce de terre sont beaucoup plus beaux que ceux de la pièce dont je viens de parler, quoique ceux-ci aient huit ans de plus, et que le terrain ait été biné chaque année, depuis environ dix ans.

» Il est à remarquer aussi, que dans la dernière plantation, les arbres de haute futaie ont dépassé de beaucoup les pins d'Écosse ; et, selon moi, partout où la terre sera convenablement préparée et nettoyée, il

en sera de même ; tandis que, par le système contraire, à moins que le sol ne soit excellent, les pins d'Écosse profiteront seuls.

» La même année que je fis ma première plantation, deux propriétaires de mon voisinage plantèrent chacun une pièce de terre. L'un fit labourer profondément avec une charrue à quatre chevaux ; l'autre se contenta de faire des trous dans la bruyère et d'y déposer son jeune plant. Les arbres étaient également bien choisis; mais, au bout de trois ans, le second de ces propriétaires, voyant la plupart de ses arbres morts ou dépérissans, fit labourer sa terre, remplaça les arbres qui manquaient, et depuis lors, il a eu constamment le soin de faire sarcler et retourner le sol. La première plantation, au contraire, ayant été complétement négligée, par suite de la mort du propriétaire, les bruyères et les broussailles reparurent bientôt, et s'élevèrent à plusieurs pieds de hauteur. Il en est résulté qu'aujourd'hui les arbres qui ont été soignés sont dans un état très florissant, tandis que, dans la plantation négligée, quoiqu'elle ne soit séparée de l'autre que par la grande route, tous les arbres de haute futaie sont morts; il n'y reste que des sapins et des pins d'Ecosse.

» Ces deux exemples prouvent assez qu'il ne suffit pas de préparer la terre avec soin, si l'on néglige de la retourner avec la houe et de détruire les plantes nuisibles. Je pourrais en ajouter plusieurs autres, si je ne craignais de donner trop d'étendue à cet article.

» Plusieurs motifs empêchent les propriétaires de faire sarcler leurs plantations. Les uns pensent que cette précaution est non seulement inutile, mais encore nuisible aux jeunes arbres, prétendant que les plantes que l'on extirpe par le sarclage conservent l'humidité de la terre, et défendent, par l'ombre qu'elles projettent, les racines des arbres contre la chaleur du soleil, tandis qu'en retournant la terre on y fait pénétrer la sécheresse. D'autre sse récrient contre la dépense, bien que cette dépense n'excède pas annuellement 16 schellings (20 francs) par acre, pendant trois ans ; mais le plus grand nombre, si je ne me trompe, craignent surtout, en nettoyant le terrain, de détruire le couvert pour le gibier.

» Quant à la première de ces objections, rien n'est évidemment plus erronné. Chacun sait que les pépiniéristes n'épargnent ni travaux ni dépenses pour faire disparaître de leurs plantations les sarclures, et tous les jardiniers prennent le même soin, comme le meilleur moyen de hâter la croissance de leurs plants. En effet, il est évident que chaque plante inutile que l'on laisse croître doit priver le sol d'une certaine portion de sucs nourriciers, qui autrement tournerait au profit des jeunes

arbres; cette considération paraîtra de la plus haute importance, si l'on réfléchit que, durant les deux ou trois premières années, les jeunes arbres tirent leur nourriture, surtout, des couches de terre qui se rapprochent de la surface. D'ailleurs, lorsque la terre est durcie par la chaleur, elle ne peut absorber une aussi grande portion de l'humidité atmosphérique, que si sa surface était ouverte et rompue par le labour; car les petites portions de terre détachées par l'action de la houe servent en quelque sorte à ombrager l'endroit qu'elles recouvrent. Les jeunes arbres n'ont pas besoin d'autre ombrage, et plus la chaleur du soleil sera intense, plus ils croîtront rapidement, même dans les terrains les plus légers. Quant à la dépense que nécessite cette opération, qu'est-ce qu'une somme de 16 schellings (20 francs), pendant trois ans, comparée à la différence de valeur qui existe entre de belles plantations en essences de chêne, de frêne et de châtaignier, et des pins d'Écosse? La plupart des propriétaires ne plantent que pour en retirer un jour un certain profit, et chacun sait qu'on ne peut planter, même de la manière la moins avantageuse, sans quelques frais; si donc ils épargnent une légère dépense additionnelle qui assurerait le succès de leurs plantations, leur but est totalement manqué, et leur argent se trouve sacrifié en pure perte. Leur conduite me semble aussi déraisonnable que celle d'un fermier qui, après avoir fait tous les frais nécessaires pour ensemencer son champ en turneps, s'exposerait à perdre une récolte avantageuse afin d'éviter la dépense du binage de la terre.

» L'objection, relativement au gibier, est aussi peu fondée que les autres. Je conviens que des bruyères et des ronces offrent un meilleur couvert qu'une terre tout à fait dépouillée; mais ces plantes elles-mêmes ne vivront que bien peu d'années sous les pins d'Écosse, qui, comme l'on sait, détruisent toute espèce de végétation dans le sol qu'ils ombragent. On ne peut avoir un bon couvert permanent dans une plantation sans taillis, et le taillis ne peut croître au milieu des bruyères et des ronces, dans un terrain qui n'est pas sarclé avec soin. L'opération de retourner la terre avec la houe n'est donc pas moins nécessaire dans les jeunes plantations, afin d'obtenir un bon couvert pour le gibier, que pour s'assurer des rapports avantageux en bois.

» Je vais essayer maintenant de démontrer l'efficacité des engrais, pour hâter la croissance des arbres forestiers. En 1818, ayant acheté un acre de terre labourable qui avait précédemment été en plein rapport, et dont le sol était riche d'engrais, je le fis labourer à deux pieds de profondeur, et je plantai ensuite un quart d'acre en arbres forestiers. Ces arbres, que j'ai eu soin de faire sarcler depuis cette époque, sont aujour-

d'hui (en 1826) dans l'état le plus florissant, et, en général, surpassent de beaucoup ceux qui se trouvent dans la pièce voisine, plantés en 1811; ils paraissent même avoir trois ou quatre ans de plus que ceux de 1819, qui ont été plantés avec les mêmes précautions et dans un terrain de même nature, mais où il n'y avait pas d'engrais. Il y a des chênes qui ont vingt pieds de hauteur (environ dix-huit pieds de roi) et dix-huit pouces de circonférence, et les autres espèces ne viennent pas moins bien.

» Dans la même année (1818), je plantai plusieurs arbres dans des bordures bien préparées; et, comme ils étaient destinés à servir à la fois de décoration et d'ombrage, la plantation fut faite avec tout le soin possible. Ces soins ont été amplement récompensés. Il y a des ormes, des chênes et des courbarils (1) de vingt à vingt-huit pieds de hauteur et d'une grosseur proportionnée: tandis que les mêmes espèces, plantées en même temps, ont en général deux ou trois pieds de moins.

» En 1820, j'achetai de nouvelles bruyères près de celles dont j'ai parlé plus haut. Je fis couper et brûler la bruyère et la fougère, suivant la méthode recommandée par M. Cobbett, dans l'ouvrage intitulé *Séjour d'une année en Amérique*, et, l'année suivante, je plantai environ douze acres d'arbres forestiers. Dans une partie de ces terrains, je fis répandre les cendres de bruyère avant d'y planter les arbres; dans l'autre, je les fis enlever. Dès l'année suivante, les arbres plantés avec les cendres avaient une supériorité marquée sur ceux qui n'avaient pu profiter de cet engrais, et la différence est devenue de plus en plus remarquable. En effet, elle est aujourd'hui si grande, qu'on a de la peine à croire qu'elle ne soit produite que par la cause dont je viens de parler; et cependant il ne peut y en avoir d'autre, la terre, qui est absolument semblable, ayant été préparée tout à fait de la même manière, à part la préparation des cendres, et plantée en même temps avec le même plant. Dans un des endroits plantés, les arbres ont de neuf à dix pieds de haut, et sont tellement rapprochés, qu'il faudra les émonder cette année, tandis que, dans l'autre, ils n'ont que trois ou quatre pieds, et sont bien loin de couvrir la terre de leurs branches; au point qu'au bout de dix ans les premiers auront la même valeur que les seconds après vingt et vingt-cinq ans!

» Sur une autre partie du même terrain, après avoir fait enlever les cendres de bruyère, je répandis de la marne et de la terre à brique; cet

(1) NOTE DU TR. Arbre résineux de la famille décandrie monogynie de Linnée.

engrais a produit le même effet que les cendres : les arbres au pied desquels il se trouvait sont devenus très rapidement grands et vigoureux; de manière que je regarde la marne et la terre à brique comme un engrais précieux pour les arbres forestiers dans les terres maigres et légères.

» Sur ces entrefaites, je louai par bail emphytéotique quinze acres de bruyères, pour quarante ans, avec la condition de laisser, à l'expiration du bail, cent arbres par acre sur la terre. Il était évident que plus je ferais croître promptement les arbres, plus j'obtiendrais de profit, et, instruit par mes expériences précédentes, je résolus d'employer simultanément de la marne et du fumier. Je fis donner à la terre un double labour, d'abord avec la charrue à deux chevaux, puis avec celle à quatre, passant dans le même sillon, de sorte que le sol se trouva remué à une profondeur de dix-huit à vingt pouces. Je fis alors étendre dessus environ vingt charretées de marne par acre, que je laissai pulvériser pendant l'hiver, et, au printemps suivant (en avril 1824), ayant ajouté à peu près la même quantité de fumier, je fis labourer de nouveau et je plantai mes arbres, en essences de chêne, de frêne, d'orme, de châtaignier, de peuplier noir et de quelques autres espèces.

» Ils réussirent à merveille et la plupart poussèrent des jets vigoureux dès le premier été; la seconde année ils couvraient presque le sol; mais c'est surtout cette année (1826) que leur croissance a été vraiment prodigieuse; la plupart des frênes ont donné des pousses de plus de cinq pieds de longueur, et, ainsi que les chênes, ils ont augmenté en hauteur de trois pieds au moins. Les châtaigniers ne sont pas aussi bien venus; mais les peupliers ont fait tant de progrès qu'on les prendrait pour des arbres de huit à neuf ans. La grande sécheresse qui, l'été dernier, a brûlé les arbres dans les terrains maigres et mal entretenus, a au contraire beaucoup favorisé la croissance des miens. Jamais ils n'ont paru avoir besoin d'eau, quoiqu'ils n'aient pas reçu une seule goutte de pluie pendant plusieurs semaines, dans les jours les plus chauds de l'été.

» Sans doute une telle méthode entraîne un excédant de dépense que ne comporte pas le mode généralement suivi; mais on est bien amplement récompensé, comme je crois l'établir par les calculs suivans :

Dépense par acre de la plantation faite en avril 1824.

	Liv. st.	Sch.	Fr.	Cent.
20 charretées de marne à 15 deniers	1	5	31	25
20 Id. de fumier à 5 schellings	5	»	125	
Labour	1	10	37	50
Arbres, transport et plantage	7	10	187	50
Total par acre	15	5	381	25,

» Cette somme peut paraître un peu forte aux yeux de beaucoup de propriétaires; mais ordinairement on ne peut faire planter, en plant de bonne qualité, et avec la condition de remplacer pendant trois ans, pour moins de 10 liv. (250 fr.) par acre, sans y comprendre les frais de labour; tandis que, lorsqu'on emploie des engrais, l'on n'est jamais obligé de remplacer, car tous les arbres prennent et viennent même assez rapidement pour qu'au bout de trois ans on puisse en transplanter au moins la dixième partie. Que l'on considère en outre combien il faut peu de temps pour retirer un profit d'une plantation, par la croissance accélérée des arbres. Je pourrais citer cent acres de terre qui ont été plantés, il y a quinze ou vingt ans, avec une dépense d'au moins 10 liv. (250 fr.) par acre, et dont les arbres aujourd'hui ne produiraient pas cette somme, tandis que, si l'on avait déboursé 5 liv. de plus (125 fr.) pour frais d'engrais, de labour et d'entretien, ils ne vaudraient pas moins de 50 à 100 liv. par acre (1,250 à 2,500 fr.).

» Souvent même on fait des économies encore plus mal entendues. Un de mes voisins, l'amiral Windham, planta la même année que moi (1824) environ quarante acres de terre. Des planteurs écossais lui avaient persuadé que ni les labours ni le sarclage n'étaient nécessaires; qu'il suffisait de faire un trou en terre, d'y déposer le jeune plant et de l'affermir avec le pied, pour avoir en peu d'années une plantation florissante et productive; quant au gazon et aux mauvaises herbes, suivant eux, ils maintenaient la chaleur des arbres et les défendaient en même temps de la sécheresse; en un mot, les frais de cette plantation économique ne devaient pas s'élever à plus de 3 liv. 10 sch. par acre (87 fr. 50 c.). Des offres aussi avantageuses ne pouvaient être rejetées : en conséquence, nos Écossais se mirent à l'œuvre et plantèrent les quarante acres; mais la plantation a manqué complétement; les arbres, en très petit nombre, qui sont encore en vie, sont presque entièrement étouffés par le gazon et les plantes grimpantes, et n'ont aucune valeur. La somme de 3 liv. 10 sch. par acre, formant un total de 140 liv. sterl. (3,500 fr.), est donc tout à fait perdue, et il faut y ajouter en outre la perte de temps, qui est irréparable.

» La raison de l'économie parcimonieuse qu'on apporte, en général, dans les plantations d'arbres forestiers me paraît facile à expliquer. La plupart des propriétaires plantent aussi économiquement que possible, parce qu'ils sont persuadés que c'est de l'argent enfoui au profit de leur postérité, ou que l'époque d'en recueillir les avantages est si éloignée et si incertaine, que l'opératio mérite à peine le peu d'argent qu'ils consentent à y mettre. Mais, si une fois ils étaient convaincus qu'en se mon-

trant plus généreux, ils pourraient eux-mêmes se procurer, en peu de temps, un revenu certain, un des plus grands obstacles qui s'opposent à l'adoption d'un bon système de plantation se trouverait écarté et nous pourrions voir encore des forêts florissantes de chênes et d'autres arbres précieux pour la charpente et pour la construction embellir nos campagnes par leur feuillage varié, et remplacer ces innombrables sapins, arbres d'un aspect sombre et monotone, d'un rapport médiocre et qui menacent de tout envahir.

(*Technological Repositary.*)

Moeurs.

TOILETTE D'UNE DAME HÉBREUE (1).

Les premières lueurs de l'aube brillent sur le faîte du temple de Jérusalem et dorent les côteaux d'Hébron et de Sinaï. La foule du peuple se presse dans les rues de la ville, et ce mouvement matinal annonce que le jour d'une solennité publique vient de naître. Troublée dans son sommeil, au fond du palais qui la dérobe à tous les regards, la jeune Rachel, qui repose, entourée de ses femmes, sur des coussins garnis de peaux de bêtes et sous les tissus précieux qu'a préparés l'industrie phénicienne, s'étonne de s'éveiller avant l'heure ordinaire où ses beaux yeux s'ouvrent à la clarté du jour. Les suivantes, dont les pieds sont chargés de petites clochettes d'argent retentissantes, environnent sa couche : elles portent de courtes tuniques qui n'atteignent pas le milieu de la jambe, et leurs cheveux sont retenus par un filet de soie de diverses couleurs (2).

(1) NOTE DU TR. Un écrivain allemand, en consultant avec une érudition patiente la plupart des écrivains profanes, est parvenu à nous faire connaître tous les artifices de la toilette chez les Romains. Ce docte ouvrage, sur un léger sujet, a été publié sous le titre de *Sabine ou Une dame romaine à sa toilette*. C'est en puisant dans des sources encore plus augustes que l'auteur de l'article qu'on va lire a pu nous offrir le tableau de la toilette d'une belle Israélite.

(2) NOTE DU TR. Voyez la description de ces bonnets en réseau, avec les injonctions

La première présente à sa maîtresse de simples sandales faites de peau de chèvre, rattachées sur le pied par deux bandelettes, dont l'une se place entre l'orteil et le doigt voisin, et dont l'autre, après avoir décrit deux fois le tour de la jambe, vient se réunir à la première. Rachel dépose l'étoffe de coton qui enveloppait sa tête, et reçoit des mains d'une de ses femmes un réseau de laine pourpre dont le bord étincelle d'or et d'argent, et qu'un demi-cercle de métal, d'où s'échappent quelques mèches de tissu, sert à contenir par derrière. Par dessus la courte chemise de lin, le *syndon* (1) dont la transparente finesse la couvre sans la voiler, tunique sans manches qui ne descend pas jusqu'au genou, on jette un second vêtement, d'une légèreté et d'une transparence égales, mais qui l'enveloppe tout entière de ses vastes replis. Une draperie qui se soulève découvre l'asile intérieur et secret où, sous l'ombre des palmiers et des dattiers qui entretiennent la fraîcheur de l'onde jaillissante dans un bassin de marbre, Rachel goûtera le plaisir du bain, volupté dont les mœurs asiatiques et les ardeurs du climat d'Orient font une nécessité première et un acte pieux.

Nous ne porterons pas un regard profane sur la chasteté de cet asile que le roi David ne respecta pas toujours; nous attendrons le moment où la belle Israélite, précédée de ses suivantes, quitte le bain pour entrer dans le boudoir mystérieux, sanctuaire de la toilette. Cette chambre est séparée de la chambre à coucher par ces peaux de tigre et de panthère travaillées avec un art infini, et qui servaient à établir les diverses subdivisions des maisons opulentes. L'odeur de la myrrhe, de l'ambre, du bisam, de l'aloès, se répand de toutes parts. Des urnes d'or, ciselées avec délicatesse, et dont le couvercle est travaillé à jour, laissent échapper des flots d'encens. Autour de la chambre sont rangés avec ordre des vases d'albâtre de petite dimension, et dont l'ouverture est assez étroite pour ne verser que goutte à goutte les parfums qu'ils renferment. Leur forme est ovale; quelques uns sont de marbre du Liban; d'autres sont taillés dans l'onyx. L'œil est attiré surtout par l'éclat des miroirs ovales, entourés de perles et de pierres précieuses (2), les uns d'airain, les

du Talmud contre l'abus des rubans placés dans les cheveux. *Talmud*, III, 80. Le Talmud est, comme on sait, le recueil des traditions rabbiniques. Certains docteurs israélites lui accordent presque la même autorité qu'à la loi écrite, c'est-à-dire qu'à la Bible.

(1) *Isaïe.*

(2) NOTE DU TR. *Moïse*, liv. II, 38, 8. Les miroirs de son époque étaient de cuivre. Job. 37, 18, parle des miroirs d'argent. Les Arabes des premiers siècles qui ont suivi l'hégire se servaient de miroirs de cuivre: on trouve des miroirs de ce genre dans les cabinets des amateurs.

autres d'argent, de formes convexe et concave, et que les suivantes s'occupent à éclaircir, en passant sur leur surface polie une éponge d'hysope. Dans de petits coffrets d'or, de bois d'aloès et d'ébène, sont rangés ces bijoux nombreux et d'un grand prix qui excitèrent si souvent le courroux des prophètes ; on y voit des colliers et des anneaux, des bracelets de plusieurs espèces, et ces chaînes, et ces boucles d'oreilles, et ces ornemens que les femmes hindoues, fidèles aux antiques usage de l'Asie, suspendent encore à leurs narines. Les desservantes de ce temple de la parure et de la beauté féminines tiennent entre leurs mains des vètemens de diverses couleurs, des étoffes précieuses, différentes de forme, et d'une magnificence rivale, qu'elles suspendent sur le *kanklin* (1), large vaisseau d'airain, couvert d'un grillage de même métal, où l'encens brûle sur des charbons ardens, et imprègne de ses parfums les tissus ainsi exposés aux vapeurs odorantes qui s'en échappent.

Ce ne sont encore là que les préparatifs de la toilette de Rachel. Assise à la mode orientale sur les tapis dont le parquet est couvert, elle livre à ses suivantes les flots ondoyans de sa belle chevelure noire ; on en fait voltiger les boucles au dessus des cassolettes dont les émanations la pénètrent ; on l'arrose ensuite d'huile de nard, de myrrhe et de cinname. Je suis forcé de le dire, Rachel et ses femmes ne connaissent point l'usage du peigne, cet instrument si nécessaire de parure et de propreté. Les suivantes passaient et repassaient leurs doigts blancs comme l'ivoire à travers les boucles naturelles que formait la chevelure de leur maîtresse. Contraint à un pareil aveu, j'ai consulté, pour éclairer ma religion, un volume allemand de grosseur respectable et d'une effrayante érudition ; son titre : *De l'usage du peigne chez les femmes juives*, me donnait de légitimes espérances. L'auteur, après avoir parlé long-temps de Dalila et pris aux cheveux Samson, après une dissertation de quarante pages sur les médailles syriennes, après une excursion dans la toilette des Athéniennes et des Romaines, termine son ouvrage par ces paroles qui font ressortir l'utile emploi des deux cent trente pages in-4° qui précèdent : *Tout bien considéré, et en définitive, je crois que les dames juives se peignaient avec leurs doigts* (2).

(1) *Talmud*, 6, 77.

(2) Note du Tr. Nous serions presque tentés de contester ici l'exactitude des conclusions de l'érudit allemand. Le temps, qui semblerait n'avoir, en Égypte, ni faux ni ailes, a respecté des peignes égyptiens, et, ce qui est plus remarquable encore, des perruques. On peut en voir aujourd'hui dans plusieurs collections d'antiquités. Il serait singulier que les Hébreux, qui ont vécu plusieurs siècles sur les bords du Nil, n'eussent pas adopté l'usage de ces utiles instrumens.

Cette opération terminée, on attache avec des bandelettes rouges les cheveux de Rachel, auxquels l'art des suivantes a prêté l'éclat du jais et la suave odeur qui s'exhale des bois fleuris de Cachemire. Une femme s'approche tenant à la main une petite boîte carrée, faite d'ivoire, où l'on jette une substance onctueuse et parfumée (1), que l'on a réduite à l'état liquide en la présentant au feu d'un brasier. Elle trempe dans ce parfum, dont la couleur est noire et brillante, le *makachol* (2), petit pinceau d'argent qui s'élargit un peu à son extrémité et se creuse de manière à recevoir et conserver la matière colorante. Rachel ferme ses paupières, le pinceau glisse horizontalement entre les deux rangs de cils qui les garnissent, et, quand elle rouvre ses yeux, la double ligne noire qui en décrit le contour augmente leur éclat, semble les agrandir et leur communiquer je ne sais quelle langueur majestueuse et quelle grace mélancolique, dont on ne concevra aisément le charme que si l'on a pu entrevoir quelqu'une de ces beautés orientales que les harems renferment aujourd'hui. Le pinceau se promène de même sur les sourcils de Rachel; leur courbe légère en devient plus brillante, et l'on a soin de prolonger les lignes de manière à ce qu'elles se touchent et se confondent au dessous du front.

La jeune juive, se levant ensuite, va examiner elle-même, devant le miroir de bronze poli qui se trouve au fond de la chambre et semble concentrer tous les rayons du soleil, le résultat du travail de ses femmes: elle leur ordonne de corriger l'angle aigu que forme la rencontre des deux arcs d'ébène tracés par leur pinceau au dessus de ses yeux, et de les réunir par une ligne sinueuse d'un effet bizarre, qui continue les deux sourcils et les confond dans une ondulation légère. Elle dépose ses vêtemens du matin, la chemise de dessous, le *ch'tonet* (3) dont le nom rappelle le *chiton* des Grecs et la *tunique* romaine, et se fait apporter un autre tissu de même forme, mais beaucoup plus étroit et fait d'un byssus soyeux et très fin. Ce vêtement de dessous, qui ne tombe pas jusqu'à la cheville du pied et dont les manches atteignent à peine jusqu'au coude, monte très haut et couvre toute la poitrine : fermé par derrière au moyen d'une agrafe d'argent fort serrée, il laisse deviner, sans les révéler à la vue indiscrète, les formes gracieuses dont la nature a doué la belle Rachel. La partie supérieure de cette chemise, brodée avec beau-

(1) La Bible fait souvent allusion à cette coutume.

(2) *Talmud*, 6, 43.

(3) Note du Tr. Voyez les sculptures de Persépolis et les notes des divers voyageurs. Jerusalem, dans le temps de son luxe et de son éclat, avait adopté plusieurs coutumes babyloniennes, etc.

coup d'art et de richesse, offre à la vue étonnée des fleurs et des fruits imités en or et en argent ; une frange de soie violette la borde et fait ressortir encore la blancheur éblouissante de l'étoffe et sa transparence aérienne.

Les femmes passèrent beaucoup de temps à disposer avec une élégante recherche les petits plis que ce vêtement léger formait par devant. Puis, elles placèrent devant elle plusieurs paires de sandales, toutes semblables quant à la forme : toutes différentes quant aux ornemens et aux couleurs. Les courroies et les bandelettes qui servaient à les fixer étaient rouges, ou jaunes, ou bleues, quelquefois même de plusieurs nuances à la fois. Celles-ci se fermaient au moyen de plusieurs chaînes de métal ; celles-là au moyen d'agrafes d'or ou d'argent, imitant le bec d'un aigle ou la griffe d'un vautour. Elle en choisit une dont le travail délicat offrait l'image d'un treillis de couleur pourpre, qui, retenant la jambe sans la couvrir, servait à rehausser l'éclat de la peau ; un fermoir en pierres précieuses l'empêchait de se détacher ; et Rachel ayant fait plusieurs pas dans son boudoir, loua vivement le talent des ouvriers tyriens qui fabriquaient de si beaux ouvrages.

Une seconde tunique, beaucoup plus longue que la première, et qui, montant moins haut, laissait apercevoir les broderies de sa chemise de dessous, fut ensuite apportée. Des fleurs de couleur écarlate y étaient semées sur un fond blanc ; les manches en étaient très amples, et elle formait beaucoup de plis autour du corps de la belle Israélite. Le bout des manches était enrichi de pierreries, de broderies en or et de petites étoiles d'argent ; le contour, marqué par une frange de pourpre très large, étincelait de perles et de pierres fines de distance en distance. La queue de cette tunique traînante soutenait plusieurs rangs ou cercles de métal battu et poli qui l'empêchaient de flotter au gré des vents ; au dessous de cet ornement qui n'était point sans un but d'utilité, des broderies représentant le disque de la lune et l'orbe du soleil exécutés en or et en perles, servaient de bordure et de frange à ce vêtement magnifique dont les vastes dimensions donnaient à Rachel cette majesté, cet air de dignité pompeuse, si souvent reprochés par Jérémie aux filles superbes de Juda.

Il fallait encore une ceinture destinée à maintenir les plis de sa robe et à dessiner la taille élégante de Rachel. Nulle partie de la toilette des dames hébreues n'était plus riche et plus ornée que celle-ci. La belle Israélite se fait donner le coffre où sont renfermées toutes les variétés de cette parure : on y voit des ceintures de toutes les dimensions et de toutes les nuances, depuis deux pouces jusqu'à cinq de largeur, et de trente jusqu'à quarante pieds de long. Par un artifice que les modernes ont imité ou

peut-être inventé de nouveau, ces ornemens étaient disposés de manière à ce qu'en décrivant plusieurs fois le tour du corps, leur spirale multipliée offrît à l'œil des paysages, des figures, des emblèmes, qui ne présentaient une forme régulière que lorsque la ceinture était à sa place et quand on avait rapproché avec adresse les diverses parties qui la composaient. C'est précisément sur le même modèle que les éventails de nos dames sont fabriqués, et que l'on voit de petits tableaux, peints sur la tranche de certains livres, changer de face et produire différens effets, suivant qu'on les ferme qu'on les ouvre, qu'on les resserre ou qu'on les étend. La ceinture adoptée par Rachel, après quelque hésitation, était écarlate et de la même nuance que les fleurs dont sa robe était semée ; le tissu, d'un coton très fin et d'une largeur remarquable, était enrichi de guirlandes de fleurs orientales qu'un habile artiste avait brodées en argent. Lorsque cette ceinture (1), posée très bas, pressa la taille souple et gracieuse de la belle juive, et que l'on eut ajusté au dessous du sein les deux extrémités garnies de franges qui, retombant sur le côté, allaient se mêler aux derniers plis de la robe, vous eussiez dit cette déesse syrienne dont la beauté obtint un culte des Hébreux infidèles et prit place auprès de Vénus elle-même, dans les fables gracieuses de la Grèce.

L'heure avance cependant, et le bruit des psaltérions et des cymbales a frappé l'oreille de Rachel, qui tremble d'arriver trop tard dans le temple saint, où déjà le peuple se rassemble et où doivent briller ses rivales. Elle veut que ses femmes se hâtent davantage ; on s'empresse de lui apporter le turban magnifique dont elle va, pour la première fois, parer sa tête. Sa forme est celle d'un casque : par derrière, une longue ganse de soie bleue et or retombe sur ses épaules ; sur le devant, à la naissance des cheveux, plusieurs fils de soie, qui vont se nouer derrière la tête, soutiennent horizontalement trois coques de forme à demi ovale, disposées avec élégance et d'un tissu de lin aussi délicat et aussi blanc que la mousseline. Un ruban de couleur pourpre serpente dans l'espace resté vide et suit les différens contours du turban ; enfin une autre étoffe pourpre d'une nuance moins prononcée dirigée dans un sens contraire, vient croiser à angle droit les sinuosités du ruban et compléter cette élégante coiffure (2), au dessus de laquelle brillent l'airain du casque et l'aigrette d'où s'échappent les torsades qui flottent au gré des vents.

A cet ornement qui réunit la grace, le luxe asiatique et une sorte de majesté fantastique et de dignité guerrière, on joint une autre parure qui semble rappeler le caractère sacerdotal et altier dont toute

(1) *Isaïe*, 3, 21.
(2) *Talmud*, 6, 39.

la nation juive était empreinte. C'est une tiare, cercle étincelant et mince dans lequel des perles enchâssées traçaient des caractères sacrés, et qui, entourant sans la couvrir la partie du front de Rachel la plus voisine des sourcils, va se perdre sous le casque : au dessus des tempes, deux chaînes de corail suspendues à ce bandeau (1) suivent la ligne des joues et se réunissent au dessous du menton. C'est là l'ornement national et le trait caractéristique des femmes juives. Leur figure ordinairement longue et leur physionomie énergique s'encadraient, si j'ose me servir de ce terme, dans cette prison de perles, de corail et d'or, avec une grace particulière ; et si nous sommes loin de conseiller l'adoption d'un tel ornement aux dames dont le visage arrondi n'y trouverait aucun avantage, nous pensons que cette double chaîne de corail, tombant de chaque côté des joues, accompagnerait très bien ces figures un peu alongées qu'elle paraîtrait élargir, et dont elle corrigerait l'ovale trop aigu à son extrémité inférieure.

Croyez-vous, lecteur, et vous surtout dont le sexe rend votre curiosité plus ardente à pénétrer les saints et doctes arcanes de la toilette, telle qu'on la comprenait il y a vingt-trois siècles ; croyez-vous que la parure de Rachel soit complète? Ce serait une grande erreur. Nous n'avons encore assisté qu'au premier acte de ce drame si important dans la vie des femmes de toutes les époques et de tous les pays. Rachel appartient à l'une de ces nobles familles qui jouissent de tous les biens, et, grace à un droit héréditaire, voient le reste des hommes ramper sur la terre à une distance incommensurable : le luxe, la magnificence, sont les habitudes de ses premières années ; cette fille d'illustre race ne conçoit guère comment on peut marcher autrement qu'avec des sandales rehaussées d'or, ou boire dans une coupe de simple argile. On ne doit donc pas remarquer avec surprise les longs et dispendieux apprêts de sa toilette. Le temps avait cessé, où les vierges de la Judée s'endormaient sous la tente nomade, le corps enveloppé d'une vaste pagne, sans autre ornement que leur beauté native, et peut-être une zone légère, fixée autour de leurs reins. Juda n'est plus errante ; le désert a cessé de s'étendre devant les pas fatigués de ses enfans ; toute la splendeur des monarchies d'Assyrie et de Babylone s'est transmise à Jérusalem : « Dieu la punira bientôt, s'écrie Ézéchiel, de l'orgueil de ses filles et du luxe voluptueux de leurs vêtemens. »

Mais revenons à notre jeune Israélite. Les derniers soins de la parure en étaient la partie la plus délicate et la plus brillante. On étala devant

(1) *Talmud*. [illegible]

elle et l'on compara entre eux des bijoux de toute espèce, dont la multitude égalait la variété. Dans ce nombre il y avait des anneaux que l'on suspend aux oreilles, ainsi que d'autres ornemens destinés au même usage, de très grande dimension et divisés en deux parties, l'une d'argent, semblable à une lentille oblongue et plate, l'autre d'or, soutenue par la première et affectant la forme d'une petite coupe ou d'une urne d'or (1); telle fut la paire de boucles d'oreilles que choisit la belle Juive. Ses suivantes, après avoir introduit cet ornement dans les ouvertures pratiquées pour les recevoir, et où de petites chevilles d'ébène en occupaient la place, afin d'empêcher le rapprochement des chairs, suspendirent encore d'autres anneaux d'argent plus petits, non-seulement à la partie inférieure de l'oreille, mais autour de la partie supérieure qui, selon la bizarre coutume toujours respectée en Asie, était percée d'un grand nombre de petits trous.

Si cette singulière parure vous surprend, votre étonnement va bientôt s'accroître. Ce n'est pas seulement aux cartilages de l'oreille, mais a ceux du nez, plus délicats encore et plus flexibles, que les femmes de Rachel suspendent des anneaux d'or. L'un de ces anneaux est si large qu'il enveloppe la lèvre inférieure et supérieure, en laissant à la bouche la liberté du mouvement. Quand Rachel marche, toute cette bijouterie s'agite et résonne, bruit dont les femmes orientales sont encore charmées, et qui accompagne comme on sait les pas cadencés des bayadères.

On essaya ensuite plusieurs bracelets composés de fils d'or et d'argent, et qui, attachés par une agrafe de pierres fines, couvraient tout l'avant-bras jusqu'au coude. Rachel les disposa de manière à ce que les moins larges de ces bracelets s'éloignassent le plus du poignet; une chaîne de petites pierres, entremêlées de sonnettes d'argent très minces, était suspendue à l'agrafe du dernier bracelet; et le Talmud (2), dont nous ne contredirons pas l'autorité vénérable, rapporte que le son de ces clochettes, agitées par la main des beautés d'Iraël, était souvent un signal d'amour et un appel du plaisir.

A ces ornemens caractéristiques il faut ajouter plusieurs cercles d'argent poli, entourant la jambe au dessus du réseau qui retient la chaussure; chargés de petites chaînes de cuivre qui vont frapper contre le métal qui les supporte, ces autres bracelets, si l'on peut les nommer ainsi, plaisent à la vue, quand les plis de la robe se soulèvent en marchant, et frappent l'oreille d'un singulier murmure, à chaque pas que fait celle qui les porte.

(1) *Talmud*, 6, 43.
(2) *Talmud*, 8, 5.

Un vaste collier, composé de plusieurs rangs de perles, mêlées alternativement de petites boules d'or creuses, figurant des graines de différentes espèces, est suspendu au cou de Rachel et retombe sur sa poitrine, entre la tunique dont j'ai fait connaître les ornemens et la robe entr'ouverte qui les laissait apercevoir. Les cercles décrits par ce collier n'étaient pas concentriques. Le premier rang entourait le cou de Rachel et le dernier tombait jusqu'à sa ceinture. Une petite lune d'argent et un bijou d'or représentant le soleil (1), terminaient le dernier rang du collier auquel ils servaient de fermoir (2). Enfin on voyait dans plusieurs parties des autres rangs briller des serpens d'or, suspendus au fil de soie qui soutenait le collier, et une petite fiole d'onyx d'une blancheur éclatante, attachée par une chaîne au fermoir dont je viens de parler, complétait cet ornement coûteux, dont les rivières de diamans portées par les femmes de nos régions et des temps modernes égalent à peine la magnificence.

Ce fut ainsi, et dans ce costume éclatant et solennel, que Rachel, couverte d'un long voile à demi-soulevé, apparut dans le temple. Ses femmes jetèrent sur ses épaules, quand elle sortit, un vaste *simlah*, ou manteau carré, de couleur violette et qui correspondait aux *shals* modernes, qui sont, comme chacun sait, d'origine asiatique. La forme en était carrée; dénué de tout ornement, il était destiné à relever par le contraste l'élégance des autres vêtemens, et flottait autour d'elle en draperie élégante. Une agrafe, placée sur l'épaule droite, soutenait cette espèce de manteau.

Si mon goût me portait vers les recherches, les plaisirs et les longs développemens de l'érudition, j'aurais pu faire, à propos de chacune des parties qui composent la toilette de Rachel, un ingénieux commentaire qui en donnât l'histoire complète. Au moyen de quelques tautologies et par le facile secours des excursions et des épisodes, j'aurais pu, comme le docte Hartmann de Leyde, resserrer toute cette science de la toilette judaïque en trois volumes in-octavo (3), contenant *dix-huit cent quatre-vingt-treize pages*, les tables des chapitres, les tables des matières et les supplémens y compris; mais on ne m'aurait pas lu. J'ai dit en quinze pages précisément tout ce que renferment ces trois volumes; les dames, que sa terrible érudition aurait effrayées, sauront par moi comment Esther était parée, et quelles armes Judith avait jointes à son redoutable

(1) *Tertullien.*
(2) *Talmud*, 5, 12.
(3) *Die Hebräerin am Putztische und als Braut.* Amsterdam, 1809.

poignard. Je ne désespère pas de rencontrer, au premier bal de caractères que donnera la duchesse ***, quelqu'une de mes compatriotes sous le costume de Dalila, une paire de cymbales entre les mains, et telle que je viens de décrire mon héroïne : j'aurai contribué au plaisir public ; et je serai fier d'avoir influé sur mon siècle.

(Blackwood's Magazine.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences naturelles.

Aurore boréale du 25 *septembre* 1827.—Ce brillant météore, propre aux hautes latitudes, devient extrêmement rare vers le milieu de la zone tempérée. Il n'y a guère plus d'un demi-siècle qu'il se montrait, presque tous les ans, dans le nord de la France, et souvent même plusieurs fois dans le cours d'une année. Par quelles causes s'est-il éloigné de nous? L'explication du phénomène devra être considérée comme incomplète, si l'on ne parvient point à rendre compte des circonstances atmosphériques qui déterminent son apparition. Nous sommes encore bien loin de pénétrer tous les mystères de la météorologie; et, pour cultiver avec plus de succès cette partie de la physique, d'un usage si important et si habituel, il nous faut de nouvelles méthodes et d'autres moyens d'observations. La description de l'aurore boréale du 25 septembre, par M. T. Forster, mérite de fixer l'attention des physiciens.

L'observateur était aux environs de Malensford, dans le comté d'Essex. Vers les 9 heures du soir il vit au nord une lumière très vive; elle s'étendit peu à peu vers le N.-N.-E., et prit une teinte rougeâtre : des nuages interrompirent les observations pendant deux heures. Vers minuit, le ciel était serein et le météore répandait autant de lumière que le plus beau clair de lune. Le plus grand éclat était au nord, d'où les jets lumineux s'élançaient de l'horizon vers le zénith : ces jets irréguliers et divergens semblaient partir d'un foyer commun vers le N.-N.-O., mais un peu rapproché du nord. D'autres jets de lumière blanche, mais plus faibles, et quelques uns jaunâtres et plus éclatans, partaient de différens points, sans foyer apparent. Le rouge avait disparu, et le blanc devint si dominant et si intense, que l'observateur fut frappé de l'exacte ressemblance entre *l'aube du jour* et la clarté répandue alors dans l'atmosphère et sur tous les objets. Les anciens, dit-il, ont appliqué avec justesse le nom

d'*aurore* à ce phénomène. L'éclat de celui du 25 septembre se soutint pendant toute la nuit, et ne fut effacé que par le jour naissant : il disparut comme la lumière des étoiles, en présence de celle du soleil. Ainsi le météore durait encore pendant la matinée du 26, et il ne fut pas possible d'en observer la fin. On est donc fondé à penser qu'il peut y avoir à notre insu des *aurores boréales* dans le jour, et que les circonstances atmosphériques nécessaires pour leur production ne dépendent point essentiellement de l'abaissement du soleil au dessous de l'horizon : en un mot, que, pour arriver à la connaissance des causes de ce beau phénomène, il ne suffit point de l'observer comme on l'a fait jusqu'à présent; qu'il faut le considérer sous d'autres points de vue, et recommencer, au moins en grande partie, une étude que l'on croyait plus avancée.

Rocher de cuivre près de la rivière Ontonagon.— Lorsque M. Cass eut terminé à *Fond du Lac* les négociations dont il était chargé, il profita de la paix qu'il venait de conclure avec les Indiens, pour charger une partie de son escorte d'une expédition vers ce rocher célèbre, afin de le reconnaître et d'examiner s'il serait possible de le transporter tout entier à Washington, centre du gouvernement de l'Union. On regrette que l'officier chargé de cette recherche ne se soit attaché qu'à l'objet spécial de sa mission, et qu'il n'ait pas décrit cette masse métallique que sa grandeur et sa forme ont fait nommer *rocher*. Il paraît qu'elle est effectivement très considérable, car le résultat de l'examen fit renoncer entièrement à l'idée de déplacer une masse aussi pesante. Le transport par terre serait au dessus des forces humaines, dit l'officier dans son rapport; et, quant au transport par eau, il faudrait creuser le lit de la rivière, peut-être même ouvrir un canal exprès pour cet objet. L'expédition fit d'inutiles efforts pour détacher au moins un échantillon de cette merveille de l'Amérique; on l'environna d'un grand feu afin de la ramollir et de l'entamer plus facilement : toutes ces tentatives n'eurent aucun succès, et la masse subsiste encore telle que la nature l'a formée, toujours également digne de l'attention des géologues, qui ne manqueront pas sans doute d'en faire un sujet d'observations, avant que les spéculations des mineurs la fassent disparaître. Nous sommes bien aises d'apprendre qu'elle ne sera pas déplacée, et qu'elle demeure intacte; ainsi, les traces de son origine ne seront point effacées, et elle pourra servir aux progrès de la science : quelques connaissances de plus ne sont pas moins précieuses qu'un stérile monument érigé sur une place publique.

En considérant le transport de cette masse comme une question de mécanique, on regrette d'autant plus qu'on n'ait pas une description et

une mesure exactes de ce prétendu rocher. On ignore s'il serait effectivement plus difficile à mouvoir que les masses de granit transportées et élevées à l'aide de machines par les Égyptiens, à l'époque de leurs grands travaux ; que l'obélisque de Cléopâtre, par exemple, envoyé d'Alexandrie à Rome dans un temps où la mécanique n'avait pas encore toutes les ressources qu'elle a aujourd'hui, et dressé enfin par ordre du pape Sixte-Quint ; que la grande pierre du fronton du Louvre, masse de 56 pieds de haut sur 8 de large, mais que son peu d'épaisseur rendait très fragile, et qui fut élevée et mise en place sous la direction du célèbre Perrault ; ou enfin que le bloc de granit transporté à Pétersbourg par terre et ensuite par eau, pour servir de piédestal à la statue de Pierre-le-Grand. Mais ce que les Pharaons firent exécuter en Egypte, les Césars dans leur empire, Louis XIV au Louvre et un autocrate dans sa capitale, ne sera point entrepris par le gouvernement des Etats-Unis ; dans ce pays les grands travaux doivent avoir un but vraiment national, et se recommander par une haute utilité.

Il paraît que le cuivre natif est encore plus abondant au nord de l'Amérique que dans l'ancien continent, au nord de l'Asie. Cependant l'indigène américain ne sait en faire aucun usage, au lieu que le *Tchoude*, habitant de l'Altaï, est parvenu à fabriquer avec ce métal des haches, des armes, des ornemens. En tout ce qui tient à la civilisation, l'ancien monde a été le précurseur du nouveau ; un jour peut-être celui-ci rendra à son aîné l'équivalent des leçons qu'il en a reçues.

Amherstia nobilis.—Aucune *flore* des Indes-Orientales n'avait parlé de cet arbre, avant qu'il eût été tiré des provinces détachées depuis peu de l'empire des Birmans, et transporté dans le jardin des plantes de Calcutta. M. Wallich, surintendant de ce jardin, assure qu'un *amherstia* en pleine floraison surpasse en magnificence tous les végétaux de cette contrée, que la nature a cependant traitée avec une si grande prédilection.

Cet admirable végétal appartient à la famille des légumineuses et se rapproche beaucoup des *hétérostemes* de Desfontaines. Qu'on se représente un arbre chargé de grappes pendantes, de fleurs élégamment disposées autour d'un support de deux pieds de long et formant un cône de même longueur et de dix pouces de diamètre à la base ; un feuillage d'une agréable couleur glauque et luisant ; des feuilles de 18 pouces de long, ailées, composées de huit à dix paires de folioles ovales, oblongues, qui n'ont pas moins de dix pouces de longueur. L'écarlate et le jaune se marient agréablement sur les fleurs.

Nous n'avons pas assez de données sur cet arbre pour savoir s'il pourra s'acclimater dans quelques parties de l'Europe. Les serres chaudes seront son premier asile, mais ne devrait-on pas l'essayer en pleine terre, d'abord en Italie et successivement vers le nord? Le jasmin blanc nous vient des contrées entre les tropiques, et cependant il supporte assez bien nos hivers. Ne désespérons point d'avoir un jour l'*amherstia nobilis*, sinon dans toute sa splendeur, au moins assez bien conservé pour ajouter de nouveaux agrémens à la décoration de nos bosquets. Les Anglais, qui seuls possèdent encore ce trésor, pourraient le transplanter dans les jardins de Malte : il passerait ensuite en Portugal, etc. Ces tentatives pour acquérir une plante d'ornement ne seraient pas plus difficiles et encore plus recommandables, si elles avaient pour objet des plantes usuelles auxquelles la nature n'a pas refusé la faculté de changer de climat, et qu'il serait possible de naturaliser dans le milieu de l'Europe.

Pin de la Caroline ou de Californie (pinus lambertiana). — Ces détails ont été communiqués par M. Sabine à la Société Linnéenne de Londres : ils nous apprennent que la flore de l'Amérique du Nord peut faire à l'Europe un présent d'un plus haut prix encore que celui du magnifique pin de lord Weymouth *(pinus strabus)*, qui décore les parcs, les avenues des promenades publiques, et devrait être répandu dans les forêts. La grandeur prodigieuse du pin de Californie le rendrait éminemment propre à des emplois qui exigent aujourd'hui toutes les ressources de l'art du charpentier : avec des poutres de 60 mètres de longueur, et des planches dont deux suffiraient pour le parquet d'une grande salle, les constructeurs acquerront de nouveaux moyens et sauront en faire usage.

Le *pin de Californie* (ce nom paraît être celui qui lui convient le mieux) se rapproche du pin de Weymouth et du pin Combro : ses feuilles sont au nombre de cinq dans la même gaîne. Ses amandes sont mangeables ; l'arbre en donne beaucoup ; on les fait griller comme des châtaignes et on les apprête de différentes manières. La résine extraite du bois par une haute température perd assez promptement son odeur caractéristique, et acquiert une saveur douce ; les indigènes s'en accommodent, et cette production de leurs forêts leur tient lieu du sucre. Tous les pins participent plus ou moins à cette propriété ; dans le Nord, le *liber* et le suc résineux de ces arbres sont quelquefois un aliment pour l'homme, et dans tous les temps les herbivores les recherchent avec avidité.

Mais ce n'est point en considération de ces produits que la culture du

pin de Californie doit être recommandée; c'est comme un arbre forestier qu'il faut introduire en Europe ce géant végétal. Il atteint, dit-on, plus de 200 pieds de hauteur (61 mètres au moins), et 60 pieds (18 mètres 1/2) de circonférence; sa hauteur ordinaire est de 150 pieds (plus de 46 mètres) et sa circonférence de plus de 20 pieds (6 mètres 1/2) : il abonde dans les terrains sablonneux, ce qui fait présumer qu'il réussirait dans les landes des deux anciennes provinces maritimes de la France, dans une partie de la Champagne, et dans l'immense étendue de sol de cette nature qui borde le sud de la mer Baltique, depuis le sud jusqu'à l'embouchure de la Néva. M. Sabine dit, il est vrai, que, dans son pays natal, cet arbre paraît confiné entre le 40me et le 43me degré de latitude ; mais, dans l'Amérique septentrionale, les froids du 43me degré surpassent ceux du nord de la Pologne. Il est donc hors de doute que le pin de Californie peut trouver une nouvelle patrie dans tout le nord de l'Allemagne, en Pologne, en Danemark, etc. On est également assuré qu'il peut embellir tous les pays où le pin de Weymouth a été planté avec succès.

Champignons parasites. — Le docteur Mitchell, de New-York, vient de signaler un fait fort extraordinaire en histoire naturelle. Ce savant, à la suite d'un grand nombre d'observations, a reconnu l'existence de champignons parasites sur le corps de quelques insectes *vivans*. Cette végétation n'est pas particulière à une seule classe d'insectes, mais peut s'observer aussi sur les guêpes, les sphynx et un grand nombre d'autres. Ce qui n'est pas moins singulier, c'est que plusieurs espèces de ces champignons croissent simultanément sur le même individu. Quelques uns commencent leur végétation destructive comme les larves de l'ichneumon, dans le corps même de l'insecte, et continuent leur action jusqu'à ce qu'elle ait amené la mort de l'animal. Les individus qui offrent l'exemple de cette association singulière de la vie animale et de la vie végétale sont détruits par une putréfaction rapide ; cependant leur existence est d'assez longue durée pour qu'ils puissent être recueillis par les naturalistes et fournir à leurs observations. Le docteur Mitchell pense que cette espèce de champignons parasites, qui s'attache aux insectes, joue un rôle fort important dans l'économie de la nature, en mettant des bornes à l'accroissement prodigieux de cette classe d'animaux.

Physiologie. — Psychologie.

Développement extraordinaire des facultés intellectuelles et mo-

rales, à la suite de certaines maladies. — Pendant le séjour que les envoyés des États-Unis firent à *Fond du Lac,* pour négocier un traité avec les peuplades indigènes répandues autour du lac Supérieur, M. Mac Kenney, membre de la légation, fit de fréquentes visites à une jeune Indienne de quinze à seize ans, attaquée d'une hémiplégie dont les effrayans progrès annonçaient la fin prochaine de cette infortunée. Une couche de roseaux, étendus sur la terre, était son lit de douleur. On lui prodiguait toutes les ressources de la médecine des sauvages, c'est-à-dire que les *sorciers* s'évertuaient autour d'elle pour chasser la maladie : mais la jeune fille avait perdu tout espoir. Elle ne s'occupait que du soin de consoler ses parens et de leur inspirer la résignation dont elle donnait l'exemple. Cette touchante piété filiale augmentait chaque jour l'intérêt que M. Mac Kenney portait à sa malade ; ce qu'il admirait surtout en elle, c'était une raison supérieure, une justesse d'idées et d'expressions, dont il semblait qu'une intelligence non cultivée n'est pas susceptible. Il n'eut pas le temps d'observer jusqu'au bout ce phénomène si digne d'attention, et, ce qui l'affligea beaucoup, il ne put rien faire pour lui rendre la santé ; il n'y avait point de médecin attaché à la légation, et M. Mac Kenney n'était que militaire. D'ailleurs, l'état de la malade ne laissait plus d'espérance : les nerfs optiques étaient paralysés, de manière que l'infortunée était aveugle.

Un voyageur a observé, dans une région montagneuse de la France, un fait analogue à celui que M. Mac Kenney a vu sur le bord du lac Supérieur. Dans un village de la Lorraine, où il s'était arrêté la nuit, ce voyageur fut conduit par son hôte dans la chambre qui lui était destinée ; il fallait, pour cela, traverser une pièce où la jeune fille de la maison reposait sur un lit. « Ne faites pas de bruit, dit le malheureux père, notre pauvre fille dort peut-être, et cela lui arrive si rarement ! son sommeil nous est si précieux ! en vérité, cette enfant vaut mieux que nous tous. » Malgré les précautions du père et du voyageur, la jeune malade entendit le bruit que l'on ne put se dispenser de faire en ouvrant la porte de sa chambre ; elle appela son père d'une voix si douce qu'elle sembla résonner sur le cœur ; la conversation s'engagea. « Ses idées, dit le voyageur, ne s'étendaient pas hors du cercle qu'elle avait parcouru, c'est-à-dire des objets qu'elle avait vus, et des livres qu'elle avait pu lire et comprendre ; mais, sur tout ce qui était à sa portée, ses notions étaient si justes, si nettes, si lucides ; elle en parlait avec une propriété d'expressions si remarquable, qu'il était impossible de ne pas admirer la précision et l'admirable simplicité de son langage. Chacune de ses paroles exprimait si bien la céleste pureté de son ame ! Son père avait rai-

son : on ne pouvait s'empêcher d'en convenir après l'avoir vue et entendue, et cependant sa famille valait beaucoup : elle était très estimée dans le village et tous les habitans s'affligeaient d'avance du malheur dont elle était menacée. »

Une petite-vérole répercutée avait mis cette jeune fille dans l'état déplorable où le voyageur la vit. La maladie avait épargné son beau visage, dont la pâleur n'affaiblissait point l'aimable expression ; elle a succombé sans doute. Il semble que les êtres de cette nature n'apparaissent sur la terre que pour y laisser de longs regrets.

On pourrait multiplier les citations et rapporter beaucoup d'autres exemples, presque tous de jeunes filles qui ont acquis, au prix de leur santé, et le plus souvent de leur vie, une intelligence et des qualités peu communes. Cette singulière influence des maladies tient-elle à l'organisation du sexe féminin ? Avant de s'occuper des moyens de résoudre cette question, il serait indispensable de constater les faits dont on aurait à rechercher la cause. Ces faits ont été observés et recueillis par des hommes : ils n'ont pu voir, sans une profonde émotion, dans un être faible et délicat, la force morale aux prises avec les souffrances physiques. L'observateur était peut-être trop affecté pour conserver cette indifférence philosophique qui laisse voir les choses telles qu'elles sont. Les recherches de cette nature sont plus difficiles qu'on ne le pense, et, pour les faire avec succès, il ne suffit pas d'être médecin.

Statistique. — Géographie.

Nous empruntons à l'*Asiatic Journal* quelques extraits d'une lettre datée de Canton, le 23 octobre 1827, qui contiennent sur le Céleste Empire des détails qui ne sont pas connus. Celui qui l'a écrite paraît bien informé, et les faits qu'il raconte ne sont nullement opposés à ce que les voyageurs les plus véridiques ont écrit sur le même pays.

« La relation de l'ambassade de Timkowski (1) à Pékin, en 1820, est très instructive ; on y trouve surtout d'excellentes notices sur la Mongolie, et ce que l'archimandrite Hyacinthe y a joint, contient de précieux documens sur le Turkestan.

» L'évêque qui venait d'être nommé au siége épiscopal de Pékin, avait obtenu de l'empereur la permission de se rendre en Europe pour voir sa vieille mère : le monarque ajouta gracieusement, en lui accordant ce congé, qu'il pouvait être sûr d'un bon accueil à son retour, et qu'il trou-

(1) MM. Dondey-Dupré ont publié une traduction de ce voyage.

verait sûreté et protection dans tout l'empire. De tous les missionnaires catholiques qui étaient à la cour, il ne restait plus qu'un Portugais fort âgé ; il a reçu depuis l'ordre de se retirer.

» *Changhahor hacha*, de la famille de Mahomet, et prétendant à la souveraineté de la Petite Bukarie, continue la guerre quoiqu'il ait été chassé successivement de Koten, d'Acksa, d'Yarkhand, de Kashgar, et poursuivi le long des frontières de la Chine. L'empereur témoigne beaucoup de dépit de ce que l'on n'a point réussi à saisir ce rebelle. Depuis quelque temps, la *Gazette de Pékin* n'en parle plus ; ce qui accrédite le bruit qu'il est plus redoutable que jamais, et sur le point de tenter une invasion.

» La relation de Timkowski n'est pas exempte d'erreurs. Il dit, par exemple, que la langue chinoise n'est pas susceptible d'être écrite avec un assez petit nombre de caractères invariables pour que l'on puisse imprimer un ouvrage chinois de quelque étendue avec des caractères mobiles ; mais, à Pékin et à Canton, une multitude de livres sont imprimés de cette manière : le docteur Morrisson en possède dans sa bibliothèque à Londres. Ces fautes légères n'empêchent point que cette relation ne soit le meilleur ouvrage que puissent consulter ceux qui veulent connaître l'Asie orientale. M. Klaproth n'a pas manqué de l'attaquer avec sa vivacité accoutumée, et, chemin faisant, le critique passe de la censure de Timkowski à celle du docteur Morrisson, dont le Dictionnaire *fourmille de fautes*, à ce qu'il assure, et ne vaut pas mieux que celui que Deguignes a publié sous le patronage de Napoléon. *Avec ces Dictionnaires*, dit-il, *on ne peut se dispenser de consulter les originaux :* il veut dire, apparemment, des Chinois qui sachent bien leur langue maternelle, et passablement celle dans laquelle on veut traduire. Mais Klaproth soupçonne que Morrisson a fait tout seul son Dictionnaire ; qu'il n'a consulté aucun Chinois. Il en doute actuellement ; bientôt il en sera persuadé, il l'affirmera dans ses critiques ; et, pour le prouver, il citera, comme une autorité sans appel, ses propres écrits dans lesquels il a exprimé ses premiers soupçons.

» Les lois pénales de la Chine sont d'une cruauté que la justice repousse avec horreur. Nous en avons vu depuis peu un exemple effrayant. Une jeune femme de dix-neuf ans avait essayé d'empoisonner son mari, et consommé le crime sur sa belle-mère. Saisie et traduite devant les tribunaux, elle fut condamnée au supplice nommé *ta-ling-chè*, dont j'omets les horribles détails. Après l'exécution, la tête de cette malheureuse fut mise dans une cage, transportée au lieu où le crime avait été commis, et suspendue de manière que chacun pût la voir ; car, à la Chine, comme

en Europe, on croit à l'efficacité de ces exemples pour détourner de la voie du mal ceux qui pourraient être tentés de la suivre.

» Dans ces pénibles circonstances, tout se passe à la Chine comme en Europe : les magistrats rédigent leur arrêt, qui est imprimé et publié; des poètes de circonstance font des *complaintes*, et des chanteurs ambulans les font entendre partout. Les récits du poète ne sont pas toujours conformes à ceux du juge ; c'est ce qui est arrivé dans l'affaire de la jeune femme. Suivant les détails de la procédure, cette infortunée, d'une santé très faible, était accablée de travail par sa belle-mère, grondée et battue lorsqu'elle n'avait pas pu faire sa tâche. La méchante vieille avait excité contre sa bru la haine de toute sa famille ; enfin, réduite au désespoir, elle voulut se délivrer de son odieuse belle-mère, et choisit la seule arme qui pût atteindre son ennemie, entre des mains aussi faibles que les siennes.

» On se doute bien que la narration de la complainte n'est pas aussi simple. On y retrouve des pratiques et des idées analogues à celles du chistianisme ; pélerinages, prières pour les morts, dévotion des femmes, craintes superstitieuses nées d'une religion mal comprise ; l'opinion que les fautes des parens sont punies jusque sur leurs enfans; que le supplice enduré avec résignation réconcilie le criminel avec la divinité, et le met en possession des jouissances célestes. Mais, ce qui est propre à la Chine, c'est que le mari est forcé d'assister au supplice de sa femme. Celui de la jeune condamnée ne put retenir ses larmes; il fut condamné, pour ce délit, à recevoir cinquante coups de bâton, parce qu'*il avait paru plus affecté de la mort de sa femme que de celle de sa mère.* » On voit que la jurisprudence criminelle de la Chine est encore plus sévère que celle de l'Europe ; ce qui n'empêche point que les crimes n'y soient beaucoup plus nombreux, et non moins atroces.

Un fait remarquable, c'est l'établissement à la Chine d'un journal anglais, qui y paraît depuis novembre 1818, sous le titre de *Canton Register*. Il a été fondé, dit-on, par un Américain. Il est imprimé sur le plus beau papier que l'on puisse se procurer en Chine. Le type en est d'une élégance remarquable et paraît nouveau. Il est publié deux fois par mois, le 1er et le 15. Il contient des prix courans de toutes les marchandises, tant sur les marchés de la Chine que sur les marchés étrangers. Il contient en outre des nouvelles politiques, des articles sur le commerce et les coutumes du Céleste Empire, et des extraits des principaux ouvrages de la littérature chinoise.

On sait que la presse est libre en Chine, sauf la responsabilité des auteurs. Le paragraphe suivant, extrait du numéro du 15 novembre du

Canton Register, fait supposer que les auteurs redoutent peu les ombrages du pouvoir.

« Les Chinois se plaignent de la misère toujours croissante du pays, et du nombre des bandits qui s'augmente dans une proportion correspondante. Au nord de Canton, il y en a des milliers qui se retranchent dans des montagnes et des vallées protégées par des défilés étroits, et qui bravent l'autorité du gouvernement.

» Les finances ne sont pas en bon état. Afin de satisfaire aux exigences de la guerre de Tartarie, le gouvernement a fait vendre toutes les places au dessous de celles de gouverneur et de vice-gouverneur. L'exécution de cette mesure a produit moins de six millions de taels (environ 6,000,000 fr.) »

Juifs de la Syrie (1). — Tibériade, l'une des quatre cités saintes du Talmud, est située sur le Genesareth, d'où quelques Israélites supposent que le Messie doit s'élever. La plupart des Juifs qui y résident ne s'appliquent à aucune affaire mercantile ; c'est une société de personnes religieuses qui ne s'occupent que de devoirs de piété : à peine trouve-t-on quelques uns d'entre eux qui s'enrichissent par le commerce ; encore sont-ils traités de *cafres* ou d'incrédules par les autres, qui ne font que lire et prier. Les dévôts juifs se rendent dans les quatres villes saintes, de toutes les parties du globe, et passent leur vie dans les prières pour leur propre salut et celui de leurs frères, qui restent enveloppés dans le tourbillon du monde ; l'observation de ces pratiques leur paraît d'autant plus nécessaire, qu'il est dit clairement dans le Talmud, que l'univers retombera dans le chaos primitif, si des prières ne sont pas adressées au Dieu d'Israël, au moins deux fois par semaine, dans les quatre cités. Aussi des missionnaires vont-ils chaque année, les uns sur les côtes d'Afrique, de Damiette à Mogadore, les autres sur les côtes d'Europe, de Venise à Gibraltar, un troisième dans l'Archipel, à Constantinople, afin de recueillir les aumônes pour le soutien de ces confréries religieuses, qui délivrent, par leur piété, le monde du bouleversement dont il

(1) NOTE DE LA NOUVELLE ÉDITION. La population juive par ses mœurs, son étrange position dans le monde et la haine qu'elle inspire à toutes les nations, est devenue un objet d'intérêt et de curiosité. Nous réunissons ici les titres des principaux articles où elle apparaîtra au lecteur sous quelques uns de ses divers aspects. Les Juifs aux États-Unis, t. IV. — État actuel des Juifs dans les diverses contrées du monde, t. X. — Les restes de Jacob, t. XIII. — Le quartier des Juifs à Rome, t. XIV, — Voyez aussi dans l'article sur les *Sectes religieuses de la Russie*, t. VI, page 70, des particularités curieuses sur les Juifs russes et polonais.

est menacé. La charité des Juifs de Londres est implorée de temps en temps; mais ceux de Gibraltar ont la réputation de donner beaucoup plus que les autres, et l'on reçoit d'eux annuellement de 4 à 5,000 piastres fortes. Des Juifs polonais viennent aussi habiter Tibériade : les riches marchands de leur pays et de la Bohême ont leurs pensionnaires en terre sainte; ils leur transmettent très régulièrement d'assez fortes sommes d'argent, ce qui excite la jalousie des Juifs de Syrie.

Les dévôts juifs passent tout le jour dans la synagogue, à réciter les versets de l'Ancien-Testament ou du Talmud, que plusieurs d'entre eux savent par cœur. Ils écrivent l'hébreu, mais fort mal, et leurs connaissances sont au niveau de celles des Turcs, chez qui un oulema croit avoir atteint le *nec plus ultrà* de la science, lorsqu'il peut réciter le Coran, avec quelques milliers de sentences du Prophète, et de traditions qui le concernent; mais ni les Juifs, ni les Musulmans, ni les Chrétiens, n'ont, en Syrie, la plus légère idée de cette critique, qui pourrait les guider dans l'explication de leurs livres sacrés. Un voyageur adressait quelques questions aux premiers rabbins, sur le désert où les enfans d'Israël avaient demeuré quarante ans, et il reconnut avec surprise qu'il connaissait encore mieux qu'eux la géographie de la Palestine, et sa division entre les douze tribus.

Les Juifs observent à Tibériade un singulier usage; lorsque le rabbin récite les psaumes de David, ou les prières qui en sont extraites, ils cherchent à imiter, par leur voix et leurs gestes, l'intention des passages remarquables : *Louez le Seigneur avec le son de la trompette*, ils imitent le son de la trompette en soufflant dans la main; quand une *horrible tempête* survient, ils s'efforcent de représenter le tonnerre et les vents par des clameurs et des sifflemens. Le rabbin parle-t-il des cris des justes dans la détresse? ils font entendre des gémissemens affreux, et il arrive souvent que les uns n'ont point fini d'entonner la trompette, tandis que les autres commencent leurs lamentations, et qu'ils forment ainsi un concert fort étrange. Il n'y a qu'un Hébreu zélé qui puisse écouter avec gravité cette harmonie imitative.

Littérature orientale.

Drames hindous. — Dans le tome cinq de notre collection, nous avons annoncé que M. H. Wilson venait de faire paraître à Calcutta une traduction de quelques pièces choisies du théâtre hindou, et nous avons donné en même temps l'analyse de l'une d'elles, intitulée

Mrichakati : nous empruntons aujourd'hui à l'*Asiatic Journal* l'article suivant sur cette intéressante publication, qui ouvre une nouvelle route à nos recherches sur l'histoire, les mœurs et le caractère des anciens Hindous.

Avant que Sir W. Jones nous eût fait connaître, par une élégante version, le poème dramatique de Sacontala, nous savions à peine que les Hindous avaient un drame national, et, malgré le succès que cette production obtint en Europe, les regards des orientalistes ne se tournèrent point de ce côté ; aussi les seules acquisitions que nous ayons faites depuis se réduisent-elles presque exclusivement au *Prabodha Chandrodaya* que nous devons à M. Taylor, et à l'extrait du *Malati Madhava* que M. Colebrooke a placé dans son Essai sur la prosodie sanskrite et prakrite. Quand à M. Ward, il ne nous a communiqué, dans ses *Comprehensive views of the Hindus*, que les titres de quelques ouvrages de ce genre.

Le théâtre hindou appartient à ce genre de compositions dramatiques que les critiques modernes ont nommé romantique, par opposition à celui que certaines écoles ont appelé classique, opinion déjà suggérée par Schlegel. Ces écrivains ne reconnaissent pas les trois unités de temps, de lieu et d'action; mais ils ont néanmoins un système propre et certaines règles bien déterminées. Leurs pièces n'offrent point l'extravagance des drames chinois, ni la simplicité sévère de la tragédie grecque ; et, quoique leur représentation ne dure jamais dix ou douze jours, comme à la Chine, quelques unes ont dix actes et sont assez longues pour réclamer, pendant cinq ou six heures, l'attention du spectateur.

Le nombre des productions de premier ordre ne dépasse pas soixante ; M. Wilson les a toutes citées : plusieurs ont péri, d'autres sont devenues très rares; celles qui se rapprochent de ces derniers temps sont, comparativement aux anciennes, d'une grande infériorité. La domination étrangère sous laquelle les Hindous ont langui tant d'années, en rendant les représentations théâtrales beaucoup moins fréquentes, a fait insensiblement négliger la littérature dramatique ; elle n'a même été cultivée depuis, avec quelque succès, que dans les parties occidentale et méridionale de l'Hindostan. Elle fut portée à son plus haut degré de perfection sous le règne de Vikramaditya, près d'un siècle avant J.-C., et son déclin date de l'an 1300, époque à laquelle les nations européennes n'en possédaient aucune.

La disposition des pièces hindoues se rattache à quelques points fondamentaux ; la plupart commencent par une espèce de prologue ou introduction, au moyen de laquelle le public fait connaissance avec l'au-

teur, ses précédens écrits, et avec les événemens antérieurs qu'il est important de savoir pour l'intelligence de ce qui va suivre. Cette première scène est toujours dialoguée ; on y introduit une prière à quelques divinités, en faveur de ceux qui sont présens, et le panégyrique de l'auteur qui réclame leur indulgence.

Souvent l'entrée en scène se fait *ex abrupto*, et le sujet s'explique peu à peu, comme sur nos théâtres; la division en *anka* ou actes, que l'on retrouve dans toutes les compositions dramatiques des Hindous, est un trait caractéristique qui les distingue des tragédies grecques où cette disposition était inconnue ; les Romains l'avaient adoptée, mais on ne peut pas supposer que les Hindous en soient redevables aux Romains.

Comme l'amour joue un grand rôle dans leurs pièces, le héros doit se montrer capable de sentir et d'inspirer cette passion : on le représente jeune, beau, libéral, vaillant, aimable et bien né ; la règle veut qu'il soit doué de quatre qualités principales, subdivisées en quarante-huit, et des subdivisions nouvelles peuvent élever ce nombre jusqu'à cent-quarante-quatre : aussi est-il bien difficile, comme l'observe M. Wilson, que l'écrivain s'astreigne à cette marche ; l'essentiel est que le personnage principal paraisse conséquent avec lui-même, quel que soit l'aspect sous lequel son rôle ait été envisagé, et n'ait pas des qualités dont la réunion soit impossible. Le caractère des héroïnes exige des raffinemens encore plus minutieux.

Quelques drames nous apprennent que c'était une vertu chez les jeunes filles de s'interdire toute espèce d'entretien avec un homme, même avec leur amant; Sagarika, dans *le Retnavali*, et Malati, dans *Malati et Madhava*, ne parlent à ceux qu'elles aiment que par l'intermédiaire de leur compagne, à qui elles communiquent leurs réponses à voix basse. Il leur était permis de les recevoir, de les écouter ; mais c'eût été violer le décorum que de leur adresser la parole directement.

Dans les pièces hindoues, les *dramatis personæ* se composent toujours de l'ami ou du confident du héros, de son rival, du *vidushaka* et du *vita*. Le caractère de ce dernier est assez difficile à expliquer. Le vita doit connaître tous les arts légers, la musique, la danse, le chant ; il fait des vers, prend un ton aisé, familier même. On pourrait peut-être le comparer au parasite de la comédie grecque : toutefois, il ne se rend jamais méprisable ; il s'attache à l'homme riche, mais comme un compagnon de plaisir.

Quant au *vidushaka*, c'est le bouffon du théâtre hindou ; c'est l'humble ami de celui qui le protége, et, ce qui paraîtra sans doute fort extraordinaire, on le choisit généralement parmi les brahmes : son but est d'ex-

citer le rire par ses discours, par le ridicule de ses actions et de toute sa personne.

Les rôles secondaires comprennent toutes les classes de la société, même des *chandalas :* on voit groupés dans l'intérieur des palais, eunuques, muets, nains, gardes forestiers, etc. La suite des princes était composée de femmes ; et le *Mudra Rakshasa*, où le célèbre Chandragupta est au nombre des acteurs, nous apprend que cet usage était toujours observé.

Un fait assez curieux, que nous ne devons pas omettre, c'est que les acteurs, selon les divers caractères qu'ils représentent, emploient différentes manières de s'exprimer : ce n'est pas une sorte de patois, comme dans les comédies françaises, ou de ces dialectes qui ne sont qu'occasionels et qui tiennent aux individus, mais bien une langue générale et invariable ; ainsi ceux qui remplissent les premiers rôles parlent sanskrit ; et d'autres emploient diverses modifications du prakrit ; les femmes, le *sanraseni ;* leur suite, le *maghadi ;* les esclaves, le *rajpout ;* les marchands, l'*arddha* ou *maghadi* mêlé. Le vidushaka se sert du *prachi* ou de l'idiome oriental ; les voleurs, de l'*avantika* ou langue d'Oujein, les intrigans de celle de Dekkin ou de la Péninsule : les peuples du nord parlent *bahlika* ; ceux de la côte de Coromandel *dravira ;* tous les personnages, en un mot, jusqu'aux *pisachas* ou fantômes, ont leur langage propre. Fort heureusemeut que les écrivains hindous ne suivent pas ces règles avec une exactitude scrupuleuse ; car s'ils observaient implicitement toutes ces distinctions, une pièce hindoue, comme le dit très bien M. Wilson, serait une polyglotte que bien peu de personnes pourraient se flatter de comprendre.

Le style des compositions dramatiques se distingue souvent par de grandes beautés, et les graces, l'élégance du sanskrit s'y développent merveilleusement ; le dialogue est en prose, mais les descriptions, les réflexions de l'auteur sont exprimées en vers. Il est impossible, dit M. Wilson, de concevoir un langage plus harmonieux, plus sublime que celui de Bavabhuti et de Kalidasa (1).

Les Hindous n'ont aucun édifice consacré aux représentations théâtrales ; aussi leur mise en scène était-elle fort imparfaite : néanmoins, l'entrée et la sortie des acteurs étaient régulièrement indiquées comme en Europe ; quelquefois même leurs *à parte*, le sentiment, le ton avec lesquels ils devaient exprimer certaines parties de leurs rôles, se trouvaient soigneusement définis.

(1) Poète du règne de Vikramaditya.

Au surplus, des Hindous de Calcutta ont ouvert une souscription pour la construction d'un théâtre national à l'instar des théâtres anglais établis dans la même ville. M. Dondey-Dupré fils, qui a déjà traduit en français une de ces pièces, recueillie par M. Wilson, ne tardera pas à publier une traduction complète de cette curieuse collection.

Industrie.

Passage sous la Tamise à Londres. — Les revers éprouvés dans l'exécution de ce prodigieux monument auraient peut-être fait perdre courage à tout autre peuple que les Anglais ; mais il suffit que l'entreprise soit grande, utile, nouvelle, et que le succès ne soit pas regardé comme impossible pour que l'esprit national vienne à son secours. On ne veut pas que l'industrie anglaise ait lutté vainement contre des difficultés qui ne sont pas insurmontables. L'ingénieur qui a conçu et dirigé ce projet gigantesque, n'a pas manqué d'avis, soit de vive voix, soit par écrit ; il a reçu, dit-il, plus de 500 communications de toute espèce, dont quelques unes tendaient à changer totalement le mode d'exécution qu'il a suivi jusqu'à ce jour ; mais le plus grand nombre vient à l'appui de ses propres idées et justifie la confiance qu'il continue à avoir malgré les revers. Mais il faut des fonds ; une souscription est ouverte ; on ne doute point qu'elle ne donne les moyens de terminer les travaux. Les amis des arts et de la gloire nationale commencent par donner l'exemple, et stimulent ensuite le zèle de leurs compatriotes. Les rédacteurs du *Gardener's Magazine* s'adressent aux jardiniers de toutes les classes, c'est-à-dire de toutes les fortunes. « Les plus nobles souscriptions, disent-ils, sont celles où la contribution de chacun est la plus modique : quelle grande idée, que celle de faire achever des travaux honorables pour la nation, sans qu'il en coûte plus d'un sou *(penny)* par personne, hommes, femmes et enfans ! Les jeunes gens qui ont souscrit pour des ouvrages d'utilité publique sont excités, par la vue du bien auquel ils ont contribué, à faire plus encore pour leur pays ; l'ame s'agrandit, les vertus civiques deviennent plus communes et plus fortes : chacun s'estime davantage, et avec raison, et tous s'attachent à mériter encore plus d'estime. La générosité du pauvre rivalise avec celle du riche, et le plus souvent elle la surpasse, quoiqu'elle ne donne que très peu. » Les rédacteurs entrent ensuite dans le détail des contributions que les jardiniers devraient s'imposer pour l'achèvement du *tunnel :* le simple journalier ne donnerait que 6 deniers ; les autres cotisations sont réglées d'après les souscriptions déjà faites par plusieurs jardiniers de Londres, et publiées dans

la liste générale des souscripteurs pour le même objet. On peut être assuré que cette grande expérience sera terminée au gré des entrepreneurs, aux applaudissemens de toute la Grande-Bretagne et de tout le monde civilisé.

Diligence à vapeur de Gurney. — Cette diligence, dont nous avons donné la description dans le tome huit, n'a pas encore exécuté de voyage. Elle continue à faire des évolutions dans le parc de Windsor. Un actionnaire de la compagnie du chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon nous adresse au sujet de cette voiture les observations suivantes :

« Il est très douteux que la vapeur puisse être convenablement employée comme moteur de voitures publiques sur des routes sans rainures. L'emploi d'un moteur mécanique n'est le plus généralement applicable qu'à des effets réguliers qui exigent une force uniforme. La machine employée pour mouvoir une diligence devra, au contraire, être montée et arrangée de manière à se prêter aux inégalités des obstacles qu'offrent nécessairement tous les chemins construits seulement pour le travail variable des chevaux. Il faudrait aussi qu'elle devînt plus énergique dans les montées, plus faible au contraire dans les descentes ; en outre, il faudrait que ces variations de force pussent s'opérer, pour ainsi dire, spontanément et instantanément, afin de s'adapter aux obstacles accidentels, mais continuellement renaissans, que présente une route pavée ou une route non pavée, plus ou moins déformée par les roues dans un grand nombre de points. Une telle flexibilité paraît peu d'accord avec l'emploi d'un moteur mécanique, et surtout avec son emploi avantageux, ce qui est toujours la question capitale dans ces sortes d'inventions.

» Secondement, quand même on parviendrait à surmonter ces difficultés et à faire rouler des diligences à vapeur sur les routes à inégalités et non préparées, elles n'en rouleraient que mieux, c'est-à-dire plus rapidement et avec moins d'efforts, sur les routes rayées avec des barres de fer, comme les rues de Milan sont rayées de bandes de pierre, dans la largeur ordinaire de la voie. Les diligences à vapeur, sur les routes ordinaires, gagneraient seulement dans la raison relative de leurs dépenses et de celle des chevaux pour produire sur les routes la même force variable, au lieu que, sur les chemins rayés en fer, elles gagneraient en force par cette considération, et par l'excessive diminution des obstacles constans ou variables : dans les obstacles constans, par la douceur des pentes ; dans les obstacles variables, par leur destruction presque complète au moyen de la régularité des pentes, et de la jonction parfaite des longues barres de fer battu qui composent les rainures. Généralement,

l'avantage propre du chemin en fer tient à ces deux dernières circonstances, et sa valeur relative est indépendante de la nature du moteur employé pour rouler sur elles et sur les routes non préparées. Toutefois cet avantage est d'autant plus grand que le moteur est plus économique, et c'est ce qu'offre l'emploi de la vapeur dans les localités où le combustible est à bas prix. Ainsi, on voit par ces réflexions que l'emploi de la vapeur pour mouvoir des diligences sur des routes sans rainures ne peut avoir aucune influence sur la confection de la route en fer qui s'exécute en ce moment entre Saint-Etienne et Lyon ; et au contraire, attendu le peu de prix du charbon à Saint-Etienne, il est incontestable que les entrepreneurs de la route en fer y établiront des transports à vapeur avec sécurité et succès. »

REVUE BRITANNIQUE.

Finances.

DES DETTES NATIONALES ET DU MEILLEUR SYSTÈME D'EMPRUNTS PUBLICS.

Nous avons tâché de faire voir, dans un numéro précédent, que l'imposition d'une taxe sur les capitaux est le seul moyen efficace de réduire l'intolérable poids de notre dette nationale, et de débarrasser le pays de tous les maux dont elle est la source (1). Par malheur il est douteux que la nation consente à se soumettre aux embarras momentanés de cette mesure, et que nous possédions jamais une administration assez éclairée et assez patriote pour tenter d'obtenir un grand avantage définitif, au moyen d'un petit sacrifice immédiat. Les insinuations dirigées dernièrement, à la chambre des communes, contre les rentiers de l'état, et l'écho que ces insinuations ont trouvé dans tout le pays, sont, suivant nous, d'assez fâcheux présages. Une seule chose nous est démontrée, c'est que, si nous ne satisfaisons pas à nos obligations envers nos créanciers, notre insolvabilité sera volontaire, et par conséquent que nous ferons une banqueroute frauduleuse. Au reste, ceux qui espéreraient retirer le plus de profit de cette honteuse mesure seraient probablement ceux qui en souffriraient davantage; car, si les droits des rentiers

(1) Voyez l'article sur la situation des finances anglaises, t. VIII.

étaient une fois méconnus, il n'y aurait plus de sûreté pour les propriétaires. Il est impossible de faire souffrir injustement l'une des classes principales de la société, sans profondément affecter les intérêts de toutes les autres.

Mais il est inutile d'insister maintenant sur ce point. La première question pratique que le parlement aura à examiner ne sera pas probablement le choix des moyens de rembourser la dette publique, mais, au contraire, celui de la méthode la moins préjudiciable de l'augmenter. Cette question, au surplus, n'est point d'une importance secondaire; elle en a même une très grande. Si elle eût été mieux comprise, avant la guerre des États-Unis, et même avant la guerre contre la France, nous aurions épargné des millions, et notre situation financière serait bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui.

Nous avons démontré, dans un article antérieur (1), que, lorsqu'au commencement d'une guerre on peut en défrayer la dépense au moyen de taxes additionnelles, cela vaut beaucoup mieux que de recourir au dangereux expédient des emprunts. En adoptant ce système, chaque contribuable sait pour quelle part il contribue à la guerre; et, si pour acquitter cette part il est obligé de contracter une dette, il peut, par un redoublement d'activité et d'économie, parvenir à la rembourser, sans entamer son capital. Il a un intérêt évident à faire tout ce qui est en son pouvoir pour s'affranchir de cette dette, tandis que, quand on a recours aux emprunts publics, le contribuable ne s'occupe que des arrérages, et croit avoir fait tout ce qu'il doit faire, lorsqu'il a économisé la somme nécessaire pour payer annuellement la part d'intérêt qui est à sa charge. Aussi ne doit-on recourir au système des emprunts que lorsqu'on ne peut y suppléer, sans accroître les taxes dans une proportion subite et trop considérable, et partant sans communiquer une secousse violente à l'industrie. Par un accroissement lentement successif de l'impôt, un pays peut être amené à supporter des contributions qui, si elles eussent été frappées simultanément, auraient pu paralyser toutes ses forces productives. Comme il est probable que, long-temps encore, on recourra aux emprunts, à cause du soulagement immédiat qu'ils procurent, alors même qu'il vaudrait mieux augmenter les taxes, c'est une question du plus haut intérêt que celle du moyen le plus avantageux de les négocier. Mais afin d'être plus clairs, avant d'entrer dans cet examen, nous ferons quelques observations sur les accroissemens de notre dette, et sur quelques autres points qui se rattachent à notre sujet.

(1) Du système des dettes fondées, t. I, p. 158.

A l'exception de la petite somme de 664,000 £ (16,600,000 fr.), la dette publique de la Grande-Bretagne a été presque entièrement contractée depuis la révolution de 1688. A l'avénement de George II, en 1727, le principal de la dette s'élevait à 52,000,000 £ (1,300,000,000 f.) et les intérêts à 2,217,000 £ (55,425,000 fr.). A ne considérer le système des emprunts que sous le point de vue financier, il eût été utile pour le pays que le gouvernement y renonçât à cette époque; mais, sous d'autres rapports, c'était le plus avantageux qu'on pût suivre. Lord Bolingbroke, le Dr Swift et quelques autres écrivains du même parti, ont assuré qu'à l'époque de notre révolution on avait eu recours aux dettes fondées, non parce que c'était l'unique ni même le meilleur moyen de se procurer de l'argent, mais afin de donner au gouvernement l'appui de tous les capitalistes. Nous partageons entièrement à cet égard la manière de voir de ces écrivains; et même nous allons beaucoup plus loin qu'eux. Les dettes fondées pouvaient seules procurer à Guillaume III le moyen de satisfaire aux exigences de sa position; nous leur devons l'établissement de notre constitution, et par conséquent la base de notre prospérité et de notre puissance. En effet, Louis XIV, alors à son zénith, avait épousé la cause des Stuarts, et il s'efforçait de les replacer sur le trône. Ce n'eût pas déjà été une tâche très facile, que de faire tête au monarque qui possédait alors les meilleures troupes et les meilleurs généraux que l'on eût encore vus; mais les dangers intérieurs étaient encore bien plus graves que ceux du dehors. Jacques II était maître de la plus grande partie de l'Irlande, et, dans la Grande-Bretagne, il avait pour lui un parti très nombreux et très puissant. Les choses se trouvant dans cette situation, il est clair qu'il était impossible de lever par l'impôt les sommes indispensables pour défrayer la guerre que nous soutenions dans le but de défendre notre indépendance et nos libertés. Si on eût eu recours à l'impôt, on aurait donné aux jacobites (1) le moyen de dépopulariser le nouveau gouvernement, d'exciter l'irritation publique, et par suite de compromettre le succès définitif de notre heureuse révolution. La taxe territoriale fut la seule addition considérable faite à nos contributions, pendant le règne de Guillaume III; une grande partie de son produit était nécessaire pour compenser la perte des droits de fouage qu'on avait été forcé d'abolir, et la diminution des droits de tonnage. En point de fait, les chefs de la révolution n'avaient donc pas d'autres ressources que les emprunts?

(1) Note du Tr. C'est ainsi, comme on sait, que l'on désignait les partisans des Stuarts, à cause du nom de Jacques II (*Jacobus*).

Sans aucun doute, les conditions de ceux qui furent contractés sous le règne de Guillaume III et de la reine Anne furent très désavantageuses par suite de l'instabilité du gouvernement; mais c'était une considération fort peu importante à côté des avantages inappréciables qu'ils devaient nous assurer. Il s'agissait à la fois de sauver les intérêts du présent, ceux de l'avenir, nos franchises particulières, notre indépendance nationale : de si grands biens ne pouvaient pas être achetés à un trop haut prix.

Notre faute fut de persévérer dans notre système d'emprunts, après la consolidation du nouveau gouvernement, et lorsque le pays était en état de supporter un accroissement considérable dans ses taxes; mais quoique le caractère insidieux des dettes fondées ne tardât pas à être signalé par M. Hutcheson et quelques autres membres du parlement, et par plusieurs écrivains d'un mérite reconnu, les facilités que ce système procurait à chaque administration successive, de supporter des dépenses extraordinaires, sans compromettre sa popularité en établissant de nouvelles taxes, continuèrent à le faire prévaloir. Sans doute il eût été plus honorable, plus véritablement patriotique de mépriser les clameurs d'une multitude ignorante; mais les ministres voulaient avant tout conserver la faveur populaire, enlever à leurs adversaires un prétexte plausible de les attaquer, et échapper au danger d'une lutte dans laquelle peut-être ils n'auraient pas eu l'avantage.

Nous disions tout à l'heure qu'en 1827 le capital de la dette publique s'élevait à 52,000,000 £ et l'intérêt à 2,217,000. A la paix de 1763, c'est-à-dire trois ans après l'avénement du feu roi, elle était de 140,000,000 £ (3,500,000,000 francs) en principal, et en intérêt de 4,852,000 £ (121,300,000 fr.) Depuis, elle s'est accrue avec une rapidité et dans une proportion dont aucun autre pays n'offre d'exemple. La guerre de la révolution française et celle de l'indépendance américaine nous ont fait verser par torrens notre sang et notre or. Le principal de la dette non rachetée et de la dette flottante s'élève aujourd'hui à 800,000,000 £ (20,000,000,000 fr.), et indépendamment de ces sommes immenses levées par des emprunts, le produit brut des taxes de la Grande-Bretagne, pendant la dernière guerre, a été d'environ 1,250,000,000 £ (31,250,000,000 fr.) ! On pouvait craindre que des sommes aussi prodigieuses, enlevées aux contribuables, n'entamassent profondément le capital du pays. Mais les progrès rapides de la population ; l'extension et les améliorations de l'agriculture, des fabriques et du commerce ; la construction de nouveaux bassins, de nouveaux canaux, de nouvelles routes ; tant d'entreprises dispendieuses exécutées pendant les hostilités, font

voir, au contraire, que les économies de la masse de la population excédaient de beaucoup les frais de la guerre que faisait le gouvernement, et les dépenses improductives des particuliers; et que le capital du pays s'était accru dans une proportion correspondante.

On a fait diverses hypothèses sur ce que serait notre situation actuelle, sans les guerres qui nous ont fait contracter ces emprunts et lever des taxes aussi considérables. Suivant Adam Smith, si, depuis notre révolution, nous eussions joui d'une paix non interrompue, presque toutes les sommes dissipées dans nos entreprises guerrières auraient été ajoutées au capital du pays, qui serait, par conséquent, bien plus riche, bien plus peuplé et bien plus puissant. « Si ces guerres, dit-il, n'eussent pas donné une direction fatale à nos capitaux, la plus grande partie aurait été employée à procurer du travail à une multitude d'hommes industrieux, dont les produits auraient compensé et bien au delà les consommations. La valeur du produit annuel de la terre et du travail du pays se serait accrue annuellement; et l'accroissement de chaque année aurait encore augmenté celui de l'année suivante. On aurait construit plus de maisons, défriché plus de terres, et mieux cultivé celles qui l'étaient déjà; nos fabrications se seraient à la fois étendues et perfectionnées; et notre prospérité aurait grandi et serait parvenue de cette manière à un point qu'il n'est pas facile d'assigner. »

D'autres écrivains ne partagent pas cette manière de voir, et ils doutent que le capital de la nation eût été plus considérable qu'il ne l'est, quand bien même la guerre de l'indépendance et celle de la révolution française n'auraient pas eu lieu. Il est difficile, dans une question de cette nature, d'arriver à une solution certaine. Mais, sans adopter entièrement l'opinion opposée, nous sommes loin toutefois de croire avec Adam Smith que, si la guerre n'eût pas eu lieu, on aurait capitalisé la totalité des sommes employées à la faire. L'accroissement successif du poids des taxes a dû nécessairement stimuler les classes industrieuses à faire des efforts correspondans, pour conserver leur position sociale, soit en améliorant leurs procédés, ou en portant une économie plus sévère dans leurs dépenses personnelles. Si les taxes eussent été vraiment intolérables, elles n'auraient point eu ce résultat; mais elles n'étaient point assez fortes pour produire du découragement et du désespoir. La crainte de descendre dans l'échelle sociale, jointe au désir de s'élever, créa donc un stimulant énergique et nouveau, qui, sans elle, n'eût point existé. Sans la guerre, il y aurait eu moins d'industrie et de frugalité, parce qu'il y aurait eu moins d'occasions pour l'exercice de ces vertus. La condition des diverses classes aurait sans doute été plus heureuse, si la paix se fût

maintenue sans interruption depuis 1776, mais on peut douter que nos capitaux eussent été beaucoup plus considérables qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Personne ne supposera sans doute que notre intention soit de chercher à atténuer les maux inséparables de la guerre. Rien ne peut être plus éloigné de notre pensée. Quiconque n'aime pas la paix n'est point l'ami de ses semblables ; mais il ne faut pas non plus exagérer les maux de la guerre. Peut-être même, au moyen d'un examen attentif et scrupuleux, pourrait-on se convaincre que ces grandes luttes, quelque affligeantes qu'elles soient pour l'humanité, ne sont pas aussi contraires qu'on le suppose d'ordinaire aux progrès de la civilisation et des arts. D'ailleurs, quand les guerres sont entreprises dans une juste cause, elles sont seulement un moyen d'éviter un plus grand mal. On ne nous contestera pas assurément que les privations causées par la guerre la plus destructive n'aient bien moins d'inconvéniens que la perte de l'indépendance et de l'existence nationale. Aucun peuple n'a jamais fait plus de sacrifices que les Hollandais, pendant leur glorieuse lutte avec la monarchie espagnole, quand celle-ci était au faîte de sa puissance ; mais la liberté, conquise par quarante années de souffrances et d'actes héroïques, les indemnisa entièrement, et fut la source féconde de leur grandeur et de leur prospérité. Jamais sans doute un gouvernement éclairé ne s'engagera dans une guerre, chaque fois qu'il pourra l'éviter avec sûreté et honneur ; mais la patience a ses limites ; et un peuple qui comprend ses véritables intérêts, et qui sait lui-même se respecter n'hésitera point à recourir aux armes pour repousser une agression, venger une injure et défendre ses droits et ses libertés.

> Summum crede nefas animam præferre pudori,
> Et, propter vitam, vivendi perdere causas.

On ne supposera pas non plus que ce soit notre intention, parce que le capital du pays s'est accru pendant la dernière guerre, malgré les frais immenses qu'il a fallu faire pour la soutenir, de prétendre que nous puissions continuer de prospérer, quand bien même nos taxes et notre dette n'éprouveraient pas de diminution. C'est une conclusion qu'on ne saurait tirer de ce que nous avons déjà dit. La dernière guerre a été accompagnée de circonstances qui probablement ne se renouvelleront jamais. Le développement extraordinaire des forces productives des fabriques, suite des découvertes admirables de Watt, de Arkwright, de Crompton, de Wedgwood, en nous donnant le moyen de supporter des taxes additionnelles, diminuait le poids de celles qui nous étaient déjà imposées ; tandis

que l'état orageux du continent et la difficulté où il se trouvait de communiquer avec nous ne lui permettaient pas de profiter de nos inventions. Il résultait de cet état de choses que nos capitaux se concentraient chez nous et ne s'engageaient pas dans des placemens étrangers, et, au contraire, qu'une partie considérable de ceux du dehors affluait sur notre marché. Cet état de choses se modifia nécessairement au retour de la paix. L'industrie fut, à quelques égards, soulagée par la cessation de la guerre; mais en même temps l'effet des taxes qui avaient été imposées pendant nos longues contentions et celui des restrictions mises à l'introduction des grains du dehors n'étant plus balancés ou plutôt déguisés par les continuels emprunts du gouvernement, le taux des profits baissa beaucoup; de manière qu'en même temps que nos moyens d'accumulation diminuaient, nos capitalistes étaient plus disposés à faire des placemens au dehors, à cause de l'élévation relative des profits. Ces circonstances, jointes aux facilités que les étrangers ont eues depuis la paix de négocier des emprunts dans ce pays et de s'approprier toutes les découvertes qui avaient fondé notre ascendant industriel, nous ont placés sans contredit dans une position très difficile, qui exige impérieusement que l'on avise à un moyen énergique de nous soulager d'une partie des charges qui pèsent si lourdement sur nous. Nous n'avons cependant aucune raison de craindre une diminution immédiate dans les branches principales de notre industrie. L'action funeste qu'exerce la réduction du taux des profits sur la prospérité nationale ne se développe que par des degrés imperceptibles. C'est aussi ce qui la rend plus dangereuse, car, comme elle ne manifeste ses symptômes les plus sinistres que lorsqu'elle a pénétré au cœur du corps social et qu'elle en a altéré toute l'économie, il en résulte que le mal a acquis tout son développement quand on commence à l'apercevoir, et qu'il faut, pour le combattre, des moyens bien plus puissans que si on l'eût reconnu dès le principe.

Dans l'origine du système des dettes fondées, les emprunts contractés par le gouvernement l'étaient en général par anticipation du produit de certaines taxes imposées pour un nombre d'années déterminé. L'on supposait que le montant de ces taxes, pendant la durée du temps pour lequel elles avaient été consenties, suffirait pour effectuer le remboursement de la dette; mais cette attente se réalisait bien rarement, et, comme les besoins de l'état exigeaient que ces taxes fussent hypothéquées pour de nouveaux emprunts, quelquefois avant l'expiration du premier terme, elles étaient sans cesse prolongées, et finissaient presque toujours par devenir perpétuelles.

L'intérêt légal, au commencement de notre système d'emprunts, était

de 6 p. 0/0 : ce ne fut qu'en 1714 qu'il fut réduit à 5 p. 0/0 ; mais, attendu le peu de stabilité que présentait alors le gouvernement, les emprunts qu'il contracta avant l'avénement le furent à un taux bien au dessus de l'intérêt légal. En 1692, on essaya d'emprunter un million sterling sur des annuités de quatre-vingt-dix-neuf ans : l'intérêt devait être de 10 p. 0/0 pendant les huit premières années, et de 7 p. 0/0 pendant les années suivantes ; mais le trésor avait à cette époque si peu de crédit, qu'on ne put se procurer qu'une somme de 881,000 £ à ces conditions extravagantes. Les emprunts contractés pendant les guerres de Guillaume III ne le furent jamais à moins de 8 p. 0/0, et souvent beaucoup plus haut ; il en fut de même sous la reine Anne.

Depuis le règne de la reine Anne, le trésor a fait très peu d'emprunts en rentes viagères ou à termes. L'usage des rentes perpétuelles, qui ne peuvent être remboursées que par un acte de la législature, a prévalu, et, malgré les objections qu'a faites contre ce système le docteur Price, nous le regardons comme préférable à tous les autres. Afin de comprendre les objections de Price, supposons qu'une rente soit constituée pour cent ans. D'après les principes qui servent de règles dans ces sortes de calculs, elle est presque l'équivalent d'une rente perpétuelle. En effet, si le trésor pouvait emprunter à 4 p. 0/0 en annuités perpétuelles, il n'aurait pas à donner en outre plus d'un schelling sept deniers en rentes constituées pour cent ans ; mais, dans l'hypothèse même où il paierait plus d'un quart, ou même un demi pour cent de plus, cette charge additionnelle serait à peine sensible, suivant les partisans du système des rentes à terme, et ses inconvéniens seraient fort peu de chose à côté des avantages qui résulteraient de l'extinction graduelle et nécessaire de la dette. « Par ce système d'emprunts, dit le docteur Price, la dépense d'une guerre serait toujours soldée avant le commencement d'une autre, et partant l'état n'aurait jamais à supporter à la fois la dépense de plusieurs guerres. Ainsi donc, à beaucoup d'égards, ses finances pourraient être gérées par des mains inhabiles ou infidèles sans qu'il en souffrît. »

Par malheur, plusieurs considérations très importantes ont été omises dans cet exposé. Sans doute une rente de cent ans équivaut presque à une rente perpétuelle, et offre à peu près les mêmes garanties au porteur ; mais nos décisions, dans les affaires d'intérêt, ne sont jamais gouvernées exclusivement par des principes mathématiques. Les administrateurs de corporations, les curateurs de tutelles, etc., éprouveront toujours une juste répugnance à faire un placement dans des fonds dont la valeur diminue sans cesse, et cette classe d'individus forme une portion très considérable de celle des rentiers. Ainsi, dans l'hypothèse même où une

rente à long terme aurait presque la même valeur qu'une rente perpétuelle, elle trouverait difficilement le même nombre d'acheteurs. Les souscripteurs des nouveaux emprunts eux-mêmes, qui en général désirent se défaire le plus tôt possible du montant de leur souscription, préfèrent avoir des rentes perpétuelles remboursables par un acte du Parlement à des rentes à long terme non remboursables.

D'ailleurs, quand bien même des rentes à terme seraient aussi facilement négociables que des rentes perpétuelles, d'autres raisons devraient encore empêcher d'en créer. Un gouvernement ne doit point adopter un plan de finances, et en général une institution quelconque qui peut contribuer à affaiblir dans ses sujets l'esprit de prévoyance et d'économie. Or tel serait, selon nous, l'effet inévitable d'un système de rentes viagères remboursables à échéances fixes. L'acheteur d'une rente viagère voudra presque toujours dépenser non seulement les arrérages, mais encore le capital, et il en sera de même, quoique peut-être dans un moins haut degré, s'il possède une rente à terme. Si ces rentes étaient constituées par le gouvernement et qu'elles fussent établies sur une grande échelle, le mépris public, qui s'attache maintenant aux placemens de ce genre, s'affaiblirait graduellement, et un plus grand nombre de personnes, dans le but d'accroître leur revenu, engageraient leurs fonds dans des rentes viagères ou dans des annuités qu'elles calculeraient devoir se terminer à peu près en même temps que leur vie. Cet état de choses aurait des conséquences désastreuses, tant sous le rapport moral que sous le rapport économique. Un individu dont les moyens d'existence résultent d'une rente sur l'état peut, à beaucoup d'égards, se passer de cette bonne opinion si nécessaire à tous ceux qui sont engagés dans une profession industrielle, et, si la rente est viagère ou à terme, il ne songe qu'à dépenser toute sa fortune, sans s'occuper de ceux qui viendront après lui; il cesse par conséquent de s'intéresser au bien public, et il devient égoïste dans l'acception de ce mot la plus honteuse et la plus littérale.

Une portion considérable des rentiers actuels se compose en grande partie d'hommes étrangers aux affaires, qui vivent en totalité ou en partie avec leurs dividendes, et qui laissent le capital à leurs enfans ou à leurs familles. Supposons que ces rentes soient converties en rentes à terme : à l'expiration, eux ou leurs héritiers se trouveront sans ressources, à moins qu'ils n'aient pris une assurance ou qu'ils n'aient accumulé une portion de leur annuité, de manière à obtenir un revenu équivalent à son expiration; mais ce sont là des combinaisons qui exigent une connaissance pratique des affaires, et très certainement la plupart des ren-

tiers, faute de prévoyance, d'opportunité, de renseignemens suffisans, etc., ne penseront jamais à prendre ces arrangemens, ou bien ils en ajourneront sans cesse l'exécution. Ce système fatal s'introduirait donc beaucoup plus vite qu'on ne le pense communément, et, comme il frapperait le principe d'accumulation et qu'il détruirait les habitudes les plus conformes aux intérêts véritables de la société, le gouvernement, loin de le prendre sous sa protection, doit au contraire faire tout ce qui dépend de lui pour l'empêcher de prévaloir.

Des rentes viagères ont souvent été constituées d'après une combinaison nommée *tontine*, à cause de Tonti, banquier italien, qui en a été l'inventeur. Dans ces sortes d'opérations, les bénéfices de la survivance sont accordés aux contractans, qui sont classés par âge et qui reçoivent une rente proportionnelle. A mesure que l'un d'eux meurt, sa rente est répartie entre ceux qui restent, dans la classe à laquelle il appartenait, de manière que le dernier existant profite de la totalité des extinctions, à moins d'une stipulation qui ne lui en accorde qu'une partie.

Il est évident qu'attendu le droit de survivance concédé aux prêteurs, le gouvernement doit recevoir plus d'argent lorsqu'il emprunte sous la forme de tontine que lorsqu'il constitue de simples rentes viagères. Les tontines n'en sont pas moins, suivant nous, la plus mauvaise espèce d'emprunt qui existe. Ce ne sont, par le fait, que des loteries déguisées; comme les rentes viagères, elles déterminent le capitaliste à convertir son capital en revenu, et en même temps elles excitent violemment le goût du jeu. Malgré leurs nombreux inconvéniens, les rentes viagères sont donc préférables aux tontines : les premières donnent un revenu fixe et uniforme dès le principe, tandis que dans les tontines le prêteur se contente d'abord d'un petit revenu, dans l'espoir, presque toujours trompé, d'arriver dans ses vieux jours à une grande opulence. Elles ont encore un autre inconvénient très grave ; c'est qu'il est fort difficile de les établir d'après les règles déduites du calcul des probabilités. Les auteurs de ces combinaisons s'appliquent toujours à les présenter sous les formes les plus séduisantes; les contractans sont bien rarement classés avec le soin convenable, de sorte qu'il y en a toujours de privilégiés.

Une portion très considérable de l'ancienne dette de la France avait été constituée en tontines, conçues de la manière la plus imprévoyante pour l'état, et dont les avantages étaient fort inégaux pour les souscripteurs. Ce mode d'emprunt a heureusement été abandonné depuis la révolution; et la dette française est constituée aujourd'hui comme celle de la Grande-Bretagne en rentes sans échéances fixes, que le gouvernement

peut racheter quand il en a la volonté et les moyens. On a fait peu de tontines en Angleterre; la dernière qui ait été établie le fut en 1779, et elle a fort mal tourné pour les contractans.

Maintenant que nous avons clairement démontré que les rentes perpétuelles, rachetables par le trésor, moyennant le paiement intégral du capital reconnu, étaient préférables à toutes les autres combinaisons, il nous reste à examiner quel est le meilleur mode de constituer ces rentes. Le crédit des nations comme celui des individus peut être modifié par des causes très diverses; et, quand bien même il n'éprouverait pas de variations, le trésor aurait plus ou moins de facilités à négocier ses emprunts, selon la masse plus ou moins forte des capitaux qui se trouveraient sur le marché, et le nombre des emplois productifs qui leur seraient offerts. Il est donc impossible que les emprunts publics puissent toujours se faire aux mêmes conditions.

Il est évident que ces conditions ne peuvent varier qu'à l'égard du capital ou des intérêts. Supposons que le trésor fût dans l'usage de constituer une rente de 100 £ à 4 p. 0/0 pour chaque somme de 100 £ versée par le prêteur, et que, par une cause quelconque, il ne fût plus possible de trouver de l'argent à des conditions aussi favorables, l'administration aurait à choisir entre les deux partis suivans : 1° Elle pourrait reconnaître au prêteur un capital plus considérable que celui qu'il aurait versé, et lui payer une rente pour la totalité du capital reconnu; 2° sans constituer le capital fictif, elle pourrait payer un intérêt plus élevé pour celui qu'elle aurait reçu. Le premier de ces plans est celui qui a été suivi le plus souvent parmi nous; et M. de Villèle voulait le faire prévaloir en France, quand il créa son malheureux 3 p. 0/0 : nous sommes loin de croire cependant qu'il mérite la préférence.

Le système de reconnaître au prêteur un capital plus considérable que la somme versée au trésor remonte au temps de la reine Anne; mais il n'a reçu un grand développement que pendant la guerre terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle. A cette époque on commença à considérer la dette publique comme une charge perpétuelle dont le pays ne pourrait jamais s'affranchir. On crut d'après cela qu'il vaudrait mieux disposer de quantités variables en capital, ayant un taux d'intérêt uniforme, que de n'inscrire sur le livre de la dette publique que les sommes réellement versées, en y attachant des intérêts divers et conformes aux variations du marché. Le premier système avait au fond beaucoup moins d'inconvéniens, à cette époque, qu'il n'en a eu depuis. Pendant les règnes de George Ier et de George II, le prix des annuités s'éloigna peu du pair, et, avant la rébellion de 1745 les 3 p. 0/0 ne tombèrent jamais au dessous

de 89. Par malheur on a persévéré dans les mêmes voies quand les 3 p. 0/0 ne se vendaient guère au dessus de la moitié de leur valeur nominale, et il est évident que si, aujourd'hui ou plus tard, nous prenions quelques mesures pour le remboursement de la dette publique, les 3 p. 0/0 s'élèveraient de suite au pair, et par conséquent que nous serions dans le cas de donner 100 £ pour 50 ou 60 que nous avons reçues.

Toutefois il est juste de reconnaître que l'usage de constituer un capitale plus considérable que le capital perçu, en donnant un intérêt peu élevé, a quelques avantages sur l'autre système. Les fluctuations dans le prix de la première espèce d'annuités étant plus considérables, donnent plus de champ aux spéculations; et la confiance que la plupart de nous ont dans leur sagacité et leur bonheur nous dispose naturellement à acheter l'espèce de fonds qui peut augmenter notre capital. On a généralement supposé que c'était par cette raison que nos 5 p. 0/0 avaient une valeur relative moins élevée que le 3; ou, ce qui revient au même, qu'une somme employée à l'acquisition de 5 p. 0/0 donnait un intérêt moins considérable que si on l'avait placée en 3.

Il est possible sans doute que cette considération ait contribué à la faveur du 3 p. 0/0; mais la cause principale de cette faveur c'est que les capitalistes calculaient que, lorsque le 5 s'élèverait au pair, le gouvernement aurait la possibilité de le rembourser ou d'en réduire l'intérêt, ce qui effectivement a eu lieu en 1822. Il est clair d'après cela qu'un pour cent ou du moins un et demi des rentes constituées à 5 p. 0/0, ne pouvait être considéré que comme une annuité à court terme. Une rente dans les 5 ne pouvait donc pas équivaloir à une rente d'une somme égale, dans les 3, beaucoup trop éloignés du pair pour qu'on craignît de les voir réduire.

Une petite augmentation d'intérêt suffirait pour balancer la chance d'accroissement dans le principal, qu'offrent les rentes constituées avec un capital fictif. Dès que l'emprunt est contracté, le rentier jouit du bénéfice du haut intérêt; tandis que les chances de hausse dans le capital dépendent de la cessation des hostilités, de l'état du revenu à cette époque, et de vingt autres circonstances toutes fort incertaines. Des personnes très versées dans ces matières assurent qu'en augmentant d'un quart pour cent l'intérêt de tous les emprunts contractés pendant la dernière guerre, le gouvernement aurait pu les faire, sans créer un capital fictif.

Le plus grave inconvénient des emprunts dans lesquels on reconnaît un capital plus considérable que celui qui a été réellement versé, c'est que l'état ne profite pas des facilités que la paix amène presque toujours avec elle, de réduire l'intérêt. Dans l'autre système, rien au contraire

n'est plus facile. Ainsi supposons que, dans le cours de la dernière guerre, on eût emprunté une somme, pour laquelle on aurait constitué un fonds équivalent, en y attachant un intérêt de 5 et même de 6 p. 0/0, il y a long-temps que le trésor aurait pu en réduire l'intérêt à 3 1/2 et même à 3, en proposant de rembourser le capital, dans le cas où les rentiers n'auraient pas voulu consentir à la réduction; mais, dans le système désastreux qui a prévalu, l'intérêt des emprunts a été à peu de choses près aussi élevé que si on n'eût pas reconnu le capital fictif, et il est impossible de le réduire, puisqu'on ne pourrait pas le faire sans payer intégralement la totalité du capital reconnu (1).

(1) Note du Tr. On ne saurait trop regretter que la France, à l'époque des embarras financiers qui ont suivi la seconde restauration, n'ait point répudié un mode d'emprunt dont nos voisins avaient appris à connaître tous les inconvéniens. L'étranger qui était alors chargé de notre administration financière, on ne sait pourquoi, car son habileté n'était garantie par aucun antécédent, négociait des rentes, en reconnaissant aux prêteurs un capital qui s'élevait, dans les premiers emprunts, à près du double de la somme versée au Trésor. Comme ces rentes étaient constituées à 5 p. 0/0, et que le Trésor ne recevait que 57 ou 58,000 fr. en échange d'un contrat de 100,000 fr., il est clair que, par le fait, il empruntait à près de 9 p. 0/0. Si une fortune particulière était administrée, comme on administrait alors la fortune publique, elle serait sans aucun doute promptement anéantie. L'état ci-dessous des divers emprunts contractés par le Trésor, depuis la seconde restauration, donnera une idée exacte des effets produits par ces diverses opérations sur la situation de nos finances.

Relevé, d'après les comptes de finances, des rentes 5 p. 0/0 *négociées par le Trésor royal depuis le* 1er *avril* 1816.

ANNÉES pendant lesquelles ont eu lieu les négociations.	MONTANT des rentes négociées.	CAPITAL nominal des rentes négociées.	PRODUIT net versé au trésor.	DIFFÉRENCE entre le capit. nomin. des rentes et les sommes versées au trésor formant accroissement de capital pour les prêteurs.	PROPORTION moyenne de cet accroissem. avec le capital versé par les prêteurs.
1816	6,000,000	120,000,000	69,763,000	50,237,000	72 01
1817	30,000,000	600,000,000	345,065,000	254,935,000	73 88
1817	669,775	13,395,500	7,924,035	5,471,465	69 05
1818	14,925,500	298,510,000	197,909,400	100,600,600	50 83
1818	12,313,433	246,268,660	165,000,000	81,268,660	49 25
1821	401,942	8,038,840	7,000,000	1,038,840	14 84
1821	12,514,220	250,284,400	214,118,305	36,166,095	16 87
1823	23,114,516	462,290,320	413,980,981	48,309,339	11 43
	99,939,386	1,998,787,720	1,420,760,721	578,026,999	44 52

Il résulte du tableau ci-dessus que les emprunts effectués par le Trésor, de 1816 à 1823,

Nous allons maintenant démontrer par des faits tout le danger d'un système que nous n'avons encore attaqué que par le raisonnement. En

ont porté sur une somme de rentes 5 p. 0/0 montant à 99,939,386 fr., au capital nominal de.. 1,998,787,720

Dont la négociation, opérée au cours moyen de 71 08 $\frac{1121}{10000}$, a fait entrer dans ses caisses une somme capitale de........................ 1,420,760,721

Que le Trésor a emprunté à l'intérêt annuel de 7 $\frac{3}{100}$ p. 0/0, et qu'il a en même temps consenti au profit des prêteurs à une prime montant à........ 578,026,999

A la vérité les rachats de rentes 5 p. 0/0 que la Caisse d'Amortissement a affectués, depuis 1816, ont eu pour effet d'atténuer ce dernier résultat.

Au 6 mai 1825, époque à partir de laquelle ont cessé les rachats en rentes 5 p. 0/0, la Caisse d'Amortissement se trouvait propriétaire de 37,070,107 fr. de ces rentes, au capital nominal de.. 741,402,140

dont le rachat, opéré à des cours variés entre 57 fr. et 104 fr. 75 c., établissant un cours moyen de 80 fr. 24 c., avait exigé l'emploi d'un capital de.. 594,914,079

Le Trésor a profité de la différence montant à........................ 146,488,061

La prime qu'il avait consentie au profit des prêteurs étant de............ 578,026,999

Se trouve aujourd'hui réduite à.. 431,538,938

Somme équivalente à 30 fr. $\frac{37}{100}$ p. 0/0 du capital emprunté.

En d'autres termes les 37,070,107 fr. de rentes 5 p. 0/0, rachetés par la Caisse d'Amortissement et que le Trésor avait négociés au cours moyen de 71 08 $\frac{1121}{10000}$, avaient fait entrer dans ses caisses un capital de.. 526,996,953

Il a été employé à leur rachat un capital de........................ 594,914,079

La prime payée par le Trésor sur la partie des rentes rachetées par la Caisse d'Amortissement a été de.. 67,917,126

équivalente à 12 fr. 89 c. p. 0/0 du capital versé par les prêteurs.

Les rentes négociées étant de........................ 99,939,386

et les rentes rachetées n'étant encore que de.............. 37,070,107

Il reste entre les mains des prêteurs.................... 62,869,279

dont le rachat ou le remboursement au pair exigerait un capital de.. 1,257,385,580

La négociation de ces rentes au cours moyen de 71 08 $\frac{1121}{10000}$ a fait entrer au Trésor un capital de........................ 893,763,768

Le remboursement ne pourrait en être aujourd'hui opéré qu'avec une prime montant à........................ 363,621,812 ci 363,621,812

Total égal à la prime ressortissant ci-dessus........................ 431,538,938

En résumé le Trésor a emprunté, de 1816 à 1823, un capital de 1,420,760,721 fr. à l'intérêt moyen de 7 0342 p. 0/0, et en consentant à une prime de 40 68 p. 0/0 en faveur des prê-

1781, le gouvernement fit un emprunt de douze millions st. (300,000,000 fr.) pour lequel il donna dix-huit millions (450,000,000 fr.) en 3 p. 0/0, et

teurs, laquelle, au moyen des rachats effectués par la Caisse d'Amortissement, jusqu'au 6 mai 1825, se trouve aujourd'hui réduite à 30 37 p. 0/0 du capital emprunté.

La partie de ce capital, dont le Trésor se trouve aujourd'hui libéré vis-à-vis des prêteurs, bien qu'il continue à en servir les intérêts à la Caisse d'Amortissement, lui a coûté une prime de 12 89 p. 0/0, équivalente à une somme de.. 67,917,126

La partie de ce même capital dont il reste encore débiteur ne pourrait être aujourd'hui remboursée qu'avec une prime de 40 68 p. 0/0, équivalente à une somme de.. 363,621,812

Après complet remboursement de ces emprunts, le Trésor aura tenu compte aux prêteurs d'une prime totale montant à.. 431,538,938

somme équivalente à peu près de la moitié d'un de nos énormes budgets. Et qu'on ne dise pas, avec le docteur Price, que les emprunts nationaux sont des dettes de la main à la main; car les rentiers ne représentent qu'une portion assurément peu importante des contribuables. D'ailleurs, une partie considérable des bénéfices de ces emprunts est restée dans les mains des banquiers auxquels le Trésor les a négociés; et parmi eux se trouvaient beaucoup de capitalistes du dehors. Ce qui ajoutait encore aux inconvéniens de ces opérations, c'est la manière dont elles se faisaient avant le premier ministère de M. le comte Roy, et lorsqu'il n'avait pas encore introduit, dans la gestion de nos finances, ces habitudes d'ordre et de loyauté qui leur ont été si utiles. Ces emprunts, qui grevaient le présent d'intérêts énormes, et l'avenir du remboursement d'un capital immense, étaient négociés dans l'intérieur du cabinet d'un ministre, et sans aucune des formalités observées dans les adjucations les moins importantes. Rien, au fond, n'eût été plus facile que de placer des contrats de rente au pair, en y attachant un intérêt de 10 à 12 p. 0/0. Déjà M. le baron Louis avait tenté avec succès une opération de ce genre, en 1814, en créant ses obligations royales. Lorsque ensuite le crédit se serait amélioré, l'état aurait pu rembourser ces contrats avec le produit des rentes négociées à des conditions plus favorables. En créant des rentes à capitaux fictifs, au contraire, non seulement l'état subissait les inconvéniens de son discrédit actuel, mais il se mettait plus tard dans l'impossibilité de profiter de l'amélioration de sa position financière; ou plutôt, il était clair que cette amélioration même deviendrait un embarras de plus, puisque l'élévation du cours des rentes en rendrait l'amortissement plus long et plus dispendieux. Un des hommes qui connaissent le mieux, en France, les véritables principes de l'économie publique, et qui vient d'en donner une preuve récente dans ses observations si lumineuses sur l'état de nos finances, M. le comte de Mosbourg, avait signalé, dès 1816, les suites inévitables du système désastreux dans lequel on allait entrer; mais ses sages prévisions ne furent pas écoutées, et probablement même elles ne furent pas comprises.

S.

P. S. Pendant que nous écrivions cette note, M. Laffitte faisait à la chambre des députés une habile apologie des dettes contractées à un faible intérêt, mais avec un capital fictif. Plus sa célébrité financière lui donne d'autorité, plus il importe de le combattre, quand l'erreur pourrait s'accréditer avec l'appui imposant de son nom. La question qu'il a soulevée de nouveau est la même que celle qui a été tant débattue, il y a quelques années, à l'époque du projet de conversion présenté par M. de Villèle. Dans un discours fort remarquable et trop peu remarqué, M. de Lastours a combattu dernièrement le système de M. Laffitte, par de puissantes considérations. Le tableau suivant fera encore mieux ressortir ce qu'il peut avoir d'erroné.

TABLEAU indicatif des annuités que devrait servir le Trésor pour les intérêts et l'amortissement, jusqu'à son rachat total, d'un emprunt de cent millions constitué à divers taux d'intérêt et négocié à divers cours, établi dans l'hypothèse où il serait affecté à l'amortissement dudit emprunt 1 p. 0/0 *du capital nominal constitué par le résultat de sa négociation.*

NATURE des EMPRUNTS CONSTITUÉS à divers intérêts, avec 1 p. 0/0 du capital nominal pour l'amortissement.	CAPITAL nominal à constituer.	TAUX auquel ressortissent les intérêts consentis.		Proportion de la prime consentie par le trésor et assurée aux prêteurs.	MONTANT DE L'ANNUITÉ à servir par le trésor.			Cours moyen auquel sont supposés devoir être effectués les rachats.	DURÉE des rachats.	MONTANT DES ANNUITÉS servies par le trésor pendant la durée des rachats.		
		SUR le capital reçu par l'état.	SUR le capital nominal constitué		POUR les intérêts.	POUR l'amortissement constitué à 1 p. 0/0 du capital nominal emprunté	TOTAL de l'annuité.			POUR les intérêts.	POUR l'amortissement.	TOTAL.
Emprunt de 100,000,000 de capital									ans.			
Constitué à l'intérêt de 5 p. 0/0, négocié au pair....	100,000,000	5 »	5 »	» »	5,000,000	1,000,000	6,000,000	au pair.	36 2/3	183,333,333	36,666,667	220,000,000
Constitué en 4 1/2 p. 0/0 et négocié au cours de 97.....	103,092,783	4 639	4 1/2	3 09	4,639,175	1,030,927	5,670,102	au pair.	38 3/4	179,768,031	39,948,421	219,716,452
Constit. en 3 p. 0/0 et négocié au cours de 70............	142,857,133	4 286	3 »	42 85	4,285,714	1,428,571	5,714,285	à 86	40 5/12	173,214,274	57,738,077	230,952,351

trois millions st. (75,000,000 fr.) de 4 p. 0/0. Il constitua un intérêt de 660,000 £ (16,500,000 fr.), ce qui fait plus de 5 1/2 p. 0/0, et il reconnut aux prêteurs un capital fictif de neuf millions st. (225,000,000 fr.) ! Il est évident que, si l'emprunt en question eût été négocié sans accroissement de capital, à un intérêt de 6 et même de 6 1/2, au bout d'une demi-douzaine d'années, cet intérêt eût pu être réduit à 3 ou à 3 1/2; tandis que, d'après le mode qu'on avait adopté, on ne pouvait rien réduire de la charge annuelle, sans d'abord être en mesure de proposer aux prêteurs

Il résulte de ce tableau, qu'un emprunt de cent millions contracté à 3 p. 0/0, comme le veut M. Laffitte, et négocié au cours de 70, coûterait près de onze millions de plus à l'état, que s'il eût été fait au pair, et à 5 p. 0/0. Le taux moyen du rachat que nous avons fixé à 86 n'a assurément rien d'exagéré ; car, à moins de circonstances politiques très graves, notre 3 p. 0/0 actuel l'atteindra rapidement, quand le remboursement de l'indemnité des émigrés sera fini. L'économie de onze millions que nous venons d'indiquer, dans le cas où on en emprunterait au pair, n'est encore, au surplus, que le moindre des avantages attachés à ce mode d'emprunt ; le plus grand résulte, comme on l'a vu dans le texte, des facilités qu'il donne au gouvernement, de réduire le taux des intérêts qu'il sert, et cela tout en respectant ses engagemens, et sans qu'il en coûte rien à sa loyauté. D'ailleurs, dans notre hypothèse, la question est posée d'une manière beaucoup trop favorable au système que nous combattons ; car, comme l'a très bien démontré M. Casimir Périer, l'intérêt de l'argent n'est plus à 5 p. 0/0, puisque nos rentes à 5 p. 0/0, sans amortissement, et sous le coup d'un remboursement probable, sont cotées à 103. Du reste nous sommes parfaitement d'accord avec M. Laffitte sur la nécessité de fortifier l'amortissement, au lieu de le réduire ; il fait valoir à cet égard des considérations nouvelles et fort ingénieuses. Mais si on augmente la puissance de l'amortissement, ce sera une nouvelle raison de ne pas créer de capital fictif; car, plus l'amortissement aurait d'énergie, plus le trésor ou les contribuables qu'il représente, seraient constitués en perte, puisque les rachats se feraient à un terme plus rapproché de la valeur nominale. Au surplus, vouloir que l'on augmente le fonds d'amortissement, c'est vouloir, en d'autres termes, que l'on demande davantage à l'impôt, et moins au crédit. L'opinion de M. Laffitte est cependant très favorable à l'emploi de ce moyen. Suivant lui, c'est en grande partie au crédit que l'Angleterre doit sa force et sa richesse. Un simple rapprochement suffira pour établir le contraire. La dette anglaise n'a reçu d'accroissemens considérables qu'à deux époques distinctes : 1° pendant la guerre que Georges III a faite à l'indépendance américaine : or, jamais argent ne fut plus mal employé, puisqu'à la fin de la lutte es États-Unis étaient libres et triomphans; 2°, pendant la guerre contre la révolution française. Les énormes frais de cette dernière guerre ont eu, il est vrai, certaines compensations. La Grande-Bretagne nous a enlevé quelques colonies, ainsi qu'à nos alliés. Mais veut-on savoir ce qu'elles lui ont coûté ? Il suffit pour cela de consulter le tableau de la page 150, et on verra que, pour couvrir les dépenses de ving-trois ans de guerre, elle a été obligée de contracter une dette perpétuelle, dont l'intérêt s'élève à plus de 500 millions de francs. Assurément c'est payer un peu cher le bail de l'Ile de France et du Cap, et mieux vaudrait ne pas les posséder. En résumé, les combinaisons des financiers de l'Angleterre lui ont fait plus de mal que de bien, et elle n'a pu en supporter le dommage qu'à l'aide de ces machines aux mille bras que sa puissante industrie fait mouvoir, et de ses innombrables navires qui sillonnent toutes les mers; chargés des produits de tous les continens.

vingt-un millions st. (525,000,000 fr.), au lieu de douze millions st. (300,000,000 fr.) qu'ils avaient réellement avancés.

Rien, par malheur, n'est plus facile que de faire voir que l'intérêt public a été presque constamment compromis par l'ignorance de l'administration, qui sacrifiait follement l'avenir au désir d'obtenir un petit avantage immédiat. A cet égard, elle n'a pas montré plus de lumières, pendant la guerre de la révolution française, que pendant celle d'Amérique. Par exemple, en 1798, le trésor négocia treize millions st. (325,000,000 fr.) à des conditions encore plus extravagantes que celles dont nous venons de parler. Pour chaque somme de 100 £, il reconnut au prêteur, 1° 175 £ de 3 p. 0/0 ; 2° 20 £ en 4 p. 0/0 ; et enfin, une annuité de 6 sch. p. 62 ans 3/4 ; en d'autres termes, il constituait un intérêt de 6 £ 1 sch., indépendamment de la longue annuité de 6 sch., en même temps qu'empruntant en 3 et en 4 p. 0/0, il se mettait dans l'impossibilité de réduire la charge annuelle résultant de l'intérêt, autrement qu'en payant le double de la somme qu'il avait reçue. L'époque à laquelle ce funeste marché fut conclu était sans doute un temps de crise, et il fallait, pour tenter les prêteurs, la séduction d'une prime proportionnée aux circonstances ; mais en créant des 6 p. 1/2, ou même des 7 p. 0/0, on les aurait sans peine décidés à se présenter ; et comme, dans notre hypothèse, il n'y aurait pas eu de capital fictif, dès que la crise aurait cessé, rien n'eût été plus facile que de réduire la charge annuelle.

Quelque pernicieux que fussent les effets de ce système fatal, la fascination de nos ministres des finances était telle, qu'ils ne pouvaient se décider à y renoncer. En conséquence, lorsqu'en 1815 on ouvrit l'énorme emprunt de 27,000,000 £ (675,000,000 fr.), on donna aux souscripteurs, pour chaque somme de 100 £, 174 £ en 3 p. 0/0 et 10 p. 0/0 en 4, produisant ensemble un intérêt de 5 £ 12 sch. 4 d. La folie de cette transaction est palpable. Il est hors de doute qu'avec un quart ou un demi pour cent de plus d'intérêt, nous aurions pu faire cet emprunt, sans accroissement de capital ; mais, dans l'hypothèse même où il aurait fallu donner un pour cent de plus par an, afin de ne pas être soumis à perpétuité à un paiement de 5 £ 12 sch. 4 d. pour chaque somme de 100 £ prêtée au trésor, nous aurions eu à payer 6 £ ou 6 £ 10 sch. pendant trois ou quatre ans, et ensuite 3 £ ou 3 £ 10 sch. au plus.

Et ce que nous venons de dire n'est point une vaine hypothèse ; car, l'année même où cet emprunt fut négocié, on plaça onze ou douze millions de billets de l'échiquier (1), en donnant un effet de 117 £ à 5 p. 0/0,

(1) Note du Tr. Les bons de l'echiquier sont des valeurs de la même nature que nos bons du trésor.

pour chaque prêt de 100 £, ce qui faisait par conséquent un intérêt de 5 £ 17 sch. p. 0/0, c'est à dire seulement 4 sch. 8 d. p. 0/0 de plus que pour l'emprunt des vingt-sept millions st., quoique, pour ce dernier, on eût reconnu aux prêteurs un capital fictif de 84 £, pour chaque somme de 100 £, tandis que le capital fictif n'était que de 17 £ pour les preneurs des billets de l'échiquier. Mais ce n'est pas tout. Par suite des mesures adoptées en 1822, pour réduire l'intérêt des 5 p. 0/0, la charge annuelle des billets de l'échiquier, convertis en valeur de ce genre, n'excède plus 4 £ 12 sch. 9 d.; et cette charge ne serait plus que de 4 p. 0/0, si on eût créé un intérêt de 6 p. 0/0, au lieu de reconnaître un capital fictif de 17. Au surplus, les suites de ce système peuvent être encore présentées d'une manière plus frappante, en réunissant dans un seul tableau toutes les opérations qui se rattachent à notre dette fondée, pendant la dernière guerre. C'est dans des documens parlementaires que nous avons trouvé les élémens du tableau qui suit, et sur l'exactitude duquel on peut compter.

TABLEAU des emprunts contractés, chaque année, de 1793 à 1816, l'une et l'autre inclusivement ; du montant de toutes les espèces de fonds créés à l'occasion de ces emprunts ; des intérêts qui y sont affectés ; de la portion de ces emprunts livrée au commissaire de l'amortissement ; du montant de toutes les espèces de fonds acquis par les commissaires, et des dividendes qu'ils reçoivent.

ANNÉES finissant au 1er février.	MONTANT des emprunts contractés chaque année.	MONTANT des fonds de toute espèce créés.	CHARGE ANNUELLE pour les dividendes.	PORTION des emprunts livrée aux commissaires du fonds d'amortissement.	MONTANT des fonds de toute espèce acquis par les commissaires de l'amortissement.	MONTANT des dividendes des fonds acquis par les commissaires de l'amortissement.
	Liv. st	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
1794	4,500,000	6,250,000	187,500	1,670,615	2,174,405	65,232
1795	12,907,451	15,676,525	599 117	1,872,200	2,804,[illegible]	84,148
1796	42,090,646	55,539,[illegible]	2,132,368	2,143,595	3,083,455	97,573
1797	42,756,196	56,945,769	2,274,528	2.639,724	[illegible]	131.720
1798	14,620,000	29,019,300	935,579	3,361,752	6,716,153	201,484
1799	18,000,000	35,624,250	1,105,602	3,984,252	7,858,109	235,743
1800	12,500,000	21,875,000	656,250	4,288,208	7,221,[illegible]	216,640
1801	18,500,000	29,045,000	871,350	4,620,479	7,315,002	219,450
1802	34,410,450	55,954,312	1,775,530	5,117,723	[illegible]	249,593
1803	23,000,000	30,351,375	910,541	5,685,542	7,733,421	246,256
1804	10,000,000	16,000,000	512,085	6.018.179	10,527,245	315,817
1805	10,000,000	18,200,000	546,000	6.521,394	11 [illegible]	344,710
1806	21,526,099	39,543,125	[illegible]	7,181,482	12,234,064	367,021
1807	18,000,000	29,880,000	896,400	7,829,588	12,807,070	384,212
1808	12 200,000	18,373.200	577,060	8,908,673	14,171,[illegible]	425 142
1809	12,000,000	13,693,253	587,743	9,555 853	[illegible]	455,777
1810	19,532,100	22,173,644	947,312	10 170 104	14,352,771	453,923
1811	16,311,000	19,811,107	765,955	10,813,016	15,659,194	481,442
1812	24,000,000	29,244,711	1,191,735	11,[illegible]	18,147,245	544,417
1813	27 871,325	40,743,031	1,486,271	12,439,631	21,[illegible]	633,253
1814	58,763,100	93,731,523	3,230,599	14,181,006	[illegible]	723,626
1815	18,500,000	[illegible]	[illegible]	12,748 231	19,119,684	574,490
1816	45,135,589	70,888,402	2,577,[illegible]	11,902,051	20,[illegible]	608,402
1817	3,000,000	3,000,000	90,000	11,491,670	18,515,556	555,536
	520,124,556	776,257,188	26,849,[illegible]	176,618,849	[illegible]	8,595,587
Emprunts levés pour l'Irlande dans la Grande-Bretagne.	64,750,000	103,032,750	3,324,549	11,873,489	19,087,846	572,635
Somme totale	584,874,556	879,289,938	30,174,055	188,522,338	302,911,955	9,168,222
A déduire les somm. livrées à l'amortissement sur le montant des emprunts.	188,522,349	302,908,955	9,168,232			
	396,352,207	576,380,983	21,05[illegible]			

	Liv. st.
Le capital de la dette fondée non rachetée de la Grande-Bretagne s'élevait, au 5 janvier 1827, à	783,801,739 (19,595,043,475 fr.)
Intérêts de cette dette.	29,892,745 (747,318,625 fr.)
Frais d'administration.	279,066 (6,976,650 fr.)
Dette flottante au 5 janvier 1827.	23,793,200 (594,830,000 fr.)
Intérêts de cette dette.	831,207 (20,780,175 fr.)

Il résulte de ce tableau que les sommes prêtées réellement affectées au service public, pendant la dernière guerre, s'élevaient à 396,352,206 £ (9,908,805,150 fr.), et qu'un capital fictif de 173,028,782 £, faisant près de 50 p. 0/0 des sommes reçues par le trésor, a été créé en faveur des souscripteurs. Il en résulte également que l'intérêt annuel des sommes empruntées pendant la dernière guerre s'élevait, à la fin des hostilités, à 21,006,131 £ (525,153,275 fr.); ce qui fait environ 5 1/4 p. 0/0. Mais il est évident que si on n'eût pas créé de capital fictif pour les sommes empruntées, et qu'on y eût d'abord affecté un intérêt de 5 1/2 ou de 6 p. 0/0, cet intérêt aurait été réduit postérieurement à 3 ou 3 1/2 p. 0/0, ou de vingt-un millions st. (525,000,000 fr.) à douze ou quatorze millions st. (300 ou 350,000,000 fr.).

Les 5 p. 0/0 britannique et irlandais s'élevaient à environ cent cinquante millions st. (3,750,000,000 fr.), et, par la réduction d'intérêt qui eut lieu, on fit une économie annuelle de 1,200,000 £ (30,000,000 fr.); mais si, au lieu d'une petite fraction, toute la dette eût été constituée en 5 p. 0/0, l'économie aurait été cinq ou six fois plus forte.

On dira peut-être que la perte qui résulte pour l'état, lorsqu'on paie un capital fictif, au lieu d'augmenter l'intérêt du capital réellement prêté, ne serait pas aussi grande que nous l'avons dit, dans le cas même où le principal de cette dette serait un jour remboursé; attendu que, pour faire une répartition exacte, il faut supposer que, si notre système était suivi de préférence à l'autre, les rentiers accumuleraient, à intérêts composés, l'excédant de leurs dividendes, jusqu'à l'époque du remboursement. Nous répondrons que le grand avantage du système que nous avons proposé résulte de ce que l'état, pour obtenir une réduction dans les charges

d'une dette contractée pendant la durée d'une guerre, n'est point forcé d'attendre que cette dette soit éteinte en totalité ou en partie, mais seulement jusqu'à l'époque du retour de la paix, quand il peut emprunter à des conditions plus avantageuses. D'ailleurs les auteurs de cette objection raisonnent comme si un accroissement de taxes ne tendait pas à augmenter l'activité industrielle et l'économie d'un pays, et ils supposent, en outre, que si les charges étaient diminuées les habitans continueraient à travailler avec la même ardeur et à vivre d'une manière aussi parcimonieuse, et qu'ils placeraient à intérêts composés tout ce qu'ils gagneraient par la réduction de l'impôt. Toutes ces suppositions sont inadmissibles. Un accroissement dans l'impôt, pourvu qu'il ne soit pas porté à l'excès, car alors il ne produit que du découragement et de la misère, a le même effet sur une nation qu'un accroissement dans leurs familles ou leurs dépenses, sur les particuliers. Il pousse chacun à faire les plus grands efforts pour conserver la place qu'il occupe dans la société, et souvent il fait créer, de cette manière, plus de richesses que la taxe n'en absorbe. Une réduction dans les contributions a nécessairement un effet contraire. Elle donne aux contribuables la possibilité de conserver leur rang social avec moins d'activité, d'économie, et partant ces qualités sont moins fortement encouragées. Le désir d'accumuler est, sans contredit, une des plus fortes passions du cœur humain ; mais cette passion n'est point unique : elle est balancée par le goût des jouissances actuelles. Il est donc tout à fait absurde de supposer qu'une addition de taxes, pendant la guerre, comme celle qui aurait été nécessaire pour compenser l'intérêt plus élevé des emprunts sans capitaux fictifs, aurait empêché la masse des capitaux de la nation d'être aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui.

A tous les inconvéniens de notre situation financière, il faut ajouter celui de n'avoir point de fonds d'amortissement efficace, et de n'en posséder que l'apparence. En effet, la totalité du revenu net de l'empire, pendant l'année financière terminée au 5 janvier 1827, ne s'élevait qu'à 60,282,374 £, et la totalité des dépenses à 59,272,925 £; ce qui donnait un excédant de revenu de 1,009,449 £. Mais nous trouvons parmi les divers articles du revenu une somme de 1,580,000 £, qui ne devrait pas y figurer, attendu qu'elle résulte d'une avance ou d'un prêt fait par la banque d'Angleterre, en échange d'une annuité qui lui a été donnée pour quarante-quatre ans. Ce n'est donc qu'une misérable jonglerie tout à fait indigne du gouvernement d'un grand peuple. Nous sommes loin de partager les répugnances de certaines personnes pour les fonds d'amortissement, mais on ne peut en créer de véritables qu'en augmentant le revenu ou en diminuant la dépense ; et nous ne voyons pas

quel avantage il y aurait à publier, dans des comptes officiels, qu'il existe un excédant de revenu d'un million, quand, au contraire, la dépense surpasse la recette d'un demi-million.

La vérité est, et nous n'hésitons pas à le dire, quelque paradoxal que cela puisse paraître, que nos ministres des finances ont toujours témoigné trop de répugnance pour les taxes. Dans aucune occasion ils n'ont fait tous les efforts nécessaires pour lutter contre les difficultés à mesure qu'elles se présentaient. Ils ne pensaient qu'à ajourner le mal, et c'est ainsi que nos embarras se sont multipliés à un point tel, qu'ils peuvent paralyser entièrement l'énergie de la nation. Nous sommes loin, cependant de vouloir faire peser tout le blâme de cette conduite sur les ministres. Les clameurs d'une multitude ignorante les ont trop souvent forcés de recourir aux misérables expédiens qu'ils ont employés ; toutefois ils auraient dû, dans beaucoup d'occasions, résister à cet entraînement. Quoiqu'ils ne pussent pas solder entièrement les dépenses de la guerre avec l'impôt, il fallait le pousser à sa plus haute limite, de manière du moins à défrayer l'excédant d'intérêt que le trésor aurait eu à supporter en faisant des emprunts sans capital fictif. On ne doit recourir aux emprunts que pour compenser le déficit inévitable des recettes ; et avant d'employer ce moyen si dangereux, il faut prélever sur toutes les espèces de revenus, soit industriels, soit fonciers, une taxe au moins de 10 à 12 p. 0/0.

Nous avons dit ailleurs que l'abaissement du taux des profits avait surtout le grave inconvénient de faire exporter les capitaux. Nos observations à ce sujet se trouveront pleinement confirmées par l'état ci-joint. C'est le tableau de tous les emprunts contractés en Angleterre, par les pays étrangers, de 1816 à 1825.

TABLEAU des fonds levés, en Angleterre, de 1816 *à* 1825, *pour les emprunts des gouvernemens étrangers, indiquant le montant des emprunts de chaque pays, le taux de ces emprunts, les intérêts payés annuellement, le taux du contrat, le quantum des sommes livrées par l'Angleterre, et les variations extrêmes du cours des effets créés à l'occasion de ces emprunts.*

ANNÉES.	PAYS qui ont contracté les emprunts.	CAPITAL nominal des rentes négociées.	TAUX de l'intérêt calculé sur le capital nominal.	OBLIGATION annuelle.	TAUX du contrat.	SOMMES avancées par l'Angleterre.
		Liv. st.		Liv. st.		Liv. st.
1818	1 Prusse.......	5,000,000	6	300,000	72	3,600,000
1822	2 Idem.........	3,500,000	5	175,000	84	2.940.000
1820	3 Espagne......	3.000,000	—		47	3,820,000
1821	4 Idem........	3.000,000	—			
1822	5 Idem........	3.000.000	—	700,000		
—	6 Idem........	4.000.000	—		54	3,240.000
1823	7 Idem........	1,000,000	—		26	260.000
1821	8 Naples.......	2.744,640	—	308,772	65	4,114,036
1822	9 Idem........	3.450,800	—			
—	10 Russie	3.500,000	—	175.000	70	2,250,000
—	11 Danemark....	3,000,000	—	150.000	77 1/2	
—	12 Colombie.....	2.000.000	6	120,000	84	1.640.000
—	13 Chili.........	1.000.000	—	60.000	70	700,000
—	14 Poyais.......	200,000	—	12.000	80	160.000
—	15 Perou.......	450,000	—	72.000	88	396.000
1824	16 Idem	750,000	—		82	615,000
1823	17 Portugal......	1,500,000	5	75,000	87	1,305.000
—	18 Australie.....	3.500.000	—	175.000	82	2,870,000
1824	19 Grèce........	800.000	—	40.000	59	472,000
—	20 Buenos-Ayres.	1.000.000	6	60,000	85	850,000
—	21 Colombie.....	4,750,000	—	285.000	88 1/2	4,203.750
—	22 Bresil........	1,200,000	5	60,000	75	800,000
—	23 Mexique......	3,200,000	—	160,000	58	1,856.000
—	24 Naples	2,500.000	—	125,000	92 1/2	2.312,500
1825	25 Bresil........	2.000.000	—	100.000	85	1,700.000
—	26 Mexique......	3,200,000	6	192,000	89 3/4	2,872,000
—	27 Grece........	2,000,000	5	100,000	56 1/2	1.130,000
—	28 Danemark....	5,625,000	3	168,750	75	4,218,750
—	29 Perou........	616,000	6	36,960	78	480,480
—	30 Guatimala.....	1.428,750	—	85,714	73	1,042.897
—	31 Guadalaxara..	600,000	—	36,000	60	360,000
	TOTAUX.....	73,495,190*		3,772,196**		50,209,013***

* 1,837,379,750 fr. ** 94,304,900 fr. *** 1.255.225,325 fr.

	CAPITAL. Liv. st.	INTÉRÊT. Liv. st.
Montant total des fonds avancés par l'Angleterre, comme ci-dessus	50,209,013	3,772,196
Indépendamment de ces fonds, depuis la paix de 1815, il y a eu des rentes créées en France pour environ 175,000,000 liv. st., dont on suppose qu'il y a environ en Angleterre	36,000,000	1,800,000
Et, depuis la même époque, on pense que les capitalistes anglais ont acquis des effets publics des États-Unis, ou des actions dans leurs canaux, leurs banques, etc., pour	9,000,000	545,010
En 1820 et 1822, on a aussi levé, en Russie, un emprunt de 85,000,000 de roubles, dont une portion a été fournie par l'Angleterre. Cette portion s'élève, à ce qu'on suppose, à...	10.500,000	525,570
Ce qui fait une somme de 104,538,500 liv. st. levées en Angleterre pour les emprunts étrangers, dans les dix ans écoulés de 1816 à 1825, ci	105,709,013	
Intérêt annuel		6,642,776
Mais comme, l'un portant l'autre, 15 p. 0/0 des emprunts indiqués ci-dessus, ont été réservés pour constituer un fonds d'amortissement, et payer les quatre ou cinq premiers dividendes, il faut déduire	11,538,500	577,096
Ce qui laisse une somme de	94,170,513	6,065,680

A cette somme on peut encore ajouter trois millions st. (75,000,000 fr.) engagés dans quarante-une compagnies de mines et autres spéculations étrangères pour lesquelles on avait créé un capital nominal de 32,840,000 £. Cette somme de trois millions a été presque en totalité dépensée au dehors. On peut donc estimer à 93,000,000 £. (2,325,000,000 fr.) le montant total des valeurs exportées de la Grande-Bretagne, pendant les dix années indiquées ci-dessus, à titres d'emprunts pour les gouvernemens étrangers, ou en sommes engagées dans des compagnies également étrangères.

(*Edinburgh Review.*)

Littérature.

LITTÉRATURE ET POÉSIE DE LA BOHÊME (1).

Les infatigables recherches des Allemands ont, depuis quelques années, répandu la lumière sur la littérature et la poésie slaves, négligées pendant des siècles. Cette révélation est due à de savans philologues, qui ont porté, dans ces investigations difficiles, une patience infatigable, une raison saine et souvent un esprit étendu. Quelque opinion que l'on puisse avoir des théories transcendantes et des rêveries mystiques, tourment et jouet de ces intelligences actives qui dépensent leur force dans

(1) NOTE DU TRAD. L'article qu'on va lire n'offre pas seulement de l'intérêt sous le rapport littéraire; il servira aussi à jeter plus de jour sur le grand mouvement qui s'opère en Bohême, mouvement digne de toute notre attention. Depuis quelques années, ses plus riches habitans réunissent à grands frais les debris de ses arts dans des musées, et les monumens de sa litterature dans des bibliothèques publiques dont ils sont les fondateurs. Ce sont les souvenirs de gloire et d'indépendance nationale que ces monumens leur rappellent qui les leur rendent précieux; souvenirs qui leur deviennent plus chers à mesure que l'oppression autrichienne leur devient plus insupportable. Les Bohêmes n'ont, comme on sait, rien de commun avec cette race vagabonde qui infeste encore quelque portion de l'Asie, mais qui disparait de l'Europe, et que l'on désigne en France sous le nom vulgaire de *Bohémiens*. Il paraît prouvé maintenant que ces derniers sont d'origine hindoue, car les Zinganes parlent encore aujourd'hui, sur les bords de l'Indus, un dialecte de la même langue. Les Bohêmes, au contraire, forment une des nombreuses divisions de la grande famille slave, qui occupe également la Russie, la Pologne, une partie de la Valachie, de la Moldavie, de la Grèce, des rives du golfe Adriatique, etc., et qui, en Allemagne, étend ses rameaux jusqu'à Stettin et à Francfort sur-l'Oder. Toutes ces populations, malgré les distances qui les séparent, parlent des dialectes qui ont entre eux plus d'analogie que le provençal ou le languedocien n'en ont avec le français. Par une destinee singulière, tandis que les Slaves orientaux succombaient en Russie sous le joug des Tartares, ceux de l'occident subissaient en partie la domination germanique; mais aujourd'hui ces rameaux epars tendent à se rapprocher. La Russie et la Pologne ont le même souverain, et les antipathies suscitées par d'anciennes luttes, entre ces deux branches de la même famille, s'effacent de jour en jour. Les graces de la princesse Romanoff, femme du grand-duc Constantin, ont déjà fait beaucoup pour ce rapprochement; et une campagne heureuse, sous les mêmes drapeaux, réconcilierait entièrement les populations chevaleresques et guerrières de la Pologne avec la suprematie russe. La fusion de ces deux peuples est au fond beaucoup

le vide, on doit avouer que la philologie et la connaissance de l'antiquité, de ses rites, de ses lois, de ses mœurs, leur ont les obligations les plus signalées. En Angleterre et en France, l'esprit, plus vif, et comme le dit Montaigne, plus *prime sautier*, ne s'astreint pas facilement au labeur des Voss, des Heyne et des Niebhur ; un savant d'Allemagne poursuit la vérité sous tous ses voiles, soulève toutes les enveloppes qui la couvrent, et, quand même il n'obtiendrait pour résultat qu'un faible rayon de lumière, il se croit assez récompensé de ses longs travaux.

Dans les climats très divers où sont établies les branches nombreuses de la grande famille slavonne, leur génie spécial s'est conservé intact. On reconnaît chez les Russes et les Serbes, les Carinthiens et les Moraves, les Bohêmes et les Polonais, un caractère commun de simplicité patriarcale et une flexibilité naturelle, qui se sont prêtées aux modifications des temps et des lieux, sans perdre leur type primitif : cette élasticité de génie cède aux impressions et ne s'y asservit pas. Guerriers, pasteurs, civilisés ou barbares, les Slaves qui se sont tour à tour rapprochés des Germains, des Turcs, des Finois, des Scandinaves, des

plus facile que celle qui a été opérée, entre les Hollandais et les Belges, par le sage prince qui gouverne les Pays-Bas ; roi sans faste et sans orgueil, ou plutôt chef héréditaire d'une république sans orages. Sur environ 30 millions de sujets, l'Autriche a 14 millions de Slaves, 5 millions d'Allemands, 4 millions de Hongrois, autant d'Italiens; le reste se compose de Grecs, de Juifs, etc. Ce sont donc les Slaves qui forment la population la plus nombreuse de la monarchie autrichienne ; mais, au lieu de leur accorder la prépondérance qu'ils devraient avoir, la cour de Vienne les fait grossièrement gouverner par des Allemands. Il n'est pas étonnant, d'après cela, qu'ils dirigent souvent leur pensée vers la Russie, qu'ils considèrent comme leur rédempteur à venir. Les espérances qu'ils fondent sur elle sont exprimées d'une manière plus ou moins directe dans quelques unes des poésies qu'on va lire. Déjà dans le siècle dernier, sur les bords de l'Adriatique, les populations à demi barbares qui y vivent se glorifiaient de tous les succès des Russes, qu'elles regardaient comme leurs frères, et des agens habiles, jetés au milieu d'elles par le cabinet de Saint-Pétersbourg, y entretenaient une admiration presque religieuse pour Catherine II. A aucune époque de son existence, la confédération germanique n'a été aussi dangereuse pour la sécurité et l'indépendance des nations continentales que ne le serait cette redoutable confédération des peuples slavons qui occupent tout l'orient de l'Europe, qui s'appuient au nord sur la Baltique, et au sud sur l'Adriatique, et qui pénètrent presque jusqu'à son centre par la Pologne, la Silésie et la Bohême. Que si la cour de Vienne entravait la Russie dans l'exécution de ses grands desseins, celle-ci tenterait sans doute de rallier à elle tous les sujets slaves de l'Autriche. Le moyen le plus sûr de prévenir cette confédération slavonne eût été de reconstituer la monarchie polonaise en 1814; car la Pologne, rendue à son indépendance, serait naturellement redevenue la rivale et l'ennemie des Russes, et adossée à l'Europe occidentale, elle aurait opposé une première barrière à leurs empiétemens; mais les négociateurs de Vienne n'avaient pas la vue aussi longue. Préoccupés d'un danger passé qui ne tenait qu'à un seul homme et qui cessait avec lui, ils méconnurent un danger permanent; le souvenir de la France leur fit fermer les yeux sur l'avenir de la Russie.

Grecs et des Mongols, n'ont jamais abandonné, sous ces diverses influences, l'indélébile empreinte qui les isole et les distingue : ils se montrent, dans les chants populaires que l'on a recueillis récemment, sensibles aux beautés de la nature, ardens à les décrire et prompts à les animer et à les personnifier ; amoureux du sol qui les a vus naître, et toujours fortement émus par la peinture des jouissances simples de la vie agreste. Leur coloris est plus doux que vif ; et, en décrivant des scènes de terreur, ils se complaisent rarement comme les Écossais, les Germains, les Scandinaves, dans des tableaux de sang et de violence. On dirait qu'une étincelle de l'ancien génie des Hellènes est venue se mêler à leurs inspirations ; mais ces rayons plus pâles et plus mélancoliques attestent l'influence d'un climat moins heureux. La muse des Slaves, moins riante à la fois et moins passionnée, moins voluptueuse et moins tragique, rappelle en quelque sorte, par l'attrait chaste et innocent qui la distingue, ces belles nuits des étés du nord, où respirent à la fois tant de pureté, de calme et une beauté si douce. Les poètes rustiques de ces nations diverses, ceux du moins qui n'ont pas sacrifié leur génie propre à l'imitation des littératures classiques, excellent à reproduire l'impression de la nature sur l'ame humaine, les coutumes spéciales de leur pays, le bonheur paisible, l'exaltation solitaire, l'enthousiasme doux et profond qui naît dans la retraite et s'y alimente. Chez quelques uns, comme chez les Polonais, un reflet des mœurs chevaleresques est venu colorer l'ensemble de la société ; chez d'autres, comme chez les Bohêmes, le génie germanique s'est mêlé au génie slave ; mais les caractères que j'ai indiqués ne se sont effacés chez aucun de ces peuples.

En général, les poètes slaves décrivent avec talent, ou plutôt rendent avec naïveté le mouvement des objets, le choc des armées, la chute du torrent, l'élan subit du coursier qui s'emporte, la fuite du navire sur la mer, celle du temps dans la durée, celle de l'oiseau dans l'espace. Des hommes justement célèbres dans diverses littératures de l'Europe, ont tout à fait manqué de cette faculté spéciale, de cet art ou de cet instinct, qui donnent de la vie aux paroles et de la mobilité au style ; il suffirait de citer Klopstock chez les Allemands ; chez les Anglais, Thomson et Samuel Johnson ; Thomas chez les Français. Le caractère slave, d'une agilité singulière et d'une souplesse égale, se refuse à cette lourdeur compassée, dont quelques académies ont prétendu faire une loi ; et les différens dialectes du langage slavon se prêtent merveilleusement à la vivacité de l'expression et au mouvement du discours.

L'alphabet des langues slavonnes offre à l'œil une étrange confusion de consonnes qui disparaissent à la prononciation. Rien de guttural, de

heurté, de rauque, dans les sons qui la composent : beaucoup d'inflexions étrangères à nos dialectes ; une accentuation douce et mélodieuse, mais qui nous étonne par sa nouveauté : tels sont ses caractères principaux. Nos lettres romaines sont insuffisantes pour reproduire les nuances très délicates de cette prononciation, où se trouvent indiquées par l'ancien alphabet slavon quarante-six lettres toutes diverses : quelques unes ne sont guère que des gazouillemens ou des murmures, dont nos organes ont peine à saisir et à imiter la légèreté. Ainsi, l'on essaierait inutilement d'exprimer en caractères romains le *tz* des Serbes, que les Polonais écrivent *cz* et les Bohêmes *ch;* le *sch* des mêmes Serbes, que les Russes écrivent *sh,* les Polonais *sz* et les Bohêmes *ss;* le *szcr* des Polonais, que les Germains essaient de rendre par leur *schtsch,* les Serbes par *schcz,* les Russes par *stch,* les Bohêmes par *ssht.* Les caractères slavons peuvent seuls suffire, par leur diversité, à cette multitude de sons très distincts, et qui, prononcés par les naturels du pays, n'ont rien de choquant pour l'oreille : ce sont des modulations singulièrement flexibles et passagères, que l'ouïe saisit et reconnaît avec plaisir, mais qu'il est difficile ou même impossible de fixer sur le papier, au moyen des signes qui nous sont familiers.

Sonore sans être pompeux, énergique sans être sauvage, le slavon est surtout remarquable par la souplesse avec laquelle il se plie et se prête à l'expression de tous les sentimens. Parmi ses dialectes nombreux, il n'y a point de patois exclusivement affecté au peuple ; un seul langage est celui des femmes, celui des paysans, des bergers et des grands. Le même idiome retentit comme la cymbale qui appelle les combats, soupire les plaintes d'un cœur amoureux, murmure les doux accens de l'idylle, se précipite et s'élance en sons entrecoupés et bruyans, pour exprimer le tumulte de la guerre. La voyelle *a*, très fréquente dans la composition des mots slaves, adoucit, si l'on peut employer cette expression, le choc et le fracas des consonnes ; et les labiales, le *z*, l'*s* prodigués, achèvent de donner au langage un caractère de rapidité qui étonne.

L'idiome bohême ou tchékhe est le premier des dialectes slaves qui ait reçu une forme grammaticale. Le voisinage de l'Allemagne et l'asservissement de la Bohême sous le joug de l'Autriche ont introduit, dans ce dialecte, une assez grande quantité de racines et d'idiotismes germaniques. Ce fut en vain cependant que le philosophe Joseph II essaya d'étouffer le souvenir de l'antique littérature de la Bohême, et de détruire l'usage de la langue slave dans ses états : entreprise insensée, qui ralluma dans le cœur des Bohêmes l'amour de la vieille patrie, l'enthou-

siasme pour les traditions de leurs aïeux. Tous les préjugés nationaux se réveillèrent à la fois ; une ligue patriotique se forma, et, sous prétexte de conserver la pureté du langage maternel, les sentimens de la haine publique contre les oppresseurs se nourrirent et fermentèrent dans le silence. L'Autriche, en se départant des principes de Joseph II, n'a pas abjuré le fatal système dont nous venons de décrire les premiers effets, et dont l'Europe verra peut-être bientôt les derniers résultats. Elle a continué la guerre commencée par cet empereur contre le langage primitif des nations slaves : singulière prétention ; comme si la nature même des choses ne forçait pas les usurpations du pouvoir à s'arrêter devant certaines limites qu'il n'est permis à personne de franchir ; comme si la tyrannie pouvait extirper un langage, ordonner aux hommes d'oublier ces paroles qui représentent pour eux toutes leurs idées; toutes leurs affections, tous leurs souvenirs ; contraindre la jeune mère à bercer son enfant avec d'autres chansons que des chansons nationales ; et s'introduire dans la famille, dans la chaumière, auprès du foyer domestique, pour abolir l'usage de ces mots de tendresse et d'amitié, qui, se trouvant mêlés à toute l'existence des hommes, expriment leurs relations, leurs rapports, leurs besoins, leurs peines, leurs espérances ! Qui renverserait leurs cabanes et raserait leurs villes, exciterait moins d'indignation peut-être. Cette tentative d'une politique maladroite n'a fait qu'irriter l'esprit de vengeance et de liberté. Les grands seigneurs, forcés d'apprendre l'allemand, pour obtenir des places, n'en ont pas moins cultivé la langue de leurs ancêtres. Plusieurs d'entr'eux, Schneider, par exemple, en Bohême *Snaïdra*, ont cultivé avec succès l'un et l'autre idiome. En vain l'on affecte de comprendre la Bohême sous l'appellation commune de domaines autrichiens, et d'effacer ainsi jusqu'au nom de la patrie : les habitans se souviennent qu'ils furent un peuple. C'est inutilement que, dans tous les séminaires, dans toutes les écoles, les héros de ce pays, les Podiebrad, les Žizka, sont représentés comme des rebelles, des hérétiques ; Jean Hus et Jérôme de Prague sont couverts de malédictions inutiles ; en dépit de tous ces efforts, le peuple sait que ses maîtres ont intérêt à déverser la haine et le mépris sur ces réformateurs et ces bienfaiteurs de ses ancêtres.

En Bohême, les vieilles coutumes, les anciens usages se sont conservés, malgré le laps des âges, avec une opiniâtreté qui étonne. De nombreuses racines sanscrites se retrouvent encore dans le langage, et attestent l'origine indo-germanique de ce peuple, si constant à garder intacts les habitudes et l'idiome de ses premiers aïeux. Le christianisme même, qui a tout changé, n'a pas détruit les rites brahmaniques, qui,

de l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, n'ont pas cessé de se conserver dans toute l'étendue de la Bohême. Les paysans surtout sont attachés à ces cérémonies païennes. Entrez dans un village le jour de Noël : la rue est occupée par une procession funèbre vêtue de longs habits noirs, couverte de voiles et de crêpes, et qui environne le char de Moréna, déesse de la mort : un homme, affublé du plus lugubre costume, représente la déesse, dont le triomphe est le symbole de la victoire que l'hiver, saison de deuil, remporte sur la nature. Au retour du printemps, lorsque les jours s'alongent, quand l'éclat nouveau dont le soleil brille annonce le réveil du monde, Moréna, les cheveux épars, les habits souillés, déchirés et flétris, marchant tristement et comme une captive derrière le char de son triomphateur, recommence sa procession à travers le village. Les bergers et les jeunes filles l'accompagnent de leurs danses et de leurs chants. Ils mêlent aux malédictions contre l'Hiver, dont ils célèbrent la défaite, les louanges de la belle saison qui reparaît, les hymnes du Printemps et de la Fécondité. Certes, il y a dans cette personnification populaire du Printemps et de la Vie, de l'Hiver et de la Mort, une pensée poétique qui n'est pas indigne de la Grèce, et qui, chez un peuple à peine civilisé, révèle une imagination vive et puissante. *Milko*, déesse de l'amour, *Lada*, déesse de la beauté, sont aussi les objets non d'un culte positif, mais de cérémonies singulières et pittoresques, et se reproduisent sans cesse dans les vieilles ballades que la grand'mère répète près du foyer domestique, dans les contes qui charment la soirée du hameau.

La tradition fait vivre, long-temps avant notre ère, quelques poètes dont les noms seuls se sont conservés. Ces bardes mystérieux, *Lamir*, *Zawisck* et *Zæbog*, sont encore invoqués aujourd'hui comme les pères de la poésie nationale : ce sont les *Linus* et les *Orphées* de la fable slave. Le plus ancien fragment poétique qui ait été découvert date du huitième siècle : c'est l'histoire touchante d'une princesse nommée *Libusa*, dont les infortunes et les fautes rappellent le souvenir de *Marie Stuart*, reine trop faible, mais trop punie de ses faiblesses, et qui n'était faite que pour l'amour. Il y a dans *Saud Libusin* (*le jugement de Libusa*) des passages pathétiques et un ton de simplicité qui touche et qui émeut. Ossian et ses poèmes, traduits ou inventés par Macpherson, n'ont pas causé dans le monde littéraire plus de troubles et de querelles que cet ouvrage, dont le savant Dobrowski a vivement contesté l'authenticité, soutenue par Chelakowsky et Hanka, avec une véhémence égale à l'impétuosité de l'attaque.

Quoi qu'il en soit de l'antiquité réelle ou fausse de ce poème, les tra-

vaux de plusieurs savans ont remis au jour un grand nombre d'autres essais dont les droits et la vétusté réels ne sont pas révoqués en doute, et qui remontent incontestablement au neuvième et au dixième siècle. Les auteurs en sont inconnus. Ce sont des chants populaires, des récits guerriers, des plaintes amoureuses. La mesure trochaïque, composée d'une brève et d'une longue, qui se succèdent alternativement, domine dans ces morceaux lyriques dont les vives images, la cadence heureuse et les mouvemens passionnés offrent un ensemble complet, une harmonie parfaite de la pensée et du rhythme. Le vers le plus familier aux poètes bohêmes est le même que le vers décasyllabes des Français; à la nécessité de la césure et de la rime se joignent dans cette espèce de vers les entraves de la mesure; il se scande et se forme de cinq trochées.

Vzorou bratri, Vzorou volu Vneslu.

Choisissons, parmi ces fragmens, un poème qui, dans sa briéveté même, puisse donner une idée des mœurs héroïquement sauvages et du patriotisme ardent des anciens enfans de la Bohême. Celui que Guillaume Hanka, l'un des hommes les plus savans de sa patrie, a placé le second dans son recueil intéressant de poésie lyrico-épique bohême, nous semble de nature à caractériser à la fois les habitudes nationales et le tour d'esprit des poètes du pays, ainsi que le mouvement de leurs ouvrages. Il est intitulé *Benesch Hermanow* ou *la défaite des Saxons*. L'auteur raconte comment fut repoussée par la bravoure des guerriers bohêmes une invasion saxonne qui eut lieu vers l'an 1200 de notre ère.

BENESCH HERMANOW OU LA DÉFAITE DES SAXONS.

Soleil, pourquoi pâlir? c'est que les fils de la Bohême sont menacés d'esclavage. Soleil, pourquoi pâlir? c'est que nos armées sont occupées loin de nos plaines, et que nos villages restent sans défenseurs: notre prince est à la cour d'Othon; nos soldats combattent loin d'ici. La patrie est orpheline.

Patrie, qui te sauvera? qui pourra t'arracher à ton sort? Voila des torrens d'ennemis qui descendent des montagnes. Les Saxons couvrent le front des collines, remplissent le sentier frayé dans l'escarpement, et s'emparent avec bruit de nos vallées. Saxons maudits, vous voici devant nous! le pillage et la mort résident dans vos bataillons, dont la longue ligne occupe tout l'espace. Ah! faudra-t-il donner nos coupes d'or et d'argent? faudra-t-il donner à ces ravisseurs nos filles et nos épouses?

Ils s'avancent; ils ont déja brûlé nos villages: nos chaumières sont en cendres, et nos guerriers pleurent. Le Saxon et son cheval foulent aux pieds les jeunes épis; plus de moissons, plus de villes, plus de cabanes!

Enfant de la Bohême, essuie tes larmes: *Benesch Hermanow* appelle au conseil de guerre les vieillards et les sages. L'épi se balancera de nouveau

dans tes sillons. Tes chaumières vont renaître; ces plaines, aujourd'hui couvertes des cadavres de nos soldats, vont refleurir et donner des guirlandes pour les héros prêts à venger leurs frères.

Benesch appelle tous ses concitoyens. Dans les champs, dans les vallons, dans les forteresses, tout s'arme, tout s'émeut; ce fleuve de guerriers grossit à chaque instant. A défaut de massue, on brandit le fléau de la moisson, la herse pesante et le soc de la charrue. Derrière les rochers, cette armée confuse et courageuse se forme sous la conduite de Benesch. Enfin elle s'élance; il est à leur tête, et tous ils s'écrient : *Benesch! Benesch!*

Vengez votre patrie, punissez les.Saxons! vengez vos frères, chassez les oppresseurs! vengez vos filles violées; engraissez de leur sang vos campagnes. Vengeance! vengeance!

Elle est dans tous les cœurs, elle éclate dans tous les yeux. Des cris de rage sortent des deux armées et s'entrechoquent dans les airs. On voit s'élancer, se balancer, lutter ensemble les massues et les épées, comme, dans la forêt, se balancent au souffle de l'orage les chênes et les sapins qui se brisent sous l'effort des vents. Bruits terribles, lueurs sinistres, frémissemens des glaives, voix menaçantes, cris de l'agonie, vous retentissez à la fois, vous effrayez le daim sauvage qui fuit dans les profondeurs de ses forêts; vous effrayez les oiseaux des cieux, qui s'élancent vers les régions lointaines : l'éclair, la foudre ont moins de violence, et répandent sur la terre moins de terreur. Cette voix de la mort, qui s'élève du champ de bataille, répétée trois fois par les échos, parcourt toute la chaîne de montagnes et bondit de roc en roc, comme le tonnerre de nuage en nuage.

Benesch! Benesch! la victoire n'est pas gagnée. Les soldats meurent, mais à leurs postes : les bataillons se détruisent, mais ne bougent pas. Immobiles, décimés et non vaincus, ils sont là, immobiles, attachés à la terre, donnant la mort, la recevant tour à tour sans l'éviter ni la repousser.

Benesch Hermanow a gravi les rochers qui environnent le champ de carnage; à droite, ses guerriers morts sont en plus grand nombre que les guerriers vivans; à gauche, les Bohêmes sont vainqueurs. Il ordonne; ses soldats fidèles ébranlent avec leurs épées de grandes masses de rochers. Elles roulent, tombent sur les Saxons, écrasent leurs bataillons tout entiers. Ils se débattent en vain : la bataille se ranime comme une flamme qui va mourir. Un long gémissement se fait entendre! un cri de désespoir! un cri de triomphe! Ils fuient, ils meurent, ils sont vaincus!

La rapidité, l'énergie, la variété des interpellations, des invocations, des mouvemens; la vérité des sentimens et des images; l'élan patriotique qui respire dans cette pièce, et ce mélange de mœurs guerrières, rustiques et sauvages, méritent certes d'être remarqués. Nous n'avons pas craint de reproduire les répétitions nombreuses dont la poésie bohême est prodigue; ce retour des mêmes mots, pour mieux faire sentir l'importance que le poète attache à la pensée même, est un des caractères distinctifs de la poésie primitive.

Une extrême simplicité distingue les élégies amoureuses et les chansons légères des Bohêmes. Jamais les sentimens d'un cœur épris ne se dévoilèrent avec une ingénuité plus complète : ce n'est pas la fadeur bucolique, ce n'est pas non plus la rudesse du génie sauvage ; c'est une candeur agreste, née d'une demi-civilisation et compagne des habitudes pastorales :

Jeune homme, jeune homme ! dit la jeune fille bohême, pourquoi passes-tu si vite et abaisses-tu le *klobuck* sur ton visage ? Ne suis-je pas belle ? le vin qui brille dans la coupe est moins vermeil que ma joue ; la blancheur des neiges de nos montagnes n'égale pas celle de ma peau douce et polie. As-tu remarqué dans la campagne le bleu foncé de la violette qui se cache ? c'est ainsi que sont mes yeux. En te promenant sur les bords du lac, as-tu vu de petits poissons noirs et souples se jouer dans les ondes ? c'est la forme de mes sourcils. Jeune homme, jeune homme ! ne passe pas si vite, et n'abaisse plus le *klobuck* sur ton visage.

Il y a du charme, de la pudeur même, dans cette douce et gracieuse naïveté. La langue bohême, riche en diminutifs et en expressions de tendresse, se prête admirablement à ce genre de poésie caressante et ingénieuse. Telles ces fleurs des champs, d'une forme légère, d'une odeur presque insensible, ont encore de l'attrait, malgré l'humble et timide obscurité de leur naissance. Nous ne craignons pas de citer encore quelques uns de ces petits poèmes, inspirations naturelles d'une passion sans voile comme sans fard, et qui contrastent d'une manière piquante avec cette autre poésie que les académies nous enseignent, et qui, au surplus, convient à nos habitudes artificielles et à nos sentimens appris.

Ma mère, ma douce mère, va-t-il revenir bientôt ? dis-le moi. Ah ! c'est lui-même. Son beau cheval traverse cette plaine qui est devant nous. Préparons la chambre, garnissons ces vases de fleurs : il va venir ; c'est un jour de fête. Ah ! qu'il reçoive ici le plus tendre accueil !

Ma mère, ma douce mère, va seule à sa rencontre, et laisse-moi ici préparer la chambre, apprêter le repas, remplir ces vases de fleurs. Ah ! quand il me verra, quelle joie ! ah ! quel bonheur pour tous deux !

Ma mère, ma douce mère, le vois-tu qui passe le gué ? Il s'avance à travers le petit bois, il tourne le sentier, il s'approche, il vient... je vais le revoir... Ah ! ciel ! il a pris une autre route ; il entre chez la fille du juge ; et je suis malheureuse pour toujours !

Le rhythme léger et triste de ces poésies, impossible à reproduire, ajoute encore à leur grace : c'est un balancement doux et voluptueux,

dont la prose ne peut donner aucun idée, et que l'on comparerait volontiers à ce mouvement que l'oiseau imprime à la faible tige qui le soutient. Souvent, il y a plus de passion dans ces poèmes que de recherche et d'esprit, et plus d'innocence dans la pensée que de réserve dans les paroles. Une jeune fille se parle à elle-même, suivant l'usage de ces langues encore sauvages où tout se personnifie; elle s'adresse à son propre visage :

Toi que l'on dit si beau, et dont je suis fière, visage que j'aperçois reflété dans cette onde pure; si, comme le veut ma mère, un vieillard devait m'embrasser, j'irais dans le bois chercher des herbes amères, dont je laverais mes joues, pour que ses lèvres desséchées se détournassent avec dégoût.

Mais si le bien-aimé de mon cœur devait y imprimer ses lèvres, les parfums les plus doux me serviraient au même usage : je voudrais que la suave odeur des roses vînt enchanter son ame, embaumer sa bouche et l'enivrer d'amour. Avec lui, les sentiers de la montagne escarpée, la solitude et la pauvreté, sont plus doux que la couche de soie et les salles pompeuses que le vieillard possède. Songez-y bien, ma mère; ah! ma mère, songez-y bien!

Telles sont les odes simples et tendres dont les accens, répétés par les femmes dans les châteaux et les villages, conservent encore au sein de la Bohême asservie le souvenir vivant de l'antique existence nationale. Ces légères productions ont plus d'influence sur les mœurs que ne pourraient en avoir les plus savans ouvrages. Les peuples qui n'ont pas de souvenirs ne peuvent se vanter de leur patriotisme : la patrie, ce n'est pas le sol, c'est l'ensemble des mœurs, des traditions et des idées. Ainsi, les Bohêmes, en recueillant leurs vieilles chansons populaires, n'ignorent pas que c'est leur nationalité même qu'ils défendent.

Le sacerdoce du moyen âge essaya de détruire cette poésie indigène, empreinte d'idolâtrie et qui semblait dangereuse. Un latin barbare prévalut dans les écoles. Des contes dévots, de mauvaises légendes, remplacèrent les ballades et les chants lyriques slavons. Toute la puérilité scolastique succéda aux essais énergiques et naïfs dont nous avons donné une légère idée. Le douzième et le treizième siècle produisirent une multitude de compositions ascétiques, où la grossièreté des idées s'unissait au mysticisme le plus abstrait. Les hautes classes de la société oublièrent leur idiôme naturel; le peuple seul, fidèle au langage de ses pères, chanta encore, dans la vieille langue de la Bohême, ses amours et ses combats. Quand ce déluge de compositions monacales se fut un peu ralenti, on revint par degrés à ces jouissances intellectuelles qui s'accor-

daient avec les idées et les mœurs de l'antique Bohême. Plusieurs productions de cette époque sont singulièrement remarquables; surtout quelques poèmes où se trouvent décrits les nouveaux rapports de la Bohême et de la Turquie. Il faut voir la haine mutuelle de ces deux peuples, la diversité de leur barbarie, le contraste de leurs coutumes et de leurs costumes, enfin les jugemens bizarres que les poètes bohêmes font subir à la religion d'Allah.

Passons rapidement sur les nombreuses poésies dues à l'époque intermédiaire de cette littérature, et hâtons-nous d'arriver à l'époque où elle a brillé du plus vif éclat. Elle comprend les quatorzième et quinzième siècles presque entiers. On peut la dater de la fondation de l'université de Prague; elle traverse plus de cent soixante ans et vient se terminer en 1620, année fatale, où la bataille de la montagne Blanche détruisit l'indépendance nationale, accablée sous les efforts de l'Autriche. Accoutumés à regarder notre horizon comme la limite du monde, nous nous étonnons de cette foule de noms illustres dans leur sphère, inconnus partout ailleurs, qui occupent un rang distingué dans les annales littéraires de leur patrie, et qui, dignes de l'attention des critiques et de l'estime des philosophes, n'ont jamais frappé nos oreilles. Ce ne sont pas quelques écrivains épars, c'est une littérature tout entière, originale, souvent élégante, et que l'Europe occidentale ne connaît pas.

A cette époque appartiennent Lomnicky, poète lauréat, doué d'imagination et de verve, mais d'une prolixité extrême et dont les œuvres remplissent vingt volumes; Strich, président des frères Moraves, qui traduisit les *Psaumes* avec énergie; Zamosky, auteur de chansons spirituelles, dont la douce mélancolie et la tendresse mystique ont beaucoup de charmes; enfin un philologue que tous les érudits connaissent, l'auteur de la *Porte des langues, Janua linguarum reserata*, Komenski, nommé *Comenius* suivant la mode savante de l'époque où l'on donnait si plaisamment aux littérateurs le droit de bourgeoisie romaine; où Chartier s'appelait *Quadrigarius*, et Dubois Delahaye, page de Marguerite de Navarre, *Sylvius Sepes*.

Comenius (puisque tel est son nom), homme d'une érudition vaste et d'une imagination bizarre, présida pendant vingt années au développement des études en Bohême. Il visita la plupart des pays d'Europe, étudia leurs mœurs et publia dans son idiome la relation de ses voyages, qui fut traduite en plusieurs langues. Battu des orages politiques, nommé évêque des Moraves en 1632, chef des unitaires de Pologne en 1648, il fut obligé, dans sa vieillesse, de chercher un refuge en Hollande, où il mourut l'année 1671, âgé de soixante-dix-neuf ans. Un style pur, rempli

d'images, étincelant de poésie, le distingue de tous les écrivains du même pays. Peut-être un jour quelque traducteur, versé dans l'étude des idiomes slaves, fera-t-il connaître à l'Europe l'allégorie satirique où, sous le titre singulier de *Labyrinthe du monde* et *Paradis du cœur*, il a peint les travers du fanatisme contemporain. C'est à la fois le Télémaque et le Pantagruel de la littérature bohême.

Hruby, traducteur de Cicéron, de Chrysostôme, de Pétrarque et d'Erasme; Gsecksy, traducteur d'Isocrate; Supach, commentateur du *Nouveau Testament;* Chalcicky, théologien, auteur du *Kopyta*, ouvrage de controverse dont les catholiques romains ont fait détruire tous les exemplaires; Prokope, éditeur des vieilles chroniques de Prague; Karach, qui traduisit avec élégance Lucien, Æneas Sylvius et quelques écrivains latins du moyen âge, introduisirent dans leur patrie le goût des études classiques. Ctibor, auteur d'un roman poétique plein de feu et d'élévation, se place, sous le rapport du style, sur la même ligne que Comenius. Il retrace avec fidélité les mœurs locales, et quelques uns de ses épisodes sont d'un pathétique noble et touchant.

Le meilleur poète de cette époque était Hyneth Podiebrad, quatrième fils du roi George Podiebrad et favori de Wladislaw II. Hanka, l'un des savans qui s'occupent aujourd'hui de recueillir les fragmens épars de la couronne poétique dont la muse slave s'est parée, avait publié les compositions d'Hyneth, dans son recueil intitulé *Starobyla Skladanie*. La police autrichienne, effrayée du patriotisme qui respire dans ces productions, a supprimé le volume, et il nous est impossible d'apprécier le mérite de ce prince, chantre de sa patrie, que l'épée de son père avait défendue.

A cette époque brillante succédèrent de longues ténèbres, les persécutions et l'esclavage. Tous les Bohêmes attachés à leur pays furent bannis, emprisonnés ou mis à mort. Les confiscations, le pillage, la destruction des églises protestantes, celle des ouvrages écrits en langue slave, signalèrent le zèle des catholiques. Pendant un siècle et demi le silence et la terreur planèrent sur la Bohême. Plus de littérature, de poésie, de religion nationales; plus de patrie, plus d'espoir. La langue latine reprit son ascendant: à peine le paysan ou le pâtre osaient-ils répéter les accens de l'idiome maternel. L'université de Prague, si célèbre depuis le commencement du quatorzième siècle, perdit le lustre dont elle avait brillé. A certains égards, cette ville a l'aspect de celles de l'Italie, car elle offre partout des signes d'une splendeur déchue et d'une prospérité qui a fini avec son indépendance. Il faut que la nationalité slave soit douée de l'énergie la plus vivace pour n'avoir pas succombé. Elle sub-

sista, et, vers la fin du dix-huitième siècle, on vit tout à coup reparaître une foule de jeunes écrivains pleins d'ardeur et brûlans de patriotisme, « qui, s'exposant, comme dit le docteur Jungmann, dans son *Histoire de la littérature bohême,* à la haine de leurs maîtres et à l'ingratitude de leurs concitoyens, remirent en honneur la vieille littérature et le vieux langage. » On joua, sur le théâtre de Prague des pièces en langue nationale; des hommes instruits se consacrèrent à la recherche des monumens bohêmes, et cette nouvelle école, aujourd'hui florissante, a déjà produit un nombre considérable d'écrivains distingués dans presque tous les genres.

A. Puchmajer, né en 1769 et mort à Prague en 1820, donna la première impulsion à ce mouvement, dont il est difficile de prévoir les suites politiques. Il réunit et publia, de 1790 à 1804, les poésies inédites de plusieurs de ses jeunes contemporains; la plupart roulaient sur le même sujet, déploraient la perte de la liberté, invoquaient la gloire des Slaves antiques et chantaient les triomphes futurs d'une indépendance depuis si long-temps perdue pour la Bohême. Ces poètes, qui exprimaient de si nobles pensées, crurent devoir imiter les formes des littératures classiques, et malheureusement ce calme trop servile communiqua une apparente froideur à des compositions émanées d'un sentiment ardent et vrai. Puchmajer lui-même était poète : son *Ode à Zizka* passe pour son chef-d'œuvre. Errant au milieu des ruines de châteaux gothiques brûlés par Zizka, le poète contemple avec effroi ces vieux témoins des fureurs religieuses; il s'adresse à elles dans une éloquente apostrophe : « Débris noircis par le temps, vous attestez la rage des hommes! à peine le courage ose-t-il rester seul au milieu de vous, lorsque la nuit sombre vient vous couvrir. Il semble que le terrible Zizka sorte de vos ruines, que les fantômes des morts tiennent conseil sous ces voûtes à demi subsistantes, et que le rire des démons, retentissant à travers ces portiques démolis, se moque des erreurs et des crimes humains! »

Sébastien Hucknowsky, auteur du poème héroï-comique intitulé *Dovjn*, marcha sur les pas de Puchmajer. On loue la grace facile de ses vers. Les frères Jean et Adalbert Negedly firent paraître, l'un des traductions estimées de l'*Iliade* d'Homère, de la *Mort d'Abel* de Gesner, et des *Nuits d'Young;* l'autre un roman agréable intitulé *Ladislaw*, des contes historiques en vers, un poème didactique et un excellent journal en langue bohême, sous le titre de *Hlasatel Cesky*.

La carrière était ouverte; tous les hommes distingués s'y jetèrent avec ardeur. Nous ne pouvons que nommer ici Hanka, prosateur, poète, érudit; Kamaryt, traducteur d'Horace; Marek, traducteur de Shakspeare;

Sjr, écrivain didactique; Turinsky; Presl, directeur du meilleur recueil littéraire qui paraisse à Prague; Milota Zdirad Polak, auteur d'un poème descriptif, le *Génie de la nature;* Chemlensky, poète qui n'a pas encore vingt-huit ans et dont les romances et les élégies rappellent Cowper et Goethe par la sensibilité naïve qui les caractérise; Klichpera, auteur dramatique fort original; Paul Schaffarik, auteur d'une histoire aride, mais curieuse par les faits, de la littérature slave; Kopitar, bibliothécaire de l'empereur d'Autriche, excellent critique; Dobrowsky, le plus savant des philologues qui se soient occupés des idiomes slavons, de leurs branches diverses et de leurs développemens.

Snaider, auteur d'*Okus*, poème historique, mérite une mention particulière. Ses poésies allemandes ont eu du succès en Allemagne; ses ouvrages dans sa langue maternelle n'ont pas joui de moins de faveur dans son pays natal. Il a donné à l'ancienne ballade bohême plus d'étendue et de variété; elle est devenue un poème tantôt lyrique et tantôt épique, fondé sur les traditions populaires, presque toujours remarquable par la grace du rhythme et l'intérêt de la narration. Nous essaierons de reproduire l'une des plus singulières de ces créations poétiques, intitulée *la Clochette d'argent*.

LA CLOCHETTE D'ARGENT.

Le lévrier du seigneur de Kojozed parcourt les bois et les campagnes; rapide comme le souffle du vent, c'est le favori de son maître. Ce seigneur qui méprise les hommes, donne toute son amitié à l'animal qui le sert, au ministre de ses plaisirs, au compagnon de ses chasses. Venez, jeunes pâtres, venez, jeunes filles; asseyez-vous près du vieux poète; là, sur les bords de cet étang limpide, où repose, sur un lit de mousse et de coquillages, la magique *clochette d'argent*, je vous dirai son histoire, et comment elle sonna les funérailles de Jean-le-Chasseur, et comment le ciel, vengeur du sang versé, punit ceux qui préfèrent leurs plaisirs à la vie des serviteurs fidèles.

Ici le poète change de rhythme et commence son récit. Au mètre léger et rapide de ce prologue succèdent les vers de dix pieds, usités dans les récits épiques bohêmes.

Il a disparu, le lévrier fidèle, l'ami constant de son maître. Le front triste, le regard menaçant, environné des serfs et des vassaux qui le redoutent, le seigneur revient de la chasse. Il veut qu'on retrouve le trésor qu'il a perdu; sa menace épouvante ceux qui l'entourent. « Qu'on le cherche, qu'on l'amène! » Vingt chasseurs s'élancent et battent les bois du voisinage. L'un d'eux, entraîné par son cheval fougueux, tombe dans un précipice; mais le seigneur, en l'apprenant, ne regretta que son lévrier.

En vain il alla lui-même à la recherche du seul objet qu'il aimât : l'écho des montagnes répéta ses plaintes, ses malédictions, sa fureur; le lévrier ne revint pas. Un désespoir profond l'accablait; et seul, accompagné de Jean-le-Chasseur, vassal de sa terre, et dévoué à son seigneur, il parcourait la forêt. Une femme, accablée par l'âge, hideuse, le visage couvert de rides, courbée sur le bâton noueux qui la supportait, arrête et saisit au détour d'un sentier, sous l'ombre d'un vaste chêne, la bride du cheval, qui recule et s'effraie.

« Que veux-tu? dit le seigneur. — Te rendre l'ami que tu as perdu. — Où est-il? — Seule je le sais : il parcourt les lointaines ravines; il va dépasser les limites de la Bohême. — Vieille, comment le sais-tu? — Je suis vieille, mais puissante. Regarde-moi. » La vieille se redressa, l'œil étincelant; une clarté terrible brillait sur sa tête; le coursier, averti par son instinct, hennissait et voulait fuir; le seigneur de Kojozed reconnut la sorcière.

« Si tu me donnes Jean-le-Chasseur, ton esclave, je te rendrai ton lévrier. Tu sais que la sorcière ne peut retrouver sa jeunesse perdue, qu'en baignant ses membres flétris dans le sang d'un jeune homme. — Que cela soit! » répondit Kojozed. Jean frémit et tomba aux genoux de son maître. Cet homme cruel le repousse. Qu'est-ce pour lui que la vie d'un esclave? Il accepte les conditions de la vieille, fait charger de fers le malheureux Jean-le-Chasseur, qui étend ses bras vers son maître et lui dit : « Mes pères ont servi ta famille depuis deux cents années; ne donne, ne donne pas le sang de Jean-le-Chasseur pour un lévrier. »

Les autres serfs de Kojozed étouffent les plaintes de l'infortuné. Le pacte s'accomplit. Quand la fée ramènera le chien vers son maître, elle recevra le jeune homme en échange. La sorcière témoigne sa joie par un affreux sourire, et le seigneur regagne son château.

Le rhythme change encore. Le poète représente la vieille femme tenant en laisse le lévrier chéri, et emmenant avec elle Jean-le-Chasseur. Les rites magiques qui ont lieu dans l'intérieur de la grotte, où elle fait sa demeure, le sang du jeune homme versé dans une urne d'airain, et le bain épouvantable qui renouvelle les forces de la fée décrépite, sont retracés d'une manière énergique. Le poète reprend ensuite le ton simple et le rhythme naïf de la ballade.

Jean-le-Chasseur venait d'expirer, et la fée sortait du bain, belle et brillante de jeunesse, quand le lévrier chéri, auquel Kojozed avait sacrifié son esclave, mourut sous les yeux de son maître. En vain chercherais-je à peindre le désespoir du seigneur. Le souvenir du meurtre le poursuivait : il venait de perdre de nouveau ce qu'il y avait de plus précieux pour lui. Ses vassaux le détestaient; objet de haine pour lui-même et pour les hommes, il errait dans les bois et dans les campagnes. Enfin, il se décida à quitter le monde. Un monastère, auquel Kojozed donna tous ses biens, s'élevait sur les bords

du lac. Dans une chapelle, qu'il nomma la chapelle de Jean-le-Chasseur, il fit suspendre une clochette d'argent, destinée à sonner chaque soir les funérailles de son malheureux serviteur. Mais, étrange merveille! lorsqu'on voulut ébranler la clochette, elle rendit, au lieu de vibrations, les sons d'une voix humaine : *Sonnez, sonnez les funérailles de Jean-le-Chasseur*! L'écho de la vieille église répétait ces accens, et tout l'auditoire tremblait.

Le temps s'écoule : Kojozed meurt; les siècles passent. Quand la Bohême se couvrit de ruines, le vieux monastère fut abandonné. Zizka, baigné de sang, entra un jour dans la chapelle qui n'offrait plus que des débris. Il toucha la clochette du bout de son épée, et elle répéta encore ces accens, que depuis long-temps elle avait oubliés : *Sonnez, sonnez les funérailles de Jean-le-Chasseur*! Les guerriers farouches de Zizka crurent entendre la voix des démons, et la chapelle fut détruite. La *clochette* magique, jetée dans les eaux du lac, dort pour toujours sous les ondes; jamais on n'entendra plus se réveiller cette voix vengeresse du sang versé et de la barbarie du seigneur.

Il est à peine nécessaire d'ajouter qu'une tradition populaire est le fondement de cette singulière composition. Elle peut servir de preuve à un fait historique digne d'être observé : c'est que la féodalité trouva de bonne heure, dans le patriotisme bohême, des barrières à ses oppressions, et que le peuple, qui flétrit dans ses traditions et ses chants l'inhumanité des seigneurs et leur mépris pour le sang humain, était depuis long-temps fait pour l'indépendance et digne de la conquérir. Aussi n'est-il aucun pays d'Europe où le tiers-état ait plus tôt assuré ses droits et recouvré ses titres. Aujourd'hui que la protection machiavélique de l'Autriche étouffe, en Bohême, l'expression franche des sentimens de liberté, il faut voir à quels subterfuges l'esprit national a recours pour exprimer ses émotions ou ses espérances, et leur donner de la publicité. C'est sans doute le seul pays du monde où le patriotisme ait emprunté le langage du spiritualisme métaphorique de Pétrarque. Tel est le caractère des ouvrages de Jean Kollar, ministre résidant à Pesth, et qui a publié en 1821 une collection de sonnets; en 1824, un nouveau recueil intitulé *la Fille de Slawa* (Slawy Dcéra), tous deux accueillis avec enthousiasme et qui méritent leur succès.

Kollar s'adresse à la Slavonie, à la patrie slave, comme Pétraque s'adresse à Laure; c'est pour lui le bonheur idéal, la divinité sacrée, la source de tout bien, la suprême perfection, la volupté même. Vivante, il lui élève un autel; éteinte, il lui érige un tombeau, lui consacre ses chants et espère encore la voir revivre. La tendresse des affections terrestres, la sublimité des pensées immortelles, les grands souvenirs, les vœux pour une prospérité future se mêlent dans ses vers. Il y a beaucoup de vague, mais un charme ravissant dans cette manière de concevoir la

poésie. La gloire du passé, la liberté de l'avenir composent le texte et soutiennent l'inspiration du poète. Un léger voile de douleur semble couvrir, sans les effacer aux yeux, ses compositions charmantes, où la sensibilité s'unit à l'imagination. Grace à l'expression métaphysique d'un sentiment que les maîtres de la Bohême regarderaient comme *révolutionnaire*, l'auteur n'a pas été inquiété par la police autrichienne. Cependant on jugera par quelques exemples des véritables intentions de Kollar, et du degré d'obscurité que sa prudence a cru devoir jeter sur elles.

L'ESPOIR.

Si l'objet de notre amour est endormi, si ses yeux couverts d'un voile ne se rouvrent pas encore, faut-il désespérer et dire : *Elle est morte ?* Non, tout se renouvelle au monde : ce désert, ces landes incultes, le soleil, le printemps, la charrue vont les rendre fécondes; tout, dans l'univers, est rempli des promesses d'un avenir meilleur. Les empires s'écroulent et le temps fuit, et d'autres empires se relèvent, et la mer quitte ses rivages : amis, amis, attendons et veillons! Ce qui n'est qu'un rêve encore, peut-être sera bientôt la vérité; conservons ces nobles pensées qui rendent moins pesant le joug de la vie, ces souvenirs qui relèvent notre fierté, ces résolutions qui affermissent notre ame. Puisons dans les temps qui ne sont plus l'espoir qui nous console; embellissons l'avenir des rayons d'un passé sublime!

Les vues politiques de l'auteur sont plus fortement indiquées dans la pièce suivante, où le vœu d'une grande confédération slave est exprimé sans détour et sans ambiguité.

LES SLAVES.

Tendres et rapides sont les accens que font retentir les filles de la Pologne; plus naives et plus sauvages sont les ballades de la Servie; mais les hymnes d'amour et de gloire répétés par nos vierges bohêmes ont encore plus de douceur et d'éclat. Ah! si jamais toutes ces voix dispersées se réunissaient pour former un concert solennel au dieu de l'indépendance! si la Russie, cette gigantesque fille de la Slavonie, se mêlait à l'hymne commun! ô félicité suprême! jour de fête digne de toutes les guirlandes que ma main pourrait recueillir sur les rivages de nos fleuves! Grand Dieu! fais que tant de ruisseaux, sortis d'une même source, confondent enfin leurs ondes, et, dans leur majesté, roulent à travers les campagnes, que leur cours doit embellir et fertiliser!

Des sentimens si vifs, si patriotiques et si tendres, exprimés dans un langage harmonieux, trouvent de nombreux échos en Bohême, et l'allégorie, sous laquelle le poète croit les dérober, est un voile bien transpa-

rent. Les œuvres de Kollar ont eu deux éditions en peu d'années : il est, à juste titre, réputé le meilleur poète de cette époque ; comme il est jeune, on ne peut douter que son talent, si pur et si pathétique, ne prenne un essor encore plus élevé.

Tels sont les nobles efforts d'un peuple que l'intolérance religieuse, philosophique, politique, a tour à tour voulu priver de son langage et effacer de la carte de l'Europe ; mais la force des habitudes antiques, des souvenirs nationaux, l'a emporté sur la puissance de l'Autriche, l'adresse des jésuites, la terreur des persécutions et l'isolement où se trouve jetée la Bohème parmi les populations germaniques qui la cernent et la pressent. *(Foreign Review.)*

Instruction populaire.

PESTALOZZI ET LA SOCIÉTÉ POUR LA PROPAGATION DES CONNAISSANCES UTILES.

A une époque où tous les bons esprits de la Grande-Bretagne rivalisent de zèle pour rendre l'instruction populaire, et en faire l'instrument du perfectionnement social, dans les dernières classes du peuple, l'on ne saurait, sans injustice, vanter la Société pour la propagation des connaissances utiles, sans payer un tribut d'éloges au philosophe pratique qui créa le système qu'elle a si heureusement adopté, à l'homme de bien dont les bénédictions du pauvre ont à si juste titre immortalisé la mémoire.

Les pauvres sont nos frères : cette maxime de l'Évangile, qui fut, durant près de dix-huit-siècles, une lettre morte dans le livre de vie, était un sentiment inné dans l'ame de Pestalozzi ; c'est lui qui le premier en fit l'application. Auparavant, un chrétien croyait avoir assez fait en prêchant contre l'orgueil et en recommandant l'humilité, en professant l'amour de son prochain, le pardon de ses ennemis et en consacrant le superflu de sa fortune au soulagement des pauvres. A ses yeux, le comble du mérite était de doter des hôpitaux et des maisons de charité ; mais un mur d'airain s'élevait entre deux classes qui, dans l'ordre physique et moral, sem-

blaient appartenir à des espèces essentiellement distinctes. Disciples des mêmes doctrines, soumis à la même foi, adorant le même Dieu, espérant les mêmes récompenses, menacés des mêmes peines dans ce monde et dans l'autre, le riche et le pauvre, dans tout ce qui tient à la culture de l'esprit et au développement de l'intelligence, étaient dans des situations tout à fait opposées. Les hautes et moyennes classes d'une part, et le reste de la population composaient deux corps étrangers l'un à l'autre, dont le premier avait en partage, avec les jouissances de la fortune et les plaisirs matériels de la vie, tout le luxe d'une éducation raffinée; le second le travail, la misère, sans aucune des compensations que procurent la méditation et l'étude. Une distinction si monstrueuse provenait de l'ignorance et de la légèreté, plutôt que de l'inflexible dureté de la caste dominante. Il semblait si naturel de dire que le cultivateur n'a pas le temps de lire ou de réfléchir! Il eût été plus exact de se demander: quel soin prend-on pour l'instruire? quel profit peut-il tirer de la science? quel plaisir peut-il y goûter? La condition où le retenait son ignorance justifiait tous les doutes à cet égard. Il n'est que trop vrai que le misérable ouvrier n'avait qu'une pensée et ne formait qu'un vœu: c'était de gagner, à la sueur de son front, le pain grossier qui devait suffire à sa subsistance; mais cette apathie provenait de l'abandon où on le laissait, et voilà pourquoi il était urgent d'y remédier. On a souvent opposé le même sophisme à l'affranchissement des nègres. Dans l'intention de perpétuer leur esclavage, on ne cesse de répéter qu'ils n'attachent aucun prix à la liberté, qu'ils bénissent leurs chaînes, etc... C'est précisément, devrait-on répondre, parce que la servitude a détruit chez eux l'amour de la liberté qu'il faut briser leurs fers; car cette funeste indifférence prouve que leur condition est contraire aux lois de la nature.

Pestalozzi consacra toute sa vie à l'application de cette grande maxime: qu'il n'est permis de laisser sans instruction aucune créature humaine, quelque humble que soit la condition où elle a pris naissance, et quelque rudes que soient les travaux auxquels elle est condamnée; et que les plaisirs de l'étude, accessibles à toutes les classes de la société, se concilient avec les occupations les plus pénibles. Pour signaler les progrès de ce grand homme dans cette tâche vraiment glorieuse, il importe de révéler aussi les progrès de son expérience et de le suivre pas à pas dans la nouvelle carrière explorée par son infatigable philanthropie. C'est ce qu'a fait le docteur Mayo, dans un essai sur les principes de Pestalozzi, lu il y a peu de temps à l'Institution royale. Nous en citerons quelques extraits qui feront connaître à nos lecteurs le caractère et les travaux de ce bienfaiteur de l'espèce humaine.

« Pestalozzi naquit à Zurich en 1746. Ses ancêtres étaient des protestans d'origine italienne, qui, durant les troubles de la réformation, s'étaient réfugiés du Milanais dans cette ville, célèbre par son attachement au protestantisme. Sa famille était devenue l'une des plus importantes du pays; cependant le père de Pestalozzi n'avait point hérité de la fortune de ses aïeux : sa mort prématurée laissa sa veuve sans soutien. Il recommanda ses enfans aux soins d'une vieille gouvernante, nommée Barbara. Le dévoûment et la fidélité qu'elle mit dans l'accomplissement de ce devoir gravèrent dans l'ame de Pestalozzi, encore enfant, cette foi vive dans les vertus des dernières classes du peuple, et cet attachement pour le pauvre, dont son caractère garda l'empreinte, et qui exercèrent une influence si puissante sur sa vie. Barbara partageait la fierté de la famille, et Pestalozzi se plaisait à décrire les expédiens ingénieux qu'elle employait pour couvrir sa pauvreté du manteau de l'aisance. Elle avait surtout l'ambition de nourrir dans l'esprit de son jeune maître les sentimens d'une honnête indépendance. « Jamais, lui disait-elle, un Pestalozzi n'a mangé le pain » de la charité. Soumettez-vous à toutes sortes de privations plutôt que » de déshonorer votre famille. Voyez ces enfans, disait-elle encore en » lui montrant les pauvres orphelins de Zurich qui passaient sous ses » croisées, combien vous seriez malheureux si la mère la plus tendre ne » se refusait tout pour vous arracher à la pauvreté ! »

C'est à l'influence de cette bonne femme, émule de notre ami Caleb, personnage si divertissant de la *Fiancée de Lammermoor*, que notre philosophe attribue la passion qui disposa de sa vie : le désir ardent d'assurer aux pauvres une indépendance réelle, et de les relever de leur abjection, en leur apprenant à savoir se résigner aux maux sans remède, en développant leurs facultés pour augmenter leurs ressources, et en leur inspirant le goût de l'ordre et la haine de la dissipation. Il débuta dans sa carrière philanthropique par une entreprise agricole à laquelle il se livra, parce qu'elle le mettait à même de se vouer tout entier à l'amélioration de leur sort. Il fonda une manufacture, et il y joignit une école, afin de pouvoir instruire les enfans au milieu de leurs occupations. Il tenait pour maxime que l'étude doit être le délassement du travail. Le défaut de fonds le gêna plus d'une fois; mais luttant constamment contre la mauvaise fortune, il partageait son pain avec ses élèves et vivait lui-même comme un mendiant, afin d'apprendre à des mendians à vivre comme des hommes. Après plusieurs années de fatigues et de privations, il se vit forcé d'abandonner son entreprise, mais il ne fut jamais plus convaincu de l'excellence de ses plans qu'au moment d'y renoncer. Dans cette école, la douceur naturelle de son caractère s'éleva

jusqu'à l'enthousiasme de la bienfaisance; il ne semblait avoir épuisé la coupe du malheur que pour en adoucir l'amertume à ses frères. Son intimité avec les pauvres confirma son dévoûment pour cette portion de l'humanité qui languit sans protection et sans fortune. La lutte qu'il soutint si long-temps contre la pauvreté, en fortifiant son courage, avait confirmé sa confiance dans les décrets du ciel. Appeler des coups du sort à la miséricorde divine, telle était la disposition habituelle de son esprit. Sa conversation, ses écrits, sa conduite, portent l'empreinte de ce sentiment, et c'est ce caractère qui a donné à la nouvelle intitulée *Léonard et Gertrude*, qu'il composa après la chute de son établissement, cette fraîcheur et cette force de conception, cette couleur vraie, qui, jointe à un style original quoique incorrect, en a fait, en Suisse, un ouvrage populaire. Cet écrit est si estimé, que plus d'un pasteur, assis sous le grand orme du village, l'a lu à ses ouailles et en a fait le texte de ses instructions.

Nous ne suivrons pas Pestalozzi dans la retraite où il vécut, pendant quelques années, après le premier essai de son système. Ce temps ne fut point perdu pour la cause si intéressante de l'instruction populaire. En 1798, l'administration du canton d'Underwald l'invita à établir une école dans le bourg de Stantz, qui venait d'être incendié pendant la guerre de la révolution. Il y consentit, quoiqu'il ne reçût aucun fonds du gouvernement et qu'il n'eût point de ressources pécuniaires suffisantes pour subvenir aux frais de l'établissement. Les enfans arrivèrent en foule, pâles, exténués de misère et abrutis par les vices qu'elle entraîne. Leurs traits, dit le docteur Mayo, étaient altérés, leurs yeux hagards, leurs fronts abattus par le désespoir et la honte. Quelques uns se montraient pourtant hardis à l'excès, artificieux, menteurs, corrompus par l'habitude de la mendicité; tandis que les autres courbés sous le poids de l'affliction, étaient patiens, dociles, mais timides et étrangers à tout sentiment affectueux.

Pestalozzi, dans une de ses lettres, trace le tableau des expériences qu'il fit avec un rare bonheur sur ces jeunes sujets dont les infirmités morales semblaient incurables. Nos lecteurs sentiront, en le lisant, le charme que nous avons goûté à le transcrire.

Mon premier soin fut de captiver la confiance de mes élèves, et de les attacher à moi. Ce but atteint, tout le reste me parut facile : l'état de détresse où je me trouvais moi-même, tout pénible qu'il était, et le manque absolu d'assistance, furent précisément ce qui contribua le plus au succès de mon entreprise. Isolé du reste du monde, je tournai vers ces enfans tous mes soins et mes affections, et ils me devaient tous leurs soulagemens : je partageais leurs

peines comme leurs plaisirs; toujours à côté d'eux quand ils étaient bien portans, ou à leur chevet quand ils étaient malades. Nous avions la même nourriture, nous couchions dans le même local, et, de mon lit, je priais avec eux ou je leur adressais quelques instructions...

En 1799, continue Pestalozzi, j'avais quatre-vingts élèves dont la plupart annonçaient de bonnes dispositions, et quelques uns un vrai talent. L'étude eut d'abord pour eux l'attrait de la nouveauté, et leur zèle s'enflamma à mesure qu'ils sentirent leurs progrès. Des enfans, qui n'avaient jamais eu un livre dans les mains, étudiaient du matin au soir, et lorsque, après souper, je leur disais : « Mes amis, que préférez-vous, d'aller vous coucher ou de travailler encore ? » ils répondaient tous : « Il vaut mieux travailler. » L'impulsion était donnée, leur esprit se développa avec une rapidité qui surpassa mes espérances. En peu de temps on vit près de soixante-dix élèves, recueillis presque tous dans la misère, vivre paisiblement entre eux et se traiter avec une cordialité qu'on trouve rarement parmi des frères, surtout dans les familles nombreuses. Sans faire de cette union un précepte de religion ou de morale, je me bornais à leur dire, quand ils étaient silencieusement rassemblés autour de moi : « En vous conduisant ainsi, n'êtes-vous pas plus raisonnables qu'en vous disputant ? » Lorsqu'ils venaient m'embrasser, en m'appelant leur père, je leur disais parfois : « Vous me donnez ce nom que je crois mériter, et cependant, quand je ne suis plus là, vous faites des choses qui m'affligent. Cela est-il bien ? » Je leur faisais souvent le portrait d'une famille paisible et bien réglée, qui, après avoir acquis quelque aisance, à force de travail et d'économie, est en position d'éclairer et de secourir les malheureux abandonnés à l'ignorance et à la misère. Puis m'adressant à ceux de mes élèves qui montraient le plus de dispositions à la bienfaisance, je leur disais : « N'aimeriez-vous pas à vivre, ainsi que moi, au milieu des infortunés, à les diriger et à les rendre utiles à eux-mêmes, comme à la société ? — Oh ! oui, répondaient-ils les larmes aux yeux et d'une voix altérée, nous espérons en faire autant quelque jour. » Lorsque Altorf fut réduit en cendres, je les rassemblai tous autour de moi, et leur dis : « Altorf est détruit, et peut-être en ce moment plus de cent pauvres enfans errent sur ses ruines, nus, sans asile, sans pain ; si nous demandions au gouvernement la permission d'en recevoir vingt parmi nous ? — Oui, sans doute, s'écrièrent-ils avec transport. — Songez bien, répliquai-je, à quoi vous vous engagez ; nous avons très peu de fonds, et il est douteux que le gouvernement nous assure une somme plus forte, en considération de ces malheureux ; peut-être, pour subvenir à votre existence et pourvoir à votre instruction, sera-t-il nécessaire de travailler plus que vous n'avez fait jusqu'ici. Peut-être vous faudra-t-il partager avec ces étrangers votre nourriture et vos vêtemens ; ne dites donc pas que vous les accueillerez, si vous n'êtes pas sûrs de pouvoir vous imposer toutes les privations que nécessitera cette bonne œuvre. » Je donnai à mes objections le plus de force possible ; je leur répétai tout ce que je leur avais déjà dit, afin de m'assurer qu'ils me comprenaient parfaitement, ils persistèrent dans leur résolution : « Faites-les venir, dirent-ils, faites-les venir, et nous partagerons tout avec eux. »

Sans affecter un tour d'esprit romanesque et sentimental, nous avouerons que nous n'aurions pas une bonne idée du cœur et de l'esprit de celui qui lirait ce passage sans attendrissement.

C'est dans son établissement de Stantz, où l'expérience acheva de mûrir ses idées, et de corriger les défauts de ses premiers essais, que Pestalozzi créa l'excellente méthode d'enseignement mutuel, pratiquée plus tard par le docteur Bell à Madras, et Joseph Lancastre en Angleterre, sans que ni l'un ni l'autre connussent la découverte antérieure du philosophe de Zurich. Mais Pestalozzi établit, sur le modèle du gouvernement patriarcal, un système qui, par sa simplicité, devait produire de meilleurs effets que ceux de Bell et de Lancastre. Les malheurs des temps, et des contrariétés de tout genre, détruisirent son institution, lorsque le succès en avait démontré l'utilité. Retiré à Burgdorff, canton de Berne, il se mit en rapport avec un grand nombre de citoyens éclairés, qui s'étaient rendus auprès de lui pour étudier sa méthode. Ils apprirent, sous ses yeux, à cultiver l'esprit de l'élève, par l'observation, le raisonnement, et l'exercice de ses facultés. L'enthousiasme du maître se communiqua bientôt à ses agrégés; on ouvrit une école qui se remplit d'élèves, pris dans tous les rangs de la société. Le gouvernement se joignit à une foule de personnages notables pour favoriser cet établissement, et le succès en paraissait certain, lorsqu'il fut encore renversé par les commotions politiques.

Pestalozzi ne se laissa point abattre par ce nouveau désastre; il fonda une école de pauvres, à cinq milles de Berne, près du village d'Hofwil. Il trouva, dans la personne de M. de Fellemberg, un associé digne de lui, et le succès de cette entreprise, exécutée sur une grande échelle, démontra que ses talens pour l'instruction et le perfectionnement moral des hommes étaient sans bornes, comme sa bienfaisance. Après avoir confié cet établissement à la direction de M. de Fellemberg, il vint s'établir à Yverdun, où il fonda un grand collége pour l'éducation des enfans des classes supérieures.

Sa méthode devint célèbre en Suisse et en Allemagne, et les jeunes gens de tous les pays sollicitèrent la faveur de s'établir auprès de lui, en qualité d'instituteurs. Les élèves arrivaient en foule des contrées les plus éloignées de l'Europe, pour participer à ses soins paternels. Le collége se divisa en plusieurs classes, dont chacune avait à sa tête un instituteur qui vivait avec les élèves, se mêlait à leurs jeux, et captivait ainsi toutes leurs affections et leur entière confiance.

Les vertus de Pestalozzi étaient le lien commun des instituteurs et de leurs disciples; sa piété simple et vraie leur apprenait à considérer

l'Éternel comme un père sous l'œil duquel ils vivaient sans cesse, et dont la bonté devait à chaque instant les rassurer sur leur avenir. Son influence religieuse sur ses élèves se bornait à nourrir dans leur ame un sentiment de piété; il laissait aux ministres de chaque culte, et aux instituteurs, le soin de les élever dans leur foi respective.

Le collége d'Yverdun a donné naissance à beaucoup d'établissemens de ce genre. Dans les uns, on suit strictement la méthode de Pestalozzi; dans d'autres elle est modifiée, ou appliquée à certaines branches de l'enseignement. Mais le collége modèle eut à souffrir de la générosité imprudente et du défaut d'ordre du fondateur. Il paraît que la division régna parmi ses collaborateurs, que l'on trahit sa confiance, et que les fonds de l'établissement furent mal administrés. Après une longue suite de contrariétés, il se vit forcé à la retraite, et les nuages qui avaient jeté un voile de douleur sur ses jeunes années, et qu'avaient enfin dissipés ses talens et son énergie, obscurcirent encore le déclin de ses jours.

Quoiqu'on puisse reprocher à la méthode de Pestalozzi de trop se passer du secours des livres, il est incontestable qu'elle fortifie beaucoup les facultés de l'esprit. Elle consiste surtout dans l'observation des choses, dans le compte que les élèves se rendent mutuellement de cette observation, et dans l'exactitude et la déduction des raisonnemens dont elle est le texte. Rien d'abstrait, de décousu, dans les explications du maître; rien de vague dans les idées suggérées à l'élève; c'est la science des choses, et non celle des mots qu'il apprend. Ainsi, par exemple, Pestalozzi, à l'instar des anciens, se sert de la géométrie, pour enseigner l'arithmétique, et chez lui les points, les lignes, les triangles, les cercles, les carrés ont un corps. A son école, tout ce que l'enfant observe est bien observé; tout ce qu'on lui enseigne se grave profondément et pour toujours dans sa mémoire. Aucun maître, dans les temps modernes, n'a mieux senti l'importance de lier les exercices du corps à ceux de l'esprit. La gymnastique, cette partie essentielle de l'éducation, est l'une des bases de son système. Un des philosophes les plus éloquens de l'Allemagne, Fichte, a dit qu'il *attendait la régénération de la nation allemande de l'institut de Pestalozzi.*

Cet instituteur célèbre est mort en Suisse, au mois de février 1827, à l'âge de 81 ans. Son extérieur n'avait rien de prévenant au premier coup d'œil: ses traits étaient rudes, mais sa physionomie s'embellissait à mesure qu'elle s'animait de cette ardeur du bien qui présidait à toutes ses actions. Dans la conversation, son langage était un composé de français et d'allemand, gâté par une prononciation vicieuse, et qui était devenu inintelligible dans ses dernières années. Jamais créateur de système

12.

ne sacrifia moins aux graces, et ne fit moins valoir les trésors de la didactique. Mais la vérité puisait une force et un accent irrésistibles dans l'aimable simplicité de son caractère et dans son enthousiasme électrique. C'est à son collaborateur, M. de Fellemberg, que sont dus les progrès admirables de son système. Il l'a amélioré, l'a purgé de quelques défauts essentiels, l'a combiné avec d'autres méthodes, et en a fait, sur une plus grande échelle, la plus heureuse application. S'il est vrai que, sans les essais tentés à Stantz et à Burgdorf, par le philosophe de Zurich, les beaux établissemens d'Hofwil et les écoles qui peuplent aujourd'hui un grand nombre de villages suisses n'auraient jamais existé, il est vrai aussi que, sans MM. de Fellemberg et Verly, la vie de l'illustre Pestalozzi eût été perdue pour l'humanité (1).

« Il y a quelques années, dit M. Mayo, dans l'introduction de son discours, qu'un Irlandais de distinction, passant par Yverdun, s'arrêta quelques heures à l'institution de Pestalozzi; quoique, dans les premières classes qu'il visita, il ne comprît pas le langage des élèves, il fut frappé de l'intelligence et de la vivacité empreintes sur leurs traits; mais lorsqu'il assista à la leçon d'arithmétique, il vit qu'ils entendaient parfaitement les principes de cette branche des mathématiques, et calculaient avec une précision et une rapidité admirables : l'intérêt qu'ils prenaient au travail le convainquit que le respectable directeur de l'institut avait découvert la meilleure méthode d'enseignement. Il essaya d'en pénétrer le secret; et sa visite, qui d'abord ne devait être que de deux heures, dura trois mois. Il ne se borna pas à prendre connaissance du système; mais il le transplanta en Irlande, et apprit à l'enfance à vénérer son auteur. Sa conviction se forma non seulement par un examen théorique, mais par l'expérience de ce mode d'instruction.

» Si, ajoute M. Mayo, je vous transportais en idée auprès de Pestalozzi, partageant avec ses élèves les leçons du malheur et de la science, votre

(1) « Pestalozzi, écrivait en 1810 madame de Staël, n'est pas le seul, dans la Suisse allemande, qui s'occupe avec zèle de cultiver l'ame du peuple; c'est sous ce rapport que l'etablissement de M. Fellemberg m'a frappee. Beaucoup de gens y sont venus chercher de nouvelles lumières sur l'agriculture, et l'on dit qu'à cet egard ils ont ete satisfaits : mais ce qui merite principalement l'estime des amis de l'humanite, c'est le soin que prend M. de Fellemberg de l'education des gens du peuple; il fait instruire, selon la methode de Pestalozzi, les maitres d'ecole des villages, afin qu'ils enseignent à leur tour les enfans : les ouvriers qui labourent ses terres apprennent la musique des Psaumes, et bientôt on entendra dans la campagne les louanges divines chantées avec des voix simples, mais harmonieuses, qui celebreront à la fois la nature et son auteur. Enfin, M. de Fellemberg cherche, par tous les moyens possibles, à etablir entre les classes inferieures et la nôtre un lien liberal, un lien qui ne soit pas uniquement fonde sur les interêts pecuniaires des riches et des pauvres.

cœur sentirait, avant votre esprit, la vérité et la beauté de ses principes. Vous applaudiriez froidement sa méthode, si je me bornais à l'analyser; mais c'est la vie, c'est le portrait de son auteur qui doit captiver votre affection et vous disposer à prendre pour modèle celui que vous avez appris à admirer et à chérir. Je l'ai vu au milieu de ses enfans, j'ai été témoin de la modeste simplicité, de l'abandon avec lesquels il parlait de tout ce qu'il a fait ou tenté pour la cause de l'humanité. Que ne puis-je communiquer à tout ce qui porte un cœur d'homme les sentimens que m'a inspirés cet homme de bien; c'est alors qu'il serait chéri et honoré comme il le mérite! Trois ans passés dans son intimité m'ont appris à le connaître, et j'ose affirmer que j'ai puisé, dans l'amitié dont il m'honora, le bonheur de toute ma vie. »

Les principes de Pestalozzi ont porté leurs fruits en France (1), en Allemagne et surtout en Angleterre; ils ont été introduits dans ce dernier pays avec un tel succès, que les personnages les plus éclairés ont senti la nécessité de ne pas se borner à protéger l'enseignement primaire à l'aide de ce précieux instrument, mais de mettre à la portée du peuple toutes les branches des connaissances humaines. Une association s'est formée à cet effet à Londres, en 1825, sous le nom de *Société pour la propagation des connaissances utiles;* à sa tête brillent les noms de MM. Brougham, John Russel, Lusington, Williams Allan, et surtout du duc de Bedford, digne héritier d'une famille célèbre par ses principes libéraux et par l'intérêt qu'elle a toujours porté à la gloire et à la prospérité de sa patrie. L'idée première de cette société se retrouve dans les passages suivans d'un traité de M. Brougham, sur l'éducation populaire, publié la première fois en janvier 1825, et qui aujourd'hui compte vingt éditions!

« Le défaut de temps ne permet pas à la classe laborieuse de suivre, dans tous ses détails, un système d'éducation; il lui faut une méthode d'enseignement plus simple et plus expéditive, et une instruction bornée, qu'elle puisse acquérir par la voie la plus rapide. Le petit nombre cherchera à s'élever au dessus des élémens de la science; les traités qui existent sur les diverses branches des connaissances humaines ne leur paraîtront pas trop abstraits. Mais les masses ont besoin de livres qui soient à leur portée. Prenons la géométrie pour exemple : il n'est pas nécessaire qu'elles connaissent toutes les applications de cette science, il suffit qu'elles en étudient la méthode, et qu'elles puissent se rendre raison de

(1) Dès 1816, il s'est formé à Paris une société d'enseignement élémentaire dont on devient membre moyennant une souscription annuelle de 25 fr. Cette société a lutté sept ans et lutte encore avec persévérance contre le déplorable système qui a sacrifié aux petits séminaires l'université, et l'enseignement mutuel aux écoles d'ignorantins.

ses vérités fondamentales. On peut aussi leur enseigner les principes généraux de la mécanique, dégagés d'une partie des formules algébriques qui en surchargent les démonstrations. C'est donc un grand service à rendre à la société que de se vouer à la composition de traités élémentaires sur les mathématiques, qui soient clairs, précis, méthodiques, et qui fassent toucher du doigt les principes fondamentaux d'une application usuelle, et d'ouvrages sur les sciences physiques qui remplissent les mêmes conditions, et qui puissent suffire à l'intelligence de tout lecteur familiarisé avec les premières notions d'arithmétique. Qu'on ne suppose pas que le temps qu'on emploie ainsi n'est consacré qu'à l'instruction élémentaire du peuple : ce serait déjà une gloire assez belle ; mais si les philosophes de tous les siècles ont eu pour but d'étendre les bornes de la science, un moyen indirect mais sûr d'y parvenir, n'est-il pas d'ouvrir à des milliers d'hommes cette carrière qui n'est parcourue aujourd'hui que par un petit nombre d'individus privilégiés ? On n'apprendra à la généralité des élèves que les premiers rudimens de la science, les seuls dont ils aient besoin ; mais, pourvu de cette première instruction, celui qui sentira en lui-même le désir et la force d'aller plus loin saura bien se faire jour, et les chances des découvertes dans les arts et dans les sciences augmenteront ainsi à l'infini. En effet, ces découvertes, filles de l'expérience et de l'observation, seront conçues plus aisément par des hommes qui, voués aux arts industriels, en connaîtront les principes et auront su éclairer la pratique du flambeau de la théorie. Celui donc qui, dans un traité simple et concis d'algèbre, de géométrie, de mécanique, saura frapper l'imagination du vulgaire par d'heureux exemples de leur connexité avec d'autres branches d'instruction, et avec les arts d'une application usuelle, pourra réclamer à juste titre une large part dans la riche moisson des découvertes que multipliera le génie des peuples, affranchi des entraves qui en arrêtaient l'activité.

» Quelque grands que soient les travaux individuels exécutés dans le but que je viens de signaler, il est manifeste que l'esprit d'association en accomplira d'encore plus étonnans. Je ne désespère pas de voir se former une société pour favoriser la composition, la publication et la propagation de livres utiles et à bon marché. Pour en faire partie, il ne sera pas indispensable de posséder des talens remarquables, ni des connaissances profondes, ni une grande fortune. Tout homme bien élevé, d'un esprit sain, jaloux du perfectionnement intellectuel et moral dont la nature a placé le germe dans nos ames, pourra se vouer à ce grand œuvre, au centre ou dans le vaste ressort de l'institution. S'il en est qui, par goût ou par habitude, sachent se tenir à l'écart des affaires publiques, ou du

tourbillon de la société, ceux-là peuvent s'assurer, au sein de loisirs studieux, la plus noble jouissance qui nous soit réservée, celle d'épurer le caractère et d'améliorer le sort de toute une génération, etc... »

M. Brougham étend l'objet de l'association à l'étude de l'histoire, de l'économie publique, etc...

« Pourquoi, dit-il, la société ne publierait-elle pas des livres à bon marché sur l'histoire, la nature de notre constitution, les sciences économiques ? Les traités populaires sur ce dernier sujet seraient d'une haute utilité pour les classes laborieuses et pour ceux qui les dirigent. Il n'est pas de meilleur service à leur rendre que de leur enseigner les vrais principes, et les rapports de la population et du taux des salaires; il est essentiel également que tout homme qui vit sous l'empire d'une constitution, en connaisse les principes, et y puise le zèle de la liberté civile et religieuse. Cette étude importe plus qu'on ne pense au bon ordre de la société, et la propagation des lumières sur ce point est le garant le plus sûr de la paix publique et de la stabilité du trône. Il importe aussi de signaler de la même manière les abus que le temps a introduits dans la marche de la constitution; libre à ceux qui nient l'existence de ces abus, qui proclament le pouvoir à jamais infaillible, et qui regardent comme funeste toute innovation politique, d'employer des moyens semblables pour propager leurs doctrines; le lecteur saura bien choisir les livres à bon marché qui lui conviendront. Assurément, une nation qui tolère, dans les journaux quotidiens ou hebdomadaires, les déclamations les plus violentes et les plus paradoxales, sur toute sorte de sujets politiques, n'a rien à craindre de la discussion des doctrines présentées d'une manière plus substantielle et plus calme, dans des écrits susceptibles d'être relus. L'habitude de parcourir rapidement des feuilles où toutes sortes de sujets sont effleurés, et qui ne sauraient être lues qu'une fois, quel que soit leur mérite, cette habitude est contraire à toute instruction solide. »

La difficulté des temps, en 1825 et 1826, nuisit au succès de l'association pour la propagation des connaissances utiles; cependant elle procéda à des enquêtes, et fit ses dispositions pour accomplir heureusement l'objet de ses travaux.

Dans l'intervalle, quelques libraires, prétendant appartenir à cette société, publièrent le prospectus d'une bibliothèque populaire; il est prouvé aujourd'hui qu'aucun membre de l'association n'était entré en relation avec eux à ce sujet.

Quand la société se vit en mesure de commencer ses travaux, elle fit paraître son prospectus que suivirent immédiatement les premières li-

vraisons de sa Bibliothèque des connaissances utiles. La série d'ouvrages qui la composent a pour introduction un discours sur les objets, les avantages et les plaisirs de la science, l'une des productions les plus remarquables de M. Brougham; après avoir classé avec autant de méthode que de clarté les diverses branches de l'arbre encyclopédique, l'auteur expose, avec toute la sagacité qu'on lui connaît, la nature des sciences mathématiques et physiques, leurs rapports, leurs différences, et la distinction qui existe entre les vérités absolues et relatives; l'auteur signale enfin, par des considérations remplies d'intérêt, l'utilité et l'agrément que procure l'étude des sciences, et l'importance de leur application aux besoins de la vie. Le lecteur nous saura gré de transcrire ce dernier passage.

« Voyez combien ceux qui ignorent les premiers élémens des sciences lisent d'ouvrages dépourvus d'instruction véritable. L'un dévore le récit d'une anecdote, l'autre un roman, celui-ci un conte de fées, sans autre but que de passer quelques instans d'une manière agréable. L'imagination se plaît à ces lectures, et préfère ce délassement aux exercices du corps et aux jouissances des sens. Nous lisons les journaux, sans songer à l'avantage que nous pouvons en retirer; la curiosité seule nous inspire du goût pour des nouvelles qui n'intéressent ni la prospérité nationale, ni les progrès de l'esprit humain.

» Connaître et sentir sont les besoins les plus impérieux de notre nature. La mobilité est l'essence de notre ame; elle se plaît aux secousses que lui impriment l'admiration, la surprise, la terreur :

Si *Peau d'Ane* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,

a dit le fabuliste français; et chacun, à son exemple, dévore des histoires de revenans, des récits de catastrophes sanglantes, de tempêtes, de naufrages. Le moindre défaut de ces lectures habituelles, c'est de faire perdre un temps précieux; si elles n'abrutissent pas l'esprit, comme le vin, le jeu, le libertinage, elles corrompent le cœur et faussent la raison. Oh! combien l'étude des sciences offre des jouissances plus pures! Que d'admirables découvertes nous révèlent la mécanique, la physique générale! Voyez quelles lois merveilleuses règlent les mouvemens des fluides! Y a-t-il rien dans vos récits de naufrages, et même dans vos contes de féeries, de plus surprenant que de voir quelques litres d'eau produire, par le seul effet de la compression du liquide, une force irrésistible, et le poids d'une once balancer des quintaux; d'apprendre que le blanc est l'amalgame de la masse des couleurs, et que le rouge, le

bleu, le vert, etc., mêlés dans certaines proportions, composent ce que nous supposons jusqu'ici n'être que l'absence de la couleur elle-même?

» Observez avec moi les prodiges de la chimie : le diamant est la même substance que le charbon; l'eau est la combinaison du gaz oxigène, principe de la combustion, et du gaz hydrogène qu'enflamme le contact de l'air : les acides sont formés à l'aide de la combinaison des différentes espèces d'air ou de gaz, et celui de tous qui ronge les métaux avec le plus d'énergie se compose des mêmes élémens que l'air respirable. Les sels sont de nature métallique; liquides comme le vif argent, plus légers que l'eau, ils brûlent exposés à l'air, et laissent pour résidu des cendres de même nature que celles de nos combustibles. Que dirai-je de l'astronomie? du nombre infini des corps célestes, de leurs énormes masses; de leurs distances, que l'imagination ne peut concevoir et que le calcul a fixées; des lois invariables de leurs mouvemens?..... Devant ce sublime spectacle de la puissance divine, dans toutes ses pompes, l'homme sent avec transport qu'il est l'œuvre de prédilection du Créateur qui lui a permis de contempler les cieux.

» Les anciens appelaient l'étude des sciences, la philosophie (amour de la sagesse); mais il n'est pas nécessaire d'y consacrer tous les instans de sa vie pour mériter le titre de philosophe. Ceux qui, dans tous les siècles, ont été les plus dignes de ce beau nom se livraient à cette étude au sein d'une vie active, et dans l'exercice de leurs fonctions civiles ou politiques. Celui-là mérite le nom de vrai philosophe, qui dans telle situation que le sort l'ait placé, consacre le jour au travail de son état, et la soirée à perfectionner son intelligence, et préfère les charmes de l'instruction aux jouissances grossières des sens.

» On ne saurait, sans avoir étudié les sciences, concevoir l'idée de la puissance de son esprit et des efforts dont elle est capable. En présence des vérités sublimes de l'astronomie nous nous sentons d'abord confondus; mais bientôt à ce sentiment d'humilité succède celui de la reconnaissance envers l'Être-Suprême, qui a permis à une créature aussi chétive que l'homme de saisir l'ensemble de l'univers à travers des myriades de soleils, dont chacun est le centre d'un système planétaire; de se familiariser avec les lois de la nature à des distances qui accablent l'imagination; d'affirmer que le soleil est 329,630 fois plus gros que la terre, Jupiter 308 9/10, et Saturne 93 1/2; qu'une livre de plomb pèse sur le globe solaire 22 livres 15 onces 16 gros 9 grains 3/4; sur Jupiter 2 livres 1 once 19 gros 1 grain et 29/43; sur Saturne 1 livre 3 onces 8 gros 20 grains 1/11; de découvrir enfin les lois qui maintiennent en équi-

libre le système céleste pour une série innombrable de siècles. Quel digne prix de nos travaux que de communiquer avec ces génies prodigieux qui nous font en quelque sorte planer sur l'ensemble de la création ; et d'apprendre par quel moyen les noms des Newton et des La Place, devenus immortels, sont placés dans la vénération des peuples au dessus de tous ceux qui ont honoré l'espèce humaine ! »

Ce discours préliminaire a été suivi de traités sur l'hydrostatique, l'hydrodynamique, les propriétés de l'air, le calorique, etc. Cette série se continue avec régularité. On va publier quelques traités sur diverses branches de la physique générale et des mathématiques. Ces ouvrages sont écrits d'un style pur, exact, et d'une clarté remarquable. Si l'ensemble de la collection est aussi soigné, ce sera le service le plus important qu'une société savante ait jamais rendu à l'esprit humain. Nous avons sous les yeux le dernier rapport du comité choisi dans le sein de cette honorable association. Neuf mois sont à peine écoulés, dit le rapport depuis la première publication sortie de nos presses, et à la fin de l'année dernière on a mis en vente vingt mille exemplaires de chacun des traités que nous avons publiés successivement : plusieurs de ces ouvrages avaient pour objet des matières abstraites ; cependant le succès qu'ils ont obtenu dans les classes inférieures prouve combien le goût de l'instruction est devenu populaire. L'appui que les savans et les gens de lettres ont prêté au comité, dans toute l'étendue du royaume, fait le plus grand honneur à la société, et la dispense de fixer les limites de ses opérations. Des hommes doués des talens les plus variés, sans s'être mis en rapport, travaillent de concert à seconder le comité par leur génie et leur instruction, et exploitent au profit du peuple les diverses branches des connaissances humaines. Quelques uns aident le comité de leurs conseils sur l'ordre général de ses travaux ; d'autres se réunissent pour la composition d'un traité, dont le premier fournit la matière, et le second la rédaction. Des écrivains distingués sont chargés de la révision des ouvrages. Cette division du travail, qui a été utilement adoptée pour les écrits scientifiques d'une haute importance, produira les plus heureux effets, en multipliant les ouvrages utiles, et en ajoutant au mérite de leur composition.

La série des publications relatives à l'histoire et à la biographie est en ce moment sous presse ; nous pouvons affirmer que ces matières seront traitées avec impartialité, mais suivant les principes généraux que la société a pris pour guide, et qui se résument en deux mots : *Paix et liberté*. Permis aux adversaires de ces principes de publier à leur tour une suite d'écrits, dans lesquels ils dénatureront l'histoire pour y puiser l'éloge

de la fausse gloire et des leçons de tyrannie; dans cette lutte la force restera à la raison. Si, comme nous n'en doutons pas, la société met tous ses soins à publier une série de livres écrits avec correction et élégance, purgés de lieux communs et de détails parasites; qui flétrissent en toute occasion le crime triomphant, démasquent le vice et enseignent aux hommes que toute guerre d'agression étant criminelle, la gloire militaire ne mérite ce nom que lorsque la nécessité d'une défense légitime a mis les armes aux mains des nations; qui enfin signalent à l'animadversion publique la fraude, la superstition et l'intrigue : elle aura rendu un service immense à l'humanité.

La société va faire paraître ensuite une collection intitulée : *Bibliotheque des connaissances agréables.* On conçoit les rapports qui existent entre les expériences les plus amusantes et les démonstrations les plus abstraites de la physique; il en est de même de l'application des autres sciences. Cette collection sera donc le *complément* de ses travaux. La société s'est spécialement attachée à améliorer l'éducation morale de l'enfance. « Ceux qui ont observé la direction imprimée à ses idées, dit le rapport, savent combien les livres qu'on met dans ses mains sont en général défectueux et nuisibles, à un âge où l'intelligence et le caractère des enfans commencent à se former. Tout dans ces livres semble concourir à affaiblir les facultés de leur esprit et à pervertir leurs sentimens; on leur charge la tête de niaiseries ou d'erreurs, lorsque leur mémoire reçoit le plus facilement ses impressions; c'est ainsi que l'occasion d'y graver les leçons les plus utiles est souvent perdue pour jamais. Mais ce sont les récits atroces ou effrayans qui sont le plus funestes aux enfans des deux sexes; il vaudrait cent fois mieux les laisser dans l'ignorance que de leur donner une telle instruction. Le comité s'est sérieusement occupé de remédier au mal; il a multiplié les livres réellement utiles à l'usage des enfans; il a été dignement secondé par mistriss J. Barbauld, miss Edgeworth et le docteur Aikins. »

On vend tous les ans une multitude d'almanachs remplis de détails puérils, absurdes ou obscènes, ou bien dictés par la bigoterie; un de ces derniers a pour date telle année, à partir de l'horrible complot des papistes et jacobites (la fameuse conspiration des poudres); un autre a pour frontispice une gravure détestable, représentant un militaire monté sur un taureau, portant un étendard sur lequel est dessiné un *ecce homo*, et traînant à sa suite des prêtres enchaînés. Tous renferment des prédictions météorologiques et politiques pour chaque mois de l'année. La société a entrepris de substituer à ces almanachs dangereux un annuaire vraiment utile; et elle a rempli cette tâche honorable avec un zèle qu'on

ne saurait trop louer. A peine son comité eut-il pris lecture du tableau des almanachs qui venaient de paraître, qu'il convoqua pour le lendemain une réunion extraordinaire. Dans une heure cette assemblée eut réuni les matériaux d'un nouvel almanach, et un mois après des milliers d'exemplaires étaient mis en vente. Exemple remarquable des heureux effets de la division ou plutôt de la communauté du travail.

La France a la gloire d'avoir donné l'exemple de la division du travail dans les sociétés savantes et littéraires. La fameuse *Encyclopédie du dix-huitième siècle* est un modèle en ce genre, et la Société royale de Londres n'a fait qu'imiter les académies de France dans le système de composition des grands ouvrages qui ont paru sous son nom. Mais si ces dernières sociétés se réunissent pour la discussion préparatoire des questions scientifiques et littéraires, les rapports ou autres écrits soumis à leur approbation sont rédigés par un de leurs membres. Il est rare qu'elles s'occupent à la fois de rassembler et de mettre en œuvre les élémens de leurs travaux. Tel est cependant le système adopté, sauf quelques exceptions, par la *Société des connaissances utiles*. Ses membres ont des réunions périodiques. Les divers comités qu'elle a établis étudient constamment la statistique intellectuelle et morale du pays. Ils procèdent à des enquêtes ; ils correspondent avec les écrivains les plus distingués des trois royaumes ; ils vont même au devant des talens modestes, qui sans leur encouragement resteraient enfouis ; et ils exploitent en commun, au profit de l'instruction populaire, la masse d'idées qui jaillit de ces améliorations. Mais lorsqu'un homme de génie a traité avec simplicité un sujet scientifique et littéraire, et qu'il a ouvert de nouvelles sources d'instruction, la société, sans rien changer à son livre, se borne à en favoriser la publicité. Il est d'autres ouvrages dont il lui suffit de revoir les épreuves.

Ce n'est pas tout, elle adopte les travaux remarquables des savans et des moralistes étrangers en les analysant ; il en est même dont elle se borne à publier la traduction, et c'est ce qu'elle a fait pour la *Vie de Newton*, par M. Biot ; ouvrage dont il suffit de nommer l'auteur pour en signaler le mérite. Enfin la société met tous ses soins à multiplier les comités auxiliaires dans les divers comtés.

Tel est le vaste ensemble des travaux qu'elle a consacrés à l'instruction populaire et aux progrès de la civilisation dans les masses. Ce qu'elle a fait jusqu'à ce jour est du plus heureux augure pour l'avenir.

(*Edinburgh Review.*)

Histoire contemporaine.

CHRONIQUE DE LA COUR DE LISBONNE (1).

N° I.

LA REINE MÈRE. — SON ÉDUCATION. — ELLE SE SÉPARE DU FEU ROI. — NAISSANCE DE L'INFANT DON MIGUEL. — CONSPIRATION DE 1805. — DÉPART DE LA FAMILLE ROYALE POUR LE BRÉSIL. — RELATIONS DE LA REINE AVEC LE DOCTEUR FRANCIA, DICTATEUR DU PARAGUAY. — LE MARQUIS DE GUARANY. — RETOUR EN EUROPE DE LA FAMILLE ROYALE. — MEURTRE DU MARQUIS DE LOULÉ.

A l'époque de l'invasion française, le Portugal était tombé dans une dégradation et une apathie dont on ne pouvait trouver l'équivalent que dans le royaume limitrophe. Depuis le marquis de Pombal aucun homme supérieur n'était parvenu au ministère. Par une fatalité déplorable, ceux qui s'y étaient succédé après lui étaient tous inhabiles et corrompus, sans patriotisme, sans intérêt pour la véritable gloire de leur souverain, et uniquement occupés du soin de leur fortune et de celle de leur famille.

Quand la nouvelle de l'entrée des Français arriva à Lisbonne elle jeta l'effroi et la consternation à la cour, qui chercha son salut dans la fuite; le peuple, observant en silence le départ de ses maîtres, reçut les troupes du conquérant dans une attitude sombre et sévère. Mais, dès qu'on lui présenta la possibilité de repousser une odieuse agression, il l'accueillit avec transport; et sortant d'un sommeil de plusieurs siècles, il se précipita sur la trace de nos soldats et combattit à leurs côtés, pendant toute la durée de la guerre de la Péninsule. La dévastation de ses cam-

(1) NOTE DE LA NOUVELLE ÉDITION. — Les rivalités, les luttes de tout genre qui, depuis plus de trente ans, déchirent le royaume de Portugal, ont rendu son histoire des plus intéressantes. Nous avons publié à ce sujet plusieurs articles, dont voici les plus importans : Voyez la continuation de la Chronique de la cour de Lisbonne, nos II et III, t. IX. — Invasion du Portugal en 1807, t. VI. — Don Pédro et le Portugal, t. XXIII.

pagnes et de ses villes ; son sang, qui coulait à flots sur tous les champs de bataille ; des privations, des travaux d'autant plus pénibles qu'ils contrastaient avec l'oisiveté de son ancienne existence, il supportait tout avec un courage et une résignation magnanimes ; il n'avait qu'un but, l'expulsion de ses ennemis, et il ne voulait d'autre récompense de tant de dangers et d'efforts que l'amélioration de ses institutions politiques et civiles. Ces espérances si légitimes furent trompées quand la paix générale fut rétablie. Les maîtres du Portugal faussèrent leur parole, et ne voulurent rien tenter pour récompenser le dévoûment de leurs sujets et concilier les droits et la dignité du trône avec le bien public.

Ce malheureux pays avait un aspect plus triste et plus sombre que jamais, au moment de la révolution d'Oporto. Cet événement fut accueilli par la majorité de la nation comme le précurseur d'un meilleur avenir. Cet espoir fut encore déçu. Les cours du continent trouvèrent que les réformateurs n'avaient pas suivi le droit chemin pour arriver au but qu'ils se proposaient, et elles encouragèrent en secret les mécontens. Il est possible, sans doute, que les chefs populaires aient été trop prompts et trop spéculatifs dans leurs réformes. Toutefois, on ne saurait nier que du mois d'août 1820 au 2 juin 1823, temps pendant lequel le régime constitutionnel prévalut, le Portugal ne fût dans une situation plus satisfaisante. La liberté des anciennes cortès, qui avaient présidé aux destinées d'un autre âge, semblait respirer de nouveau dans toute la nation. Le peuple se rappelait avec orgueil le souvenir de ces temps de gloire ; d'anciennes lois furent remises en vigueur ; on en rendit d'autres pour encourager le commerce et l'industrie et accroître les ressources d'un royaume épuisé par une administration inhabile et vénale, plus encore que par les maux d'une longue guerre. Le monarque lui-même sympathisait avec les représentans de la nation et paraissait sincèrement disposé à prêter son appui à toutes les mesures propres à améliorer l'état de son peuple.

Malheureusement toutes ces apparences étaient trompeuses. Le nouveau gouvernement fut bientôt attaqué au cœur, à l'insu même de ses membres. Les ordres privilégiés, le haut clergé, les cours de justice, tous ceux dont la prospérité résultait des abus, ou qui fondaient leur puissance sur la crédulité publique, s'effrayèrent de l'esprit d'examen qui se répandait dans les diverses classes. Ils devinrent les ennemis secrets du nouveau régime, et ils en complotèrent la destruction. C'était surtout dans l'intérieur des cloîtres que ce parti formidable ourdissait ses trames ; et, en même temps, il faisait tous ses efforts pour exciter les alarmes et l'intérêt des cours étrangères.

Mais nous n'avons rien dit encore du principal artisan de tant d'intrigues, du premier moteur des ressorts qui ont renversé la constitution de 1823, et replongé le pays dans l'anarchie et la confusion; de l'auteur de cette suite de complots qui ont rendu si amers les derniers jours d'un roi malheureux; de la reine-mère, en un mot, qui s'est faite dans la Péninsule l'agent le plus actif du parti apostolique, et qui n'a pas cessé de conspirer contre les libertés de ses sujets. Cet être extraordinaire dont la tête puissante a conçu tant de plans gigantesques; ce mélange singulier de talens éminens et de qualités dangereuses; cette fille d'une princesse voluptueuse et intrigante, trop fidèle aux traditions de sa mère, cette femme redoutable, chez laquelle la ruse s'unit à des passions violentes, dont l'ame superbe n'oubliera jamais plusieurs années d'humiliation, et qui, tant qu'elle résidera en Portugal, ne cessera de l'agiter du sein de sa retraite de Quéluz, est si intimement liée à tous les événemens qui se sont succédé en Portugal, dans ces derniers temps, elle exerce un ascendant si absolu sur le prince faible et ingrat qui dirige contre son frère et son maître le pouvoir qu'il avait reçu en dépôt, que sans doute une courte notice sur sa vie ne paraîtra pas déplacée.

Charlotte, infante d'Espagne et reine douarière de Portugal, est née le 25 avril 1775; elle a par conséquent neuf ans de plus que Ferdinand VII son frère, né le 14 octobre 1784. L'infante Charlotte, dès ses premières années, manifesta les mêmes penchans et la même vivacité d'esprit que sa mère. L'ardeur de son imagination était sans égale; et au milieu des dissipations d'une cour corrompue et frivole, elle acquit des connaissances très variées et très étendues. Le père Scio, homme de mérite, fut son principal instituteur; mais comme, à cette époque, la cour d'Espagne était remplie d'Italiens, dont plusieurs avaient beaucoup de goût et de savoir, elle en reçut aussi des leçons. A douze ans, elle subit en présence de son grand'père, un examen qui fut, en quelque sorte public, puisque toute la cour et les ambassadeurs y assistèrent. Elle fut interrogée sur l'histoire sacrée et profane, la géographie, le latin, le français, l'espagnol, le portugais; et la justesse de ses réponses surprit tous ceux qui étaient présens. Elle joint à ces connaissances l'avantage d'une élocution élégante et facile, et elle a une très jolie écriture. Jamais peut-être aucune femme n'a possédé des talens plus précoces; et si dès sa première jeunesse, on leur eût donné une bonne direction, nul doute qu'elle n'eût été l'ornement de son sexe et de son âge, la bienfaitrice de ses sujets, et aujourd'hui elle serait chargée de leurs bénédictions.

Quelques mois après l'examen dont nous venons de parler, elle fut fiancée au prince Jean, infant de Portugal, et en 1790, lorsqu'elle

n'avait encore que quinze ans, elle rejoignit son mari à Lisbonne. De neuf enfans qu'elle a eus, six vivent encore. Voici les noms et l'époque de la naissance de chacun d'eux : 1° Marie-Thérèse, née le 29 avril 1793 ; 2° don Antonio, né le 21 mai 1796 et mort en 1802 ; 3° Marie-Isabelle, née le 19 mai 1797, mariée à Ferdinand VII, son oncle, et morte en 1818 ; 4° don Pedro d'Alcantara, empereur du Brésil, né le 12 octobre 1798 ; 5° Maria-Francisca, née le 20 avril 1800 et mariée à l'infant don Carlos d'Espagne ; 6° Isabelle-Marie, ex-régente, née le 4 juillet 1801 ; 7° don Miguel, régent, né le 26 octobre 1802 ; 8° Maria de l'Assomption, née le 25 juillet 1805 ; et 9° Anne de Jésus-Marie, née le 23 décembre 1806 et mariée à un simple gentilhomme portugais.

Ce fut peu de temps après la naissance de son premier enfant, que des dissensions intérieures éclatèrent dans le palais et rompirent l'harmonie qui avait régné jusque là entre Jean VI, alors prince du Brésil (1), et sa femme. En 1806, leur rupture devint publique et se prolongea jusqu'à la mort du roi. Durant toute cette période, ils eurent des établissemens séparés, et ne se firent jamais de visites, excepté sous les cortès, en 1822, où ils se montrèrent dans la même loge, à l'occasion des solennités qui eurent lieu en l'honneur du nouvel ordre de choses. Nous ne chercherons pas à faire connaître les causes de ces malheureuses dissensions, car c'est de l'histoire que nous faisons et non pas de la chronique scandaleuse ; nous nous contenterons de dire que les adversaires de la reine assurent qu'à l'époque de la naissance de l'usurpateur actuel du trône de Portugal, Jean VI avait dit, en présence de plusieurs membres du corps diplomatique, qu'il ne se considérait pas comme le père de ce prince ; que, depuis deux ans, il était sans relation avec sa mère ; et qu'il ne l'avait reconnu que par amour de la paix et pour prévenir un scandale public. Cette anecdote, vraie ou fausse, a déjà été rapportée dans nos journaux et dans ceux du continent.

Si la princesse du Brésil avait des ennemis à la cour de son mari, les séductions de son esprit lui avaient aussi attiré des partisans nombreux et dévoués. C'est à eux que le prince attribuait le complot tramé en 1805, pour le dépouiller de l'autorité de régent. Il était à cette époque tombé dans une mélancolie noire, qui paraissait la suite de ses chagrins domestiques ; il recherchait la solitude, se montrait rarement en public ; et, contrairement à sa manière d'être habituelle, il était devenu d'un accès difficile pour ses sujets. Il s'était rendu à Alentejo, pour changer d'air et tâcher de rétablir sa santé. Ses ennemis cherchèrent alors à accréditer

(1) L'héritier de la couronne de Portugal portait autrefois le titre de prince du Brésil.

le bruit que sa raison était dérangée, et ils formèrent le projet de le dépouiller de l'autorité suprême et de remettre les rênes de l'état à la princesse du Brésil qui l'aurait gouverné avec le titre de régente, de même qu'il s'était emparé du pouvoir, quand les premiers accès de l'aliénation mentale de sa mère s'étaient déclarés. Un bon régime et l'exercice ne tardèrent pas cependant à rétablir sa santé, et il revint à Lisbonne au moment même où la police avait découvert le complot tramé contre lui, et avait saisi les proclamations imprimées et d'autres preuves matérielles de la conspiration. Une enquête juridique eut lieu; mais ce prince débonnaire ne voulut pas que l'on dressât des échafauds et se contenta d'exiler quelques uns des coupables. Jose Anastasio, un des principaux employés de la police et quelques autres qui l'avaient secondé dans la découverte du complot, furent empoisonnés à Mafra, le premier dans un plat de brocoli, et les deux autres dans du chocolat. De là ce proverbe sinistre, encore répété aujourd'hui: *Guardate dos brocolos e chocolate de Mafra* (prenez garde au brocoli et au chocolat de Mafra).

Le prince parut profondément affecté de ce complot, et il en conçut un chagrin qui dura toute sa vie. Depuis cette époque, alarmé des vues ambitieuses qu'il attribuait à la mère de ses enfans, il vivait dans des craintes continuelles, et croyait sans cesse son pouvoir menacé. Il renonça au plaisir de la chasse et passait une grande partie de son temps à Mafra, dans la plus profonde retraite, sans même épancher ses peines dans le cœur d'aucun ami intime. Telle était la situation de la famille royale, quand les Français franchirent les frontières du Portugal et marchèrent rapidement sur Lisbonne. Le prince s'embarqua avec sa cour le 28 novembre 1807. Il était à bord d'un vaisseau de 80 canons, avec sa mère, son fils don Pèdre et son gendre don Pèdre Carlos; tandis que la princesse se trouvait sur un autre bâtiment avec le reste de sa famille.

Immédiatement après l'arrivée de la famille royale à Rio-Janeiro, le prince choisit San-Christoval, campagne située à quatre milles de la ville, pour sa résidence habituelle. Il prit avec lui don Pèdre, don Miguel et la princesse de Beira, veuve d'un infant d'Espagne, et qui, avec son fils Sébastien, né à Rio, le 4 novembre 1811, vit maintenant à Madrid. La princesse du Brésil habitait Rio, avec ses trois jeunes filles; elle tenait une cour séparée et ne voyait le prince que dans les jours de gala. En toute occasion, elle s'appliquait à décrier le gouvernement de son mari, et ses vues ambitieuses parurent encore s'agrandir sur le vaste théâtre où elle se trouvait transportée.

Rio ne tarda pas à se remplir des exilés des divers états qui s'étaient récemment constitués dans l'Amérique du Sud; ces hommes, qui avaient

été forcés de fuir devant la violence des partis, furent accueillis par la princesse avec faveur, et plusieurs devinrent dans ses mains d'utiles instrumens. En s'entretenant avec eux, elle recueillit des renseignemens exacts sur la situation des nouvelles républiques, contiguës au Brésil, et elle dirigea ses plans en conséquence. Elle se mit aussi en communication avec les voyageurs qui revenaient de la Péninsule, pendant la captivité de Ferdinand VII, son frère, et elle conçut le projet de se faire nommer régente d'Espagne. Elle envoya en conséquence un agent à Cadix pour préparer les voies et lui faire des partisans. Le docteur Padron, membre des cortès, qui avait fait des discours véhémens contre l'inquisition, devint l'avocat le plus actif des prétentions de la princesse du Brésil, prétentions qui ne tardèrent pas à être discutées en assemblée publique ; une forte opposition les empêcha de réussir,

La princessse songea ensuite à assurer ses droits sur les anciennes possessions de l'Espagne en Amérique, dans le cas où la domination française s'affermirait en Espagne, et où la captivité de ses frères se prolongerait en France. Dans ce but, elle envoya des émissaires à tous les gouvernemens établis dans le voisinage du Brésil, à Buénos-Ayres, au Chili, au Pérou; mais ce fut surtout le docteur Françia, dictateur du Paraguay, qu'au moyen d'une correspondance active elle tâcha de mettre dans son intérêt; elle y réussit au moins en apparence. Ce tyran, gouverné lui-même par les jésuites, et qui professait pour eux et leurs doctrines une vive admiration, parut entrer dans ses vues, et il lui envoya un agent à Rio pour conférer avec elle. Cet homme, nommé Fort, lui proposa, probablement pour la sonder, l'établissement d'un gouvernement formé sur le modèle de celui que les jésuites avaient jadis établi, qui recevrait le nom de Bon Jésus du Paraguay, et dont elle serait la reine patrone. Il espérait de cette manière flatter à la fois ses vues ambitieuses et le penchant qu'elle manifestait pour la dévotion, consolation ordinaire des femmes avides d'hommages, et dont les charmes sont sur le déclin. La princesse accepta vivement cette proposition, et l'on assure même qu'elle prit le titre qui lui était offert et un sceau correspondant dans plusieurs dépêches et dans quelques autres actes émanés d'elle.

Ces intrigues et ces négociations avaient été conduites sans aucune participation du gouvernement du prince. Fort, l'agent du Paraguay, voyant que ce projet ne pouvait plus avoir lieu, par suite de l'expulsion des Français et du retour de Ferdinand en Espagne, offrit une nouvelle combinaison à l'esprit ardent de la princesse. Comme on faisait alors des préparatifs à Cadix pour attaquer Buénos-Ayres, il lui proposa de coo-

pérer au rétablissement du pouvoir de l'Espagne dans cette partie du continent. En conséquence, après avoir pris l'agrément de Francia, il fut convenu qu'il se rendrait à Monte-Video, où un certain nombre de royalistes espagnols et américains s'étaient réunis, dans l'attente de la flotte formidable qui devait mettre à la voile sous les ordres d'O'Donnel. Mais Fort fut arrêté par l'ordre du général Lecor, commandant portugais, dont il avait excité les soupçons, et ensuite envoyé à Rio sous escorte; bientôt cependant il fut mis en liberté par suite de l'intervention de la princesse, qui, afin de le récompenser de son zèle et de l'indemniser de ce qu'il avait souffert, lui fit donner le grade de colonel et le titre de marquis de Guarany. Nous verrons plus loin qu'il continua sous ce titre à servir sa bienfaitrice, et qu'il fut l'ame ou l'agent principal de la plupart de ses combinaisons.

Cependant la révolution qui s'était faite, en 1820, à Oporto, donna une direction nouvelle aux affaires de la monarchie portugaise dans les deux hémisphères. La nouvelle en fut reçue à Rio avec transport, et Jean VI, devenu roi par la mort de sa mère, donna son approbation au nouvel ordre de choses après quelques hésitations, qui venaient moins de sa mauvaise volonté que de son apathie et de sa timidité naturelle. La reine affecta d'abord un grand attachement pour la constitution, de même qu'elle avait auparavant approuvé hautement les réformes des cortès de Cadix. Elle supposait que le roi, influencé par les ambassadeurs des puissances alliées, ne consentirait pas à donner son adhésion. Dans le cas où cela aurait eu lieu, et où il aurait refusé de partir pour le Portugal, elle comptait, dit-on, s'échapper du Brésil, et recevoir à Lisbonne, des mains dès cortès, le dépôt de cette autorité suprême qu'elle poursuivait sans cesse sur les deux continens, et qui lui échappait toujours.

Le 3 juillet 1821 toute la famille royale, à l'exception de don Pèdre, héritier du trône, entra dans le Tage au milieu des acclamations du peuple. La reine avait ses agens près de son mari. Instruite par eux, que pendant la traversée le roi avait discuté avec ses conseillers un plan qu'on lui avait proposé pour renverser la constitution, elle résolut de profiter de cet avis pour se faire des amis parmi les partisans du nouveau régime. Une députation des cortès vint à bord pour féliciter le roi sur son retour, et elle alla ensuite présenter ses hommages à la reine. Après avoir protesté de son dévoûment à la constitution, cette princesse leur parla à mots couverts des mauvais conseils que l'on donnait à son époux. Quand ce prince eut connaissance des protestations et des insinuations de la reine, ses craintes habituelles s'accrurent; dès-lors il rejeta d'une ma-

nière définitive le conseil qu'on lui avait donné, et annonça l'intention d'adhérer sincèrement au nouvel ordre de choses. Il a gardé sa parole en honnête homme, et il a persévéré jusqu'à la fin. Quand il débarqua il fut accueilli avec enthousiasme ; la reine au contraire fut reçue avec froideur. Déconcertée dans ses plans et dans les espérances qu'elle fondait sur le régime constitutionnel, elle résolut alors de tout tenter pour le détruire.

Instruite qu'une partie de la noblesse et du haut clergé était contraire au nouvel ordre de choses, elle se réunit aux mécontens et se constitua leur chef. Ses menées, qui transpiraient dans le public, en avaient fait un objet d'animadversion générale, tandis que la loyauté de la conduite de son époux le rendait chaque jour plus populaire. Le sentiment de la haine qu'elle inspirait, et les humiliations publiques qu'elle avait reçues de quelques uns des nouveaux dépositaires du pouvoir portèrent son irritation à son comble, et elle ne s'occupa plus que des moyens d'assurer sa vengeance. Avec un courage que l'on trouve bien rarement dans son sexe, et sans tenir aucun compte des périls auxquels elle s'exposait, elle refusa de suivre l'exemple des autres membres de la famille royale, et de prêter serment de fidélité à la constitution. Une lettre qu'elle écrivit ensuite au roi pour lui faire connaître les motifs de son refus, porte la vive empreinte du caractère audacieux et de la hauteur d'ame de cette princesse.

Après cette démarche hardie, elle poursuivit ses desseins avec un redoublement d'activité. Elle réussit à mettre dans son intérêt le comte d'Amarante, depuis marquis de Chaves; et elle lui donna de l'argent pour organiser une insurrection à Villa-Real, lieu de sa naissance. Cette insurrection éclata le 3 février 1823. Le comte appelait aux armes dans ses proclamations tous les fidèles Portugais, pour délivrer leur pays du joug des cortès et du fléau des révolutions, mettre le roi en liberté, etc. Cette insurrection s'étendit rapidement dans les provinces du nord; mais les mesures énergiques des cortès et la fidélité des troupes constitutionnelles la réprimèrent. Le comte fut obligé de se réfugier en Espagne avec ses partisans. Il offrit ses services à M. le duc d'Angoulême; mais ce prince, avec sa sagesse et sa modération habituelle, refusa de les accepter.

Cependant la reine n'était pas abattue par cet échec. Son courage et les ressources de son esprit croissaient avec les obstacles. Toujours plus impatiente de venger ses affronts et de saisir ce pouvoir pour lequel elle éprouvait une soif si ardente, elle pensa qu'elle trouverait un meilleur instrument dans don Miguel, sur lequel elle exerçait un ascendant au

moins égal à celui de Médicis sur Charles IX, son fils. Des sommes considérables furent distribuées, et les colonels de plusieurs régimens entrèrent dans le complot. Dans la nuit du 27 mai, don Miguel quitta Lisbonne avec un cortége composé, en grande partie, d'officiers, et se rendit à Villa-Franca, où se trouvait le 23e régiment de ligne. Là, il fut rejoint par le général Pamplona, depuis comte de Subserra. Dans une proclamation, il annonça qu'il n'avait d'autre but que d'affranchir le roi de la tyrannie des cortès. Bientôt l'insurrection devint générale dans les troupes qui occupaient la capitale ou qui étaient stationnées dans le voisinage. Afin de prévenir les horreurs d'une guerre civile, les cortès se séparèrent, le 2 juin 1823, après avoir protesté solennellement contre la violence qu'elles subissaient.

La trame au moyen de laquelle cette révolution venait de s'accomplir avait été ourdie principalement par ce même marquis de Guarany, que nous avons vu investi de la confiance de la reine dans le Nouveau-Monde, et qui, dans l'ancien, était parvenu à se rapprocher d'elle, non sans beaucoup de peine. Cet homme remuant et hardi s'était présenté, en 1821, pour siéger aux cortès d'Espagne, comme député du Paraguay; mais, n'ayant pas pu justifier de son mandat, il n'avait pas été admis. Indépendamment de ce but ostensible de son voyage à Madrid, il était aussi chargé par Francia de faire des communications particulières et secrètes à Ferdinand, ou, à son défaut, à la reine de Portugal, sa sœur; mais les personnes qui entouraient alors le roi d'Espagne empêchèrent le marquis d'en approcher. Contrarié dans l'objet secret de son voyage en Espagne, comme dans son but patent, il songea à se retourner du côté de son ancienne protectrice.

Avant que le roi de Portugal quittât le Brésil, il avait entamé des négociations diplomatiques avec le dictateur du Paraguay, et les assurances d'amitié qu'il lui avait fait donner équivalaient presque à la reconnaissance de son gouvernement. Guarany résolut de profiter de cela; et, immédiatement après son arrivée en France, où il s'était retiré, il écrivit au ministre constitutionnel des affaires étrangères de Portugal. Il lui mandait dans sa lettre, qu'il avait été nommé ministre plénipotentiaire du Paraguay près de S. M. T. F.; mais que son intention n'était pas de prendre son titre officiel, et qu'il désirait vivre en Portugal comme un simple particulier, jusqu'au moment où les cours d'Europe consentiraient enfin à reconnaître les nouveaux gouvernemens de l'Amérique. Le ministre lui envoya de suite des passeports, en le louant de sa discrétion et de sa prudence. Guarany ne perdit pas un seul instant pour se rendre à Lisbonne. En arrivant, il apprit que la reine, dont il voulait à toute force se

rapprocher, vivait dans un palais isolé, à quelque distance de la ville, soumise à une surveillance sévère, à cause de ses complots contre le gouvernement des cortès, et qu'il serait par conséquent très difficile de la voir. Il imagina de se déguiser en chévrier, et il se présenta dans la cour du palais avec un troupeau, sous prétexte de vendre son lait. C'est ainsi qu'il établit et continua ses relations avec la reine, et qu'il devint l'agent principal, quoique secret, de la révolution de 1823.

Le surlendemain du départ de don Miguel pour Villa-Franca, le roi avait fait publier une proclamation dont voici quelques extraits :

PORTUGAIS!

Mon fils, l'infant don Miguel, a fui de ma demeure royale pour se mettre à la tête du 23e régiment. Je l'ai abandonné comme père, et, comme roi, je saurai le punir... Fidèle à mes sermens, à la religion de nos ancêtres, je maintiendrai la constitution que j'ai librement acceptée. Je n'ai jamais manqué à ma parole; soyez aussi fidèles à la vôtre, si vous voulez être libres et rester dignes du nom glorieux que vous avez porté pendant tant de siècles!

Le jour suivant, il fit une autre proclamation, adressée aux habitans de Lisbonne, dans laquelle il renouvela les mêmes assurances. Mais, ayant appris le but secret du complot, en même temps qu'il recevait la nouvelle de l'insurrection des régimens, le roi partit en grande hâte pour Villa-Franca, afin de faire rentrer les troupes dans le devoir.

Les conjurés se proposaient de retourner à Lisbonne, avec la reine et l'infant à leur tête et les troupes à leur suite, tandis que Jean VI continuerait à publier ses inutiles proclamations. Lorsque la capitale aurait été en leur pouvoir, ils auraient fait descendre le roi du trône, comme incapable de régner; la reine eût été proclamée régente, et son fils chéri, généralissime.

Les Français étaient alors maîtres de la plus grande partie de l'Espagne. Leur fidèle agent, le général Pamplona, nommé ensuite comte de Subserra, était dans le secret de la conspiration. Pour rendre service aux Français qui, après la déclaration de notre gouvernement, ne pouvaient plus franchir les frontières du Portugal, il quitta secrètement la ville, et alla dans une campagne qui lui appartenait près de Villa-Franca. Au milieu de tout ce désordre, une circonstance particulière sauva le roi, et le détermina à prendre subitement le parti de se rendre près des troupes. Nous avons déjà dit que l'esprit de la reine était fécond en ressources et en expédiens de tout genre ; mais son impétuosité naturelle faisait souvent avorter les entreprises qu'elle avait le plus habilement conçues.

C'est ce qui arriva dans la conspiration de Villa-Franca. Des mouvemens dans l'intérieur du palais de la reine semblaient annoncer son intention de partir et d'aller rejoindre son fils. Le roi, averti de ces préparatifs, résolut de la prévenir, et c'est à cette prompte décision qu'il a dû la conservation de sa couronne et probablement de sa vie. Pamplona, voyant que le complot était découvert, laissa l'infant à Santarem, et vint rejoindre le roi à Villa-Franca, où il apprit au monarque épouvanté tous les dangers qu'il avait courus comme époux et comme roi. Cela fut d'autant plus facile à Pamplona, qu'il avait été initié au secret des conspirateurs. Ces révélations lui firent prendre un malheureux ascendant sur l'esprit de Jean VI, dont il devint premier ministre ; ascendant qu'il conserva jusqu'au moment où il fut éloigné du cabinet par les représentations de sir Edouard Thornton. Le roi et la famille royale revinrent à Lisbonne ; et c'est ainsi que s'effectua ce qu'on appelle la restauration. Pamplona obtint immédiatement du roi un décret qui portait que *son épouse bien-aimée* rentrerait dans les droits civils et politiques, dont elle avait été dépouillée par un décret des cortès, en date du 4 décembre 1822, à cause de son refus de prêter serment de fidélité à la constitution. Un autre décret fit cesser le séquestre mis sur les biens du comte d'Amarante ; il reparut à la cour, où il reçut les félicitations, et même un baiser de sa royale maîtresse. En même temps, Guarany quitta la blouse du chévrier, et se présenta au palais de la reine avec son uniforme militaire et les décorations qu'elle avait obtenues pour lui.

Le parti de la reine triomphait, mais son triomphe n'était pas aussi complet qu'il l'aurait voulu, et il n'avait pas été obtenu par les moyens qu'il avait concertés. La facilité avec laquelle Jean VI était parvenu à détrôner sa propre mère, à l'aide d'une révolution de palais, et d'un certificat de médecin qui attestait l'aliénation de cette princesse, avait fait croire à ses ennemis qu'ils pourraient, sans plus d'efforts, enlever au roi l'exercice de l'autorité suprême, pour la remettre dans les mains de la reine. Les partisans de cette princesse s'augmentaient avec son influence. Ceux en qui elle avait le plus de confiance jugèrent que, pour assurer son triomphe, il convenait d'éloigner du roi ces courtisans fidèles qui lui avaient conseillé de se rendre à Villa-Franca, et surtout le marquis de Loulé, celui de tous pour qui ils avaient le plus d'aversion. Ce fut par un lâche assassinat qu'on songea à se défaire de ce dernier.

Cet acte odieux qui a certainement contribué à abréger les jours d'un prince faible et timide, mais dont la vie n'a été ternie par aucun crime, a été commis dans la nuit du 29 février 1824, au palais de Salvaterra, vieux bâtiment en ruine, situé sur le Tage, à environ 35 milles N.-E. de

Lisbonne. La cour s'était rendue à Salvaterra, pour jouir des plaisirs de la chasse et du carnaval. Don Miguel, le comte de Villaflor, le marquis d'Abrantès, le marquis de Loulé et quelques autres devaient représenter un ouvrage dramatique, sur un petit théâtre construit dans l'intérieur du palais. A l'issue de la répétition, la plupart des acteurs partirent, mais le marquis de Loulé resta afin de prendre quelques dispositions pour la représentation qui devait avoir lieu le lendemain à dix heures et demie; tandis qu'il se retirait par une galerie faiblement éclairée qui conduisait aux appartemens du roi, il fut assailli par deux hommes qui se précipitèrent sur lui : afin d'étouffer ses cris, ils commencèrent par jeter sur sa tête une *manta,* vêtement d'une étoffe grossière que les gens du peuple portent ordinairement sur l'épaule, dans plusieurs provinces de l'Espagne et du Portugal; ils lui assénèrent ensuite plusieurs coups sur le crâne avec un bâton noueux, et introduisirent, dans sa bouche, un instrument tranchant qui, littéralement, lui emporta le palais. Lorsque le meurtre fut consommé, les assassins placèrent le corps du marquis sous une grande table couverte d'un tapis de velours qui pendait de tous côtés sur le plancher. Cette table occupait le centre d'une vieille salle d'audience, où le cadavre resta jusqu'au moment où tous les hôtes du palais furent retirés dans leur appartement. On le transporta ensuite dans des décombres qui se trouvaient dans une partie éloignée de cette masse irrégulière de bâtimens, où on le découvrit le lendemain.

Le roi fut inconsolable de la perte d'un serviteur fidèle auquel il était sincèrement attaché, et qui était le seul ami dans le cœur duquel ce malheureux prince épanchât ses peines. Il ordonna de suite une enquête judiciaire. Les faits que nous venons de rapporter furent établis par cette enquête. L'infant parut très agité, lorsqu'on vint lui dire la mort du marquis, et il versa même quelques larmes. Ce qui est fort extraordinaire, c'est qu'on était instruit le matin chez la reine, dont le palais est à quatorze lieues de Salvaterra, de la mort du marquis; cette princesse fit même dire une messe à huit heures, pour le repos de son ame.

Quand l'enquête fut terminée, et qu'on en fit le rapport au roi, il frémit en apprenant les noms des personnages impliqués dans cette affaire. Il voulait venger la mort d'un ami dévoué, mais il hésitait en voyant quels étaient les premiers auteurs du complot. En même temps on faisait jouer autour de lui toutes sortes d'intrigues pour désarmer sa justice. Des ministres, des dignitaires ecclésiastiques, des juges, des femmes de la cour, représentaient que le mal était sans remède, et le suppliaient d'épargner au Portugal un scandale public. Ce bon vieux roi, dont les seuls torts étaient la faiblesse et la satisfaction trop exclusive qu'il trouvait à bien

manger, céda à la fin à de si pressantes intercessions, et, le 24 juin 1825, il rendit un décret, daté du palais d'Aduja, dans lequel il déclarait qu'il accordait le pardon à toutes les personnes compromises dans l'attentat commis le 29 février à Salvaterra. « Déterminé, ajoutait-il, par les considérations les plus puissantes, à couvrir d'un voile impénétrable un crime odieux, j'ordonne que toutes les pièces de l'enquête dont il a été l'occasion soient déposées à la secrétairerie d'état des affaires du culte et de la justice; et en outre qu'elles soient closes et scellées, de manière qu'on ne puisse jamais les lire ni en prendre de copies. » Quels étaient donc ces grands criminels sur lesquels le roi n'osait pas venger le meurtre d'un ami? C'est une question à laquelle chacun répondait de la même manière à Lisbonne. Les deux misérables qui avaient exécuté le crime pour un salaire furent arrêtés : l'un était un cocher des écuries royales, nommé Cordeiro, et le second un paysan de Salvaterra. On les exila avec six autres, parmi lesquels se trouvait un sergent du corps de police, le marquis ...... ami de l'infant, et mort récemment à Londres. Ce furent les seules rigueurs que l'on permit au roi; après quoi tout rentra dans l'ordre ordinaire à la cour, et l'on cessa même d'y parler de cette ténébreuse affaire. Il y avait, dans le silence que l'on gardait à cet égard, quelque chose de sombre et de sinistre.

Le marquis de Loulé était d'une beauté remarquable. L'auteur de cette relation n'oubliera jamais l'impression que lui fit cet homme recommandable, en 1822, par sa physionomie ouverte et expressive; il put le considérer tout à son aise dans la loge du roi qu'il avait accompagné au spectacle. (*London Observer.*)

Voyages.

VOYAGE VERS LE POLE NORD, ENTREPRIS EN 1827 (1).

L'exploration de l'hémisphère boréal ne sera terminée qu'en ballon, si l'on parvient à créer enfin une navigation aérienne; décidément les mers et les glaces interdisent l'accès du pôle. On dit que la dernière tentative du capitaine Parry n'a point réussi, parce que cet intrépide navigateur a rencontré des obstacles insurmontables; mais la question de géographie et de navigation est complétement résolue par la connaissance de ces obstacles qui s'opposent aux découvertes ultérieures. La satisfaction d'avoir touché l'une des extrémités de l'axe terrestre ne pouvait être le but d'une entreprise nationale, ordonnée par le gouvernement : il ne pouvait être question que de faire ce que le capitaine Parry a fait avec une constance et une habileté dignes des plus grands éloges. Malgré son prétendu *mauvais succès*, son voyage a eu pour résultat une masse de connaissances positives auxquelles on ne peut plus rien ajouter, si ce n'est par des moyens qui ne sont pas encore à notre dispostion. Cette expédition sera citée, dans tous les temps, comme un exemple de ce dont les marins anglais sont capables dans les occasions difficiles, sous un chef prudent et intrépide, investi de leur confiance : la patience, le courage, l'habileté ne pouvaient pas aller plus loin.

Certes, aucun chef d'expédition navale n'eut jamais plus de titres que le capitaine Parry à la confiance et au dévoûment de son équipage : il avait donné des preuves assez multipliées des ressources de toutes espèces dont il ne manque jamais dans les circonstances les plus critiques; mais ses précédens voyages n'avaient pas encore révélé tout ce qu'on pouvait attendre de son expérience et de ses talens : on ne sait ce qu'il faut le plus admirer en lui, ou de l'ingénieuse habileté du marin, ou du noble caractère du commandant. Aucune des précieuses qualités qui composent ce caractère n'eût pu manquer, ni même être moins forte, sans compromettre le salut des équipages : il fallait qu'elles fussent toutes réunies, et toutes éminentes; sans un tel chef, nous n'aurions peut-être pas revu un seul homme de cette expédition, pour nous en ap-

(1) Voyez sur ce genre d'exploration, t. IV, page 459.

prendre le funeste résultat. Qu'on se représente deux bateaux non pontés, chargés de 28 hommes avec des provisions pour 70 jours, tantôt naviguant entre des glaçons énormes, et tantôt traînés par dessus ; les canaux étroits et bordés d'écueils qui séparaient des montagnes de glaces flottantes; les bassins à bords escarpés dans lesquels il était si pénible de descendre, et encore plus de remonter, après les avoir franchis, pour continuer le voyage sur la glace ; les ouragans de neiges si abondantes qu'elles ensevelissaient tout, et que nos marins ne s'en dégageaient qu'avec la plus grande peine ; et ces hommes qui bravent tant de fatigues et de périls n'ont qu'une très petite quantité de vivres qu'ils sont forcés d'économiser, quoique un travail continuel redouble leurs besoins : plus ils avancent, plus les difficultés s'accroissent, et menacent de fermer le passage pour le retour. Soixante-trois jours passés au milieu des glaces, dans une atmosphère humide, dont la température ne s'élevait guère au dessus du terme de la glace fondante, et descendait souvent au dessous ; un jour de plus de mille heures, mais sombre, nébuleux, dont la lumière ne suffisait point aux observations qu'il eût fallu multiplier et varier. La brume était quelquefois si épaisse, qu'ils ne voyaient pas même les glaces que les bateaux allaient heurter. Le travail, la disette, l'âpreté du climat, des souffrances que rien ne pouvait soulager : voilà ce que nos marins ont supporté, pendant plus de deux mois. Avec de tels hommes on est sûr d'atteindre tout ce qui n'est pas inaccessible aux forces humaines ; mais que ne doit-on pas au chef qui les dirigeait, et qui sut les ramener tous en parfaite santé ?

L'objet de l'expédition était d'arriver au pôle sur deux bateaux que l'on pouvait convertir en traîneaux et conduire sur la glace. *L'Hécla*, ce vaisseau dont le capitaine avait déjà fait un si brillant usage, fut encore destiné à le transporter au Spitzberg avec ses coopérateurs, et à les ramener lorsqu'ils auraient terminé l'intéressante épreuve des bateaux-traîneaux. Le 4 avril l'on quitta le nord et l'on se dirigea sur Hammerfest, où l'on arriva le 18 du même mois. On y prit à bord un certain nombre de rennes, dont on vit par la suite qu'il était impossible de tirer parti ; et le 27 on remit à la voile. Le 14 mai, *l'Hécla* était en vue du cap d'Hakluyt, lorsqu'un coup de vent le força de chercher un abri au milieu de la glace, dont il ne put se dégager que le 8 juin, avec le secours d'un vent du sud qui dispersa ces montagnes flottantes dont il était environné.

Ce retard fut d'autant plus pénible que la saison avait été d'ailleurs extrêmement favorable : « Jamais, dit le capitaine Parry, je n'avais joui, sur les côtes du Spitzberg, de trois semaines d'un beau temps continuel. L'air était pur, le ciel sans nuages, le soleil extrêmement chaud. Telles

étaient les circonstances atmosphériques lorsque les bateaux furent mis en mer, pour être ensuite éprouvés sur la glace ; on ne tarda point à remarquer combien il serait difficile d'en tirer le parti qu'on s'en était promis : on eut la triste certitude qu'ils auraient besoin de réparations continuelles dans des mers aussi mauvaises que celles de cette partie du globe, où les glaces flottantes sont entourées d'un escarpement vertical, comparable à des *maçonneries d'une prodigieuse épaisseur*, comme disaient les matelots.

En arrivant aux Sept-Iles, on les trouva fermées par les glaces ; ce qui n'empêcha point qu'on ne déposât sur l'une d'elles (l'île Walden) une partie des provisions pour les reprendre au retour. Le capitaine continua sa route vers le nord à travers des glaces rompues, dont il espérait découvrir l'origine, qui ne pouvait être qu'un banc de glaces d'une très grande étendue. Il était déjà parvenu à 81° 5' 32", sans trouver ce qu'il cherchait, ni rien qui en approchât; craignant que le vaisseau ne fût surpris et enveloppé par les glaces à une si haute latitude, il rétrograda vers le sud, et, le 19 juin, il découvrit sur la côte nord du Spitzberg, une baie dans laquelle *l'Hécla* jeta l'ancre, par 79° 55' de latitude. Cette baie est indiquée sur les cartes hollandaises, et porte un nom (*Treurenberg*) qui rappelle des souvenirs douloureux : on voit sur cette côte désolée les tombeaux d'un grand nombre de baleiniers qu'une maladie contagieuse y fit périr.

Le moment était venu de faire usage des deux bateaux nommés *l'Entreprise* et *l'Effort*. Le commandant forma les équipages et régla les fonctions des officiers. Il se chargea du commandement de *l'Entreprise*, et prit avec lui M. Beverly, chirurgien ; il confia *l'Effort* à M. Ross, et mit sous ses ordres M. Bird ; le lieutenant Foster prit par *interim* le commandement de *l'Hécla*. Les bateaux mirent à la voile le 21 juin, et, afin de s'alléger autant qu'il était possible, ils laissèrent encore une partie de leurs provisions à la petite île de *la Table*, la terre le plus au nord que l'on connaisse. L'extrait suivant fera connaître les occupations journalières des voyageurs, leur manière de vivre, etc. C'est une introduction qui met le lecteur en état de tout comprendre dans le récit de ce voyage extraordinaire. C'est M. Parry lui-même que nous allons entendre.

Comme nous fûmes rarement dans le cas de changer les dispositions que nous fîmes dès que nos bateaux furent sur la glace et convertis en traineaux, je puis exposer, une fois pour toutes, notre manière de cheminer, la distribution de notre temps et de nos travaux. J'avais formé d'avance le projet d'intervertir l'ordre naturel, de marcher la nuit et de nous reposer le jour ; nous

n'avions point à craindre l'obscurité de cette partie de la journée que nous appelions *la nuit*, puisqu'à ces hautes latitudes le soleil ne se couche point pendant l'été. Je pensais que cet astre étant alors plus près de l'horizon et répandant moins de lumière, nous serions moins éblouis, moins *aveuglés* par l'éclat intolérable des neiges polaires, beaucoup plus resplendissantes que celles des climats tempérés. Cet arrangement destinait à nos haltes les heures les plus chaudes de la journée, ce qui nous donnait un peu plus de facilité pour sécher nos vêtemens, souvent pénétrés par la froide humidité de ces tristes régions, ou trempés par de fréquentes ondées qui nous incommodaient beaucoup. De plus, aux heures les plus froides, la neige était plus ferme et soutenait mieux nos traîneaux. Mais nous ne nous attendions point à l'inconvénient des brumes, plus fréquentes et plus épaisses à mesure que l'air se refroidit : nous n'en fûmes pas d'abord trop importunés, parce que, pendant les premiers jours de notre voyage, la température ne varia pas sensiblement ; mais, vers la fin de l'excursion, la différence entre le *jour* et la *nuit* se fit remarquer, et les brumes furent plus abondantes.

Nous fûmes d'abord assez embarrassés pour fixer l'instant du passage du soleil au méridien, et par conséquent le commencement de la journée. Nos chronomètres ne pouvaient nous l'indiquer, et dans le fait aucun de nous ne put s'en assurer positivement ; de manière que, dans la mesure du temps, nous avons pu commettre quelques erreurs de détails. Nous ne pouvions pas même nous assurer, durant les premiers jours, que nous continuions à voyager la *nuit*, et à nous arrêter pendant le *jour*, tant il devenait difficile de distinces deux époques l'une de l'autre.

Quoi qu'il en fût, lorsque le *soir* approchait, nos apprêts de départ commençaient par des prières faites en commun : ce devoir religieux accompli, chacun endossait ses vêtemens de voyage, dont la pièce principale était un sarreau de forte toile bleue ; pour la *nuit*, on s'enveloppait d'une robe de chambre en camelot, doublée d'une fourrure très chaude. Peut-être, pendant le cours de toute l'expédition, n'avons-nous pas eu plus de cinq à six fois la bonne fortune de nous sécher complétement et de n'être pas transis par le froid. Au reste, en quelque état que nous fussions, au moment du départ, nous savions qu'un quart d'heure nous remettrait dans notre état habituel, c'est-à-dire que l'humidité aurait pénétré tous nos habits ; nos soins les plus attentifs étaient réservés pour nos hardes de nuit qui nous soulageaient beaucoup et fort à propos, lorsque le *matin* nous annonçait qu'il nous était permis de nous reposer. Quand le soir tout était prêt pour le départ, nous déjeunions ; ce premier repas était sobre : une jatte de chocolat et du biscuit en faisaient tous les apprêts. Après un travail de cinq heures ou cinq heures et demie, nous consacrions une heure à nous reposer et à dîner. On se remettait en route, c'est-à-dire au travail, que l'on continuait plus ou moins long-temps, suivant les circonstances, quelquefois pendant six heures. Lorsque la mer était assez libre pour nous permettre de naviguer, nous choisissions pour nos haltes un glaçon large et uni sur lequel il nous fût possible de haler nos bateaux, afin de les mettre en sûreté contre les chocs auxquels ils seraient de-

meurés exposés, si nous avions négligé cette précaution. Les deux embarcations étaient placées l'une à côté de l'autre, ayant le vent arrière. On enlevait la neige dont elles étaient ordinairement remplies, on formait un abri au moyen des voiles soutenues par des perches. Lorsque ces premières dispositions avaient mis les équipages à couvert, on changeait de vêtemens ; les bottes fourrées étaient tirées de leur étui, on se séchait, on se réchauffait. Venaient ensuite les réparations qu'exigeaient les bateaux, les traîneaux, les agrès, les hardes, et enfin le souper. Après le repas, les pipes étaient allumées : officiers et matelots fumaient avec délices, ce qui avait plus d'une sorte d'utilité ; car la multitude de ces petits foyers et l'abondance de leur fumée élevaient très sensiblement la température de nos logemens et contribuaient à sécher nos hardes, dont l'humidité continuelle nous était si désagréable. Cette partie de la journée était consacrée à l'amusement ; les conteurs commençaient leurs récits, et ne manquaient point d'auditeurs bien disposés. Après ces joyeux entretiens, les sentinelles étaient posées, car il en fallait au milieu de ces solitudes : on avait à se garantir du choc des glaces flottantes et des maraudes des ours blancs. De plus, l'importante opération de sécher les vêtemens imposait à chaque homme une heure de travail tous les jours. La prière du soir était la dernière occupation de la journée ; l'heure du sommeil étant venue, on endossait les fourrures, et l'on passait des nuits beaucoup meilleures que les lieux et les circonstances ne le feraient penser ; les fatigues de la journée étaient oubliées, et l'on ne redoutait point celles du lendemain. Il faut convenir, cependant, que nous étions fort à l'étroit, et qu'un peu plus d'espace aurait rendu nos couchées beaucoup plus agréables.

A l'heure que nous avions choisie pour nous livrer au sommeil, la température de nos logemens était ordinairement de 2° à 6° de Réaumur, suivant les variations de l'atmosphère ; mais elle s'éleva un jour jusqu'à 12° R., et, une autre fois, jusqu'à 15° R. L'air était alors parfaitement calme et très chaud pour la latitude où nous étions, au milieu des glaces et des neiges.

Un sommeil de sept heures nous suffisait. Dès que l'heure du réveil était arrivée, le son du cor avertissait que le chocolat était prêt ; l'homme qui l'avait préparé donnait le signal, et personne ne manquait à l'appel. Les distributions journalières étaient réglées de la manière suivante : pour chaque homme, 10 onces de biscuit, 9 onces de viandes salées, 1 once de chocolat délayé dans une pinte d'eau, 3 onces de tabac pour chaque semaine. Le combustible était de l'esprit de vin ; nous en brûlions deux pintes par jour. Un caléfacteur dont nous fûmes très satisfaits suffit à tous nos besoins. Pour notre déjeuner, une pinte d'esprit de vin mettait en ébullition 28 pintes d'eau prise à la température de la glace fondante. Ordinairement il fallait cinq quarts d'heure pour préparer notre chocolat, et un peu moins lorsque l'air était calme et serein, ce qui n'arrivait que bien rarement. Le chocolat était un aliment très convenable à tous égards, et auquel les équipages furent peut-être redevables de la santé qu'ils conservèrent, malgré le grand nombre et la malfaisante énergie des causes qui devaient l'altérer.

Voyons maintenant notre petite expédition aux prises avec des difficultés que des courages ordinaires n'auraient pas même abordées. La mer ne cessait point d'être encombrée de glaces, trop rapprochées pour qu'il fût possible de naviguer dans les intervalles, sur lesquelles il fallait péniblement élever les bateaux pour les remettre en mer quelques heures après et recommencer la même manœuvre sur un autre glaçon. Cette manœuvre exigeait autant de déchargemens et de rechargemens que de halages et de mises à flot, tant pour alléger les bateaux que pour ne pas s'exposer à de grandes avaries dans les provisions, ou même à leur perte totale. Cet écoulement de glaces irrégulières et dures fit place à une autre série de glaçons d'une origine très différente, comme leur structure l'indiquait. Leur surface était presque entièrement couverte d'aiguilles de glace, implantées verticalement, de 5 à 10 pouces de longueur, sur un demi-pouce d'épaisseur, pointues par les deux bouts. Ces buissons de glace, qui rendaient la marche extrêmement pénible, déchiraient les bottes et blessaient les pieds. Pour surcroît d'incommodités, ces glaçons extraordinaires étaient chargés pour la plupart, de tertres plus ou moins exhaussés, sur lesquels il fallait faire passer les bateaux, quelquefois en les soulevant perpendiculairement ; lorsqu'une neige épaisse et molle couvrait toutes ces aspérités, la fatigue des matelots augmentait encore ; ils étaient forcés, de temps en temps, à se traîner sur leurs genoux, et, dans cette posture si pénible, leurs efforts réunis suffisaient à peine pour arracher les bateaux enfoncés dans les neiges à demi fondues. On pense bien que leur marche était fort lente ; ils regardaient comme très bien employés les jours où ils avaient avancé de quatre à cinq milles vers le nord. Par malheur ces bonnes fortunes étaient rares ; communément on n'obtenait guère que trois milles (une lieue) de progrès réel. « Un jour, dit le capitaine Parry, après six heures de fatigues et de dangers, on ne s'était rapproché du pôle que de cinq quarts de mille. Des tourbillons de neige, des torrens de pluie encore plus incommodes, semblaient avoir reçu la mission expresse d'empêcher nos voyageurs d'arriver au pôle. L'une de ces pluies dura 21 heures sans interruption et fit place à une brume des plus épaisses. Dans une autre occasion, il ne fallut rien moins que deux heures d'un travail très pénible pour ne faire que 150 *yards* (environ 70 toises). Ces contre-temps se renouvelaient beaucoup : si du moins ces progrès si lents et si laborieusement obtenus n'avaient pas été presque illusoires ! » Écoutons encore le capitaine Parry.

Le 20 juillet, nous nous arrêtâmes à sept heures après midi pour mesurer le chemin que nous avions fait. Nous avions avancé de six milles et demi au nord-nord-ouest, et parcouru dix milles. Mais quel fut notre désappointe-

ment, lorsque l'observation de la latitude, comparée à celle que nous avions faite le 17, nous prouva qu'il fallait réduire à 5 milles nos progrès vers le nord, au lieu de 12 milles que nous avions comptés sur cette direction !

L'équipage ne fut pas mis dans la confidence de cette fâcheuse découverte. Le 22, les glaces commencèrent à s'étendre et à se consolider, sans former cependant ces vastes plaines que les navigateurs ont nommées des *champs*. On put, dès lors, espérer de perdre moins de temps, et d'employer d'une manière plus utile les jours qui devaient s'écouler jusqu'à ce qu'il fallût se préparer pour le retour.

Cet espoir s'évanouit encore. Nous prîmes de nouveau la hauteur du pôle, et nous vîmes avec chagrin que, depuis le 20, nous n'avions avancé que de 4 milles dans le sens du méridien. Nous résolûmes cependant de poursuivre, aussi loin qu'il serait possible, cette route dont nous n'espérions plus rien. La prudence nous obligeait à soutenir la confiance et la bonne volonté des équipages; il fallait bien leur cacher les vérités décourageantes. Nous ne fûmes pas secondés par les circonstances, car l'apparente amélioration des glaces ne se soutint pas : celles que nous rencontrâmes étaient encore si peu praticables, qu'il fallait six heures de travail opiniâtre pour ne parcourir que deux milles et demi.

Les matelots entrevoyaient ce qu'on leur cachait avec tant de soin, mais leur bonne humeur n'en souffrait aucune atteinte : ils étaient les premiers à plaisanter au sujet de l'*inabordable quatre-vingt-troisième degré*. L'air était encore assez chaud, mais brumeux, excessivement humide, et les glaces se rompaient de plus en plus.

Le 26, vers midi, le ciel fut sans nuages et l'on put prendre la hauteur du soleil : on trouva que la latitude était de 82° 40' 23''; ainsi, depuis le 22, quoique nous eussions, suivant nos calculs, parcouru 19 milles (environ six lieues vers le nord, nous avions rétrogradé de près de 3 milles (une lieue) vers le sud : la dérive des glaces nous entraînait donc en sens contraire plus vite qu'il ne nous était possible d'avancer vers notre but ; il paraît que le mouvement des glaces vers le sud était au moins de 4 milles par jour.

Ainsi les tentatives ultérieures devenaient inutiles, et l'expédition était réellement accomplie. Le capitaine Parry s'attache à le prouver dans son rapport imprimé ; cette sorte de justification était d'autant moins nécessaire qu'un vent du nord soufflait depuis plusieurs jours, et que, par conséquent, le mouvement des glaces vers le sud se serait encore accéléré. Il fallut donc annoncer aux équipages la fâcheuse nouvelle que l'on n'irait pas plus loin.

Je me serais reproché toute ma vie d'avoir fatigué, en pure perte, les équipages qui m'étaient confiés, et causé aux navires des avaries que je pouvais éviter. Loin que les matelots apprissent avec satisfaction que leurs fatigues allaient cesser, je ne vis sur tous les visages qu'un pénible désappointement : tous furent frappés de surprise lorsqu'ils apprirent qu'après tant de journées de marche nous

n'avions presque point approché du but de notre voyage. J'accordai un jour de repos, et il était bien nécessaire : les matelots l'employèrent à laver leur linge et à le mettre en ordre, tandis que les officiers faisaient des observations. Heureusement pour nous, il fit très beau ce jour là. »

Une vue des glaces flottantes, au delà du 80me parallèle, est jointe au rapport du capitaine Parry. Il fallait effectivement que le crayon vînt au secours de la parole dont les expressions ne peuvent donner une idée juste de ces lieux désolés, terribles, où la vie a cessé, où nulle apparence d'ordre et de mouvement régulier n'indique la présence et l'action d'une Providence, tandis qu'une épouvantable confusion semble annoncer que ces contrées sont soumises au pouvoir d'un être malfaisant. Mais ni la parole, ni l'art du dessin, ne sont en état de représenter assez fidèlement les travaux de nos marins, leurs fatigues, leur courageuse persévérance. Empruntons encore, au chef de l'expédition, une description détaillée du passage des bateaux par dessus une pièce de glace.

Dès que nous avions abordé un glaçon qu'il s'agissait de traverser, nous allions en avant, M. Ross et moi, afin de reconnaître le chemin le plus praticable. Pendant ce temps on tirait sur ce glaçon les bateaux déchargés : les traîneaux venaient ensuite, et prenaient, sous la conduite de MM. Beverly et Bird, la direction que nous avions tracée. Par cet arrangement, les traîneaux servaient, non seulement au transport des provisions, mais à frayer le chemin par lequel on avait à faire passer les bateaux. Dès qu'on atteignait le bord opposé du glaçon, ou lorsque, pendant le trajet, on éprouvait quelques difficultés imprévues, nous allions à la découverte, et le lieu de nos explorations était l'un de ces tertres dont presque toutes les grandes pièces de glace sont hérissées. Leur sommet est quelquefois de 15 à 25 pieds au dessus de la mer. Quelque médiocre que fût cette élévation, elle suffisait pour nous faire apercevoir tout autour de nous l'horreur de ces tristes contrées. Point d'autres objets qu'un ciel décoloré, des glaces, des brouillards. Au milieu de l'uniformité la plus fatigante, l'objet le plus indifférent acquérait une importance momentanée : une mouette, un glaçon d'une forme un peu bizarre, étaient des sujets de conversation. Mais quel spectacle nous aurions offert nous-mêmes à un spectateur qui, sur le fond lugubre de cette nature sans vie, aurait aperçu le mouvement de nos traîneaux et de nos bateaux, les routes sinueuses que nous suivions, les avertissemens donnés après un mûr examen de l'état des choses et reçus avec confiance, en un mot, la civilisation avec ses arts et toutes ses ressources ! En certains cas, il fallait me séparer du lieutenant Ross : nous prenions chacun une route différente afin de multiplier les reconnaissances; c'était surtout lorsque nous rencontrions des couches épaisses de neiges à demi fondues. Les traîneaux nous suivaient aussi loin que nous avions pu arriver nous-mêmes ; chaque bateau était tiré par son équipage, à

la suite de ses traîneaux; les officiers donnaient l'exemple du travail et ne ménageaient point leurs forces.

L'expédition ne put aller que jusqu'à 82° 45' de latitude : elle était alors à 19° 25' à l'est de Greenwich (16° 55' à l'est du méridien de l'observatoire de Paris).

A ce terme de notre voyage, nous n'étions qu'à 172 milles (environ 57 lieues) du vaisseau qui nous attendait; mais la route que nous avions mesurée était de 292 milles (près de cent lieues) dont nous avions fait une centaine dans nos bateaux avant de continuer notre voyage sur la glace. Pour arriver au pôle, il eût fallu franchir un intervalle de 608 milles (environ 203 lieues). Nous fûmes assez heureux pour conserver notre santé : quelques uns de nous éprouvèrent, il est vrai, de légères incommodités; mais elles n'eurent aucune suite fâcheuse, quoique nous fussions continuellement exposés aux influences d'un air froid et humide... Nos bateaux furent pavoisés durant tout le jour qui précéda notre départ; mais cet appareil de solennité ne servit qu'à nous faire sentir plus vivement le regret de n'avoir pu déployer, au pôle même, le pavillon de la Grande-Bretagne. Nous nous consolions en pensant que nous étions parvenus à de plus hautes latitudes que les navigateurs qui nous avaient précédés, et dont les découvertes sont authentiques.

M. Parry a raison : dans les recueils de voyages dans les mers polaires, sans en excepter les volumes publiés par M. Daines Barington, il y a plus de fables que de vérités. Il paraît qu'aucune île de quelque étendue ne fournit un appui aux glaces polaires : sur la route de nos voyageurs, on ne trouva point de fond avec une sonde de 500 brasses, et des glaces resplendissantes terminaient l'horizon. Le seul être vivant qu'on ait pu se procurer dans ces parages fut un insecte (une nouvelle espèce d'aphis) (1), faible créature, que la chaleur de la main anima quelques instans.

Au retour, le phénomène de la neige colorée en rouge, déjà observé par le capitaine, dans ses voyages précédens, s'offrit de nouveau, plus en grand, et avec quelques circonstances particulières.

La couleur pénétrait jusqu'à la profondeur de plusieurs pouces. Nous remplîmes une bouteille de cette neige extraordinaire pour la soumettre à l'analyse chimique. Nous avions déja remarqué précédemment que, lorsque nos

(1) Note du Tr. Lorsque Saussure atteignit, pour la première fois, le sommet du Mont-Blanc, il vit dans la région des neiges éternelles un papillon que, sans doute, un tourbillon de vent avait porté jusqu'à cette hauteur. Un peu plus bas, mais toujours dans la région des neiges, il observa des podures très agiles : ces insectes aptères étaient certainement nés très près des lieux où ils furent découverts.

traîneaux chargés passaient sur de la neige durcie, ils laissaient derrière eux une nuance que nous attribuâmes alors à quelque matière colorante contenue dans le bois avec lequel ils étaient construits (le bouleau), et que le frottement et la pression dégageaient; mais, cette fois, les patins sur lesquels les bateaux glissaient et les crampons de nos souliers produisirent le même effet, et nous pûmes constater qu'il n'était dû qu'à la compression de la neige ou de la glace. La plus forte loupe n'y put faire apercevoir aucune substance rouge qui donnât sa couleur à l'eau congelée qui l'eût contenue. La neige que nous avions conservée dans une bouteille n'était colorée qu'en partie, mais les taches de rouge qu'on y voyait étaient très remarquables quoique de teintes inégales. Quelques unes imitaient assez bien la couleur de la chair du saumon; d'autres étaient d'un rouge plus intense.

Le rapport du capitaine est suivi d'un appendice, où l'on trouve une notice sur la production singulière nommée par quelques naturalistes *protococcus nivalis*, par d'autres *palmella nivalis*, et en dernier lieu *uredo nivalis*. On s'accorde généralement pour la classer parmi les *algues*, et le docteur Hooker confirme cette opinion.

A mesure que les équipages se rapprochaient du sud, loin que leurs fatigues diminuassent, elles augmentaient encore, et leur santé se soutint plus difficilement : les glaces étaient moins solides et se rompaient plus fréquemment; les neiges se ramollissaient; les flaques d'eau se multipliaient ainsi que les engelures; de larges écorchures faisaient souffrir beaucoup de matelots. On tua un ours blanc : ce mets excita la gourmandise; on s'en régala pendant tout un jour, et les effets ordinaires des indigestions durèrent plus long-temps; quelques matelots ressentirent, pendant plusieurs jours, de violentes coliques. La chair de l'ours fut réputée mal saine, car on ne voulut point convenir que les règles de la sobriété n'avaient pas été suivies; les officiers ne s'en étaient point écartés, et ne furent nullement incommodés. Enfin, on entra dans une mer ouverte, mais très houleuse, et lançant de hautes lames contre les glaces flottantes qu'on y voyait encore. On était alors à 81° 34' de latitude. Le voyage sur les glaces avait duré 48 jours. Lorsque après les fatigues de ce pénible voyage, les matelots se virent enfin sur une mer ouverte, ils éprouvèrent une satisfaction non moins vive que celle d'un équipage qui entre dans le port après une longue traversée.

Ce fut au milieu d'une brume épaisse que les bateaux abordèrent à la petite île de la Table. Le capitaine attribue à la perfection des chronomètres dont il était pourvu la précision rigoureuse des calculs, de la mesure et du tracé de sa route : ces excellens instrumens sont l'ouvrage de MM. Parkinson et Frodsham, dont la réputation est associée depuis plusieurs années à celle de M. Parry. Mais, en confiant à cette île une

partie de leurs provisions, ils n'avaient pas eu le soin de mettre leur dépôt en sûreté contre les ours blancs : au retour, les vivres avaient totalement disparu. On se disposa pour aller retrouver le vaisseau ; mais le temps s'était mis à l'orage, une neige abondante obscurcissait l'air ; il fallut recourir à la boussole, et la soirée fut employée à la remettre en place : cette partie du voyage ne fut pas la moins pénible. Il s'en fallait bien, cependant, que la situation de ces intrépides voyageurs fût commode.

Les lames, dit le capitaine Parry, brisées contre nos bateaux, nous couvraient de leur humide écume, et il fallait enlever continuellement la neige qui s'amoncelait autour de nous : pendant 56 heures il fut impossible de prendre aucun repos, et, travaillant de toutes nos forces pendant plus de 48 de ces heures, tout ce que nous pûmes faire se réduisit à mettre nos bateaux en sûreté en les halant sur un rocher après les avoir déchargés. Nous remarquâmes dans cette occasion que le malaise d'une extrême fatigue altère les bonnes habitudes morales des hommes : nos matelots semblaient ne plus comprendre nos ordres ; nous étions moins obéis. Il fallut recourir aux moyens les plus énergiques pour que les bateaux fussent enfin déposés sur le récif. Un souper chaud, un bon feu allumé avec du bois déposé par la mer sur ces rivages, et quelques heures de repos, remirent chacun dans son état ordinaire ; les souffrances des jours précédens furent oubliées.

Le 21 août, après une absence de 61 jours, les équipages étaient réunis sur *l'Hécla*. Nous ne parlerons point des embrassemens, des félicitations mutuelles : la narration la plus éloquente ne peut que refroidir des scènes telles que celles-là. Le capitaine Parry fait la récapitulation des travaux de l'expédition, et témoigne de nouveau combien il fut satisfait de tous ses compagnons : il faut convenir que ces éloges sont bien mérités.

Cette entreprise a été jugée diversement, suivant le caractère et les opinions de ceux qui donnaient leur avis : aux hommes timides elle a paru trop périlleuse ; ceux qui n'estiment que ce qui doit réussir n'attachaient aucun prix à cette tentative, encore moins approuvée par les partisans d'une économie sévère, qui, pour apprécier un projet, demandent avant tout s'il est d'une utilité bien constatée. Quant aux dangers, on doit s'en rapporter aux juges naturels de tout ce qui a rapport à la navigation, aux marins : tous conviennent que ce dernier voyage était le moins périlleux de ceux que le capitaine Parry a faits avec succès. Ceux qui blâment l'entreprise comme n'offrant aucune chance de succès, se pressent beaucoup trop, et ne prennent ni le temps ni la peine d'examiner. Le capitaine Parry connaissait au moins aussi bien qu'eux les

mers polaires et les obstacles qu'elles opposent à la navigation, et cependant il ne désespérait point. Il partageait l'opinion de tous les marins qui ont abordé au Spitzberg. Le capitaine Lutwidge, compagnon du capitaine Phips, dit positivement que les glaces, au nord-est de cette terre, ont l'apparence d'une plaine continue, sans fissures, sans inégalités, prolongée jusqu'aux limites de l'horizon. La carte du voyage de ce navigateur indique, au nord des Sept-Iles, un autre plateau de glace, et, plus à l'ouest, la masse immense d'une mer congelée. M. Scoresby dit avoir vu une plaine de glace si unie que, si elle n'eût point été couverte de neige, on aurait pu y faire plusieurs lieues en voiture, en ligne droite et sans danger. Les capitaines Buchan, Beechey et Franklin sont du même avis, et ce dernier cherche, en ce moment, à faire adopter un projet fondé sur cet état des glaces, et propose de se charger de l'exécution. Les talens et l'expérience de ces marins ne peut laisser dans les esprits aucun doute raisonnable : leur opinion est encore fortifiée par le témoignage des baleiniers les plus intelligens. Le capitaine Parry donne l'explication suivante de la prodigieuse différence qu'il apprit à reconnaître entre les glaces vues de loin, et ce qu'elles sont réellement.

Il nous arriva fréquemment, dans le cours de nos explorations journalières, de tomber dans l'erreur commise par les navigateurs qui ont observé les glaces de loin et d'un lieu élevé. Lorsque Phips observait les glaces au nord du Spitzberg, il était à plusieurs centaines de pieds au dessus du niveau de la mer, et personne n'ignore que, dans une pareille situation, on ne s'aperçoit plus des inégalités de la surface, inégalités dont le dessinateur le plus scrupuleux ne pourrait tenir compte, mais qui sont d'une tout autre importance lorsqu'il s'agit de les franchir avec des traîneaux et leur charge; nous l'avons éprouvé à nos dépens.

Le capitaine est d'avis qu'on ne tirerait point un parti plus avantageux de tout autre moyen de transport que l'on voudrait substituer à ceux dont il a fait usage : nous ne pouvons pas adopter entièrement cette manière de voir. La forme des bateaux nous a paru vicieuse, nullement appropriée à sa destination, et nous aurions conseillé de s'en tenir à un bâtiment à voiles bien construit. Il paraît que, même vers la fin de juillet, les glaces étaient à peine assez solides pour porter les bateaux, et le capitaine ajoute qu'avant le milieu du mois d'août il est possible d'arriver à la voile jusqu'au 82e degré, si l'on ne redoute point le choc des glaces flottantes. D'ailleurs, le fait même de la dérive des pièces de glace vers le sud atteste qu'elles ne sont point adhérentes les unes aux autres,

qu'elles laissent entre elles des intervalles par lesquels un vaisseau trouverait le passage assez libre, et parviendrait à des latitudes que l'on n'a pu atteindre jusqu'à présent. *L'Hécla* est peut-être le navire destiné à cette nouvelle tentative qui semble réunir en sa faveur toutes les probabilités de succès. On partirait au commencement d'août du point le plus septentrional du Spitzberg : la navigation jusqu'au pôle et le retour seraient un trajet de six cents milles (deux cents lieues), et en tenant compte des diverses causes de retard, on ne serait point dans la nécessité de passer plus d'un mois dans les mers polaires. Si l'on craint d'être surpris et retenu par les glaces, qu'on ne parte point sans une bonne provision de vivres et de combustibles : nos braves marins, qui n'ont pas redouté de cheminer si péniblement sur les glaces, traînant avec eux des poids énormes, sauront encore mieux supporter les incommodités et l'ennui d'une longue captivité au milieu des ténèbres des hivers du pôle. Les travaux dont ils ont supporté la fatigue sont tels qu'on n'oserait les imposer à des forçats : leur hivernage se passerait au milieu des amusemens qui leur plaisent, et dont ils ont déjà fait l'épreuve à leur grande satisfaction.

Il nous reste à examiner une troisième opinion sur cette entreprise, et, en général, sur les voyages de découvertes dans les mers arctiques : elles sont, disent quelques censeurs, parfaitement inutiles, et ne peuvent même être la source de connaissances applicables. C'est ainsi que les bijoutiers de Londres auraient dédaigné les découvertes géographiques de Frobisher, si ce navigateur n'avait point rapporté des contrées boréales quelques pierres qui attirèrent leur attention. La reine Élisabeth elle-même n'était pas au dessus de ces sentimens vulgaires; car en chargeant Frobisher d'une seconde expédition, elle lui fit recommander de s'occuper avant tout de la recherche des mines d'or et des pierreries, objets plus importans que la découverte d'un passage dans la mer du Sud par le nord de l'Amérique. Cette manière d'apprécier le mérite des nouvelles acquisitions d'une science est celle des nombreux adversaires qu'ont rencontrés, à leur première apparition, les bateaux à vapeur, les voitures à vapeur, l'éclairage par le gaz, toutes les nouveautés de quelque importance : Absurdités, disaient-ils, on n'en tirera jamais aucun parti.

Le président et le conseil de la Société royale ne furent pas du même avis que ces juges sévères. Consultés sur l'utilité d'un voyage au pôle pour les progrès des sciences, ils s'empressèrent de répondre que les recherches de cette nature ne pouvaient pas être infructueuses, et qu'elles procureraient certainement aux sciences physiques et à l'histoire naturelle des données que l'on n'obtiendrait que par ce moyen. L'un des savans

les plus distingués de notre temps, membre de cette illustre société, déclara qu'une tentative pour arriver au pôle était, à ses yeux, l'inspiration la plus remarquable de l'esprit de découvertes, et qu'il souhaitait vivement que l'amirauté, qui avait déjà donné tant de preuves de son zèle pour l'accroissement des connaissances, accueillît avec faveur la proposition du capitaine Parry. Le docteur Brewster (1), qui a si bien mérité du monde savant, annonça d'avance que l'expédition au pôle résoudrait d'importantes questions relatives à l'atmosphère dans les hautes latitudes et à l'état magnétique des régions polaires; qu'elle terminerait les observations qui restaient encore à faire sur le parallèle du Spitzberg, région très intéressante pour les physiciens, parce qu'elle est à peu près également éloignée des deux pôles magnétiques et des deux méridiens les plus froids. M. Brewster pense que la situation de ce parallèle, par rapport aux courans magnétiques du globe, peut influer sur sa température, et que c'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer le privilége dont jouissent les côtes de la Norwége et du Spitzberg de n'éprouver que des hivers très modérés. En effet, le froid n'est pas plus rigoureux dans cette partie des régions polaires que dans nos pays tempérés: on raconte que des chasseurs partis de Hammerfest vers la fin de l'automne, ayant poursuivi jusqu'au 80e degré les ours blancs, les morses, les renards arctiques, etc., ne furent nullement incommodés par le froid, et virent tomber une ondée de pluie le jour de Noël.

Pour déterminer la position *magnétique* de ces contrées, M. Brewster a fait usage d'un grand nombre d'observations, dont quelques unes ont été fournies par le capitaine Parry. Remarquons à ce sujet que Derham, dans sa *Théologie physique (Physico-Theology)*, avait déduit, d'une théorie qui lui appartient, que le pôle magnétique parcourt la circonférence d'un cercle dont le diamètre serait la corde d'un arc de 26 degrés. En 1766, Lowett avait un peu agrandi ce cercle, et ses calculs sont d'accord avec les observations du capitaine Parry: ils ont trouvé l'un et l'autre que la circonférence parcourue par le pôle magnétique est le 76e parallèle. Grace à MM. Parry, Foster, Sabine et Fischer, on possède actuellement un ample recueil d'observations magnétiques faites par des Anglais, et dont les savans de toutes les nations peuvent disposer. Tandis que les physiciens observaient, les naturalistes formaient leurs collections, et ils les ont déposées dans les musées de Londres et d'Édinbourg. Les descriptions de ces divers objets ont été publiées: ainsi l'histoire

(1) NOTE DU TR. Le docteur Brewster est l'éditeur du *Journal Philosophique*, recueil trimestriel auquel nous avons souvent fait des emprunts dans nos précédens numéros.

naturelle des régions arctiques est maintenant très bien connue. Le domaine de Flore, comme on le pense bien, n'y occupe que peu de place. La géologie n'a pas été négligée ; cette science et tous ceux qui la cultivent ont reçu avec reconnaissance les présens que M. le professeur Jameson leur a faits : les intéressantes observations de ce savant sont annexées à la relation du troisième voyage du capitaine Parry. Il décrit avec soin l'une de ces faibles races de l'espèce humaine, confinée au milieu des glaces, et il prouve qu'il l'a observée en philosophe.

En comparant les cartes actuelles de ces contrées à celles que l'on avait dix ans auparavant, on verra d'un seul coup d'œil tout ce que les voyages au nord ont fait pour les sciences géographiques. On a maintenant une connaissance assez exacte des limites nord du continent américain : on sait qu'il est entièrement détaché de l'Asie ; on n'ira plus à la recherche de la jonction chimérique de ces deux grandes terres, sur la foi de quelques Allemands et de notre compatriote, l'amiral Burney. On a constaté qu'entre le détroit de Behring et celui de la Furie et de l'Hécla, la côte de l'Amérique se prolonge, en formant diverses sinuosités, du 67[e] au 71[e] degré ; que ces découvertes forment de bons ports où sont les embouchures de rivières plus ou moins larges. Avant que le capitaine Franklin nous eût appris tout cela, les cartes d'Amérique n'étaient terminées vers le nord que par des lignes tracées *ad libitum*.

Revenons encore sur le premier objet des travaux de Parry et de Franklin, le passage au nord de l'Amérique. Tout semble attester qu'il n'est pas impraticable, et que, si nous ne voulons pas en profiter, notre frère et rival *Jonathan* (1) n'aura garde de négliger ce moyen d'étendre et d'accélérer sa navigation dans toutes les mers. Il est très probable que les vents et les courans conduiront les vaisseaux depuis le cap Glacé jusque dans la baie d'Hudson, par l'entrée du Prince-Régent et le détroit de Lancastre, en moins de temps que ne dure l'été de ces parages.

Après ces graves considérations, nous sera-t-il permis de parler d'un motif de regrets, d'espérances évanouies, de vues contrariées, etc., le tout au sujet d'un système philosophique? Si notre habile marin avait pu continuer sa course vers le pôle, nous saurions maintenant ce qu'il faut penser d'une nouvelle théorie de la terre, conçue en Amérique par le capitaine Symmes, et qu'il a exposée dans un petit volume publié à Cincinnati en 1826. Assurément la question n'est pas sans importance ; car, si le capitaine américain a raison, tous les savans de l'ancien monde sont hors de la voie des recherches profitables pour la

(1) Sobriquet donné aux Anglo-Américains des États-Unis.

géologie, et ne feront qu'entasser des erreurs. Suivant la nouvelle théorie, notre planète n'est point un corps solide et plein, mais une sphère creuse, ouverte aux deux pôles, habitée sur ses surfaces intérieures et extérieures, en sorte que les aérostats parviendraient peut-être à établir des communications régulières entre les habitans de la surface convexe et nos antipodes de la concavité. L'auteur de la nouvelle théorie va plus loin encore : il place dans l'intérieur de notre monde creux un autre monde construit de la même manière, lequel peut en contenir un troisième, et ainsi de suite. Sans aller aussi loin, il eût été bien à désirer que l'expédition vers le pôle fût parvenue jusqu'au bord du vaste *Abîme Symmésien*, et eût pu reconnaître une certaine étendue de cette frontière commune de deux populations qui, jusqu'à M. Symmes, étaient ignorées l'une de l'autre. Cette doctrine a trouvé, dit-on, de nombreux partisans en Amérique : c'est un motif pour désirer qu'il eût été possible ou de la confirmer ou de la renverser de fond en comble, car il n'en resterait rien si notre terre n'était pas percée à jour aux deux pôles.

En résumant sans prévention nationale ce que notre pays et notre marine ont fait pour enrichir le domaine commun des connaissances, nous ne craignons point de le dire, et notre patrie et notre marine ont bien mérité du genre humain. Les voyages vers le pôle nous ont aussi profité d'une autre manière : notre marine s'est exercée de plus en plus à surmonter des obstacles imprévus, à supporter des fatigues et des privations ; les instrumens ont été perfectionnés, employés plus souvent et avec plus d'habileté ; toutes les parties du grand art de la navigation ont acquis des méthodes, des procédés nouveaux ; et, ce qui est encore plus précieux, l'art de conserver la santé des équipages au moyen de ces procédés est maintenant en état de prolonger, pour notre patrie, l'existence d'hommes dont les talens l'honorent, et qui lui sont entièrement dévoués. *(Quarterly Review.)*

Statistique.

PROVINCES DE LA TURQUIE MENACÉES PAR LES RUSSES (1).

Les peuples dont se compose la Turquie d'Europe appartiennent à cinq races différentes : celles des Turcs, des Grecs, des Albanais, des Slaves et des Valaques. Les deux premières sont suffisamment connues ; il n'en est pas de même des trois autres qui occupent les provinces septentrionales de l'empire, depuis l'Adriatique jusqu'au Pont-Euxin. Le vaste territoire qui borde la Save et le Danube, et les régions situées au nord des montagnes de la Thrace, sont peu fréquentés par les voyageurs, et leur topographie est très inexacte. Les noms des lieux, les mœurs, le langage, le gouvernement, tout est barbare dans ces malheureuses contrées. Nous lisons sur la carte les noms de la Bosnie, de la Croatie, de la Bulgarie, de la Servie, et nous les connaissons à peine. Cependant la guerre menace leurs frontières ; au moment où nous écrivons, elles sont peut-être envahies, et la lutte qui s'engage doit tôt ou tard amener le démembrement de l'empire ottoman. Nous croyons donc nécessaire de débrouiller la statistique de ces contrées, qui ne peuvent rester neutres dans la conflagration qui menace l'Orient.

On a souvent confondu l'Albanie avec l'Épire. Ces deux provinces bien distinctes sont séparées l'une de l'autre par la chaîne du Pinde et par celle des monts Acrocérauniens, qui n'en est que le prolongement. L'Albanie est située au nord et l'Épire au midi ; la première, qui touche à la Dalmatie autrichienne, est l'ancienne Illyrie grecque ou macédonienne. Ce pays, dont la langue écrite est le grec moderne, a une langue parlée qui lui est propre et qui diffère du slavon. C'est peut-être un reste de l'ancienne langue illyrienne ; on y découvre toutefois quelques traces d'une origine grecque ou latine, et dans un grand nombre de mots l'on trouve

(1) NOTE DE LA NOUVELLE EDITION. Les renseignemens recueillis dans cet article compléteront ceux qui se trouvent sur la Valachie et la Moldavie, t. IV, page 305. Voyez aussi un peu plus loin dans ce volume les *Nouveaux details sur les provinces de la Turquie menacées par les Russes.*



la consonnance française des lettres *u* et *j*. Les Albanais appellent leur pays *Skip*, et se donnent le nom de *Skipetars* (celui d'Arnautes ou Arvanites, qui leur est donné par les Turcs, est d'origine grecque). Descendans de ces belliqueux Illyriens qui, retranchés dans leurs âpres montagnes, bravèrent successivement les phalanges macédoniennes, les légions romaines et les barbares septentrionaux, les Albanais, riches d'une population nombreuse et aguerrie, suivirent, au temps des croisades, la fortune des armées qui traversèrent leur territoire pour marcher à la conquête de la Terre-Sainte. Vers la même époque ils firent une irruption dans la Grèce. Aujourd'hui même, une partie de la Grèce orientale, plusieurs cantons de la Morée et quelques îles de l'Archipel sont peuplés d'Albanais professant la religion chrétienne; et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'on les retrouve dans les Abruzzes, où ils ont conservé le langage, les mœurs et le costume de leur patrie. On appelle les Skipetars les Suisses de la Grèce, parce qu'ils fournissent des troupes mercenaires à plusieurs états de l'Asie et de l'Europe; c'est parmi eux que la république de Venise recrutait jadis ses fameux Stradiotes, dont parle si souvent Philippe de Commines, et qu'il prenait à tort pour des Grecs.

L'Albanie, l'une des provinces les plus populeuses de la Turquie, contient, dit-on, plus d'un million d'habitans. Chaque homme y est soldat; et, comme les Suisses, il s'enrôle au service de divers pays, sans examiner la justice de la cause qu'il va défendre. Les Albanais servent depuis long-temps dans les armées ottomanes; ils forment un corps considérable à la solde du pacha d'Egypte, Mohammed-Ali, qui lui-même est Albanais. Ils s'enrôlent également au service des régences barbaresques. Anciennement, ils offraient aux princes d'Italie et au roi de Naples, sous le nom de gardes macédoniennes, l'excédant de leur population belliqueuse. Sobres, économes, mais grands maraudeurs, ils cherchent dans la guerre un moyen de fortune et reviennent à la paix jouir tranquillement, dans leurs vallées, du fruit de leurs rapines. Souvent ils se sont rendus redoutables aux Ottomans : ils les combattirent avec succès sous Scanderbeg; se révoltèrent contre eux lors de l'insurrection de la Morée en 1772; et sous le féroce Ali, pacha de Janina, ils auraient conquis la Turquie s'ils avaient eu un chef moins barbare. Le territoire, divisé en fiefs et en communautés régies par le système municipal, est, de fait, indépendant de la Porte; celle-ci nomme pourtant ses gouverneurs : ce sont les pachas de Berat et de Scodra; tel est le fameux Omer Vrione qui, dans la guerre actuelle, a long-temps combattu contre les Grecs. Mais ces pachas, choisis parmi les Skipetars eux-mêmes, possèdent une

autorité moins arbitraire, et sont moins sous la dépendance du sultan que les autres dignitaires qu'il investit du même titre; souvent même leurs fonctions sont héréditaires. Ali-Pacha, après s'être emparé des deux tiers de l'Albanie, avait détruit plusieurs de ses beys ou despotes suzerains; depuis sa mort, l'ancien système a prévalu.

Jusqu'ici les Albanais, sans distinction de religion, ont servi dans les rangs de l'armée musulmane. Leur conduite influera beaucoup sur l'issue des grands événemens qui se préparent. Maintenant que la Russie a recommencé à obéir à cette voix qui l'appelle vers le Sud, la puissance contre laquelle les Albanais tourneront leurs armes trouvera en eux des ennemis redoutables. Sous un chef habile qui serait leur compatriote et saurait captiver leur confiance, ils joueraient nécessairement un grand rôle. Cependant les puissances étrangères ne devraient pas trop se fier à eux; car leur déloyauté a passé en proverbe.

L'Epire, proprement dite, située au sud de l'Albanie, s'étend jusqu'au golfe d'Ambracie, qui la sépare de l'Acarnanie ou Grèce occidentale. Mœurs, religion et langage, tout y est grec, à l'exception de quelques cantons maritimes et septentrionaux peuplés d'Albanais musulmans. Depuis la mort d'Ali-Pacha la population chrétienne de ces contrées a été décimée par les plus atroces persécutions.

Au nord de l'Albanie est la Bosnie, province turque, dont le pacha réside à Seraï; elle appartient à l'ancienne Mœsie. Resserrée entre les possessions autrichiennes de la Dalmatie, de la Croatie et de la Slavonie, elle forme de ce côté le poste le plus avancé de l'empire ottoman. La Save la sépare des états de l'Autriche. Les Bosniaques sont de race slavonne, comme les Serviens et les Bulgares, et ils en parlent la langue, de même que les Dalmates, les Croates et tous les Slaves qui vivent sous la domination autrichienne. Ils sont robustes et braves; leur pays a servi long-temps de théâtre aux guerres successives qui ont éclaté entre l'Allemagne, Venise et la Turquie, et, depuis cette époque, ils sont restés plongés dans la barbarie. La majeure partie de la population est chrétienne, et se divise en catholiques romains et en catholiques grecs. A côté de la Bosnie est située la Croatie turque. Les Bosniaques musulmans sont régis par un gouvernement féodal héréditaire. Les chefs ou *agas* doivent au sultan le service militaire, à la tête de leurs vassaux. Ces troupes, ainsi que les corps albanais, sont dans l'armée turque ce que la cavalerie hongroise est dans l'armée autrichienne. L'âpreté du sol et la condition politique du pays font des Bosniaques et des Albanais les meilleurs soldats de la Turquie.

La Servie, le plus civilisé des états turco-slaves, possède une langue

écrite qui ne manque pas d'élégance (1). Sa population se compose presque en entier de chrétiens grecs, et d'un petit nombre de musulmans dispersés dans les villes. Lorsque le prince Eugène eut pris Belgrade, au commencement du siècle dernier, une partie de ce pays fut cédée à l'Autriche, qui se vit forcée d'abandonner sa conquête par suite des désastres qu'elle éprouva dans les guerres suivantes. Dans ces derniers temps, la cour de Vienne s'est arrogé une espèce de protectorat sur la Servie. On connaît les insurrections successives de Paswan-Oglou et Czerni-Georges contre la Porte; elles ont assuré aux Serviens le privilége de rester armés et de s'administrer eux-mêmes. C'est à cette indépendance relative non moins qu'au voisinage de l'Autriche qu'est due leur inaction dans l'insurrection grecque. Ces populations slavonnes, que les Russes vont trouver dans l'empire ottoman, attirées vers eux par la communauté de leur origine, leur seront nécessairement d'un grand secours; jusqu'à ce jour elles n'ont pris aucune part à l'insurrection des Hellènes, quoiqu'elles appartiennent, en général, à la même communion chrétienne.

Avant d'aller plus loin, jetons un coup d'œil sur la féodalité militaire qui règne en Turquie.

Lorsque les sultans conquirent l'empire de Byzance, comme les rois francs dans la Gaule, ils distribuèrent une portion de leur territoire à leurs soldats; ils en consacrèrent une autre à fonder et à doter des mosquées; ils s'en réservèrent une troisième, dont ils firent des concessions à vie à leurs agas, ou aux capitaines qui avaient embrassé l'islamisme. Ils multiplièrent ces dernières dotations dans l'Asie-Mineure, l'Albanie, la Bosnie et la Macédoine. L'aga, simple usufruitier des terres concédées, pouvait acheter le droit de rendre son fief héréditaire. S'il négligeait cette précaution, le fief était, à sa mort, vendu aux enchères au profit du sultan, ou bien les autres suzerains de la contrée s'en disputaient la possession les armes à la main. Mais, d'après la loi fondamentale, le fief, au décès du titulaire, devait rentrer dans les mains du sultan, qui, après avoir perçu une année de son revenu, en investissait le fils de l'aga, ou le concédait, à titre de récompense, à l'un de ses officiers. Cet usage est tombé depuis long-temps en désuétude, et l'on ne trouverait pas, parmi les favoris de Sa Hautesse, un Bosniaque, un Albanais, un Asiatique qui consentissent à priver un fils de ce qu'ils regardent comme l'héritage paternel. Les agas ont, dans leurs domaines, l'autorité des anciens patriarches; et, lorsqu'ils marchent au combat, ils traînent à leur suite

(1) Les Serbes ou Serviens ont leurs poètes : l'un d'eux, nommé Vick, a publié une collection de chants populaires imprimée à Leipsick en 1824, en 3 vol, et dont M. Bowring a traduit quelques fragmens.

tous leurs vassaux. Ces hordes indisciplinées, dont il est impossible de tirer parti dans une guerre offensive, seraient très redoutables contre une armée d'invasion qui pénétrerait dans le cœur de l'empire.

La Turquie d'Europe a 900 grands fiefs et 8,000 fiefs du second ordre. On en compte à peu près autant dans la Turquie d'Asie. Il y a des familles qui, depuis des siècles, gouvernent certaines provinces ; de ce nombre sont la famille de Kara-Osman-Oglou, et celle des khans de la Crimée ; cette dernière, réfugiée dans la Romélie depuis la conquête de ses états par les Russes, a des prétentions au trône de Constantinople.

La Bulgarie, la troisième des provinces turco-slaves, s'étend de l'est à l'ouest, des frontières de la Servie à la mer Noire. Bornée au nord par le Danube, elle l'est au midi par la chaîne de l'Hémus, le dernier rempart dont la nature ait borné la capitale de l'empire. Elle compte plus d'un million d'habitans, attachés pour la plupart à l'église grecque. On y parle le grec et le slavon. Les musulmans y sont plus nombreux qu'en Servie. Les Bulgares, établis dans une contrée fertile, sont industrieux, mais ignorans. Trois places principales, Widdin, Silistrie et Rudschuck, sur les rives du Danube, défendent l'entrée de la Bulgarie. Cette province eut beaucoup à souffrir durant les dernières guerres. La partie musulmane de sa population fut presque entièrement détruite par les armées russes et par la peste.

On peut aujourd'hui considérer la Valachie et la Moldavie comme détachées de l'empire ottoman, dont, jusqu'à ce moment, elles n'avaient cessé d'être tributaires. Elles possédaient, dans l'origine, un gouvernement électif ; mais, au commencement du dix-huitième siècle, la Porte les priva du privilége de choisir leurs princes ou hospodars, et s'attribua le droit exclusif de les nommer. Depuis cette époque, cette dignité a été constamment vendue à des Grecs du Fanar (1), qui partageaient avec leurs créatures les dépouilles de leurs sujets, tandis que les intendans venaient tous les ans, un firman à la main, enlever pour l'approvisionnement de la capitale, au prix qu'ils fixaient eux-mêmes, les troupeaux, les blés, les comestibles, les bois dont le pays abonde. Les criminels condamnés aux travaux des mines, dit un voyageur célèbre, dans sa description de la Valachie, peuvent seuls envier le sort des pauvres Valaques.

On conjecture que les Moldaves et les Valaques descendent des Daces, dont ils occupent le territoire ; des Romains, qui après avoir conquis la Dacie la colonisèrent ; et des Slaves, qui s'y établirent à la suite des irruptions des barbares. Leur langage est un latin corrompu, mêlé de

(1) Quartier de Constantinople habité par les Grecs.

slavon. Ils prennent le nom de *Rumuni* ou *Rumniasti* (probablement par corruption du mot *Romanus*). Les Transylvains ont la même origine ; mais, sous la domination autrichienne, leurs mœurs se sont germanisées. Depuis que les deux principautés sont régies par des familles grecques, une foule de nobles ou boyards, dans les principautés, ont affranchi leurs serfs, et leur ont concédé le droit de propriété. Aujourd'hui, les enfans des riches boyards sont élevés dans les universités russes ou allemandes ; l'on a même fondé des colléges à Bucharest et à Jassy. Le rumniaste n'a pas encore de littérature ; cependant M. Rosetti, l'un des boyards les plus éclairés de Bucharest, établi à Leipsick, a tenté de fonder un journal écrit dans cet idiome : nous ignorons si son entreprise a réussi.

Les Valaques sont, en général, d'une constitution robuste et d'une physionomie agréable; mais, habitans d'un pays fertile et barbare, ils sont paresseux et ignorans. Le nom de Valaque, qui signifie *pasteur*, en langue slavone, leur fut donné à l'époque où ils émigrèrent, avec leurs troupeaux, de l'autre côté du Danube. Ils fondèrent plusieurs colonies dans quelques cantons de la Macédoine et de la Thrace et dans les gorges du Pinde. Les descendans de ces colons, pasteurs et guerriers comme leurs ancêtres, sont encore désignés sous le nom de *Megalo-Valchi* (grands Valaques). Ils avaient bâti en Macédoine une ville appelée Voscopolis, qui, au siècle dernier, a été détruite et saccagée par les Albanais; ses habitans se sont réfugiés en Hongrie, où la population se compose en grande partie de Valaques qui ont conservé un idiome et des mœurs distincts de ceux des Slaves et des Maggiars, qui constituent le fond de la population hongroise.

Les Valaques et les Moldaves appartiennent presque tous à l'église grecque ; ils ont adopté l'alphabet slavon. La Valachie a environ un million d'habitans, et la Moldavie quatre cent mille.

Nous avons dit en commençant que les Turcs ont une statistique fort inexacte ; en voici la raison : ils n'ont point de registres de l'état civil, et ne font aucun recensement de la population. Le montant de la capitation, qui pèse sur les rayas, ne peut servir à déterminer le nombre de ceux qui y sont soumis ; car cette taxe, une fois établie dans chaque province, reste toujours fixée à la même somme, quel que soit l'accroissement ou la diminution du nombre des rayas. On ne peut donc évaluer la population de la Turquie qu'en prenant le terme moyen entre les divers calculs des voyageurs et des géographes. En voici le tableau :

Population de la Turquie d'Europe.

Valachie et Moldavie	1,400,000
Servie	950,000
Bosnie et Croatie	700,000
Bulgarie	1,200,000
Albanie	800,000
Épire	370,000
Macédoine	500,000
Romélie et Thrace	2,300,000
Thessalie	370,000
Grèce proprement dite, Morée et iles	1,300,000
Total	9,890,000

En divisant ces diverses populations par races, nous aurons : trois millions de Grecs, deux millions et demi de Slaves, deux millions de Turcs, près d'un million d'Albanais, et quinze cent mille Valaques ou Rumniastes. Les Grecs et les Turcs sont épars sur presque toute l'étendue de l'empire ; les Albanais et les Valaques sont également établis hors des provinces de ce nom. En classant la population par religion, nous aurons trois millions de musulmans, y compris les Slaves et les Albanais, qui professent l'islamisme ; six millions de chrétiens grecs ou arméniens ; près de cinq cent mille catholiques ; le reste appartient à la religion juive.

Quant à la Turquie asiatique, les données sont encore plus incertaines. On conjecture que l'Asie-Mineure ou Anatolie contient cinq millions d'habitans presque tous musulmans, de race turque ; la Syrie trois millions ; l'Arménie un million et demi ; le pays situé entre la Mésopotamie, l'Irack et le Kurdistân, deux millons : ce qui donne à la Turquie d'Asie onze millions et demi, et à tout l'empire ottoman, non compris l'Égypte, vingt-un millions d'habitans. L'Asie-Mineure est la seule partie de cet immense territoire où les Turcs forment réellement la masse de la population ; c'est aussi le berceau de leur empire. Quant aux autres provinces, si on en excepte Constantinople, ils n'y ont que des colonies militaires. Ils occupent les forteresses, ils y remplissent les charges de l'état, jouissent des revenus de leurs fiefs, des salaires du gouvernement, du monopole qu'ils s'attribuent et des exactions qu'ils font peser sur les rayas. Toujours armés, ils vivent comme dans un camp, dédaignant presque tous la culture de la terre, se bornant à en dévorer les produits. Il faut observer que, parmi les Turcs d'Europe, il en est bien peu qui soient d'origine ottomane ; la population musulmane s'y compose en grande partie des renégats de tous les pays conquis par les sultans. Aussi pres-

que tous les musulmans de la Grèce se servent ordinairement de la langue grecque, tandis que, par un contraste assez bizarre, des peuplades grecques, qui habitent les côtes de l'Asie-Mineure, ne parlent que le turc.

Presque tous les auteurs qui ont écrit sur les affaires d'Orient ont affiché une admiration réelle ou factice pour le caractère turc, ou sont tombés dans un excès opposé. Un géographe célèbre en a fait, selon nous, une appréciation très exacte, dans un écrit sur la grandeur et la décadence de l'empire ottoman, publié depuis l'insurrection de la Grèce. Nous ne pouvons pas mieux faire que de citer ce qu'il en dit :

« Les Turcs possèdent aujourd'hui le même caractère que les écrivains du quinzième siècle leur attribuent. Indolens dans la paix, ils deviennent furieux quand la guerre excite leur irritation ; oppresseurs et pillards avec les rayas, mais honnêtes avec les étrangers, ils détruisent des villages et fondent des hôpitaux ; ils respectent leurs sermens et foulent aux pieds les principes du droit public ; sensibles au point d'honneur, ils sont inaccessibles à la pitié ; attachés à la monarchie, ils déposent et égorgent leurs sultans ; grossiers et sensuels dans l'idée qu'ils se forment des plaisirs, ils sont modérés dans les plaisirs mêmes, et passent sans murmurer du sein des voluptés aux plus pénibles privations ; bons parens et bons maris, loin que la polygamie soit chez eux d'un usage universel, un harem n'est pour la plupart qu'un objet d'ostentation et de luxe ; atroces dans leurs vengeances, ils poussent quelquefois jusqu'à l'héroïsme l'exaltation de l'amitié; leur courage se manifeste tantôt par une témérité chevaleresque, tantôt par une indifférence stoïque. Ici vous les verrez se précipiter dans les rangs ennemis sans les compter; là ils se laisseront égorger la pipe à la bouche ; ils passent avec un sang-froid inconcevable d'un palais à l'exil, d'un trône au supplice ; aussi calmes dans le sacrifice de leur vie que dans le meurtre de leurs victimes, ils se regardent en toute occasion comme les humbles esclaves ou les ministres terribles d'une inflexible fatalité. Telle est aujourd'hui, comme au quinzième siècle, la masse de la population turque. Il est cependant parmi eux une classe profondément corrompue, c'est la cour du sultan et celle des pachas. A une rapacité effrénée et à tous les vices qu'engendre le despotisme le plus cruel, les courtisans joignent une mollesse qui les rend incapables de tout acte de courage. La chasse, exercice favori des premiers sultans, n'a plus d'attraits pour leurs successeurs, et les grands de l'empire n'ont renoncé à maîtriser la fougue de leurs coursiers, que pour se balancer mollement dans les palanquins de l'Asie. »

Le divan se composait autrefois de six ministres, et l'on a vu des grands visirs, tels que le célèbre Kou-Prougli qui ne prenaient conseil que

d'eux-mêmes (1). Mais, depuis le règne de Sélim III, trente officiers civils et militaires siégent au divan. Cette innovation, sans balancer le pouvoir arbitraire du sultan, a détruit le seul avantage propre au gouvernement despotique, l'inviolabilité des secrets de l'état. On a vu des drogmans les révéler aux pachas rebelles et même aux puissances étrangères. Outre ce conseil, il en est un autre dont le pouvoir occulte a souvent une influence décisive, c'est ce qu'on nomme à Constantinople le parti du sérail, qui est à peu près l'équivalent de la camarilla d'Espagne; il se compose de favoris, d'eunuques et d'agens de la sultane-mère ou *validé*, comme on l'appelle. Quoique divisé en factions, il entrave la marche du ministère et tient en échec le pouvoir de Sa Hautesse. De là, cette incertitude, ce défaut de fermeté que l'on reproche à la Porte. Les ministres eux-mêmes n'ont aucune idée des revenus de l'état. La taxe sur les terres, la capitation et les droits de douane affermés aux pachas, sont les seules branches de l'impôt dont on puisse déterminer le montant. Mais les réquisitions en nature qui s'étendent à tous les produits de l'empire, que les propriétaires sont tenus de livrer gratis ou aux prix qu'il plaît aux gouverneurs de fixer, et qui sont ensevelies dans d'immenses magasins, sans qu'on tienne note des quantités versées; le produit énorme des confiscations; le profit résultant de l'altération du titre des monnaies, viennent s'engouffrer dans les caisses du sultan, après avoir enrichi une légion d'exacteurs.

Quant au culte, le gouvernement ottoman a dénaturé l'esprit du Koran, dont il s'est servi comme d'un instrument politique. Né dans un pays indépendant, dont le peuple, divisé en tribus, vivait sous le régime patriarcal de ses scheïks, Mahomet sentait le prix de la liberté civile et proclama, dans son Code, l'égalité devant Dieu et devant la loi. Mais, en s'arrogeant le titre de prophète, il fonda un despotisme théocratique qui, malgré lui peut-être, fut transmis aux califes, et de leurs mains passa dans celles des sultans. La simplicité des mœurs pastorales et guerrières des anciens Turcs se perdit dans la féodalité militaire fondée par la conquête. Les ulémas n'ont d'ailleurs jamais déployé les talens ni exercé l'autorité qu'exigerait leur caractère sacré. Aussi la caste militaire a-t-elle pris, de jour en jour, sur eux un nouvel ascendant : les lettrés ont obéi au sabre, et l'éducation a été généralement négligée. Aujourd'hui même, les grands de l'empire ne songent pas à faire bien élever leurs enfans, dans la conviction où ils sont qu'ils ne leur transmet-

(1) Voyez, dans le huitième volume, un article rédigé par un Grec du Fanar, sur l'état actuel de l'administration turque.

tront ni leurs dignités ni leur fortune. Ainsi l'égalité devant la loi, proclamée par le Koran, a été convertie en une égalité devant le sultan, seul dispensateur de la loi.

Quel sera le sort d'un empire qui languit et chancelle sous le poids de tant d'abus? Nous pensons, avec l'écrivain que nous avons déjà cité, qu'il ne saurait succomber par les révoltes des pachas. En effet, l'expérience a prouvé que leur mort en marque toujours le terme, lors même que le succès les a d'abord couronnés : témoins les révoltes de Paswan-Oglou, de Djezzar et du redoutable Ali-Pacha; c'est également ce qui arrivera à la mort du pacha d'Égypte. Ces satrapes ne songent pas à fonder une dynastie, et d'ailleurs l'esprit de propriété, l'orgueil paternel, ont une faible influence sur l'esprit des Turcs. Mais n'y a-t-il donc en Turquie qu'un sultan, des pachas et leurs satellites? Il y a dix à douze nations ou races différentes qui se haïssent aussi franchement qu'elles détestent leurs maîtres. En Asie, les Syriens, les Arabes, les Kurdes, les Druses, les Turcomans et les Arméniens; en Europe, les Grecs, les Slaves, les Albanais, les Valaques, se verraient émancipés par la destruction de la puissance ottomane. Les Turcs, à l'instar du peuple romain, tiennent ces nations en échec l'une par l'autre, et ce système leur a réussi jusqu'à ce jour. Que feraient-elles, si les Russes plantaient leurs aigles sur les minarets de Constantinople? Voilà la principale question qu'aient à examiner les grandes puissances de l'Europe, et surtout la Russie. Les Turcs véritables, les hordes asiatiques continueraient à harceler l'armée d'invasion; les Albanais, les Bosniaques et les musulmans de la Macédoine et de la Romélie en feraient autant pour leur propre compte. Ces contrées seraient long-temps en proie à une guerre d'extermination et à une épouvantable anarchie. Les Grecs peuvent, sans doute, fonder au midi un gouvernement plus ou moins indépendant; il est aisé d'incorporer, d'un trait de plume, la Valachie et la Moldavie à l'empire des czars; l'Autriche peut prendre la Servie sous *sa protection*. Mais ce n'est pas tout : les autres nations, dont on vient de parler, ne changeraient pas aisément leur fidélité douteuse envers la Porte, ou plutôt leur indépendance réelle contre le despotisme inquisitorial de la Russie et de l'Autriche; et il y a, dans la Turquie centrale assez d'énergie pour occuper sérieusement les forces coalisées de ces deux puissances durant plusieurs années, sans qu'il soit possible de prévoir à qui le succès restera.

Le baron de Valentini, dans ses *Réflexions militaires*, dirige très savamment sur la carte les marches et les contre-marches de ses armées vers Constantinople, et il suppose qu'au bout de deux campagnes cette

capitale tombera en leur pouvoir. Mais peut-il sérieusement penser qu'en attendant le reste de l'empire ne se mettra pas en mouvement? Et d'ailleurs, Constantinople soumis, tout sera-t-il donc terminé? Nous sommes convaincus que c'est alors que la conflagration deviendra générale. Ne perdons pas de vue que la Turquie n'est pas une nation, mais un assemblage de vingt nations guerrières, et qu'un tel empire ne peut être soumis, comme le fut la Prusse par Napoléon, après une bataille perdue ou l'occupation de sa capitale. Lorsque le conquérant n'aura plus à combattre un sultan, il faudra qu'il dirige ses armées contre des peuples, et ces derniers ne seront peut-être dans la lutte, ni les moins acharnés ni les moins redoutables. (*London Magazine.*)

Mélanges.

N° I.

MADAME CHRISTOPHE, EX-REINE D'HAITI.

La rue Casciajuolo à Florence est extrêmement étroite ; et, comme elle conduit de la place Gran Duca à celle del Duomo, elle est la plus populeuse et la plus fréquentée de toute la ville. Les passans s'y coudoient sans cesse, et il serait fort difficile d'y éviter un ami qui nous aurait rendu quelque ancien service et dont la présence serait importune à notre amour-propre.

Je traversais un jour cette rue, aussi vite que la foule me le permettait, lorsque l'approche subite d'un énorme *barocchio* chargé de bois me força de me réfugier dans une petite échoppe. J'y étais à peine entré, que deux dames fort bien vêtues vinrent se précipiter dans mes bras pour éviter le chariot. Je me reculai afin qu'aucun de nous ne fût atteint ; mais quelle ne fut pas ma surprise, quand une de ces dames, en se retournant, me fit voir une figure noire au lieu d'une blanche, et m'adressa la parole avec politesse dans un français très élégant! Ma surprise fut bien plus grande encore, lorsque je reconnus que sa compagne, plus âgée et également noire, n'était rien moins que Marie-Thérèse, ex-reine

d'Haïti, la femme, ou plutôt la veuve d'Henri-Christophe-*le-Grand, empereur et roi d'Haïti, défenseur de la foi et souverain grand-maître de l'ordre de Saint-Henri;* car telles étaient ses qualifications officielles.

C'était, il faut en convenir, une singulière rencontre; et quoique je je susse par expérience qu'après Londres et Paris, Florence était le lieu où il y avait plus de chances pour retrouver d'anciennes relations, et que, pendant mon séjour, j'y eusse vu la moitié des princes et princesses de l'Europe, et retrouvé des personnes que j'avais connues dans les quatre parties du monde civilisé, je me serais autant attendu à y rencontrer le grand khan de Tartarie, que l'ancienne reine d'Haïti. Ma curiosité était fortement excitée, car j'avais connu cette princesse dans des temps plus heureux, et sa vue, dans des circonstances si nouvelles et si extraordinaires, me rappelait vivement le souvenir de temps et de personnes déjà bien loin de moi.

Absorbé par ces souvenirs, je suivis presque machinalement mes anciennes connaissances sur l'étroit escalier d'une maison voisine, sans considérer que je n'avais rien à y faire, et que je m'exposais à être renvoyé. Je reconnus bientôt que c'était un endroit public, une espèce de *trattoria* de second ordre. Mon étonnement redoubla quand je vis la reine, la princesse sa fille (car elles étaient telles à mes yeux) et une dame de compagnie, dont le teint était café au lait, s'asseoir à une petite table et demander trois portions de *macaroni*. Je fis de même, après avoir pris possession d'une table voisine pour me donner le temps d'observer, et savoir de notre hôte comment il se faisait qu'il possédât d'aussi illustres convives. La *mancia* d'un paolo me procura de suite tous les renseignemens que cet homme pouvait me donner; il m'apprit que c'était un valet de place, dans son intérêt, qui avait conduit ces dames chez lui. Chaque jour elles dînaient régulièrement à la même heure, et elles payaient magnifiquement tout ce qu'elles prenaient. « Ce sont de grands personnages, dans leur pays, me dit-il, quoiqu'elles ne soient pas de même couleur que nous. Malheureusement c'est la dernière fois qu'elles dînent ici, car elles ont loué le premier étage du palais du marquis Guigni, près de l'église Santa-Felicita. » Cet arrangement me parut fort convenable; mais mon hôte n'en jugeait pas de même, et il s'emporta en violentes invectives contre les nobles d'Italie, qui faisaient tort aux aubergistes en louant leurs logemens. Je me promis de passer chez madame Christophe, pour la voir en particulier et lui éviter ainsi l'embarras d'une reconnaissance publique. Je pensai qu'il était dans se convenances de garder l'incognito.

En retournant chez moi je n'étais préoccupé que de cette aventure. La prodigieuse différence qui existait entre l'ancienne position de cette dame au teint noir, et celle dans laquelle je venais de la retrouver, avait fortement ému mon imagination. Malgré les élévations et les chutes soudaines des dernières trente années, je ne pouvais m'empêcher d'être frappé du contraste qui existait entre l'ancienne impératrice d'Haïti, entourée, dans sa résidence royale de Sans-Souci, d'une cour brillante et adulatrice, car les courtisans sont les mêmes partout, quelle qu'en soit la couleur, et cette pauvre vieille négresse, sans entourage, sans suite, mangeant son macaroni, dans une misérable *trattoria*. J'avais entendu parler de la dernière révolution d'Haïti, de la chute du gouvernement de Christophe, de son suicide, qui en avait été la conséquence, du meurtre de toute sa famille; de manière que je supposais que cette dame avait péri avec ses enfans. Ces événemens avaient vivement excité ma compassion. J'avais vu tous les membres de cette famille environnés d'une splendeur royale, et je ne supposais guère qu'un hasard, tel que celui qui venait de m'arriver, dût un jour me rapprocher de quelques uns d'entre eux échappés au naufrage général.

Christophe était personnellement un homme très remarquable. Il avait jadis été esclave dans une plantation de M. Dureau de la Malle. Sa vie politique est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la raconter ici. Sa taille était haute et bien prise, quoique un peu épaisse. Ses manières avaient une grace et une élégance fort extraordinaires dans un nègre sans éducation. Ayant appris qu'il avait dans l'air quelque ressemblance avec George III, il cherchait à l'augmenter le plus possible par son costume. Il portait ordinairement un habit bleu à revers rouges comme le vieil uniforme de Windsor, avec la plaque et le ruban de l'ordre de Saint-Henri. Sa chevelure laineuse et frisée, mais blanchie par l'âge, donnait à son aspect quelque chose de vénérable. Son regard vif et perçant semblait pénétrer profondément dans la pensée de ses interlocuteurs.

J'ai entendu, dans le temps, raconter une anecdote qui caractérise sa bonhomie, et qui ferait honneur aux souverains des cours les plus élégantes de l'Europe. En toute occasion, il montrait beaucoup de partialité pour les Anglais, autant sans doute par politique que par inclination. Nos négocians jouissaient de priviléges supérieurs à ceux des autres nations. Ils pouvaient sortir des barrières, ce qui n'était accordé aux autres que par des permissions spéciales, et quand les officiers anglais de notre marine ou de notre armée de terre visitaient sa cour, ils étaient toujours invités à sa table et traités avec beaucoup d'égards.

Ce fut dans une de ces occasions qu'il engagea à dîner sir James Yeo,

capitaine du *Southampton*, et qu'il lui fit dire d'amener avec lui autant d'officiers qu'il jugerait à propos. Il avait réuni les grands officiers du royaume et les principaux habitans de sa capitale. Sir James, surpris de la magnificence et en même temps du bon goût de cette cour, ainsi que de la délicatesse du dîner, s'écria, en s'adressant à son voisin : « Quel excellent cuisinier a ce diable de nègre! » Observation naturelle, quoique peu polie, et que, sans doute, ce brave officier se serait interdite, s'il eût su que le roi parlait anglais tout aussi bien que lui. Il avait appris cette langue tandis qu'il exerçait l'humble profession de tailleur à Saint-Kitt. Comme Christophe jugea qu'il n'y avait aucune mauvaise intention de la part de sir James, il sentit qu'il ne devait pas avoir l'air de comprendre son observation, et la soirée se passa d'une manière fort agréable et fort gaie. Le lendemain matin un nègre vint à bord du *Southampton*, avec une lettre du roi. S. M. mandait gaîment au capitaine qu'il était bien fâché de ne pas pouvoir lui envoyer son premier cuisinier; qu'il y tenait beaucoup depuis le brillant éloge que sir James en avait fait la veille à dîner, mais qu'à son défaut, il lui envoyait le second cuisinier de son royaume. Lord Chesterfield lui-même n'eût pas adressé un reproche plus délicat, et fait preuve de plus de politesse naturelle. Le même tact, le même sentiment des convenances, se faisait apercevoir dans tous ses arrangemens intérieurs. Son palais était meublé d'une manière à la fois élégante et somptueuse, mais sans ces décorations théâtrales et ces ornemens de mauvais goût auxquels je m'attendais avant de l'avoir vu. On se rappelle sans doute à Londres la magnificence de son trône, et les autres insignes de sa dignité suprême, qui y furent exposés avant d'être expédiés à Haïti. Tous ses meubles avaient également été confectionnés à Londres par nos meilleurs ouvriers. Ses équipages étaient de très bon goût : j'en excepterai cependant son carrosse de gala fait sur le modèle du carrosse du maire de Londres : je n'en ai pas un souvenir assez récent pour dire quel était le plus laid des deux.

On accuse Christophe d'avoir été dur et tyrannique ; sans aucun doute sa police était sévère, mais il était à la tête d'un gouvernement militaire, et, quand il régnait, il ne pouvait guère y en avoir un autre à Haïti. On lui reproche d'avoir brûlé la cervelle d'un de ses secrétaires : pour l'excuser, il faut se rappeler qu'il ne savait ni lire ni écrire. Il dictait ses dépêches à un premier secrétaire, et les faisait lire par un second. Quand il y avait une différence, quelque légère qu'elle fût, il en envoyait chercher un troisième, et malheur à celui qui avait commis la faute. Je conviens cependant que le pistolet était un argument par trop brusque; mais dans sa situation il n'avait souvent d'autre choix à faire que de tuer

ses secrétaires ou de se laisser tuer par eux. Il est possible au reste que je sois un peu partial pour lui; car j'en ai été traité avec beaucoup de bonté, et je me rappelle avec plaisir le temps que j'ai passé à sa cour. J'étais alors plus jeune de plusieurs années; la vie était nouvelle pour moi; tout me paraissait couleur de rose, même les beautés noires d'Haïti. Mon père occupait à cette époque un poste important dans une de nos colonies des Antilles, et, par cette raison, j'étais parfaitement accueilli du roi. On ne sera donc pas surpris de l'émotion que j'éprouvai en retrouvant sa veuve, d'une manière si inattendue, et à une si grande distance du lieu où je l'avais jadis connue. Cette rencontre me rappelait vivement une des plus heureuses époques de ma vie.

La dernière fois que je vis ces grands personnages, dont la plupart ont disparu de ce monde, ce fut à un bal que la reine donnait le jour anniversaire de la naissance de son fils aîné, dans son palais de Sans-Souci, près du cap Henri, comme on appelait alors le cap François, du nom du roi: ce n'est point la seule ville ou la seule rue qui ait changé de nom dans ces derniers temps, et l'on trouverait en Europe plus d'un exemple de ces métamorphoses. Que le lecteur ne sourie pas à l'idée d'un bal de cour à Haïti; qu'il se représente, au contraire, le plus brillant bal paré dans le salon le plus élégant de Paris, et il n'aura encore qu'une idée imparfaite des pompes gracieuses de Sans-Souci. Qu'il peuple ce salon de petits-maîtres, de beautés élégantes et minaudières; qu'il jette au milieu des groupes de danseurs et de danseuses, des uniformes, des plaques, des croix, des rubans; qu'une livrée magnifique et toute chargée d'or se répande dans les salons, dans l'intervalle des contredanses, pour offrir des glaces et toutes sortes de rafraîchissemens; puis, que d'un coup d'une baguette magique il change subitement du blanc au noir les personnes conviées à cette fête, et il pourra alors se représenter le bal magnifique auquel j'assistai à Haïti! Les titres, les dignités ajoutaient encore à l'éclat de cette imposanteréunion. Il y avait des princes et des comtes de l'empire, des maréchaux du palais; il y avait même un grand amiral et un archevêque. Le premier était le frère du souverain. Son Altesse impériale et royale le prince Jean. J'ai aussi conservé un souvenir particulier du duc de Marmelade, qui était gouverneur de la capitale, et du comte de Limonade, secrétaire du cabinet de Christophe; la singularité de leurs titres ne m'a pas permis de les oublier. Dieu sait ce qu'ils sont tous devenus aujourd'hui. Ils sont dispersés sans doute, comme leurs contemporains d'une autre couleur et d'un plus grand empire. Si quelqu'un doute de ce que je raconte ici, il n'a qu'à consulter l'almanach de la cour de Christophe, et il sera surpris de sa parfaite ana-

logie avec l'almanach de la cour de Napoléon. Que si les beautés parisiennes, qui faisaient l'ornement de celle-ci, s'offensent de ce rapprochement, je puis leur assurer qu'elles ont tort; car, malgré la laine de leur chevelure, quand les femmes d'Haïti sont jeunes, elles pourraient rivaliser avec les plus belles personnes de leur sexe en Europe. Quant à leur teint, on s'y fait bientôt; l'impression désagréable qu'il produit d'abord est le résultat d'un préjugé. Les Européens font le même effet dans l'intérieur de l'Afrique; et les peuples de la Nigritie croient que le diable a la figure blanche. Quand le voyageur Burckardt arriva à Chendy, en Nubie, tous les habitans s'enfuirent devant lui, en poussant des cris effroyables. Lorsqu'ensuite ils furent un peu plus familiarisés avec son teint, ils supposaient qu'il avait été blanchi par quelque cruelle maladie. Mais revenons aux beautés de la cour d'Haïti : elles sont fugitives maintenant; Sans-Souci est désert; le royaume est devenu une république; le roi s'est tué lui-même; ses enfans ont été assassinés; et sa veuve vit dans l'exil!

C'était avec la vive préoccupation de ce que j'avais vu jadis à Haïti, que je me dirigeai vers le palais Guigni, où logeait maintenant son ancienne reine, ne sachant pas trop comment m'introduire, ni même si je serais reçu. L'idée me vint de m'adresser d'abord à la dame café au lait, et de lui expliquer qui j'étais et pourquoi je venais. Mon plan eut le plus heureux succès; elle prit mon message, et, au bout de quelques minutes, elle revint, et me dit que j'étais le bien-arrivé, et que Mme Christophe me recevrait avec plaisir comme un ancien ami.

Je fus introduit dans un beau salon où je trouvai la jeune princesse qui brodait de la tapisserie sur un métier. Elle avait une physionomie agréable et enjouée; mais, par une coquetterie mal entendue, elle portait une robe blanche qui montait jusqu'à son cou, et qui faisait ressortir davantage la noirceur de son teint. Tandis que nous échangions quelques paroles sur le temps, la chaleur et autres lieux communs, madame Christophe entra, appuyée sur la dame café au lait; aujourd'hui sa dame de compagnie, jadis sa *dame du palais*. L'ancienne reine me fit asseoir près d'elle, sur le canapé. Elle était fort changée, depuis la dernière fois que je l'avais vue : le temps et le chagrin avaient laissé chez elle de profondes traces; mais elle avait dans toutes ses manières un air de dignité modeste et contenue, qui rappelait à la fois ce qu'elle avait été autrefois, et ce qu'elle était maintenant. Comme, en lui adressant la parole, je lui donnai le titre de majesté, elle m'interrompit de suite, en me disant que, si je n'avais pas été un Anglais, elle aurait cru que je voulais me moquer d'elle. « Je ne suis plus, ajouta-t-elle en appuyant

la main sur mon bras, que la veuve Christophe. A mon âge, dans ma situation, je ne dois songer qu'à l'autre monde; et je ne désire trouver, dans celui-ci, que l'obscurité et le repos. Depuis que je vous ai vu, monsieur, j'ai eu de bien grandes peines! J'ai perdu mon mari, et voilà le seul enfant qui me reste! Mes malheurs m'ont détachée de toutes les vanités de cette vie. »

Le chagrin de Mme Christophe avait une expression si naturelle et si simple, qu'il était impossible de ne pas y sympathiser. Il n'y avait rien de personnel et d'égoïste dans ses plaintes; c'était sa famille qu'elle pleurait, et non pas le haut rang dont elle était déchue. J'étais d'autant plus frappé de la convenance de tout ce qu'elle disait, que cette bienséance de langage n'a pas toujours été associée aux élévations soudaines de la France républicaine ou impériale. Des infortunes telles que les siennes sont peu susceptibles de consolations; je ne cherchai pas à lui en offrir, et je tâchai seulement de faire prendre un autre tour à la conversation; mais elle revenait sans cesse à ses malheurs, et paraissait trouver un plaisir douloureux à me les raconter.

Avec des développemens qui tenaient un peu de la prolixité de son âge, elle me raconta la catastrophe qui avait terminé le règne de son mari, et les angoisses qu'elle avait éprouvées, en entendant le coup de pistolet qui avait mis fin à ses jours. Ils habitaient alors Sans-Souci, où le roi était retenu par une maladie grave. Dès 1820, des mouvemens insurrectionnels avaient éclaté dans le nord. Les conspirateurs, qui entretenaient des intelligences avec Boyer, successeur de Péthion, voulaient renverser la monarchie, et établir le régime républicain dans toute l'étendue de l'île; ils n'attendaient qu'un prétexte pour éclater. Ils profitèrent de l'ordre donné par Christophe, de dégrader un colonel de la garnison de Saint-Marc, qui était chéri du soldat. La troupe, excitée par les meneurs, tua le général, ainsi que le colonel nommé à la place de celui qu'on voulait dégrader; leurs têtes furent envoyées à Boyer. Christophe, retenu dans son lit, fit marcher douze cents hommes contre les rebelles; mais ces soldats et leurs chefs se déclarèrent contre lui, et sa garde, qu'il fit partir ensuite, suivit leur exemple. Quand il apprit sa défection qui le privait de sa dernière ressource, il sentit qu'il ne lui restait plus qu'à mourir. Il fit appeler sa femme et ses enfans, à qui il prodigua ses caresses; et leur dit ensuite de se retirer. Lorsqu'ils eurent quitté sa chambre, il se fit apporter du linge blanc, se lava les bras et les mains et congédia ensuite ses domestiques. Ils étaient à peine sortis de l'appartement du roi, que la détonation d'une arme à feu les y fit rentrer en toute hâte. Ils le trouvèrent baigné dans son sang : il s'était

tiré un coup de pistolet et la balle lui avait percé le cœur. Il était âgé de cinquante-trois ans. Il venait à peine d'expirer, quand les révoltés pénétrèrent dans le palais. Ils apprirent bientôt que le roi s'était dérobé à leur fureur, en se donnant lui-même la mort, et ils se précipitèrent dans la pièce où était madame Christophe avec ses enfans qu'ils arrachèrent de ses bras. Un de ses fils fit une résistance courageuse, et il fut à la lettre taillé en pièces sous sa croisée. Elle entendit ensuite l'aîné qui implorait la vie; mais il s'adressait à des bourreaux impitoyables. Ce jeune homme, qui avait reçu une éducation brillante en Angleterre, était son fils chéri, et l'idole du peuple, qui fit un effort infructueux pour sauver ses jours; les soldats dispersèrent bientôt un faible groupe qui s'était formé pour le défendre, et le massacrèrent comme les autres. La reine n'eut même pas la consolation d'ensevelir les restes de ses malheureux enfans; une populace ivre de fureur s'en partagea les lambeaux. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'elle fut sauvée elle-même, par l'intérêt de quelques officiers de son mari, trop reconnaissans des bienfaits qu'ils en avaient reçus, pour abandonner cette mère infortunée au milieu de ses périls. Tant que la fureur populaire dura, ils la cachèrent avec sa fille unique, et ils parvinrent ensuite à la faire conduire secrètement à bord d'un navire anglais qui était à l'ancre.

La personne à qui elle doit plus particulièrement son salut est, je crois, un certain baron Dupuis, mulâtre, qui était l'interprète du gouvernement, lorsque je me trouvais à Haïti. La fidélité et la reconnaissance sont des vertus si rares, qu'elles méritent d'être célébrées partout où on les rencontre. Quelle que soit la couleur de M. Dupuis, son cœur du moins se trouvait à la place qu'il devait occuper, et il mérite l'estime de tous les gens de bien. La catastrophe qui a terminé le règne et la vie de Christophe ne doit pas, au surplus, beaucoup nous surprendre : son gouvernement était trop absolu pour pouvoir durer long-temps. Il paraît même qu'il prévoyait les dangers qui le menaçaient; car il avait des fonds considérables placés en Angleterre : c'est avec ces fonds et le produit de ses diamans que sa veuve existe aujourd'hui, et qu'elle peut encore avoir un genre de vie et un état de maison convenables.

Je fus très touché de sa triste histoire; de son côté, elle trouvait un plaisir mélancolique à me la raconter dans toutes les occasions. Je la vis souvent, pendant mon séjour à Florence. Elle vivait dans une profonde retraite, et ne voulait recevoir qu'un petit nombre de personnes; persuadée que ceux qui désiraient la voir étaient plutôt guidés par une vaine curiosité que par des sentimens bienveillans. Elle éprouvait, disait-

elle, une grande répugnance à se montrer comme le lion de la ménagerie. Elle paraissait fort reconnaissante de mes attentions. Elle vint dans une *villa*, que j'avais louée, et elle fut très satisfaite de pouvoir s'y promener, sans être inquiétée par une curiosité importune. Quand sa fille témoignait le désir d'aller un peu dans le monde, elle le réprimait sur-le-champ, en disant : « Non, mon enfant, le monde ne nous convient pas ; c'est bien assez d'exciter la curiosité par nos faces noires, sans aller encore provoquer la pitié de nos semblables, en affichant nos malheurs au milieu d'eux. » *Afficher nos malheurs*, c'étaient là ses propres expressions; et cette femme respectable se rappelait assez d'avoir été reine, pour savoir se faire obéir quand elle le voulait.

Cette conduite, si séante et si noble, devrait être imitée par ces rois, ces reines, ces princes et princesses déchus, que l'on rencontre maintenant dans tous les coins de l'Europe. Qu'ils suivent l'exemple qui leur est donné par une négresse sans éducation, et, au lieu de s'attacher aux fantômes d'un pouvoir qu'ils ne peuvent plus recouvrer, et d'exiger, d'une manière si puérile, leurs titres et leurs anciennes qualifications, qu'ils tâchent, comme elle, de trouver dans la retraite un repos qui leur est si nécessaire après les orages de leur vie, et qui devrait être pour eux le premier des biens !

Madame Christophe vit maintenant à Pise, où j'ai eu tout récemment occasion de la voir. Si son bonheur n'était pas troublé par le souvenir des enfans qu'elle pleure, elle serait probablement plus heureuse qu'elle ne l'était jadis au milieu des pompes de la cour de Sans-Sonci.

(New Monthly Magazine.)

N° II.

VIE D'UNE FEMME DU PEUPLE (1).

Une fille est née dans la famille du pauvre, et, malgré le triste avenir qui lui est réservé, sa naissance a été accueillie comme un joyeux évé-

(1) NOTE DU TR. Ce touchant tableau de la vie d'une femme du peuple est de M. Montgomery, poète religieux et d'une sensibilité pénétrante. Il a publié un petit recueil d'où cette pièce est extraite, intitulé *Prose par un poète*. Son ame tendre et philanthropique, par instinct et sentiment, et non par faste et par métier, s'applique surtout, dans ce recueil, à exciter l'intérêt des hautes classes pour les maux des classes inférieures.

nement. Il faut d'abord qu'elle supporte plusieurs années d'une éducation plus ou moins rude, d'une nourriture insuffisante ou grossière, et peut-être les mauvais traitemens d'une mère acariâtre ou de parens cupides, auxquels, orpheline dès son premier âge, elle aura été livrée. Si elle a résisté à ces premières souffrances, à peine aura-t-elle cessé d'être enfant, qu'on lui en donnera à garder presqu'à moitié aussi grands qu'elle; ses petits genoux trembleront sous ce fardeau qui accablera sa faiblesse, et que cependant elle embrassera avec les transports d'une affection sincère. Ainsi, elle est encore assise sur le giron, qu'elle apprend, par les plus douces impressions de la nature et par des fatigues prématurées, à sacrifier ses goûts et ses volontés propres aux besoins et aux caprices des autres; à peine a-t-elle cessé d'être un enfant, que déjà elle est initiée aux devoirs de mère. Elle est heureuse, cependant, car le soleil brille, la pluie tombe, l'arc-en-ciel étend ses couleurs, et les oiseaux chantent pour elle; son sommeil est profond et doux; ses jeux gais et vifs; sa nourriture délicieuse. Elle ne sait pas encore le secret d'être mécontente de ce qu'elle possède, et d'envier ce qu'elle n'a pas.

Ses plus jeunes sœurs, en grandissant, la soulagent peu à peu de la tâche fatigante mais délicieuse de leur éducation; cette tâche est bientôt remplacée par desd evoirs plus pénibles et moins doux. Elle devient l'aide de sa mère, dans tous les soins du ménage, ou plutôt l'esclave domestique de toute la famille. Du matin au soir, elle cuit, elle met au four, elle lave, elle essuie, elle nettoie, tandis qu'elle devrait perfectionner sa jeune raison à l'école, ou fortifier sa santé dans les jeux de son âge. La seule compensation de sa triste prééminence dans sa famille, c'est la petite autorité qu'elle exerce sur les plus jeunes, et le pouvoir de les gronder ou de les battre, quand ils sont trop bruyans ou qu'elle est de mauvaise humeur.

Cependant elle est devenue assez forte pour entrer en service. On lui trouve une place dans quelque famille dont la condition n'est guère au dessus de la condition de la sienne. C'est alors qu'elle apprend, par sa propre expérience, combien est vrai ce proverbe des gens de sa classe : « Que la tâche d'une femme n'est jamais finie. » L'autre sexe, depuis le maître jusqu'au plus jeune apprenti, travaille et se repose par intervalles. La pauvre servante se lève dès le matin; elle est sur pieds toute la journée; à peine peut-elle respirer quelque temps en liberté, le dimanche; et jusqu'au moment où elle se retire pour se coucher, elle n'a pas d'autre répit que les courts instans de ses repas; mais ces repas sont joyeux : il ne lui importe guère que sa couche soit de paille ou d'é-

dredon, car son sommeil est profond et paisible, et tous ses songes sont dorés. Elle grandit, et son ame est gaie et satisfaite au milieu de ses fatigues et de ses privations. Les fleurs s'épanouissent en avril; le rossignol chante en mai; et l'amour, dans sa saison, vient communiquer à son jeune cœur ces espérances, ces craintes, ces jalousies, ces vives joies, ces cuisantes douleurs qui agitent et qui troublent des cœurs plus délicats; car l'amour est un niveleur, et il règne en maître partout où il s'introduit. Notre jeune fille, comme elle le dit elle-même dans son simple langage, est sûre de trouver un bon ami dont l'amour jettera quelque charme sur son existence laborieuse, et la consolera de ses fatigues toujours renaissantes. Elle est garrottée par ses devoirs au lieu où elle se trouve, comme l'oiseau qui couve à la fois neuf œufs qu'il doit faire éclore; mais, de même que cet oiseau s'échappe de temps à autre, pour aller chercher la nourriture dont il a besoin, et revient ensuite à sa tâche avec un redoublement d'ardeur; la jeune fille saisit chaque occasion d'échanger furtivement un mot, un regard avec celui qu'elle aime : innocentes et rares jouissances dont la difficulté augmente le prix, et pour lesquelles elle remercie avec ferveur cette Providence qui n'a pas voulu que la vie fût entièrement dépourvue de charme, même pour les plus humbles de ceux auxquels elle l'a donnée.

Comme il n'y a pas d'arrangement de fortune à prendre, et que la publication des bans est la seule formalité légale dont les deux amans aient besoin, les préliminaires sont bientôt finis. La jeune fille possède enfin ce qu'elle a tant désiré, un intérieur qui lui appartienne : intérieur bien modeste, il est vrai; mais elle est trop contente d'être maîtresse chez elle pour s'en apercevoir et s'en plaindre. Satisfaite du présent, sans soins de l'avenir, elle vit quelques années fort heureuse avec son mari. Cependant ses enfans se multiplient, et avec eux tous ses embarras : le commerce languit; le mari est malheureux ou imprévoyant; sa santé s'est altérée et il meurt avant le temps, ou bien il voit mauvaise compagnie et s'enfuit un jour de chez lui pour se faire soldat ou matelot. La voilà donc, au milieu de sa carrière, veuve et avec des enfans dont le plus âgé ne peut pas encore être mis en apprentissage. Ils grandissent autour d'elle; les uns imitant ses exemples d'économie et d'activité, gagnent honnêtement leur subsistance par leur travail; les autres, dissipés ou oisifs, vivent misérablement des secours de la paroisse. Peu à peu et un à un ils s'éloignent d'elle. Les fils se dispersent; ils vont chercher fortune à la mer, ou ils prennent une profession moins hasardeuse; les filles entrent au service ou dans une fabrique et se marient quand la nature et leur cœur leur en font un besoin. A mesure qu'elle vieillit, ses succes-

seurs immédiats passent par la même série d'épreuves et de misère où elle a passé avant eux et où leurs enfans sont destinés à les suivre. De jour en jour sa famille lui devient plus étrangère et se trouve plus incapable de venir à son aide, car les moyens de ses enfans suffisent à peine pour les aider à supporter leurs propres charges. Ses ressources diminuent à mesure que ses forces déclinent, que ses infirmités s'augmentent, et que l'appui des autres lui devient plus indispensable.

A la fin, courbée sous le poids de l'âge, épuisée par ses anciens travaux et ses longues souffrances, sans personne des siens près d'elle, à l'excep ion, peut-être, d'un ou deux enfans dont les parens sont dans la tombe, et qu'elle est forcée de soigner et de nourrir, quand elle-même devrait être soignée et nourrie comme un enfant, elle s'affaisse de plus en plus ; elle a à peine de quoi couvrir ses vieux membres, et l'insuffisance de sa nourriture lui fait sentir sans cesse le besoin de la faim. Et cependant une main divine a tellement mélangé la coupe de la vie, que quelque douceur se mêle jusqu'à sa lie. Telle est, à quelques variations près, l'analyse fidèle des simples et tristes annales de plusieurs milliers de pauvres femmes qui respirent encore l'air du ciel, qui se réchauffent à la lumière du jour, et que cette lumière bienfaisante égaie quelquefois et console de leurs maux.

Aujourd'hui les classes inférieures, moins ignorantes, ont acquis plus de prévoyance. Il existe partout des caisses d'épargnes pour recevoir leurs économies mensuelles et assurer quelque aisance à leurs vieux jours, perspective qui répand la sécurité et la joie sur leur jeunesse ; mais ceux qui forment maintenant la garde avancée de la vie n'ont pas eu les mêmes ressources ; leurs malheurs ne sont pas le produit de leurs fautes : on peut donc, sans crainte d'encourager l'oisiveté par une charité mal entendue, obéir à cette douce voix de l'Évangile, qui nous dit d'aller consoler les veuves. Le riche n'aura pas, d'ailleurs, à les aider long-temps ; encore quelques hivers, et elles auront toutes disparu dans la tombe sur laquelle elles s'inclinent.

Mais, indépendamment de leurs désavantages occasionels, ces femmes, même dans leur humble sphère, ont des droits particuliers au respect et à la reconnaissance des deux sexes. Leurs droits sur le leur résultent des plus pures sympathies d'une commune nature ; leurs droits sur le nôtre, de la plus forte obligation qui puisse lier un être à un autre ; celle de la vie. Quand le Tout-Puissant eut détaché Ève des côtes d'Adam, celui-ci, en la voyant, s'écria : « Voilà les os de mes os et la chair de ma chair ! » La dette de la première femme envers le premier homme a été acquittée par ses filles dans toutes les générations qui ont suivi.

Chaque fils d'Adam est né d'une femme, et doit sa substance à une mère ; c'est d'une mère que vient ce sang qui coule dans nos veines et qui a communiqué à nos cœurs les pulsations du sien. « L'homme qui est né de la femme » est une expression si belle et si touchante, qu'il n'y en a aucune dans tout le langage qui se rapporte à notre existence terrestre, et qui rappelle une association d'idées plus douces, plus tendres et plus profondes.

(*Westminster Review*.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Philosophie.

Des mystères de la nature. — L'expérience et le raisonnement, seules voies qui nous soient ouvertes pour nous instruire, ne peuvent nous donner une idée juste des faits antérieurs aux observations; nous ne saurons jamais, par ce moyen, quelles furent les premières pensées du premier homme, sorti des mains du créateur. Si l'intelligence du père de notre race ne fut pas très supérieure à celle que ses descendans ont conservée, il dut commencer par des sensations confuses, et n'acquérir que par degrés la faculté de les distinguer les unes des autres. Dès qu'il fut en état de les comparer et d'entrevoir quelques rapports, tout dut lui paraître incompréhensible, tout fut mystère pour lui. Quelques philosophes et même quelques naturalistes ont essayé de tracer le tableau de cet état de l'intelligence humaine; mais la véritable philosophie désavoue ces peintures que l'imagination peut seule exécuter. C'est au poète qu'il convient de faire dire au premier homme :

> O soleil, m'écriai-je, ô bienfaiteur du monde!
> Toi qu'échauffent ses feux, que sa lumière inonde,
> Terre, séjour riant, dont l'aspect enchanté
> Réunit la fraîcheur, la grace et la beauté!
> Vous, épaisses forêts! vous, superbes montagnes!
> Et toi, fleuve pompeux! et vous, vertes campagnes!
> Vous tous, êtres charmans que je vois en ces lieux
> Vivre, agir, se mouvoir, et jouir à mes yeux!
> De grace, apprenez-moi, vous le pouvez peut-être,
> Qui m'a mis en ces lieux, et qui m'a donné l'être.
>
> (MILTON, trad. de *Delille.*)

Cependant, nous ne sommes pas tellement familiarisés avec le magnifique spectacle de la nature, que nous soyons insensibles à la parure de la terre, à l'éclat des cieux, au mouvement des flots, et que notre

pensée ne soit fréquemment occupée des causes mystérieuses de tous les phénomènes dont nous sommes témoins ; il nous est même impossible, lorsque nous avons contracté l'habitude de réfléchir, de revoir ces objets sans chercher à pénétrer à travers l'obscurité qui en dérobe quelques parties à nos yeux et nous empêche de les connaître entièrement. Ils ne peuvent plus nous faire éprouver de fortes émotions ; mais ils ne cessent point d'exciter notre curiosité et de nous attirer par des charmes non moins puissans que ceux de la nouveauté.

La théorie des impressions dont notre ame est susceptible suppose la connaissance des causes qui la produisent, du mode et des lois de l'action de ces causes : c'est donc par l'analyse des effets qu'il faut commencer les études, pour assembler et coordonner les matériaux d'une théorie. Ces recherches sont rarement infructueuses ; ainsi, par exemple, si l'on observe comment l'ame est affectée par l'apparition subite et lumineuse d'un grand objet, d'une pensée forte, d'une vérité féconde, on sera sur la voie pour remonter jusqu'aux sources du *sublime ;* de même, en examinant avec attention ce que nous éprouvons à la vue des objets *mystérieux ,* nous parviendrons peut être à caractériser ce mélange de connu et d'inconnu, de lumière et d'obscurité, qui constitue un *mystère.*

Le sentiment du mystère est le désappointement d'une curiosité qui rencontre des obstacles dans ses investigations : l'ignorance absolue ne peut ni l'éprouver ni le concevoir ; elle est incessamment *incurieuse.* Cependant, il faut beaucoup ignorer pour soupçonner un mystère dans ce qui ne nous est révélé qu'en partie ; notre amour-propre est toujours disposé à prendre une haute idée de notre savoir, à nous persuader que nous connaissons tout dans des choses que nous avons à peine entrevues et dont il faudra peut-être recommencer l'étude.

La curiosité peut être désappointée, sans qu'il en résulte le sentiment d'un mystère : ainsi, par exemple, une date perdue et qu'on ne peut retrouver, n'a rien de mystérieux ; une terre aperçue par un navigateur qui ne peut en approcher, n'est pas un mystère pour lui. S'il parvient à terminer sa découverte, à tracer la carte de cette terre inconnue jusque alors, à décrire ses productions ; si l'historien est assez heureux pour trouver dans quelque livre ou sur quelque monument la date qui lui manquait, ni l'un ni l'autre n'imaginera qu'il ait dévoilé un mystère ; les bonnes fortunes de cette espece sont des *trouvailles* et ne doivent point être érigées en *découvertes.*

La dépendance mutuelle de certains faits peut être inconnue, sans que l'on y soupçonne aucun mystère : il suffit que nous ayons la certitude que cette dépendance existe en vertu de lois générales, qui ne nous ont

pas encore été révélées. L'irrégularité des vents ne nous cause aucune surprise, parce que nous connaissons les causes générales de cette variation, quoique nous ne puissions assigner, dans chaque cas particulier, la puissance de celles qui ont produit les effets dont nous sommes témoins. Nous savons aussi que la conduite des hommes est une application continuelle des lois qui régissent tous les êtres sensibles et intelligens, soumis à des besoins et susceptibles de passions. Si ces lois paraissaient interverties, ce serait alors qu'on serait fondé à penser qu'une cause nouvelle a combiné son action avec celles dont les résultats sont connus, et que les observateurs s'occuperaient de ce *mystère*. Reconnaissons donc premièrement que les œuvres de la nature sont mystérieuses, lorsqu'elles ne paraissent point s'accorder avec les lois générales connues, ou s'écarter de l'ordre régulier bien constaté ; et, en second lieu, qu'un mystère est expliqué et s'évanouit, lorsqu'on peut montrer comment il est compris dans les lois générales. Ces propositions ont encore besoin de quelques développemens.

L'esprit humain n'est pas très exigeant en fait d'explication. Le son est produit par les vibrations d'un corps, transmis et reçu par d'autres corps susceptibles de vibrer ; cette explication est assez pour nous : notre curiosité satisfaite n'examine point s'il y a quelque analogie entre le mouvement d'un corps vibrant et la singulière perception qu'il fait arriver jusqu'à notre intelligence, qui nous émeut si profondément, suspend ou redouble nos joies ou nos douleurs. Les phénomènes de la chute des corps sont attribués à une cause qui nous est inconnue, et que nous avons nommée *gravitation :* il semble que nous n'avons fait aucun pas vers la science, que nous nous sommes bornés à déplacer le mystère et à le mettre plus loin de nos yeux : il n'en est pas ainsi. La chute des corps, observée à la surface de la terre, n'est qu'une classe de faits particuliers ; la gravitation est une cause universelle, et le mode constant de son action est une des lois générales de la nature. Cette cause est mystérieuse, sans doute ; mais si l'on parvenait à généraliser ainsi les diverses classes de phénomènes, on réduirait au plus petit nombre possible les mystères enveloppés de ténèbres que notre intelligence ne dissipera jamais.

Dans l'état actuel de nos sciences, les mystères abondent encore, et cette multitude même atteste le peu de progrès que nous avons faits et l'immensité de la carrière qui nous reste à parcourir. Des faits viennent d'être expliqués, c'est-à-dire compris dans les lois générales déjà connues ; sur-le-champ, d'autres faits les remplacent, comme pour entretenir l'activité des recherches de nouvelles découvertes ébranlent les

théories et la confiance ; le doute revient avec son cortége de mystères. C'est ainsi que la chimie a changé plusieurs fois de face ; que ses doctrines fondamentales ont été renouvelées ; et qu'aujourd'hui même on commence à craindre qu'elle ne soit pas dans la bonne voie. La médecine a bâti et renversé des systèmes ; au lieu de se laisser guider par l'expérience, elle a eu l'ambition de la devancer et s'y est égarée. Telle est la condition, la *nature* de l'intelligence humaine : les bons esprits doivent s'attacher à la bien connaître, afin de s'y conformer et de s'abstenir de ce qu'elle ne peut saisir et s'approprier. Sans décourager les esprits aventureux dont l'audace est parfois heureuse, on peut se dispenser de les suivre dans leurs excursions.

Les sciences dont il a été question jusqu'à présent sont celles qui ont pour objet la matière et ses propriétés : la théologie et la morale exigent des recherches d'un autre ordre. Dans la première de ces sciences, il ne peut être question de lois générales qui dérivent de la nature des choses ; dans la seconde, ces lois nous sont inconnues et une foule d'hypothèses y occupent des places qu'elles ne céderont pas facilement. On n'y admet pas assez de *mystères*, on se croit plus instruit qu'on ne l'est réellement. La haute importance des vérités morales aurait dû prescrire aux philosophes une grande sévérité d'examen ; l'attention la plus soutenue dans les recherches, une crainte salutaire de toute erreur devenaient absolument nécessaires et défendaient de se presser : on crut ne pouvoir aller trop vite, et, dans aucune autre science, on ne fut aussi téméraire. Les funestes effets de cette imprudence influeront long-temps sur le bonheur des hommes : quelques uns sont peut-être des maux irréparables. En physique, en chimie et même en mathématiques, les applications mettent les doctrines à l'épreuve et l'erreur ne peut subsister long-temps ; mais, dans les sciences morales, les résultats de l'expérience sont difficiles à constater ; on les conteste, on les interprète au gré des passions et des intérêts, et la science n'en profite point : voilà ce qui s'est passé depuis l'origine des sociétés humaines, et ce dont une longue suite de générations sera témoin dans l'avenir. La morale a beaucoup plus besoin de réformes que la physique et la chimie, et ces réformes y feraient rentrer des mystères qu'un faux savoir en a bannis très mal à propos.

Si l'on classait les savans en raison des dommages que leurs erreurs peuvent causer à l'humanité, le physicien serait traité avec indulgence, en comparaison du médecin et du moraliste : et, si le dernier s'avisait d'être législateur, il serait jugé avec une extrême sévérité. Le même ordre serait celui des services rendus et de la reconnaissance méritée, si

des vérités utiles avaient été appliquées convenablement et avec succès.

Parmi les connaissances humaines, celles qui ont rapport à la Divinité occupent une place distincte et respectée. La raison n'en approche que timidement, s'arrête à chaque pas, consulte ses forces et se résigne sans peine à regarder comme mystérieuses les profondeurs qu'elle n'ose sonder. Elle ne peut concevoir que le suprême ordonnateur de toutes choses n'ait pas voulu que ses créatures fussent heureuses; et cependant, que de maux nous accablent sur cette terre! ce contraste entre la bonté divine et les souffrances de l'homme paraît inexplicable : c'est un mystère; mais notre globe n'est qu'une partie presque imperceptible de l'univers, conduit par la suprême sagesse : ce serait dans l'ensemble de ses œuvres qu'il faudrait chercher à reconnaître ses vues et le but qu'elle s'est proposé; on oublie la terre, et le mystère de l'origine du mal s'évanouit sans qu'aucune lumière l'ait éclairé : on s'aperçoit que la question était mal posée, et que les recherches doivent prendre une autre direction.

Le sens intime nous révèle que nous avons une volonté qui nous appartient, que nous sommes libres; la raison en déduit que nous sommes responsables de l'usage de cette liberté dont le Créateur nous laisse jouir. Mais, dans le cours de notre vie, nous sommes presque toujours soumis à des contraintes qui déterminent nos actes, indépendamment de notre volonté, nouveau mystère qui ne peut être expliqué que par des notions d'un ordre supérieur à la raison. Ceux de cette nature se présentent en grand nombre dans les diverses croyances religieuses, les distinguent les unes des autres et les caractérisent beaucoup mieux que la morale qui, dans toutes, est à peu près la même. Mais ce n'est que dans les religions révélées que le mot *mystère* peut avoir un sens absolu : en philosophie, il n'exprime qu'une relation entre l'objet de nos recherches et nos moyens de connaître; ce qui est mystérieux pour quelques uns, peut-être assez bien connu de quelques autres, et ne plus exciter leur curiosité.

Un esprit sain, vigoureux et capable des plus grands efforts de la pensée, met les jouissances intellectuelles au dessus de toutes les autres. S'il parvient à soumettre aux lois générales de la nature les faits qui paraissent s'en écarter; s'il a prouvé que, dans ces cas extraordinaires, les théories et les observations n'ont point cessé de s'accorder, le plaisir qu'il éprouve ne laisse plus de place à d'autres impressions. Et si son génie l'élevait jusqu'à la découverte d'une autre partie de l'univers et le plaçait à côté de Newton, comment exprimer ce qu'il sentirait au moment où cette sublime vérité lui serait manifestée? C'est par de tels actes que l'homme prouve son origine céleste, et fait voir qu'il est une image

de la Divinité : entre l'intelligence qui établit l'ordre dans le chaos, et celle qui conçoit et révèle cet ordre, l'analogie est évidente.

Pouvons-nous espérer que chacune des divisions de nos connaissances se perfectionnera comme celle du système du monde; que chaque science aura son Newton ? Oui, cette espérance n'est point téméraire; elle est fondée sur les progrès de la raison et sur la marche uniforme de la nature. L'esprit d'analyse est toujours excité par les apparences mystérieuses : il décompose les faits, afin de multiplier les aspects sous lesquels ils peuvent être observés et comparés, de simplifier les rapports et de rendre leurs expressions plus exactes; c'est ainsi que l'on arrive par degrés à la connaissance des rapports les plus généraux, et par conséquent les plus simples, et ces rapports sont *les lois de la nature*, le dernier terme de nos études, la base et le complément de nos sciences. Le génie, dans sa marche rapide, peut apercevoir ces lois avant le temps où elles seront environnées de l'appareil de preuves dont elles ont besoin pour être admises partout. Ce fut ainsi qu'après la découverte de la gravitation universelle, Newton légua aux astronomes d'importantes observations à faire, et aux géomètres, de longs calculs à terminer pour mettre tout à fait hors de doute les imposantes vérités qu'il avait révélées au monde savant.

Lorsque les sciences auront atteint le haut degré de perfection qui leur est promis, et qu'il est consolant d'entrevoir, meme dans un avenir très éloigné, il ne restera que bien peu de mystères, et tous les hommes instruits se conforment naturellement à ce précepte du sage : *Nil admirari.* Quelques personnes, parmi nos contemporains, penseront peut-être que les plaisirs de l'ignorance curieuse, meme lorsqu'elle est désappointée par un mystère, valent tout au moins ceux du savoir satisfait, et qui est au bout de ses recherches : nous ne le contesterons point; sur des objets qui se refusent à tout rapprochement, à toute comparaison, les avis sont nécessairement partagés, et il serait très inutile de chercher à les concilier. Cependant, il faut en convenir, l'esprit humain ne peut se passer d'occupations : *apprendre* est un de ses besoins; *tout savoir* serait une des plus grandes calamités dont il puisse être atteint. Mais rassurons-nous, notre provision de mystères durera long-temps encore ; nous pouvons en user largement sans que la part de nos neveux éprouve une diminution sensible. La route qui reste à parcourir, s'alongera par des maladresses, des imprudences, des écarts; on s'égarera plus d'une fois, et il faudra du temps pour reconnaître l'erreur et reprendre la bonne direction.

Terminons par quelques remarques sur l'influence que les mys-

tères exercent, selon leur nature et leur origine, sur les opérations de l'esprit humain. Ceux qui émanent de la révélation et que la foi reçoit avec respect sont, pour l'intelligence, des points d'appui et de repos; ceux qui ne sont point inaccessibles à la raison sont un stimulant pour la curiosité et pour l'esprit d'analyse qui a créé toutes les sciences et dirige leurs applications. Si les premiers étaient en très grand nombre, l'activité intellectuelle en serait inévitablement ralentie : quant aux seconds, leur surabondance n'est pas à redouter, non plus que le temps de disette. Cette opposition de tendances s'est fait sentir plus d'une fois, et cependant elle n'est fondée que sur une méprise : on a compris, dans le domaine de la foi, ce qu'elle ne réclame point, aux dépens de la raison qui se trouverait gênée dans ses mouvemens, et emprisonnée au milieu de ce que la volonté du Créateur a mis à sa disposition. Cette erreur des siècles de ténèbres ne peut subsister maintenant; aucun *mystère* ne la protége, et le texte précis des Saintes-Écritures la condamne; on ne peut ignorer que ce monde a été livré aux disputes philosophiques.

Sciences naturelles.

Cigale américaine (Cicada septemdecim.) Les observations que nous allons rapporter sont dues à M. Jessé Booth, habitant du comté d'Orange, dans l'état de New-York. Cet agronome observateur a profité des communications qu'il a reçues de l'un de ses compatriotes, M. le colonel W. Faulkner, dont les souvenirs embrassent la dernière moitié du siècle passé. Aucun fait d'histoire naturelle ne paraît mieux constaté que l'apparition périodique des cigales de cette espèce, qui, *chaque dix-septième année*, viennent à la surface de la terre pour l'œuvre importante de la propagation de leur race. Ce fut en 1775 que M. Booth vit pour la première fois les légions de ces insectes; mais il ne fixe cette date que d'après le témoignage des observateurs qui ont le mieux connu cette époque; il était encore très jeune alors, et ne songeait point à enregistrer les remarques qu'il pouvait faire dix-sept ans après. En 1792, les cigales qu'on avait eu le temps d'oublier, se montrèrent de nouveau, mais en moindre nombre qu'en 1775; en 1809 et 1826, nouvelle visite de ces insectes, et toujours une nouvelle diminution de leur nombre. Ce décroissement est attesté par le témoignage de tous les habitans; mais, comme il n'a pu etre soumis à aucune mesure, on ignore si des causes permanentes préparent de loin la destruction totale de ces insectes, ou si elles se bornent à les rendre très rares, et partant peu dangereux pour les cultures.

M. Booth pense que ces changemens sont le résultat des incendies qui ont dévasté et renouvelé les forêts dont le pays était couvert; des cultures qui ont bouleversé le sol et détruit les larves des insectes en quantité assez considérable pour diminuer sensiblement le nombre de ceux qui achevaient leur carrière et parcouraient le cercle entier de leur singulière existence. En effet, tout ce que l'on a pu savoir sur cette mystérieuse espèce est d'accord avec cette explication : cependant M. Booth ne l'a présentée qu'avec défiance, comme un sujet d'étude qu'il recommande aux amis de l'histoire naturelle et de ses applications à l'agriculture. Les Indiens brûlaient annuellement quelques parties des forêts : les cigales femelles n'y trouvaient donc plus les jeunes tiges d'arbres ou d'arbrisseaux sur lesquelles les œufs sont déposés, et qui sont probablement la première nourriture des larves. Comme la transformation de l'insecte est préparée dans l'intérieur de la terre, le travail du cultivateur est un autre péril qui menace ces larves, dans un temps où il leur est le plus difficile de l'éviter. Cependant elles ne sont peut-être jamais réduites à l'immobilité comme les chrysalides des papillons; en sortant de leurs trous pour passer à l'état d'insectes ailés, elles sont encore revêtues de leur *enveloppe terrestre;* cette enveloppe n'empêche pas qu'elles se meuvent assez facilement pour choisir un lieu qui leur convienne, se soustraire à l'humidité qu'elles redoutent, grimper le long d'une tige à une hauteur qui varie depuis 6 pouces pour les plus lentes, jusqu'à 12 pieds et plus, pour celles qui se font remarquer par leur agilité. Au reste, elles ne prennent la peine de s'élever ainsi que lorsqu'elles ont quitté leur habitation souterraine au coucher du soleil ; pendant la nuit, une heure ou deux après l'aurore, en un mot, tant que l'air est froid et humide, elles sont guidées par un instinct admirable dans le choix du poste où elles pourront être le plus promptement séchées et réchauffées par le soleil ; ces manœuvres étonnent d'autant plus que la larve traîne avec elle un bagage aussi incommode qu'inutile, cette enveloppe dont elle va se débarrasser, et qui est d'un tiers plus longue que son corps. Enfin, le moment de la délivrance arrive : lorsque l'air est sec et chaud, l'enveloppe se brise, la cigale en sort, étend ses ailes et prend son vol. La dépouille qu'elle laisse est d'un blanc de lait, tandis que l'insecte est tout noir.

Les larves qui sortent de terre en plein jour ne grimpent point, si l'air peut les échauffer et les sécher suffisamment pour que leur métamorphose s'accomplisse. C'est au commencement de juin qu'elles apparaissent. En 1792, dès le premier jour de ce mois, l'air retentissait du chant ou du bruit de ces insectes ; mais, en 1809, leur sortie fut retar-

dée d'une quinzaine de jours par le froid extraordinaire qui s'était prolongé cette année jusqu'au commencement de l'été.

« Pendant les deux premières années que je pus observer nos cigales, dit M. Booth, elles se répandaient partout, et y faisaient entendre leurs chants ; ma s en 1809, elles s'accumulaient dans les lieux abrités et plus chauds, et ne chantaient point ailleurs. Je les voyais s'envoler par milliers de mes vergers, et gagner mes bois où elles se trouvaient mieux, et c'est là que je me plaisais à les écouter. L'organe du chant, ou du son, n'appartient qu'au mâle : on le reconnaît à deux petites taches blanches placées sous les ailes. Le bruit que font les mâles est un appel d'amour ; plus il est fort, plus on voit les femelles diriger leur vol, en grand nombre vers le lieu du rendez-vous. Dès que l'œuvre de la fécondation est accomplie, les femelles se livrent à une occupation assez laborieuse : il s'agit de déposer leurs œufs dans les rameaux les plus tendres des arbres et des arbrisseaux, opération qui les conduit au terme de leur vie. Ces insectes ne vivent pas plus de cinquante jours dans l'air, et la vie des mâles est encore plus courte que celle des femelles : il paraît que l'acte de la fécondation les épuise ; ils meurent très peu de jours après qu'ils ont cessé de chanter.

» Après la ponte de 1809, j'observai soigneusement les œufs déposés par milliers sur les arbres et les arbrisseaux, autour de mon habitation ; à la fin du mois d'août, tous étaient vides, et les jeunes larves avaient gagné les lieux où elles devaient passer les années de leur enfance et de leur jeunesse. »

Deux ou trois ans avant l'époque de la transformation, on trouve les larves dans la terre à deux ou trois pouces de profondeur. Chacune vit isolée dans une cellule qui n'est pas plus spacieuse qu'il ne faut pour qu'elle y prenne un peu de mouvement. L'insecte est encore assez petit ; mais, à mesure qu'il approche du temps où il passera dans l'air, il grossit, agrandit sa demeure et la rapproche de la surface du sol. Deux ou trois semaines avant la sortie, chaque cigale redouble d'activité, et creuse son passage ; en certains lieux, les trous sont tellement rapprochés, que la surface de la terre ressemble à un crible.

M. Booth fait ici une observation très importante ; c'est que, quoique la période de dix-sept ans soit bien constatée et hors de doute, par une assez longue suite d'observations, on voit cependant quelques cigales hors de ces époques déterminées, mais en très petit nombre, de manière que leur apparition n'est guère remarquée. On peut même affirmer qu'aucune année ne se passe sans qu'on entende au moins quelques cigales, mais quelquefois elles sont excessivement rares ; en 1812 notre

observateur n'entendit qu'un seul mâle, une seule fois. Il ajoute, pour l'instruction des cultivateurs, que les cigales ne déposant leurs œufs que sur des arbres ou des arbrisseaux, les terrains découverts ne sont point fouillés par leurs larves, si ce n'est le long des haies vives; mais que les vergers, les plantations d'arbres et surtout les bois sont les lieux exposés à leurs dégâts périodiques. L'homme défend ses cultures contre ces ennemis, et il extermine tout ce qu'il peut atteindre : des bandes d'oiseaux, auxquels cette nourriture plaît beaucoup, poursuivent les cigales partout, et leur font une guerre d'extermination beaucoup plus efficace que celle de l'homme : cependant l'espèce ne disparaît point, quoiqu'elle diminue graduellement comme nous l'avons dit. Les terrains qui lui conviennent le mieux sont ceux où l'argile abonde, pourvu qu'ils ne soient pas humides. On ne trouve que très peu de larves dans les terrains pierreux.

M. Booth ne hasarde aucune conjecture sur les causes qui déterminent le retour régulier de ces cigales tous les dix-sept ans. Ses observations sont du reste les plus nombreuses et les plus complètes que l'on ait jusqu'à présent sur ces singuliers insectes : cependant elles n'embrassent que trois années d'une existence de dix-sept ans. Il reste donc encore une immense lacune dans l'histoire de cette espèce : et comment la remplir? Comment suivre les larves des cigales, depuis leur sortie de l'œuf jusqu'au moment où elles entrent dans la terre, jusqu'à la profondeur qu'elles atteignent : le colon du comté d'Orange a fait assez pour les cultivateurs; mais les naturalistes veulent davantage, et les recherches qui restent à faire ne sont pas les plus faciles. Ceux qui les entreprendront auront besoin de toutes les ressources que les arts peuvent procurer, et surtout de persévérance et de temps. Lorsqu'il est aussi difficile d'observer, on n'est assuré d'avoir bien vu que ce que l'on a pu voir plusieurs fois; et, dans le cas dont il s'agit, les observations sont séparées par le long intervalle de dix-sept ans. Le temps manque trop souvent aux naturalistes : quelques unes de leurs expériences exigent une longue durée, et ne sont point terminées par ceux qui les avaient entreprises, ou sont totalement abandonnées, parce que la mort a frappé les observateurs. Si la carrière de Duhamel Dumonceau avait été moins prolongée, la physiologie végétale manquerait peut-être encore des connaissances acquises par les travaux qu'il eut le temps d'achever : dans la plupart des autres sciences, à moins qu'il ne soit question d'objets que le génie seul peut atteindre, des collaborateurs doivent se réunir pour le même travail dont ils abrégent ainsi la durée; mais, sur plusieurs points d'histoire naturelle, c'est le temps qu'il faut interroger, et un plus grand nombre d'interpellations ne hâterait point ses réponses.

On peut obtenir, sans doute, la continuité des expériences et des observations, en les confiant à des sociétés qui ne meurent point : mais on sait qu'en général chacun de nous donne plus d'attention aux choses dont il s'occupe seul; que le souvenir de l'état initial, des premières données d'une expérience, ne peut être transmis en entier, si les témoins se succèdent et se renouvellent plusieurs fois, avant que le résultat soit obtenu. Les sociétés d'histoire naturelle sont nécessaires, et font beaucoup : quelques naturalistes feraient encore davantage s'ils vivaient assez long-temps.

Ours de l'Inde. — On connaît actuellement, dans cette vaste partie des possessions anglaises, trois espèces d'ours dont la plus anciennement décrite est celle de l'*ursus labiatus;* la seconde, celle de l'*ursus malayanus,* dont le docteur Horsfield et sir Stamford-Raffles ont donné la description, est plus commune qu'on ne le croyait; la troisième est celle de l'*ursus thibetanus,* dont on doit la connaissance à M. Duvaucel, naturaliste français. Des individus des deux dernières espèces sont nourris en ce moment dans la ménagerie de Barrackpore, en sorte que la dernière peut être décrite encore plus exactement que M. Duvaucel n'a pu le faire.

L'ours du Thibet est d'un noir de charbon. Sa fourrure est épaisse et lustrée, mais le poil en est rude, moins cependant que celui de l'*ursus labiatus.* Sa tête est alongée, conique; son museau forme la petite base de ce cône tronqué; les oreilles sont rondes, très larges, et l'épaisseur du poil ne peut les couvrir. Le mufle ressemble assez à celui d'un chien; il est d'un gris mêlé de couleur de rouille. On voit sur le menton une tache blanche triangulaire, et sur sa poitrine un croissant de la meme couleur. Ses pattes sont larges et fortes, les doigts inégaux, les griffes courtes et faibles, ce qui est peu d'accord avec la force apparente et réelle de l'animal, suivant l'observation de M. Duvaucel. « On voit, dit ce naturaliste, que cet ours n'est pas grimpeur. » On a reconnu, au contraire, dans la ménagerie, qu'il monte sur les arbres avec une facilité qui lui donne une sorte de grace. On a remarqué aussi que la forme de la tache blanche, sur la poitrine, n'est pas constante, et varie beaucoup suivant les individus, et peut-être aussi suivant l'âge.

Les trois espèces d'ours s'apprivoisent aisément; mais celui du Thibet est le plus doux. On les voit quelquefois se livrer des combats, et lorsque les gardiens de la ménagerie viennent les séparer, il est toujours le premier à lâcher prise, quoique le plus gros et le plus fort.

On a vu, dans un précédent numéro, que plusieurs princes indigènes

de l'Inde, soulagés des soins du gouvernement par la Compagnie qui veut bien régir leurs états pour eux, ont maintenant comme passe-temps, des ménageries et même des jardins botaniques. Ils cherchent à se consoler de leur oisiveté en adoptant quelques uns de nos usages et de nos plaisirs.

Crapaud vivant dans l'estomac d'un jeune garçon. — On parle souvent de crapauds trouvés vivans dans l'intérieur d'un arbre qu'on venait de fendre, dans un banc de pierre divisé à coups de marteau; mais ces récits merveilleux ne sont point appuyés par des témoignages assez dignes de foi. Le fait suivant mérite plus de croyance : il est rapporté par M. Hampson, chirurgien à Bolton. Un habitant d'Ainsworth, village près de Bolton, lui amena son fils, enfant d'une quinzaine d'années, souffrant depuis trois ans des maux d'estomac, du côté gauche, qui semblaient venir, suivant l'expression du malade, de quelque chose qui remuait et le rongeait. M. Hampson prescrivit un purgatif que le malade devait prendre tous les jours, jusqu'à ce que la cause du mal fût évacuée. La seconde dose produisit cet effet salutaire : le jeune garçon vomit un crapaud vivant, de l'espèce la plus commune dans les champs, parvenu à sa grosseur ordinaire. Il éprouva sur-le-champ un si grand soulagement, qu'il courut tout joyeux montrer à ses parens cet hôte incommode qu'il avait nourri si long-temps. L'animal était encore en vie; mais dès qu'on l'eût posé sur la terre, il croisa ses pattes sur son ventre et mourut. Il paraît qu'il ne put supporter un passage aussi prompt à l'air qu'il n'avait pas encore respiré, et à une température beaucoup plus basse que celle de l'intérieur du corps dans lequel il avait vécu. Le jeune malade recouvra sur-le-champ le sommeil, et en très peu de temps la santé de son âge, mais, s'il ressent toute sa vie quelque répugnance à la vue d'un crapaud, on ne pourra point l'accuser de céder à un préjugé que rien ne justifie, de même qu il est permis à ceux qui ont été frappés de la foudre, d'éprouver quelque émotion quand l'orage vient à gronder.

Ossemens fossiles de l'Amérique du Nord. — Les naturalistes des Etats-Unis poursuivent avec succès l'investigation de tout ce que le vaste territoire de la république offre à la curiosité, à l'amour des sciences, au besoin de compléter les séries de faits sur lesquelles nos connaissances les plus précieuses sont fondées. Graces aux découvertes qui se multiplient dans le Nouveau-Monde, on ne reprochera plus à la géologie de procéder avec trop de lenteur à la recherche de ses données et d'être toujours plus pressée de conclure que de connaître : elle

ajourne, au contraire, les conclusions; accumule les faits et les classe. La zoologie fossile s'est enrichie, depuis peu, de trois découvertes intéressantes : en Géorgie, des ossemens d'un *megatherium,* que M. William Cooper a jugé non seulement analogue, mais de même espèce que celui du Paraguay : en Virginie, dans le comté d'Accomat, des restes d'un *walrus* ou morse ; sur les bords du Mississipi, une espèce de bœuf américain qu'il faudra considérer comme nouvelle, si elle diffère essentiellement du *bœuf musqué,* confiné maintenant au nord du nouveau continent. Ainsi, dans le Nouveau-Monde, les animaux du sud se sont répandus vers le nord, et ceux du nord se sont rapprochés du sud ; peut-être même ont-ils traversé l'équateur. Ce fait n'a rien qui surprenne, parce qu'il ne suppose point ces catastrophes terribles, ces changemens extraordinaires survenus à la surface de la terre et que les recherches géologiques ont constatés. On conçoit, en général, que les habitans d'un continent ont pu s'y répandre de proche en proche à l'aide du temps, s'accoutumer par degrés aux différences de la température. Cependant on se demande pourquoi ces migrations ont cessé, quelles sont les causes qui ont rendu diverses espèces d'animaux plus sédentaires qu'elles ne le furent autrefois, et semblent les avoir placées sur la terre en raison du climat qui leur convient ?

Les dépouilles fossiles de walrus sont extrêmement rares dans les deux continens, et ce que l'on a trouvé jusqu'à présent se réduit à des dents, des mâchoires et quelques parties du crâne ; mais ces débris sont tellement caractérisés et faciles à reconnaître, que l'on ne peut se méprendre sur l'espèce dont ils attestent l'ancienne existence. Le fragment découvert en Virginie appartenait à l'espèce éteinte nommée *Trichecus rosmarus.*

Homme couvert de poils. — On ne sait plus aujourd'hui ce qu'est devenue la postérité de l'*homme porc-épic,* dont la singulière conformation excita la curiosité, surtout en Angleterre où cet individu était né et vécut, se maria, devint père d'une famille dont la peau se couvrit aussi de pointes aiguës et pénétrantes, quoiqu'en moins grande quantité. On aurait dû ne pas perdre de vue ce phénomène, et l'étudier, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour essayer d'en tirer quelques lumières sur les opérations de la nature, sur les secrets qu'elle révèle plutôt dans ses productions extraordinaires, ses écarts, que dans sa marche régulière.

Un individu non moins singulier est maintenant sous les yeux des habitans d'Ava, et presque à la cour du monarque de ce pays. Né dans le

pays de Lao, sur les bords du Maranham, il fut envoyé par le gouverneur de cette contrée et présenté au monarque, comme un des objets les plus dignes de sa curiosité. En effet, la toison dont il est couvert, de la tête aux pieds, est, dit-on, de huit pouces de long sur la tête, y compris le visage, et de cinq pouces sur les épaules, la poitrine et le reste du corps. Ses mâchoires manquaient de dents molaires, dont la place n'était point occupée par des dents d'une autre forme. Le souverain lui fit épouser une femme birmane, jeune et jolie, et cette union ne fut point stérile : deux filles en sont les fruits. L'aînée ressemble à sa mère, mais la cadette est revêtue d'une toison actuellement blanche, comme l'était celle de son père pendant son enfance, quoiqu'il soit aujourd'hui d'un brun presque noir. D'ailleurs, toute cette famille est remarquable par la beauté des formes, la taille, la santé et la force de chaque individu. Le père, surtout, serait un très bel homme, s'il était dépouillé de la bizarre enveloppe dont la nature lui a fait l'incommode présent.

Le pays qui a produit cette anomalie dans l'espèce humaine, est un de ceux où l'on trouve le plus d'*albinos*. Il y en a, dans ce moment, deux qui sont nés de parens parfaitement bien conformés, et qui ne s'attendaient pas à voir leur race dégénérer de la sorte, car la naissance d'un albino est un affront pour une famille birmane. Ces êtres, dédaignés par les Hindous, à peu près comme les crétins en Europe, sont l'objet des soins des missionnaires portugais : l'un des albinos de Calcutta, jeune homme de vingt ans, vient d'embrasser la religion catholique.

Observations du capitaine Hall (1) *sur la cataracte du Niagara.* — « Vous vous rappelez, sans doute, que, dans un écrit sur les mesures barométriques, MM. Babbage et Herschell ont exprimé l'opinion que les chutes d'eau peuvent influer, jusqu'à une certaine distance, sur la compression de l'air. Lorsque je m'occupais des préparatifs de mon voyage dans l'Amérique du Nord, où mes dernières stations devaient être près de la fameuse chute du Niagara, il me sembla que j'étais appelé à résoudre la question posée par mes célèbres compatriotes ; en conséquence, je fis l'acquisition d'un baromètre portatif, d'une exquise sensibilité, et muni de tout ce qu'il fallait pour le poser et le maintenir exactement dans la situation verticale, condition de rigueur pour ces sortes d'observations. L'habileté et les secours de M. Thomas Adie, d'É-

(1) NOTE DU TR. On sait que cet officier, qui a fait une relation charmante de son voyage dans plusieurs parties de l'Amérique du Sud, est actuellement aux États-Unis. Le compte qu'il rendra de son séjour dans les divers états de l'Union, n'offrira sans doute pas moins d'intérêt que la relation de son premier voyage.

dinbourg, connu par les excellens instrumens qu'il fabrique, et de M. Jardine, ingénieur civil, me secondèrent à merveille. Je me vis possesseur d'un baromètre auquel rien ne manquait pour prendre des mesures très justes, dans les circonstances les plus défavorables.

Dès que je fus arrivé près de la cataracte, je voulus l'aborder du côté du Canada, quoique je m'attendisse à de grandes difficultés. Il me parut que certaine place que j'apercevais convenait à mes observations, et je résolus d'y établir mon baromètre : ce sera, me disais-je, la première fois qu'un physicien emploiera ses instrumens en pareil lieu. Il me semble que vous m'avez parlé d'une caverne que vous remarquâtes lors de votre dernier voyage à la cataracte, et dans laquelle vous n'entrâtes point..... J'en ai regret, car il m'est impossible de suppléer, par une description, à ce que vous n'avez pas vu. Ce que je puis dire, c'est que, dans tout le cours de ma vie, aucun objet ne s'est offert à ma vue sous une apparence aussi formidable : j'ai presque honte de l'avouer, car la foule des curieux, des dames même, ne trouve rien d'étonnant dans ce qui m'a causé une si forte émotion.

» Les recherches que je méditais sont un sujet de conversation entre les visiteurs de la cataracte, qui remplissent, chaque été, les hôtels construits dans les environs : l'air y est-il condensé ou raréfié ? Les deux opinions y sont soutenues avec un avantage égal; j'allais faire cesser la controverse, et satisfaire les curieux, aussi bien que les savans... Je me mis au travail.

» Ma première station fut faite à 150 pieds de la chute, à l'ouest, sur une roche élevée d'environ 30 pieds au dessus du niveau du bassin qui reçoit les eaux, après leur trajet en l'air. Le baromètre s'y soutint à la hauteur de 29,68 pouces anglais (0,75387 mètres). Je me transportai plus loin, soit en changeant de niveau, mais en tenant compte de l'élévation ou de l'abaissement de chaque station, soit en me tenant à la même hauteur : le seul changement que le baromètre éprouva, en raison de la distance seulement, ne consista que dans des vibrations plus ou moins sensibles qu'éprouvait la colonne de mercure, en raison de la commotion du sol et de l'agitation de l'air.

» Il fallait donc se rapprocher de la masse d'eau tombante : nouvelles difficultés, et beaucoup plus grandes, comme vous le savez. Aux distances où je m'étais tenu jusqu'alors, j'étais mouillé comme si je me fusse plongé dans l'eau; mais enfin je pouvais tenir mes instrumens, les fixer comme ils devaient l'être, et observer. En approchant, les gouttes d'eau lancées avec force ne se contentaient pas de me mouiller, elles frappaient. Je savais déjà que toute chute d'eau détermine un courant

d'air; mais je n'avais aucune idée de la violence du vent qui souffle constamment au bas de la grande cataracte du Niagara. J'étais hors d'état de mesurer sa vitesse, mais je ne crains point d'affirmer qu'aucun des ouragans qui m'ont assailli, dans quelque mer que ce fût, ne peut être comparé à ce vent terrible. Il est dirigé de bas en haut, mais obliquement, et il agit sans cesse sur les falaises qui lui sont opposées, les ronge et prépare des éboulemens dont l'époque ne peut être éloignée, car ces falaises sont en général peu capables de résister au choc violent qu'elles éprouvent vers leur sommet, par l'action du vent, et à leur pied par la chute de la masse énorme des eaux du fleuve.

» Il n'y a pas moins de différence entre les pluies d'orage les plus abondantes, et les eaux dont sont inondés ceux qui approchent un peu près de la nappe d'eau tombante, qu'entre les raffales les plus impétueuses et le vent dont je viens de parler. Comment s'exposer au milieu de ces effroyables tempêtes, un baromètre à la main? Je n'aurais pas tenté seul cette rude épreuve; heureusement je trouvai un guide aussi courageux que robuste, à l'aide duquel je parvins à m'établir en un lieu qui laissait encore quelques moyens de faire une observation, mais ce n'était pas sans beaucoup de fatigues. Les bras vigoureux du guide tenaient le baromètre en place, et, pendant ce temps, je me hâtais de me mettre d'aplomb, et d'observer, ce qui exigeait beaucoup de temps, car l'eau qui tombait sur ma tête inondait mes yeux, malgré l'interposition des sourcils, et c'était à travers ce voile liquide et mobile qu'il fallait lire les petits caractères de l'échelle, et observer des centièmes de pouce. Il fallait bien aussi songer à se maintenir dans ce poste dangereux, au milieu d'une agitation et d'un bruit épouvantables, car la moindre distraction aurait fait disparaître dans les profondeurs de l'abîme et l'instrument et l'observateur. En pareil cas, on ne se contente pas d'une seule observation : je les répétai assez pour acquérir la certitude que la colonne de mercure n'avait fait que des oscillations peu étendues entre 29,70 pouces et 29,72. Quelques jours après, je procédai à la détermination précise du lieu de ces dernières et laborieuses observations, et je fus aidé par mon excellent guide et l'un de mes compatriotes, M. Ed. Deas Thompson, de Londres. Le niveau de cette station était à une dixaine de pieds au dessous des précédentes, ce qui expliquait au moins en partie, la plus grande hauteur du baromètre que j'y avais observée.

» Je vins enfin à l'entrée de l'effroyable caverne : le baromètre s'y tint encore à 29,70 pouces. Je voulus ensuite faire quelques autres stations en plein air..... Quel désappointement! l'air et l'eau s'étaient introduits dans mon instrument, il était hors de service. Perte irréparable! mes

observations demeuraient incomplètes. On peut cependant tirer parti des deux premières stations, car je m'étais assuré, avant et après, que le baromètre n'avait souffert aucun dérangement.

» A mon retour à l'hôtel, je fus interrogé dans les mêmes termes par les partisans des deux doctrines opposées, de la dilatation et de la condensation de l'air près de la cataracte : Que pensez-vous de la difficulté de respirer que l'on éprouve en approchant de cette immense chute d'eau ? Je leur fis cette réponse : Celui qui recevrait sur son visage, à la distance de quelques toises, toute l'eau que lanceraient une demi-douzaine de pompes à incendie, n'aurait pas, à coup sûr, la respiration très libre. Eh bien ! si j'avais à choisir entre cette rude épreuve et le malaise, les douleurs que causent le vent de la cataracte et l'eau qu'elle lance avec tant de force, je serais fort embarrassé : dans l'un et l'autre cas, mes poumons auraient à peu près également à souffrir.

Causes de la congélation de l'eau dans le Bengal. — M. David Scott a fait beaucoup d'observations météorologiques sur divers points des Indes anglaises, et dans une lettre adressée à M. Georges Swinton, il expose les faits qu'il a recueillis sur les gelées qui ne sont pas rares dans cette partie de la zône torride. Quelques extraits de sa lettre méritent d'être mis sous les yeux de nos lecteurs.

« Depuis une semaine je suis dans les montagnes de Cossyn, dont le climat est délicieux et les sites admirables. Aujourd'hui (10 novembre) le thermomètre, placé dans une cabane, et à 63° (13°,77' de Réaumur), à midi et le matin, une forte gelée blanche couvrait le gazon, et des jarres pleines d'eau, exposées à l'air sur de la paille, étaient couvertes d'une glace d'un tiers de pouce d'épaisseur. Notre station est plus froide qu'on ne croirait d'après l'élévation du sol, quoique nous soyons à plus de 4,000 pieds au dessus des plaines. Le phénomène de la congélation artificielle n'est pas encore assez bien expliqué par les physiciens de l'Europe : les vases dans lesquels on l'obtient ici doivent être assimilés, disent-ils, à ceux de l'Egypte et aux *alcurazas* d'Espagne ; leur porosité laisse transsuder une partie du liquide, dont l'évaporation continuelle est une cause permanente de refroidissement. Cette assertion passe de livre en livre, sans devenir plus exacte ; et d'abord j'ai constamment observé que les poteries vernissées sont encore plus convenables pour obtenir la congélation, que celles dont les pores ne sont pas bouchés par une couche vitrifiée : cette réfutation de la théorie vulgaire est sans réplique. Dira-t-on que la paille sur laquelle on pose les jarres pleines d'eau fournit la matière de l'évaporation ? mais, soit que l'on emploie de la paille

humide, soit qu'on la prenne aussi sèche qu'il est possible de l'avoir, l'effet est le même, et obtenu dans le même temps. Les Indiens connaissent si bien tous ces faits, que, de temps immémorial, ils enduisent d'une couche de graisse les jarres qui servent à faire geler l'eau.

» J'ai répété quelques unes des expériences dont le docteur Walls fait mention dans son excellent *Traité sur la rosée*, et j'ai obtenu quelquefois des résultats fort singuliers. Un turban suspendu au dessus d'une fosse à congélation, à trois pieds au dessus des jarres, empêche que la glace ne se forme dans le vase qui se trouve immédiatement au dessous; et dans ceux qui n'éprouvent qu'en partie cette influence verticale, la partie de la surface soustraite à la congélation y est très exactement proportionnelle. De plus, si l'air n'est pas assez froid pour que l'eau gèle par le seul effet de la température atmosphérique, elle demeurera liquide dans les vases qui ne seront point exposés au grand jour. Je n'ai jamais réussi à faire de la glace lorsque le thermomètre était à 41° (4° de Réaumur), au niveau des fosses de congélation; mais alors, la température était plus élevée à quelques pieds au dessus du sol. J'ai fait quelques expériences pour m'en assurer, et notamment celle-ci : Un mât de 70 pieds de hauteur fut garni de bouteilles depuis le bas jusqu'en haut, et en plongeant le thermomètre, je vis qu'à un accroissement de 10 pieds en hauteur répondait, à très peu près, une élévation d'un degré en température. M. Humphry-Davys affirme que la congélation artificielle de l'eau peut être opérée dans un air échauffé à 50° (8° de Réaumur) : il a raison pour les pays de montagnes; dans les plaines peu élevées au dessus du niveau de la mer, mes observations ne confirment point l'opinion de l'illustre chimiste. Je les ai communiquées à M. Colebrooke, dans une lettre que je lui adressai il y a quelques années, et je crois que je pourrai vous en envoyer une copie. Mes opérations se sont étendues sur une ligne dont l'extrémité supérieure était à 3,400 pieds au dessus du niveau de l'Océan; je profitai des facilités que m'offrait une montagne isolée, dont le sommet atteignait cette hauteur : j'y ai trouvé qu'au lever du soleil, l'air y était de quelques degrés plus chaud que dans les plaines du Bengal. Il est bien à désirer que des expériences analogues soient faites en d'autres pays, sous d'autres latitudes, à différentes heures du jour, l'été et l'hiver, etc.; la météorologie profiterait beaucoup de ces recherches. »

Sciences médicales.

De la vaccine en Turquie. — La lettre que l'on va lire a été écrite par un médecin français établi depuis trente ans à Constantinople :

Si je suis resté si long-temps sans vous donner signe de vie, c'est que la vaccine ne m'a plus rien offert d'intéressant dans ce pays. Mais aujourd'hui je ne puis me dispenser de vous rapporter un événement que personne n'eût pu prévoir et qui aussi a beaucoup étonné tous ceux qui en ont eu connaissance. Je dois d'abord vous rappeler qu'il n'est jamais permis à un chrétien de toucher un prince de la race ottomane, ou encore moins de lui tirer du sang, de quelque manière ou pour quelque cause que ce soit. Mais la grande révolution qui s'est opérée dans la nation turque, depuis la destruction des janissaires, a tout changé ; les troupes avec un mousquet armé de la baïonnette, comme les soldats de l'Occident, et les régimens précédés d'une musique militaire qui ne joue que des airs européens ; en tête, le tambour-major avec sa grande canne à la main ; le grand seigneur lui-même en uniforme d'officier-général et commandant les manœuvres, sont vraiment des prodiges dans ce pays jusque-là si fidèle à ses habitudes ; et, ce qui est plus remarquable, c'est la promptitude avec laquelle ces réformes ont été opérées.

La vaccine pratiquée le 16 mai sur trois sultans ou sultanes (titre que l'on ne donne qu'aux enfans qui sont nés sur le trône impérial), et à deux jeunes dames du harem, prouve que la révolution qui a eu lieu dans les idées de ce peuple n'est pas moindre que le changement opéré dans ses habitudes.

Le 14 mai, je reçus d'un des médecins du sultan l'invitation de me rendre auprès de lui. Il me dit qu'il avait été chargé par l'echim-bachi de me dire de me tenir prêt à vacciner les enfans du sultan, et d'avoir toujours du vaccin à ma disposition. Comme j'observai que probablement l'intrigue ferait bientôt charger quelque autre personne de pratiquer cette opération, il me répondit aussitôt : « Il n'y a plus d'intrigue qui puisse empêcher les ordres du sultan d'être exécutés, et c'est lui-même qui vous a désigné à cause de votre âge, de votre nation et de votre nom. »

Le 16 au matin, je reçus l'ordre de me rendre au palais, avec un des médecins qui devait me tenir lieu d'interprète. Vers neuf heures nous fûmes introduits chez l'echim-bachi, qui se rendit aussitôt auprès de nous. Il envoya chercher le kislar-aga (le chef des eunuques noirs), et bientôt nous fûmes introduits tous les trois. Dans la première chambre, nous trouvâmes un jeune sultan de sept ou huit ans, que je vaccinai à l'instant ; quelques minutes après, on apporta sa sœur, âgée d'environ un an et demi, et qui fut aussi vaccinée, puis une autre petite princesse plus jeune encore, et tout cela sans aucune difficulté ni cérémonie. Dans deux autres appartemens je vaccinai aussi deux jeunes dames.

L'examen fut fixé pour le 23 du même mois : l'echim-bachi qui était malade

ne vint pas; nous fûmes néanmoins introduits, et je trouvai que, chez toutes les personnes que j'avais vaccinées, cette opération avait très bien réussi. Le 28, nous retournâmes au palais, et les croûtes que je trouvai formées ne me laissèrent aucun doute sur la maturité des vésicules. Mes soins étaient dorénavant inutiles; le kislar-aga me remit un très joli présent de la part de Sa Hautesse, en me disant : « J'ai reçu ceci de la main même du grand-seigneur pour le remettre dans la vôtre; il vous l'envoie pour vous témoigner toute sa satisfaction. Ce que vous avez reçu le premier jour vous était envoyé par la mère des deux jeunes princes. Retirons-nous actuellement d'ici; vous n'y reviendrez plus, à moins qu'il ne naisse quelque jeune sultan. »

Nouveau spécifique contre la fièvre. — Ce remède, dit le docteur Jackson; dans son ouvrage sur la fièvre, est le plus prompt et le plus efficace que l'on puisse employer; quelques pilules de cinq grains, prises à des intervalles de 4 à 5 heures, après les évacuations qui ont dû préparer le malade, suffisent pour faire disparaître les accès. Ajoutez que le même remède combat efficacement l'asthme, les affections spasmodiques, les migraines périodiques, toutes les maladies qui proviennent d'une grande irritabilité, et qu'on peut le substituer avec avantage au meilleur quinquina, au sulfate de quinine, etc. Et quel est donc cet admirable médicament qui opère si bien sur l'organisation humaine, à l'intérieur comme à l'extérieur, fait cesser sur-le-champ les mouvemens irréguliers, et rétablit ceux qui constituent la santé? Ce sont les *toiles d'araignées*, et surtout celles de l'araignée des caves. Le docteur Jackson dit qu'on en fait usage depuis long-temps, à l'ouest de l'Angleterre et ailleurs, et que ce *remède de bonnes femmes*, dédaigné jusqu'à présent par la médecine, obtient un succès que l'on ne peut contester. Le voilà maintenant muni d'une imposante recommandation; s'il parvient à se faire accréditer, si la mode le préconise, les araignées des caves auront fait une haute fortune. L'homme en prendra soin, au lieu de leur faire à grands coups de balai, une guerre d'extermination; on spéculera sur leur travail, on les multipliera, on construira peut-être des souterrains exprès pour leur servir d'habitations, de même que d'autres spéculateurs font aujourd'hui des marais, où ils s'attachent à rassembler tout ce qui peut contribuer au bien-être des sangsues. En médecine, en politique, en morale même, aussi bien que dans notre toilette, la mode exerce un pouvoir qu'on lui disputerait vainement. *Le philosophe se laisse habiller par son tailleur*, a dit un de nos moralistes : qu'il se laisse aussi guérir par le remède en vogue, fût-ce même par des toiles d'araignées. Toutefois, il convient d'observer que la médecine n'est pas, de toutes les sciences naturelles, celle qui a fait le plus de progrès en Angleterre,

et que sa marche y est encore fort empirique. La fièvre n'est jamais que la conséquence d'une lésion qui l'a déterminée; c'est donc la lésion qui en est le principe qu'il faut combattre. Par une conséquence très naturelle, on verra que la fièvre, résultant de causes très diverses, ne peut pas avoir un remède unique. Le docteur Jackson aurait donc dû indiquer quel était le genre de propriété des toiles d'araignées, et si c'est comme révulsif et comme évacuant qu'elles agissent.

Philologie. — Littérature.

Littérature orientale en France. — Nous empruntons l'article que l'on va lire à l'*Asiatic journal*, sans approuver sur tous les points les observations qu'il renferme; mais on sait que notre journal est essentiellement éclectique, et que nous ne prenons sous notre responsabilité que les opinions émises dans les notes que nous joignons quelquefois à nos traductions.

« La littérature orientale a fait en France de rapides progrès depuis quelques années; les savans ne se bornent plus aux langues nécessaires pour la diplomatie et le commerce, tels que le persan, le turc ou l'arabe; ils embrassent dans leurs études le sanscrit, le pali, le chinois, le géorgien; et l'amour de la science peut seul les engager dans cette carrière. Les recherches auxquelles ils se livrent sur l'histoire et la philologie de l'Orient sont recueillies dans le *Journal Asiatique* le *Journal des Savans* et quelques autres écrits périodiques, qui peuvent donner une idée de l'importance de leurs travaux.

» On dit qu'il n'existe pas une harmonie parfaite entre les membres de la *Société Asiatique;* il paraît même que les orientalistes français ont leurs *whigs* et leurs *tories*: nous ne nommerons pas les partisans de l'opposition; car ce doit être un sujet de regrets plutôt que d'amusement: ce schisme, en effet, est fort préjudiciable aux intérêts du journal; des orientalistes distingués font insérer leurs productions dans d'autres recueils, et entre autres, dans la Collection des mémoires de la société de Géographie.

» Parmi les ouvrages qui ont été publiés l'année dernière, nous citerons le troisième volume de la *Chrestomatie Arabe* de M. le baron de Sacy, livre d'une grande utilité pour ceux qui se livrent à l'étude de cette langue. Il offre des modèles des divers styles, au moyen des extraits de Motenabbi, Abou'lalah, Omar fils de Faradh, Hariri et Hamadani. On y trouve aussi quelques lettres fort curieuses de l'empereur

de Maroc, et d'autres adressées à Bonaparte, à l'époque de son expédition d'Egypte.

» La présence des quarante Égyptiens envoyés en France par le pacha Mohammed-Ali contribue beaucoup à répandre le goût de la littérature orientale. Ces jeunes gens se livrent eux-mêmes avec succès à l'étude des sciences et des arts; quelques uns savent déjà assez le français pour le parler et l'écrire avec pureté; ils s'occupent à traduire en arabe les ouvrages les plus importans.

» Le gouvernement français vient d'exécuter récemment le projet d'une expédition littéraire en Turquie et en Perse : M. Schulz, jeune professeur allemand, est chargé de cette honorable mission. Il doit diriger ses recherches sur les dialectes, les antiquités, la géographie, l'histoire des nations orientales. On a déjà reçu de lui un catalogue de tous les ouvrages historiques et scientifiques qui se trouvent dans les seize bibliothèques de Constantinople : beaucoup d'entre eux n'étaient point connus en Europe; d'autres étaient généralement supposés perdus. Cette première communication est d'un grand intérêt pour le monde littéraire.

» Quelques personnes sont peut être curieuses de savoir pourquoi l'ex-ministre des affaires étrangères, le baron de Damas, a choisi un Allemand de préférence aux jeunes orientalistes français qui se distinguent par leur mérite et leur assiduité : d'abord il est bien connu que ce ministre avait une prédilection particulière pour les Allemands; surtout pour ceux qui avaient abandonné la communion protestante pour devenir catholiques romains. En Angleterre les nationaux ont toujours la prééminence sur les étrangers; mais en France il n'en est point ainsi : c'est tout à fait l'inverse. Une autre raison a déterminé l'ex-ministre à confier cette mission à M. Schulz : rien n'est si populaire dans son pays que les paradoxes; le moyen le plus sûr d'acquérir une haute réputation, c'est de sortir entièrement des chemins frayés. Aujourd'hui, la majorité des Français qui se sont appliqués à l'étude des langues orientales s'est occupée à traduire des morceaux de poésie plus ou moins remarquables par le style ou la délicatesse des sentimens. M. Schulz est venu les attaquer indistinctement dans le *Journal Asiatique*, cherchant à déverser le ridicule sur les poètes orientaux, et leurs traducteurs. On ne devait s'attacher, disait-il, *qu'à ces hautes questions qui se rapportent à l'histoire des hommes et de la nature.* Il n'en fallut pas davantage pour éveiller l'attention de certaines personnes influentes; elles demandèrent let obtinrent pour le champion des saines doctrines une mission dans le evant. »

Géographie. — Statistique.

Nouvelles de la Chine. — Les troubles qui ont éclaté dans la Tartarie chinoise ont été comprimés. Des lettres de Shalkur annoncent que les Tartares se sont soumis après avoir été battus complétement, et les nouvelles reçues de Canton paraissent encore plus positives. Après trois défaites successives, les insurgés se sont dispersés, et leur chef, Chang-Ki-Urh, a trouvé son salut dans la fuite, au grand regret de Sa Majesté Impériale. Ces premiers succès ont été suivis de la prise de Koten et d'Yarkhand, où onze des principaux insurgés ont été immolés aux mânes des officiers chinois morts dans le cours de la guerre. L'armée impériale s'est ensuite avancée sur Caschgar, et de fortes garnisons ont été mises dans les cités musulmanes. L'empereur vient de leur accorder, comme témoignage de sa générosité, de ne payer, cette année, aucune contribution, afin qu'elles puissent réparer les pertes que les ravages de la guerre leur ont fait éprouver. Cet acte de libéralité, en de telles siconstances, fait supposer que la soumission des Tartares est due autant aux concessions du gouvernement mantchou qu'à la force de ses armes. Le rétablissement de son influence sur l'étendue de pays qui sépare le désert de Cobi, de Caschgar, offre une barrière insurmontable aux progrès du commerce et de la civilisation, qui, sans aucun doute, auraient ouvert, en peu de temps, des communications fréquentes entre les steppes de la Tartarie et les plaines de l'Hindostan; tandis que la domination mantchoue n'est favorable qu'à la barbarie. Au surplus, dans notre opinion, ce ne sont pas les Tartares que les maîtres actuels de la Chine ont le plus à redouter, mais les Chinois eux-mêmes, organisés en sociétés secrètes pour leur expulsion.

Révolution religieuse à Tahiti. — Les missionnaires qui se sont répandus dans les îles des Amis pour y prêcher l'évangile, et faire partager aux naturels les bienfaits du christianisme, sont au moment de voir s'évanouir les espérances que leurs premiers succès avaient dû leur faire concevoir. On a appris, par des lettres reçues à Sydney, dans la Nouvelle-Hollande, qu'une révolution d'une nature purement religieuse était imminente parmi les habitans de Tahiti. Deux insulaires se sont élevés en réformateurs, s'annonçant comme inspirés du Saint-Esprit, pour enseigner aux Tahitiens une religion nouvelle bien supérieure à celles des missionnaires chrétiens. Leurs doctrines ont déjà fait beaucoup de prosé-

lites, et elles sont assez bien adaptées à leur intelligence encore grossière, et s'adressent surtout à leurs sens. Nous espérons recevoir bientôt des détails plus circonstanciés, et nous nous empresserons de les communiquer à nos lecteurs.

Commerce.

Commerce de la Grande-Bretagne avec les Indes orientales. — L'état comparatif du nombre de vaisseaux sortis des différens ports du Royaume-Uni, pour l'Inde britannique, dans les années 1824 à 1827, offre à l'observateur un sujet de méditation fort curieux. Ce document a été imprimé par ordre de la Chambre des Communes. On y trouve aussi le tableau du tonnage des bâtimens et du nombre des matelots à bord.

Nombre total des bâtimens sortis des ports du Royaume-Uni.

Années.	Bâtimens.	Tonneaux.	Hommes.
1814	52	39,111	4,342
1815	121	79,980	8,610
1816	166	99,936	9,412
1817	195	106,847	8,543
1818	186	104,692	8,210
1819	106	66,525	5,606
1820	109	69,265	5,731
1821	96	68.155	5,811
1822	102	73,102	6,267
1823	111	68,468	5,591
1824	117	79,283	6,973
1825	139	81,103	7,095
1826	150	88,700	7,413

Il résulte de ce tableau que le commerce de la Grande-Bretagne et de l'Hindostan est dans une progression continuelle. Il deviendrait encore plus considérable si le sucre du Bengal était admis dans les ports anglais, aux mêmes conditions que celui des Antilles, et si, afin de favoriser les planteurs de ces îles, on n'avait pas imposé le sucre des Indes orientales à un droit de douane équivalant à 50,000,000 fr. Mais ces absurdes combinaisons seront un jour abandonnées, comme bien d'autres aussi peu raisonnables.

On a consommé dans la Grande-Bretagne, pendant l'année 1826, 25,238,006 livres de thé; et en 1827, 26,043,227 livres.

Horticulture.

Pépinières des États-Unis. — Les produits des semis et les effets de la culture doivent différer suivant les lieux, les climats; ainsi, les variétés obtenues en Amérique sont très probablement différentes de celles de l'Europe. En fait de végétaux, le goût des choses lointaines peut être une curiosité raisonnable, et conduire à de précieuses acquisitions. On peut en juger par la liste de quelques plantes adressées par M. William Prince, pépiniériste à Long-Island, près de New-York, à M. London, directeur du journal d'horticulture intitulé : *The Gardener's Magazine*, etc., à Londres. Le cultivateur américain fait présent à l'amateur anglais de 25 plantes des plus intéressantes de sa collection, et celui-ci annonce qu'après avoir traité ce précieux envoi avec tous les soins qu'il mérite, il s'empressera de partager ces nouvelles richesses avec les pépiniéristes anglais. Dans la liste des 25 plantes envoyées par M. Prince, on remarque un rosier à fleurs doubles, trouvé dans les bois de l'Ile-Longue (*Longue-Island*). Ses fleurs sont petites, délicates; l'arbrisseau fleurit abondamment depuis le mois de juillet jusqu'à l'hiver. Deux ketmies doubles, l'une bleue et l'autre rouge, ont été obtenues de semis. Une variété de vigne sauvage, que M. Prince nomme *labrusca isabella*, est citée pour l'abondance et la bonté de ses fruits; on en fait dans le pays un vin réputé fort bon, et dont un échantillon était joint à l'envoi de la plante. Il y a tout lieu de croire que cette vigne se propagera dans la Grande-Bretagne, qu'elle y créera des vignobles, et que les Anglais auront enfin un vin *de leur crû*. La culture de cette plante serait probablement très avantageuse dans une grande partie de l'Europe, où les vignes venues de contrées plus méridionales ne réussissent point. Des variétés de pommes, de poires, de prunes et de cerises auraient peut-être moins de mérite dans l'Europe continentale, où les excellentes variétés de ces fruits sont en si grand nombre. N'omettons pas l'*amandier à fleurs doubles*, que M. Prince n'a pas trouvé, dit-il, dans les catalogues des pépiniéristes anglais, et qui manque peut-être aussi à la décoration de nos jardins.

On peut juger, par cet échantillon des pépinières américaines, des ressources que les cultures européennes peuvent y trouver, soit pour orner les bosquets et les parterres, soit pour enrichir les vergers.



REVUE BRITANNIQUE.

Politique.

TACTIQUE PARLEMENTAIRE (1).

Candidat populaire ou ministériel, vos longs efforts, enfin couronnés de succès, viennent de vous ouvrir les portes de la chambre des communes : votre nom figure à côté de ceux de l'honorable Brougham, de M. Martin, éternel avocat des quadrupèdes et des volatiles, et de sir James Mackintosh, la gloire de la *Revue d'Édinbourg*. Votre revenu est considérablement diminué par les frais de vos élections ; votre capital même est entamé : chansonné dans les rues, calomnié dans les journaux, vous avez en outre le singulier plaisir de reconnaître, chez tous les marchands de caricatures, votre portrait grossièrement retracé par les Zeuxis et les Apelles de la satire politique. Au dessous de cette image, qui n'est point flattée, vous lisez votre nom écrit en grosses lettres, avec ces paroles : *Membre pour tel bourg pourri du canton de Rottenbeef, comté de Sinécure, sous l'influence de la Trésorerie.*

(1) Dans un précédent article (voy. celui qui a pour titre : *Tactique électorale*, au commencement de ce volume), nous avons indiqué les moyens de réussir dans les élections. Grace à nos doctes leçons, l'heureux candidat a pu enfin pénétrer dans cette salle de Saint-Étienne, où il avait si long-temps convoité un siége. Nous allons l'y suivre, afin d'y guider ses premiers pas et d'assurer ses triomphes définitifs.

Il s'agit maintenant de faire usage de ce que vous avez acheté si cher. Pour votre fortune ou pour votre gloire, ce rang que vous occupez parmi les représentans de la sagesse anglaise peut vous devenir très utile, si vous savez en profiter. Serez-vous un de ces muets qui, formant leurs bataillons sous le commandement du ministre, exécutent machinalement et avec une régularité mécanique les évolutions qu'on leur prescrit ? Votre route est tracée. La couronne, source de graces, ne vous oubliera pas dans la distribution de ses faveurs; et si la nature vous a donné une épaisse intelligence, une impudence à l'épreuve, un front d'airain, une voix de Stentor, ou seulement la patience d'assister aux séances de la chambre, et le degré d'esprit nécessaire pour ne pas voter autrement que la consigne, votre fortune est assurée ; vous placerez tour à tour, sur toutes les avenues du pouvoir, vos fils, vos neveux et vos cousins : l'armée de vos parens occupera les offices subalternes, que la Compagnie des Indes, le Trésor, l'Amirauté tiennent en réserve ; et votre stupidité loyale peut, sans tenter le moindre effort, espérer un jour la couronne de baronnet et le titre de chevalier (1).

Mais je veux supposer que l'ambition du pouvoir se joigne chez vous à quelque capacité, et que cette route directe vers les honneurs et la fortune, route certaine, mais qui ne demande que patience, servage et bassesse, répugne à la vivacité de votre esprit. D'ailleurs, vous avez fait vos études au collége d'Oxford : la métaphysique, l'algèbre, Tite-Live, Tacite et Blackstone se confondent dans votre intelligence. Le succès ne vous suffit pas ; vous voulez que la gloire vous y conduise. Ici, la question se complique : plus on a de talent, ou plus on croit en avoir, moins on offre de prise à cette tyrannie ministérielle, qui exige une passive obéissance et une souplesse sans bornes : rien n'est plus rétif que l'amour-propre. Dans ce cas, je vous conseillerai de commencer par vous joindre à l'opposition, voie indirecte, oblique, mais assurée, qui vous mènera, pour peu que vous sachiez vous conduire, des bancs occupés par les Burdett et les Brougham, au cabinet des ministres, ou du moins aux places lucratives qu'un parti, lorsqu'il triomphe, distribue à ses adhérens. Le grand Chatham, Fox lui-même n'ont pas suivi d'autre route. On les a vus forcer la main au monarque, devenir ministres en dépit de sa volonté, conserver leur popularité, en acquérant le pouvoir. Nos institutions singulières nous ont habitués à ces phénomènes politiques ; et ces apostasies, qui étonneraient d'autres nations, se sont iden-

(1) *Knight*, chevalier. Le titre de chevalier, dans l'état actuel de la société française, est loin d'y correspondre. On sait que la hiérarchie féodale s'est conservée presque intacte dans la Grande-Bretagne.

tifiées avec nos mœurs. C'est à vous d'en recueillir le bénéfice et d'effacer, par l'éclat de votre éloquence et l'habileté la plus consommée, la tache que vous pourriez craindre qu'un changement si brusque n'imprimât à votre nom.

Pour atteindre ce but, dont plus d'un obstacle vous sépare, beaucoup de talent vous est nécessaire : il vous faut surtout la connaissance des affaires et celle des hommes. L'éloquence de notre chambre des communes ne ressemble ni aux harangues de l'antiquité, ni aux pompeuses remontrances des parlemens français, ni aux discussions des diètes de Pologne, ni aux débats des congrès diplomatiques ; c'est un genre d'éloquence à part : anomalie bizarre, née de nos étranges institutions, où se confondent les singularités et les contrastes de tous les gouvernemens qui nous ont régis. On y découvre aisément les traces de la servitude antique, les vestiges de la démocratie religieuse, l'empreinte de la prépondérance de l'aristocratie ; mais leur caractère dominant est cette habitude d'exactitude et d'analyse que nous devons à l'influence de nos mœurs commerciales. La chambre des communes s'attache surtout aux choses positives ; les vues générales, les idées philosophiques, les spéculations vaines ou les élans oratoires exercent peu d'action sur elle. Elle procède par analyse, dédaigne l'enthousiasme poétique, rejette les vagues théories ; en un mot, elle est toute pratique. Voulez-vous parvenir à la dominer un jour ? habituez-vous de bonne heure à dépouiller de leurs prestiges les plans et les mesures qu'on y propose ; à réduire une question à ses principes, à ramener un raisonnement à son expression la plus simple. Que la netteté et la force de votre esprit sachent s'emparer de la pensée principale qui règne au fond de tel ou tel projet de loi. Écartez les arguties de la chicane, les fleurs de la rhétorique : allez droit au but ; montrez-vous utile : votre discours serait grossier comme celui du paysan du Danube, que votre influence n'en serait pas moins puissante, ni moins réelle.

N'allez pas croire cependant que je veuille bannir l'éloquence du sénat anglais ; je l'admets, au contraire, non comme but, mais comme moyen ; non comme sujet de triomphe, mais comme instrument de victoire : l'éloquence des faits et des choses, non celle des images, de la séduction ou de la terreur. Si cette distinction vous étonne, c'est que vous n'avez jamais assisté à une séance de la chambre des communes. Entrez-y avec moi, et vous saisirez mieux alors les nuances de ma pensée.

C'est un spectacle fort étrange, pour qui le contemple la première fois, que la réunion de nos législateurs sous les gothiques arceaux de leur palais. En Angleterre, où tout le monde s'occupe du parlement, peu de

personnes s'en font une juste idée. On l'entrevoit et on l'admire de loin, comme ces astres où il nous semble apercevoir des taches et des clartés, des montagnes et des abîmes, mais dont nous serions fort embarrassés de tracer la carte topographique. Comme l'usage veut qu'on admette dans l'intérieur de la salle une vingtaine de personnes par jour, et que ces élus, logés assez peu commodément dans un appentis très étroit, sont de temps à autre obligés d'évacuer la salle, il faudrait à peu près un siècle révolu pour que toute la population mâle de la Grande-Bretagne parvînt à goûter successivement ce plaisir difficile à obtenir. Mille idées contradictoires, mille hypothèses bizarres sont en circulation sur l'état réel de ce vénérable corps : chaque journal contribue encore à multiplier les erreurs ; l'un nous présente M. Peel comme le Solon de la chambre ; l'autre réserve toutes ses colonnes à la sainte éloquence de M. Wilberforce ; un troisième se plaît à parodier celle des whigs ; enfin, s'il m'est permis de poursuivre une métaphore dont je viens de faire usage, cette planète politique, ce grand corps du parlement, entrevu au moyen d'un télescope armé de verres diversement colorés, s'offre à ses admirateurs sous les aspects les plus variés et les plus dissemblables. Vous-même, qui venez de conquérir le titre de M. P. (1) ; vous, qui faites partie de la *sagesse collective du peuple*, comme nos publicistes se plaisent à la nommer, vous ignorez et les usages et les habitudes de la haute région où vous entrez. Pour vous plier à ces habitudes législatives, pour comprendre le sens des nombreuses énigmes qui se présentent à vous et se jouent de votre sagacité, vous serez réduit, pendant plusieurs mois, à ce modeste silence, apprentissage que les Chatham et les Pitt ont jugé nécessaire à leurs succès futurs, à moins que, par une utile prévoyance, vous ne l'ayez fait auparavant parmi les simples spectateurs de galeries ; mais ce dernier genre d'apprentissage n'est pas facile à faire, comme nous allons le voir, et demande une patience et même une santé à toute épreuve.

En effet, depuis deux mois, toutes les feuilles publiques annoncent le *jour du combat* (2), expression technique consacrée à ces mémorables séances, où les partis sont en présence, où de grands intérêts se décident, où l'invective et l'argumentation luttent de force et de véhémence au sein de la chambre des communes. Trois fois ce grand jour a été différé ; les pétitions pour et contre sont arrivées de toutes les provinces ; la table du sénat est chargée d'une montagne de parchemins. Les armées adverses

(1) M. P. *Member of Parliament.*
(2) *Field day.*

ont reçu le mot d'ordre ; chaque soldat est à son poste. Les orateurs ont vingt fois refait, défait et recomposé leurs harangues ; la troupe des muets et des comparses a répété ses évolutions ; elle sait précisément à quelle heure, à quelle minute elle doit, par un *rappel à la question*, par un cri *à l'ordre*, suspendre la carrière oratoire de tel discoureur. En un mot, tous les rôles sont appris ; et ce combat fictif, dont les habiles connaissent d'avance le résultat, doit avoir lieu aujourd'hui même. Votre curiosité vous donne du courage, et la poche garnie de ces tranches de jambons, protégées par deux tranches de pain, auxquelles lord Sandwich a prêté son nom aristocratique (1), vous vous lancez sans crainte dans cette foule tumultueuse qui environne Westminster. Elle ne vous laisse le temps ni d'admirer la majestueuse et sombre grandeur du vieil édifice, ni de maudire le mauvais goût des architectes modernes, qui ont si ridiculement parodié la légèreté originale des arceaux et des pilastres gothiques. On vous porte, on vous pousse, on vous entraîne, et vous voilà dans ce corridor sombre qui conduit au sénat. Vous passez de là dans la galerie, et vous vous souvenez que Bellingham, après avoir tiré son coup de pistolet au ministre Percival, s'assit avec calme sur le banc qui s'offre à vos regards, à droite. Si la nature vous a donné en partage quelque chose de l'activité française ou de l'audace étourdie des Irlandais, vous pénétrez bravement jusqu'à la porte même de la salle ; à peine avez-vous distingué trois fenêtres en ogives, un grand appartement sombre et des bancs de chêne, sur lesquels chaque membre inscrit l'étiquette portant son nom et la place qu'il se réserve ; à peine avez-vous commencé ces observations pleines d'intérêt, que le concierge, vous saisissant par le bras, vous avertit de votre imprudence, et vous apprend que, d'après un usage immémorial, ce tissu de joncs qui couvre le parquet et que vous foulez aux pieds, ne doit être souillé que par des traces parlementaires. Vos nerfs sont irritables ; l'image lointaine d'un huissier royal et quelques pence à débourser vous terrifient ; vous revenez sur vos pas, et dans l'imprudente brusquerie de votre fuite, vous accrochez l'éventaire de cette vieille marchande juive, qui vend des oranges aux membres altérés de la chambre des communes : les fruits tombent en désordre sur le parquet ; la Juive vous maudit, vous vous réfugiez à la hâte dans la salle des messagers (2), où s'est réunie une foule considérable. Vous y subissez pendant deux heures le supplice de la presse ; on

(1) *Sandwiches*. Ce mets favori des Anglais est surtout servi dans le second repas du matin.

(2) Les *messengers* : les messagers portent et reportent les adresses et les messages du Parlement au roi et du roi au Parlement.

vous écrase, on vous martyrise; et ces alimens, dont vous vous êtes muni par une prévoyance inutile, broyés par les coudes et les épaules meurtrières de vos robustes voisins, semblent destinés, comme le dit Pierre Pindare (1), à entrer dans votre estomac, non par leur route naturelle, mais par une route latérale et oblique. Pendant cette torture préliminaire, vous avez le chagrin de voir M. Wright, le concierge, homme majestueux, à la tête chauve et au front large, entr'ouvrir à ceux qui connaissent mieux que vous la persuasion de l'éloquence palpable et monnoyée, une petite porte secrète qui les conduit dans l'intérieur de la salle. Enfin, l'*orateur* (2) a fait son entrée; les portes s'ouvrent. Poussé par un flot impétueux qui se presse derrière vous, vous avez franchi les degrés qui conduisent à la galerie : une décharge de mousqueterie ne vous eût pas lancé vers le but avec plus de violence. Vous regardez autour de vous : hélas! toutes les places sont prises, à l'exception d'une seule qui se trouve au centre et qui est absolument masquée par la grosse horloge du parlement.

Vous vous apercevez avec satisfaction que la dernière banquette reste vide, et vous vous hâtez d'aller vous y asseoir, quand un jeune homme, portant une plume et une écritoire, vient vous chasser de ce nouveau poste : c'est le représentant du *Morning Chronicle*, ou de tel autre journal; c'est le tachygraphe chargé de recueillir, en notes rapides, la pompeuse ou l'aride éloquence des membres de tous les partis; en un mot, l'un des privilégiés de la chambre des communes, l'un des élus dont la place est inamovible. Vous dites quelques mots à l'oreille de vos voisins de droite et de gauche : on se range, on se pousse, on se presse, on vous fait place et vous respirez un peu. Le premier spectacle qui arrête vos regards est celui de quelques législateurs nonchalamment étendus sur les bancs; les uns frappant du talon de leur botte le tapis de la salle, les autres répétant leurs discours, en parcourant leurs notes; ou même sans respect pour la majesté du lieu, livrés à un profond sommeil.

Un tel coup d'œil n'a rien d'imposant; et la salle elle-même, par son obscurité, sa vétusté, et, si l'on ose s'exprimer ainsi, par l'étroite et mo-

(1) *Peter Pindar*. Le docteur Wolcott, poëte satirique, s'est fait connaître sous ce nom, vers la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci. Ses odes burlesques sur des sujets politiques ont eu beaucoup de succès. Quelques réformes ayant été faites en 1799, dans le service des cuisines du roi, Pierre Pindare choisit ce grand événement pour texte d'un poëme épique, dont le titre même est difficile à traduire, sans blesser les convenances et le bon goût : *The Louse*.

(2) *The speaker*, le président.

nacale physionomie de son architecture, ressemble moins à l'enceinte occupée par des sénateurs, qu'à une chapelle protestante de quelque bourg éloigné. Les murs en sont noirs et sales; le plafond en est bas; les lambris de chêne, unique ornement de ce lieu, ont subi l'action des ans, et portent la sombre empreinte de leur antiquité. Cette soupente étroite, où se trouvent entassés une vingtaine d'auditeurs étrangers, produit l'effet le plus grotesque; et les galeries latérales qui sont vides, et où les membres du Parlement on seuls le droit de porter leurs pas et de promener leur ennui, ajoutent, par leur construction bizarre, à la singularité de l'ensemble. D'un côté de cette grande table oblongue, que recouvre un tapis vert, et qui sépare les deux armées parlementaires, repose la *masse*, sceptre et symbole de l'autorité législative. A l'autre bout siégent les secrétaires, et derrière eux l'*orateur*, dont la tête se pare des anneaux enroulés d'une magnifique perruque poudrée, et sur les lèvres duquel s'épanouit un éternel sourire. Quel est ce dandy qui cause avec lui, s'appuie si familièrement sur le bras de son trône, et affecte à la fois, dans sa tenue et sa manière, la légèreté, l'aisance et l'aplomb? c'est quelque nouveau membre du Parlement, qui veut éblouir de son crédit les spectateurs de la galerie supérieure. Vous le regardez comme un grand personnage; erreur : c'est un diplomate de boudoir, qui n'a pour politique que sa vanité.

Portez vos yeux vers la gauche : sur le banc le plus rapproché de la table au tapis vert, sont réunis nos ministres; derrière eux; leurs adhérens les plus fidèles ; plus loin encore, les aspirans à la faveur de la cour et aux grâces de la trésorerie. Enfin, sur le dernier plan, se groupent tous ces membres élus par des comtés, multitude dont les voix se comptent et ne se pèsent pas : on lui livre son opinion toute faite ; c'est, si l'on ose le dire, la populace du Parlement. A droite, en face des ministres, l'opposition déploie ses forces. Le premier banc est occupé par la grosse artillerie; les troupes légères sont postées derrière. Les bancs qui s'arrondissent et forment un demi-cercle, vont se perdre et se confondre derrière le trône de l'*orateur*. C'est là que les nuances se mêlent et que les membres des deux partis viennent, comme sur un territoire neutre, échanger leurs politesses, leurs offres de paix ou d'alliance, leurs apologies, leurs bons mots et leurs prises de tabac. Là siégent ordinairement les hommes dont la prudence se réserve le droit de passer, dans l'occasion, du camp des wighs dans l'armée des tories.

Je reviens à mon élève politique et à ceux qui remplissent avec lui l'espèce de cage de bois, d'où leurs regards planent sur l'assemblée. Notre homme écoute avec étonnement les étranges discours de ses voisins, les

représentans des journaux. Tel maudit Peel ; tel autre anathématise Burdett ; un troisième laisse échapper contre Mackintosh des plaintes, dont l'amère vivacité est faite pour surprendre. Il ne sait que penser de cette colère dirigée contre les orateurs les plus célèbres de la Chambre ; il ignore que l'obligation de reproduire en signes tachygraphiques tous ces argumens, toutes ces phrases, toutes ces fleurs de rhétorique, obligation fort pénible, doit inspirer aux malheureux qui la subissent, un véritable sentiment de haine contre les plus éloquens discoureurs et leur intarissable faconde. Eh quoi ! saisir au vol tant de raisonnemens, de subtilités, de sophismes, d'invectives, de paralogismes, de tautologismes, d'onomatopées ! autant vaudrait s'emparer du sceptre d'Éole et se charger de confiner dans leurs antres profonds les vents qui luttent dans les cieux. Pardonnons donc à la faiblesse humaine cette humeur très légitime que les tachygraphes nourrissent contre la Chambre des Communes : elle est à la fois, par les émolumens que leur office leur procure, et par le long ennui auquel ils se résignent, leur poison et leur aliment.

Une voix s'est élevée du sein de la chambre : voix mélodieuse, méthodique et solennelle, qui répète avec grace et facilité tout l'alphabet numérique. On dirait que le Parlement s'est tout à coup changé en école d'arithmétique ; mais non, c'est l'*orateur* qui accomplit la formalité imposée par les vieux statuts, et fait le recensement complet de la chambre : « Trente-sept, trente-huit, trente-neuf... et moi, *quarante.* » Il dit ; il se rassied, et la séance est ouverte.

Comment va commencer cette discussion mémorable ? Quels accens majestueux vont entamer ces débats qui tiennent toute la Grande-Bretagne attentive ? Une vaste pancarte, que vous prenez d'abord pour une pièce de calicot, ou pour un canevas de peintre, se déroule et repose sur la table. C'est une pétition, signée par cinquante aubergistes, réclamant contre les patentes accordées à des aubergistes nouveaux. Après une ou plusieurs phrases de M. Brougham et une réponse également brève de M. Buxton, la grande pétition est jetée sous la table ; c'est pour elle le gouffre de l'oubli. Le colonel Davies attaque un honorable gentilhomme, assis précisément en face de lui, au sujet d'une question de politique et de commerce dont l'importance lui semble majeure. Il s'agit de permettre ou de défendre l'importation des gants que l'on fabrique en France avec la peau du daim. On laisse tomber cette intéressante observation du colonel ; et Sir James Graham propose un bill pour le desséchement d'un marais dans le comté de Cumberland. Le bill passe sans encombre. Un autre membre succède à Sir J. Graham, vote pour que l'on relise et que l'on amende un acte passé pendant le cours de la session précédente,

et qui a pour but la régularisation des cérémonies et des formalités des mariages. Le lecteur arrive à ces mots : « Considérant que, dans beaucoup de cas, de grands inconvéniens sont résultés des mariages... » La gravité législative, un peu dérangée par ces étranges paroles, au lieu de se démentir par des éclats bruyans, se contente d'exprimer les mouvemens secrets d'une gaîté peu décente par des chuchottemens, des sourires et des clins d'œil très significatifs; chacun saisit cette allusion fortuite aux débats d'un procès fameux (1). Le révérend docteur Phillimore se lève, et commence, à propos de l'acte sur les mariages, un discours éloquent, érudit, fleuri, ingénieux, qui malheureusement dure trois quarts d'heure, assoupit ses adhérens et ses adversaires, et permet aux plumes actives des tachygraphes de se reposer pendant cet espace de temps; jubilé inattendu, qui les comble de joie et soulage un peu leur ennui.

Eh quoi! demandez-vous, c'est là tout l'usage que fait la Chambre des Communes de ces heures précieuses d'où dépend le salut d'un empire? Attendez un peu; le moment n'est pas venu; M. Hume va lire son discours sur l'état de l'Irlande : laissez-le entasser les fautes de statistique; placer au nord Connaught qui est au midi, et au midi Leinster qui se trouve au nord. M. Spring Rice se chargera de relever la première de ces erreurs; M. Richard Martin corrigera vertement la seconde; et vous aurez encore à entendre, après ces honorables membres, les questions financières de M. Baring sur la situation de la caisse d'amortissement; les réclamations de M. Hobhouse, qui veut que les écuries du roi se transforment en une bibliothèque publique; les observations de l'honorable Henri Grey contre la législation pénale et les travaux forcés; la savante réponse de M. Holme Sumner; la satire que M. Brougham se permet contre la procédure anglaise, qu'il a étudiée toute sa vie, et qu'il n'estime guère; enfin, les sophismes de Sir J. Copley, pour défendre cette même procédure. Chacun de ces débats a lieu, pour ainsi dire, *a parte* : l'*orateur* semble assoupi; les membres de la Chambre causent tout bas, en lisant les journaux, ou rêvent, ou vont dans les galeries latérales converser à leur aise, s'étendre commodément, soupirer ou bâiller.

On en est là, quand le plafond de la salle frémit sous l'impression de pas précipités; vous levez les yeux du côté d'où part ce bruit, et vous apercevez, à travers le ventilateur soulevé, deux ou trois dames (2) qui, trouvant

(1) Celui de la reine.

(2) Note du Tr. On a interdit aux dames l'entrée du Parlement, parce qu'on a reconnu que, quand elles assistaient aux séances, les débats prenaient un caractère d'aigreur et de vivacité inaccoutumé. C'était ainsi que jadis les armes *courtoises* des tournois devenaient souvent, en leur présence, des armes meurtrières.

moyen d'éluder la loi par une ruse toute féminine, se postent auprès de cette ouverture, et assistent à la séance, dont les règlemens les écartent. L'*orateur*, par un léger mouvement de ses paupières qui se soulèvent, indique la part qu'il prend au plaisir innocent et défendu que nos dames se permettent. Quel est cet alderman (1) qui se lève ensuite, déclame avec véhémence et commente avec une interminable longueur la pétition de quelques juifs, demandant l'abolition des lois contre l'usure? On s'agite dans l'assemblée : les gentilshommes campagnards, qui ont conservé contre l'israélitisme toute la verdeur des préjugés populaires, combattent vigoureusement notre alderman : en dépit de leurs efforts, il réussit; la pétition est admise. L'honorable M. Martin de Galway lui succède. Écoutez sa narration pathétique; entendez-le raconter comment un âne infortuné, victime du bâton qu'un marchand de fromage assénait périodiquement sur ses patientes épaules, dut le repos et peut-être la vie aux remontrances de l'honorable membre, et comment sa générosité acheta pour la somme de cinq sous la clémence du marchand! A ce récit touchant, quelles ames assez dures resteraient indifférentes? L'assemblée s'émeut; quelques larmes coulent : voyez sur les bancs du centre MM. Dennis Browne et Williams Maule, dont l'obésité remarquable soutient avec difficulté la fatigue d'une séance si longue et consacrée à des intérêts majeurs, tirer de leurs poches de magnifiques mouchoirs des Indes qu'ils déroulent et qu'ils déploient. L'éclat de la pourpre dont les ouvriers hindous ont empreint ces vastes pièces de soie, frappe les regards de deux membres de l'opposition; MM. Ellice de Coventry et Pierre Moore commencent une diatribe alternative contre l'importation frauduleuse des marchandises prohibées. Leurs saillies véhémentes répandent la gaîté dans la salle : M. Peel lance une épigramme sur M. Martin et son âne; M. Canning se joue pendant quelques minutes aux dépens des mouchoirs des Indes, de leurs possesseurs et de leurs antagonistes. Une pétition de M. Hunt interrompt ce feu roulant de bons mots : il se plaint de ce que l'*orateur* de la Chambre, dans les repas publics qu'il donne, n'ait pas voulu admettre les produits culinaires de son industrie (2) : grand combat à propos de cette réclamation; la Chambre s'anime, huit heures sonnent, les galeries latérales et l'enceinte intérieure se

(1) Sorte de magistrat municipal.

(2) NOTE DU TR. On sait que Hunt, le démagogue, a acquis une fortune considérable en vendant, sous le nom de *café radical*, des céréales qu'il fait griller et réduire en poudre. Suivant lui, le but de cette spéculation était tout politique, et il voulait seulement affranchir le peuple anglais du fardeau que lui imposent les monopoleurs des deux Indes.

remplissent. On n'a fait jusqu'ici que pelotter en attendant partie. L'orateur prononce le nom célèbre de Sir James Mackintosh. Enfin, ces longs préparatifs vont faire place aux débats réels, et la véritable séance du Parlement va commencer.

Sir James se fait attendre : ce droit est acquis à tous ceux que l'on désire. Il entre enfin, présente une pétition dont le titre, prononcé d'une voix à peine distincte, échappe à l'oreille des auditeurs, et dans laquelle on demande que la conduite des officiers judiciaires de la couronne soit soumise à une enquête, et le code criminel à une révision. Il tire ensuite de sa poche un gros rouleau, dénoue le ruban qui l'attache, feuillette les papiers qu'il contient, en extrait deux numéros de la *Revue d'Édinbourg;* remet l'un à lord John Russel, et l'autre à lord Althorpe; s'avance lentement vers la table, tousse et commence, non sans avoir observé d'un coup d'œil préliminaire la galerie supérieure où siégent les journalistes qui doivent mettre le public dans la confidence de sa gloire. Sa voix est d'abord très faible et à peine intelligible; peu à peu, elle s'élève, s'aigrit, s'exalte, devient perçante, criarde même, et, malgré la rondeur des périodes, il est difficile de saisir le sens de ces accens, tantôt gutturaux, tantôt éclatans, aigres et rauques, sourds et assourdissans tour à tour : l'orateur parcourt toutes les cordes, depuis la basse la plus grave jusqu'aux dernières limites de la chanterelle, jusqu'aux bornes de l'échelle diatonique. C'est un tumulte et une cacophonie de tous les sons contraires, que l'on ne peut comparer qu'à ces étranges concerts indiens, qui ne se composent que de discordances. Je cherche à découvrir les *paroles* cachées sous une musique aussi bruyante; et lorsque j'y parviens, je m'étonne de la profonde connaissance des lois anglaises, normandes et saxonnes, que déploie l'honorable membre; mais non du peu d'attention que lui accordent ses collègues. Sir James est un professeur qui déclame, et non un sénateur qui discute. M. Canning lit un journal; M. Peel croise les bras d'un air de dégoût; Huskisson parcourt du doigt et de l'œil un des comptes-rendus soumis à la Chambre, et résout, au milieu des éclats de voix de l'orateur, un problème d'algèbre que ces calculs lui présentent. Cependant Mackintosh, après avoir épuisé le code anglais, mêle à cette science aride une érudition plus élégante. Un passage de Cicéron, *de Republicâ,* lui sert de texte; il le développe, cite un fragment de Sénèque, le développe encore, accumule les métaphores, se lance dans les idées générales, saisit une hypothèse qui se présente et frappe d'admiration et de stupeur les membres récemment élus, les gentilshommes provinciaux et les auditeurs des galeries. A chaque période, cette foule agitée interrompt l'orateur par un murmure confus, où

vous ne distinguez que le son rude de la lettre *r*, et qui résulte de la répétition tumultueuse du mot *hear* (écoutez), reproduit par un long écho. Cinq ou six membres assoupis se réveillent à ce bruit, qui ressemble au grésillement de la grêle qui tombe sur des vitrages, et, frottant leurs yeux qui s'entr'ouvrent, ils croient que la décence les oblige à faire chorus, et répètent, par point d'honneur et d'une voix chevrotante : *hear! hear!* (écoutez! écoutez!)

A cette érudition impétueuse, qui n'a pas produit sur les hommes d'état, sur les chefs de parti, l'effet le plus léger, succède une faconde moins violente. M. Denmann se lève pour appuyer la motion : orateur disert, mais singulièrement prolixe, et dans les discours duquel soixante mots ne sont pas l'équivalent d'une idée. Si le Parlement d'Angleterre était une académie de musique, cet honorable membre y remporterait sans aucun doute le prix du concours : l'oreille est flattée de l'heureux arrangement de ses paroles ; son élocution est douce, son ton modéré et décent ; ses argumens s'enchaînent bien. Mais la force, l'énergie lui manquent ; tel un corps, chargé d'embonpoint, cache sous ce luxe inutile une faiblesse réelle.

Cependant les lois anglaises et ceux qui les administrent veulent des défenseurs. Il s'en présente deux : l'avocat-général, placé près de l'*orateur* du parlement, et M. C. W. Wynne, sur le même banc, mais un peu plus loin. L'*orateur* aperçoit M. Wynne ; c'est ce dernier qui a la parole. De M. Denmann à M. Wynne la distance est immense : c'est le flageolet qui succède au basson. M. Wynne avance un peu le pied gauche, rejette sa tête en arrière, jusqu'à ce que sa ligne faciale forme avec le plafond un angle de 45 degrés ; et du fausset le plus aigre prononce une habile et savante défense du code britannique, défense que vous ne prenez pas la peine d'entendre, tout effrayé que vous êtes de l'impétuosité de l'orateur et de l'effet que sa voix de tete produit sur vos nerfs irritables. Après lui, l'avocat-général prend la parole, majestueusement, solennellement : sa douceur insinuante vous charme ; vous trouvez ses prémisses incontestables, et ses corollaires inadmissibles. On dirait que, par la séduction de ses syllogismes, il vous force à n'etre pas de votre avis. M. Hume se lève, et laisse échapper une bévue qui fait rire ses collègues. M. Hobhouse vient ensuite proférer contre l'avocat-général et les mesures qu'il soutient, une de ses philippiques ordinaires : des deux côtés de la chambre on se bouche les oreilles ; et plus sa voix devient foudroyante, plus M. Canning a soin de fermer hermétiquement les conduits auditifs, que M. Hobhouse n'a pas coutume de ménager. Il se rassied ; on crie *bravo* dans les galeries ; et le *procureur du roi* croit de

son devoir de réparer les dommages, de cicatriser les plaies et de venger les outrages faits à la procédure. Ce pieux office lui coûte une bonne heure de travail; la plupart des membres harassés vont se distraire un moment dans les salons de Bellamy, ou se dirigent vers cet honorable dortoir que l'on nomme *galerie latérale :* c'est là que repose pendant long-temps la fleur de notre législature, et que les membres les plus éminens de l'assemblée forment, en comité secret, un parlement muet et endormi.

Peindrai-je le courage dont sir Isaac Coffin, le colonel Davies, sir Francis Ommaney, et l'alderman Smith font ordinairement preuve dans ces circonstances? Le sommeil les accable; leur menton oscille, leur front s'abaisse, leur paupière se ferme, leur corps chancelle, mais ils résistent, ils triomphent; et jusqu'au moment où Plunkett commence son discours contre la prépondérance de l'or, ils luttent vaillamment contre les séductions de Morphée. Plunkett sème de paroles oratoires et de métaphores irlandaises sa harangue, que ses compatriotes applaudissent: bientôt les déserteurs reparaissent. Brougham et Canning, qui n'ont pas encore conclu leur traité de paix, reviennent prendre leur place; et Plunkett termine au milieu du bruit que font les honorables membres en s'asseyant.

Les deux athlètes sont en présence, ils s'interrogent du regard : lequel des deux commencera? Canning pousse légèrement le coude de Plunkett qui, fidèle Achate, ouvre la discussion par quelques phrases lancées contre Brougham, et destinées à décider son attaque. Le chef redoutable de l'opposition répond à cet appel. Il se lève; tout le monde fait silence; et vous n'entendez que les faibles murmures des tachygraphes que menace une longue fatigue, et dont les crayons se mettent en mouvement pour ne se reposer que dans trois heures.

Au premier aspect, Brougham ressemble à ces prédicateurs nomades, apôtres volontaires d'une foi qu'ils ont créée, et qui vont catéchiser au milieu des champs: sa taille est haute, sa physionomie sauvage, son costume simple et sans élégance. Entre un menton carré, osseux, presque difforme et un front dont l'élévation singulière semble indiquer la plus vaste capacité intellectuelle, la nature a réuni, et, pour ainsi dire, entassé confusément le reste de ses traits; des yeux petits et perçans, environnés de rides et ensevelis sous de longs et rudes sourcils, une bouche dont les lèvres serrées et minces se contractent avec violence, un nez irrégulier, dont la courbe se compose d'un assemblage bizarre de lignes anguleuses. Tant que Brougham a gardé le silence, ses paupières abaissées ont voilé l'éclat terrible de ses regards; il est resté immobile, im-

passible et comme attaché à son siége, sans manifester par un seul mouvement les émotions intimes de son ame, les méditations de son esprit. Il se lève : son corps est penché; sa tête est basse, son œil reste à demi-fermé : vous diriez un lutteur antique, au moment où, se repliant sur lui-même, il rassemble ses forces et prend son vigoureux et redoutable élan. Le sourcil de Brougham s'abaisse, et sur son visage qui s'assombrit vous croyez lire en mystérieux caractères je ne sais quelle puissance secrète et satanique de destruction, de ruine et de conquête. Il parle : ses premières phrases sont simples, sa voix est tremblante; il paraît hésiter : vers quel but veut-il se diriger? quelle est son intention secrète? où veut-il en venir? chacun l'ignore; et ce secret que lui seul possède ajoute à l'intérêt qu'inspirent son nom et sa présence. Plus il avance, plus ces nuages se dissipent, plus sa voix s'élève, devient sonore, brillante et foudroyante. Vous applaudissez à ses déductions philosophiques, mais le vrai sujet de son discours est encore une énigme pour vous et pour la chambre elle-même. En reconnaissant la vérité de chacune des propositions isolées qu'il développe, il vous est impossible d'entrevoir le résultat définitif de toutes ces propositions réunies.

Cependant les annales du monde entier viennent de lui servir à prouver cet axiome dont l'histoire universelle atteste la vérité déplorable : « Que le génie lui-même peut s'allier au vice, sacrifier sa dignité sur l'autel du pouvoir, et se prostituer à l'ambition et à l'amour du gain. » Bacon, Mirabeau, Sénèque, grands hommes, que la corruption et la cupidité ont flétris, comparaissent tour à tour devant le tribunal sévère, à la barre duquel l'orateur les cite et les accuse. Le parlement étonné le suit dans sa marche à la fois forte et rapide : les argumens succèdent aux citations, les exemples historiques aux argumens. Comme un général habile fait enlever à la baïonnette tous les postes importans, et ne commence la grande attaque que lorsqu'il est bien sûr de ses positions, Brougham attend, pour déployer toutes ses ressources, le moment où il aura épuisé toute la philosophie de la question, où toutes ses bases seront jetées, où il dominera tous les points de l'argumentation qu'il veut rendre victorieuse. Alors sa taille courbée se redresse, le triomphateur apparaît : son accent devient à la fois plus pénétrant et plus grave; sa tête se rejette en arrière avec l'orgueil d'une victoire acquise et le pressentiment d'une nouvelle victoire à conquérir. Ses doigts insoucians frappent à coups redoublés et mesurés le tapis vert de la table : il promène, sur tous les bancs de la chambre, un coup d'œil plein de fierté; vous diriez que son audace jette le gant du défi à tous ceux qui l'environnent. Sa main se soulève, son geste acquiert de la véhémence; déjà il indique

cette partie de la salle où siégent ses ennemis. Son regard étincelant les désigne plus sûrement encore ; il aborde les faits, regarde fixement Canning qui, dans la prescience des coups terribles dont l'éloquence va l'accabler, s'agite sur le velours qui lui sert de siége, et trahit, par la mobilité nerveuse de sa physionomie, son anxiété secrète. La première atteinte portée au secrétaire-d'état est violente et partagée par le côté gauche tout entier. Les autres membres observent tour à tour, et dans le plus profond silence, l'accusateur et l'accusé. Vous croyez que la puissance dont Brougham a été doué par la nature s'est épuisée dans ce dernier effort : c'est une erreur ; il continue. Tout à coup sa prononciation, de véhémente et rapide, redevient paisible et lente ; la même hésitation, qui caractérisait la première partie de son discours, succède aux accens vainqueurs qu'il vient de faire retentir : l'orateur subit une nouvelle métamorphose ; sa tête retombe, son attitude est humble et timide, son front s'abaisse et sa voix languit.

Ne vous y trompez pas : ces mots à peine prononcés, qui s'échappent des lèvres de Brougham ne sont que le prélude d'une attaque nouvelle et plus violente. C'est le moment de repos et de calme qui succède aux coups redoublés de la foudre ; pause solennelle, plus effrayante que le retentissement du tonnerre. Observez l'état de gêne, de contrainte et de terreur où se trouve l'assemblée. Cet alderman ministériel enfonce, sous le coussin qui le supporte, ses deux mains tout entières, comme un matelot s'attache aux câbles du navire, quand le vent menace de balayer le pont et de submerger l'équipage. Ce faible orateur qui, dans l'espérance d'une place, a osé braver le géant, se ramasse sur lui-même comme pour échapper à son regard et à ses atteintes. Cet autre, en s'efforçant de sourire fait preuve d'un courage analogue à celui de l'enfant peureux, qui chante pour s'étourdir au milieu des ténèbres. Canning seul connaît toute la portée du danger qui plane sur lui ; et sa sensibilité prompte, son irritable susceptibilité ne déguise point l'appréhension inquiète dont le ministre est tourmenté. Pendant que les paroles de Brougham continuent à se presser avec cette austère et sombre véhémence, qui rappelle le roulement sourd de la flamme électrique comprimée par la masse des nuages, tel est le silence gardé par la chambre, qu'un des secrétaires ayant laissé tomber une plume sur le tapis, ce bruit léger se fait entendre jusqu'au fond des galeries où quelques gentilshommes campagnards sont restés assoupis depuis le matin. Ils se lèvent précipitamment, accourent vers le balcon, s'appuient sur la balustrade, et lorsqu'ils s'aperçoivent que c'est Brougham qui parle, restent pétrifiés, la bouche béante et l'œil hagard, comme si l'ange du dernier jour était là devant eux, prêt à

lancer sur leur tête l'anathème, et à compter, en présence du monde entier, leurs péchés politiques.

Les acclamations du parti de Brougham interrompent en vain sa marche triomphante : il continue ; sa voix tonnante domine les *bravo* qui retentissent de tous côtés. L'inflexible sévérité de ses traits se change en une expression sublime dans sa véhémence ; sa physionomie s'anime du feu sacré qui embrasait l'ame et les traits de la pythonisse. Il résume son discours entier, lance sur les membres ministériels l'invective, la raillerie, soumet leurs chefs et leurs guides à une longue agonie ; parcourt de l'œil la chambre muette et agitée, et appuyant ses deux mains sur la table, penchant son corps vers le secrétaire d'état Canning, réunissant contre son adversaire tout ce que sa longue harangue lui avait fourni de preuves, de griefs, d'imputations, l'écrase sous le poids de l'accusation la plus envenimée, la plus cruelle, la plus inattendue, en même temps que la plus difficile à repousser, qui, depuis deux siècles, ait effrayé l'enceinte des discussions parlementaires. L'effet produit par ces derniers mots est électrique et instantané. La prudence, la patience et l'adresse du ministre cèdent à un mouvement irrésistible. Il s'élance ; et, oubliant sa dignité personnelle, pâle, hors de lui-même, trouve à peine la force de répondre : *Cela est faux!*

Brougham s'est assis ; Canning, se remettant peu à peu, reprend l'usage de ses sens. Vous observez avec attention sa physionomie et son attitude, qui contraste si vivement avec celles de son ennemi. Le ministre a de l'embonpoint, mais son ensemble est élégant, ses gestes ont de la grace et une sérénité aimable, melée de pénétration et de vivacité, respire sur son visage. A mesure que son agitation se calme, il se montre à son avantage ; vous admirez la dignité et l'aisance de son maintien, l'heureux choix de ses paroles, l'exquise élégance des images qu'il emploie. Brougham vous a terrifié ; Canning vous séduit. Les allusions ingénieuses, les railleries délicates, les réticences malignes, les flatteries adroites, composent, pour ainsi dire, le tissu de l'éloquence de Canning. Il n'accable pas son adversaire, souvent il le blesse, mais il aime encore à plaire et à charmer. Le talent de l'un semble attester la puissance, celui de l'autre l'attrait irrésistible dont l'intelligence humaine peut tour à tour se parer ou s'armer.

Quand vous avez examiné avec l'attention qu'ils réclament ce profil gracieux, ce sourire noble, en un mot l'élégance des formes extérieures qui distinguent cet homme remarquable, vous pretez l'oreille à son éloquence. Elle est aussi persuasive et aussi douce que celle de Brougham est impetueuse et rude. Le ministre ne recourt pas comme ce dernier aux

syllogismes d'une argumentation qui ne laisse aucun relâche à l'adversaire, ou à la fougue philippique et catilinaire. Brougham vous a fatigué, celui-ci vous soulage et vous repose. Vous aimez à goûter le charme facile d'une élocution animée, ingénieuse, étincelante d'une verve toujours de bon goût. Brougham terrasse par la vigueur de son esprit, non seulement celui qu'il attaque, mais ceux qui l'écoutent; on croit assister aux combats livrés par un être de nature supérieure : on l'admire, mais on le redoute. On le suit avec terreur dans les replis tortueux et pressans d'une dialectique, dont les voies sont mystérieuses et dont les résultats attèrent : tel le serpent gigantesque de l'Amérique enlace d'une vaste spirale l'arbre qu'il a choisi et resserre par degrés le cercle dans lequel il va l'étreindre. A ce spectacle dont la grandeur imposante se mêle d'effroi, Canning fait succéder une volupté douce; sa marche est directe, rapide, agréable; la haine, la véhémence, l'invective, ne sont pas ses muses. Il commence par vous séduire, puis il vous entraîne; peu à peu l'on perd le souvenir des assertions et des inculpations de Brougham; et tel est le prestige dont l'orateur s'environne, telle est la magie de son talent, que l'on ne s'occupe plus que de ce talent seul, du plaisir que l'on éprouve, de l'heureux mortel qui l'a reçu en partage, et que le fond même de la discussion reste oublié.

Ainsi se trouve émoussé le glaive que Brougham a suspendu sur la tête du ministre : M. Canning se rassied au milieu d'applaudissemens prolongés. Animés par l'exemple de leurs chefs et de leurs maîtres, les membres de la chambre des communes se lèvent de toutes parts et demandent la parole. On leur répond par les cris de *la question!* Ils retombent tour à tour sur leurs siéges, terrassés par l'expression très vive de la volonté universelle. Cependant ce grand drame a besoin de son dénoûment. L'*orateur* fait un signe à sir James Mackintosh, et sir James se lève. Le discours par lequel il a commencé le débat ressemblait à un livre bien écrit; sa réplique en est l'appendice. Mais hélas! combien le savoir, l'élégance du style, l'art oratoire même paraissent pâles devant la véritable éloquence! Les argumens de Mackintosh semblent froids et décolorés; lui-même s'aperçoit du peu d'effet qu'il produit, se trouble, balbutie, retire sa motion et promet de la représenter l'année suivante; ce qu'il ne manquera pas de faire avec autant de succès et le même résultat. Car, de tous les membres de cette assemblée, le plus persévérant, le plus érudit et le moins heureux comme le moins positivement utile, c'est sir James.

Étonnée d'une conclusion si imparfaite et d'un résultat si incomplet, la Chambre commence à songer à la retraite : les membres les plus tenaces lâchent pied; on voit s'éclipser, l'un après l'autre, les meneurs de

l'opposition et les avocats du ministère : les galeries se vident, les bancs sont déjà déserts. On entend le pavé de Westminster retentir du roulement précipité des voitures qui entraînent les honorables membres loin du temple où reposent confondus les rois et les poètes anglais. Effrayé, vous prêtez l'oreille, et ce grand tumulte semble vous annoncer l'arrivée des pompiers, appelés par quelque incendie. La chambre du Parlement serait-elle en feu ? « Non, vous répond votre voisin le journaliste, mais elle y était tout à l'heure. » Sans discuter le degré de justesse et le bon goût du jeu de mots, vous voyez en effet Brougham et Canning se lever et sortir ; quelques membres isolés, *rari nantes*, apparaissent de loin en loin ; leurs faibles voix trouvent un écho plus sonore dans l'enceinte de la salle abandonnée ; ils reconnaissent avec chagrin la solitude qui les environne et la plupart quittent eux-mêmes la place.

En sortant d'un hôtel splendide où vous avez passé la nuit, vous est-il arrivé d'observer cette clarté douteuse, cette sombre lueur que projettent, à quelques pas de leur foyer, les lampions placés dans la cour pour éclairer la foule attirée par les plaisirs d'un grand bal ? Avez-vous comparé, à l'éclat primitif dont ils avaient brillé six heures auparavant, les faibles rayons qui en émanent, lorsque la nuit entière a épuisé l'aliment dont leur flamme se nourrissait ? Si je puis le dire sans blesser le respect dû à nos législateurs, tel est à peu près l'effet que produisent vers le soir les flambeaux mourans de notre éloquence parlementaire. C'est alors que M. Fysshe Palmer devient un Démosthène, et M. Pierre Moore un Eschine. Ce crépuscule incertain favorise le développement de leur talent, et prête un faible éclat à leurs paroles ; M. Hume devient l'autocrate de l'assemblée ; personne ne contredit plus ses calculs : M. Martin de Galway demande encore des immunités pour ses animaux chéris, des priviléges pour ses abeilles favorites, des lois protectrices pour les bœufs et les moutons si méchamment mis à mort par un gastronome assassin. On vote le budget ; et cette importante affaire, ce devoir inhérent et capital, imposé à la chambre des communes, est livré aux membres peu nombreux dont l'opiniâtreté siége encore sur le velours parlementaire : la soupente où vous étiez étouffé est veuve de ses habitans ; excepté vous et les journalistes, la chambre n'a plus d'auditeurs ; les tachygraphes s'endorment ; leurs plumes usées, les crayons privés de mine de plomb se refusent à reproduire la suite des débats : eux-mêmes, ils ferment en bâillant leurs carnets reliés en parchemin ; et vous vous trouveriez l'unique dépositaire d'une masse d'éloquence aussi précieuse qu'imposante, si l'un des membres ne faisait la motion de « compter la *chambre*. » L'*orateur* recommence sa formule arithmétique ; la sagesse

parlementaire et collective ne se compose plus que de dix-huit sénateurs. « Allons souper ! » La motion passe d'une voix unanime ; et les dix-huit membres obéissent, ainsi que vous-même, à cette proclamation venue si à propos.

Ce tableau vivant et réel d'une séance de la chambre des communes a pu vous amuser quelques momens ; ce n'est point assez. Sachez en tirer le parti convenable à votre éducation politique. Apprenez à fuir les ridicules qu'il vous présente, à obtenir les grands résultats et les triomphes dont il vous offre le spectacle. Sachez reconnaître l'inutilité d'une faconde seulement élégante. M. Denmann parle bien ; qui fait attention à lui ? Que les défauts, dont l'observation vous a frappés, soient les phares destinés à vous avertir de ne pas aller vous heurter contre les mêmes écueils : imiterez-vous Mackintosh dont le talent supérieur et les connaissances étendues n'ont jamais exercé la moindre action sur les mesures politiques et les décisions de ses collègues ? Réunirez-vous, comme M. Plunkett, toutes les métaphores et toutes les graces d'une élocution fleurie, pour n'aboutir absolument à rien ? Adopterez-vous, comme l'honorable M. Martin, une spécialité paradoxale pour devenir la caricature du parlement et le but commun de toutes les épigrammes ? Non certes ; vous voulez atteindre la fortune par la gloire, et la gloire par l'estime. Il faut avant tout vous faire écouter, et vous voyez combien, dans cette enceinte parlementaire, l'attention des membres qui la remplissent est difficile à fixer. Pour la contraindre à s'arreter sur vous, tâchez de réunir des faits : dans une telle assemblée les faits triomphent toujours des mots.

Si, dans votre premier discours, au lieu d'instruire la chambre, vous cherchez à lui plaire ; si votre harangue sent le professeur ou le rhéteur, vous êtes un homme perdu. Huskisson avec ses chiffres, Brougham avec ses déductions logiques, vous terrasseront en un clin d'œil. Plus tard, il vous sera permis de vous livrer à toute la magie de l'éloquence ; attendez : votre réputation une fois faite, vous pourrez, comme Canning, mêler les artifices du langage aux raisons de l'homme d'état. Mais, pour vos débuts, ce que je vous recommande surtout, c'est de frapper fort et juste ; de vous présenter comme un athlète redoutable, non comme un artisan de paroles, dont on ne doit rien attendre qu'un heureux entrelacement de métaphores et de périphrases. Vous vous trouvez sur un navire dont vous briguez le commandement ; il ne vous suffit pas d'avoir le geste impérieux et la voix sonore, il faut surtout que vous connaissiez la manœuvre.

Afin d'illustrer, comme disent les commentateurs, nos assertions par des exemples, je suppose que la discussion soit ouverte sur cette question

majeure, les droits et l'existence du catholicisme irlandais. Trois membres, récemment élus, ont préparé leurs discours. Le premier commence en ces termes :

« Il est pénible de se lever pour la première fois au sein d'une assemblée aussi auguste, et d'être forcé de rappeler aux membres qui la composent les droits inaliénables et sacrés de la nature humaine. Les livres saints, les traditions universelles, l'assentiment du monde entier, l'observation des philosophes, nous prouvent, de la manière la plus évidente, cette confraternité générale des hommes. La main de Dieu l'a gravée dans nos ames en caractères que rien ne peut effacer. Sous la pourpre et sous la bure, sous le manteau grossier que le Kamschatkadale emprunte aux animaux qui habitent ses frimats, sous la robe de soie qui recouvre le mandarin, le même sang circule, les mêmes passions s'agitent. Eh quoi ! messieurs ! les catholiques d'Irlande, etc., etc. »

Exorde détestable. Qu'importent aux membres de la chambre des communes les mandarins et les Kamschatkadales ? Donnez-leur des renseignemens positifs et spéciaux sur l'état de l'Irlande ; montrez-leur le paysan dans sa hutte, n'ayant en propre que son lit de paille, son champ de pommes de terre et son vieux crucifix, poussé à la révolte par son curé, exalté par la faim, la rage et la misère, tourmenté par les percepteurs, abruti par l'ignorance, aigri par l'injustice, avili par la servitude, fanatisé par un clergé dont le pouvoir s'augmente de tout le poids des maux communs. Ne vous contentez pas d'indiquer ces faits épouvantables ; prouvez-les ; citez vos autorités.... Mais je reviens à mes exemples, et je soumets au jugement de mon élève politique le second exorde, brillant essai d'un nouveau membre du parlement.

« Quand je parcours l'histoire de l'Irlande, dit ce second orateur, pour me faire une idée exacte de la nature des rapports que l'Angleterre a entretenus avec ce malheureux pays, je me trouve forcé d'avouer que nos législateurs semblent avoir pris à tâche de contredire l'axiôme magnanime du poète romain : épargner les vaincus et combattre les superbes ; *parcere subjectis et debellare superbos.* A ceux qui imploraient notre clémence et ployaient sous notre joug, nous avons imposé les plus dures chaînes. Mais nos proconsuls et nos vice-rois, ces Verrès souillés de rapines, ces hommes que poursuit la clameur de l'opinion publique, objets de notre indulgence, sont rentrés dans leurs foyers pour y jouir d'une fortune acquise par leurs spoliations, et braver les cris de vengeance dont l'Irlande les poursuit en vain. C'est par ce mélange inouï de cruauté envers les faibles, et de clémence envers les puissans, que la Grande-Bretagne, maîtresse de l'Océan et reine des Indes, s'est aliéné

à jamais une population qui fait partie de ses propres domaines, et que cet empire, régulateur de la politique européenne, a échoué dans ses efforts réitérés pour dompter l'ame féroce du paysan irlandais, *atrocem animum Catonis!* »

Ceci ne vaut guère mieux. L'autre orateur affectait la philosophie spéculative; celui dont je viens de parler fait parade d'un savoir déplacé et inutile. A peine a-t-il prononcé sa troisième période, je vois Huskisson causer avec son voisin, Peel se retourner et Brougham tirer son crayon. Prenez bien garde de tomber dans ce pédantisme de citations; justement reproché à Mackintosh, et qui annonce l'élève de rhétorique. Quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre l'ame du paysan irlandais et celle de Caton? Il faut laisser aux mauvais écrivains de pamphlets cès ornemens ridicules et ces allusions de collége. Mon troisième orateur commence ainsi :

« Si nous voulons assurer le repos de l'Irlande, nous devons assurer sa liberté. Ce n'est pas assez de rendre les habitans de l'Irlande heureux et paisibles, il faut que des lois fortes et une organisation puissante fixent à jamais cet état de sécurité. Le navigateur qui s'embarque dans la saison des orages a besoin d'un navire dont la construction soit excellente : il va soutenir un long combat contre les vents et les flots, etc. »

Si un jeune membre du parlement daignait me lire le discours qu'il a préparé, et que son début fût tel que je viens de le rapporter, je l'arrêterais à cette troisième phrase; je lui dirais : La chambre des communes est anti-poétique par essence; supprimez votre métaphore et soyez sûr que vous vous enrichirez de tout ce que vous aurez perdu. Votre imagination est-elle riche et puissante? employez ces ressources, mais que l'image soit toujours dans les choses et jamais dans les mots; qu'elle frappe comme l'éclair d'une illumination vive et soudaine les objets qu'elle doit environner de ses rayons ardens ; qu'elle étonne la raison, qu'elle émeuve l'ame, par un de ces ébranlemens imprévus et terribles auxquels l'intelligence la plus mâle ne peut se soustraire. C'est ainsi que Burke, après avoir rappelé les services rendus à la métropole par la jeune Amérique, s'écria : « La famine était dans vos murs, vos concitoyens mouraient, quand cette fille de votre vieillesse est venue vous nourrir dans votre désastre; charité vraiment romaine à laquelle vous avez dû la vie. Soutenus par ses soins, ranimés dans votre langueur par sa fécondité généreuse, lui direz-vous maintenant : Tu m'as donné du pain, je t'envoie la mort! »

Tel encore M. Canning, lorsque la nouvelle de la bataille gagnée à Vittoria releva l'espérance de l'Angleterre et celle du parti monarchique:

au lieu de commencer son discours par une énumération aride des avantages qui devaient résulter d'un tel événement, il s'écria : « Enfin sortent et s'élèvent du sein des nuages les vieux remparts de l'Europe monarchique, les anciennes institutions, les grands souvenirs qui s'étaient perdus et effacés pendant nos orages. » A cette image si vive et si naturelle, la chambre tout entière retentit d'acclamations ; il semblait que le spectacle même décrit par Canning frappât les regards de l'assemblée ; il semblait que les vieux créneaux d'une forteresse gothique, long-temps environnée de brouillards, apparussent tout à coup, et frappés d'une clarté vive et inattendue aux yeux du parlement. Nous pourrions citer aussi cette belle figure de M. Pitt, quand un membre de l'opposition le menaçait des armemens maritimes de la convention, et qu'il répondit : « La convention a placé ses flottes sous la protection des tempêtes. »

Ce sont là de rares exemples ; il n'appartient qu'aux talens les plus consommés d'employer des ressources ordinairement inutiles ou même dangereuses. Si le ciel vous a doué de facultés intellectuelles élevées ou étendues, les pages précédentes vous auront appris quel genre d'éloquence convient et ne convient pas à la chambre des communes. Vous choisirez pour champ de bataille une question sur laquelle votre expérience personnelle vous ait fourni des renseignemens spéciaux. Vous tirerez de faits établis et prouvés des inductions imprévues et irrésistibles ; vous réunirez une masse de faits, que vous enlacerez pour ainsi dire, et que vous saurez appuyer d'une série d'argumens vigoureux : quand vous serez sûr de vos forces, et que ces diverses parties de votre harangue composeront une chaîne logique dont tous les anneaux pressés offriront une résistance que vous jugerez invincible ; alors rassemblant tous vos moyens vous concentrerez sur un seul point les argumens épars que vous aurez eu soin de soutenir par des exemples et des faits. Brougham est, sous ce rapport, un admirable modèle. Si vous parvenez en l'imitant à fixer sur vous par une dialectique puissante les regards de la chambre, continuez, lancez-vous dans tous les combats, participez à toutes les luttes, soit que l'ambition ou le patriotisme vous dirige, vous êtes certain du succès.

Commencez par vous interroger vous-même. Si la plupart des hommes que l'ambition conduit au parlement voient sans cesse leurs vœux déjoués et leurs espérances déçues, c'est qu'ils ne consultent par leurs forces. Tel qui n'est fait que pour argumenter veut déployer son éloquence ; cet autre, dont la voix a de la douceur dont les manières sont agréables, au lieu de s'en tenir, comme il devrait le faire, à la présentation de quelques pétitions provinciales, veut passer pour dialecticien.

Celui-ci, dont la tête est forte, l'instruction variée et l'intelligence aussi puissante que sagace, s'obstine à débiter ses discours en parlement : malheureusement il bégaie, il se tient mal ; et comme la plupart du temps sa présence seule nuit au parti qu'il veut servir, ses amis eux-mêmes le forcent au silence. Sa place est dans les comités : c'est par eux qu'il peut remédier aux désavantages qui entravent sa route, et s'élever aux honneurs publics, en dépit de la nature même.

Le travail des comités exige surtout le talent de l'analyse. Ils sont chargés de préparer les discussions, par une investigation sévère et un classement rigoureux des faits et des principes qui doivent leur servir de bases. Êtes-vous doué d'un bon jugement, d'un discernement capable de démêler les idées fausses des idées justes, et les documens incontestables de ceux qui sont équivoques ou seulement plausibles ? Savez-vous diviser une question, la subdiviser, non d'après les règles arbitraires d'une logique artificielle et souvent erronée, mais suivant les inductions d'une raison saine et dirigée vers l'utilité pratique ? Savez-vous vous défier des apparences, vérifier un témoignage par un autre, confronter les assertions opposées, assigner à chacune d'elles sa place et son rang distincts, rattacher à un point central tous les faits secondaires, élaguer les inutiles suppositions, concilier ou exposer avec clarté les contradictions ? Livrez-vous tout entier au travail que j'indique. L'espèce de génie qu'il exige, peu brillant sans doute, mais indispensable, ne tardera pas à vous signaler à l'estime et à l'attention de ces hommes influens, qui tiennent entre leurs mains les doubles ressorts de la politique d'opposition et de la politique du cabinet. Que le jeune membre du parlement qui se destine d'une manière spéciale au travail des comités, ait le courage de lire les nombreux et énormes volumes que remplissent les débats de la chambre des communes. Il y trouvera des leçons utiles, toute la variété et toute l'incertitude qui caractérisent les jugemens humains, une multitude d'erreurs, mais des vérités importantes et de grands résultats. Qu'il étudie Ricardo, Say, Smith, Hume et Stewart, et sache se prémunir contre les défauts où ces hommes remarquables se laissent entraîner par l'amour des problèmes, et l'habitude de considérer les hommes et les choses comme des quantités algébriques. Qu'il consulte Arthur Young et les autres écrivains agronomes, mais que sa juste défiance repousse celles de leurs assertions qui sortent de la sphère de leur expérience personnelle : les ouvrages publiés en France, vers les dernières années du dix-huitième siècle, sur l'importation et l'exportation des grains ; les ouvrages des économistes ; les meilleurs d'entre ces pamphlets, dont l'Angleterre voit éclore un si grand nombre chaque

année, doivent lui être familiers. Qu'il n'ignore aucun des changemens survenus dans nos lois sur les blés, dans le prix des denrées à diverses époques, dans les habitudes et le bien-être du peuple. Au commencement du dernier siècle nous exportions le blé; peu de temps après il fallut en importer. Il y a dix ans, le gouvernement déclara que la Grande-Bretagne ne pouvait consommer tout ce qu'elle produisait : en 1826 il annonça que le blé indigène ne suffisait plus aux besoins de la population. D'où peuvent naître des variations si subites et si fréquentes? C'est au jeune homme, qui voit s'ouvrir devant lui la carrière politique, de chercher dans les événemens, dans les divers plans des ministres, dans l'état moral et physique de l'Angleterre, la source de ces étranges phénomènes.

S'il joint à ces études sérieuses des connaissances positives et réelles sur la fertilité du sol anglais, sur le degré de cette fertilité dans les différens comtés; sur les rapports qui se trouvent entre le travail et les produits; sur la quantité que le cultivateur consomme, comparée à celle qu'il met dans le commerce; sur les bornes imposées à la production par les jachères; sur le retour périodique des années de famine et des années d'abondance : s'il interroge lui-même les témoins qui se présentent devant le comité, non pour faire parade de son savoir ou de la fonction qu'il exerce, mais pour s'exercer dans l'art difficile d'arracher aux hommes la vérité qu'ils s'obstinent à cacher; si donnant, pour ainsi dire, *la chasse* aux faits importans et secrets que les uns déguisent par intérêt, et que les autres taisent par sottise, il sait mieux que tout autre recueillir les matériaux, dont l'amas encore confus s'éclaircira sous ses mains et servira de canevas aux lois qui doivent être portées; alors il ne sera point au sein du comité l'un de ces ridicules et niais spectateurs qui se parent d'un titre stérile, et n'entrent dans une réunion destinée à l'accomplissement de laborieuses recherches que pour satisfaire leur vanité législative. Devenu nécessaire, reconnu par tous les partis l'un des *hommes de comité* les plus utiles à la chambre, de longs travaux lui sont réservés; mais la réputation et la fortune l'attendent. Brougham, qu'il faut toujours citer, joint à l'éloquence parlementaire la plus énergique et la plus efficace, le talent, la patience, la sagacité et le savoir de l'homme des comités. Certes il n'eût tenu qu'à lui d'aspirer aux plus grands honneurs; quelques concessions faites au parti adverse auraient suffi pour le revêtir de l'éclat de la pairie, du titre de chevalier, et peut-être même de la splendeur de la jarretière.

Je suppose que vous ayez profité de mes leçons. Mêlé d'abord aux rangs de l'opposition vous avez débuté modestement; on a écouté en silence vos déductions, simples et logiques, les faits nouveaux que vous

révéliez, les attaques vigoureuses, mais dénuées d'emphase, que vous avez eu l'audace de porter. Peu à peu vous vous êtes élevé vers de plus hautes régions; adversaire des ministres, on vous a vu les poursuivre de mesure en mesure, d'asile en asile. Les journaux ont retenti de vos accens. Alors vous avez mêlé les ressources, l'éclat, les nuances, la pompe de l'éloquence à la mâle et austère nudité de vos premiers discours. On s'est accoutumé à vous regarder comme le grand *travailleur des comités :* vous y siégez sans cesse; et leurs recherches les plus épineuses vous sont confiées. Arrêtez-vous là, si l'ambition patriotique est votre seul guide. Voulez-vous au contraire que le palais de Saint-James vous ouvre ses portes? attendez une convulsion ministérielle; gardez quelque temps le silence, et par une conversion subite passez dans les rangs de ceux qui gouvernent. La place qui vous sera offerte se trouvera en proportion composée de vos intrigues et de vos talens. Vous vous récriez contre cette manœuvre! Hélas! Chatam en a donné l'exemple; et, si quelque chose peut l'excuser, c'est l'usage que ce grand homme a su faire d'un pouvoir acquis par ce moyen.

Le jeune membre du parlement, soumis à ma tutelle, a grandi dans les travaux et les dignités. Il entre enfin à la chambre des pairs. C'est là que d'autres devoirs le réclament, et qu'il doit faire l'apprentissage d'une nouvelle espèce d'éloquence plus grave, plus tempérée, plus solennelle. Malheureusement, comme la plupart des hommes distingués commencent leur carrière dans la seconde chambre et ne parviennent à la pairie que sur leurs vieux jours, leur ardeur est alors éteinte, leur talent faiblit; et rien n'est plus rare que d'entendre un discours vraiment remarquable retentir dans ce sanctuaire, où siégent les plus vénérables ministres de la religion, les conseillers héréditaires de la couronne, les hommes au milieu desquels la majesté royale vient fréquemment chercher des avis et des secours; ceux enfin que la constitution anglaise destine à contrôler les mesures de la chambre populaire, à tempérer la violence de ses résolutions, à l'arrêter dans sa marche, à la modérer dans sa fougue. Que l'orateur qui s'adresse à la pairie assemblée, frappe l'intelligence bien plus que les sens; qu'il néglige les mouvemens que l'orateur de la chambre des communes peut se permettre. Profondeur unie à la clarté, énergie mêlée de calme, simplicité mâle, dignité sans affectation et sans emphase: telles sont les qualités qui doivent distinguer les discours des membres de la chambre haute. Trop souvent leur gravité est pâle, froide et solennellement monotone : c'est la dignité triste dont la nature a doué le hibou; non la fierté sévère, et pour ainsi dire royale, dont elle a doté l'aigle dans ses attitudes et dans son vol.

J'ai placé entre les mains de mon élève politique une arme à deux tranchans ; il peut s'en servir pour saper les fondemens des libertés publiques, et frayer à travers leurs débris sa route vers les honneurs. Il peut aussi n'en faire usage que pour l'utilité publique et sa propre gloire. Qu'il choisisse et que sa conscience décide.

(*Political Primer.*)

Economie politique.

MOYENS D'ASSURER LE BIEN-ÊTRE DES CLASSES INFÉRIEURES.

Quelle que soit l'utilité des caisses d'épargnes, et assurément personne ne la prise autant que nous, on ne saurait nier que les avantages qui en résultent ne soient limités à ceux qui ont su se soustraire à la contagion produite par la taxe des pauvres et par les folles prodigalités de nos hôpitaux, dont les fondateurs encouragent et augmentent la misère des classes inférieures au lieu de la détruire. Malheureusement le nombre des hommes prévoyans, qui vont confier à ces caisses le dépôt de leurs économies, est bien peu considérable à côté de cette multitude de prodigues qui ne savent se refuser aucune jouissance, et qui pour les satisfaire ne rougissent pas d'imposer à leurs compatriotes le fardeau de leur entretien. C'est à ces misérables sans pudeur et sans remords, que nous voudrions que la loi appliquât par la contrainte le remède des caisses d'épargnes, puisqu'ils ne savent pas se l'appliquer eux-mêmes. Nous proposons en conséquence de faire prélever une portion du gain journalier des classes laborieuses, pendant les temps de force et de santé de ceux qui en font partie, et de l'accumuler à leur profit pour assurer leur existence et leur bien-être relatif, dans leur vieillesse et leurs maladies.

Les graves inconvéniens des prodigalités des classes inférieures, et la nécessité d'y apporter un remède énergique ont été reconnus depuis long-temps. Tacite, à l'occasion des *donatives* des camps, et des *spor-*

tulæ et des *congiaria* de la cité, place, dans la bouche de Tibère (1), ces paroles remarquables :

« Si tous les pauvres venaient ici, et demandaient de l'argent pour élever leurs enfans, les ressources de la république seraient épuisées avant qu'ils fussent satisfaits. Lorsqu'on compte sur les autres, et non pas sur soi-même pour se tirer d'embarras, l'industrie doit diminuer et la misère s'accroître. »

Végèce trouve si admirables les moyens employés dans la classe militaire, pour prévenir ces maux, qu'il ne craint pas de les attribuer à une inspiration divine (2). Comme on avait observé la disposition qu'ont en général les pauvres à dépenser de suite l'argent qu'ils ont sous la main, on plaçait dans un dépôt public la moitié des *donatives* des soldats, afin qu'elle ne fût pas dissipée en débauches et qu'elle leur servît plus tard. Une contribution semblable était faite aussi par chaque soldat, à un fonds commun, pour servir aux frais de ses funérailles. Par cette double combinaison, mort ou vivant, il n'était jamais à charge aux autres.

Cette sagesse de l'antiquité a été imitée par la Grande-Bretagne, dans ses magnifiques établissemens de Greenwich et de Chelsea, qui tirent une grande partie de leurs revenus d'une taxe levée à cet effet sur la solde de l'armée, et sur celle de la marine militaire et marchande. Ainsi le principe d'un prélèvement forcé sur les gains journaliers des travailleurs, pour assurer leur existence à venir, est sanctionné à la fois par l'expérience et par l'autorité des anciens. Notre gouvernement l'a mis en pratique depuis plus d'un siècle, et il a même été plus loin que l'antiquité, en soumettant à ce prélèvement une classe civile, celle des marins de la marine marchande. Il ne s'agit donc plus aujourd'hui d'examiner un principe dont l'utilité est reconnue, mais de voir s'il ne conviendrait pas de l'appliquer en masse à toutes les classes laborieuses qui, par suite de la modicité de leurs gains, et leur entraînement pour les jouissances présentes, sans calcul ou de dessein prémédité, deviennent un fardeau pour ceux qui ont été plus prévoyans et plus industrieux.

On dira peut-être que le prélèvement qui est fait, même sur les marins de la marine marchande, n'a lieu qu'à cause des risques particuliers de la guerre ; que cette considération peut, jusqu'à un certain point, justifier cette licence qui, si elle était généralisée, deviendrait attentatoire au droit incontestable et sacré que possède chaque individu de disposer de ce qu'il gagne comme bon lui semble. Nous répondrons à cela en deman-

(1) Liv. 2 des *Annales*.
(2) *De re militari*, liv. 2.

dant quel est le plus contraire au droit de propriété, de taxer une classe pour son propre avantage, ou d'imposer une portion plus ou moins grande de la société pour le profit d'une autre? Le simple exposé de la question suffit, ce nous semble, pour la résoudre.

Le seul point à examiner, c'est la manière d'appliquer le principe des économies forcées à toutes les classes inférieures de travailleurs. Il y aurait sans contredit de très graves inconvéniens à suivre dans la généralisation de ce principe, le mode qui a été adopté dans les applications spéciales qu'on en a faites jusqu'à présent. Le système que nous allons proposer doit, selon nous, lever toutes les difficultés. Dans les prélèvemens particuliers qui se font aujourd'hui, chaque individu contribue à la formation d'un fonds commun, dans lequel il n'a qu'un droit occasionel; car il peut payer beaucoup et ne rien recevoir : ce grave inconvénient peut facilement être évité par l'adoption du système des caisses d'épargnes, dans lequel les versemens de chaque dépositaire sont cumulés en son propre nom et pour son usage exclusif. De cette manière, l'individu soumis au prélèvement forcé sentira que sa propriété ne lui est pas enlevée d'une manière absolue, ou avec une chance incertaine d'en recevoir l'équivalent, mais seulement pour un temps donné, et qu'elle doit lui être rendue avec des accroissemens considérables, et lorsqu'il en aura le plus besoin.

Quant aux détails de l'exécution, ce système, comme tous ceux qui doivent avoir une application fort étendue, présente en apparence des difficultés qui disparaîtront dans la pratique. Lorsqu'on saura bien d'où viennent les difficultés et comment elles opèrent, il sera facile d'aviser au moyen de les faire cesser. Chacun peut se rappeler combien, dans le principe, le mode de perception de la taxe sur les revenus était genant et difficile ; mais on ne tarda pas à trouver des expédiens pour la rendre à la fois moins incommode aux contribuables, et plus productive pour l'état. L'exécution de ce projet a d'ailleurs été préparée par l'établissement des caisses d'épargnes où l'on reçoit des dépôts volontaires. Il serait seulement nécessaire d'établir dans chaque commune une caisse où serait versée une portion déterminée de tous les salaires payés dans le cours de la semaine. Les versemens seraient faits exclusivement par l'entrepreneur qui serait obligé, par une disposition pénale, de faire la retenue déterminée par la loi, sur les salaires de ses ouvriers, en leur donnant une reconnaissance signée et un engagement de la verser en leur nom à la banque communale, versement que ces derniers pourront vérifier sur les registres de cette banque. Le dépositaire pourrait à sa volonté faire transférer sa créance sur les écritures d'une autre commune. Dans

le cas de mort, le montant de ses versemens serait d'abord appliqué aux frais de son enterrement; et le reste, si les héritiers étaient d'une classe à laquelle la retenue forcée s'appliquât, serait transféré en leur nom. Que si, au contraire, ils appartenaient à une classe plus élevée, après le délai nécessaire pour s'en assurer, la somme reçue leur serait remise intégralement, avec les additions cumulées par l'addition des intérêts.

La plus grande difficulté sera, en premier lieu, de déterminer le maximum du taux des salaires sur lesquels la retenue sera faite, et en second lieu la proportion de ces retenues.

S'il ne s'agissait que de la population rurale, on pourrait peut-être régler que les retenues seraient faites sur tous ceux dont le revenu personnel et celui de leurs dépendans, résultant tant du travail manuel que d'autres sources, n'aurait pas excédé, dans l'année précédente, la somme de 50 liv. (1,250 fr.), qui peut être considérée comme le maximum des gains d'une famille occupée des travaux des champs. Mais, dans les villes de fabriques, les salaires sont si variables et l'imprévoyance des ouvriers si grande, qu'il est indispensable de prendre une base moins circonscrite.

Quant au taux des salaires, il est bon, pour le régler convenablement, de connaître l'essai qui a été fait à cet égard, essai fort important, non seulement sous le rapport de sa durée, mais aussi sous celui du nombre d'individus qui y étaient intéressés. Nous voulons parler des grandes forges établies sur les bords de la Tyne, près de New-Castle, appelées *Crowley Works*, du nom d'Ambroise Crowley, qui, au commencement du dernier siècle, après avoir été un simple forgeron, parvint par son talent et son industrie à devenir le fondateur et le législateur d'une petite république; car, par des réglemens fort bien conçus pour l'administration de son peuple, il réussit à les tenir éloignés des cours de justice, à les préserver des extorsions du commerce de détail et des séductions des cabaretiers, et, au moyen d'un fonds économisé sur leurs salaires, il les mit à l'abri du besoin, pendant leur vieillesse et leurs infirmités. Dans la seconde partie du dernier siècle, le nombre des hommes employés dans les forges de Crowley excédait un millier; et une retenue d'un *farthing* (un liard anglais) par *shilling* (1 fr. 25 c.), faite sur tous les salaires, avait constitué un fonds de secours pour les malades, les impotens, les vieillards, les veuves et les orphelins. Pendant près d'un siècle cette retenue fut suffisante, car durant cette période aucun des ouvriers des forges de Crowley n'eut jamais besoin de réclamer les secours des paroisses adjacentes. Par malheur, à l'époque où cet établissement fut créé, le système des caisses d'épargnes n'était pas encore connu : les

fonds restèrent dans les mains de la compagnie, et au milieu des embarras des dernières années, ses directeurs alléguant l'épuisement du fonds, tous les ouvriers tombèrent dans la classe des pauvres, et la rente des grandes propriétés des communes dans lesquelles ils résidaient fut, à la lettre, absorbée par la taxe nécessaire pour subvenir à leurs besoins. Si ce fonds était épuisé, cela provenait sans doute d'une faute presque toujours commise dans l'arrangement de ces sortes d'affaires, celle de régler à un taux très bas celui des contributions ; la compagnie, aussitôt qu'elle fut avertie de l'insuffisance du fonds, aurait dû employer la puissante influence qu'elle possédait, pour porter la contribution au double si cela était nécessaire.

Le succès et la chute du fonds d'épargnes de Crowley viennent également à l'appui du système que nous proposons. Si une retenue d'un sou par *shilling* suffit pour atteindre le but que nous avons en vue, on peut compter que l'ouvrier s'y soumettra sans beaucoup de peine. Ce n'est que par ce moyen qu'on pourra arriver à l'abolition de la taxe des pauvres, si onéreuse au riche qu'elle écrase et aux classes inférieures qu'elle corrompt. Toute autre voie pour détruire cette taxe ébranlerait la société jusque dans ses fondemens. Mais avant de terminer il nous reste encore à combattre quelques objections que probablement l'on ne manquera pas de nous faire.

La plus forte sera sans doute celle qu'on pourra faire relativement aux frais qu'entraîneront la tenue de tant de comptes séparés et des transactions si nombreuses. Sans contredit ces frais seront considérables, mais il ne faut pas les regarder d'une manière absolue, et pour les apprécier convenablement, on doit les comparer à la dépense qu'entraîne le système actuel des secours donnés aux pauvres dans les paroisses. Or il résulte d'un document officiel qu'à la fin de 1825, il y avait tant en Angleterre que dans la principauté de Galles (1), 939,977 pauvres, sans compter les enfans, auxquels dans le cours de l'année on avait payé 6,129,844 £ (153,246,100 fr.), indépendamment d'une dépense de 327,585 £ (8,189,625 fr.) : il en résulte que les pauvres coûtent, par an, au reste de la population 6,457,429 £ (161,435,725 fr.).

Nous n'avons pas la prétention de calculer avec la même exactitude les frais que coûterait l'exécution de notre plan ; mais nous pouvons arriver à une approximation qui nous suffira dans ce moment. Nous avons donné à l'institution projetée le nom de *Banques Paroissiales*, parce que ces banques seraient substituées aux secours distribués aux pauvres

(1) Note du Tr. La taxe des pauvres n'est perçue ni en Écosse ni en Irlande.

dans les paroisses. Les paroisses sont cependant de fort mauvaises divisions territoriales, attendu qu'elles ont conservé toute l'inégalité des seigneuries qui leur ont donné naissance; mais, en établissant autant de banques qu'il y a de districts, nous en aurons une proportion convenable. Ces districts s'élèvent, pour l'Angleterre et la principauté de Galles à 15,779, dont une portion considérable se compose de cantons ruraux et de petites villes, où les frais seraient relativement fort peu élevés. Colquhoun, dans son ouvrage sur les ressources de l'empire britannique, estime le nombre des villes, en 1811, à 939; il comprend il est vrai dans le nombre, toutes les agglomérations de maisons qui ont 500 habitans, un marché, quelques fabriques, un peu de commerce, ou même celles dont la population est descendue au dessous de ce niveau, mais qui ont toujours été considérées comme des villes. Malgré cette manière très large de compter, la population des villes ne s'élevait pas, en 1811, à plus de 4,365,281; mais, comme en 1821 on a constaté que la population s'était accrue d'environ 17 1/2 p. 0/0, et que l'accroissement relatif, dans les villes de commerce et de grande fabrication, avait été de 19 1/2 p. 0/0, on peut prendre 19 p. 0/0, comme le terme moyen des progrès de la population dans les villes, et évaluer en nombre rond le montant total de leurs habitans à 5,300,000. Nous ne pouvons déterminer le nombre de ceux sur qui on ferait une retenue forcée, qu'en nous guidant par la proportion dans laquelle les pauvres se trouvent au reste de la population. Dans les rapports parlementaires, cette proportion est estimée à 9 1/4 p. 0/0; mais, comme les enfans ne sont pas compris dans cette évaluation, en les y faisant entrer, on peut au moins la porter à 20 p. 0/0. Maintenant, si nous supposons que la classe des dépositeurs sera deux fois aussi nombreuse que celle des pauvres qui reçoivent actuellement des secours des paroisses, nous aurons 40 p. 0/0 de la population urbaine, ou 2,120,000 individus. Que si nous en retranchons 120,000 individus, tant femmes qu'enfans, qui ne touchent aucun salaire, il restera dans les villes 2,000,000 de dépositeurs. Or, en établissant une banque par chaque millier d'individus, nous en aurons deux mille, qui coûteraient chacune 100 £ (2,500 fr.) par an, et dont par conséquent la dépense totale sera de 200,000 £ (5,000,000 fr.).

Il est probable que, dans les cantons ruraux, la dépense des banques ne serait pas à plus de 30 £ (750 fr.); mais, en admettant qu'elle s'élevât à 50 £ (1,250 fr.), 13,773 banques ne coûteraient que 688,650 £. Cette somme ajoutée à la première ferait 900,000 £ (22,500,000 fr.) au lieu de 6,457,429 £ (161,434,725 fr.), montant de ce que coûte, chaque année, la taxe des pauvres; et il y aurait par conséquent une

économie de cinq millions et demi (137,500,000 fr.), lorsque le nouveau système aurait été entièrement substitué à l'ancien, ce qui ne pourrait avoir lieu qu'au bout d'un certain nombre d'années.

Maintenant supposons le système établi et ses premières difficultés surmontées, quelles en seront les conséquences probables? Et d'abord si l'ouvrier impotent continue à recevoir des secours, de quels fonds proviendront-ils? Au premier aspect l'ouvrier paraît y contribuer. La retenue proposée peut être considérée comme une taxe de 4 p. 0/0 sur les salaires; mais il importe beaucoup de savoir qui la paiera, de l'ouvrier, de l'entrepreneur ou du consommateur. Ce sont des questions qui ont été discutées par des économistes du premier ordre, et qu'ils s'accusent tous réciproquement d'avoir mal résolues. Nous n'examinerons pas leurs raisonnemens et nous nous contenterons de faire un exposé sommaire de nos propres réflexions.

Il faut que le travail, comme toutes les autres marchandises, trouve un équivalent de ce que coûte sa production, ou bien il cessera de se présenter sur le marché. L'ouvrier doit avoir comme *minimum* de sa rémunération, ce qui lui est indispensable pour vivre selon les habitudes du pays, les siennes propres, et pour élever ceux qui sont après lui destinés à continuer la race des prolétaires. Quand le travail ne reçoit que son *minimum*, si on impose une taxe sur les salaires, il faut qu'elle soit payée par l'entrepreneur. Quand la demande pour le travail s'augmente, l'ouvrier reçoit plus que le *minimum*, et si ce superflu égale la taxe, c'est lui qui la paie. Que si ce superflu n'égale pas le montant de la taxe, l'entrepreneur doit faire la différence; mais, quand ce dernier acquitte la taxe, en totalité ou en partie, peut-il la faire retomber à la charge du consommateur en vendant ses marchandises à un plus haut prix? Nullement, si la proportion entre ces marchandises et la demande est restée la meme. Dans ce cas il se contentera de profits moins considérables. Ainsi donc, dans toutes les hypothèses, la taxe sera payée par l'ouvrier ou par l'entrepreneur, c'est-à-dire par les deux parties qui bénéficient au moyen du travail, tandis que, dans le système actuel, ceux qui ont dissipé leurs salaires sont entretenus par une taxe imposée sur le reste du pays, et à laquelle le fabricant qui a réalisé une grande fortune, en les faisant travailler, ne contribue pas plus que les autres.

Nous devons observer aussi qu'en donnant le nom de taxe à la retenue proposée, nous nous sommes servis d'un mot qui pourrait en faire prendre une idée inexacte, et qui lui serait peu favorable; car une taxe est une déduction de la somme totale des revenus ou des capitaux de la

nation, tandis que la retenue sur les salaires obligerait seulement une classe à payer ce qui auparavant l'était par une autre.

Ainsi donc aucun des intérêts généraux de la nation ne souffrirait de cette substitution ; mais, indépendamment du changement indiqué, il en est un autre d'une bien plus haute importance qui en résulterait également, nous voulons parler de l'amélioration du caractère moral du peuple. Et, en nous servant de ce mot, notre intention n'est pas seulement de désigner les classes inférieures ; car l'honnêteté de toutes les classes de la société souffre de la manière dont les lois sur les pauvres sont appliquées dans beaucoup de districts. Ce qui le prouve, c'est la fraude au moyen de laquelle beaucoup de propriétaires et de fermiers parviennent à faire payer, sur les fonds de la paroisse, la moitié des salaires des hommes qu'ils emploient, tandis que d'autres, qui ne font point travailler d'ouvriers, paient une contribution relative aussi considérable que la leur. Au surplus, tous ceux qui sont propriétaires, placés perpétuellement sur la défensive contre les exactions légales des pauvres, s'habituent à se considérer comme dans un état de guerre avec eux, et en conséquence ils endurcissent leurs cœurs contre les maux et les plaintes les plus dignes d'intérêt et de compassion. Ces dispositions fâcheuses se modifieraient certainement par l'introduction de notre système. La bienfaisance qui caractérise la nation anglaise, qui a fait créer la taxe pour les pauvres, et qui en a si long-temps toléré les abus, agirait alors sans entraves, et pourvoirait promptement dans des temps de crises et d'embarras, par des dons volontaires, aux besoins du peuple, si les fonds des caisses d'épargnes étaient insuffisans. Ces secours supplémentaires pourraient, au reste, être fournis par la taxe des pauvres, tant que l'entier abolissement n'en aurait pas été effectué; et d'ailleurs son existence, avec un correctif tel que les banques paroissiales, serait à peu près sans inconvéniens; mais, si elle était tout à fait abolie, et que l'on craignît que, dans certaines circonstances, la charité volontaire fût insuffisante, on pourrait, par une petite portion des dépôts que ferait chaque individu, constituer un fonds commun qu'on n'emploierait que dans ces occasions extraordinaires.

Les effets du système actuel sur le caractère du peuple ont été exposés si souvent et si éloquemment, et surtout par M. Davison, dans ses *Considérations sur la taxe des pauvres*, qu'il serait fort inutile d'en parler de nouveau. On ne saurait nier que l'institution que nous recommandons ne doive avoir pour résultat d'atténuer, si ce n'est de détruire entièrement, cette dépravation des paresseux et des prodigues, qui sentent une joie maligne à imposer le plus possible les bénéfices des hommes industrieux et économes, pour subvenir à leurs besoins et à leurs débau-

ches. Les vices et l'abjection qui suivent une situation dépendante cesseraient avec elle; d'autant plus que l'infâme pratique dont nous avons parlé plus haut, d'accoler les ouvriers laborieux et robustes aux oisifs et aux débauchés, et de les mettre également à la charge de la paroisse, ne pourrait plus avoir lieu. Considérés sous un point de vue politique, ces hommes sont les instrumens naturels des démagogues, les *quisquiliæ seditionis,* et, partout où ils se trouvent en grand nombre, la société ne peut jamais avoir de sécurité ; mais que l'artisan apprenne à sentir les avantages de nos institutions, par le bien-être et l'indépendance qu'elles lui procurent; qu'il voie que son bonheur actuel et à venir sont unis par des liens indissolubles à ces institutions; et ce même homme, toujours prêt à répondre à l'appel des factieux, deviendra un sujet dévoué. « Le soldat romain, dit Végèce, dans le chapitre que nous avons déjà cité, sachant que sa propriété est déposée avec ses étendards dans la caisse publique, ne pense jamais à déserter : il s'attache de plus en plus à ces étendards, et, sur le champ de bataille, il combat pour eux avec plus de bravoure; car le cœur de l'homme est toujours, comme on l'a dit, là où se trouve son trésor. » (*Quarterly Review.*)

Histoire contemporaine.

CHRONIQUE DE LA COUR DE LISBONNE.

N° II.

ASPECT DE LA COUR APRÈS LE MEURTRE DU MARQUIS DE LOULLÉ.— PROJET DE CONSTITUTION. — CONSPIRATION. — RÉVOLTE DE L'INFANT DON MIGUEL.— FUITE DU ROI. — SA MORT. — SOUPÇONS D'EMPOISONNEMENT. — PORTRAIT DE CE PRINCE. — ANECDOTES SUR LA REINE.—MALADIE DE L'INFANTE ISABELLE.—NOBLESSE, CLERGÉ ET ADMINISTRATION DU PORTUGAL. — CORTÈS DE LAMÉGO.

Ainsi que nous l'avons dit dans notre premier article, après la mort du marquis de Loullé, une stupeur profonde régnait à la cour. On n'o-

sait s'interroger sur ce pouvoir redoutable, plus grand que le trône lui-même, qui, du sein de sa mystérieuse obscurité, n'hésitait pas à frapper les plus fidèles amis du roi, presque dans l'intérieur de son appartement, sans que ce malheureux prince osât punir ceux qui avaient conçu le crime, ni même les misérables stipendiés qui en avaient été les instrumens. La cour de Lisbonne ne ressemblait plus à ces cours du dix-neuvième siècle, si calmes, si polies, où l'ambition et l'amour, diversion ordinaire de leur oisiveté, ne se produisent que sous des formes élégantes et paisibles. On eût dit que l'on était transporté dans ces palais, du seizième siècle, tantôt agités par de violens orages, et tantôt plongés dans une terreur silencieuse.

Immédiatement après le retour du roi à Lisbonne, ce bon vieillard, fidèle à sa parole, et pénétré d'ailleurs de la nécessité de se faire un appui contre la faction intraitable qui le poursuivait, résolut d'introduire dans l'administration de son royaume un système modéré de libéralisme; et, en conséquence, dans le même décret qui abolissait la constitution des cortès, il annonçait que, désirant concilier la splendeur et la sécurité du trône avec les droits de ses sujets, il avait nommé une commission chargée de préparer la charte qui deviendrait la loi fondamentale de la monarchie portugaise.

Ce décret si utile et si opportun, ainsi que les mesures correspondantes, ne furent pas plus tôt connus, que la faction, identifiée avec les apostoliques d'Espagne, prit l'alarme et ourdit un nouveau complot. Les horreurs d'une charte, les dangers de la diminution du pouvoir absolu, et les améliorations projetées dans l'état du peuple, retentirent d'une extrémité à l'autre de la Péninsule; et bientôt les conclaves des apostoliques se réunirent pour délibérer sur les conséquences que cette mesure devait avoir. Les meneurs les plus intéressés et les plus actifs déclarèrent que ce plan était incompatible avec la sûreté de l'autel et du trône; que le roi était incorrigible; et qu'il fallait aviser au moyen de l'empêcher d'exécuter des projets désastreux. Cette conclusion fut approuvée de ce gouvernement occulte qui, depuis plusieurs années, bravait impunément l'autorité suprême.

L'accomplissement de ce nouveau projet présentait d'assez grandes difficultés. Le secrétaire-d'état des affaires étrangères avait, par une circulaire, annoncé aux différentes cours de l'Europe l'intention du roi, d'accorder une charte à son peuple qui attendait l'exécution de sa promesse. Les patriotes sincères, ceux qui avaient véritablement à cœur le bien de leur pays, jugeaient que c'était l'unique moyen de rétablir la tranquillité et la confiance, et d'arrêter les progrès de l'anarchie. La

commission chargée de la rédaction du projet s'était déjà réunie, et ses travaux préliminaires avaient commencé. Il fallut un temps considérable pour prendre tous les arrangemens nécessaires au succès d'un coup décisif. En attendant on fit les efforts les plus actifs pour ralentir les progrès du travail, afin de retarder les bonnes intentions du roi, si on ne pouvait pas parvenir à en empêcher entièrement l'exécution. Malheureusement, à cet égard, les conspirateurs ne réussirent que trop bien. Quand tous les préparatifs furent finis, on désigna le 30 avril pour le jour de cette terrible tentative. La veille au soir, l'infant don Miguel, agissant comme commandant en chef, avait donné les ordres nécessaires; et le matin, au lever du soleil, toute la garnison de Lisbonne, la milice aussi bien que les troupes régulières, étaient réunies, au nombre d'environ 10,000 hommes, sur la place du Roscio. L'infant avait tenu un conseil de guerre, et il avait fait arrêter les ministres du roi et quelques uns des courtisans qui passaient pour lui être le plus dévoués. On eût dit que ce prince, à la fois faible et fougueux, s'appliquait, dans l'exécution de ses plans parricides, à justifier les assertions hardies des ennemis de sa mère, qui prétendaient que sa naissance était illégitime, et qu'il était le fils de Lucien Bonaparte, ambassadeur du premier consul à la cour de Lisbonne, peu de temps avant sa naissance.

Une proclamation signée par l'infant, et dans laquelle il s'adressait aux troupes, était ainsi conçue : « Soldats! si le jour du 27 mai 1823 a lui sur nous avec un éclat inusité, celui-ci, j'en ai la ferme confiance, ne sera pas moins glorieux. L'un et l'autre occuperont une page brillante dans les fastes de la Lusitanie. Dans la première de ces journées je quittai la capitale pour détruire une faction anarchique, pour sauver le trône, le roi, la famille royale et la nation, et pour défendre, contre des attaques impies, notre sainte religion, le premier et le plus sûr appui de la royauté et de la justice. Aujourd'hui je veux consommer le grand œuvre entrepris, et en assurer le succès définitif en écrasant à la fois cette horde pestilentielle des francs-maçons qui voudraient encore lever leurs têtes morbifères, et précipiter du trône la maison de Bragance. » Après la distribution de cette pièce, dont l'emphase rappelle ces adresses rédigées en France, dans les clubs, pendant la terreur, il écrivit au roi pour lui dire qu'il était résolu à finir ce qu'il avait commencé pour le délivrer des griffes de ces êtres infâmes dont il était entouré et qui l'avaient conduit sur le bord de l'abîme, etc. Puis il adressa une longue proclamation à la nation portugaise, dans laquelle il répétait les mêmes assurances, ajoutant que, quoiqu'une commission criminelle eût été instituée pour poursuivre les ennemis de l'autel et du trône, ils étaient restés impunis; que les fi-

nances étaient appauvries; que le commerce, l'industrie, l'agriculture étaient languissans, le Brésil perdu, et tous les moyens de le reprendre négligés, comme si les Portugais d'aujourd'hui n'avaient pas, dans leurs veines, le sang de ceux qui l'avaient conquis. Il terminait en disant que, si on voulait se fier à lui, tous les maux de la nation seraient promptement réparés. Indépendamment de ces proclamations, ce prince avait fait dresser des listes de tous ceux qu'il voulait faire mettre en prison; et, probablement dans la crainte que ses ordres à cet égard ne fussent pas ponctuellement exécutés, il n'hésita pas à rabaisser son auguste rang au vil métier de recors, et il arrêta lui-même, à la tête de ses gardes, quelques uns des personnages les plus marquans.

Il est facile de se rendre compte de l'objet réel de la conspiration et de l'extension qu'elle devait avoir, quand on considère le soin avec lequel l'infant avait fait garder toutes les issues du palais par les hommes sur qui il comptait le plus, afin que le roi se trouvât prisonnier au milieu d'eux. Tout, en un mot, avait été concerté pour frapper un grand coup qui devait être décisif. Sans la conduite énergique du corps diplomatique qui se réunit sur-le-champ, et qui demanda à être introduit dans le palais; et sans la timidité naturelle de celui qui jouait le principal rôle dans ce drame, le roi aurait probablement perdu son trône, et peut-être même la vie.

La reine était accourue de son palais de Queluz à celui de Bemposta, où le roi était prisonnier, au moment où on le contraignait, par la terreur, à changer ses ministres, à en nommer de nouveaux, et à prendre d'autres mesures tout aussi contraires à sa volonté. A la fin le corps diplomatique réussit cependant à sauver le roi, et à le conduire à bord du *Windsor Castle*, vaisseau de guerre anglais, d'où il adressa, le 9 mai, une proclamation à son peuple, dans laquelle on remarque le passage suivant : « Portugais! votre roi ne vous abandonnera pas; il désire au contraire vous affranchir de la terreur qui vous oppresse, rétablir la sécurité publique, et faire tomber le voile qui couvre la vérité. Mon fils, l'infant don Miguel, trompé par de funestes conseils, a osé commettre des actes qui, lors même qu'ils seraient justes et nécessaires, ne pouvaient émaner que de moi, et il s'est ainsi mis en révolte contre l'autorité royale qui ne comporte pas de partage. Le 30 avril au matin, toutes les troupes étaient sous les armes, et l'infant sortit de mon propre palais pour se mettre à leur tête. Sans ma participation, il arrêta arbitrairement un nombre immense d'individus de toutes les classes, nomma aux premiers emplois de l'état, et entre autres à ceux de ministres. Mon palais fut environné par des hommes armés, ou plutôt converti en prison; et,

pendant plusieurs heures, personne ne put communiquer avec moi. Ces actes si violens, cette rébellion ouverte, ont déterminé les représentans des souverains de l'Europe à protester solennellement contre l'usurpation de mon autorité royale. »

Dans cette proclamation, il défendait aux fonctionnaires publics d'obéir aux ordres signés de lui et promulgués dans les dix jours précédens, ordres que l'on avait obtenus à la pointe de la baïonnette; et il déclarait que tous ceux qui ne rentreraient pas de suite dans le devoir seraient poursuivis comme coupables de haute trahison. Cependant, des négociations ayant été ouvertes dans le cours de la même journée, et plusieurs personnes étant venues à bord du *Windsor Castle*, pour négocier un compromis, le roi, conformément à leur avis, rendit un décret dans lequel il accordait le pardon de l'infant don Miguel, en motivant son indulgence sur l'âge tendre de ce prince. Comme le véritable but de la conspiration était manqué, celui-ci n'hésita pas à se soumettre. Il vint en conséquence à bord du *Windsor Castle*, se jeta aux pieds de son père, et versa un torrent de ces pleurs hypocrites qu'il a à volonté. Il fit ensuite par écrit une amende honorable à ce malheureux prince, que, quelques jours auparavant, il retenait prisonnier. Il est vraisemblable qu'il aurait réussi à le priver de sa couronne, s'il eût eu l'énergie de sa mère.

En résumé, l'histoire secrète de la cour de Portugal, depuis 1805, n'est qu'une série continuelle de ligues et de complots tramés par une princesse dont la passion dominante, dès son premier âge, a été l'ambition, et qui, depuis le moment où elle a été bannie du palais et du lit de son époux, en est devenue l'ennemie irréconciliable. Parmi ses partisans, on remarquait surtout le patriarche, le plus haut dignitaire ecclésiastique du Portugal. Il était entré dans toutes les vues de la reine, et c'était l'un des meneurs les plus actifs de la conspiration de l'*abrilada*, nom populaire par lequel on désigne en Portugal la révolte du 30 avril 1824. Après que ce complot eut échoué, on découvrit une proclamation imprimée et signée de lui, qui ne respirait que le sang et la vengeance. On trouve dans cette pièce de nouvelles preuves de l'existence et de la forte organisation du parti jésuite et apostolique dans la Péninsule, où il exerce une si grande et si funeste influence.

Rien ne serait plus curieux sans doute que le détail de toutes les intrigues, politiques et autres, des châteaux de Ramalhao et de Quéluz, séjours habituels de la reine, depuis qu'elle s'est séparée de son mari; mais ce récit nous ferait sortir des limites et des convenances que nous nous sommes imposées, et nous nous contenterons de rapporter quel-

ques unes des anecdotes les moins scandaleuses. Issue des trois Philippe, l'infante Charlotte avait apporté en Portugal tous les préjugés des Espagnols envers les Portugais. Dès le berceau, cette femme hautaine avait été accoutumée à considérer avec horreur le droit en vertu duquel régnait la maison de Bragance. Elle ne croyait pas que Jean VI fût digne d'être l'époux d'une princesse de sa race, et elle laissa éclater ce sentiment dans plus d'une occasion. Immédiatement après la naissance de son premier enfant, lorsqu'elle n'avait pas encore seize années, et que sa figure mutine et sa petite taille lui donnaient l'air d'une jeune fille échappée de l'école, la tante de son mari, femme respectable, lui fit cadeau d'un éventail d'un travail exquis et qui avait une monture très riche. L'infante Charlotte s'en servait comme les dames espagnoles ont coutume de se servir de ce complément obligé de leur toilette, qu'elles emploient également pour punir un domestique et pour attirer l'attention d'un amant. La vieille princesse, craignant que ce dispendieux et fragile éventail ne se cassât, engagea sa nouvelle parente à faire plus d'attention. L'infante, indignée du reproche qu'on lui adressait, brisa l'éventail en mille pièces et en jeta les débris aux pieds de la princesse confondue, en s'écriant : « Voilà le cas que nous faisons en Espagne des présens que l'on nous donne. » Un autre fait fera encore mieux connaître la violence de son caractère. Un jour que la nourrice de son premier enfant, après l'avoir allaité, l'avait caressé et embrassé, les filles d'honneur portugaises, dans le but de faire la cour à l'orgueil de leur maîtresse, la réprimandèrent et la mirent à la porte de l'appartement. L'infante Charlotte, avertie par le bruit, sortit de sa chambre pour savoir le sujet de la contestation. Quand elle en fut instruite, comme la nourrice lui était fort dévouée, elle lui fit aussitôt remettre l'enfant, et, épousant sa querelle, elle frappa de ses propres mains les filles d'honneur. C'est de la même manière qu'en 1822 et 1823 elle traitait encore don Miguel, qu'elle tirait souvent par les oreilles, sans tenir compte des personnes qui pouvaient être présentes.

Un autre trait caractéristique de la reine, c'est la haine profonde et invétérée qu'elle porte à la nation anglaise. Quand la famille royale partit pour le Brésil, Jean VI et sa femme étaient embarqués sur des vaisseaux différens. Aussitôt que la flotte anglo-portugaise mit à la voile, Sir Sydney Smith en prit le commandement. La direction suivie par cet amiral devint un sujet de censure et de raillerie sur le bâtiment que montait la reine, qui prenait grande part à ces malignes observations. Le capitaine portugais lui ayant dit que si on continuait à marcher dans cette direction, ils toucheraient à Bahia ou à Fernambouc, attendu

qu'on ne tenait aucun compte des courans, elle récrimina violemment contre les Anglais, qu'elle accusa d'être les auteurs de tous les maux du Portugal, et elle exprima l'horreur qu'elle éprouvait d'être soumise à leur contrôle. Elle ordonna ensuite au capitaine de suivre la route qu'il jugerait le plus convenable, ajoutant qu'elle prenait tout sous sa responsabilité personnelle. En conséquence, quand le jour vint à baisser, le capitaine prit une autre direction, et le lendemain matin il n'était plus en vue de la flotte. Ce bâtiment arriva à Rio 35 jours avant la flotte qui avait d'abord pris terre près de Bahia. La reine resta à bord, l'étiquette ne lui permettant pas de débarquer avant le roi, et pendant tout ce temps, ravie du succès qu'elle avait obtenu, elle se livra avec plus d'emportement que jamais à ses diatribes contre les Anglais.

Mais reprenons le cours de notre récit, dont on trouvera peut-être que nous nous sommes trop écartés. La mort de Jean VI est une énigme dont ses propres médecins n'ont pas osé approfondir le mystère. Elle fut accompagnée de symptômes fort singuliers. Nous n'osons hasarder à cet égard aucune conjecture, et nous nous contenterons de rapporter les observations publiées par un écrivain portugais dans une notice sur ce prince infortuné.

« Depuis 1805, dit cet écrivain, Jean VI n'avait pas cessé de jouir d'une excellente santé, à l'exception de l'enflure de ses jambes, maladie héréditaire dans sa famille. Le 4 mai 1826, immédiatement après une fête qu'on lui avait donnée au couvent des Hiéronymites, il sentit du malaise, et en rentrant au palais de Bemposta, il eut des vomissemens, des convulsions et des faiblesses. Le jour suivant, les vomissemens devinrent plus forts. Les bulletins publiés le 5 et le 6 avril annoncèrent que sa maladie avait pris un caractère plus grave; du 6 au 9 il se trouva mieux, et ceux qui l'approchaient profitèrent de l'amélioration de son état pour obtenir un acte qui conférait la régence à sa fille l'infante Isabelle. Le 9 une nouvelle crise se déclara, et le roi expira le 10, à six heures du soir. Son corps fut déposé à l'église de Saint-Vincent de Fora, sépulture ordinaire des monarques portugais. Pour ne rien déguiser au lecteur, nous devons dire que plusieurs personnes assurent que le poison a été la véritable cause de la mort de Jean VI, et que cette manière de voir est partagée par quelques uns des médecins qui l'ont soigné dans sa dernière maladie. L'un d'eux, le docteur Vielra, mourut peu de temps après, presque subitement. Si cet abominable crime a réellement été commis, il est clair qu'il faut l'attribuer au parti qui n'a cessé de troubler sa vie, et non pas aux constitutionnels, qui certes n'avaient rien à gagner à sa mort. »

Cette mort peut sans doute avoir été naturelle ; mais on conçoit que, lorsque les imaginations populaires étaient assombries par une série non interrompue de ligues et de complots, on fut disposé à croire qu'un règne aussi orageux ne pouvait se terminer que par une catastrophe. Si ces soupçons d'empoisonnement ne sont pas fondés, ils doivent alors être considérés comme une punition terrible pour les auteurs de tant de trames criminelles.

Jean VI était un homme défiant, très réservé, et il possédait au plus haut point l'art de la dissimulation. Il était fort difficile de pénétrer ses véritables sentimens, quoique ses ministres le trouvassent ordinairement disposé à signer les décrets qu'ils soumettaient à sa sanction. Pour échapper aux embûches que lui tendait sans cesse l'activité turbulente de sa femme, il a commis plusieurs actes qui répugnaient à son cœur et à la rectitude naturelle de son esprit ; mais ce sont les embarras de sa situation qui l'y ont forcé. Comme la nature l'avait doué de beaucoup de sens et de raison, si son éducation eût été mieux dirigée et qu'il eût eu d'autres instituteurs que des moines, il eût été sans aucun doute un bon et sage monarque. Il n'était pas né l'héritier du trône, et c'est par cette raison probablement que son éducation première avait été si négligée. Son frère aîné, le prince Joseph, avait au contraire été élevé sous la direction du marquis de Pombal, dont le caractère impérieux et absolu était mêlé de grandeur, et qu'on a comparé avec quelque raison au cardinal de Richelieu. Ce ministre avait conçu le noble projet de faire du prince Joseph un monarque accompli.

Malheureusement ce prince mourut d'une fièvre maligne en 1788 ; ce fut alors que son frère cadet, devenu prince du Brésil, sortit de sa solitude. Jusque là il n'avait eu pour compagnons et pour confidens que des moines et des chasseurs, et il paraissait trouver plus de plaisir à battre les bois et à chanter des litanies, que dans les études qui pouvaient le rendre digne de régner ; mais un patriotisme sincère compensait en lui bien des défauts. Il adorait son pays et il aimait ses compatriotes. Il était fier du nom de Portugais et des souvenirs glorieux de l'histoire nationale. Il révérait le principe qui avait élevé sa famille sur le trône. Ses penchans naturels le conduisaient au libéralisme, et il aurait rétabli avec joie ces institutions libres qui avaient fait jadis l'orgueil et la gloire du Portugal. A plusieurs reprises il déclara que ces institutions seraient de nouveau mises en vigueur ; mais, comme on l'a vu, il fut toujours contrarié dans l'exécution de ses plans patriotiques par un certain nombre de nobles ambitieux groupés autour de la reine et par le fanatisme du clergé. Nous pourrions rapporter plusieurs anecdotes qui prouvent la libéralité, au

moins relative, de ses vues. Par exemple, à son retour du Brésil, pendant la traversée, on lui proposa de modifier la constitution établie dans le Portugal, durant son absence, par l'introduction d'une chambre des pairs. Comme il connaissait bien l'état de dégradation dans lequel la noblesse portugaise était en général tombée, il répliqua avec chaleur qu'une chambre unique, dans laquelle toutes les classes pouvaient être admises, valait mieux pour la couronne et pour le peuple. Dans le cours du même voyage, tandis qu'il lisait pour la première fois l'article de la constitution qui porte que la religion catholique est la seule religion de l'état, il s'écria : « C'est une absurdité ! assurément je suis un très bon catholique ; mais il ne doit pas être question de religion dans la loi fondamentale d'une nation. » Il n'était pas l'ami de la cour de Rome : lorsque Pie VII rétablit les jésuites, en 1814, il lui adressa des représentations, et en même temps il défendit à son ambassadeur près du saint-siége d'entrer à cet égard dans aucune négociation, soit verbale, soit écrite.

Une lutte, pour obtenir l'ascendant dans les conseils du Portugal, a commencé avec la guerre de la révolution française, et elle s'est constamment prolongée depuis, sous des formes diverses, Les relations politiques et commerciales de l'Angleterre et du Portugal n'ont pas cessé d'exciter l'envie des gouvernemens successifs qui ont régi la France, après l'expulsion de la maison de Bourbon. Jusqu'à l'époque de la révolution française, le règne de Marie Ire n'avait été signalé par aucun événement mémorable. L'attention de cette princesse était absorbée par les pratiques minutieuses de la vie dévote, et ses ministres gouvernaient l'état selon leurs fantaisies et leurs intérêts particuliers. Assaillie de scrupules religieux, et dirigée par un confesseur astucieux et fanatique, ses aberrations mentales prirent bientôt un caractère très grave. Le 10 mars 1792, le prince du Brésil, son fils, arracha de ses mains les rênes de l'état qu'il gouverna sous le titre de régent, jusqu'au moment où elle mourut. Southey, dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule*, nous a fait une peinture éloquente de cette reine insensée partant pour le Brésil, à la suite de son fils, après une réclusion de plus de douze ans, et promenant des yeux égarés et surpris sur la multitude dont sa voiture traversait les flots pour aller au lieu de l'embarquement. Un an après le jour où elle fut dépossédée, la convention nationale envoya un agent à Lisbonne, afin de déterminer le gouvernement portugais à rester neutre dans la guerre qui venait d'éclater entre la France et la Grande-Bretagne. Cette négociation n'eut pas de succès, et malgré le vœu de plusieurs personnages influens qui pensaient que, dans ce grand

conflit, le Portugal devait conserver la neutralité comme la Suède et le Danemark, il se prononça pour nous,

Le parti anti-anglais n'a pas cessé d'exister, avant et depuis la guerre de la Péninsule, et il s'est maintenant rallié à la reine-mère. Nous avons vu qu'au milieu des orages de son ame, et de tous les caprices d'une volonté impérieuse et mobile, cette princesse conservait beaucoup de finesse et de ruse. Son importance grandit à la chute des cortès, et elle sortit de son château de Ramalhao, où elle avait été détenue, depuis le mois de décembre 1822, pour avoir refusé de prêter serment à la constitution. Plusieurs souverains du continent, et entre autres l'empereur Alexandre, adressèrent des croix, des rubans et des félicitations à don Miguel, sur la gloire qu'il avait eue de rétablir l'ancien ordre de choses; ce qui eut pour résultat d'augmenter l'influence de sa mère. L'arrivée subséquente du duc de Villa-Hermosa, comme ambassadeur de Ferdinand VII, frère de la reine-mère, accrut encore son ascendant. A partir de cette époque, Jean VI n'eut plus de volonté propre, et il fut contrarié dans tous ses désirs. A trois reprises il fut à la veille de publier un décret d'amnistie pour tous les délits politiques, et trois fois le parti de la reine l'en empêcha. Le desir sincère du roi était de réconcilier tous les partis; celui de la reine, d'élever ses propres amis, et d'écraser sans pitié ses adversaires. Ses moyens, pour atteindre ce but, étaient d'exciter des inimitiés, et de tenir le pays dans de continuelles alarmes, en faisant poursuivre à outrance les francs-maçons, nom que l'on donnait arbitrairement à tous ceux qui professaient des opinions libérales, ou qui avaient encouru la disgrace de la reine.

Pendant tout le cours de ses intrigues politiques, elle a tiré un grand parti de ses amis de Madrid. Ses deux filles, la princesse de Beira et Maria Francisca, femme de l'infant don Carlos, étaient ses dignes auxiliaires, et lui donnaient tous les secours qu'elles pouvaient lui procurer. Il existait, entre ces trois personnes, une correspondance active, dont le but était de détruire les institutions libérales, de combattre l'ascendant des Anglais, comme favorable à l'établissement de ces institutions; en un mot de rétablir l'influence de l'Espagne dans le Portugal comme dans le Nouveau-Monde.

Il nous reste à parler d'un plan conçu pour atteindre ce dernier but. C'était ce même marquis de Guarany, dont nous avons déjà parlé, qui en était encore l'agent principal et le moteur. A cette époque une armée royaliste assez considérable, qui fut ensuite défaite par les Colombiens, était stationnée dans le Haut-Pérou. On convint de la renforcer, et d'en former une autre dans le Paraguay, pour diriger ensuite une attaque

combinée contre les Provinces-Unies de la Plata. Afin de se procurer les moyens nécessaires pour mettre à exécution ce vaste plan, on résolut de contracter un emprunt, et Londres fut naturellement choisi comme le lieu où cette fraude pouvait être commise avec le plus de facilité. On devait profiter de ce vertige de spéculation qui s'était emparé de l'Angleterre, en 1825, pour faire un emprunt au nom et sous la garantie du Dr. Francia. Le produit de cet emprunt était destiné, en apparence, à mettre en valeur les ressources du Paraguay; mais, dans la réalité, il devait être consacré au paiement des dépenses du grand projet dont nous venons de parler. Le Paraguay, qui est la contrée la moins connue de l'Amérique espagnole, est sans contredit celle dont les ressources sont le plus intactes, car la dictature de Francia l'a préservé (1) des orages intérieurs qui ont désolé les contrées voisines; mais on voit que, dans le projet en question, la garantie du Paraguay n'était qu'un leurre, et qu'en fin de compte, c'eût été l'Espagne qui aurait été débitrice. Les plans de cet emprunt furent envoyés à Londres; on sonda le public anglais à cet égard, et l'on fit même quelques arrangemens préliminaires. Heureusement la confiance dans les opérations de l'Amérique du Sud avait beaucoup diminué; et l'emprunt du Paraguay ne fut pas, comme tant d'autres, imposé sur les épaules de nos crédules et malheureux compatriotes. Dans l'intervalle, le marquis de Guarany, qui devait signer les bons, comme envoyé du tyran du Paraguay, avait été mis en prison à Lisbonne, par suite d'une autre intrigue. Nous aimons à croire que les personnes qui s'étaient chargées, en Angleterre, de cette négociation, en ignoraient le véritable but, et que, si leur propre bonne foi n'eût pas été surprise, elles n'auraient jamais tâché de persuader à leurs compatriotes que l'argent qu'on leur demandait était destiné à accroître la force et les ressources d'un pays devenu indépendant, tandis qu'au contraire on devait l'employer à rattacher au joug de l'Espagne ses colonies émancipées. Tant que la reine de Portugal et la cour de Madrid comptèrent sur le succès de cette négociation, leur confiance fut sans bornes. C'est cette confiance qui détermina le ton arrogant de la note que l'ambassadeur d'Espagne adressa le 21 janvier 1825, au gouvernement an-

(1) NOTE DU TR. Préservé par Francia des discordes intérieures, le Paraguay est sans doute, comme on l'observe dans le texte, dans une situation plus prospère que les autres parties de l'Amérique espagnole; mais si les champs de ces riches et belles contrées ont été dévastés, les âmes y sont devenues fécondes. Elles ont grandi, elles se sont fortifiées au milieu des orages et par ces orages mêmes. Le tyran du Paraguay, au contraire, avec son bras de fer, n'a fait que prolonger la longue léthargie où le gouvernement espagnol avait plongé les habitans de cette portion du Nouveau-Monde.

glais, note à laquelle M. Canning répondit, le 25 mars suivant, par son mémorable exposé des affaires de l'Amérique du Sud. La reine de Portugal s'attribuait tout le mérite de cette combinaison, et, dans l'exaltation de sa joie et de ses espérances, elle écrivait à son royal frère : « Ce que vous n'avez pu faire, malgré tous vos sacrifices, je l'ai fait du fond de mon cabinet. Le service que je rends à l'Espagne équivaut à une nouvelle découverte de l'Amérique. »

Pendant que la famille royale d'Espagne était dans les mains des constitutionnels à Cadix, et lorsque l'on craignait qu'elle ne devînt la proie d'une populace furieuse, la reine de Portugal se préparait à faire valoir ses droits sur le trône de ses ancêtres, comptant sur le concours et l'appui de ce pouvoir occulte qui exerçait une si grande influence dans la Péninsule, depuis qu'une armée formidable en avait franchi les frontières. Ses agens et ses courriers étaient sans cesse sur les routes qui conduisaient de son château de Quéluz au quartier-général. Si effectivement les membres de la famille royale d'Espagne eussent péri par quelque catastrophe, et que les vues ambitieuses de cette princesse se fussent réalisées, de grands changemens auraient sans aucun doute été tentés dans la Péninsule, car elle aurait fait de nouveaux efforts pour exécuter le grand projet qu'elle poursuivait depuis trente ans, de réunir le Portugal à l'Espagne, ou du moins d'assurer d'une manière stable l'ascendant de cette dernière puissance et de détruire l'influence des Anglais auxquels elle avait voué une haine implacable. Son esprit était dominé par la préoccupation continuelle de faire prévaloir de nouveau les plans de Philippe II, ce *démon du midi*, dont elle se glorifiait d'être issue.

Elle redoubla de mouvement et d'activité, lorsque le roi éprouva les atteintes de sa dernière maladie. Le décret par lequel ce prince donnait la régence à l'infante Isabelle, jusqu'au moment où la volonté de son légitime héritier serait connue, fut un coup de poignard pour la reine et excita tous ses ressentimens. Voyant le tour que prenaient les affaires, elle résolut de placer sur le trône don Miguel, le plus jeune de ses fils, afin de régner sous son nom. Ce fut alors qu'elle organisa cette formidable opposition aux droits de l'héritier immédiat de la couronne, opposition qui détermina bientôt une guerre civile. La noble cause des idées libérales prévalut dans cette lutte; mais la fatale résolution prise par don Pèdre, de confier la régence à don Miguel, son frère, l'a fait recommencer avec une nouvelle furie. Toutefois, la fatalité qui a pesé sur toute la vie de la reine-mère semble encore la poursuivre. Ce pouvoir, pour lequel elle éprouve une soif inextinguible, fuit de nouveau devant elle, et des résistances s'organisent de toutes parts. Par une

coïncidence singulière, sa fille, l'infante Isabelle, qui, pendant qu'elle était régente, a montré quelque désir de marcher dans les voies légales de l'empereur don Pèdre, a éprouvé tout à coup les atteintes d'un mal cruel qui paraît menacer sa vie. Les rumeurs d'empoisonnement qui avaient couru à l'époque de la dernière maladie de Jean VI, son père, se sont renouvelées, et on se demande avec effroi quelle main a versé le poison; mais il faut avoir des preuves sans réplique pour croire à des crimes si opposés à la douceur de nos nouvelles mœurs.

Le lecteur aura sans doute trouvé quelque désordre dans le récit que nous venons de lui faire. On conçoit que tant d'intrigues, dont les fils se croisent et se confondent, embarrassent la marche de l'historien. Ce mouvement un peu confus est, au reste, un tableau assez fidèle de l'ame ardente, orageuse, qui a combiné tant d'intrigues, et qui a, de cette manière, fixé l'attention générale de l'Europe sur une de ses plus petites divisions politiques.

C'est à tort toutefois que l'on attribuerait exclusivement tous les maux que souffre le Portugal aux intrigues de la reine-mère. En éloignant cette princesse, on neutraliserait sa funeste influence, mais il resterait encore d'autres principes malfaisans à détruire. Ces principes se trouvent dans les prérogatives que les classes privilégiées ont reçues des âges de barbarie et qu'elles n'ont que trop bien conservées, et dans les formes du système administratif et judiciaire de ce malheureux pays. Quelques détails que nous allons donner à cet égard achèveront d'en faire connaître la véritable situation.

L'influence qui y domine est sans contredit celle du clergé : à l'aide de légendes merveilleuses et de prétendus miracles, on avait réussi à livrer tous les droits du peuple à un monarque qui exerçait une autorité absolue, mais soumise au contrôle des prêtres. Les auteurs portugais, dont la plupart étaient des ecclésiastiques, ou qui écrivaient avec les feux de l'inquisition sous les yeux, assurent fièrement que leurs compatriotes sont le peuple le plus religieux du monde, et qu'ils n'ont pas cessé de l'être, depuis Tubal, le petit-fils de Noé, qui fonda Setubal ou Saint-Uves. Les preuves par lesquelles ils appuient cette haute prétention montrent à la fois quelle est l'étendue et la nature de leur piété. Ils prouvent, par exemple, que les Portugais ont toujours été les persécuteurs les plus zélés des infidèles; qu'ils érigèrent la première église dédiée à la vierge Marie, et qu'ils ont été les plus fermes soutiens de son immaculée conception; que leur pays a donné le jour à quatre fondateurs d'ordres monastiques; que leurs rois sont les souverains qui ont fait les plus riches fondations religieuses; que c'est dans le Portugal où on trouve le plus de reliques,

où il est né le plus de saints et où il s'est fait le plus de miracles. Comme, pendant une longue succession de siècles, les Portugais ont fait constamment la guerre aux Maures, et que chaque victoire était commémorée par quelque acte d'une superstition éclatante, ou par une extension des priviléges ecclésiastiques, on conçoit que le pouvoir de l'Église se soit accru avec toutes les additions faites au territoire de la monarchie.

L'aspect du pays et de la société, dans le Portugal, est d'accord avec les peintures qu'en font les écrivains nationaux. Dans les autres états de l'Europe, on ne rencontre de traces du quinzième siècle que dans les mémoires et les écrits contemporains. Dans le Portugal, au contraire, il est encore vivace, et vous le retrouvez avec la plus grande partie de son costume, de ses usages et de ses superstitions. Quant un protestant arrive à Lisbonne, il est tenté de croire que la religion, telle qu'on l'entend dans ce pays, est l'unique occupation de ses habitans, qu'elle absorbe entièrement leur attention, et que le gouvernement est une pure théocratie, Les villes ont toutes quelque chose de monastique; les églises, les monastères, les couvens, en sont les édifices les plus remarquables, et ils occupent les sommités de toutes les hauteurs. Vous êtes éveillé, dès le matin, et assourdi pendant toute la journée par le son des cloches qui annoncent les offices religieux. Si vous circulez dans les rues, vous êtes sûr de rencontrer des processions ou de voir la multitude prosternée devant quelque image populaire. Des moines noirs, blancs ou gris, chaussés ou non, avec ou sans barbe, vous heurtent et vous coudoient sans cesse. Vous entendez les tintemens d'une clochette qui annonce l'approche du saint-sacrement et vous n'apercevez pas encore le dais qui couvre le prêtre, ou les torches de ceux qui l'accompagnent, qu'aussi loin que votre vue s'étend, tout le peuple est prosterné sur le pavé. Vous entrez avec la foule dans l'église, dont les murs sont couverts d'*ex-voto*, et vous voyez que l'office se célèbre simultanément à plusieurs autels, en présence d'un grand nombre de dévots et dévotes, la tête humblement inclinée vers le sol, et murmurant à voix basse leurs prières latines. Les mendians, qui vous assiégent à la porte, réclament votre aumône au nom de la vierge, des saints, des ames du purgatoire; et les bedeaux des différentes paroisses traversent les rues, en demandant la charité avec un tambour, une cornemuse et un Saint-Esprit. Dans les boutiques des orfèvres et des ciriers, vous ne voyez que des crucifix, des saints, des couronnes. Mais ce qui porte le plus de préjudice à la masse de la population, ce sont ces fêtes, ces processions, ces pélerinages, qui interrompent sans cesse ses travaux et qui la

font persévérer dans ses immorales et dispendieuses habitudes d'oisiveté.

Et qu'on ne suppose pas que le nombre, le pouvoir, la richesse des membres du clergé soient moins considérables dans la réalité qu'en apparence. Le jésuite Vieyra dit que de son temps (1670), il y avait dans le Portugal 10,000 moines, 30,000 prêtres séculiers et 15,000 religieuses; en tout 55,000 individus. Mais cette estimation est probablement beaucoup trop faible; car un seul couvent, celui d'Alcobaça, était en quelque sorte une ville tout entière, puisqu'il s'y trouvait 995 moines, sans compter les domestiques. Depuis cette époque, le nombre des membres du clergé a éprouvé une diminution; cependant il est encore beaucoup trop considérable. Nous avons sous les yeux un état statistique dressé par ordre des cortès, et comprenant le nombre des couvens, celui des membres du clergé séculier, et le montant du revenu appartenant à tous les ordres religieux du Portugal. Il résulte de cet état que les couvens montaient, en 1822, à 402; les moines à 5,621; leurs domestiques à 628. Leur revenu, en argent, s'élevait à 607,253 *milreis* (environ 3,750,000 fr.); en froment, à 92,618 *alquieres;* en seigle, à 98,771; en orge, à 17,171; en porcs, à 30,091 £; en bœufs, à 8,632, sans comprendre le riz, le blé de Turquie et plusieurs autres articles. Le vin, suivant l'estimation des pères, s'élevait à 22,181 *almudes;* l'huile, à 3,496: ils avaient en outre 15,000 têtes de volailles, indépendamment de 2,000 poulets. Ce tableau, dressé d'après les renseignemens fournis par les personnes les plus intéressées à cacher le montant réel de leur revenu, aux yeux d'un gouvernement dans lequel ils ne voyaient qu'un spoliateur, est nécessairement fort au dessous de la vérité, et il est probable qu'il serait plus exact, si on en portait le total au double. D'après le même état, le nombre des couvens de femmes est de 132; celui des sœurs de 2,980; et celui des domestiques ou agens de 3,000; leur revenu est de 541,309 *milreis*, en argent; et il est beaucoup plus considérable en grains et autres produits agricoles.

Si, aux ecclésiastiques de toute espèce, dont le nombre n'est pas au dessous de 30,000, nous ajoutons un opulent état-major de dignitaires, consistant en un patriarche, sorte de pape du royaume, trois archevêques, quinze évêques, et environ cinquante prélats ou chefs de congrégations et ordres religieux, nous pourrons nous former une idée de la piété des Portugais. Le revenu total du clergé, calculé d'après le dixième qu'il paie à l'état, s'élèverait à 700,000 £ (17,500,000 fr.); mais il y a lieu de croire qu'il est au moins le double de cette somme. Le clergé du Portugal a toujours réclamé ses dîmes si exactement, que, dans une convention faite entre un des rois de ce pays et le prieur d'un de ses ordres

religieux, il y a une stipulation pour la dîme des poissons qui seraient pris dans le Tage.

Si on considère le grand nombre de membres du clergé et l'énormité de son revenu, on sentira que l'esprit qui l'anime doit avoir une très grande influence sur le sort du Portugal. Malheureusement il serait difficile de trouver des prêtres plus ignorans et de mœurs moins édifiantes. Ceux qui ont quelque intégrité dans le caractère, et quelque foi dans les légendes qu'ils débitent, sont abrutis par les plus honteuses superstitions; les autres, qui ont assez de sens pour apprécier les momeries qu'ils pratiquent, trompent le vulgaire dans des vues égoïstes et sordides. C'est principalement cette dernière portion des ecclésiastiques portugais, qui sont les plus irréconciliables ennemis des connaissances; qui fulminent contre les francs-maçons, tandis qu'ils savent qu'il n'en existe aucune loge dans le royaume; qui crient à bas la charte, prétendant que ses partisans ont conspiré contre le trône, quoique ces derniers soient les amis les plus sincères de l'ordre légitime; qui chantent des *Te Deum* pour célébrer des excès populaires; qui sanctionnent des assassinats par le crucifix, et qui font de la chaire de vérité un moyen de révolte et de trahison. La liberté de la presse est employée dans leurs mains contre elle-même, à maudire les bienfaits de l'instruction, et à exciter les passions de la lie du peuple. Un de ces hommes assurait dernièrement aux fidèles réunis dans une église, que les francs-maçons et les Anglais conspiraient ensemble pour renverser le trône et pour massacrer toute la famille royale. A ces calomnies il ajoutait le blasphème, et il s'écriait que la *résurrection* de leur *ange* (don Miguel), dans le Portugal, était un plus grand miracle que la résurrection de Jésus-Christ lui-même dans la Palestine. Dans un numéro de la *Trompeta Final* (11 avril), un autre de ces pères qualifie de monstres les amis de l'ordre et des lois, et les interpelle comme il suit:

Levez-vous, monstres, et comparaissez au jugement! Le jour fatal est arrivé, dans lequel, appliquant nos lèvres à notre trompette retentissante, nous la ferons résonner dans toute l'étendue du Portugal, pour annoncer le moment où un bras puissant et vengeur arrachera de leurs retraites les plus obscures ces prétendus régénérateurs politiques qui ont ébranlé le trône de leur roi et insulté à la religion de leurs pères. Bientôt ils comparaîtront devant notre ange réparateur (don Miguel), qui les conduira dans un lieu rempli de confusion, où ils expireront dans le désespoir.

Venez monstres, venez au jugement! vous, partisans perfides de l'infâme franc-maçonnerie, qui non seulement avez tenté d'arracher le pouvoir, la grandeur et *la majesté* de l'auguste main qui tient maintenant le sceptre, mais

qui avez aussi cherché à détruire, dans le cœur des fidèles, le sentiment de la religion, et cela pour nous priver plus sûrement du règne miraculeux du meilleur, du plus auguste et du plus aimable des princes.

Qui pourrait croire que, dans les obscurs réduits des francs-maçons, ceux qui les dirigent n'ont d'autre but que d'apprendre aux fidèles à blasphémer leur créateur : aux vassaux, à dégrader leurs princes ; aux fils, à tuer leurs pères ; aux élèves, à assassiner leurs maîtres ; et, qu'en un mot, on fait dans leurs *loges* l'apprentissage de tous les crimes imaginables ? Fuyez, retirez-vous, pères du mensonge, monstres de rébellion, et laissez-nous vivre sous les lois bienfaisantes de notre ange (toujours don Miguel) !

Et vous, misérables (les cortès) ! qui vous appelez les députés, les représentans de la nation, vous n'êtes que des conspirateurs contre le trône et l'autel. Vous avez imposé un joug exécrable à la nation portugaise ; vous vous êtes parjurés envers Dieu ; vous êtes des tigres altérés du sang de la famille royale, des sangsues de l'État, des spoliateurs du trésor ; vous précipitez votre pays dans l'abîme.

Dans vos associations infernales, vous avez corrompu ces soldats qui ont été infidèles à leur roi ; ces ministres qui ont foulé aux pieds les ordres de leur souverain ; ces prêtres qui ont trahi la dignité de leur vocation ; ces banquiers et ces capitalistes qui ont prêté leur argent pour soutenir la révolution, l'impiété et l'anarchie. Criminels francs-maçons ! préparez-vous pour les flammes éternelles, et laissez-nous vivre en paix sous le gouvernement du meilleur et du plus gracieux des princes !

Et vous arbitre suprême des Portugais, voyez sous votre glaive ces misérables qui voulaient vous perdre et abolir le culte du Christ ! Les livres sont ouverts ; les crimes de ces monstres sont incontestables. Réservez, seigneur, votre munificence royale pour ceux qui luttèrent pour vous dans les jours d'épreuve ! Rappelez-vous que, parmi ces tigres, il y en a quelques uns plus criminels que les autres, et de plus dignes de votre vengeance ! Plusieurs ont siégé dans les premières cortès, et ils ont persévéré dans leur obstination jusqu'à présent ; dites-leur : « Fuyez de mon royaume, et laissez-moi vivre en paix avec ceux qui m'aiment et qui m'adorent. »

Il est facile de juger, par cet atroce galimathias, des dispositions du clergé portugais. On peut être certain qu'il s'opposera avec persévérance à tout changement dans l'administration, et à tout développement intellectuel qui tendrait à affaiblir son influence ou à compromettre ses intérêts. Une des causes principales de sa haine contre les cortès de 1820, c'est la loi qu'elles rendirent pour empêcher la réception de nouveaux frères dans les couvens, et pour faire dresser un inventaire exact de ses propriétés, dans le but d'en employer plus tard une partie au service de l'État. Ce projet, que les cortès avaient adopté par des considérations de haute politique, le sera inévitablement, même par le gouvernement arbitraire, s'il réussit à prévaloir, à cause de sa pénurie et des embarras

financiers où il se trouvera. Au fond les moines tirent presque exclusivement leur force et leur influence de leurs grands biens et surtout de leur alliance avec la cour. Les dernières classes du peuple, et même les superstitieux bateliers du Tage, ne manquent jamais l'occasion de faire quelque grossière plaisanterie sur leur oisiveté et leur hypocrisie; et le frère mendiant, quand le soir il revient à son couvent, avec sa besace vide, maudit le jour où l'abolition du Saint-Office ne lui a plus permis d'agiter une torche menaçante sous les yeux de l'incrédule qui le repousse de sa porte.

Il est impossible de parler de la situation du Portugal et des probabilités de son avenir, sans dire quelque chose de sa noblesse, le second ordre de l'État. Peut-être n'existe-t-il aucun pays qui contienne plus de nobles que ce royaume. Quelques uns portent des noms qui se rattachent aux époques les plus glorieuses de son histoire; d'autres ne rappellent par leurs titres que des caprices de cour. Le *fidalgo* portugais est, en général, un être orgueilleux, indolent, insociable, sans instruction et sans principes. La plupart, avec de vastes domaines et un revenu disponible peu considérable, vivent à la fois dans la malpropreté et dans la splendeur, dans quelque coin d'une maison ébauchée ou en ruines, sans livres pour leur instruction ou leur agrément, sans goût pour les arts, sans aucun désir d'éclairer leur esprit, sans possibilité d'exercer l'hospitalité d'une manière décente, livrés au libertinage et à l'amour du jeu. Le fameux marquis de....., dont on voudrait aujourd'hui faire un héros, était dans l'usage de voler les fiches de ses voisins : sa femme lui donnait chaque jour huit ou dix couronnes pour ses menus-plaisirs et pour jouer; quand il gagnait il prenait l'argent, et il refusait de payer quand il avait perdu. Sans importance dans l'état, et sans aucun but honorable d'ambition, les *fidalgos* étaient accoutumés, sous les derniers règnes, à passer leur temps au milieu des vaines formalités de la cour, dans des intrigues subalternes et dans les pratiques d'une ignoble superstition. Leur naissance, après la faveur du monarque, était la chose dont ils tiraient le plus de vanité; et quoiqu'ils fussent sans considération près de ceux qui avaient de la fortune ou quelque talent, ils ne s'alliaient qu'entre eux, et fuyaient le contact des autres classes comme s'il eût été pestilentiel. Le fils cadet d'un comte, qui n'avait pas une obole, épousa dernièrement la fille d'un négociant, qui est la plus riche héritière du Portugal; la mère du jeune homme, qui s'était long-temps opposée à cette union, n'y consentit que lorsqu'on lui représenta que les meilleures familles pouvaient profiter d'une opulence bourgeoise, de même que les meilleures terres s'engraissent par du fumier. Un collége, appelé Collége des Nobles, est

exclusivement consacré à l'éducation de leurs enfans. Il vivent presque tous à Lisbonne, et se produisent sans cesse à la cour, non seulement parce qu'elle est la source de leurs honneurs et de leur frivole importance ; mais aussi parce qu'ils en tirent leurs ressources pécuniaires. Indépendamment des pensions sur le revenu héréditaire de la couronne, les nobles portugais ont, en général, des commanderies dans les trois ordres militaires, dont un a 450 *commandas*, un autre 150, et le troisième 49. Le roi, en qualité de grand-maître, les distribue parmi ceux qu'il veut favoriser. On peut se faire une idée du montant du revenu de ces ordres, quand on sait qu'il y a deux cents ans, celui du premier, l'ordre du Christ, était évalué à 25,000 £ (625,000 f.). La dîme, levée au profit de l'État sur la rente de ces bénéfices, s'élève a 76,000 *milreis*, ce qui, multiplié par dix, ferait 200,000 £ (5,000,000 fr.) ; mais il est probable que cette rente est beaucoup plus considérable. Une classe qui se trouve dans cette situation ne peut pas être long-temps en lutte avec la cour ; et comme elle participe aux immunités et aux priviléges qu'une révolution violente détruirait infailliblement, on conçoit qu'elle ait une horreur instinctive pour toute espèce de changement.

Toutefois il convient d'observer que ce portrait ne peut pas s'appliquer indistinctement à tous les nobles portugais, et qu'il s'en trouve plusieurs parmi eux qui font d'honorables exceptions. Parmi le petit nombre de pairs qui prirent part, l'année précédente, aux débats de la chambre haute, il y en eut quelques uns qui firent preuve de talent et de patriotisme ; et même il n'existe aucune noblesse, en Europe, qui ne dût s'honorer de l'un d'eux, que nous avons connu à Londres, où il réside actuellement. C'est de la cour seule qu'ils tirent leurs moyens d'action, comme on a pu s'en convaincre par la manière dont ils se soumirent, malgré leur répugnance, aux cortès révolutionnaires, de 1820 à 1823, et par leur reconnaissance des changemens qui se sont faits ensuite. La dernière chambre des pairs contenait ceux qui portaient un titre supérieur à celui de vicomte. Comme les nobles portugais ne pouvaient pas tous y être admis, il fallut tirer quelque part une ligne de démarcation ; mais, parmi ceux qui furent exclus, il en est plusieurs que leur influence et leur fortune y auraient fait admettre ensuite. L'essai qu'ils ont fait sous ce nouveau caractère, comme branche de la législature, n'a pas été inutile, en ce qu'il a pu leur donner quelque goût pour une existence plus active et plus honorable que celle à laquelle ils étaient accoutumés, et aussi en signalant à leurs concitoyens, comme points de ralliement, ceux qui se sont distingués par leurs opinions libérales, et qui, par conséquent, ont acquis des droits à la confiance publique. Il est agréable

de voir qu'au milieu de la défection générale de l'ordre, plus de vingt de ses membres ont refusé leur appui à la cour, et n'ont pas voulu souscrire à l'esclavage de leur patrie. Cette noble indépendance autorise quelque espoir au milieu de l'orage qui gronde maintenant sur le Portugal, d'autant plus que d'autres plus timides, mais que les actes de la faction apostolique ont rebutés, ne tarderont pas à se joindre à eux. L'intervention de cette populace, que l'on invite à prendre l'initiative des changemens qu'on veut opérer dans l'ordre de succession à la couronne, doit aussi irriter leur orgueil et éveiller leurs craintes. La reine-mère, qui a tramé le complot, n'a jamais caché son aversion pour ceux qui se distinguaient, dans l'ordre de la noblesse, par un genre de supériorité quelconque; et ses dispositions violentes, trop conformes à celles de son fils, doivent aussi exciter leurs appréhensions. Il serait au fond assez difficile de dire quel est celui des deux qu'ils ont le plus de raisons de craindre.

Nous n'aurions encore qu'une idée imparfaite des différentes classes dont l'action se fait sentir en Portugal, si nous ne citions pas celle des hommes qui sont chargés de l'administration civile et judiciaire. Pour recevoir et pour administrer un petit revenu et les autres branches des services publics, il y a un plus grand nombre d'employés avides, nécessiteux, infidèles, plus de rapines protégées, plus d'indolence et d'irrégularités commises, qu'il n'en faudrait pour ruiner et pour perdre les royaumes les plus étendus et les plus florissans. Chaque branche de l'administration est conduite par une multitude d'individus mal payés et qui s'indemnisent par leurs spoliations. Le Portugal a autant d'officiers-généraux qu'il en faudrait pour commander l'armée de Russie. Ses finances sont régies par un plus grand nombre d'administrateurs et de commis que celles de la Grande-Bretagne. Quant aux juges, il y en a plus d'un cent, rien qu'à Lisbonne. Les plus rétribués n'ont que 300 £ (7,500 fr.) de traitement annuel, et la plupart dépensent au moins 1,000 £ (25,000 fr.), qu'ils se procurent en partie par la plus coupable des corruptions, c'est à dire en vendant la justice au plus offrant et dernier enchérisseur. Tout considéré, cette armée de juges, répandue sur tout le pays, lui est encore plus funeste que ses moines.

Les commis principaux, dans les différens ministères, comme les vieux meubles, font en quelque sorte partie de leur inventaire; il y a une telle confusion dans les affaires que, pour en avoir la clé, les ministres qui se succèdent sont forcés de les garder près d'eux, qu'ils soient intelligens ou ineptes, paresseux ou actifs. Pour donner une idée du grand nombre d'individus employés dans les divers services, il suffira de dire qu'il y a

quatre-vingt-huit personnes dans le département des travaux publics ; qu'à la cour du *supplicao*, à Lisbonne, il y en a cent quatre-vingt-huit, tant juges que commis et autres officiers ; qu'on en compte cinquante-un à la cour suprême d'appel, et quarante-neuf dans l'administration des affaires des ordres de chevalerie ; qu'à la cour suprême d'Oporto, il y a un chancelier, cinquante-huit juges et vingt-trois autres officiers, en tout quatre-vingt-deux personnes ; que la douane de Lisbonne a quatre-vingt-dix-neuf employés, et l'administration des tabacs, trente de plus. Le ministère de la guerre et celui de l'intérieur ont, relativement aux affaires dont ils sont chargés, un personnel encore plus considérable ; mais cet abus est poussé beaucoup plus loin dans l'administration des finances. Dans les trente-six bureaux chargés de la recette et de la gestion d'un revenu de moins de deux millions st. (50,000,000 fr.), nous avons compté 1,840 personnes employées sous les titres divers de présidens, de conseillers, de *desembargadores*, de secrétaires, etc. ! Dans le seul bureau du trésor, il y a huit cents individus touchant des traitemens ou des pensions ; et quoique les sommes reçues par chacun d'eux soient assez faibles, elles forment cependant un total de 273,754 *mil-reis* (2,000,000 fr.).

Cette armée immense d'employés s'attache, comme de la vermine, au corps malade de l'état, avec une tenacité proportionnée à sa corruption, bien convaincue que la réforme, en guérissant ses plaies, la priverait de la nourriture dont elle s'alimente. Parmi ces employés, il existe cependant des exceptions honorables et assez nombreuses. La moitié des membres de la dernière chambre, qui se distinguèrent dans le parti libéral, appartenaient à cette classe ; et les journaux de la même couleur, qui se sont établis dans ces dernières années, sont la propriété d'employés subalternes de l'administration.

Après une longue succession d'administrateurs inhabiles, et les convulsions politiques qui ont troublé le Portugal en dernier lieu, lorsque les classes supérieures sont dans l'état d'abjection que nous venons de décrire, on conçoit que les ressources publiques et particulières de la nation soient presque entièrement détruites, et que l'industrie y languisse presqu'au même degré qu'en Espagne. Entièrement étrangers aux sciences et aux arts, soumis aux vexations les plus arbitraires, les Portugais ne peuvent faire aucun effort soutenu pour améliorer leur triste position. Le malheureux cultivateur, par les exactions des dîmes, par des taxes oppressives et par les services féodaux, dans l'impossibilité de trouver un marché pour ses produits, par suite du manque de routes et de moyens de transports, est condamné à la pauvreté la plus abjecte.

Vos yeux ne voient partout que la misère, la malpropreté et des mendians. Le commerce languit au milieu des obstacles fiscaux qui gênent sa marche ; et l'esprit d'entreprise n'ose prendre son essor, là où la propriété est sans garanties, et où la justice se vend au lieu de s'administrer. Rien au fond n'est plus déplorable que la situation de ce royaume ; et si les deux fils de Jean VI doivent un jour en venir aux mains pour cette triste couronne, ainsi que les deux frères chantés par la muse de Stace, on pourra dire de don Pèdre et de don Miguel, comme d'Etéocle et de Polynice :

Nuda potestas
Armavit fratres ; pugna est de paupere regno.

Dépouillée de presque toutes ses possessions découvertes par le génie de ses navigateurs et conquises par la valeur de ses soldats, avant qu'elle fût courbée sous le double joug de l'inquisition et des jésuites, la cour de Lisbonne est réduite aujourd'hui à la petite bande de terre qu'elle occupait, lorsque Alexandre VI n'avait pas encore partagé entre elle et l'Espagne les régions inconnues du Nouveau-Monde. Son crédit est nul, et son revenu ne lui permet pas de supporter la moitié des frais de ses établissemens. Il résulte du budjet que le dernier ministre des finances avait laborieusement préparé, pour être mis sous les yeux des cortès, la veille même de leur dissolution, que la dépense annuelle ordinaire est calculée sur le pied de 10,286,118 *milreis* (environ 63,750,000 fr.), et que le revenu ordinaire est seulement de 6,400,710 *milreis* (40,000,000 fr.), absorbé en grande partie par les voies et moyens du trésor ; que le déficit s'élève par conséquent à près de 24,000,000 fr. qu'il faudra que le gouvernement se procure par des emprunts, sans quoi le traitement de ses fonctionnaires ne pourra pas être payé ; que le papier monnaie déjà en circulation s'élève à 6,000 *contos de reis*, ou à environ 37,000,000 f. ; que la dette publique fondée et non fondée est de 250,000,000 fr. ; et que, par suite de l'ensemble de cet état de choses, la dépense de l'année courante devra être de 100,000,000 fr., c'est-à-dire plus du double du revenu ordinaire. Sous le gouvernement absolu on ne put jamais parvenir à créer une banque ; mais, sous l'empire de la charte donnée par don Pèdre, on en a établi une qui a prospéré jusqu'à la fin de l'année précédente. Elle fut sanctionnée par une loi du 31 décembre 1821 ; son capital était limité à 10,000 actions de 500 *milreis* chacune, mais les souscriptions ne s'élevèrent pas à plus de douze à treize millions de francs. Dans le cours d'une existence de six années, ce faible établissement a avancé au gouvernement environ 10,000,000 *milreis*, ou quatre fois le montant

de son capital. Faut-il s'étonner, après cela, qu'il ait été obligé de suspendre ses paiemens, et qu'il n'y ait guère d'espoir de le voir recommencer ses opérations. Les actionnaires sont d'ailleurs, en général, des libéraux peu disposés à avancer leur argent pour soutenir un gouvernement qui les dénonce, chaque jour, comme des jacobins, des francs-maçons et des spoliateurs.

Quel doit être le résultat immédiat de la conduite de don Miguel, et quelles en seront les conséquences plus éloignées? Il est maintenant sans relations diplomatiques avec le reste de l'Europe; les princes alliés de don Pèdre n'ont pas voulu avoir l'air d'autoriser l'usurpation de ses droits. Le commerce du Portugal sera encore plus languissant; les finances de l'état plus embarrassées. Don Miguel ne pourra, par conséquent, ni entretenir son armée, ni satisfaire ses avides partisans; et si l'empereur, son frère, lui déclare la guerre, nul doute que les troupes qui lui restent encore ne l'abandonnent. Il sentira alors qu'il n'est que le chef d'une faction et non pas le souverain d'un royaume; que l'affection des moines n'est qu'une compensation fort insuffisante de la confiance publique; que les *vivat* et les feux de joie des couvens ne peuvent le protéger contre les malédictions du commerce et de l'industrie. Si l'empereur le signalait comme un usurpateur, s'il envoyait sa fille aux Açores ou à Madère, et s'il créait une régence en son nom, composée de nobles portuguais, il est probable que l'insensé, qui s'attribue de son autorité propre le pouvoir royal qu'il dégrade et qu'il compromet, serait abandonné de tout le monde, et qu'il succomberait de suite et sans lutte. Au surplus, selon toute apparence, l'insurrection d'Oporto suffira pour le culbuter.

Cette grotesque convocation des états du royaume, reproduction ridicule d'une vieillerie sans application possible, ne le fera pas sortir de ses embarras; elle ne justifiera pas sa perfidie envers son frère, et ne réconciliera pas l'Europe avec son usurpation. C'est comme si le pape voulait substituer le sénat de Romulus au consistoire, ou que le roi d'Angleterre en appelât des deux chambres du parlement, aux barons de Runnymède. Les cortès de Lamégo, dans quelque costume et sous quelque appareil qu'elles se présentent, n'exciteront que la dérision générale. L'assemblée célèbre qui, dans le douzième siècle, posa les bases de la loi fondamentale de la monarchie portugaise, ne fut pas convoquée pour détruire les droits du peuple, mais pour assurer l'indépendance nationale; elle ne sanctionna pas l'usurpation, mais elle confirma un titre décerné par la victoire sur le champ de bataille, et pour lequel il n'existait aucun compétiteur. Le brave Alfonzo Henriques, un des princes les plus entreprenans dont l'histoire ait gardé le souvenir, avait été salué du titre

de souverain d'un royaume qu'il avait gagné par son épée, avant que les grands de l'état se fussent réunis à Lamégo pour le reconnaître ; il avait été élevé sur le pavois ; il avait entendu le peuple et les soldats s'écrier d'une voix unanime :

Real-real
Por Alfonzo, alto rei de Portugal.

avant que les nobles et les évèques eussent dit, en présence des états : *Volumus Alphonsum esse nostrum regem.* Il serait possible que son faible et imprudent imitateur, persistant dans ce coupable et ridicule travestissement d'une solennité auguste, montât sur un échafaud au lieu de monter sur un trône. Espérons que de sages conseils et les résistances qui s'organisent de toutes parts le détermineront enfin à sortir des voies dans lesquelles il s'est engagé, et qu'il ne cherchera pas plus long-temps à arrêter l'élan d'une nation généreuse, dont un gouvernement déplorable a comprimé le ressort pendant deux siècles, sans toutefois pouvoir le briser. Encore aujourd'hui, la postérité des Gama, des Albuquerque et de tant d'autres héros, se rappelle avec un orgueil de bon augure les temps glorieux où ses ancêtres marchaient à la conquête de l'Inde avec quelques matelots, jetaient des colonies sur le double rivage de l'Afrique, et posaient dans le Nouveau-Monde, les bases d'un empire immense. (*London Observer.*)

Voyages.

EXCURSION A JÉRUSALEM.

Je passai en 18.. plusieurs semaines à Jérusalem : mon intention n'était pas d'abord d'y rester aussi long-temps ; mais l'approche des fêtes de Pâques, qui est l'époque des saturnales de la ville sainte, excita ma curiosité déja fort éveillée par les étranges cérémonies qui avaient lieu tous les jours pour l'édification des fidèles. Que n'eussé-je pas donné pour avoir l'enthousiasme des Villehardouin et des Joinville, ou bien un

peu de la ferveur poétique de M. Châteaubriand ! Malheureusement nous vivons dans un temps d'incrédulité et d'examen, et, je l'avoue, je ne suis pas sans quelques doutes sur la bonne cause des croisés.

Je parcourus tous les environs, prenant le Tasse pour guide ; mais dans une disposition d'esprit qui, je le crains bien, aurait paru peu édifiante à Pierre l'Ermite. Je n'ose pas parler de la géographie, car je craindrais de tomber dans les damnables hérésies du docteur Clarke. La ville moderne est, je le suppose, une descendante de l'ancienne (mais non en ligne directe) : elle ressemble à toute autre chose qu'à la reine des nations ; tout en elle annonce la désolation et son veuvage éternel. Du côté du désert le premier aspect en est assez imposant, mais plus on approche, et moins elle répond à l'idée qu'on s'en était faite. Elle est construite sur l'inclinaison des quatre collines, et les vallées intermédiaires ont presque la forme d'un parallélogramme. M. de Châteaubriand compare ses maisons à des tombeaux, et dit qu'il fut presque effrayé par les figures de diables noirs et bleus dont elles étaient couvertes : il est vrai que leur forme basse et carrée a quelque chose de sépulcral ; quant aux peintures dont il parle elles ont disparu depuis long-temps, et un bon chrétien peut maintenant les considérer sans épouvante.

J'étais logé au couvent des franciscains, qui est presque regardé comme un palais à Jérusalem : les appartemens cependant en sont obscurs et peu agréables ; mais ce n'est pas en buvant de l'excellent vin de Bethléem, sur une belle terrasse pavée, qu'un pélerin anglais avait le droit de se plaindre. De ce point, le plus élevé de la ville, l'œil domine sur toutes les scènes remarquables de l'Ancien et du Nouveau-Testament ; et là, comme en Grèce, le voyageur est frappé de l'étroite dimension des villes et des états dont la célébrité a survécu à tant de siècles.

Les murs sont une véritable construction turque, c'est-à-dire une longue et fastueuse étendue de matériaux entassés sans aucune utilité réelle. Quelques pièces d'artillerie mettraient l'héritage du roi-prophète dans un plus grand danger qu'une centaine de Godefroys de Bouillon à ses portes. Cependant ces murs suffisent pour repousser la lance du bédouin, et rien dans ce moment ne fait présager une onzième croisade.

Les environs sont froids et stériles, et l'Idumée, qui autrefois avait une palme pour emblème, ne possède plus que quelques rares palmiers ; les cèdres dont elle s'enorgueillisait ont également disparu, et le mont des Oliviers par ses nombreuses plantations, justifie seul l'exactitude de son ancien nom.

Les habitans sont un mélange de tous les peuples et de toutes les religions, juifs, musulmans, chrétiens de vingt sectes différentes. Les juifs trafiquent indifféremment avec tous; quant aux chrétiens, ils sont exclusivement occupés de querelles et de discussions avec leurs frères; le tout pour le plus grand bien de leur ame.

Pendant mon séjour dans la cité sainte, car le nom de Jérusalem n'est jamais prononcé ici, j'abandonnais à mes compagnons le plaisir de visiter toutes les grottes naturelles qu'ils pouvaient rencontrer, au risque de se refroidir et d'y gagner la fièvre; mes courses avaient un autre but: je trouvais, dans l'observation des mœurs et des coutumes des habitans, de quoi m'instruire et m'amuser à la fois. Lorsque la matinée était pluvieuse je restais au couvent, où je recevais habituellement la visite du père gardien, qui chaque fois ne manquait pas de me renouveler ses plaintes sur les exactions commises par les musulmans. « Elles sont telles, me disait-il, qu'elles feraient soulever d'indignation les pierres d'une ville chrétienne.» Puis il regrettait le temps glorieux des Baudoin et des Godefroy, et finissait par déplorer l'exil auquel ses compagnons et lui s'étaient condamnés par amour pour leurs frères, et qu'ils subissaient dans le couvent le plus *comfortable* de l'Orient.

Je ne sympathisais que faiblement à ses infortunes, mais je lui faisais espérer que le moment n'était pas éloigné où l'Espagne se débarrasserait de ses cortès, rétablirait l'inquisition, et leur tiendrait compte de tant de souffrances. Un sort si triste ne les empêchait pas de finir leur soirée aussi gaîment que s'ils avaient passé leur journée à Rome, sauf à recommencer le lendemain de nouvelles lamentations.

Lorsque le temps était beau je dirigeais souvent mes courses dans les environs du couvent grec, rival orgueilleux et redoutable pour les monastères latins, avec lesquels il est en guerre déclarée. En arrivant dans la ville par la porte de Jaffa, le premier objet qui frappe la vue des pélerins est le *papas* veillant avec une tendre sollicitude à l'entrée de son monastère pour empêcher que ses brebis ne s'égarent: sa barbe négligée, ses joues pâles et amincies, annoncent la pénitence et la prière, il est impossible aux pélerins de ne pas se sentir attirés par ses regards pénétrans, qui semblent déjà compter ceux qui doivent augmenter les rangs de l'orthodoxie. Le centre du monastère est occupé par une grande cour destinée à la réception des hadjis; rien ne donne une idée plus juste d'un caravansérail que le mouvement et le bruit qui y règnent sans cesse. Là, des chameaux avec leurs caparaçons rouge et leurs bruyantes clochettes; plus loin, des Russes couverts de fourrures se disputaient avec des Levantins et des Maniotes auxjambes nues : c'était à qui troublerait

avec le plus de violence, la paix et la tranquillité d'un lieu destiné à la méditation et la prière. En apprenant que j'étais Anglais, le papas s'offrit à me conduire dans l'intérieur du couvent, espérant sans doute que je lui rapporterais autant que dix pélerins. J'ai éprouvé plus d'une fois, dans le cours de mes voyages, les inconvéniens de notre réputation de richesse et de générosité. Cette haute renommée, que nous n'osons pas trop démentir, nous constitue dans des dépenses plus fortes que de raison. C'est, il faut l'avouer, un triste privilége que celui de voyager à plus grands frais que les autres. Le papas me parla aussi des exactions commises par les Turcs, et regretta de ne pas être placé, comme ses compatriotes ioniens, sous la protection de l'Angleterre; il ignorait probablement que plusieurs de ses frères de Saint-Maure avaient été pendus pour avoir eu l'insolence d'hésiter un moment entre le gouvernement d'Ali-Pacha et celui du roi Tome (1).

Au moment de mon arrivée à Jérusalem on parlait encore d'une aventure fort peu édifiante, qui avait fait éclater toute l'animosité qui règne entre les prêtres latins et les papas grecs. Depuis le temps des croisades les Latins avaient seuls le droit d'encenser les lieux consacrés dans l'intérieur du Saint-Sépulcre, cérémonie qui se renouvelait tous les jours de l'année avec la plus scrupuleuse exactitude. Pendant long-temps les Grecs avaient été obligés de se soumettre à ce qu'ils regardaient comme une humiliation; cependant à la longue, des innovations furent tentées par la dévotion ardente de quelques nouveaux caloyers : les empiétemens s'accrurent par degré; on n'en tint pas compte tant qu'il ne s'agit que des avant-postes; mais bientôt les encensoirs ennemis envahirent l'une après l'autre toutes les chapelles, et une vedette latine, placée dans un petit couvent près du Saint-Sépulcre, jugea enfin nécessaire d'en donner connaissance à ses supérieurs. Un manifeste fut publié sur-le-champ; et, après une longue série d'escarmouches, les droits de chaque secte furent enfin réglés : il fut convenu qu'elles auraient tour à tour la faculté d'encenser dans le lieu saint, pourvu que la fumée de l'une ne se mêlât pas avec celle de l'autre. Malheureusement la paix dura peu : le bruit se répandit bientôt que les Grecs avaient formé une conspiration afin d'encenser le sépulcre par surprise. Le 1er mai est une très grande fête pour les habitans de Jérusalem; mais pour un moine du Saint-Sépulcre c'est la plus grande de toutes les solennités. Les Latins la célébrèrent avec une pompe et un éclat extraordinaires, et témoignèrent leur respect particulier pour la chapelle de Sainte-Hélène en y faisant

(1) Sobriquet donné à sir Thomas Maitland, gouverneur des Iles-Ioniennes.

une immense consommation d'encens. Soit hasard ou intention, les Grecs arrivèrent au moment où les Latins célébraient leur office en se reposant avec confiance sur la foi des traités : l'hymne était à peine terminée, lorsqu'ils entendirent à quelque distance le chœur nasal de leurs adversaires ; bientôt ils aperçurent les papas qui descendaient lentement les marches de la chapelle avec des encensoirs d'où s'échappaient une épaisse fumée. Les Latins, transportés de colère, se rappellent que Baudoin avait occupé le trône de Constantinople : ils se lèvent en masse ; les encensoirs se choquent, les cendres et les charbons enflammés se répandent de tous côtés, et d'épais nuages de vapeurs enveloppent les combattans dans une sombre et lugubre obscurité. Pendant quelque temps la victoire resta indécise ; mais d'énormes bâtons, cachés sous les amples draperies des Grecs, mirent les Latins dans une déroute complète. On remarqua avec étonnement, que depuis cette époque ils n'élevèrent plus aucun doute sur les droits de leurs adversaires ; ce que le monde entier n'aurait pu gagner par la logique la plus péremptoire fut obtenu par l'éloquence plus énergique de quelques coups de bâtons.

Les Arméniens forment une troisième classe de chrétiens ; leur secte est une sorte de mélange qui sert de lien entre les deux premières et les musulmans. Vivant sous un ciel de feu, et au milieu de cinq ou six églises militantes, il semble difficile qu'ils puissent conserver la paix ; mais l'or et l'excellent tabac dont ils sont abondamment pourvus les font rechercher de tous les partis, qui souvent même réclament leur appui ; et dans ces occasions on ne manque jamais de leur insinuer, que s'ils le voulaient tout espoir de salut ne serait pas perdu pour eux. Autour de ces grandes puissances il s'en groupe plusieurs autres d'un ordre inférieur, et qui se rapprochent plus ou moins des Grecs ou des Arméniens, tels que les Coptes, les Abyssiniens, les Nestoriens, etc. Les Latins sont presque seuls, et ne comptent pour auxiliaires que les maronites du mont Liban. Aux fêtes de Pâques on s'aperçoit de l'effrayante disparité qui existe entre les deux églises, et si les Grecs n'étaient pas assujétis à la salutaire correction des Turcs, l'église latine, malgré la double protection des ambassadeurs de France et d'Espagne à Constantinople, n'aurait pu se maintenir. Son existence est le plus grand miracle dont j'aie été témoin à Jérusalem, et il n'y a sans doute, après le pape, aucune tête couronnée pour laquelle le clergé latin chante le *Domine salvum* avec autant de dévotion que pour le sultan Mahmoud, par la grace de Dieu, défenseur de la foi !

Avec de tels élémens de discordes on doit présumer que j'attendais le moment des fêtes de Pâques avec une grande curiosité. La ville commen-

çait à se remplir, les boutiques et les bazars étaient encombrés de monde; mais le centre d'attraction était la grande plate-forme en avant du Saint Sépulcre. Là étaient exposées toutes les pieuses marchandises destinées à être vendues aux pélerins; des chapelets de la Mecque, des images de Bethléem, des croix en bitume de la mer Morte, excitaient l'admiration et attiraient l'argent des fidèles. Chaque jour des caravanes arrivaient de toutes les parties de l'orient; les hadjis (1) couvraient les routes; les chameaux de Damas, et les chevaux des bedouins avec leurs cavaliers courbés sur la selle traversaient le désert dans toutes les directions; des femmes bethleémites, montées sur des ânes d'Hébron, et vêtues de longues robes blanches à bordures rouges, me parurent aussi belles et aussi coquettes que si elles étaient réellement, comme elles s'en vantent, les descendantes des chevaliers croisés. Des moines, des soldats, des mendians se poussaient, se heurtaient, et offraient une scène de confusion impossible à décrire. Dans l'intention de maintenir l'ordre au milieu de cette foule, le pacha campait avec cinq mille hommes en dehors des murs, et profitait de cette occasion pour lever de nouveaux impôts.

Les cérémonies de la pâque latine n'ont rien de nouveau pour un voyageur qui a visité l'Italie; mais l'église, éclairée comme elle l'était la veille du jour de la résurrection, produit un puissant effet sur les imaginations le moins susceptibles d'en éprouver. Il serait difficile de voir un spectacle plus imposant que son dôme obscur, ses lourdes balustres, et le luxe bizarre de son architecture orientale. Mais la pâque des Grecs est le spectacle principal, le but de tous les pélerinages; rien de plus extraordinaire que le bruit et le mouvement qui accompagnent cette solennité: je ne sais pas si les prêtres de Baal eux-mêmes étaient animés d'un esprit de dévotion aussi fougueux et aussi turbulent. Le samedi est le jour le plus important de la semaine; c'est celui où s'accomplit le miracle annuel du Saint-Feu.

Nous quittâmes notre couvent par une belle matinée d'avril, et accompagnés de nos janissaires, de drogmans, de soldats et de domestiques, tous en grande tenue, nous nous dirigeâmes vers le Saint-Sépulcre. Dans quelques minutes nous atteignîmes l'entrée principale, et nous trouvâmes un officier turc assis sur la plate-forme, qui faisait payer aux pélerins le droit ordinaire. Après de pénibles efforts pour traverser l'église nous parvînmes enfin à la galerie des Latins: avant d'y arriver il fallut traverser un long passage obscur, où se passaient des scènes qui auraient

(1) C'est ainsi qu'on nomme les pélerins musulmans qui vont visiter les lieux consacrés par leur culte.

défié l'imagination d'un Téniers ou d'un Calot. Les pélerins étaient enfermés depuis trois jours dans cet espace étroit, sans aucune distinction de sexe ni d'âge, et le lecteur peut facilement s'imaginer les résultats scandaleux d'un pareil acte de piété. Quelques uns, enveloppés dans leurs capotes blanches, étaient couchés et endormis sur la terre; d'autres se disputaient avec acharnement sur quelques points frivoles de leurs pratiques religieuses : j'en vis aussi dans le voisinage du sanctuaire, qui satisfaisaient aux besoins les plus dégoûtans de la nature. On vendait des provisions dans l'intérieur même du temple, qui au premier aspect ressemblait bien plus à une prison pour dettes qu'à une église.

Tout le tour du bâtiment semblait pavé de têtes vivantes, du milieu desquelles s'élevait la chapelle du Saint-Sépulcre, décorée avec une magnificence bizarre. Un passage circulaire, de trois pieds de large, avait été réservé pour faciliter les principales cérémonies. Plusieurs troupes de pélerins exécutaient tour à tour des danses, des courses et diverses sortes d'exercices : le grand objet d'émulation, le comble de la piété, me parut être d'accomplir dans un temps donné le plus grand nombre de ces étranges cérémonies. Une première bande, conduite par son papas, s'arrêtait pour réciter en commun une courte prière, s'élançait ensuite avec vigueur et commençait des courses accompagnées des cris et des gestes les plus burlesques : une seconde troupe la suivit, puis une troisième, une quatrième, etc., jusqu'au moment où tous les fidèles se confondirent dans un mouvement circulaire qu'ils exécutaient avec une incroyable rapidité. Il me semblait que j'étais suspendu au dessus d'un des cercles de l'enfer du Dante : tous les rangs étaient confondus, et lorsque la fatigue obligeait quelques uns de ces fanatiques de céder la place à d'autres, ils formaient une espèce de phalange pour se rendre à l'église grecque, qui est dans le voisinage immédiat du Saint-Sépulcre. Pendant la route la rencontre de plusieurs de ces bandes donnait lieu à de nouveaux désordres; mais ce fut au moment de l'invocation que la piété des fidèles devint une véritable frénésie. D'effrayans *Kyrie eleison* étaient hurlés par la multitude dans toutes les langues connues. Bientôt après, les pélerins commencèrent à s'arracher leurs vêtemens, et le pavé fut à l'instant couvert de bonnets, de chemises et de manteaux, puis ils firent un appel au saint feu, le suppliant avec des yeux étincelans et des joues ardentes de descendre sur eux pour les sauver tous; mais, semblables aux adorateurs de Baal, ils appelèrent en vain : le moment n'était pas encore venu.

L'arrivée d'un renfort de Coptes fut accueillie par les plus vives acclamations, auxquelles se joignait le bruit des tambours et des cymbales

des Abyssiniens; ils furent suivis d'une troupe d'Arabes, la poitrine nue, la figure basanée et farouche, et dont les cris sauvages ajoutaient encore à l'enthousiasme général. Le tumulte alla ainsi en augmentant, depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, heure où le gouverneur turc, prenant enfin compassion de la multitude, entra avec sa suite et vint s'asseoir à côté du cadi, dans la partie la plus éloignée de la galerie latine. Dès que son turban parut au dessus de la balustrade, chacun comprit que le ciel s'était attendri : la joie brilla sur toutes les figures, et tout le monde fut prêt à attester le miracle.

La foule, devenue excessive, s'élançait avec tant de force vers l'entrée du Saint-Sépulcre, que les tobjis turcs, munis de leurs longs fouets, ouvrirent avec peine un passage à celui qui avait obtenu le droit d'avoir la première étincelle du feu sacré. Le cadi, d'après l'ordre du gouverneur, donna le signal avec sa baguette, et on commença la dernière litanie. Les papas, précédés de cierges et de bannières, portant de riches dalmatiques et suivis par leur archevêque, firent plusieurs fois le tour du Saint-Sépulcre ; chaque fois ils étaient encensés par les acolytes, et un nuage de fumée les déroba bientôt à nos regards. Cette procession était accompagnée d'un mauvais chant nasal et discord, sans intonation, si tremblant et si faible que nous pouvions à peine l'entendre au milieu des rugissemens de la foule qui nous entourait. Le rituel préliminaire étant terminé, l'archevêque se revêtit de sa chape et de sa mitre, jeta un coup d'œil au cadi, brisa le sceau et entra dans l'intérieur de la chapelle. Un profond silence accompagna ce moment d'attente : l'inquiétude paraissait extrême, mais seulement parmi les pélerins, car ceux qui connaissent le charlatanisme des prêtres grecs avaient déjà vu le miracle dans la contenance du gouverneur.

Après quelques minutes d'attente, la personne placée à l'entrée du Saint-Sépulcre en sortit avec une torche enflammée, et en peu d'instans le feu sacré se communiqua dans toute l'église et jusqu'aux chapelles les plus éloignées qui appartiennent aux Coptes. Il est impossible de décrire la scène qui suivit : environ huit mille pélerins étaient renfermés dans l'église ; un cri universel, instantané, se fit entendre parmi toute cette congrégation : le ciel avait manifesté sa puissance, le miracle était sans appel. De tous côtés on se serrait les mains, et la joie la plus vive brillait sur toutes les figures. L'archevêque sortit du Saint-Sépulcre, et à peine avait-il franchi le seuil, qu'il fut porté en triomphe par quatre papas, tenant à la main des torches enflammées qu'ils agitaient de toutes parts aux yeux du peuple ravi. J'admirai cette dernière partie de la cérémonie : elle me donnait de nouvelles idées sur les faciles expédiens avec lesquels on

peut propager une religion, et je ne pus m'empêcher de regarder le gouverneur afin de juger s'il partageait mon opinion; mais il conservait toute sa dignité et tout son calme musulman, se réservant sans doute à la première visite de l'archevêque, de se féliciter de leur mutuel succès.

Le saint feu était parvenu aux galeries éloignées où étaient assises les dames arméniennes; elles écartèrent leurs voiles blancs, baisèrent le flambeau sacré, et prononcèrent une courte oraison en faveur de leur secte. Le bruit continuait toujours : les prières mêlées de cris de joie et d'actions de graces ressemblaient à des imprécations; les femmes agitaient des torches ardentes au dessus de leur poitrine nue; des pélerins brûlaient un coin du drap destiné à les ensevelir, persuadés que cela leur procurerait un sommeil paisible après leur mort, et les préserverait de la visite des vampires. Les Turcs, cependant, commencèrent à penser que les infidèles avaient assez du miracle pour une année, et, sans écouter les plaintes ni les reproches, ils reprirent leurs fouets et chassèrent devant eux cette multitude frénétique. Une nouvelle scène de désordre accompagna la sortie du temple; des cris, des réclamations retentissaient de toutes parts, et pendant long-temps le Saint-Sépulcre offrit un spectacle aussi difficile à peindre qu'à imaginer.

Telle est la solennité du Saint-Feu. J'abandonne à l'esprit pénétrant de mes lecteurs les conjectures d'un incrédule sur la réalité du miracle : il est reconnu qu'à Jérusalem même il n'est pas admis sans opposition. J'interrogeai à cet égard un respectable Vénitien, qui croyait à tous les miracles pourvu qu'ils ne fussent pas grecs, et qui n'aurait rien eu à opposer à celui du Saint-Feu, si la scène s'était passée à Rome, ou si elle eût été l'œuvre du gardien des Franciscains. Il haussa les épaules, prit du tabac d'un air capable, et, avec un sourire de commisération sur la faiblesse et la crédulité des Grecs, il me répondit : « *Povera gente!* là où un papas est instituteur, on ne peut compter sur des disciples éclairés. »

Les Turcs protégent cette cérémonie et pensent qu'elle doit être encouragée pour la plus grande gloire du prophète, car elle est fort lucrative pour Saali-Pacha et ses nombreux agens. Que seraient les fêtes de Pâques sans le Saint-Feu? et que deviendraient les Turcs sans fêtes de Pâques? Quant aux Grecs, ils ne s'inquiètent pas de l'origine du miracle; qu'il vienne d'un archevêque ou d'un mouselim, peu importe : il leur donne le pas sur les Latins, et, pour la seconde fois, Jacob triomphe d'Esaü.

Je revins chez moi dans une disposition d'esprit plus sérieuse que je ne m'y étais attendu. Les dévôts du Saint-Feu, me demandais-je, sont-ils plus absurdes que les derviches dansans et hurlans à Constantinople; que

les nourrices de saint Janvier à Naples ; que les disciples de Jeanne Southcott en Angleterre ? la déraison des hommes est partout la même, il n'y a que le mode de ses folies qui diffère.

(*New Monthly Magazine.*)

Statistique.

—

NOUVEAUX DÉTAILS SUR LES PROVINCES DE LA TURQUIE, MENACÉES PAR LES RUSSES.

Dans notre précédent numéro, nous avons donné des renseignemens statistiques sur les provinces de la Turquie immédiatement menacées par les Russes. La faveur avec laquelle ils ont été accueillis nous détermine à en publier de nouveaux qui nous paraissent encore présenter un plus haut degré d'intérêt. On ne saurait environner de trop de lumières les événemens qui se préparent dans le Levant, événemens qui peuvent être si importans par leurs conséquences immédiates, et qui le seront encore davantage par leurs conséquences plus éloignées! Chose singulière, que la révolte de quelques peuplades grecques, albanaises ou slavonnes, contre les pachas ou les beys qui les opprimaient, puisse déterminer de nouveaux et terribles chocs entre les grands corps politiques de l'Occident ! Aujourd'hui les orages de la Grèce commencent à retentir violemment dans les contrées hyperborées, jetées à l'autre extrémité de l'Europe. L'Angleterre s'alarme de leurs suites probables, et la Suède espère, dit-on, en profiter pour assurer l'hérédité de sa nouvelle dynastie, et peut-être pour reprendre la Finlande aux Russes. Évidemment la campagne de ceux-ci contre les Turcs commence mal, et ils retombent dans les fautes qui ont rendu si insignifians les résultats des campagnes précédentes ; c'est la lenteur de leurs mouvemens qui en a toujours compromis le succès. Constantinople semble devoir être le prix d'un heureux coup de main : aussi une armée d'invasion ne saurait s'y porter trop vite. A peine le pays pourrait-il la nourrir pendant une

marche rapide, et les généraux russes ont le tort de faire stationner les troupes qu'ils commandent pendant des semaines entières sur les mêmes points dont ils dévorent toutes les ressources. Il en résulte que la force numérique de ces troupes devient pour eux un obstacle et un embarras de plus. S'ils persévèrent dans le même système, il ne serait pas impossible qu'après avoir rougi par d'inutiles combats les eaux du Danube, ils fussent obligés de reculer pour aller chercher des vivres qu'ils n'auraient pas su se procurer en marchant en avant. Cette allure si lente, si circonspecte, est faite pour nous surprendre après nos glorieuses et dernières campagnes, où la victoire semblait plutôt être le fruit d'une illumination soudaine du génie, que de la puissance des forces matérielles dont il disposait. Il est incontestable que, dans ce moment, ce n'est pas le génie qui donne l'impulsion à l'armée russe; car elle serait plus vive et plus hardie.

Au surplus, la diplomatie espère encore, dit-on, arrêter les mouvemens des Russes. On désarmerait la cour de Pétersbourg, en déterminant le divan à lui céder quelques ports qu'elle convoite sur la Mer Noire, et qui sont nécessaires à la sûreté du commerce qu'elle y fait; en rasant les forteresses du Bosphore et celles de l'Hellespont, ou bien en les faisant occuper par des garnisons mixtes, comme Luxembourg et Mayence. Reste à savoir si les Turcs consentiront à ces sacrifices, dans l'espoir d'échapper à une lutte qu'ils ne feraient que reculer, et qui serait d'autant plus inévitable qu'ils auraient moins de moyens de la soutenir. Leur situation dans cette lutte décisive serait à peu près la même que celle des Grecs sous le dernier des Constantins, quand les Osmanlis les entouraient de toutes parts, et qu'ils occupaient toutes les avenues de Constantinople.

Les observations que l'on va lire sont dues à M. Ward, chapelain de l'ambassade anglaise à Constantinople. Il vient de publier la relation de son voyage dans le Levant. C'est un esprit judicieux qui a su habilement mettre à profit, pour observer, les avantages de sa situation personnelle. Il est revenu en Angleterre, en prenant, mais en sens inverse, la route par laquelle les Russes s'avancent aujourd'hui dans l'empire ottoman. C'est aussi la même route que suivit le Persan Darius, il y a 2,300 ans, lorsqu'il alla faire la guerre aux Scythes. Comme ces pays n'ont pas été modifiés par l'action d'une civilisation puissante, leurs facilités, comme leurs obstacles naturels, sont restés les mêmes. Il en résulte que les armées qui les traversent doivent s'avancer par les mêmes routes, et combattre à peu près sur les mêmes champs de bataille. Nous empruntons à la *Gazette littéraire de Londres* l'extrait suivant de l'ouvrage de

M. Ward, sur les provinces septentrionales de la Turquie, et sur les causes qui en ont retardé la conquête par les Russes, et qui pourraient la retarder encore.

En 1805, le faible et infortuné Sélim tenait d'une main incertaine les rênes d'un empire déchiré par l'insurrection de ses provinces, et en butte aux prétentions opposées des grandes puissances de l'Europe. Le traité d'Yassi, en 1792, avait conféré à la cour de St-Pétersbourg le protectorat de la Valachie et de la Moldavie : il y était stipulé que les hospodars, nommés pour sept ans, ne seraient révoqués qu'avec le consentement de la Russie. Cette clause fut violée par la Porte Ottomane : des hospodars se virent arbitrairement destitués avant le terme de leurs fonctions ; et, en réponse aux remontrances du gouvernement russe, on ferma à ses navires l'entrée du Bosphore. Cette mesure équivalait à une déclaration de guerre. Soixante milles Russes, sous les ordres du général Michelson, passèrent le Dniester, occupèrent presque sans résistance Bender, Chotzin et Yassi, et marchèrent sur Bucharest, où les attendait un corps de Turcs, commandé par le fameux Mustapha Baïractar, gouverneur de Rutschuck. L'avant-garde russe, aidée de l'insurrection des habitans, poursuivit les Turcs l'épée dans les reins, et joncha de leurs cadavres les murs de la ville : en peu de temps, le général Michelson prit possession des forteresses de la rive gauche du Danube, à l'exception de celle de Giurdgewo, et purgea de la présence de l'ennemi les trois provinces situées au nord de ce fleuve. Au moment où il se disposait à en effectuer le passage, les Asiatiques et les janissaires, rassemblés à la hâte sous les murs d'Andrinople, se mirent en mouvement. Bientôt la révolte éclata parmi ces hordes indisciplinées qu'on voulait soumettre à la discipline européenne ; elles massacrèrent les instructeurs qu'on leur avait donnés, et arrivèrent sur le théâtre de la guerre dans un tel état de désorganisation qu'il leur fut impossible de rien entreprendre. Cependant les deux puissances concentraient leurs forces sur les rives du Danube, pendant que la diplomatie essayait de suspendre les coups plus terribles qu'elles allaient se porter ; enfin, en 1810, les deux armées, fortes chacune de deux cent mille hommes, ouvrirent une lutte dont l'acharnement est encore sans exemple dans les annales des peuples.

Les Russes s'étaient d'abord avancés de Giurdgewo sur Rutschuck, mais le passage du Danube ne put s'opérer en cet endroit, ni dans le voisinage. Ses bords escarpés étaient défendus par des batteries qui se liaient à la forteresse. Ils se décidèrent alors à traverser le fleuve sur trois points à la fois, à Ostrowa près de Widdin, à Hirsowa et à Toutourkaï ; et ils mirent le siége devant Rutschuck. Cette place se défendit vigoureusement, et les Russes furent repoussés dans un assaut qui leur coûta six mille hommes. Le général Kaminski échoua également devant le camp retranché de Schumla ; et de part et d'autre le carnage fut affreux : les troupes turques, détestables en rase campagne, sont terribles à l'abri de leurs remparts. C'est à la suite de ces succès que le divan publia ce bulletin fameux où il disait qu'on avait conquis sur les infidèles assez de têtes pour en construire le pont sur lequel les vrais croyans

passeraient dans l'autre monde. Ces deux échecs dérangèrent les plans de la Russie, et eurent une funeste influence sur l'issue de la guerre.

Au mois de septembre, Kaminski laissa le général Langeron devant Rutschuck, et se porta rapidement sur Bayna à la rencontre des Turcs. Ils se défendirent avec le courage du désespoir ; mais, après une résistance opiniâtre, culbutés sur tous les points, ils laissèrent douze mille morts ou blessés sur le champ de bataille. Ce brillant fait d'armes entraîna la reddition de Rutschuck, et la prise de la flottille qui en défendait le port.

Cependant la flotte turque, pour faire diversion, avait essayé une descente dans la Crimée ; mais les Russes, loin de diviser leurs forces, se concentrèrent en Bulgarie, et le grand-visir, forcé de se replier devant elles, repassa le Balkan, l'Hémus des anciens et les Thermopyles des Turcs, dans leurs provinces septentrionales. Il prit position à Andrinople, après avoir assuré la défense du camp retranché de Schumla et de la place de Warna, sur la mer Noire. C'est alors que le sultan Mahmout fit éclater cette volonté de fer, qui depuis s'est signalée dans tant de circonstances. Il arbora sous les murs de Constantinople l'étendard du prophète, appela aux armes tous les Musulmans, et plaça à la tête de l'armée qu'il venait de créer un nouveau grand-visir, Achmet-Aga, célèbre par la défense d'Ibraïl, et d'un caractère aussi résolu que le sultan lui-même. Achmet-Aga, sans perdre un instant, vole au Balkan, et, du haut de ces montagnes, fond sur les corps isolés qui occupent la Bulgarie, les force à repasser le Danube, et assiége Rutschuck, défendu par le général Kutuzoff. Les Russes, vigoureusement pressés, transportent ses habitans sur l'autre rive, et font leur retraite, après avoir mis le feu aux quatre coins de la ville. Les Turcs s'y précipitent à la lueur des flammes, et y prennent position.

Le grand-visir, profitant de ses avantages, poursuivit les Russes dans la direction de Widdin, de Rutschuck et de Silistrie. La prise de Widdin lui permit de jeter trente mille hommes dans la Valachie, en face de Rutschuck : il délogea les Russes de l'île Slobodsé, ce qui lui permit de faire passer un corps considérable sur la rive droite du Danube, et d'y établir un camp retranché. Mais à cette nouvelle, Kutuzoff détacha contre lui le général Marcoff, avec huit mille hommes. Chez les Turcs, un camp n'offre aucun plan régulier. La tente du général qui commande est au centre ; les autres se pressent tout autour, et chaque soldat choisit la place qui lui convient : mais ce camp est pour eux un fort, où ils se défendent avec la fureur du lion poursuivi dans son repaire. Cette fois, ils se laissèrent surprendre, abandonnèrent aux Russes tout le matériel du camp, et jusqu'à la tente du grand-visir, et rentrèrent en désordre dans Rutschuck : le général Langeron traversa le fleuve avec cent pièces de canon, pour écraser leur flanc, pendant que Kutuzoff, maître du camp, les foudroyait avec leur propre artillerie. De son côté, la flottille russe remonta le Danube, pour couper toute communication entre les divers corps ottomans, et pour affamer Rutschusk, pendant qu'une nouvelle victoire assurait aux Russes l'île de Slobodsé avec ses batteries, et leur permettait de compléter le blocus de la place. Dans cette cruelle extrémité, les Turcs se défendirent avec

une opiniâtreté inouïe ; réduits à se nourrir de la chair de leurs chevaux, et désespérant d'être secourus, ils capitulèrent, après avoir perdu dix mille hommes et soutenu plusieurs assauts.

Tel fut le dernier acte de cette sanglante lutte. Le corps d'armée turc qui avait pénétré en Valachie par Widdin, évacua cette province, et le grand-visir, qui après s'être échappé, sur un frêle bateau, du camp de Rutschuck, était parvenu à rallier ses troupes, les ramena, à la tête de nombreux renforts, vers les ruines de cette place occupée par Kutuzoff. Ces formidables débris, disputés de part et d'autre avec tant d'acharnement, allaient donc, pour la quatrième fois, devenir le théâtre de la guerre lorsque l'épuisement de la puissance ottomane, et la position critique, où les conquêtes de l'armée française, victorieuse à Smolensk et à la Moscowa, plaçaient la Russie, amenèrent en 1812 la paix de Bucharest. On sait que ce traité assura à la Russie tout le territoire ottoman situé entre le Dniester, et la rive droite du Pruth, c'est-à-dire la petite Bessarabie, et une portion de la Moldavie.

Aujourd'hui les Russes ont repris possession des deux principautés qu'ils avaient déjà occupées, de 1806 à 1812, et cette conquête n'a été pour eux qu'une promenade militaire ; mais la résistance des Turcs vient de commencer sur les bords du Danube, et sous les remparts de Braïlow, d'Ismaïl et de Giurdgewo.

La dernière guerre nous apprend que, chez les Turcs, l'ouverture d'une campagne ne peut en faire préjuger l'issue. En 1807, les Russes arrivent sans obstacle jusqu'au Danube ; et, après six années de combats, après une longue alternative de succès et de revers, ils sont encore, en 1812, échelonnés sur les bords de ce fleuve. En vain essaient-ils de pénétrer plus avant, ils sont vigoureusement repoussés ; et une ville qui, défendue par des troupes européennes, ne résisterait pas huit jours, les tient près de trois ans en échec. Si, dans la campagne qui vient de s'ouvrir, ils forcent la ligne des places du Danube, ils rencontreront dans leur marche une barrière formidable élevée par la nature le long des frontières de la Bulgarie, c'est le Balkan. Cinq défilés praticables traversent cette chaîne de montagnes ; les trois premiers conduisent à Andrinople, savoir : un de Sophia, par Bazargik, et deux de Ternowa par Keisanlik et Selimnia. Les deux derniers vont de Schumla à Constantinople par Carnabat et Haidhos. Ceux de Ternowa, creusés sur les flancs les plus escarpés du Balkan, sont les moins accessibles ; celui d'Haidhos, le moins difficile, est aussi le plus fréquenté.

Aucun de ces défilés n'est impraticable pour les spahis, corps de cavalerie composé de possesseurs de fiefs, qui relèvent d'un seigneur suzerain, et qui lui doivent le service militaire ; s'ils meurent sans laisser d'enfans mâles, leurs terres sont dévolues au suzerain, qui les distribue à d'autres vassaux, sous les mêmes conditions. Les spahis forment seize légions : quoique leur équipement soit très incommode, et semble devoir nuire à la rapidité de leurs évolutions, ce sont les meilleurs cavaliers pour les manœuvres des montagnes. Leurs selles en bois, dont l'arçon et le pommeau se relèvent en forme de bât, sont extrêmement lourdes. Leurs étriers, qu'ils tien-

nent fort courts, ne sont pas moins gênans; ils ressemblent, quant à la matière et à la forme, à une pelle à feu, et ils ont, comme elle, un manche pointu, qui sert d'éperon au cavalier. Cette masse n'est pas fixée sur la croupe du cheval par des sangles; elle est liée par des courroies de cuir qui risquent à tout moment de casser ou de se dénouer. C'est sur cet appareil, aussi volumineux que fragile, que s'assied le cavalier turc; et cependant je n'en ai jamais vu parmi ceux des autres nations qui, dans les passages difficiles, montrassent autant d'aplomb et de dextérité. Réunis en corps, aucun ordre ne règne dans leurs manœuvres : isolés, ils dirigent aussi bien leur cheval qu'ils manient leurs armes; mais c'est au milieu des inégalités du terrain, et dans les montagnes inaccessibles à la cavalerie européenne, qu'ils se rendent le plus utiles : vous les voyez se lancer au galop à travers les ravins, disparaître dans les fondrières, gravir les rochers, et reparaître bientôt sur les derrières de l'ennemi, après avoir rapidement parcouru des lieux où il semble impossible de passer à cheval. Les plus intrépides de ces cavaliers se nomment *delhis* ou insensés, et ils justifient ce nom par l'ardeur qui les entraîne à des tentatives désespérées, qui, en effet, tiennent de la folie. Dans les gorges du Balkan, une cavalerie aussi intrépide doit opposer une résistance terrible aux troupes le mieux disciplinées. Les Russes s'en apercevront, s'ils cherchent à y pénétrer.

La saison dans laquelle ils ont ouvert la campagne augmentera les obstacles de leur entreprise. Dans cette partie de la Turquie, les armées ne peuvent agir qu'au printemps; le climat est alors très sain, et le pays magnifique. L'eau est abondante, la végétation est superbe, l'air pur et doux; mais, au cœur de l'été, les ruisseaux tarissent, la végétation disparaît, et l'on ne voit plus qu'un sol brûlé, insupportable par la chaleur durant le jour, et dont l'humidité des nuits rend le séjour très dangereux. Toutes les armées qui, dans les temps anciens et modernes, ont voulu continuer la campagne dans cette saison, en ont éprouvé les suites funestes. D'un autre côté, il serait déraisonnable de traverser cette chaîne de montagnes dans l'hiver : on y rencontrerait des marais où l'artillerie et les fourgons viendraient s'embourber, des ravins comblés par la neige, des torrens sur lesquels on n'a pu jeter que des ponts de bois trop fragiles pour servir de passage à une armée; enfin, en toute saison, les défilés de ces montagnes sont hérissés de retranchemens naturels, à l'abri desquels une poignée d'hommes peut arrêter une armée, tandis que les villages dont le territoire est couvert n'offrent aucune ressource à l'ennemi. Tels sont les obstacles que les Russes rencontreront, après avoir traversé le Danube.

Dans leur dernière campagne, ils avaient pris possession de tout le pays qui s'étend du Danube au Balkan, à l'exception de Varna, de Nyssa et de Schumla.

Ils avaient dans les plaines de la Bulgarie une armée de cent mille hommes, dont les avant-postes bivouaquaient au pied de ces montagnes, et cependant ils n'osèrent point s'engager dans ces défilés. Quelques Cosaques irréguliers essayèrent d'y pénétrer; mais ils eurent bientôt viré de bord. Ce n'est pas de ce côté que les Turcs manifestent des craintes pour leur capitale : aussi

n'ont-ils jamais cherché à fortifier le Balkan, et je n'ai rencontré sur ma route, aucune place forte, de Schumla à Constantinople. Ce qu'ils craignent surtout, c'est que leur empire soit attaqué par mer. Pour prévenir les effets d'une invasion maritime, ils ont établi une ligne de forteresses, sur le Bosphore et l'Hellespont. Lorsqu'en 1821, le divan fut menacé d'une rupture avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, il fit réparer toutes les places situées sur cette ligne, et dresser des batteries sur les points où pouvait s'effectuer une descente. Attaquées par terre, ces batteries, à cause des plateaux qui les dominent, ne résisteraient pas à un coup de main ; elles ne seraient d'aucun secours, si les Russes opéraient un débarquement sur les côtes de la Mer Noire.

En résumé, malgré les obstacles naturels qui la protégent, il est incontestable que la puissance ottomane, en Europe, penche vers sa chute, et je crois que ses efforts convulsifs ne la sauveront pas. J'ai parcouru la Turquie, depuis Constantinople jusqu'aux frontières de la Moldavie. A l'aspect d'un sol si fertile, où l'industrie pourrait enfanter des prodiges ; en présence des villes populeuses d'Andrinople, de Schumla et de Rutschuck, et des villages sans nombre dont le pays est couvert ; lorsque je réfléchissais qu'un gouvernement despotique tenait dans sa main les immenses ressources d'un empire qui s'étend sur trois parties du globe, et pouvait en disposer à son gré, je croyais voir le sommeil du lion. Mais, en examinant l'état politique et moral de ce pays, ses ressources négligées, ses champs incultes, sa population languissante, et les traces non seulement du travail, mais de la vie, s'effaçant de jour en jour sur cette terre désolée ; en voyant les peuples voisins faire incessamment de nouveaux progrès dans la carrière des arts et de la civilisation, tandis que les Turcs restent seuls stationnaires dans la barbarie, et n'ont pas même su conserver la sauvage énergie de leurs ancêtres ; je ne puis me dissimuler que le lion n'est pas endormi, mais mourant ; et que, s'il se réveille, ce sera dans les convulsions de son agonie. (*Lit. Gaz.*)

L'Autriche comme elle est.

DOUANES ET POLICE AUTRICHIENNES. — LE BARON C. — LE COMTE DE WALLIS. — INSTRUCTION PUBLIQUE. — POPULATION DES CAMPAGNES. — VIENNE. — LE PALAIS IMPÉRIAL. — L'EMPEREUR. — LES ARCHIDUCS. — LE PRINCE IMPÉRIAL. — L'IMPÉRATRICE. — LE FILS D'UN GRAND HOMME. — LE PRINCE DE METTERNICH.

S'il est au monde un exemple de despotisme organisé avec adresse, voilé par une sorte de bonhomie, raffiné par un machiavélisme profond, enfin réduit en système et devenu à la fois un art, une théorie, une machine, dont les ressorts compliqués obéissent à la même impulsion, embrassent toutes les sommités et toutes les profondeurs de la société; cet exemple, c'est l'Autriche actuelle qui nous le donne. Pays singulier, dont le caractère national est empreint de loyauté; où les mœurs sont bourgeoises; où la longue habitude d'obéir sans murmure semblerait devoir inviter les gouvernans à rendre plus léger encore un joug qui n'excite aucune révolte, et qui, par un contraste remarquable, marche à la tête de ce grand système d'asservissement européen : tentative perdue, que les peuples ont vue avec effroi, dont les penseurs ont prédit l'impuissance et prévu les défaites.

Un ouvrage récemment publié (1) contient des documens d'autant plus curieux sur l'état moral de l'Autriche, qu'il sort évidemment d'une plume allemande. L'Autriche est aujourd'hui, sous le rapport de l'inquisition politique, ce que l'Espagne fut jadis sous celui de l'inquisition religieuse : ses secrets sont difficiles et dangereux à pénétrer; sa population tremblante, courbée sous la terreur d'une administration présente partout, toujours inquiète, active et inexorable, se console, en sablant le vin de Hongrie, de sa honte politique, ou plutôt elle en a perdu le sentiment. La police, argus immense, dirigée par le premier ministre, bannit des domaines impériaux tout étranger dont la curiosité lui porte ombrage : les rapports de l'Autriche avec le reste de l'Europe sont sou-

(1) *Austria as it is.* London. Hurst. 1828. Avec cette épigraphe : *Connaître le monde et observer ceux qui le dirigent, est-ce là un péché?* GOETHE.

mis à une surveillance rigide; on ne lui laisse un point de vue libre que du côté de l'Asie, où règnent, dans toute leur splendeur, l'unité monarchique et l'action régulière, uniforme, incontestée du pouvoir absolu.

L'auteur de l'*Autriche comme elle est* (tel est le titre du volume dont je parle) trace un tableau fort exact de cette contrée, autour de laquelle s'agitent, sans y pénétrer, les passions politiques, les intérêts et les lumières du reste de l'Europe. Ce n'est ni par l'énergie ni par la grace du pinceau qu'il est remarquable ; il a observé, voilà tout son talent. Les pages descriptives offrent peu de charme dans son ouvrage, et la clarté ingénue d'un style sans efforts ne serait pas un assez grand mérite pour que notre critique l'eût choisi, si la nouveauté des observations, jointe à la fidélité du récit, n'y révélait fort naïvement cette situation politique et morale où l'Autriche est tombée, depuis que M. Metternich la dirige de sa main toute puissante, et maintient dans une constante immobilité tous les anneaux de cette vaste et servile hiérarchie. Dégagées de ces détails topographiques, dont les voyageurs sont prodigues, les pages les plus intéressantes de ce livre auraient formé un très petit, mais un excellent volume; un ouvrage aussi précieux par la vérité que par l'impartialité des remarques. Le lecteur en jugera par les extraits suivans. Le voyageur, après avoir traversé Carlsruhe, Stuttgardt, Darmstadt, Hesse-Cassel; après avoir rendu justice à l'administration vraiment paternelle du roi de Saxe, et peint de couleurs peu favorables le gouvernement militaire de la Prusse, atteint les frontières de ce vaste empire, qui, sous le nom d'Autriche, embrasse des populations slavones, germaniques, hongroises, italiennes, etc., de toutes les nuances et du caractère le plus opposé. La politesse respectueuse des douaniers, leur vénération pour les titres, leur bassesse devant l'aristocratie, leur insolence envers les faibles, premier indice de la dégradation à laquelle on se plaît à façonner ce peuple, attirent l'attention du voyageur, qui se livre aux réflexions suivantes sur la destinée de la confédération germanique et sur sa situation morale.

« On doit craindre, dit-il, que l'Allemagne, divisée en petites principautés ennemies, ou du moins étrangères les unes aux autres, gouvernée par des chefs que leur seul intérêt guide, et que l'on a vus se prosterner devant Napoléon pour le trahir bientôt après; on doit craindre, disons-nous, qu'un pays, sans unité de mœurs ni de vues, en proie à mille préjugés, aujourd'hui soumis à la double influence de l'Autriche et de la Prusse, prêt à plier sous la loi de toute autre puissance prépondérante, ne tombe par degrés dans cette profondeur d'abjection où l'Orient se trouve enseveli. S'il fallait en juger par l'analogie, le régime de lumières

et de liberté qui a succédé, en France, à l'époque des Corneille, des Fontenelle, des Rousseau, des Voltaire, et, en Angleterre, à celle des Locke, des Adisson, des Johnson, devrait également suivre en Allemagne l'ère brillante d'une littérature qui a produit tour à tour les Müller, les Schiller, les Gœthe, les Herder. Mais tout porte à croire que cette analogie sera trompeuse : la rêverie purement spéculative des Fichte et des Kant n'est point féconde en résultats positifs. Le génie de l'Europe civilisée a pris son vol vers l'Amérique ; déjà les regards du monde entier se tournent vers cette patrie de l'utilité réelle et pratique : et, tandis que M. de Metternich soumet une région vaste et puissante, située au centre de l'Europe, à la terreur de la délation, la lointaine Amérique proclame, sans réticence et sans arrière-pensée, la liberté générale des consciences et la nécessité de n'attacher aucune prérogative exclusive à un culte spécial.

» Je faisais ces observations misanthropiques au moment où s'abaissait devant nous une poutre transversale, peinte en jaune et qui indiquait la frontière autrichienne. Des commis de la douane, dont l'insolence nous menaçait déjà, avaient humilié leur fierté et soumis leur épine dorsale au salut le plus profond à l'aspect du chasseur qui nous accompagnait et des armoiries peintes sur la voiture appartenant au noble autrichien qui voyageait avec moi. Rien de plus rapide que cette évolution de l'arrogance à la servitude, de la tyrannie à la bassesse ; c'était pour moi un indice assuré du caractère général. On interrogea poliment mon compagnon de voyage sur la nature des objets, et spécialement sur celle des livres que nos malles pouvaient contenir ; il répondit légèrement qu'il en rendrait compte à Vienne à M. de ***, et nous passâmes.

» A peine avions-nous fait quelques lieues que nous rencontrâmes, dans la première auberge où nous nous arrêtâmes pour dîner, un de ces êtres équivoques, nécessaires soutiens de l'administration autrichienne, membres de la grande armée soldée par M. de Metternich. Imaginez une table d'hôte fort bien servie : faisans de Bohême, quartiers de daim, vins de Hongrie, de Champagne et du Rhin ; des Russes occupés à disserter sur la dernière vendange ; des Autrichiens chargés d'embonpoint, discutant les mérites respectifs du daim et du faisan ; quelques Polonais, engagés dans une conversation très vive avec deux ou trois dames de leur pays ; enfin, au milieu de ce congrès gastronomique, convoqué de toutes les contrées de l'Allemagne, un homme maigre, souriant sans cesse, parlant tour à tour avec élégance le français, l'allemand, l'anglais, s'occupant de tout, se mêlant de tout, l'œil et l'oreille au guet, connu de tout le monde excepté de moi, et jouissant avec une incomparable aisance de la terreu qu'il inspire.

» Je cherchais quels pouvaient être les titres et le rang de ce personnage que les Russes traitaient civilement, les Autrichiens avec déférence, les Polonais avec mépris. « C'est, me dit mon voisin, un conseiller du gouvernement, le baron C*, l'espion de la cour de Vienne. Chaque année il fait sa ronde diplomatique et son examen accoutumé. Sa Majesté défraie ses dépenses ; M. de Metternich lui écrit tous les huit jours. Familier avec tout le monde, détesté autant que méprisé, il entre dans toutes les maisons, fait partie de tous les cercles, touche la main des princes, frappe sur l'épaule des comtes, fait grande dépense, vit noblement et se voit accueilli par les sourires de cette foule dorée qui croit prouver, en triomphant du dégoût qu'il inspire, sa loyauté et son dévoûment. »

» Parmi ces hommes de nations diverses, qui parlaient la langue teutonique avec un accent et un dialecte différens, et fixaient tour à tour mon observation innocente et aussi attentive que celle du baron C*, quelques militaires prussiens se distinguaient spécialement par cette arrogance ignare et ce ton de supériorité soldatesque qui attirent sur beaucoup d'entre eux la haine universelle. Les Autrichiens ne daignaient pas leur adresser la parole. Entre les troupes de l'Autriche et celles de la Prusse, il existe, si je dois croire sur parole mon guide et mon compagnon, une jalousie envenimée, que ces deux nations expriment suivant la nuance spéciale et distincte de leurs caractères. Le Prussien prend des airs de sabreur, l'Autrichien garde le silence : l'un tire de sa poche un petit carnet, jadis rouge et vous fatigue du récit des batailles de Montmartre et de Katzbach, dont il vous montre le plan ; l'autre se livre sans réserve, et en levant les épaules, à ses jouissances gastronomiques. Aux yeux de l'étranger, il y a peu de différence entre l'un et l'autre : l'un subit les caprices militaires d'un gouvernement sombre et jaloux de son autorité ; l'autre se plie aux volontés despotiques d'un premier ministre, habile dans l'art de séduire, et dont la tyrannie gracieuse paraît encore une caresse.

» N'accablons pas cependant de notre dédain et de notre aversion cette police autrichienne, féconde en petits soins, en attentions délicates, et dont l'omniprésence se fait quelquefois sentir au voyageur d'une manière très agréable. En Angleterre, savez-vous pourquoi une tasse de thé vaut six ou sept schellings ; pourquoi vous êtes rançonné sur les grandes routes, écorché dans les auberges, environné d'une foule complaisante et affamée, que rien ne satisfait, qui tire parti de votre ignorance et qui vous dupe avec insolence ? C'est que l'Angleterre n'a point de police organisée. Voyez comme en Autriche, au contraire, tout se passe dans l'ordre, au profit du pauvre étranger ! Un aubergiste n'oserait charger ses comptes, un valet de place abuser de votre crédulité, un maître de poste

tromper votre inexpérience. La redoutable police les surveille, et leur terreur les contraint à être honnêtes. Vin de bonne qualité, lits bien faits, domestiques prévenans, cochers complaisans, tous ces inappréciables avantages sont dus à cette sainte et vénérable police ; bénissez-la, pour peu que vous attachiez d'importance à votre bien-être physique : la liberté de la parole, l'indépendance de la pensée sont ses victimes; mais, en revanche de ce sacrifice, que de jouissances matérielles ne lui devez-vous pas !

» Le laboureur et le paysan ne sont point, il faut en convenir, aussi heureux sous cette administration paternelle que l'hôte passager des auberges pourrait le croire. On ne permet au cultivateur, on n'accorde au fermier qu'un certain degré de prospérité, une certaine proportion de bien-être compatible avec la tranquillité de l'état. Qu'il boive et mange, qu'il valse les jours de fête, s'il est jeune ; qu'il fume s'il est vieux; qu'il paie exactement les taxes et que, dans le cas d'une guerre, il ait quelques *gulders* de côté; mais qu'il n'amasse point, cela serait dangereux. Quand le ministre Wallis conseilla à l'empereur la fameuse banqueroute, qui réduisit tant de familles à la plus horrible détresse, il allégua surtout, à l'appui de son système frauduleux, les périls qui résultaient, disait-il, pour la sécurité publique, d'une trop grande quantité d'or et d'argent mise en circulation parmi les citoyens. Leur livrer tant de moyens de fortune, c'était encourager, disait l'excellence, la témérité de leurs entreprises, et Sa Majesté devait les entretenir, suivant le précepte d'Horace, dans cette paisible médiocrité qui, rendant les sujets humbles et obéissans, ne fait craindre à ceux qui gouvernent, ni les fureurs du désespoir, ni les projets de l'ambition appuyée sur la richesse. On se conforme à ce système. Quand le fermier est dans l'impuissance de payer les taxes, on ne s'occupe point de le poursuivre, souvent même on lui fait grace du paiement, c'est-à-dire que l'on consent qu'il vive, pourvu qu'il végète.

» Telles étaient les remarques de mon compagnon de voyage, que sa position et sa naissance avaient mis au fait de tous les mystères de la politique autrichienne. Il développait à mes yeux le système administratif de ce pays, le genre d'instruction auquel étaient soumis les jeunes gens que leurs familles destinaient aux emplois, et me faisait remarquer avec quel soin et quelle adresse on entretenait, si j'ose le dire, l'étouffement de toutes les facultés morales et intellectuelles. Je le laisserai parler lui-même. « Les institutions primaires sont placées, aussi bien que les colléges, parmi les attributions immédiates de la police. Des écoles élémentaires, l'enfant passe dans le gymnase, ou école spécialement affectée à l'enseignement du latin ; il y reste quatre ans à épeler Cicéron et Horace, expurgés et corri-

gés avec soin. Deux ans sont consacrés à l'étude superficielle de la géographie, des mathématiques, et surtout de la théologie. De là il passe à l'université, où sa marche est réglée d'avance, où son temps est partagé d'après un ordre invariable : éducation à la fois incomplète et pédantesque, qui ne dure pas moins de quatorze ans. Tous les livres dont l'élève doit se servir, rédigés à Vienne sous les yeux de la commission aulique des études, sans cesse altérés, mutilés ou corrigés, suivant le bon plaisir du ministre ou de ses adhérens, offrent les modèles les plus complets de stupidité, d'aridité, d'ignorance, de pédantisme et de déraison. Point de professeur ni d'étudiant assez téméraires pour en employer d'autres et s'exposer à la perte de sa place et aux persécutions du pouvoir.

» Ce n'est pas tout : la conduite de chaque élève, le degré de piété qu'on lui suppose, sa loyauté ou son libéralisme, sa philosophie ou son esprit de servitude, objets d'une inquisition continuelle, sont curieusement inscrits, ou, si l'on veut, écroués sur un registre. Ses professeurs sont ses espions d'office. S'il ne va pas à confesse six fois par an, il est puni non seulement dans le moment de sa faute, mais encore dans l'avenir. On devine, on épie, on annote ses actions, ses inclinations, ses penchans, ses paroles, surtout ses lectures : ce portrait moral, toujours infidèle comme on peut le penser, est soumis au ministre ; on en fait trois copies, l'une qui va reposer dans les archives du gouvernement, la seconde qui reste dans celles de l'école, la troisième dans le cabinet de M. Metternich ou dans ses bureaux. Cette inquisition devient plus sévère à mesure que le jeune homme avance en grade et en âge. On le soumet à des épreuves multipliées, à de longs et rigides examens. On veut savoir s'il a de l'estime pour Caton, si le caractère de Brutus excite son admiration ou sa colère. C'est là dessus qu'on le juge ; et s'il se destine au barreau, on emploie toutes les arguties du syllogisme et toutes les ressources de la chicane pour mettre sa pensée à la torture, lui arracher une idée libérale qui se cache peut-être dans les derniers replis de son intelligence, savoir s'il a quelque amour pour les droits naturels des peuples, et s'il pense (le monstre !) que la liberté humaine est un privilége antique, inné dans l'homme et le premier de tous.

» A-t-il quitté les bancs du collége ? Homme de loi, médecin, ou homme d'église, il est plus que jamais sous la main du gouvernement. Si la plus légère tache de libéralisme a flétri son nom, qu'il n'espère pas obtenir une simple charge d'avoué. Quelque route qu'il suive, ses inférieurs comme ses supérieurs ont l'œil sur lui ; ce sont des instrumens de délation continuelle, nécessaire, inhérente à la place même qu'ils occupent. S'ils osaient s'y refuser, ils seraient anathèmes.

» On se ferait difficilement une idée du point de perfection que l'on a su donner à cet espionnage systématique, des ramifications dont il se compose, de l'impudence avec laquelle on le met en œuvre, de la bassesse avec laquelle on s'y soumet. Tout valet de chambre est espion ; chaque table d'hôte compte deux ou trois observateurs gagés ; à la bibliothèque impériale, chez les libraires, dans les églises, la même vermine est répandue et autorisée. On ouvre régulièrement toutes les lettres ; et quand il plaît à la police de témoigner son mécontentement à ceux qui les écrivent ou qui les reçoivent, elle y appose son timbre et son cachet, pour avertir de leur imprudence ceux qui confient à la direction des postes le secret de leurs pensées. Tout cela se fait, non avec la rudesse militaire du gouvernement prussien, ni avec la finesse et la légèreté des Français, mais avec une sorte de majesté pesante, avec une solennité comique et une gaucherie importante. Le dernier des espions de la police autrichienne se croit un personnage ; il exécute les ordres suprêmes : il s'estime ; et si le mystère n'était une des nécessités les plus urgentes de son office, il s'en vanterait presque, et sa honte deviendrait son orgueil.

» Quel est le résultat de ces mœurs lâches et serviles, de cette éducation étroite et fausse, de ces entraves imposées à toutes les facultés de l'ame et de l'esprit ? une population sans ressort, sans génie, sans force morale. Des mille secrétaires, conseillers, assesseurs, qui ont parcouru toute la carrière et subi tout le protocole de leurs études, vous n'en trouverez pas cinquante capables d'expliquer d'une manière analytique et satisfaisante l'état financier de l'Autriche. Sur mille officiers supérieurs à peine une vingtaine pourront vous parler de tactique, ou savoir ce que ce mot signifie : colonels, maréchaux, felds-maréchaux, lieutenans, se font, comme des chanoines, par avancement d'âge, et les exploits du champ de bataille ne comptent pour rien. Dans l'ordre civil on ne suit pas d'autre route. Obéir, se taire, épier les autres et s'observer soi-même, voilà toute la marche qu'il faut adopter pour entrer à la cour, parvenir jusqu'au sein du conseil du monarque, et devenir homme d'état. L'empereur n'oublie rien pour que ses sujets soient pénétrés de la vérité de ce que je viens d'avancer. Un homme de talent, qui briguait la place de conseiller aulique, s'avisa, dans une séance à laquelle assistaient les conseillers du gouvernement bohême, de dire et de prouver que le système qui régit les droits d'importation en Autriche, a cessé d'être en harmonie avec la situation actuelle des manufactures. Trois jours après qu'il eut commis cette imprudence, le titre qu'il sollicitait fut donné à un jeune homme ignorant ; et l'empereur écrivit de sa propre main sur

le diplome ces paroles mémorables : « J'ai besoin de conseillers fidèles et non de raisonneurs. » Second exemple. Après la mort du ministre des finances O'Donnel, l'empereur fit appeler le comte Wallis, alors suprême burggrave de Bohême : « Comte, je vais vous récompenser de vos fidèles services ; O'Donnel est mort, vous le remplacerez.—Votre majesté aura la bonté de considérer que personne n'est plus étranger que moi aux affaires du département des finances, et que jamais je n'y ai donné la moindre attention.—N'importe, vous avez fait votre devoir comme burggrave, vous le ferez comme ministre. Je le dis toujours, il ne me faut que des sujets fidèles. » Le comte Wallis fut nommé, l'état fit banqueroute. Qui s'étonnerait après cela des constantes défaites de l'Autriche, du peu de parti qu'elle sait tirer de ses ressources immenses, de son appauvrissement progressif, de sa position fausse et équivoque en Europe, en un mot, de sa décadence rapide et inévitable ?

» Nous approchions de Vienne à petites journées : c'était la saison des vendanges ; une occasion admirable se présentait pour observer le caractère spécial de la population rustique qui habite l'Autriche proprement dite. Joyeuse, pleine de bonhomie, hospitalière, adonnée aux jouissances de la table et idolâtre du bon vin, dénuée d'ailleurs de tout sentiment national et de toute pensée élevée, elle s'offrit à nous sous des couleurs à la fois favorables, quant aux qualités sociales, et sous un aspect affligeant pour le philosophe. C'était partout une gaîté sans dignité, une allégresse bachique privée d'imagination et d'enthousiasme, une adoration de l'aristocratie et un penchant irrésistible pour la sensualité la plus matérielle. Doué de peu de facultés brillantes, mais flétri par peu de vices, ce peuple se ferait aimer si l'on ne voyait avec dégoût la servilité empressée de son obéissance ; il est gauche dans son dévoûment, regarde la noblesse comme un objet de culte, et ferait volontiers des crimes pour prouver la bonne foi de sa servitude.

» Nous eûmes plus d'un exemple de la soif insatiable qui caractérise les Autrichiens ; et tout en buvant dix ou douze bouteilles par repas, chacun des fermiers qui nous recevait sous son toit conservait sa raison ; nous n'en vîmes pas un seul qui fût ivre. Sur notre passage nous ne trouvions que fêtes champêtres, bals rustiques, libations fréquentes : quelquefois ces beaux chœurs, dont l'harmonie est si pure, et que les Allemands excellent à chanter, venaient frapper notre oreille et faisaient une diversion agréable au spectacle de ces longues bacchanales ; il nous semblait alors que ce peuple, abruti par ses maîtres, était capable de concevoir des pensées plus nobles et de s'élever à de plus hautes destinées.

» Enfin nous aperçûmes la résidence célèbre de la dynastie autrichienne, Vienne, aujourd'hui le centre de l'absolutisme, environnée de ses immenses faubourgs et semblable à l'Autriche même, dont les provinces accessoires et agrégées à son empire pressent de toutes parts ce petit archiduché. Les rues en sont tortueuses, les palais mêmes sont presque tous sans élégance dans leur architecture, et cette capitale, malgré l'espace qu'elle occupe, n'a rien de majestueux dans son aspect. En y entrant, il vous semble que cette régularité des édifices, mêlée à l'irrégularité des rues, vous présente le symbole assez juste d'un gouvernement uniforme dans ses volontés et tortueux dans ses moyens, ses ressources et ses ruses. Il n'y a qu'un point de vue d'où cette cité se montre sous des couleurs pittoresques et grandioses; c'est du côté du Danube : encore semble-t-il que la nature ait tout fait pour lui donner un caractère de grandeur, et les hommes tout pour l'effacer.

» La plupart des maisons du faubourg n'ont pas plus de deux étages, entourées de jardins et de murs peints en vert, en jaune ou en blanc, elles rappellent ces petites maisons de campagne que les Anglais d'une fortune médiocre achètent aux environs de Londres. On voit ces édifices s'élever jusqu'à trois et quatre étages, à mesure que l'on se rapproche de la ville; elle est séparée des faubourgs par un espace de six cents toises ou à peu près, et douze portes, dont neuf seulement sont ouvertes, y donnent accès. Rien n'annonce ici le goût, l'élégance, la grace, dont l'architecture parisienne est empreinte, ni le luxe, pour ainsi dire solide, dont les édifices de Londres donnent l'exemple et le modèle. D'un côté, de vieux palais sombres; de l'autre, des bâtimens neufs, régulièrement construits, mais privés d'ornemens et qui ne sont pas sans lourdeur dans le style de leur architecture.

» L'intérieur du palais impérial est magnifique. Là se combinent pour ainsi dire l'éclat et la pompe de près de dix siècles de royauté. A droite sont quatre canons et une garde de grenadiers. Un double escalier de marbre vous conduit à un autre escalier intérieur, qui aboutit à la première salle. On y admire le costume bizarre et oriental de la garde hongroise, composée de cinquante hommes seulement, choisis dans l'élite de la noblesse et commandée par le prince Esterhazy. La seconde salle est occupée par une autre garde, également brillante et originale dans son costume jaune et noir, qui réunit les caractères de l'ancien costume germanique et espagnol. De là vous passez dans la grande *Saal*, ou chambre d'audience. L'appartement qui fait suite à ce dernier est celui des pages de l'empire, habillés de rouge, avec des broderies d'argent. Un peu plus loin vous trouvez la salle des chambellans; vous reconnais-

sez les deux chambellans de service à la boule d'or suspendue sur leur épaule et à la clé qu'ils tiennent en main. Le cabinet particulier succède à la salle des chambellans, c'est une chambre simplement décorée, mais toute lambrissée de bois exotiques, et où de grands rideaux de soie verte n'admettent qu'un faible demi-jour.

» Là se tient debout, la main appuyée sur une petite table d'acajou, un personnage remarquable par sa maigreur, par la longueur de sa figure pâle, par les deux cavités qui ont remplacé ses joues, enfin par l'épaisseur extraordinaire de sa lèvre autrichienne. Vous cherchez à deviner le singulier caractère de cette physionomie et à en déchiffrer pour ainsi dire l'énigme; c'est une bonhomie apparente, un air de sérénité et de candeur, avec lesquels contrastent le mouvement contracté de la bouche, celui de la paupière qui se ferme et cligne péniblement, et du sourcil qui s'abaisse de temps à autre avec une expression qui paraît presque menaçante. Le même défaut d'embonpoint, que vous avez remarqué sur la figure alongée de ce descendant de dix-neuf empereurs, caractérise le reste de sa personne; ses jambes grêles se trouvent fort à l'aise dans les larges bottes qui les environnent, sans les protéger; et ce maître d'une grande monarchie ne semble pas avoir échappé, sans dommage, au quadruple mariage dont les intérêts de sa politique lui ont fait contracter les liens.

» L'empereur François, lorsqu'il n'était encore qu'archiduc, accompagna Joseph II, son oncle, dans son voyage en Hongrie. L'archiduc avait jusqu'alors donné très peu de preuves de capacité. «Voilà, dit Joseph, un garçon qui nous gâtera tout.» On se souvient que le prince de Kaunitz, à son lit de mort, prévoyant le sort de l'Allemagne à laquelle François II devait commander, s'écria : « La révolution va faire de l'Europe un grand champ de bataille. Je suis désolé de prévoir que mon pays se mêlera dans cette lutte et ne fera qu'y perdre. On dissoudra ce qui était resté uni depuis cinq cents ans (1).»

» Ce qui a surtout nui à l'empereur, c'est moins son incapacité réelle que cette indolence et cet amour de subterfuges qui l'ont toujours mal conseillé. Ce monarque n'a jamais fait que ce que voulaient les autres; il lui a toujours fallu un guide et un oracle. Rendons-lui cependant justice. Il a eu le courage de la patience, la fermeté de l'obstination. Il a soutenu contre la France une lutte opiniâtre, dans laquelle il a déployé ce

(1) Cette prédiction a été démentie par l'événement. L'Autriche a maintenant une population égale à celle de la France, et une circonscription beaucoup plus étendue. Elle exerce, d'ailleurs, sur l'Allemagne, une influence moins contestée que sous le ministère du marquis de Kaunitz; il est vrai qu'on n'y trouve plus de Fréderic II.

courage patient, cette indomptable force de résistance, que les défaites ni les trahisons n'ont pu abattre. Il a vu sans s'ébranler la défection de la Russie, la perfidie de ses généraux, l'inconstance de la Prusse, le livrer seul, après les désastres d'Ulm et de Marengo, à la colère de Napoléon; son flegme, son incroyable sang-froid ne l'ont pas un moment abandonné. Ce sang-froid est tel, que si l'historien fidèle essayait d'en donner une idée, on serait tenté de se récrier contre un tableau qu'on accuserait d'exagération. Nul changement dans ses manières, ses habitudes, ses occupations, ses plaisirs ordinaires; il fabriquait, aussi paisiblement que jamais, de la cire à cacheter de toutes les nuances, allait visiter ses volatiles favoris (1) à l'heure accoutumée, exécutait son concerto de violon, sans manquer une note ou une reprise, et expédiait ses affaires comme il avait fait au temps de sa prospérité. Une bataille était perdue, une armée prisonnière; François II disait à son ministre: « Il nous faut une autre armée »; absolument comme un maître dit à son valet: « Champagne, le service de porcelaine est cassé, il nous en faut un autre. »

» Les résultats, terribles pour l'Autriche, que la bataille de Marengo détermina, éveillèrent dans l'ame des Autrichiens le besoin de la vengeance et l'ardeur des combats. Bohêmes, Autrichiens, Moraves, se levèrent à la fois, volèrent aux armes, et, d'un élan unanime, formèrent l'*Aufgebot* commandé par le prince Charles. Il comptait dans ses rangs plus de six cents jeunes nobles des plus grandes familles. L'empereur, suivant le conseil de son frère, alla passer la revue de cette brave élite, à laquelle il adressa l'allocution suivante: « Vous avez l'air très bien tenus, je n'aurais pas cru que vous eussiez si bonne mine: mais je n'ai pas besoin de vous, et j'en suis bien aise. Nous avons la paix, retournez dans vos foyers. » Il fit distribuer ensuite un florin (environ cinquante sous) à chacun des jeunes volontaires; tous les florins distribués furent jetés dans le Danube.

» Qu'un prince d'un tel caractère, abandonné de toute l'Europe, ait soutenu le choc de Napoléon et survécu aux attaques du géant, c'est là une singularité de l'histoire moderne, difficile ou impossible à expliquer. La guerre de 1809 est un véritable prodige: plus de soixante mille hommes furent équipés, armés, disciplinés, et conduits sur le champ de bataille par la noblesse autrichienne, et à ses frais. Les ornemens des lieux saints et la vaisselle plate, l'argenterie, les diamans, furent portés au trésor, et transformés en valeurs monétaires; toutes les classes du peuple

(1) L'empereur François II est grand amateur d'ornithologie.

firent, sans murmurer, et presque avec joie, ce sacrifice à la patrie. La bataille perdue à Regens, loin d'éteindre cet enthousiasme, ne fit que l'exciter; et la constance de ces efforts, leur énergie, leur courage, eurent pour récompense le succès d'Aspern. L'empereur sentit vivement cette faveur légère et inattendue de la fortune : il daigna remercier publiquement ses troupes du service qu'elles avaient rendu à la monarchie. La bataille de Wagram vint détruire ce que le combat d'Aspern avait commencé : le plan de l'archiduc Charles était de cerner Napoléon entre l'armée de l'archiduc Jean et la sienne propre. L'affaire fut terrible : la droite des Autrichiens, commandée par l'archiduc, avait l'avantage; la gauche pliait, et l'archiduc Jean ne se montrait pas. Ce retard funeste fut annoncé à l'empereur au moment où il se mettait à table, à Wolkersdorf, où se trouvait l'état-major; il s'assit tranquillement. On vint lui apprendre que son armée était battue et taillée en pièces. « Ne vous avais-je pas dit que Jean nous laisserait nous tirer d'affaire tout seuls, et que nous paierions les frais? Maintenant, songeons à boucher le trou que le *charpentier* (1) a laissé ouvert (2). » Il dit, monte d'un pas ferme dans sa calèche, et part au milieu de l'étonnement qu'inspirait cet imperturbable sang-froid.

» Ce que l'on peut surtout lui reprocher, c'est sa condescendance excessive pour Napoléon, devenu son gendre : mais cette flexibilité et cette souplesse, dont l'histoire ne lui saura point gré, ne lui appartenaient pas en propre. Une politique, étrangère à la franchise naturelle qui avait jusqu'alors dirigé ses entreprises, s'était emparée de lui : M. de Metternich était devenu son guide. Une scène assez piquante, dont la ville de Dresde fut le théâtre, caractérise vivement ces trois personnages. Le gendre, qui, aussitôt après son arrivée, était venu rendre visite à son royal beau-père, commença, selon sa manière abrupte, par lui offrir la Silésie en échange de la Pologne, que l'Autriche possédait encore. L'empereur d'Autriche appela M. de Metternich, qui se trouvait dans la chambre voisine. On discuta long-temps; et, comme Napoléon insistait, François dit en allemand à son ministre : « Non, Metternich, non. Je n'ai pas besoin de la Silésie; je ne lui donnerai pas la Pologne. Dites-lui que tout cela me déplaît. Il va nous donner aujourd'hui la Silésie, pour nous la reprendre demain; c'est ainsi qu'il traite le roi de Prusse. Il n'a pas tenu la parole qu'il nous avait donnée de nous rendre Trieste et les autres

(1) C'est un nom de société donné à l'archiduc Jean.

(2) « Hab ich's nicht gesagt, dass uns Johann wird sitzen lassen, und dass wir wieder die Zeche werden bezahlen müssen. Jetz. können wir schauen wo der Zimmermann das Loch offen gelassen hat. »

places qu'il nous avait promises. — Que dit-il? demanda brusquement Napoléon, dont l'oreille était frappée de la rude prononciation des paroles germaniques. — Oh! rien, répondit le ministre en français, et accompagnant ses paroles d'une inclination gracieuse et profonde; rien, que les plus sincères assurances d'un attachement inviolable pour Votre Majesté Impériale. » Napoléon y fut trompé : en vérité, quoique empereur, il n'était pas homme de cour. Quelques heures après, S. M. Apostolique, se trouvant seule avec son confident, se mit à rire aux éclats : « Parbleu, s'écria l'empereur, mon cher Metternich, tu es le plus habile homme du monde pour faire d'un *x* un *y*. J'espère que nous réussirons.» Conformément à ces promesses d'amitié inviolable et de fidèle alliance, le prince Schwartzenberg fut envoyé en Pologne avec trente mille hommes : ces troupes servirent les Russes bien plus que les Français, et revinrent intactes en Germanie.

» Le mauvais génie de l'empereur d'Autriche lui fit préférer aux conseils de Schwartzenberg, généralissime de ses armées, homme probe et dévoué, les avis de M. de Metternich. Depuis cette époque, il cessa d'être son maître, abandonna son gendre, servit les desseins politiques d'Alexandre, et sacrifia sa fille et son petit-fils. Quand cette grande révolution fut accomplie, et que l'autocrate moscovite se trouva le seul arbitre des destinées du monde, les ministres autrichiens, toujours féconds en ressources, inventèrent la sainte alliance, comme une barrière opposée aux usurpations russes. Alexandre, dont la sagacité prévoyait toute l'impuissance de cette ligue royale et religieuse, mais qui devinait le parti qu'il en pourrait tirer, l'accepta, non comme un instrument utile tnécessaire, mais comme un jouet de sa politique. On vit (spectacle ridicule et déplacé!) plusieurs souverains, à peine échappés aux dangers d'une guerre qui avait épuisé leurs peuples, dépenser de nouveaux millions dans des fêtes qui se prolongeaient six mois, et achever, par cette somptuosité funeste, l'ouvrage commencé par quinze ans de désastres. Toute la cour d'Autriche brilla d'un éclat inusité; le renouvellement des livrées, le luxe des appartemens, des carrosses et des costumes, coûtèrent autant qu'une campagne malheureuse. On remarqua dans les expressions du monarque un ton de fierté qui ne lui était pas ordinaire : le pouvoir absolu acquit un nouveau poids et une extension qui devint fatigante, même pour les habitudes serviles de l'Autriche. Les montagnards du Tyrol, race d'hommes braves et robustes, furent les premiers à se plaindre. Deux prélats, deux seigneurs, deux membres des communes, formèrent la députation tyrolienne, chargée de demander à S. M. l'allégement des impôts exorbitans dont on les accablait, et le rétablissement de

leur antique constitution. Les membres des communes tyroliennes, en adressant la parole à S. M., usèrent de leur vieux privilége de tutoyer l'empereur. On peut juger de l'accueil qui leur fut fait. « Ainsi, dit le monarque, c'est une constitution qu'il vous faut. — Oui, François, répondirent d'un ton décidé les deux paysans du Tyrol. » Les seigneurs et les prélats baissèrent la tète, en signe d'assentiment. « Faites-y attention, reprit l'empereur : cela m'est égal; je vous donnerai une constitution, si vous la voulez; mais l'armée est à moi, et si j'ai besoin d'argent, je ne le demanderai pas deux fois. Quant à vos langues, je vous conseille de ne pas leur donner trop de licence. — Si telles sont tes intentions, François, répliqua un des montagnards, nous aimons mieux rester comme nous sommes. — Cela sera plus convenable, dit le monarque. » Et cette curieuse conversation se termina ainsi.

» Les réclamations de la Hongrie, où une aristocratie puissante et fière se voyait chaque jour dépouillée de ses droits, effrayèrent bien davantage le cabinet autrichien; le sang-froid de l'empereur en fut même troublé. Quand sa politique, ou plutôt celle de M. de Metternich, eut embrassé tacitement la cause ottomane, la population hongroise, qui compte près de quatre millions d'ames attachées à la religion grecque, fut sur le point de se soulever. Les magnats, dans leurs diètes, s'exprimèrent avec la plus vive et la plus franche indignation. L'empereur se plaignit que leurs séances, commencées depuis un mois, n'avaient encore rien décidé : quand ces paroles du monarque furent communiquées aux magnats, le comte P. se leva et dit : « Depuis trente ans que S. M. occupe le trône de Hongrie, elle n'a rien fait pour nous. »

» C'est ce ferment de mécontentement secret, qui, grossissant et s'aigrissant toujours au sein des domaines héréditaires de l'Autriche, menace d'une dissolution future cette puissante monarchie. Elle renferme trop d'élémens hétérogènes et contraires, trop de germes de discorde, trop de causes de ruine, pour que cet état de calme où nous la voyons puisse durer long-temps. Le respect pour l'âge avancé de l'empereur régnant, l'habitude de lui obéir, une certaine vénération pour les malheurs qui l'ont frappé, et des vertus qu'on ne peut lui contester, enfin un principe d'honneur et de fidélité au serment, très puissant pour ces peuples, ont retenu dans les bornes de la dépendance et dans une paix apparente ces masses ennemies, agitées de mouvemens secrets. Mais le successeur de François II recueillera pour héritage tout ce qu'un long silence et une longue patience auront accumulé de mauvaise humeur et d'indignation concentrées. On s'est écarté de cette bonne foi politique qui, depuis le commencement de la dynastie jusqu'au règne de Joseph II, avait signalé

les rapports du gouvernement autrichien avec ses sujets. Tout le monde s'en aperçoit; et la banqueroute permanente, que le titre de *métalliques*, imposé au papier-monnaie, ne déguise aux yeux de personne; la stagnation du commerce, dont les spéculations établiraient entre les citoyens des communications actives, continues, trop effrayantes pour la politique de M. de Metternich; l'existence d'une police redoutée, qui pénètre jusque dans les arcanes les plus saints du foyer domestique; la prédilection du cabinet de Vienne pour les *Erbfeind*, nom donné en Allemagne à ces ennemis héréditaires de la chrétienté; toutes ces causes concourent lentement à détruire les bases sur lesquelles repose et domine l'aigle à deux têtes, depuis si long-temps maître du centre de l'Europe. Le sentiment d'idolâtrie pour leur empereur, sentiment si puissant et si profond chez les Germains, se conserve encore dans le domaine restreint de l'archiduché d'Autriche. « *Franzl* (1) est un brave homme, dit le fermier des environs de Vienne. Il s'est souvent moqué de nous, mais c'est la faute de son ministre; et, si j'étais empereur, je sais bien ce que j'en ferais. »

» Il y a une certaine habitude de ruse, qui n'est ni l'hypocrisie, ni la perfidie, qui peut s'allier à la bonhomie des mœurs, à la franchise apparente du caractère, et qui se retrouve dans tous les actes de ce gouvernement. Obligé de se soumettre aux conséquences de fréquens désastres, et de se résigner à plus d'un traité contraire à ses intérêts, il a contracté l'habitude de cette dissimulation défiante qui caractérise ordinairement la faiblesse. Les mesures les plus arbitraires s'accomplissent en Autriche avec des formes toutes paternelles. On emprisonne un évêque, on exile un prince, on fait banqueroute avec la plus aimable bonhomie. Pour peu que vous déplaisiez, un arrêté, conçu dans les termes les plus bienveillans, vous envoie à Munkatsch, à Komom, Spielberg, où de fortes citadelles et des gardiens impitoyables répondront de votre silence, et vous enseigneront la loyauté. Telle est la terreur qu'inspire la singulière paternité de ce gouvernement, si doux et si bienveillant dans ses actes, que la famille impériale n'est pas exempte d'alarmes : le ton quelquefois brusque de Sa Majesté, l'air humble et défiant des archiducs, la distance respectueuse ou plutôt craintive qui les sépare de leur souverain, forment un étrange contraste avec les mœurs domestiques et la familiarité bourgeoise, en usage dans les cours allemandes. Le prince héréditaire lui-même ne pourrait, sans danger, sortir de la sphère d'action qui lui est assignée.

» L'archiduc Rainier, vice-roi d'Italie, est celui de ses frères que l'em-

(1) Diminutif de *Franz*.

pereur préfère : les talens militaires de l'archiduc Charles portent ombrage ; l'archiduc Jean est trop instruit ; le Palatin est trop fougueux. Quand ce dernier vint demander à l'empereur son consentement au troisième et dernier mariage qu'il a contracté, François II lui répondit : « Je le veux bien ; mais je fais des vœux pour qu'elle vive ; car, si vous la perdiez, il vous en faudrait une quatrième ; et celle-là serait bien certainement une juive. » L'impératrice n'a aucune influence, quoiqu'elle soit fort aimée de son auguste époux. Quant aux habitudes du ménage impérial, si l'on me passe cette expression, dont ceux qui connaissent les mœurs germaniques ne contesteront pas la convenance, le plus sévère philosophe n'y trouverait rien à reprendre. C'est une simplicité patriarcale, une régularité exemplaire, et une décence inaltérable : il y a peu de familles de quakers plus ponctuelles et plus laborieuses. A six heures, l'empereur se lève ; à sept, il déjeune : le travail du cabinet et les audiences publiques durent jusqu'à une heure. A deux heures, promenade à cheval, tantôt avec l'impératrice, tantôt avec le comte Urbna, grand chambellan, ou avec le baron de Ruthherd, aide-de-camp de Sa Majesté. Le dîner, servi à quatre heures précises, se compose de cinq plats et du dessert. L'empereur ne boit que de l'eau ; et, après le repas, un petit verre de Tokai. Après dîner, il visite ses plantes, dans le jardin nommé le Paradis de Garth, va inspecter ses pigeons, dont la disparition ou les maladies ne manquent jamais d'exciter sa mauvaise humeur, et prend son café à neuf heures, dans le nouveau pavillon impérial. La tâche de faire le café appartient spécialement à l'impératrice, qui, vêtue comme une simple ménagère, en dispose tous les apprêts. Ensuite, viennent les *terzetti*, exécutés par le baron K..., quelques archiducs, et l'empereur lui-même, qui joue assez bien du violon. Telle est la vie paisible et simple d'un des plus puissans monarques de l'Europe. La frivolité, la galanterie, sont rigoureusement exclues de la cour. Chacun des membres de la famille impériale s'occupe d'un art mécanique. Les archiducs sont charpentiers et ébénistes ; le prince héréditaire est tisserand : ce dernier s'est rendu célèbre par le peu d'à propos de ses paroles et le peu de grace de son maintien. Les qualités contraires distinguent le prince François-Charles, que la voix publique désigne pour successeur de son père, mais que la pragmatique sanction écarte du trône. Ce conflit de la loi régnante et de la prédilection paternelle, joint à la préférence des peuples, semble réserver à l'Autriche des commotions difficiles à éviter.

» De toute la famille, c'est le duc de Reichstadt que Sa Majesté traite avec le plus de faveur et de tendresse. On dirait qu'elle cherche à lui faire

nir compte des infortunes de son père et du mal que lui a fait l'Autriche. Rien de plus intéressant que ce jeune homme. Ses traits sont mâles et doux : il ressemble à Napoléon par la coupe du visage, et surtout par l'expression et les contours de la bouche ; il n'a de sa mère que les yeux. Il est impossible d'observer sans émotion cette figure jeune et noble, dont la fraîcheur brillante se mêle et se voile, pour ainsi dire, d'une nuance inexprimable de mélancolie et de réflexions profondément tristes. Ce n'est pas cette bonhomie et cet abandon familier, cet air d'aisance privé de dignité qui caractérisent la plupart des princes d'Allemagne : il y a quelque chose de plus fier, de plus concentré dans la physionomie et l'extérieur du duc de Reichstadt.

» Le palais de Schœnbrunn lui appartient. Deux officiers prussiens s'y trouvaient le jour où nous visitâmes cette résidence. Ils témoignèrent le désir d'être présentés au duc de Reichstadt, et son chambellan repoussait d'un ton assez dur cette demande indiscrète, quand le prince lui-même sortit de ses appartemens, s'avança sur le perron, fixa ses regards sur les deux officiers, les considéra d'un œil immobile pendant quelques minutes, tout en traçant sur le sable des figures géométriques ; puis, s'écriant en français, du ton le plus significatif : *des Prussiens!* tourna la tête, descendit rapidement les degrés, s'élança sur son beau cheval arabe, présent de son grand-père, et partit. Quelques jours après, nous eûmes occasion de le voir à la tête de son escadron, et nous admirâmes la précision de commandement, la vivacité de coup d'œil qui annoncent déjà chez ce fils du plus grand capitaine des temps modernes, l'héréditaire apanage du génie militaire. En vertu d'un décret impérial, il est propriétaire des huit domaines du grand-duc de Toscane en Bohême, et jouit de 20,000 £ (500,000 fr.) de revenu ; les autres princes du sang, excepté l'archiduc Charles, sont moins riches que lui. Il porte le titre d'altesse (1), et passe immédiatement après les princes autrichiens d'Este et de Toscane. Sa maison est montée sur le même pied que celle des archiducs ; il a son chambellan, son maître des cérémonies (2), ses aides-de-camp, ses officiers. »

Cette cour ne serait point assez connue du lecteur, si au milieu de ce tableau fidèle on oubliait de placer le portrait de l'homme qui la dirige. M. de Metternich, issu de l'une de ces familles nobles et appauvries qui ont fourni à l'Allemagne ses princes spirituels, a exercé non seulement sur l'Autriche, mais sur l'Europe moderne, une puissante influence.

(1) *Euer Durchlaucht.*
(2) *Obersthofmeister.*

Créateur de la Sainte-Alliance, c'est lui qui a donné aux monarchies actuelles leur forme et leur ensemble; c'est sa main qui a, pour ainsi dire, modelé leur politique et préparé leur résistance contre l'esprit de constitution et de liberté. Jamais homme ne rendit plus de services à ses maîtres ou ne sembla du moins leur prêter plus à propos le secours de son adresse. Jamais ministre ne brava plus hautement l'aversion populaire. De la Baltique aux Pyrénées, des limites de la Turquie aux frontières de la Hollande, une voix unanime s'élève contre son administration et ses projets, contre sa politique et ses affidés. Il poursuit sa route au milieu de ces clameurs, et se rit de la réprobation universelle. Nous terminerons cet article par le portrait qu'en trace l'auteur de l'ouvrage dont nous rendons compte.

« Au congrès de Radstadt, où il était chargé de représenter les comtes de Westphalie, l'adresse avec laquelle il s'acquitta de ses fonctions diplomatiques le fit remarquer de l'empereur d'Autriche, qui le prit à son service et le nomma son ministre à la cour de Dresde. En 1806, il fut nommé ambassadeur à la cour de France. C'était l'époque où les débris de l'antique monarchie se réunissaient et se réorganisaient sous les ailes de l'aigle. Marquis et vicomtes affluaient aux Tuileries, et, tout en briguant un sourire du maître, conservaient leurs préjugés, nourrissaient leur ambition, couvaient secrètement leurs espérances, dans ces coteries de bon ton de l'ancien régime, d'où l'on avait soin de bannir tous ces nobles illégitimes de création récente. Introduit par son titre et sa noblesse héréditaire dans ces cercles où la France monarchique se concentrait; doué des formes les plus aimables, les plus gracieuses, les plus douces, les plus insinuantes; sachant flatter, converser, plaire et séduire, M. de Metternich ne tarda point à s'initier dans tous les secrets de la *chronique scandaleuse* de la cour de France. On l'accueillait partout avec empressement, et Napoléon lui-même le prenait à gré. Ce fut alors qu'il étudia le caractère de ce prince, devina les mystérieux ressorts qui décidaient les mouvemens de cette ame profonde, et se prépara au rôle diplomatique qu'il devait jouer quelques années plus tard à Prague et à Dresde.

» Nommé, l'an 1810, ministre des affaires étrangères à la place du comte Stadion, son intrigue combina, arrangea, fit réussir le mariage de Napoléon et de Marie-Louise; l'empereur et la princesse cédèrent également à ses suggestions : ce fut lui qui, après avoir vaincu les scrupules de l'archiduchesse, la conduisit à Paris. On assure qu'alors il laissa tomber dans la conversation quelques mots qui devaient indiquer à Napoléon la récompense que l'ambassadeur espérait. L'empereur ne voulut pas les comprendre, et Metternich, dévorant son offense, attendit une

occasion favorable de la venger. Bientôt l'empereur de Russie lui fit faire des propositions qu'il accepta. La finesse, la souplesse étaient communes au monarque et au ministre : ils se convenaient mutuellement et ne tardèrent pas à mettre en jeu toutes les ressources d'un génie dont Napoléon ne redoutait point assez les efforts et l'habileté.

» Il fut la dupe de M. de Metternich. C'est une remarque singulièrement juste de Richardson, que, dans un mélange de qualités et de défauts, ce sont fréquemment nos qualités qui nous perdent. Ainsi Napoléon avait conservé sur le trône impérial ces idées bourgeoises d'attachement conjugal, de liens de famille, d'union domestique, idées qu'un homme né pour le diadème ne se fût jamais avisé de nourrir ou de garder. Quand le ministre voulut cacher à l'empereur français les intentions hostiles de l'Autriche, il eut donc très beau jeu : le plus profond mystère enveloppa ces préparatifs ; et, pendant toute la guerre de Russie même, pendant le congrès de Prague, Napoléon ne se douta de rien. En vain M. de Narbonne, son ambassadeur, l'avertit des desseins de M. de Metternich, qu'il avait pénétrés ; l'orgueil offensé du monarque rappela ce diplomate, dont la sagacité l'eût sauvé, et lui substitua un autre personnage diplomatique, qui ne s'occupant que de harnais, de chevaux et de plaisirs, augmenta l'aveuglement de son maître. La fortune se chargea de punir cruellement cette illusion d'une vanité bourgeoise. Tous les plans de M. de Metternich réussirent selon ses vœux. Instrument flexible et habile entre les mains de l'empereur Alexandre, ce fut encore lui qui détermina le prince Schwartzemberg à marcher sur Paris et à terminer la guerre d'un seul coup. Telle fut l'adresse du souverain moscovite, secondé par le diplomate autrichien, que la nouvelle de la prise de Paris et celle de l'abdication de l'empereur arrivèrent en même temps au quartier-général du père de Marie-Louise.

» L'œuvre de la Sainte-Alliance occupa ensuite, ou plutôt absorba M. de Metternich. Il en montra un jour le plan au prince de W....y. « Mais, lui dit ce dernier, cela blessera ! — Blesser quoi ? répondit Metternich, quelques fantaisies ! » Malheureusement le ministre connaissait mieux les rois que les peuples ; et ce ne fut pas seulement quelques fantaisies, mais de puissans intérêts, mais le génie même du siècle que cette œuvre offensa !

» La physionomie et l'extérieur de M. de Metternich se font remarquer par une sorte de grace molle. Ses yeux sont bleus et doux ; sa bouche est agréable, son front haut et bien dessiné, sa tournure élégante et gracieuse. Il est impossible de mieux tirer parti qu'il ne le fait de ses avantages naturels. Aimable dans un cercle, plus aimable encore dans le tête-

à-tête, il n'y a peut-être qu'une seule personne en France qui sache aussi bien que lui parler, se taire à propos, amuser, séduire, lancer l'épigramme, voiler ou sous-entendre sa pensée, partager les faiblesses des autres, et surtout les mettre à profit. Quand les bacchanales diplomatiques du congrès de Vienne étonnèrent l'Europe, encore fatiguée de si longues guerres, l'empereur Alexandre, à qui cette gaîté turbulente était loin de plaire, en témoigna son mécontentement. Il était prêt à partir : quel événement ! quelle menace ! quoi ! tant de combinaisons seront vaines ! tant de ruses échoueront au port ! M. de Metternich, pour retenir l'empreur, imagina de lui donner de petites soirées tout à fait de son goût, et dont la belle princesse de C..... était présidente. Cette fée séduisit Alexandre ; la famille de la princesse se fâcha. On la vit tout à coup fuir son royal adorateur, se retirer à T..., et l'y entraîner après elle. Plus elle se montrait timide et réservée, plus elle reculait devant le danger, et plus Alexandre s'attachait à sa poursuite : tel fut le talisman magique qui enchaîna ce prince et l'asservit à l'ennui mortel des congrès de Troppeau et de Laybach. L'art du premier ministre de la monarchie autrichienne ne paraît pas vulgaire, si on calcule l'importance des résultats qu'il a obtenus.

» Il fallait toute la flexibilité de génie dont la nature a doué M. de Metternich, pour gouverner à la fois et d'une manière uniforme tant de masses divisées d'intérêts. Ses agens partagent son esprit ; il les pénètre pour ainsi dire de cette adresse captieuse et de cette habileté souple qui le distinguent. Tous ses ambassadeurs en sont imbus ; rassemblés dans un même palais, ils formeraient une vivante galerie de *Metternichiens*. Son immense réseau enlace l'Europe, il se tient au centre, comme Arachné au milieu de sa toile ; et de là il aboutit à toutes les contrées de l'Europe, tenant aux miguellistes du Portugal, aux absolutistes de France, aux apostoliques d'Espagne, aux tories d'Angleterre ; opposant ainsi aux destinées du monde une force de résistance gigantesque ; aux progrès de la liberté, un vaste système d'espionnage ; enfin, au génie de l'humanité, dans sa marche triomphante, toutes les ressources de l'adresse, toutes les combinaisons d'un machiavélisme subtilisé, tout ce que l'or, l'intrigue, la patience, la finesse, l'intérêt personnel ont d'influence et de force. M. de Metternich s'écriait lui-même, dans l'enivrement de sa joie, après quelques succès obtenus par sa politique : « Je suis le grand prévôt de l'Europe. » (*New Monthly Review.*)

Tableau de Moeurs.

—

SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE.

La cloche du château de Kingsworth a retenti, et la famille des Sutherland est réunie dans la grande salle, dont une table de chêne, gothiquement sculptée au quatorzième siècle, occupe le centre. Georges Sutherland, héritier de ce nom respectable, l'aîné de la famille, devait revenir de Bath, le matin même; et sa sœur, sa mère, son frère James, l'attendent encore. Georges, absent depuis quinze jours, n'a jamais prolongé si long-temps son absence hors du domaine paternel. On craint, on soupçonne, on conjecture quelque malheur ou quelque imprudence, et la régularité habituelle de la famille, dérangée pour la première fois, depuis que madame Sutherland est restée veuve, se soumet à une légère altération de ses habitudes. Encore une demi-heure, et la cloche sonne pour la seconde fois; Jeanne Sutherland monte au pavillon qui domine la grande tour, et où son père avait coutume de se retirer, lorsque fatigué de la chasse et à demi pris de vin, il voulait cacher aux yeux de sa famille le sommeil plus que léthargique, provoqué par des libations trop copieuses, seules jouissances des gentilshommes chasseurs du nord de l'Angleterre.

On accorde un nouveau quart d'heure de grace au jeune fugitif: point de Georges. On se met tristement à table; et la conversation roule tout entière sur l'événement inouï qui vient d'arriver, sur les causes qui ont pu le faire naître, sur les plaisirs ou sur les dangers que Georges a pu rencontrer dans la ville royale de Bath. Le caractère de Georges inspire à sa mère plus d'une crainte : enthousiaste jusqu'à l'exaltation, étourdi jusqu'à la folie, ignorant le monde, passionné pour la beauté, généreux jusqu'à la prodigalité la plus imprudente, dans quels périls n'a-t-il pas pu se précipiter! Les commentaires, les gloses, les annotations, les hypothèses, sur tout ce qu'une telle disposition d'esprit doit accumuler de dangers sur la tête de Georges, se succèdent avec une rapidité merveilleuse; chacun paraphrase d'un style différent ce texte commun, et qui déjà s'était souvent développé, en présence même du jeune Sutherland.

Mais avant, de faire parler et agir mes personnages, il est indispensable que je les fasse mieux connaître, et le lecteur me permettra d'introduire devant lui, tour à tour, avec noms, prénoms et signalement exact, chacun des membres d'une famille, aisée sans être heureuse, sage sans être satisfaite de son sort, objet d'envie pour les autres et d'ennui pour elle-même.

Madame Sutherland, bonne mère, d'une économie stricte, d'un jugement sain, d'un esprit plus solide que brillant, vient d'atteindre son cinquante-neuvième hiver. Jeanne Sutherland, sa fille, a bientôt (le dirons-nous ?) trente-cinq ans et demi. Comme la plupart des filles surannées, elle n'a pas su garantir sa vertu d'une certaine âpreté, qui nuit à l'amabilité de son commerce : elle nourrit des souvenirs tristes, abhorre les hommes, déteste l'amour, médit de la beauté, méprise les avantages extérieurs, et ne fait cas que de la dévotion, de la rectitude de la conduite et de la sévérité de mœurs; au reste, bonne, dévouée à ses frères, les torts de son caractère n'ont pas pénétré jusqu'à son cœur. Georges, que nous avons déjà mis en scène, âgé de vingt-six ans, d'un figure heureuse, d'un caractère ouvert, contraste étrangement avec James, son frère cadet, qui mérite une observation détaillée, et une analyse sévère.

C'est un de ces esprits étroits et persévérans, une de ces ames sèches et concentrées sur elles-mêmes, qui regardent leur égoïsme comme le dernier période de la sagesse, leur avarice comme l'apogée de la prudence, leur sagacité malveillante comme une pénétration heureuse, leurs calculs d'intérêt comme le sublime de la politique, et leur réserve méticuleuse comme une égide certaine contre les maux de la vie. Pendant que Georges se livrait à sa verve dithyrambique, et louait la grace et la beauté féminines en accens dignes de Pindare, que son frère n'écoutait pas sans courroux, James formait de plus sérieux et de plus profonds desseins : il cherchait à captiver le cœur d'une riche héritière, et faisait une cour assidue à la cassette de la prétendue : c'était elle qui devait suppléer aux torts de la fortune qui, l'ayant fait naître après Georges, ne lui destinait qu'une mince légitime. Comme un géomètre, en suivant la courbe que décrit une ligne, parvient à l'exacte analyse de toutes ses propriétés possibles, il était facile de prévoir que, le caractère de Georges et de James une fois donné, l'un pourrait bien livrer sa fortune et sa main à la première beauté dont les attraits le séduiraient; et que l'autre, se mariant par intérêt, épouserait Plutus lui-même, si Plutus se présentait à lui sous la forme de la plus horrible, de la plus surannée, mais de la plus riche des duègnes.

En effet, pendant le séjour de Georges à Bath, la première de ces prophéties s'était accomplie : ce rendez-vous commun de tous les intrigans de l'Angleterre avait offert aux regards charmés du jeune héritier de Sutherland la belle Émilie Busbridge, accompagnée de sa tante, Mme Catherine Malwouney, suivie d'un essaim d'adorateurs, et concentrant sur elle seule toute l'attention des *dandys*. Georges avait pris feu : à une cour assidue avait succédé une offre réelle ; et le lendemain même du jour où nous avons placé la première scène de cette histoire vraisemblable et véridique, au moment où Jeanne soulevait le crêpe verdâtre qui protégeait le sommeil de sa perruche aveugle, une lettre de son frère annonça cette détermination, cet événement majeur, ou plutôt cette révolution, à la famille représentée par Mme Sutherland la mère.

« Je l'avais prédit, s'écria-t-elle : le voilà bien ! il lui est impossible d'attendre ou de différer ; il fera vingt sottises avant que son frère en ait médité une.

— Comment s'appelle ma belle-sœur ? demanda James d'un ton ironique.

— Busbridge.

— Busbridge ? reprit le cadet ; ce nom-là n'a rien d'aristocratique.

— Pourvu qu'elle ait des principes, continua la vieille fille, et une moralité sévère.

— De la fortune surtout, ma sœur, interrompit James.

— Quoi que vous en disiez, ce n'est pas là le point important. Si nous nous convenons...

— Nous convenir ! Croyez-vous que lady Sutherland partagera avec vous la royauté du château de Kingsworth ? vous ne connaissez guère le monde. Notre premier devoir, notre première démarche, seront de quitter le toit de ce vieux château. »

Jeanne soupira. « Je suis bien curieuse de savoir quelle espèce de femme ce peut être.

— J'espère qu'elle est aimable.

— Je désire qu'elle soit économe.

— Je souhaite qu'elle ait un bon ton. »

Ces exclamations différentes trahissaient les différens mouvemens qui agitaient la famille, et peuvent faire apprécier le degré d'intérêt et d'impatience avec lesquels on attendit le jour où Émilie Busbridge et Georges Sutherland, son époux, vinrent visiter le donjon patrimonial. La grande chapelle de Bath avait reçu les vœux et répété la bénédiction nuptiale : une retraite de deux semaines dans une petite maison de campagne, comme on en voit tant en Angleterre, louée avec ses meubles, ses do-

mestiques, son attelage, sa voiture, moyennant une somme exorbitante, et appartenant à un sellier enrichi, qui spéculait sur les goûts champêtres de ses compatriotes ; cette retraite, dis-je, sans ouvrir les yeux de l'étourdi Georges sur le véritable caractère de sa femme, avait déjà rassasié nos deux héros des plaisirs dangereux de la solitude et des douceurs du tête-à-tête.

Rien de plus séduisant qu'Émilie Busbridge : de grands yeux noirs fendus en amande, de la grace, de la vivacité, beaucoup d'abandon et de naturel, justifiaient, en partie, l'ardeur de la passion que Georges avait ressentie en la voyant, et qui venait de l'entraîner dans une démarche si importante et si précipitée. Georges n'avait eu, ainsi que César, qu'à se présenter pour voir et pour vaincre : Mme Malwouney lui avait fait craindre que, s'il tardait à se déclarer, certain monsieur, revêtu d'un frac gris, portant d'énormes breloques à sa montre, et une badine ornée d'un diamant magnifique, ne lui enlevât la main d'Émilie ; terreur qui, jointe à la naïve candeur de cette dernière, à son amabilité caressante, au ton sentimental et expressif avec lequel elle chantait la romance, avait décidé l'impétueux jeune homme, et hâté son union avec la nièce de Mme Malwouney. Je ne parle ni des larmes versées par cette douce syrène, ni des mille et un moyens employés pour achever la conquête d'un cœur déjà vaincu, ni de la parure d'améthystes donnée à la tante, ni des longs discours de cette dernière sur la sensibilité, le dévouement, la grâce, l'économie, l'esprit, la naïveté, la fidélité, les talens, les vertus surnaturelles d'Émilie. Ces préliminaires indispensables se pressèrent et se concentrèrent dans le court espace de quelques jours, et ce fut, comme on dit, *une affaire finie*.

Cependant, le soleil ne s'était pas levé quatre fois pour nos amans, emprisonnés par leur tendresse dans le réduit champêtre de *l'Aubépine* (tel était le nom romantique que son propriétaire lui avait imposé) ; ou, pour varier les formes oratoires et poétiques dont nos écrivains de nouvelles se servent pour alonger leurs volumes, il n'y avait pas quatre jours que nos héros savouraient les délices d'une retraite rustique embellie par l'amour, que Georges avait déjà cru entrevoir, sinon des taches, au moins de légères nuances de brusquerie, d'étourderie, et même de mauvais ton, chez la bien aimée de son cœur. Le cinquième jour, elle ne voulait plus toucher le piano, en dépit des prières de son mari qui raffolait de musique ; le sixième, elle se hasarda jusqu'à le contredire ; le septième, elle poussa l'audace jusqu'à lui donner un démenti formel ; le huitième, une petite querelle qui s'éleva donna l'essor au vocabulaire peu choisi dont la charmante Émilie faisait un usage beaucoup trop fréquent ;

le neuvième, elle avoua que la chaumière ornée de *l'Aubépine* lui semblait *joliment bête* (lecteur, passez-moi cette vulgarité dont je ne suis que le référendaire fidèle); enfin, le dixième ou onzième jour, elle alla plus loin, et, le répéterai-je sans exciter l'horreur des gens de bon goût, elle déclara positivement que la solitude *l'embêtait*, et qu'elle voulait retourner dans le monde.

Georges ne laissa point échapper cette occasion de changer une position qui commençait à lui sembler embarrassante : il s'apercevait bien qu'il venait de faire une folie; mais elle était faite : il n'y avait plus à revenir sur ses pas, et d'ailleurs Emilie était si jolie! Georges se résout donc à présenter sa femme à sa famille : on va se mettre en route, on part. Tracy, femme de chambre de la nouvelle mariée, occupe avec Rixon, le valet de chambre, le train de derrière du carrosse dont nos héros occupent l'intérieur. Pendant que le trot de leurs coursiers les entraîne vers le château de Kinhsworth, revenons à James, et traçons, dans le goût du bon Plutarque, un savant parallèle entre les deux frères.

Avez-vous jamais observé un jeune matou placé devant la faible souris qu'il convoite et qu'il terrifie? Avez-vous remarqué cette attentive surveillance de l'animal féroce que nous avons civilisé, la fixité de son regard, l'immobilité de sa posture, la concentration, si ce n'est de sa pensée, au moins de sa patience et de son attention? Cette comparaison, peu fleurie, est la seule qui puisse donner quelque idée de la persévérante et infatigable obstination avec laquelle James Sutherland poursuivait la conquête de cette cassette matrimoniale que nous avons déjà indiquée. Grâce Lazenby (ainsi se nommait la jeune personne, objet de ses vœux intéressés) était pâle, svelte, maigre; ses yeux n'avaient jamais exprimé une émotion, ni ses lèvres un sentiment. Elle ressemblait à ces fleurs étiolées qui penchent leur corolle sur une faible tige, et qui manquent à la fois de couleur, de forme et de parfum. Mais elle était fille de l'un de ces rois du Gange qui ont leur trône dans la rue de Leadenhall (1), et que l'on appelle *Commissaires de la Compagnie des Indes*. James s'était prudemment assuré de la vérité des faits : M. Lazenby était millionnaire; Grâce, sa fille unique, qui devait hériter de sa fortune, avait été placée sous la direction immédiate de Mme Trainer, dame âgée, habitant une petite maison près de Kingsworth, et dont toute la fortune, déjà considérable, s'était faite et accrue en recevant chez elle des pensionnaires ou des élèves, auxquelles elle donnait, comme on va le voir, des leçons de moralité, et des enseignemens utiles pour le reste de leur vie.

(1) Nous avons déjà dit que c'est dans cette rue qu'est l'hôtel de la Compagnie des Indes.

Dès lors, le frère cadet de Georges Sutherland avait formé le siége de la place avec une prudence et une combinaison systématiques auxquelles Vauban lui-même eût donné des éloges. Tous les soirs, on le voyait monter sa jument favorite, et se rendre chez Mme Trainer, pour passer la soirée avec Grâce et son institutrice, écouter et reproduire les rares monosyllabes qui échappaient à la fille du commissaire indien et boire quelques tasses d'un thé aussi insipide que la fade conversation de sa prétendue. Grâce Lazenby, à laquelle la nature avait refusé la faculté d'être émue, finit par s'accoutumer à la présence et aux assiduités de James. Une carte de l'Inde, étendue sur la table devant eux, servit à remplir les lacunes qui se trouvaient fréquemment dans la conversation de l'un et de l'autre ; et, à force de suivre ensemble le cours du Gange, de marquer avec des épingles la marche des armées de Tippou-Saëb, et la route à suivre de Fultygur à Chandpourah, il s'établit entre ces deux personnages une sorte de communauté de sensations, que l'on ne peut nommer amour ni amitié, mais qui suffisait aux desseins de James, et semblait devoir lui livrer bientôt les pagodes du nabab, et les attraits de son aimable fille.

Cependant Émilie et son mari sont arrivés à Kingsworth. La grande allée sablée qui fait face au perron du château a reçu l'empreinte des roues de leur carrosse, et Mme Sutherland la mère, debout à la grande porte intérieure, attend sa belle-fille. Émilie, dont la grace et la beauté avaient, à la première vue, un charme vraiment séduisant, produisit sur la mère de son époux l'effet le plus favorable ; et déjà Mme Sutherland félicitait intérieurement son fils du choix d'une telle compagne, lorsque, aux premiers complimens de la famille, la jeune femme répondit d'un ton décidé :

« Oh ! j'en suis sûre, nous nous arrangerons très bien ! »

Cette brusquerie étonna tous les assistans : James regarda sa sœur ; Jeanne regarda son frère ; Georges se mordait les lèvres de dépit, et Émilie, prenant sans façon le pas sur toute la famille, entra dans son nouveau domaine.

« Ma chère, dit Mme Sutherland à sa fille, conduisez votre belle-sœur à la chambre préparée pour elle ; c'est à vous de lui indiquer la *carte du pays.* »

Comme ces trois derniers mots étaient prononcés en français, la langue favorite des hautes classes de l'Angleterre, notre Émilie les prit pour de l'hébreu : elle se retourna vers Mme Sutherland, et l'interrogeant avec plus de vivacité que de politesse :

« La ?... la quoi, madame ?..

— Ma chère dame, reprit la mère en souriant, on va vous conduire dans votre appartement.

— Ah ! je ne comprenais pas. « Et Jeanne, prenant sa nouvelle sœur par la main, remplit son office de guide. Cependant, chaque moment, chaque jour, en s'écoulant, développèrent davantage le caractère et, puisque je dois le dire, le défaut d'éducation que Georges avait déjà observés, et qui faisaient une compensation funeste aux charmes extérieurs d'Émilie. Son mari cherchait en vain à lui faire comprendre qu'un peu de réserve ajoute à la grace, et que, si l'abandon dans les manières captive et séduit, l'impertinence révolte. Georges, subjugué par sa femme, fut obligé de souffrir en silence, pendant que Jeanne et son frère continuaient, sur la conduite de leur belle-sœur, ces commentaires un peu malveillans, mais fort justes dans cette circonstance, auxquels on aime à se livrer dans la plupart des familles. Peindrai-je la douleur de Mme Sutherland, lorsque Émilie, se trouvant à table, dirigea sa fourchette vers un vieux portrait entouré d'un cadre vermoulu, et demanda : « Qu'est-ce que c'est que cette vieille caricature ? » C'était le portrait de M. Sutherland le père. Dirai-je l'étonnement et presque l'effroi du sommelier lorsqu'il vit la jeune femme avaler à long traits l'*ale* mousseuse et épaisse, dont à peine une dame comme il faut daigne prononcer le nom ! Enfin, reproduirai-je les sourires, les chuchotemens, et les regards malins échangés par Jeanne et James Sutherland, lorsque Émilie (spectacle épouvantable !) s'avisa de se servir du couteau pour manger le poisson. C'étaient là des griefs bien importans contre la jeune femme : elle se plut à les aggraver. On la vit prendre le haut bout de la table, enlever à Mme Sutherland les honneurs et son sceptre domestique, rire à gorge déployée avec sa fille Tracy, au moment où Jeanne passait dans la galerie, enfin se conduire comme si son dessein formé eût été de bannir à jamais du château de Kingsworth ses anciens habitans.

Tels étaient l'état fébrile et le malaise où l'arrivée d'Émilie et son séjour à Kingsworth avaient jeté la famille. Cependant James poursuivait sans relâche l'exécution de ses plans. M. Lazenby était revenu de Madras ; et Mme Trainer, par un petit billet sur papier velin, lui donna l'importante nouvelle de ce retour si désiré. Il se rend à l'instant même chez la vertueuse institutrice, et après lui avoir long-temps parlé de son attachement sincère pour Grâce Lazenby, il lui demande instamment sa protection auprès du père de la riche héritière. Vous croyez que Mme Trainer lui opposera d'insurmontables difficultés : non ; quelque incrédule que puisse être mon lecteur, je l'avouerai sans détour : la solitude dévote de Mme Trainer n'était pas inaccessible à la corruption, et le résultat d'un en-

tretien de quatre heures, entre le jeune et politique amoureux et la matrone expérimentée, fut un traité par lequel James Sutherland s'engageait à remettre *dix mille livres sterling* à titre de prêt, entre les mains de Mme Trainer, sous condition expresse de déchirer le billet de Mme Trainer, et de la tenir quitte de toute dette envers lui, si, par les bons offices de cette dame, il obtenait la main de Grâce Lazenby.

Admirez un peu comment l'homme le plus fin peut se laisser décevoir, l'homme le plus avare se laisser duper par l'espoir du gain. James, muni d'une lettre de l'institutrice, part pour Londres : pour épargner les frais du voyage il se guinde sur le faîte d'une diligence. L'hôtel magnifique de M. Lazenby, situé au milieu de Portmann-Square, lui ouvre ses portes ; et son cœur avide tressaille de joie en parcourant ces salles ornées de marbre et d'or, ces galeries étincelantes de richesses, qui composent le palais du nabab. On l'admet en sa présence, et ce qui l'étonne un peu, il est reçu à bras ouverts ; on l'invite à dîner, on le retient jusqu'à deux heures du matin, on lui offre même un logement chez M. Lazenby. Ces faveurs inattendues le surprennent et le ravissent. Grâce, toujours placée auprès de lui à table, daigne quelquefois lui sourire : les domestiques semblent le regarder comme le fils de la maison ; et pendant quinze jours il jouit ainsi, non seulement des agrémens d'une vie de luxe et de richesse, mais de l'espérance d'une fortune considérable et prochaine. Un observateur moins inexpérimenté que James eût observé la froideur du reste de la famille, le peu d'égards avec lesquels Grâce elle-même était traitée, les altercations obséquieuses et affectées de M. Lazenby le père, et l'isolement où les habitués du salon de Lazenby avaient coutume de laisser le jeune homme et sa prétendue ; mais le coup d'œil diplomatique de notre héros n'allait pas jusque-là, et, bien que son orgueil fût quelquefois blessé, la certitude d'atteindre bientôt l'objet de tous ses désirs cicatrisait aisément les plaies de son amour-propre.

Quinze jours s'étaient écoulés, on ne pouvait reculer de part ni d'autre ; M. Lazenby partit pour la campagne, laissa James Sutherland et sa fille maîtres de la maison, et fixa à la semaine suivante les arrangemens définitifs de cet hymen si désiré. Ce séjour prolongé du jeune homme dans la maison de son beau-père, bien que contraire à la sévérité des convenances, semblait garantir d'une manière plus fixe encore et plus positive l'union de nos deux amans, et tout favorisait les projets de l'heureux James, tandis que son frère Georges, en proie aux chagrins les plus cruels, maudissait le jour et l'heure qui l'avaient rapproché de la belle Émilie.

Elle avait lassé, par son incroyable étourderie et même par sa gros-

sièreté insolente, la patience de la famille. Mme Sutherland et sa fille s'étaient retirées à Bath où elles vivaient isolées. Bientôt après débarquèrent à la fois au château de Kingsworth les trois sœurs de Mme Sutherland, accompagnées de ce même gentilhomme au frac gris et aux breloques immenses, que Mme Malwouney avait indiqué à Georges, comme le prétendant d'Émilie. Le mauvais ton, la joie bruyante, la licence, la folie, entrèrent avec ces personnages dans le domaine héréditaire de Sutherland. Un colonel irlandais, au service de la Colombie, et qui se faisait nommer le colonel Mullhologan, vint les y rejoindre; et, pour que l'on se fasse quelque idée des manières de cette société bizarre et des chagrins qui dévoraient Georges, je me contenterai de reproduire une de ces conversations de l'après-dîner, où les dames n'assistent pas, où le vin circule librement et où tous nos secrets nous échappent.

« Pardieu, s'écria le gentilhomme au frac gris, Émilie ressemble bien à son père. »

Cette phrase excita l'attention de Georges qui regardait Émilie comme orpheline.

« Croyez-vous? reprit Mullhologan; moi, je penserais que Tracy lui ressemble davantage. »

Nouvel étonnement de la part de Georges; Tracy, la servante de sa femme, et qui lui ressemblait! Il se contenta de verser à boire aux orateurs.

« Ma foi! s'écria le major (tel était le titre porté dans le monde par notre gentilhomme au frac gris), Bonif a eu du malheur!

— Bonif! répéta Georges, en appuyant sur ces deux syllabes.

— Oui, continua Mullhologan, Bonif ou Boniface! c'est comme cela que nous l'appelons entre nous.

— Boniface? reprit Georges.

— Eh oui, votre beau-père! »

Georges garda le silence. Mullhologan reprit la parole :

« C'est bien cruel, de l'avoir envoyé là-bas...

— Où? demanda Georges.

— Quoi! Émilie ne vous a pas dit cela? ô la rusée! je la reconnais bien!

— Non, et vous m'obligerez de me mettre au fait.

— C'est une petite affaire avec la justice : au moins ne le lui dites pas; elle serait femme à nous arracher les yeux! »

Alors Georges fut instruit pour la première fois de la vérité tout entière. Émilie, cinquième fille d'un aubergiste ruiné, avait été confiée à la garde de Mme Malwouney, qui avait tiré de sa pupille le meilleur parti

qu'elle avait pu. Le père, repris de justice pour avoir tenté un gain illicite, était parti pour Botany-Bay ; et la société qui environnait le pauvre Georges était composée de ces escrocs de tabagie et de billard, si experts dans l'art de piper les dés, de faire sauter les cartes et de marquer les appoints.

Émilie et ses sœurs, mues par cette curiosité de mauvais ton qui distingue les femmes de leur classe, avaient, pendant la conversation de Georges et de ses nouveaux amis, écouté à la porte tout ce qui s'était dit durant la séance. La honte d'une pareille découverte et la crainte du ressentiment de son mari déterminèrent sa résolution. Le lendemain matin Émilie et sa troupe étaient partis, non sans se munir de ce qui leur avait paru convenable, et laissant le jeune homme livré aux réflexions que devaient faire naître dans son esprit les événemens de ces derniers mois.

Ce fut le matin même de cette crise que James, marié à Grâce Lazenby, amena en triomphe l'objet de ses plus ardens désirs, enfin devenu sa conquête. Il était difficile à Georges de s'expliquer pourquoi James avait l'air triste. Les deux frères, en s'embrassant, confondirent leurs larmes. Quand James eut écouté le récit des malheurs de Georges : « Mon cher, lui dit-il, nous sommes arrivés par des voies contraires à un résultat à peu près semblable. J'ai épousé, lui dit-il un peu plus bas, la fille *naturelle* de M. Lazenby ; et je viens vivre dans la retraite avec deux cents livres de rentes que mon beau-père veut bien m'assurer. » Ainsi s'accomplirent les destinées de ces deux jeunes gens ; et, si un mariage d'inclination causa de longs regrets à l'étourdi Georges, James, également dupe de sa profonde politique, dut maudire long-temps son mariage d'intérêt.

(*Sayings and Doings.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences naturelles.

Éléphans blancs de Siam.—On avait cru jusqu'à présent que les éléphans de cette couleur étaient une espèce distincte, ou au moins une variété constante. M. Finlayson (1), qui a pu les observer à loisir, a reconnu que ce n'est qu'une variété accidentelle, ce qui explique pourquoi ces animaux sont aussi rares. Lorsque l'observateur anglais visita le palais du roi de Siam il fut introduit dans l'habitation des éléphans blancs: ces heureux objets de la vénération des Siamois étaient alors au nombre de cinq, ce qui, dans l'opinion de ce peuple, était le signe et le garant d'une grande prospérité publique, car la demeure des éléphans sacrés n'a jamais été aussi peuplée qu'elle l'était alors. Les éléphans vulgaires n'ont aucune communication avec ceux-ci, que l'on conserve soigneusement dans l'intérieur du palais.

Suivant M. Finlayson, les éléphans blancs ne sont autre chose que des *albinos*, tels que ceux que l'on observe de temps en temps parmi les chevaux, les vaches, les lapins et dans l'espèce humaine; mais l'éléphant albinos, mieux traité par la nature que l'albinos de notre espèce, n'a pas la vue faible et ne craint point la lumière : son organe de la vue est plutôt perfectionné qu'altéré, quoique l'iris ait totalement changé de couleur, et ne se distingue de la couleur de la peau que par un blanc beaucoup plus pur. Quelques uns de ces animaux ne sont pas entièrement blancs et conservent quelques taches de la couleur ordinaire : chez tous les poils sont plus fins, plus courts et plus rares que ceux de l'espèce commune. En général, tous ces individus ont l'apparence d'animaux

(1) Note du Tr. Voyez, dans le tome II, page 331 et suiv., l'extrait que nous avons donné de la relation du voyage de M. Finlayson, dans l'Indo-Chine. On trouvera dans cet article un compte intéressant des merveilles qu'a produites la liberté, dans l'établissement de Singapore, affranchi des restrictions qui pèsent sur les possessions de la Compagnie des Indes.

malades : les uns avaient les jambes déformées par des nodosités glanduleuses, d'un aspect désagréable ; la peau des autres était d'une sécheresse extrême, chargée de grandes rides crevassées, d'où suintait une humeur acide : d'ailleurs ces animaux étaient bien faits, de petite taille, mais d'une forme aussi gracieuse que puisse l'être celle d'un éléphant. On en prend le plus grand soin ; plusieurs domestiques sont attachés à chacun d'eux ; l'enceinte où ils sont renfermés a un plancher élevé dans toute son étendue et tenu très proprement. M. Finlayson et les Anglais qui visitaient avec lui le palais du roi de Siam furent témoins d'un repas servi à ces animaux sacrés ; les herbes les plus fraîches et les plus succulentes leur sont offertes, ainsi que des cannes à sucre et des feuilles de bananier. Ces alimens leur sont présentés avec des formes respectueuses, comme si on déposait une offrande sur l'autel d'un dieu.

L'attention des Anglais fut attirée spécialement par un petit éléphant très bien conformé ; sa peau blanche était parsemée de petites taches noires, dont le diamètre était à peu près celui d'un poids et qui étaient placées à des distances à peu près égales, ce qui donnait à sa robe un aspect uniforme.

Les Siamois font tant de cas des éléphans blancs, que celui qui découvre un de ces rares individus, reçoit pour récompense une terre dont l'étendue égale la distance à laquelle le cri d'un éléphant peut être entendu ; sa famille et ses propriétés sont affranchies de tout impôt, jusqu'à la troisième génération.

Singe blanc à Ramri.—Voici encore un autre animal albinos, trouvé également dans l'Indo-Chine. Il est remarquable que cette portion de l'Asie produise des albinos qui appartiennent à la race humaine, dans une plus grande quantité que les autres contrées du globe. Comme il n'y a pas d'effet sans un principe qui le détermine, ce phénomène est sans doute susceptible d'une explication fort naturelle ; il est probable cependant que les causes n'en seront pas reconnues de sitôt. On sait que les animaux des pôles ont en général une fourrure d'une blancheur aussi éclatante que celle des frimas qui couvrent ces tristes contrées. L'homme éprouve un effroi involontaire à la vue de ces êtres singuliers qui ressemblent à des amas de neiges doués du principe de la vie ; mais on peut se rendre compte de ce phénomène, en assimilant ces animaux privés pendant leurs longs hivers de la lumière du jour, aux plantes étiolées.

On lit dans l'*India Gazette*, que l'on a pris, dans le mois d'avril dernier, à Ramri, dans l'empire birman, un singe parfaitement blanc. Son pelage était bouclé et doux comme de la soie. Il excita au plus haut degré la surprise et l'admiration des indigènes : à leur connaissance on n'en

avait jamais vu qu'un seul dans ces contrées, et le roi d'Ava, trouvant dans l'arrivée de cet animal extraordinaire le présage des plus heureux événemens pour son règne, lui fit faire une cage d'or, lui donna une garde d'honneur, et dépensa plus de 20,000 roupies en sacrifices et en réjouissances publiques.

Le singe pris dernièrement était sans doute de la même espèce que le premier, il était encore dans la première enfance. Une femme birmane, qui nourrissait un enfant se chargea de l'allaiter, et partagea entre eux deux ses soins maternels. Pendant les six premiers jours, le petit singe parut jouir d'une bonne santé et montra beaucoup de vivacité. Mais, soit que le genre de nourriture ne lui convînt pas, ou qu'il fût naturellement d'une grande délicatesse, il mourut le septième. La douleur du roi d'Ava et celle de ses sujets fut proportionnée à la joie que leur avait donnée la découverte de cet animal. Sa mort fut considérée comme une calamité publique.

Physiologie.

Considérations sur la vie (1). — Les recherches nombreuses qu'on fait, depuis quelques années, pour trouver les lois qui président aux phénomènes de la vie chez les végétaux et les animaux, ont déjà fourni quelques faits très importans sur l'exactitude desquels on ne peut avoir aucun doute : comme ces faits démontrent qu'il existe deux séries de lois tout à fait différentes, l'une comprenant celles qui gouvernent le monde matériel ou inorganique, l'autre celles qui régissent le monde organique ou vital, il est évident que l'on doit suivre ces deux séries isolément ; car leur confusion conduirait nécessairement à de graves erreurs.

A quelque point que l'on étende la division de la matière inorganique, on n'arrive jamais à une dernière partie vivante ; dans les corps organisés, au contraire, on trouve toujours un dernier rudiment qui est évidemment doué d'une force d'activité spontanée, et au delà duquel on ne peut plus diviser : c'est le *monas termo*. Il est facile de démontrer que tous les tissus du corps animal peuvent se résoudre en de petits globules, qui, à mesure qu'ils se détachent successivement de la masse, montrent une force d'activité spontanée en se mouvant rapidement dans toutes les directions. Ce sont des animalcules qui sont doués de la fa-

(1) Note de la nouvelle édition. Pour compléter les considérations contenues dans cet article, nous signalerons les suivans à l'attention du lecteur : Aperçus physiologiques sur la vie, t. VII. — Opinions nouvelles sur le principe de la vie, t. XII.

culté de la locomotion, et qui paraissent susceptibles d'exister comme végétaux ou comme animaux, et de former des parties élémentaires des uns ou des autres. Ainsi nous arrivons à cette conclusion singulière, que le corps de l'homme, avec tous ses organes, est composé de ces animalcules, et qu'il est une réunion de millions sans nombre d'êtres organisés, tous capables de vivre séparément et peut-être d'exercer quelques unes des fonctions de la vie individuelle pendant qu'ils font partie de l'organisme humain. Il est probable, sinon certain, que ces monades forment le dernier anneau de la chaîne des corps organiques, et qu'au delà on ne trouve plus que les élémens gazeux. Il est encore raisonnable de supposer que c'est par l'addition ou la soustraction de ces molécules organiques que toutes les parties du corps augmentent ou diminuent chaque jour, en un mot, que se fait la nutrition des organes. Peut-être encore la digestion n'est-elle que l'opération nécessaire pour séparer ces monades des combinaisons où elles se trouvent dans les substances animales ou végétales qui forment notre nourriture; dans ce cas l'assimilation ne serait que l'ensemble des lois qui présideraient à la distribution de ces êtres dans tous nos organes, à la nutrition desquels ils seraient destinés.

Nous avons vu dans un article précédent (1) des recherches qui ont été faites sur la part qu'ont ces animalcules dans la croissance des plantes. Nous allons encore rapporter quelques expériences qui jetteront une nouvelle lumière sur ce sujet.

La matière verte qui apparaît spontanément sur l'eau exposée à l'air dans des vaisseaux, a la plus grande analogie avec le *conferva rivularis* et le *tremalla nostoc*. Si la propriété de produire du gaz oxigène, pendant la vie, n'appartient qu'aux végétaux, il paraîtrait d'après les expériences du docteur Ingenhoug, que les trois végétaux que nous venons d'indiquer sont susceptibles de passer insensiblement du règne animal au règne végétal, *et vice versâ*.

L'eau bouillie, exposée à l'air et à la lumière dans des vaisseaux, se couvre de matière verte, tandis que, contenue dans un vaisseau renversé sur une cuve de mercure, elle ne produit de la matière verte que lorsqu'on y ajoute quelque substance végétale ou animale, telle que du sang, de la chair, du poisson, de la bile, de la fécule de pomme de terre, de l'indigo, etc.; d'abord ces substances sont décomposées, l'eau se trouble et il se dégage un mélange de gaz hydrogène, d'azote et d'acide carbonique; l'eau à la fin devient verte, et alors il ne reste à la place

(1) Voyez le tome VII.

de ces gaz que du gaz oxigène très pur. Si on examine cette eau avec un bon microscope au moment où elle se trouble, on distingue un grand nombre d'animalcules qui s'y meuvent librement. En continuant la même observation, on voit ces animalcules se ralentir après quelque temps dans leurs mouvemens, se réunir et former la matière verte qui couvre l'eau. Si on fait sécher cette matière, qu'on la réduise en poudre et qu'on en mette les débris dans de l'eau, on verra reparaître des animalcules absolument semblables à ceux qui s'étaient réunis pour la former.

Dans cette expérience curieuse que l'on peut répéter facilement, en mettant une goutte d'eau dans un verre concave que l'on recouvre de talc pour empêcher l'évaporation, on voit de petits corps ronds qui restent d'abord dans une immobilité parfaite; ils éprouvent ensuite quelques mouvemens oscillatoires qui vont en augmentant et prennent à la fin la vivacité et l'activité qu'ils avaient avant leur changement en matière verte. Mais bientôt ces animalcules se meuvent avec moins de rapidité, l'eau se trouble et on les voit se réunir pour former de nouveau la matière verte qui produit le gaz oxigène quand on l'expose à la lumière.

Il est impossible de suivre ou de répéter les expériences du docteur Ingenhoug, et d'examiner avec quelque soin les progrès de la végétation sans être convaincu que la croissance des végétaux repose entièrement sur l'existence des animaux infusoires, et que l'influence qu'exerce le germe soit animal, soit végétal, détermine le *monas termo*, ou ses combinaisons vers la formation de l'un ou de l'autre.

Quoique nous puissions combiner presqu'à l'infini les derniers élémens des substaces alimentaires, tels que l'oxigène, l'hydrogène, l'azote, le carbone, et par les moyens chimiques, cependant il nous est impossible d'obtenir une combinaison qui soit vraiment alimentaire. Ce pouvoir réside ailleurs et on doit le chercher dans la connaissance des lois de la vitalité.

Observations sur les tempéramens et les constitutions qui résistent le mieux aux chaleurs de la zone torride. — Le docteur Whitelaw Ainslie, qui a fait un long séjour dans l'Inde, a recueilli les résultats de l'expérience de plusieurs médecins sur la manière dont le climat de cette contrée affecte les Européens; et, en y joignant ses propres observations, il a composé un excellent mémoire que tous les Européens qui vont dans cette contrée ou dans toute autre située sous les tropiques, devraient emporter avec eux; peut-être même feraient-ils bien de le consulter avant d'entreprendre un voyage dont ils auraient mal apprécié les

chances défavorables, les inconvéniens et les périls. Quelques extraits de ce mémoire en feront connaître la haute importance.

L'auteur observe que l'on choisit ordinairement de jeunes soldats pour les envoyer dans l'Inde anglaise, au Cap, à l'Ile Saint-Maurice (l'Ile de France), etc.; c'est une faute très grave, un aveuglement inexcusable; car, pour ne pas apercevoir l'affreuse vérité, il a fallu fermer non seulement les yeux, mais son cœur. « Combien, dit-il, n'ai-je pas vu périr de ces jeunes victimes envoyées de la sorte à une mort inutile et certaine! » Il invoque le témoignage du docteur Ballingall, auteur d'un ouvrage intitulé : *Observations pratiques sur les fièvres, les dysenteries, etc.* Ce médecin rapporte un extrait des registres d'un régiment en garnison à Calcutta. « Sur 206 hommes qui furent envoyés à l'hôpital, peu de temps après le débarquement, 160 étaient au dessous de vingt-cinq ans : c'étaient à peu près les trois quarts du nombre des malades.

» Voulez-vous savoir si vous soutiendrez sans danger l'ardeur du soleil près de l'équateur? faites l'inspection de votre personne, de la tête aux pieds. Si vous avez le teint brillant, l'œil vif, la voix sonore, la démarche ferme, la langue constamment nette, le blanc des yeux pur et sans aucune teinte de jaune, allez où bon vous semblera; vous digérez bien, vos viscères s'acquittent à merveille de leurs fonctions, votre santé se maintiendra. Mais seront-ils de bons soldats dans les Indes, ces jeunes gens pâles, aux yeux jaunes, dont l'embonpoint n'est que bouffissure, dont le maintien et la démarche ont une nonchalance qu'on leur reproche mal à propos; car elle est le résultat nécessaire de la faiblesse de leur mauvaise constitution?

» Les affections cutanées, de quelque nature qu'elles soient, rendent incapable de tout service militaire dans les pays chauds, où la régularité de la transpiration est plus nécessaire que partout ailleurs. Il y a cependant quelques exceptions à cette règle générale. J'ai remarqué, par exemple, que des jeunes gens, affectés de *dyspepsie* en Angleterre, se portaient beaucoup mieux, dès qu'ils atteignaient la côte de Coromandel, où la peau est continuellement humectée.

» Les pays chauds sont-ils favorables ou contraires aux goutteux? Quoique cette question ne soit pas nouvelle, on ne peut la regarder comme résolue. Au temps de Pline, cette maladie était assez commune en Italie; elle y est assez rare aujourd'hui. Les Chinois ne la connaissent presque point, et l'on assure que certaines parties de l'Allemagne ont le même bonheur. L'Arabe est trop sobre pour avoir à craindre ce châtiment de l'intempérance. Aux Indes, je n'ai pas vu un seul Hindou gout-

teux, mais les Musulmans n'ont pas le même privilége, et ne le méritent point. D'après la savante analyse que le docteur Wollaston a faite de concrétions goutteuses, on ne peut douter que cette maladie ne soit le produit d'une longue suite de mauvaises digestions. Quelque pays que l'on habite, l'art de s'y bien porter consiste dans le choix du régime qui met en état de bien digérer, et dans la constance à le suivre.

» La goutte et la gravelle sont deux sœurs jumelles. « J'ai pu m'en assurer par des preuves multipliées, dit M. Ainslie. Cependant, aux Indes Orientales, la gravelle affecte également les Hindous et les Musulmans, mais elle est rare, et je n'ai point vu de *pierre*, même parmi les habitans d'origine européenne. »

» Les *bruns* et les *blonds* paraissent également bien constitués, pour vivre et conserver leur santé dans la zone torride. Le docteur Ainslie n'excepte que les individus d'une extrême blancheur, cheveux presque blancs, yeux gris, sorte d'albinos, variété faible et dégénérée. Pour toutes les autres nuances de la couleur des cheveux et de la peau, son avis est exprimé par l'hémistiche latin : *nimium ne crede colori.*

» Le climat des Indes est des plus funestes pour les scrophuleux. Envoyer des hommes affectés de ce mal, c'est les condamner à une longue agonie. »

Le mémoire qui nous a fourni ces extraits était adressé aux directeurs de la Compagnie des Indes. L'auteur le termine par l'éloge de l'administration actuelle des possessions britanniques dans l'Inde; c'est par des faits qu'il justifie ce qu'il en dit. Toujours heureuse dans ses guerres, dans ses traités, dans toutes ses entreprises, cette administration réparait, autant qu'il était possible, les échecs que la métropole éprouvait en Europe. Aujourd'hui, la face des affaires a totalement changé : l'Inde britannique est toujours triomphante, mais elle peut avoir à combattre des ennemis plus redoutables que ceux qu'elle a vaincus : la métropole n'a plus rien à craindre, et peut disposer de la plus grande partie de ses forces pour la défense de ses possessions lointaines. Si les circonstances exigent qu'elle augmente son armée dans les Indes Orientales, qu'elle n'y envoie que des hommes en état de faire la guerre dans ce pays, de supporter l'ardeur du soleil pendant le jour, et l'humidité des bivouacs pendant la nuit, le changement de nourriture et les longues fatigues; l'intérêt de l'état et l'humanité recommandent instamment de ne point négliger les observations de M. Ainslie sur cet important objet.

Statistique.

État du nombre des vaisseaux qui ont passé le Sund en 1825 et 1826.

		1826	1827
Vaisseaux	anglais	3,730	5,199
—	hanovriens	427	457
—	danois	779	871
—	suédois	1,280	1,389
—	norvégiens	865	867
—	prussiens	2,621	2,035
—	russes	228	380
—	hollandais	617	811
—	français	81	106
—	mecklembourgeois	565	551
—	hambourgeois	24	35
—	brêmois	30	65
—	lubeckois	111	100
—	oldenbourgeois	20	37
—	américains	158	192
—	portugais	9	11
		11,545	13,106

Il paraît, d'après cet état, que le nombre des vaisseaux anglais qui ont passé le Sund, s'est accru d'une année à l'autre dans une proportion beaucoup plus forte que celui des vaisseaux étrangers pris ensemble; cette augmentation ayant été, savoir : pour les premiers, de plus de 37 p. 0/0 ; et pour les autres seulement d'environ 8 p. 0/0. L'augmentation, à l'égard du Danemark, de la Suède, de la Norvége, de la Prusse, de Hambourg, de Bremen et de Lubeck, pays avec lesquels des traités de réciprocité ont été récemment conclus, n'est que dans la proportion de 5 p. 0/0, ce qui prouve combien ces traités ont été avantageux à la Grande-Bretagne.

Il est triste pour nous de voir la France prendre à cette navigation une part si peu proportionnée à sa population et au développement de ses côtes. Cela vient sans doute de ces désastreux tarifs qui ont déterminé de funestes représailles contre notre commerce auquel tout en voulant le servir on a porté un si grand préjudice.

Établissement aux îles Keeling. — Ces îles forment un petit groupe de dix milles de longueur sur sept milles de largeur, entre 12° 4' et 12° 14' de latitude australe, et à 97° 4' de latitude orientale. Elles sont

basses, disposées circulairement, et offrent un mouillage très sûr et très commode. M. Ross, capitaine du navire le *Bornéo*, qui a fait la découverte de cette terre inhabitée en a pris possession, non pas à la manière des navigateurs en plantant un drapeau, et l'*assurant* par quelques coups de canon chargés à poudre, mais en la choisissant pour sa demeure, en y établissant sa famille et sa suite. Usant de son droit de propriétaire il a imposé des noms aux diverses parties de ses domaines, Le *Port-Albion* peut recevoir des vaisseaux de toute grandeur; l'entrée en est facile, l'aiguade assez abondante, et dans quelque temps on pourra s'y pourvoir de vivre. La *New Selma* est l'habitation du propriétaire ; elle est destinée à devenir une ville où l'on s'arrêtera volontiers dans le cours des voyages par le détroit de la Sonde à la Nouvelles-Galles du Sud aux îles de la Société, etc. Au moment de la découverte les îles Keeling étaient couvertes de cocotiers; elles nourriront de la volaille, des cochons, produiront tous les fruits des pays chauds, et seront approvisionnées de tout ce qui peut fournir aux besoins d'une longue navigation. Ce sera l'un de ces lieux, trop rares sur notre globe, où les dissensions politiques seront ignorées, ainsi que les maux et les crimes dont elles sont la cause, où les relations entre les hommes seront toujours amicales et profitables à tous. Puisse ce beau rêve se réaliser! Puisse la paisible entreprise du capitaine Ross obtenir plus de succès que l'éphémère établissement formé aux îles de Tristan d'Acunha; et la neutralité de la petite souveraineté qu'il s'attribue être plus respectée que celles des cantons suisses, qui cependant avaient plus de moyens de se défendre!

Nouvelle-Galles du Sud. — Le plus souvent le législateur, quand il fonde des institutions, ou les gouvernemens lorsqu'ils distribuent des places et des honneurs, s'occupent moins dans ces actes d'une si haute importance de ce qu'exigerait la justice, qui est cependant l'unique mesure du devoir, que des suggestions d'une prudence timide et de l'observation de certaines convenances dont on a contracté l'habitude et le besoin. C'est ainsi que les métropoles continuent à traiter leurs colonies avec une offensante supériorité lorsqu'il serait temps de faire jouir celles-ci de tous les droits civils et politiques. L'Angleterre avait commis cette faute à l'égard de ses colonies du nord de l'Amérique : elle en a subi la peine ; la majeure partie de ses possessions, dans le nouveau continent, est perdue pour elle. Il en sera de même de ses vastes établissemens en Afrique et en Asie. Déjà même la moins populeuse, la plus lointaine et la moins importante de ses colonies commence à réclamer ses droits ; les hommes libres de la Nouvelle-Galles du Sud demandent qu'on les

gouverne comme les autres Anglais par les lois de la Grande-Bretagne. Peu de jours après l'installation du nouveau gouverneur (le lieutenant-général Darling) les habitans de Sydney, capitale de la colonie et siége du gouvernement, s'assemblèrent sous la présidence du shériff; dans l'intention de rédiger une adresse dont nous citerons les passages les plus remarquables. L'adresse fut faite et signée, *uno dissentiente.* Il faut se rappeler que la majeure partie de la population libre de Sydney et de toute la colonie est composée d'individus condamnés à la déportation, et qui y sont demeurés après avoir accompli le temps de leur condamnation. L'adresse dont il s'agit fut présentée au gouverneur au nom de la *bourgeoisie* (gentry), du clergé, des magistrats, des marchands, propriétaires, fermiers, homme de métiers, et autres habitans libres de la Nouvelle-Galles du Sud. Voici comment ils expriment leurs demandes et leurs réclamations :

« L'accroissement de la colonie est plus rapide que les anciens habitans ne s'y attendaient. Nous ne doutons point que V. Exc. ne remarque bientôt que les lois spéciales auxquelles nous sommes soumis ne conviennent plus à une population libre, riche et active. Dans un premier travail, et sans épreuves antécédentes, les ministres de S. M. ont conçu, pour cet établissement, des projets peu en harmonie avec ce qu'il devait être un jour; nous n'en sommes pas surpris, et c'est par ce motif même que nous saisissons avec plus d'empressement toutes les occasions de mettre sous les yeux du délégué de notre monarque bien aimé, l'exposé fidèle de notre situation et de nos besoins, afin que V. Exc. les fasse connaître à S. M., qui, portant ses regards paternels sur la portion la moins nombreuse et la plus éloignée de ses fidèles sujets, lui accordera certainement une plus grande part dans les droits dont jouissent tous les sujets de l'empire britannique.

» Un fait aussi important que bien constaté, et dont V. Exc. acquerra facilement la conviction, c'est que la prospérité de cette colonie a été considérablement entravée et retardée par le vice des lois sur les impôts, l'agriculture, les fabriques, le cabotage et les pêcheries. Les pertes que les habitans ont éprouvées et les vexations qu'ils ont souffertes depuis quatre ans sont incalculables. Nous ne craignons pas de le dire, une législation, fondée sur les mêmes principes que celle des colonies américaines, est indispensable pour nous rendre heureux et satisfaits. Nous devons prévenir V. Exc. et lui certifier solennellement que toutes ces demi-mesures, auxquelles les ministres de S. M. se borneraient pour améliorer notre situation, ne serviraient qu'à perpétuer, et peut-être même à rendre plus funestes, les troubles qui nous ont agités depuis l'arrivée de la commission d'enquête et après son départ.

» Que V. Exc. nous permette aussi de la prévenir que, malgré l'attachement que conservent pour la couronne d'Angleterre tous les colons qui sont nés dans la Grande-Bretagne, il y a dans ce pays une génération dans toute la

vigueur de la jeunesse, élevée à l'écart et dans le silence des forêts, entièrement inaperçue, mais qui nous succédera, prendra possession de nos terres et créera la génération suivante. Cette classe de colons, oubliée par le gouvernement de S. M., a été négligée par les administrations locales, et sent fortement le tort que lui a causé cet abandon quelle ne méritait point. Jamais on n'a jeté sur elle un regard favorable. Les terres cultivées par ces jeunes colons, qu'ils regardaient comme la propriété de leurs pères, et qu'ils s'attendaient à posséder un jour, ont passé, par ordre de la commission d'enquête, en des mains étrangères, incapables d'en tirer un aussi grand produit, et quelquefois même hors d'état d'en faire aucun usage : ces injustices et ces maladresses les ont fortement indisposés. Ils tiennent de nous l'amour de la liberté, mais ils n'ont pu ni contracter les habitudes ni prendre les sentimens qui nous attachent au gouvernement britannique. Quelque peine que nous éprouvions en apprenant ces faits à V. Exc., nous nous sommes imposé l'obligation de les révéler, afin de prouver à notre monarque et à son représentant dans cette colonie, que nous remplissons tous les devoirs de sujets fidèles et dévoués. Si, dans les instructions données à V. Exc. par l'autorité qui l'envoie, cette intéressante génération était encore oubliée ou représentée sous un faux jour, ce que nous venons d'en dire apprendra comment son jeune enthousiasme, ses affections généreuses, la pureté de son intelligence et sa droiture native, peuvent l'attacher au gouvernement du roi et en faire des sujets pleins d'ardeur et de dévoûment.

» La jeunesse de cette colonie sera bientôt trop nombreuse, si même elle ne l'est déjà, pour qu'on puisse obtenir d'elle par la force rien qui lui semble contraire à la justice, et sa raison est trop droite pour qu'on lui fasse prendre le change. Le seul moyen de la ramener et de se l'attacher, c'est de lui donner des garanties suffisantes contre le retour des iniquités dont elle se plaint.»

Cette partie de l'adresse éprouva quelque opposition de la part du shériff et d'un autre membre de l'assemblée : cependant elle fut adoptée, comme nous l'avons dit, à l'unanimité, moins une voix. L'influence qu'elle exercera sur l'administration et sur les destinées de cette colonie est un objet bien digne de l'attention de l'homme d'état et du philosophe. Évidemment, malgré l'étonnante rapidité de leurs progrès, les établissemens de l'Australie sont encore dans l'impossibilité d'appuyer par les armes ce fier langage, mais ils le pourront un jour. Le régime colonial touche à sa fin dans les diverses parties du monde, et, selon toute apparence, le siècle ne s'écoulera pas sans que les établissemens coloniaux fondés par les Européens ne se gouvernent tous par eux-mêmes et par leurs propres lois.

Nouveaux détails sur les Birmans. — Nous ne connaissons que fort peu l'origine et l'histoire des Birmans; mais toute incertitude cessera

bientôt à cet égard. On vient de découvrir quelques tables chronologiques, qui remontent à l'an 543 avant J.-C., et qui donnent les principaux événemens des règnes de leurs souverains. Les premiers conquérans sortirent du Magadhar ou Bahar; et depuis l'époque de la fondation de la monarchie jusqu'à nos jours, cent vingt-huit princes ont occupé successivement le trône. Ils changèrent souvent de résidence; en 1322, après J.-C., ils avaient fixé le siége de leur gouvernement à Sakaing; en 1752, le fameux Alompra ou Aloum Poura le transporta dans la ville de Monzaba (Motzobo) où il était né; et ce ne fut qu'en 1822 que sa majesté actuelle vint résider définitivement à Ava.

On voit encore des traces de l'ancienne capitale des rois birmans, à six milles de Prome. Elle se nommait Terri Ketteri ou Issay-min; ses ruines attestent et son antiquité et sa vaste étendue. On y admire deux monumens immenses en briques, et de forme conique d'environ deux cents pieds de haut, et semblables à quelques uns des édifices religieux des Hindous. Il existe une légende relative à l'origine d'Issay-min, qui s'accorde exactement avec l'histoire de la fondation de Carthage; peut-être sont-elles sorties toutes deux de la même source.

On compte plus de quatre-vingts dialectes différens dans le seul empire des Birmans : le docteur Judson a recueilli des vocabulaires de quelques uns; et dans la précieuse collection d'ouvrages, envoyée par le roi d'Ava au gouverneur général des possessions britanniques dans l'Inde, on remarque une grammaire et un dictionnaire pali, avec la traduction en langue birmane, qui seront d'une grande utilité pour l'étude de cet idiome encore peu connu. On y trouve aussi plusieurs histoires de Gautama ou Bouddha, pour lequel les Birmans témoignent la plus haute vénération.

On ne doit pas être étonné du peu de progrès que la religion chrétienne a faits dans l'Hindostan. Le concours de missionnaires, de pays et d'opinions différens, et leurs divisions continuelles, ont souvent suffi pour paralyser les efforts des sociétés qui se sont instituées pour la prédication de l'Évangile dans l'Orient.

Pendant la dernière guerre contre les Birmans, les troupes anglaises étant entrés à Sawarah, on y découvrit un livre, qui dans cet endroit pouvait passer pour une curiosité. C'était l'exposition simple et précise des dogmes de la foi chrétienne en langue birmane, avec le latin en regard, imprimée à Rome, en 1785, aux frais de la société pour la propagation de notre divine religion. On suppose qu'il fut introduit à Sawarah par quelques missionnaires italiens établis à Ava, où ils enseignaient la langue latine; mais on ne sait point s'il leur avait fait beaucoup de prosélytes.

Dans un récit fort intéressant de la guerre contre les Birmans, publié il y a quelque temps par le major Snodgrass, on trouve plusieurs traits curieux d'intelligence et de talent stratégique, que les Anglais ne se seraient jamais attendu à rencontrer chez un peuple généralement considéré comme barbare. Dans la marche des troupes anglaises pour aller attaquer Danoubiou, qui fut défendu avec la plus grande vigueur, l'arbre d'observation du commandant des Birmans, Maha-Bandoula, fut pris et détruit. La manière singulière dont cet arbre était fortifié, et l'habileté qu'avait dû exiger la construction de cette espèce de redoute, excitèrent la surprise de nos ingénieurs.

La manière dont les Birmans se retranchent en rase campagne nous a paru non moins remarquable. Pour la faire connaître, nous emprunterons à l'ouvrage du major Snodgrass le récit de ce qui se passa pendant que l'armée anglaise était devant Rangoun (1).

« Les masses mobiles qui, quelques instans auparavant, avaient attiré notre attention et même excité quelque inquiétude, s'étaient tout à coup enfoncées sous terre, et si nous n'avions pas été témoins de tout ce qui pouvait arriver, il nous aurait été impossible de croire à l'existence de ces légions souterraines. La marche d'un chef se promenant çà et là avec son *chattah* doré (parasol), et paraissant inspecter des travaux, était en ce moment la seule chose qui pût donner lieu à quelque soupçon. Aux yeux d'un observateur placé dans l'éloignement, les collines couvertes de monticules de terre auraient été prises pour toute autre chose que pour des indices de l'approche d'une armée ennemie; mais, pour nous qui avions été spectateurs de la scène étrange qui avait précédé ce spectacle, ces monticules nous paraissaient produits par un art magique ou par le coup de baguette d'un enchanteur. »

Attaqués par les forces anglaises et chassés de la position qu'ils occupaient, « leurs retranchemens furent examinés avec un vif sentiment de curiosité. Ils consistaient en une suite de fosses capables de contenir deux hommes chacune, creusées tout autour de manière à offrir un abri contre la pluie et contre le feu de l'ennemi; à l'aide de cette disposition, une bombe éclatant dans le retranchement ne pouvait tuer que deux soldats. Comme les Birmans ne sont point dans l'usage de relever leurs avant-postes, chaque fosse contenait une provision de riz, de l'eau et même des combustibles pour la petite garnison qu'elle dérobait aux yeux

(1) Note du Tr. La campagne contre les Birmans a duré près de deux ans. L'armée anglaise sous les ordres du major général sir Archibald Campbell, débarqua devant Rangoun en mai 1824. Le traité, suite des opérations de cette guerre, fut signé à Yandabou, au mois de février 1826.

de l'ennemi. Dans la partie creusée dans le sol, était un lit de paille ou de broussailles sur lequel un des soldats pouvait se reposer pendant que son camarade faisait sentinelle. Lorsqu'une première ligne de retranchemens est terminée, ceux qui les occupent profitent des ténèbres de la nuit pour en ouvrir une seconde plus près de l'ennemi que la première, et la place qu'ils occupaient dans celle-ci est aussitôt prise par de nouvelles troupes détachées du corps d'armée, et ainsi de suite. Le nombre et la disposition de ces retranchemens varient suivant la force des assiégeans, les plans du général ou la mesure du terrain. »

Commerce. — Industrie.

Mines d'étain de l'île de Banca. — C'est à Sir Stamfort Raffles qu'on doit la notice suivante ; et, par conséquent, la statistique et le commerce peuvent l'employer avec une entière confiance.

« Il n'y a pas plus d'un siècle que l'exploitation de ces mines a commencé, au profit du sultan de Palembang, qui s'en était approprié le monopole, comme souverain de Banca. En 1811, le gouvernement britannique en prit possession, mais celui des Pays-Bas a conservé les droits que lui donnait un traité antérieur avec le sultan, qui s'était engagé à leur livrer une certaine quantité d'étain à 6 ou 8 piastres le *pécul*, mesure un peu plus grande que le demi-quintal métrique.

» Les premiers temps de l'exploitation furent les plus heureux; la mine fournissait alors annuellement jusqu'à 60,000 péculs de métal ou 8,000,000 de livres *avoir du poids*, ou, en nombre rond, 3,500 tonneaux; mais peu à peu cette abondance disparut, et aujourd'hui le produit n'excède pas la moitié de ce que l'on tire d'une exploitation de même étendue, en Cornouailles. Pendant le temps que le travail fut dirigé par les Anglais, il produisit 25,000 péculs: je ne pense point qu'il ait augmenté depuis sous la direction des Hollandais.

» Les mineurs et les ouvriers des différentes professions qu'exige le travail des mines sont presque tous chinois. Ce peuple se fait remarquer, dans les diverses contrées qu'il habite, par ses habitudes économiques et industrieuses; c'est lui qui vivifie tout l'archipel oriental et les continens voisins. Ces contrées seraient à peu près sauvages si de nombreux émigrans chinois, qui fuyaient devant les conquérans tartares, ne fussent pas venus s'y réfugier. Quand nous étions les maîtres du pays, les salaires augmentèrent assez rapidement, et furent portés de 6 piastres à 8; j'estime qu'ils sont maintenant de 10 piastres par chaque pécul de métal, et que cette fixation est équitable. A Batavia, le pécul coûte 15 piastres, et

à la Chine, jusqu'à 20 piastres; peut-être même ce dernier prix est-il actuellement celui de l'étain de toutes les îles de l'Archipel Indien.

» Le minerai ne se trouve que dans les terrains d'alluvion, quelquefois à deux ou trois pieds au dessous de la surface, et jusqu'à trente et quarante pieds de profondeur. L'exploitation est sans art; les procédés du mineur sont encore dans l'enfance chez tous les peuples de l'Inde qui ne se sont pas encore instruits à l'école des Européens. Le quintal de mine, bien lavée, produit à la fonte 50 à 70 livres de métal. Les appareils pour la fusion sont aussi imparfaits que ceux qui servent à l'extraction du minerai. Les forêts voisines fournissent en abondance le combustible qui n'est pas épargné.

» Les recherches qu'on a faites jusqu'à présent n'ont pas mis à découvert toutes les richesses minérales de l'île; une grande partie du sol n'a pas été explorée. Il est vraisemblable que, si l'on se borne à une extraction de 30,000 péculs par an, l'exploitation durera plusieurs siècles, avec des profits raisonnables, tant pour les entrepreneurs que pour le gouvernement des Pays-Bas, qui n'estime la possession de cette île qu'en raison de ses mines d'étain. Si le prix du métal s'élève jusqu'à 15 piastres, les frais d'administration, de contrôle, de gardes, etc., seront couverts, mais rien de plus : mais, comme il est possible que ce prix monte à 20 piastres, le gouvernement aurait un bénéfice net de 150,000 piastres (environ 800,000 francs). Lorsque nous étions maîtres de Banca, la seule inspection du pays et de ses ressources nous avait fait acquérir la certitude d'en tirer un revenu de 250,000 piastres (environ 1,370,000 fr.). Le docteur Horsfield a dressé une carte minéralogique de l'île, et le major Court, qui, durant notre possession momentanée, gouverna ce pays sous ma surveillance, a recueilli beaucoup de documens qui ne nous seront pas inutiles. La presqu'île de Malaca et quelques îles ne fournissent pas moins d'étain que Banca, et il en vient aussi de Siam. En somme, j'estime que le commerce en reçoit environ 50,000 péculs par an, outre que les consommations locales, et la quantité livrée aux diverses exportations, ne peut qu'augmenter à mesure que notre commerce prendra plus d'étendue. Dans la presqu'île de Malaca et dans les îles voisines, les mines sont exploitées par des Malais non moins habiles que les Chinois, et qui se contentent d'un salaire aussi modique; mais cet état de choses ne peut durer long-temps : les ouvriers malais travaillent pour acquérir quelques capitaux, acheter une petite propriété et s'y fixer, au lieu que les Chinois, expatriés, sont dévoués à la vie errante et toujours disposés à se rendre aux lieux où ils trouveront de l'occupation. Lorsque des connaissances et des capitaux, transportés de l'Europe dans l'Inde, dirige-

ront et perfectionneront ce travail des mines, je ne doute nullement que le produit ne soit doublé et que les entrepreneurs ne fassent une fortune aussi brillante que rapide, surtout s'ils sont Anglais.

» Les mines d'étain occupent dans l'Inde un espace de 13° en latitude, 8° vers le nord, et 5° vers le sud; et, comme elles sont toutes dans des terrains d'alluvions, il faut qu'elles proviennent de la décomposition des roches et de la dégradation des montagnes, dans le continent et dans les îles. Les montagnes de l'intérieur de Banca sont granitiques : à Gava, le sol présente presque partout des traces de volcans éteints, en sorte que ce pays ne peut être riche en métaux.

» Presque tout l'étain exporté de Banca est envoyé à la Chine. Il en reste aussi une partie dans le Bengal et le surplus passe en Europe et en Amérique. Les Chinois estiment moins l'étain d'Angleterre que celui de Banca, et n'en offrent qu'un prix inférieur, une piastre de moins par pécul, mais ils n'en consomment que très peu, et seulement à défaut de celui de Banca. La quantité de celui-ci vendue annuellement à la Chine, n'est certainement pas au dessous de 20,000 péculs. Le Japon fait aussi des demandes auxquelles on ne peut répondre qu'en partie. Le nord de la Chine prendra bientôt une part directe à ce commerce : une *jonque* sera destinée spécialement au transport de l'étain.

» Comme les paiemens sont effectués principalement en pièces espagnoles, les prix du métal sont assujétis aux variations de cette monnaie d'échange, qui s'élève quelquefois jusqu'à 5 shillings et qui ne vaut en ce moment que 3 shillings. Il est probable que cette cause de variation ne subsistera pas long-temps dans l'Inde, et que les monnaies espagnoles devenant trop rares pour les besoins de la circulation n'auront plus d'influence dans les places de commerce. »

Mines de diamans du district de Landak, dans l'île de Bornéo. — Le sol qui renferme ce précieux dépôt est caillouteux, coloré en jaune par de l'ocre, composé de couches assez épaisses dont on n'indique ni la direction ni l'inclinaison : comme ces lieux n'ont pas encore été décrits par des mineurs ou des naturalistes, les notions que l'on en donne sont nécessairement imparfaites. Il paraît que les excavations ont été poussées, en quelques endroits, jusqu'à soixante pieds de profondeur, et qu'on n'avait point perdu l'espérance de trouver des diamans encore plus bas.

Les ouvriers qui exploitent ces mines sont de trois classes, qui ne se confondent point et demeurent aussi distinctes que les castes de l'Inde, quoiqu'elles ne diffèrent que par les habitudes et les mœurs; ce sont les

Dayas, les *Malais* et les Chinois. Les premiers sont moins habiles et s'exposent fréquemment à de grands périls dont ils se garantiraient sans peine avec quelque prévoyance et des précautions connues de tous les mineurs. Les Malais suivent à peu près les mêmes procédés et avec moins de témérité ; mais les Chinois sont les seuls qui méritent le nom de mineurs. Ils s'emparent des fouilles abandonnées par les Dayas et les Malais, et rendent productives ces mines que les premiers exploitans croient épuisées. On prétend que leurs méthodes d'exploitation sont très bien appropriées à la nature du terrain, et que les arts européens ne pourraient y faire que de légers perfectionnemens.

Les plus gros diamans que l'on ait tirés de ces mines depuis que les travaux sont soumis à une inspection régulière, n'excèdent pas le poids de de 36 carats. On a cru long-temps que le sultan de Matan en possédait un de 367 carats ; mais ce prince lui-même a des soupçons sur la nature de cet ornement de sa couronne, et plusieurs Européens qui l'ont vu, assurent que ce n'est point un diamant.

Autrefois, les mineurs entreprenaient les fouilles, et on leur abandonnait tous les diamans au dessous de quatre carats ; toutes les pierres au dessus de ce poids appartenaient au Panembahan, prince tributaire du sultan de Bantam. L'ancienne compagnie hollandaise obtint de ce prince, pour 50,000 dollars, la cession de ses droits régaliens sur les mines. Aujourd'hui, en vertu d'un traité conclu avec le Panembahan, tout le produit de l'exploitation est livré par le gouvernement à la compagnie, à 20 pour 100 au dessous du prix courant légalement constaté. Les mineurs reçoivent un salaire dont le gouvernement est chargé, comme entrepreneur des mines. Les pierres les plus petites sont vendues à Pontianak, chef-lieu de l'établissement néerlandais, sur la côte nord-ouest de Bornéo : celles qui, en raison de leur haut prix, n'ont pas trouvé d'acheteurs sur le marché de cette petite place, sont envoyées à Batavia : la moitié du bénéfice appartient au Panembahan. Il est très difficile d'apprécier le produit réel de ces mines, où la fraude est inévitable. Depuis l'année 1823, on observe un décroissement graduel dans la quantité de diamans extraits, soit par les causes qui font varier ces sortes d'exploitations, soit par le mécontentement des ouvriers qui dédaignent la monnaie de cuivre avec laquelle le gouvernement colonial s'obstine à les payer.

Mines métalliques de la même contrée. — Le district de Landak n'est pas moins riche en mines d'or qu'en mines de diamant ; on en connaît dix, dans lesquelles ce métal se trouve allié avec de l'argent. Le terrain qui les renferme est de même nature que celui des mines de diamans, et les

procédés d exploitation sont aussi les mêmes. On évalue à un quintal métrique la quantité d'or que l'on en tire annuellement.

D'abondantes mines de fer sont dans l'intérieur du pays, et fournissent à une exportation assez considérable. C'est de l'acier, et non du fer, que l'on extrait immédiatement de ces mines; car les barres de ce métal servent à fabriquer de très bons instrumens tranchans. Matan et Benjarmassen sont les lieux où les forgerons portent ces barres : on envoie ensuite à Pontianak celles qui sont destinées à être exportées.

Correspondance.

N° I.

TRE A M. SAULNIER FILS, DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE, SUR LES APPROVISIONNEMENS DE PARIS (1).

MONSIEUR,

Une des qualités qui distinguent la rédaction de votre intéressant recueil, et qui lui donne un caractère tout particulier, c'est le soin que vous mettez à rapprocher, autant qu'il est possible, les sciences sociales de leurs applications pratiques, afin d'éclairer ainsi les unes par les autres; innovation qui doit paraître fort importante aux personnes qui observent comme va le train du monde. Quoique vos exemples soient naturellement pris hors de la France, il ne serait peut-être pas inutile de les mettre quelquefois en comparaison avec ce qui se passe chez nous : c'est, au surplus, ce que vous avez senti; et vous-même, monsieur, vous avez fait, dans les numéros 31 et 34, des rapprochemens fort curieux entre l'état des finances françaises et celui de la Grande-Bretagne.

Il est probable qu'une nouvelle exception de ce genre paraîtrait aussi très justifiable, s'il s'agissait d'une classe de *faits*, généralement peu connue des gens qui lisent, et abandonnée presque toujours à la routine

(1) Voyez un peu plus loin la continuation du même sujet.

par les gens qui exécutent, quoique nulle autre ne fût plus susceptible d'être dirigée par des principes clairs et raisonnés. Vous nous avez donné un article intéressant sur les consommations de Londres ; je vous en adresse un analogue, mais plus étendu dans son objet, sur l'approvisionnement de Paris, et en général des grandes capitales. Il sera, si vous l'adoptez, complété par un autre qui comprendra les applications nombreuses autant qu'importantes des principes posés dans celui-ci. J'ajouterai que cette publication peut être utile en ce moment à un grand nombre de propriétaires des départemens qui environnent Paris, parce que l'administration paraît décidée à marcher désormais dans les voies qui y sont indiquées ; et comme ces voies sont droites et raisonnables, il est juste de lui préparer le suffrage des opinions indépendantes. Sans un plus long préambule, je vais entrer en matière.

Parmi les résultats de la civilisation, il n'en est point de plus apparent, de plus général, que cette division spontanée du travail qui permet à chaque individu de se livrer spécialement à la préparation d'un seul produit utile, sans s'inquiéter le moins du monde de tous les autres objets, même les plus nécessaires à la vie ; sachant, par une habitude qui l'exempte même de réfléchir, que tout ce dont il a besoin lui sera également préparé et apporté jusque dans sa demeure, sans qu'il ait la peine de s'en occuper. Rien n'est plus curieux que d'examiner les détails de cette mécanique sociale qui marche ainsi d'elle-même ; de reconnaître, dans le jeu de ces divers rouages, les influences utiles ou nuisibles, éclairées ou déraisonnables, qui favorisent ou contrarient, ou même dérèglent quelquefois ses mouvemens.

Si, après nos longues agitations publiques, et à la suite de tant d'événemens extraordinaires, dont nous avons été témoins, on pouvait encore trouver dans Paris quelques uns de ces honnêtes bourgeois du temps passé qui, pendant tout le cours d'une longue vie, ne sortaient jamais des barrières de la ville, quel étonnement et quel effroi ne leur causerait-on pas, si l'on venait un matin leur dire avec grand mystère : « On ne saurait prévoir comment les choses vont aller, ni ce que nous allons devenir ! Je viens d'apprendre que, pour la consommation de Paris pendant l'année prochaine, il faudra 87,921 têtes de gros bétail, 65,687 veaux, 372,332 moutons, 643,860 sacs de farine, pesant chacun 325 livres ; environ 104,000,000 de bouteilles de vin de toute sorte, 8,392,656 livres de beurre, 98,293,781 œufs, sans compter le poisson et les menues denrées. Je ne sais, en vérité, où l'on pourra prendre ces montagnes de provisions...; et pourtant on dit que, si on ne les trouve pas à point nommé, sans y faillir un seul jour, la famine sera dans Paris. » A

coup sûr, le bon citadin, auquel on aurait parlé pour la première fois de ces millions d'objets, en serait fort effrayé; ou, s'il avait assez de confiance dans l'administration pour espérer qu'elle sût se pourvoir contre de si grands embarras, il devrait imaginer en conséquence, que le magistrat chargé de la police de la capitale ne peut rien faire du matin jusqu'au soir, qui ne se rapporte à ce terrible sujet, et qu'il doit avoir par toute la France une armée d'employés toujours en mouvement, toujours en course d'une province à une autre, pour tâcher de faire arriver les subsistances, afin que Paris ne meure pas de faim.

Heureusement les choses se passent en réalité beaucoup plus simplement, et surtout plus sûrement que cet honnête homme ne le supposerait. L'administration a, en effet, un agent pour ces sortes d'affaires; mais elle n'en a qu'un seul, et il est à la fois si intelligent, si actif et si infatigable, qu'il suffit à tout prévoir comme à tout préparer. Pour ne citer qu'une seule de ses opérations annuelles, à la vérité une des plus régulières et des mieux combinées, voici comment il s'y prend pour assurer l'arrivée successive des bœufs que Paris consomme. Chaque année, dès la première repousse des pâturages, il s'adresse aux cultivateurs du Calvados, de la Manche, de l'Orne et de l'Eure; il leur mande de préparer pour Paris 40,000 bœufs, qu'ils commenceront à envoyer dans le mois de juillet, et qui fourniront presque exclusivement la capitale pendant les mois d'août, septembre, octobre, et novembre. Cet approvisionnement s'éteint par degrés dans les mois de décembre, janvier et février : mais l'agent général des subsistances avait les yeux ouverts sur ce résultat, qui lui est bien connu par son expérience antérieure. Il avait parlé long-temps d'avance aux cultivateurs de la Vienne, de la Haute-Vienne, de la Creuse, de la Corrèze, et leur avait mandé d'envoyer, aussi progressivement, à Paris, 20,000 bœufs, pour suppléer à l'affaiblissement graduel des fournitures de Normandie. Lorsque ce supplément commence à décroître à son tour, les départemens de la Mayenne et de la Sarthe sont appelés, et envoient environ 6,000 bœufs; ensuite arrivent ceux de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire, au nombre de 15,000; puis l'Allier, la Nièvre et le Charolais s'y joignent pour 6,000; la Haute-Saône et le Doubs pour 3,000; la Charente et la Vendée pour 2,000, tirés de ses marais; enfin, la Haute-Marne pour environ 1,000. On atteint ainsi la fin de mars. En avril, mai et juin, on ne voit plus de ces grands arrivages par contrée. L'approvisionnement se compose de bœufs de tous pays, amenés par le haut prix que les bouchers donnent alors des bestiaux, pour continuer leurs fournitures habituelles; et par l'établissement de cet ordre invariable, autant que sagement réglé, le terme

de l'année s'atteint sans pénurie, sans encombrement, et avec la même sécurité pour l'année suivante. Toutes les autres parties de l'approvisionnement sont conduites avec une intelligence également soutenue, également active, quoique par des règlemens divers, appropriés à la nature de chaque consommation.

Si l'on demande quel est l'habile agent qui a établi cet ordre si parfait, et combien il reçoit pour prix de ses services, je dirai qu'il est d'autant plus extraordinaire dans son genre de talent, qu'au lieu d'être payé, c'est lui, au contraire, qui paie à l'État des sommes considérables pour avoir l'avantage de le servir. Il ne demande d'ailleurs d'autre assistance que la sûreté des routes, la liberté du commerce, l'équité et la constance des lois. Ce phénix des agens administratifs s'appelle *l'intérêt personnel bien dirigé.*

J'avouerai qu'on a vu des gouvernemens assez peu éclairés pour méconnaître sa puissance, et pour chercher la sécurité de l'approvisionnement d'une grande capitale dans leur action propre, manifestée par des achats immédiats de grains, ou par des réglemens coërcitifs, ou, au besoin, par des menaces et même par la force. Mais les pays où ces procédés ont été mis en usage pour de grandes populations se sont toujours vus particulièrement exposés à des famines cruelles et à des révoltes fréquentes. De nos jours, les principes mieux sentis du commerce et de l'administration des grandes masses ont fait comprendre que l'intérêt privé seul peut agir sur un assez grand nombre d'individus, et avec assez de puissance, pour opérer, sans effort, sous l'influence d'une direction loyale et sage, ce que toute la force du gouvernement le plus prévoyant et le plus énergique serait impuissante à effectuer.

Dans ce système éclairé de simple expectative, vers lequel l'administration doit toujours tendre, si elle ne peut encore l'adopter complétement pour toutes les parties, son véritable rôle est d'étudier avec soin tous les mouvemens du commerce, et, si l'on peut le dire, toutes les artères de circulation par lesquelles les produits des provinces arrivent dans la capitale; pour voir de quelles sources ces produits partent, quelle impulsion les amène, quelles causes secrètes peuvent accélérer cette impulsion ou la ralentir, lui nuire par une superfétation d'intérêts parasites, ou la favoriser par une juste répartition des avantages que la consommation doit faire refluer vers les sources de la production. Car, de toutes ces choses bien examinées, il résultera, comme conséquences nécessaires, qu'il faut simplifier ici certains rouages, là en créer d'autres; ouvrir l'accès à une concurrence utile, éviter de protéger par erreur d'anciens abus; en un mot, exciter tous les intérêts honnêtes, et

refuser aux autres la continuation des priviléges, inaperçus peut-être, que des combinaisons moins bien entendues leur avaient pu valoir. Telle est, à notre avis, la seule part que doit prendre aujourd'hui dans ces sortes d'affaires une administration éclairée; et cette présence continuelle de sa pensée partout où il y a du bien à faciliter, peut rendre encore ce rôle assez honorable, comme nous le montrerons bientôt par des exemples dont l'importance est probablement connue de peu de personnes. Mais pour exercer ainsi cette sorte de Providence publique, au milieu de tant d'intérêts qui se croisent et quelquefois se combattent; pour savoir sans hésitation, ce que l'on doit permettre ou interdire, favoriser ou restreindre, il faut, avant tout, apprécier avec exactitude comment les résultats d'un si grand commerce doivent se répartir entre ceux qui y concourent, afin que leur distribution générale représente réellement l'utilité propre de chacun d'eux; seule condition en effet qui puisse donner à ce commerce tout le développement et toute la stabilité qu'il peut atteindre.

Il n'est personne qui ne sache que les matières les plus communes peuvent acquérir une valeur vénale très considérable par l'accumulation successive de travail qui s'y attache. Demandez à Bréguet de quoi sont faits les petits ressorts spiraux de ses admirables montres; il vous répondra : « On les fabrique avec du fer qui, dans l'état brut, coûte à Paris sept sous la livre. Ce fer est d'abord transformé en acier; puis, à l'aide d'une multitude d'autres opérations, on en tire enfin ces petits ressorts qui se vendent cinq francs. Or, ils sont si délicats, qu'il en faut huit pour peser 17/16 de grain, et valoir par conséquent 40 fr. Ainsi, comme une livre contient 9,216 grains, il en faudrait 69,391 pour peser une livre, qui, ainsi transformée, se vendrait 346,955 francs, ou près d'un million de fois sa valeur première. Cet accroissement, déjà prodigieux, le devient davantage encore, lorsque le fer est tranformé par le travail en petites roues d'échappement; car chacune de ces roues pèse 21/64 de grain et se vend 30 francs, ce qui porte le prix de la livre à 842,610 francs. » Maintenant, il est clair pour tout le monde que le producteur du fer brut n'a pas à réclamer, dans cette somme, autre chose que la valeur primitive de la livre de fer qu'il a fournie; et de même, le fabricant de montres ne peut pas se plaindre de ce qu'on lui vend si cher une matière primitivement si commune. Chacun comprend que l'accroissement énorme du prix est destiné à payer la longue succession de travail de tous genres qu'il a fallu appliquer à la matière brute pour la transformer en objets si finis et si délicats; mais aussi ce travail de transformation, ce travail réellement utile à la mise en œuvre de la ma-

tière; est le seul qui, ajouté à la valeur primitive, constitue son prix équitable, tel que le fabricant de montres doit légitimement le payer.

Le même principe de répartition équitable s'applique à tous les objets qui passent des mains d'un producteur à celles du consommateur définitif; et le premier intérêt, comme le premier devoir de l'administration est de savoir bien démêler, dans chaque industrie, la part individuelle de travail utile, d'après laquelle cette répartition doit être opérée. Lorsque le cultivateur d'Isigny a fabriqué une motte de son excellent beurre, pesant 40 ou 50 livres, ce produit de sa ferme n'est pas encore complétement prêt pour la consommation : il faut d'abord qu'il soit transporté à Paris; puis, qu'il y soit vendu en grosse masse à des marchands qui se chargent de le diviser, et de le distribuer par petites parties aux consommateurs. Voilà donc trois sortes de rouages *indispensables* dans ce mécanisme : le fermier producteur de la matière brute, le voiturier, le détaillant. Si quelque autre intermédiaire s'interpose entre eux, son intervention n'ajoute rien qui soit nécessaire à la production de la denrée, où à son apprêt pour la consommation définitive; conséquemment, si cette intervention obtient un salaire, ce sera, généralement parlant, un salaire parasite, qui devra inévitablement être prélevé sur les bénéfices légitimes des agens utiles de l'opération, et sur la bourse des consommateurs; les premiers recevant moins pour prix de leur travail, et les derniers payant la denrée plus cher. Il peut néanmoins arriver, temporairement, que l'existence de pareils intermédiaires ne soit pas toujours absolument inutile; par exemple, dans le cas d'une industrie naissante, qu'ils contribueraient à exciter ou à rendre plus active par leurs démarches, ou à faciliter par l'interposition momentanée de leurs capitaux. Mais lorsqu'une fois l'industrie s'est établie solidement sur les besoins qu'elle a satisfaits ou qu'elle a fait naître dans une population nombreuse, qui en a reçu aussi de nouvelles jouissances, ou de nouveaux objets de travail, il devient de l'intérêt commun que le commerce se simplifie autant que possible, et que les seuls agens essentiels de la production et de la mise en œuvre soient payés par les consommateurs. L'utilité du spéculateur intermédiaire devient alors nulle pour cette partie; et ainsi, il est à souhaiter, non pas qu'il se ruine, ce qui serait également une perte pour la société, mais qu'il aille porter son activité et ses capitaux vers une autre branche d'industrie moins avancée, et qui doive encore payer ses soins.

Éclaircissons ceci par un exemple qui offre tous les phénomènes de passage que nous venons de décrire. Une grande partie des produits agricoles que Paris consomme ne sont pas envoyés directement sur les marchés par les producteurs; mais ils passent préalablement sur d'autres

marchés qui se tiennent dans les villes voisines, jusqu'à vingt et trente lieues de distance : c'est ce que l'on appelle des marchés d'approvisionnement. Là, des spéculateurs, désignés ordinairement sous le nom de marchands forains, achètent directement les denrées du cultivateur à prix débattu ; lorsqu'ils en ont réuni une quantité suffisante pour faire une voiture, il les dirigent sur Paris, et ils les y vendent, soit en masse sur le marché public, soit en détail, par des fournitures particulières. L'existence de ces marchés d'approvisionnement est un important avantage pour les villes où ils se tiennent, à cause des droits d'abri, d'octroi, de vente qu'elles perçoivent ; et ils ont dû avoir l'influence la plus efficace, comme la plus utile, pour développer, et même pour faire naître, plusieurs branches importantes de commerce, en offrant un débouché prochain et rapide aux produits des localités environnantes, surtout dans les temps encore peu éloignés, où le mauvais état des grandes routes, et même leur manque absolu sur une portion considérable de la surface de la France, rendaient les communications commerciales incomparablement plus difficiles et moins actives qu'elles ne le sont aujourd'hui. Mais il ne faut pas méconnaître pourtant que ce bien local et ce service rendu sont effectivement achetés par le droit payé à la ville et par les bénéfices des marchands forains, non comme voituriers ou détaillans de la capitale, deux qualités qui représentent un travail utile, mais seulement comme spéculateurs, circonstance qui doit nécessairement élever le prix définitif de consommation, en outre, l'interposition des marchands forains a pour effet inévitable de dissimuler aux producteurs agricoles l'état réel des besoins de la capitale, ou au moins de ne leur laisser les apercevoir qu'à travers les déguisemens de leur intérêt et de leurs ligues, ce qui jette le producteur dans une instabilité factice, et l'empêche d'apprécier avec justesse les qualités et les défauts véritables de sa fabrication. Enfin, pour plusieurs produits agricoles d'une grande importance commerciale, par exemple pour le beurre dont il se vend chaque année à Paris plus de huit millions de livres, le transport de la ferme au marché d'approvisionnement, ainsi que le séjour sur ce marché, sont une nuisance réelle, parce qu'il résulte de ces retards une détérioration dans la qualité de la denrée, et par conséquent une diminution du prix que le producteur en retire.

Il n'est pas surprenant que tous ces désavantages aient frappé un grand nombre de cultivateurs, dans un temps où, par bonheur pour la prospérité de notre pays, les principes pratiques et commerciaux de l'agriculture commencent enfin à être plus étudiés et mieux connus. Beaucoup d'entre eux ont compris qu'ils pouvaient, en formant des associations de transports, envoyer directement leurs denrées aux marchés de Paris, et

les y faire vendre pour leur compte avec bénéfice sans passer par l'intermédiaire des marchands forains. L'administration, ayant constaté cette nouvelle marche de l'approvisionnement, et étant trop éclairée pour méconnaître ses avantages, comme aussi trop juste pour entraver une opération légale, elle a dû se borner à prendre les mesures convenables pour régulariser cet accès direct des producteurs sur les marchés de Paris. Elle a donc nommé des agens qu'elle a chargés de vendre aux enchères publiques, sous des conditions de contrôle très sévères, et sous le seul bénéfice de certains droits fixes que la ville et les hôpitaux partagent, les denrées qui leur seraient ainsi *volontairement consignées*. Par une connexion nécessaire, mais qu'il eût été sans doute difficile de prévoir dans toutes ses conséquences, ce mode d'arrivage direct et de vente libre a produit graduellement une abondance ainsi qu'une amélioration véritablement incroyable dans les parties de l'approvisionnement qui en ont joui. Certes, un tel résultat, si légalement obtenu, semble ne devoir exciter que des éloges de la part de tous les amis du bien public, et l'on n'y peut voir que l'effet le plus évident, comme le plus pur, des relations sociales perfectionnées. Cependant cette protection accordée à la liberté du commerce a trouvé des désapprobateurs. L'intérêt particulier des marchands forains a cru être l'intérêt public. Il a élevé la voix contre les sages mesures que l'administration avait prises pour régulariser et faciliter la vente directe. L'administration a persisté, heureusement pour l'agriculture, qui trouve dans cette exposition immédiate de ses produits sur le marché central, appréciation réelle de leur qualité, la sécurité de leur vente au prix qu'ils méritent, par conséquent la totalité de son bénéfice légitime, joint à la connaissance précise des efforts qu'elle doit faire pour les améliorer, les modifier, les étendre ou les restreindre selon les besoins de la population auxquels ils s'adressent. Mais qui pourrait calculer le coup que cette première et universelle source de la prospérité nationale aurait éprouvé, si l'administration eût été moins éclairée ou moins courageuse, et si elle n'eût pas su protéger le bien qu'elle avait fait !

L'analyse précédente, fondée sur la justice et sur le plus grand bien social, offre à l'administration le principe unique, invariable qui doit régler ses rapports avec le commerce et diriger l'influence qu'elle exerce sur lui. Il faut qu'une investigation profonde et constante lui fasse toujours connaître avec exactitude les agens actifs de chaque industrie, dans laquelle elle se trouve appelée à intervenir par des réglemens ou par des lois. Quand elle aura discerné, parmi ces agens, ceux qui sont utiles et ceux qui ne le sont point ou qui ont cessé de l'être, son rôle doit être,

non d'attaquer ceux-ci personnellement par des réglemens hostiles, encore moins de les briser avec violence, mais d'ouvrir seulement au commerce, d'une manière légale, la route désormais plus directe dont il a besoin, en laissant à la sagacité de l'intérêt privé le soin de la reconnaître et la liberté de la suivre : car il la reconnaîtra et la suivra en effet, si l'industrie dont il s'agit est assez bien établie et assez forte pour se passer des intermédiaires que l'administration aura jugés inutiles ; mais au contraire il ne s'y engagera point, ou du moins il n'y persévérera pas avec constance, si cette supposition est prématurée. Ainsi, dans ce second cas, la nouvelle mesure essayée par l'administration n'aura pas nui au commerce, puisqu'elle ne l'aura pas privé d'une route qu'il juge préférable ; et, dans le premier cas, cette mesure lui aura donné la faculté de s'exempter lui-même des intermédiaires dont il n'avait plus besoin. Sur quoi nous ferons encore remarquer que ceux-ci n'auront alors aucun droit de se plaindre, puisque leur intervention est par sa nature essentiellement temporaire ; qu'elle n'est légitime qu'autant qu'elle est librement choisie ou volontairement acceptée ; et qu'enfin, exiger que l'on sacrifiât à sa conservation l'intérêt général, en obstruant les routes libres du commerce intérieur, est une prétention aussi peu raisonnable que serait celle d'un particulier qui demanderait au gouvernement de forcer tous les transports du commerce à se détourner de la grande route pour passer chez lui, et lui payer un péage.

Ces vérités sont tellement simples, que beaucoup de lecteurs les regarderont vraisemblablement comme assez inutiles à répéter ; et j'avoue que, généralement parlant, je partage leur avis à cet égard. Mais l'état du commerce d'approvisionnemens de Paris est jusqu'ici tellement peu avancé, il est tellement compliqué et entravé par les intérêts que j'ai appelés parasites, qu'il faut absolument marcher pied à pied avec les principes, et avec des principes de la plus complète évidence, pour entreprendre, avec quelque probabilité, de le soustraire à des influences aussi fortes et aussi nombreuses. Les préjugés et l'aveuglement des intéressés sont tels que toute voie directe, je ne dis pas prescrite, mais seulement autorisée par l'administration pour l'apport des produits de l'agriculture, leur semble la violation d'un droit qui leur appartient. L'administration, à son tour, effrayée par ces réclamations, hésite à croire qu'elle ne se trompe point en blessant ce qu'on lui présente comme des intérêts publics, et elle n'ose prendre ou ne prend que partiellement les mesures salutaires qui pourraient assurer un accès plus libre et en même temps plus réglé et plus légal aux denrées qui composent l'approvisionnement. Il faut cependant que l'on sache une fois ce que l'agriculture des

départemens qui environnent Paris à une grande distance, souffre d'un état de choses où une grande portion de ses produits se trouve grevée par un agiotage inutile; qui la tient dans un état de déception continuel, et dont les profits sont généralement obtenus par une destruction beaucoup plus considérable de la valeur réelle des denrées de consommation. Il faut aussi que l'on voie quelle prospérité cette agriculture acquerrait par le système contraire, déjà mis en vigueur depuis long-temps par de singuliers efforts, dans certaines branches de l'approvisionnement qui ont prospéré par cette cause d'une manière incroyable, tandis que les autres branches, soumises aux anciennes entraves, se sont graduellement desséchées, affaiblies, ou, tout au plus, sont demeurées stationnaires; ce sont là des faits, et des faits que l'on peut prouver par des documens authentiques résultant de l'état et du mouvement des marchés de Paris. Mais, pour tirer de ces données les justes conséquences qui en dérivent, il fallait établir, premièrement, les principes généraux de la matière; c'est ce que nous croyons avoir fait d'une manière équitable, en bornant l'influence de l'administration à la faculté d'ouvrir, lorsqu'elle le juge convenable, de nouvelles voies d'un accès plus libre, par lesquelles, en observant d'ailleurs toutes les mesures nécessaires pour l'ordre, les objets de consommation puissent arriver plus directement du producteur au consommateur. Il nous sera facile de faire voir que cette seule faculté, d'ailleurs si conforme aux principes de la liberté du commerce, peut procurer des avantages immenses à l'agriculture, améliorer la qualité de toutes les denrées destinées à l'approvisionnement de la capitale; assurer l'abondance de cet approvisionnement, de la manière la plus inattaquable, par la connaissance réelle des besoins, et inspirer en même temps aux classes inférieures du peuple, employées dans les transactions des marchés publics, des sentimens de moralité et de respect d'elles-mêmes, qui n'en seraient pas une légère amélioration. Tel sera l'objet d'un prochain article, où nous exposerons d'abord les divers modes par lesquels arrivent et se vendent les denrées qui forment l'approvisionnement de Paris, et tous les avantages que nous venons d'énoncer découleront de cette comparaison comme de simples conséquences : heureux si nous pouvons faire jaillir à tous les yeux ce qui nous paraît briller d'une si vive lumière!

Un propriétaire de département voisin de Paris.

REVUE
BRITANNIQUE.

Littérature allemande.

WIELAND ET SES CONTEMPORAINS (1).

Il est des temps malheureux pour les réputations, des époques de transition et de passage, où un nom célèbre, soumis à la fluctuation des opinions politiques et littéraires, semble le jouet et la victime réservée de cette inconstance du public, de cette variation perpétuelle dans les principes. La littérature de presque tous les peuples offre de nombreux exemples de ces caprices de la gloire, de ces renommées tour à tour brillantes et obscurcies. Telle est celle dont Wieland joui parmi ses compatriotes et à l'étranger. On l'a successivement exalté, déprécié, choisi pour modèle et pour objet de critique. Il y a trente ans c'était le Voltaire de l'Allemagne : on admirait la grace mêlée d'ironie, et l'imagination satirique qui règnent dans ses écrits : *Obéron*, *Aristippe*, *Agathon*, les seuls ouvrages d'après lesquels les étrangers puissent le juger aujourd'hui, traduits en anglais, en français, en italien, avaient assuré ses droits à une gloire qui n'était pas contestée. Tout à coup une école nouvelle se forme ; elle attaque tous les dogmes et toutes les idées que Wieland a soutenus en littérature et dans les arts. Entraînés

(1) Voyez aussi l'article : Poëtes allemands du XIXe siècle, t. XXX, et ceux du t. II, page 146.

par la violence de cette réaction, les esprits les plus distingués embrassent les nouvelles opinions émises par les Schlegel, les Tieck, les Novalis, les Fichte, et sanctionnées par l'approbation de Gœthe. Mme de Staël, soumettant son génie à cet esclavage, devient pour ainsi dire vassale de cette école passionnée et rêveuse, dont la vaste obscurité, sillonnée de lueurs brillantes n'était pas sans séduction. Rien de plus opposé à ces inspirations mystiques que la raison épicurienne et l'élégance ingénieusement caustique qui caractérisent la dernière époque de Wieland. Aussi cet écrivain spirituel et fécond se vit-il traité avec une rigueur peu équitable; et les jugemens portés sur son compte reçurent dès lors l'empreinte de cette amertume passionnée, si commune aux époques de révolution.

Le portrait de Wieland, par Mme de Staël, a été évidemment dicté par deux sentimens et deux inspirations contradictoires. Trop spirituelle pour ne pas connaître ce que ses ouvrages renferment de philosophique et de brillant, trop docile à l'influence de ses amis pour être absolument impartiale, le pinceau a tremblé dans sa main, et l'esquisse qu'elle a tracée n'a offert aucun des traits précis que la physionomie littéraire et morale de ce Wieland présente à une observation froide et sincère. C'est ainsi que, malgré l'éloquence de l'auteur et l'impartialité qu'elle recherche, elle a laissé, dans son histoire littéraire de l'Allemagne pendant ces derniers temps, une importante lacune. Essayons d'y suppléer en consultant à la fois les ouvrages mêmes de l'homme remarquable dont nous parlons, et l'excellente *Vie* de cet écrivain, publiée à Leipsick en 1820, par le professeur Grüber. A l'analyse succincte de ses ouvrages, joignons l'histoire plus intéressante encore des événemens de sa vie, des changemens survenus dans son existence, et surtout l'observation de ces variations morales, phénomènes trop souvent négligés par la critique et qui décident de la trempe du génie et du genre de talent par lesquels un homme supérieur se fait remarquer.

Wieland naquit en Souabe, le 5 septembre 1733, à Oberholzheim, village près de Biberach. Son père, ministre protestant, commença l'éducation littéraire de son fils dès la plus tendre enfance : les progrès de l'élève répondirent aux soins de son maître; Wieland lisait à huit ans Cornelius Nepos, à douze Horace et Virgile. Il rend compte, dans une de ses lettres à Gellert, de l'exaltation prématurée que lui inspiraient ces lectures : « A onze ans, dit-il, j'étais enthousiaste de la poésie, de la nature et de l'antiquité; je griffonnais des milliers de vers élégiaques. La solitude faisait mes délices : il fallait me voir passer des nuits entières dans le jardin de mon père, essayant de reproduire en odes détestables

les sensations que me causait le spectacle des beautés naturelles dont j'étais environné. » Ce fut alors qu'il conçut le plan d'une grande composition épique, la *Destruction de Jérusalem*, dont il fit les premiers vers. Quel homme, doué de quelque imagination, n'a pas prétendu dans sa jeunesse aux honneurs de la palme épique ou tragique ? c'est la première folie du talent, à cette époque où il se devine et s'ignore à la fois. Pope, âgé de douze ans, voulut s'immortaliser par son *Alcandre*, autre poème épique. L'essai puéril de Wieland a disparu comme celui de Pope ; il est permis au littérateur philosophe de regretter ces vieux monumens des premiers efforts de deux intelligences pleines d'ardeur et d'éclat.

A quatorze ans son père le fit entrer au collége de Klosterberg. C'était alors le centre, et comme le berceau de ce piétisme exalté, de ce mysticisme affectueux et tendre que l'Allemagne protestante avait adoptés, et qui semblaient rapprocher les nouveaux disciples de Luther de la religion de Fénelon et de saint François de Paule. Steinmetz, homme instruit et enthousiaste, dirigeait les études des élèves de Klosterberg, qui par la régularité, le silence, l'ardeur et la fréquence des exercices religieux, ressemblait moins à une école qu'à un couvent luthérien. La beauté du paysage qui entoure cette antique abbaye, l'isolement où elle se trouve placée, favorisaient encore le développement des sentimens austères et mélancoliques dont Steinmetz se plaisait à propager l'influence. Wieland avait reçu de la nature un esprit essentiellement mobile, et une ame accessible aux impressions de tout genre. Cet homme, que la gaîté satirique et la vivacité de l'imagination devaient distinguer plus tard, commença donc par se livrer sans réserve à tout le charme d'une philosophie, ou plutôt d'une théosophie rêveuse. Les discussions polémiques ne l'occupèrent pas long-temps. Il rejeta Baumgarten ; et tous ces théologiens érudits ou subtils, qui ne lui causaient que de la fatigue, cédèrent bientôt le pas à l'étude plus attrayante de Platon et de Xénophon. Les *Memorabilia* et la *Cyropédie* remplacèrent tous ces traités dogmatiques et syllogistiques, où l'art de diviser et de subdiviser est poussé si loin. Les *Epîtres* de Cicéron, le *Spectateur* d'Adisson et de Steele, traduits par Gottsched, devinrent ses lectures favorites ; et se contentant désormais d'admettre dans son ensemble et dans les masses le système théologique qu'on lui enseignait, il ne tarda pas à passer des méditations exaltées qui l'avaient absorbé jusqu'alors à des réflexions plus saines et plus spéciales sur la philosophie de la vie humaine.

C'était un enfant de quinze ans, dont l'intelligence précoce était agitée par ces mouvemens successifs et contraires. Il avait concilié sans beaucoup d'efforts les préceptes moraux de la Grèce antique avec les in-

jonctions du christianisme protestant; mais lorsque les ouvrages de Bayle, de Voltaire, du marquis d'Argens, tombèrent entre ses mains, alors s'éleva dans son esprit un conflit de pensées ennemies et de doctrines hétérogènes dont la lutte, qui devint son supplice, lui coûta bien des larmes et plus d'une nuit d'insomnie. D'un côté ses lectures l'arrachaient à la foi chrétienne, d'un autre ses habitudes d'enfance, les préceptes et les mœurs qui régnaient autour de lui ne cessaient de l'y ramener. Dans cette circonstance ses principes religieux triomphèrent, tant le pouvoir des habitudes l'emporte sur celui des idées. Il sortit de Klosterberg, riche d'une instruction très variée et bien au dessus de son âge, et alla résider à Erfurt, chez Baumer l'un de ses parens, dans la maison duquel il vécut, ou plutôt « jeûna (comme il le dit lui-même) pendant un an et demi. » En 1750 il revint visiter le lieu de sa naissance et la petite ville de Biberach qui en est peu éloignée. Cette époque de sa vie influa sur toute son existence; et bien qu'elle n'embrasse qu'un laps de temps fort peu considérable elle mérite que nous nous y arrêtions, car elle donna le premier essor à sa sensibilité et le premier élan à son génie.

Sophie de Guttermann, dont la famille demeurait à Biberach, était plus âgée que Wieland de deux années. Il la vit et l'aima; son affection pour elle s'augmentait de l'admiration que lui inspiraient des talens très rares et le plus aimable caractère. Bientôt ce fut une idolâtrie, un mélange de respect, d'adoration et de tendresse, une passion à la fois romanesque et intime que tous les prestiges de l'imagination embellissaient. Sophie partageait, quoique avec plus de réserve et moins d'illusions, les sentimens du jeune poète. La vive émotion dont elle a empreint les pages où elle décrit ses entrevues avec Wieland, près du cimetière antique et solitaire de Saint-Martin, et celles qu'elle a consacrées à reproduire ce qu'elle éprouvait lorsque son amant chantait, en s'accompagnant de la harpe, les vers qu'il avait faits pour elle, prouve l'énergie première d'un sentiment, qui pendant un demi-siècle a pu se conserver vivant dans l'ame et dans le souvenir de Sophie. Cette liaison, à laquelle l'exaltation de la pensée avait tant de part, éveillait, si je puis m'exprimer comme les poètes germaniques, tout ce qu'il y avait de poétique chez Wieland, et son premier ouvrage fut le résultat d'une de ses conversations secrètes avec l'objet de son amour.

Son père avait lu le matin même à sa congrégation un sermon, dont le texte était : « *Dieu n'est qu'amour.* » Wieland en admirait l'ordre logique et le style élégant, mais il en blâmait la froideur, et disait à Sophie qu'un tel sujet réclamait plus de développemens, une philosophie plus haute et plus passionnée. Surprise de l'éloquence avec laquelle le

jeune homme s'exprimait, Sophie l'engagea vivement à traiter avec étendue une matière qui l'inspirait si bien. « En effet, dit Wieland dans une de ses lettres à Bodmer, jamais je ne me suis senti plus pénétré, jamais je n'ai mêlé une conviction plus ardente aux spéculations philosophiques.» Le conseil de la jeune fille fut suivi; l'idée première de Wieland, revêtue des formes de la poésie, devint le sujet d'un ouvrage didactique très étendu, et le grand poème de la *Nature des Choses*, commencé le 1er février 1751, à Tubingue, fut terminé le mois d'avril de la même année.

Ce poète de dix-huit ans, athlète assez hardi pour essayer une lutte avec Lucrèce, ne produisit sans doute qu'une œuvre imparfaite; mais, telle qu'elle est, son œuvre est encore l'un des plus remarquables phénomènes de la littérature moderne. Représenter la Divinité, assise sur son trône solitaire et immense, au centre de la création, réunissant en elle toutes les perfections et toutes les facultés créatrices; montrer dans la diversité des choses créées les nombreux reflets de sa puissance; prouver la nécessité du mal comme contraste avec le bien, contraste indispensable pour que le bien lui-même existe : certes l'entreprise était audacieuse, et l'homme qui l'a tentée, au moment où son adolescence finissait à peine, a droit à l'étonnement et à l'admiration. Cet adolescent connaissait la plupart des langues d'Europe, et presque tous les idiomes anciens. L'étude approfondie des systèmes philosophiques de l'antiquité se trahissait à toutes les pages de son poème, et la théorie nouvelle qu'il leur opposait n'était pas dénuée de vraisemblance. C'était une hypothèse comme une autre, une vue de la nature à la fois métaphysique et poétique, et dont le défaut le plus remarquable était de précipiter l'imagination dans des espaces vaporeux, à travers un horizon dont la grandeur n'excusait pas l'obscurité. Ajoutons que le jeune poète rachète quelques uns des défauts de son âge par la brillante et ingénieuse vraisemblance de ses suppositions, par des tableaux pleins d'ame et de vie, par l'étendue immense de ses lectures philosophiques et l'élévation touchante dont quelques passages sont empreints.

Pope, dans l'un de ses poèmes le plus justement vantés, a essayé de traiter le même sujet; tout l'avantage lui reste sous le rapport de l'exécution. C'est chez lui qu'il faut admirer la concision vigoureuse et mâle, le style à la fois soutenu, ferme et piquant, la lucide dialectique, et surtout l'art de traduire en vers harmonieux et pittoresques les arides raisonnemens de Bolingbroke. Peut-être cependant Wieland se montre-t-il supérieur à lui, sous le rapport de la science et même sous celui de l'étendue de l'esprit. Haller était le seul poète didactique dont l'Allema-

gne pût se glorifier. Kastner, Sucro, Zernitz méritent à peine l'honneur d'être nommés : Wieland laissa bien loin derrière lui ces médiocrités jusqu'alors estimées faute de mieux. Destiné à produire des ouvrages plus achevés, et à éclipser par sa propre gloire celle du premier écrit de sa jeunesse, l'auteur d'*Agathon* rejeta bientôt dans l'oubli l'auteur du poème sur la *Nature des Choses;* et le nom de Wieland s'environna de trop d'éclat, pour que l'essai brillant dont nous venons de parler ne fût pas effacé par le nombre de ses succès postérieurs.

Tel fut le premier pas et le premier triomphe de Wieland dans la carrière littéraire ; l'amour en avait protégé l'essor et encouragé l'imprudence. Une grandeur mystique de pensée semblait annoncer un Klopstock ou un Schiller : le talent satirique du jeune poète n'avait point encore reçu son développement. Il passa quelques années à Tubingue, livré en apparence à l'étude des lois, mais consacrant à celle des diverses littératures un temps dont sa famille avait autrement réglé l'usage. Ce fut pendant ce séjour studieux dans la ville de Tubingue qu'il amassa ce trésor presque inépuisable de connaissances variées, cette instruction presque universelle, qui se mêlant ensuite au tissu de ses ouvrages, les a enrichis comme à son insu d'une foule d'allusions piquantes et profondes. En 1751 il publia ses *Lettres morales* en vers; la pensée s'y montre plus libre et l'expression plus franche. Wieland a entrevu le monde ; et, s'il n'a pas étudié l'ame humaine dans ses profondeurs et dans ses replis, déjà il sait jeter sur les caractères qu'il observe de vives et soudaines lueurs : singulier ouvrage, où l'enthousiasme de la jeunesse se mêle à cette ironie socratique, dont Wieland possédait le germe, et dont il devait plus tard connaître et employer toutes les ressources.

L'attachement que Wieland avait voué à Sophie de Guttermann avait dû à l'absence une énergie nouvelle ; il lui dédia cet ouvrage, qui fut bien accueilli du public. Amant platonique et discret, sa vie était austère et sa philosophie devint stoïque : on eût dit que cet esprit inconstant devait se plier tour à tour à toutes les doctrines humaines, et traverser toutes les phases les plus opposées des opinions philosophiques. Son *Anti-Ovide*, poème médiocre, que caractérise une singulière rigidité de principes, parut en 1752. Jusqu'alors il avait écrit ses ouvrages en vers alexandrins; dans l'*Anti-Ovide*, Wieland imita la coupe irrégulière et la marche facile des épîtres badines de Voltaire : forme de poésie qu'il porta dans la suite à un degré de perfection que Voltaire seul surpasse ou égale, et qui contraste bizarrement avec la gravité des pensées que le poète veut exprimer.

Wieland, ramené à Biberach par le désir de revoir Sophie, pensa

quelque temps à briguer l'humble emploi de *magister legens* (1) à l'université de Gœttingue. Une circonstance imprévue donna un autre cours à sa destinée. C'était alors que le vieux Bodmer, auteur du poème de *Noé*, régnait sur la littérature allemande, du fond de sa retraite en Suisse, espèce de Tusculum de l'Helvétie. La *villa* rustique et élégante que ce patriarche s'était construite au pied des Alpes était le rendez-vous commun des Breitinger, des Hirzel, des Meister, des Gessner des Fussli. La Limmat et la Siel arrosaient de leurs ondes pures et de leurs sinueux détours ces belles plaines dont la paix était protégée par les remparts inaccessibles qu'une neige éternelle couvre et que le soleil colore de ses premiers et de ses derniers rayons. Ces lieux d'enchantement, déjà consacrés par les chants lyriques des poètes de la Suisse, de Kilchberg, de Von Warte, de Husen, de Trosberg, réunissaient ce que les beautés de la nature ont de touchant et de grandiose, et ce que les charmes de l'élégance sociale et de la liberté philosophique ont d'attrayant. Bodmer, abandonnant les soins de l'ambition et les entreprises de la cupidité, était venu habiter cette douce retraite : là il se consolait, au milieu de quelques amis, de l'isolement où la mort de ses parens les plus proches avait laissé sa vieillesse. On voyait les hommes les plus illustres de la Germanie se grouper autour de son foyer paisible; sa piété, l'étude, l'amour des arts, ne trouvèrent jamais de sanctuaire plus digne d'eux.

Un poème esquissé par Wieland, et dont la mort d'Hermann ou d'Arminius était le sujet, commença sa liaison avec le patriarche de Zurich. Ce dernier, auquel l'auteur avait communiqué son ouvrage, y reconnut les germes d'un talent distingué et s'empressa d'appeler auprès de lui le jeune poète. Wieland accepta une invitation si flatteuse; le 3 octobre 1752, il entra sous ce toit hospitalier, et bientôt Bodmer, charmé du caractère de son nouvel ami, le pria de venir habiter avec lui cette retraite, d'y partager ses études et d'y seconder ses travaux. Quelle situation pour un écrivain jeune et enthousiaste! un monde tout poétique l'environne. Il croit retrouver, dans ces conversations savantes et familières, le prestige des banquets attiques auxquels présidait le grand Platon. Chaque jour la bienveillance que Bodmer ressentait pour lui devenait plus vive; la grace, la douceur de Wieland, enchantaient son mentor littéraire. Bodmer comparait ces qualités aimables avec la lourdeur, le ton brusque et la gaucherie de Klopstock, auteur d'hymnes angéliques, et dont les manières n'avaient aucun rapport avec le caractère de son génie. Long-temps cet écrivain remarquable, auquel l'Allemagne doit la

(1) Maître lecteur, maître d'études.

Messiade, avait occupé près de Bodmer la même position que Wieland; et ce défaut d'élégance et d'agrément que j'ai signalé avait, comme on le dit en Angleterre, désappointé son maître. Wieland, au contraire, avait une grande flexibilité de caractère: les sentimens de Bodmer devenaient les siens; il se prêtait à toutes ses idées, se pliait à toutes ses habitudes, et, sans flatterie comme sans mensonge, gagnait de plus en plus sa confiance et son amitié. Certains naturels heureux sont doués des qualités qui plaisent, du besoin de s'attacher et de l'art de séduire comme à leur insu. Qui les connaîtrait mal prendrait leur amabilité pour une basse complaisance, leur tendresse d'ame pour faiblesse et lâcheté. Tel était Wieland. Il s'empreignait aisément des couleurs de tout ce qui l'environnait; la philosophie, les leçons, surtout l'exemple de la vie pure et philanthropique du patriarche littéraire, avaient gagné son cœur; la reconnaissance achevait ce que l'estime et l'admiration avaient commencé. Il embrassa les doctrines de ce nouveau guide, se soumit à ses lois, corrigea les épreuves de ses ouvrages de controverse, se constitua son défenseur contre Gottsched, et publia un volume entier d'observations sur les beautés du poème intitulé *Noé* (1).

Wieland, incapable de trahir sa pensée, s'exagérait à lui-même l'enthousiasme que lui inspiraient les œuvres de son ami. Cette admiration, qu'aujourd'hui nous avons peine à comprendre, était partagée par Sulzer, Klopstock, et les plus grands critiques de l'époque: tant il y a d'incertitude dans les jugemens contemporains! Devenu l'enfant littéraire de cet écrivain, auquel sa traduction de Milton assigne un rang distingué parmi les poètes de sa patrie, Wieland adopta dans toute leur rigueur les principes d'ascétisme que Bodmer professait: assis à sa table, confident de ses plus secrètes pensées, il partagea bientôt ce platonisme religieux, qui, mêlé à la sévérité stoïque, formait le caractère de la philosophie de Bodmer. Wieland lui-même y joignait la tendresse naturelle de son ame, la vivacité de son imagination et de cet étrange amalgame naquit un système à la fois désespérant et mystique, qui tenait du quiétisme de Fénelon et de l'exaltation sévère de Jean-Jacques. Les idées superstitieuses dont son séjour à Klosterberg l'avait pénétré, et qui avaient lutté, pour ainsi dire, chez lui contre les doctrines du matérialisme, se représentèrent à son esprit avec plus d'énergie que jamais, et se revêtirent des formes d'une théorie platonicienne. L'homme qui, à dix-huit ans, avait achevé sous les yeux de Sophie le poème de la *Nature des choses*; qui, devenu poète satirique à dix-neuf ans, avait essayé de quitter les

(1) Poème biblique de Bodmer, aujourd'hui tombé dans l'oubli.

domaines aériens et le vague des systèmes pour observer les hommes et le monde réel; transformé tout à coup en disciple de madame Guyon par un changement subit et incroyable, publia, depuis 1753 jusqu'en 1756, une série d'ouvrages, tous empreints de cette folie pieuse et austère qui approche singulièrement du fanatisme. Tel est le caractère général de ses *Lettres écrites par les morts aux vivans*, de son *Épreuve d'Abraham*, de ses *Hymnes et Psaumes*, de ses *Contemplations platoniques sur le genre humain*, de la *Timoclée*, des *Sympathies*, de la *Vision de Mirza* et du *Coup d'œil jeté dans un monde d'innocence.*

En 1756, la guerre de Sept Ans éclata, et Frédéric-le-Grand étonna l'Allemagne. Une impulsion nouvelle fut donnée à l'esprit mobile de Wieland; le roi de Prusse devint son héros. Par le plus singulier conflit d'idées étrangères les unes aux autres, il imagina que ce grand capitaine, cet homme d'esprit, ce railleur, ce philosophe égoïste, était le Cyrus moderne, l'idéal de la perfection, le héros de la sagesse et de l'humanité. Voltaire le disait sans y croire; Wieland le pensait et son erreur produisit un mauvais poème intitulé *Cyrus*, où, suivant pas à pas la marche des armées ennemies, il essayait de rattacher au nom du héros persan toutes les actions d'éclat du monarque prussien, et pour comble de bizarrerie faisait mouvoir, par des génies empruntés au système manichéen, les ressorts de sa fable épique. Ce ridicule assemblage eut le succès qu'il méritait. Les cinq premiers chants, les seuls qui furent publiés, trouvèrent à peine quelques lecteurs; la moralité en est banale, et, en dépit de l'absurdité de la conception, l'ennui s'attache à toutes les pages de cette production malheureuse. *Jane Gray*, tragédie maladroitement imitée de Rowe; un drame intitulé *Clémentine de Poretta*, emprunté au touchant épisode *Clémentine*, dans sir Charles Grandisson, eurent la même destinée que *Cyrus*. Le public les répudia, et Lessing, dans ses *Lettres littéraires*, accabla l'auteur des traits de cette sagacité épigrammatique et de cette raison mordante dont les atteintes étaient si cruelles. *Araste et Panthée*, roman dramatique, tiré de la *Cyropédie*, succéda à ces faibles essais et mérite d'en être distingué; on y découvre le germe de quelques unes des idées qui se développèrent ensuite dans l'*Agathon.*

Les ouvrages que je viens de nommer terminent la première période de la vie littéraire de Wieland. Si nous jetons sur ce laps de temps et sur les productions de la jeunesse de notre auteur un coup d'œil rapide, nous y trouverons beaucoup à admirer, beaucoup à blâmer et plus à craindre encore. Ses essais didactiques, philosophiques, poétiques, pu-

bliés jusqu'alors, sont loin de soutenir la comparaison avec les œuvres de sa maturité : mais ils attestent une rare étendue de connaissances. On y entrevoit, sous les nuages d'une mysticité fatigante, les grandes masses d'une philosophie, dont l'auteur semble à peine avoir sondé la profondeur et apprécié les bases : c'est une théorie vague, qui n'a point l'expérience pour appui, ni la religion révélée pour soutien ; vous sentez que le poëte ne se rend pas compte à lui-même de la portée réelle des systèmes qu'il aborde. Une certaine beauté idéale et confuse, une image lointaine de la vertu s'offre à lui dans une perspective nuageuse ; il y tend sans pouvoir l'atteindre ; il veut saisir cette chimère de son esprit, n'embrasse que des vapeurs errantes à l'horizon et souvent se précipite dans de ténébreuses profondeurs, où sa force et son énergie se débattent inutilement.

Il est curieux d'observer le développement progressif de ce délire métaphysique, aussi défavorable à la noblesse et à la fermeté dans les actions de la vie, qu'au déploiement des facultés intellectuelles. A Tubingue, Wieland était encore raisonnable. Sa profession de foi n'avait rien d'exagéré, de fanatique ou d'impraticable. Profondément convaincu de l'élévation du but vers lequel la vie humaine doit se diriger, il n'avait pas encore appris que les plaisirs avoués par la nature et la sagesse fussent méprisables et dangereux. Socrate et Horace partageaient avec Platon l'empire de sa pensée ; sa morale, dérivée d'une source sublime et pure, devenait applicable aux besoins de l'homme du monde et non du sauvage anachorète. Une seule fois, inspiré par l'amour, il avait tenté de construire, à l'instar de Leibnitz, un édifice de panthéisme métaphysique, et de s'élancer, comme le dit le poète antique, « au delà des remparts enflammés du monde, *extrà flammantia mœnia mundi ;* » mais on pouvait regarder cette tentative comme la saillie d'une jeune imagination, et ses *Lettres morales*, qu'il publia peu de temps après, prouvèrent qu'il savait déjà soumettre les choses humaines aux observations d'une raison impartiale. Suivons-le dans sa retraite auprès de Bodmer. Là les germes de cette sagesse pratique, qui commençait à éclore chez lui, semblent s'évanouir : une dévotion mystique a pris leur place ; elle s'y développe avec une rapidité effrayante ; tous les sentimens, toutes les idées du jeune homme, obscurcis et comme écrasés par ces brumes idéales et théosophiques, ont disparu tout à coup. Des rêveries de l'ascétisme, il passe à l'esprit de secte, au besoin de faire des prosélytes, à la haine et au mépris pour tous ceux qui s'écartent du sentier que lui-même a choisi. Les pensées religieuses s'assimilent dans son intelligence avec l'idée de la souffrance volontaire ; la vie ne lui semble

plus qu'une expiation ; il n'a que dédain et indignation pour ces philosophes indulgens, qui font de la vertu la compagne aimable du plaisir, et veulent conduire l'homme par des chemins de fleurs jusqu'au temple de la sagesse.

Cette triste doctrine, dont la solitude augmente l'exaltation, acquiert chaque jour une teinte plus sombre. Les graces sont exilées de son Eden; tous ses dogmes sont durs et deviennent faux. La gaîté des festins, la volupté des amours les plus légitimes, sont des forfaits qu'il accuse. Il a pitié des adorations prodiguées par l'amant de Laure à une divinité mortelle, et de l'enthousiasme profane dont les idoles païennes enflammèrent Pindare ; les chants d'Anacréon lui sont en horreur. Gleim et Uz, poètes allemands, dont les chansons bachiques et guerrières sont encore estimées, deviennent les objets de sa critique et de ses homélies.

Triste présage pour la stabilité future de ses opinions, que cet excès d'austérité, cette rigueur de pénitence, cette adoption violente de toutes les erreurs monacales ! Il était facile de prévoir la conversion nécessaire qui devait ramener à des doctrines moins désespérantes le jeune rêveur qui venait de jeter l'anathème sur tout ce que l'homme a de plaisirs innocens. Wieland, en soutenant ces tristes dogmes, était convaincu, nous n'en pouvons douter ; une complète ignorance du monde, une imagination échauffée, une vanité extrême, l'entraînement de l'exemple, la facilité du caractère et la mobilité de l'esprit, l'avaient poussé vers ces saintes exagérations. On devait s'attendre à voir s'opérer bientôt chez lui une de ces révolutions subites de la pensée, qui, entraînant toutes nos opinions d'un point extrême à l'extrême opposé, et, pour ainsi dire, d'un pôle à l'autre, transforment l'enthousiaste en sceptique, et le théosophe en Diogène. Toutes les circonstances dont Wieland se trouvait entouré le prédisposaient à ce changement. De nouvelles études, des amis nouveaux, des observations d'une nature nouvelle sur la poésie et les arts, préparent sa métamorphose. Nous allons assister à son accomplissement ; les rêves surhumains quittent cette intelligence qui leur fut si long-temps, abandonnée ; Wieland redescend sur la terre ; le *platonicien* s'évanouit, l'*épicurien* nous apparaît.

Observons par quels degrés cette révolution s'opéra. Wieland avait quitté, en 1754, la maison de Bodmer, pour surveiller l'éducation des héritiers de deux familles qui habitaient Zurich. Après être resté deux autres années à Berne, il revint à Biberach en 1760. En 1762 parut *Nadine*, conte à la manière de Prior, auquel succédèrent *don Sylvio de Rosalva* (7164), l'*Agathon* (1766), *Idris et Zenide*, *Musarion* (1768), le *Nouvel Amadis*, et cette longue série de contes et de poèmes, tous

empreints d'une philosophie railleuse et souvent sensuelle, et dont la rapide succession étonna l'Allemagne.

Quel étrange contraste ils offrent, quel démenti bizarre ils donnent aux systèmes que Wieland a professés ! Jamais l'appel de Philippe ivre à Philippe à jeun ne fut plus frappant ni plus victorieux. Qu'est devenu ce poète, dont l'essor téméraire s'élançait au delà des régions platoniques ? cet homme qui regardait comme trop complaisante et trop douce la philosophie de l'aimable élève de Socrate, et joignait à ces théories transcendantes la pratique du stoïcisme de Zénon. Qui reconnaîtra chez le nouvel adepte de la doctrine d'Épicure l'ancien adversaire de Gleim et d'Uz, d'Anacréon, de Pindare et d'Horace ? Qui nous expliquera surtout les motifs secrets d'une transformation pareille ? Qui révélera les combats intellectuels d'où ce résultat étrange a jailli ! Wieland lui-même n'a jamais fait connaître les causes et les circonstances intimes de ce phénomène ; mais, en comparant les événemens de sa vie à cette époque et plusieurs passages de ses œuvres, il est facile de répandre quelque lumière sur cette période si intéressante de son histoire intellectuelle.

L'influence des idées philosophiques qui régnaient en France commençait à se répandre en Suisse. Wieland, libre des entraves que son association avec Bodmer lui avait imposées, sortit de sa retraite, vit le monde, observa les hommes, et devint plus tolérant pour des opinions qu'il avait jusqu'alors abhorrées, mais que beaucoup d'honnêtes gens avouaient. Rappelé à Biberach, en 1760, pour y remplir une fonction publique dans le conseil de cette ville, ses idées s'élargirent, si je puis parler ainsi, avec le cercle de ses relations. En 1758, il écrivait à Zimmermann : « Mon ami, vous me croyez trop platoniste. Je commence à me familiariser avec les habitans de ce bas monde. Ma moralité n'est plus celle des capucins : je cesse de confondre ensemble la sagesse et la dureté. Je n'ai plus cette admiration exclusive qui m'enflammait pour les écrivains stoïques. Je pense avec vous que l'homme vertueux doit développer toutes ses facultés physiques et morales, user de tous les plaisirs, mais modérément, et jouir de la nature entière. »

De retour à Biberach, Wieland, forcé de se livrer aux devoirs de son nouvel emploi, de converser avec les vivans, et de remplacer les spéculations théoriques par les calculs de finances et le tracas des affaires, s'éloigna involontairement et peu à peu de ses anciennes rêveries. Le goût pour les tragédies de Shakspeare devenait de plus en plus général parmi les littérateurs allemands. Wieland entreprit de les traduire, et ce travail, qui lui enseignait la tolérance littéraire, étendit la sphère de ses idées, en morale et en philosophie. Un événement cruel pour son cœur,

en le privant de ses illusions les plus chéries, acheva de renverser le brillant et nuageux édifice de ses chimères. Sophie, à laquelle les plus saintes promesses l'attachaient, épousa M. de La Roche, long-temps secrétaire du comte Stadion, ministre de l'électeur de Mayence. Quelles furent les émotions qui agitèrent alors Wieland! lui-même ne nous l'apprend pas; et, dans sa vieillesse, il s'est complu à tracer le tableau ironique de sa première entrevue avec sa maîtresse, devenue la femme d'un autre. Probablement, à l'époque où cette entrevue eut lieu, il en jugeait autrement. Hélas! combien de fois notre manière de juger les mêmes objets varie pendant le cours de notre existence! Ce qui a fait couler nos larmes fait naître notre sourire. Inconstans envers nous-mêmes, comme infidèles à nos affections, nous changeons sans cesse; et l'homme de quarante ans voit avec pitié ce que l'homme de vingt ans a vu avec douleur, ce que le sexagénaire se rappellera en souriant.

Un fait que l'on ne peut révoquer en doute, c'est la fin subite et totale de cette exaltation à laquelle Wieland s'était abandonné, c'est le changement rapide de cet ardent enthousiasme en une froideur ironique et mordante. La flamme mystique qui le dévorait s'éteint; l'être auquel s'associaient toutes les espérances de son avenir, toutes les pensées de sa jeunesse, le laisse isolé au milieu du monde. Dès lors sa vie est flétrie; ses douces illusions s'effacent: « Songe enchanteur, dit-il, dans une de ses lettres à Zimmermann, qui n'apparaît qu'une fois pour ne jamais revenir, et dont ni la richesse, ni les plaisirs, ni l'étude, ni les honneurs, ni la sagesse même, ne peuvent compenser la perte. »

C'était aux sentimens de l'ame que Wieland avait subordonné toute sa philosophie : le mariage de Sophie vint blesser et flétrir son cœur; l'équilibre fut rompu; l'édifice de ses doctrines chancela, et la même circonstance qui frappait ses plus tendres affections, donna un nouveau cours aux facultés de son intelligence. Le moment était venu où de nouvelles idées devaient s'introduire chez lui et régner sur les débris de ses systèmes métaphysiques. Sophie La Roche, femme de lettre et femme spirituelle, ouvrait sa maison aux gens d'esprit: Wieland y fut admis; il devint l'ami de celle dont il avait été l'amant. Un ton de légèreté philosophique et de gaîté de bon goût distinguait le comte Stadion, et se répandait sur tous ceux qui tenaient à lui. Wieland, en rendant visite à M. La Roche, eut l'occasion de voir le comte, qui le remarqua et l'accueillit avec bienveillance. L'esprit, le caractère, l'ame de Wieland, naturellement souples et portés à l'imitation, ne tardèrent pas à prendre, pour ainsi dire, le pli de ce qui l'entourait. Devenu l'un des habitués de la maison, il reconnut que l'on peut être homme de bien sans s'astrein-

dre aux tristes vertus d'un anachorète, et marcher dans la route de la vertu, d'un pas plus ferme et plus sûr, sans prendre son essor de si haut. La plus grande liberté d'opinions régnait chez le comte. On discutait dans son salon la probabilité, l'utilité ou le danger de ces théories nouvelles qui commençaient à jeter une si vive fermentation dans toute l'Europe : Hume, Shaftsbury, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, peuplaient la bibliothèque du comte. Par une coïncidence fortuite et singulière, le clergé de Biberach, livré alors à des intrigues peu honorables pour lui, et dont le scandale faisait le sujet de toutes les conversations, causait la douleur des fidèles et donnait carrière aux railleries des incrédules. Les préventions hypocrites et l'ambition cupide de quelques tartufes allemands se trouvèrent dévoilées : triomphe pour le parti des esprits forts. Wieland sentit dès ce moment qu'il avait bien pu être ridicule. « Quoi ! se demanda-t-il, toutes ces idées sur la noblesse de l'ame et l'exaltation des sentimens seraient-elles compatibles avec la bassesse des actions ? Des spéculations sublimes peuvent-elles s'allier, dans le même être, avec une conduite déshonorante ? Ah ! dans ce cas, il vaut mille fois mieux alors abaisser le but que l'on se propose, afin de l'atteindre plus sûrement. A quoi bon tant d'études pénibles et de privations volontaires, qui peuvent n'aboutir qu'à l'hypocrisie, au vice et au mépris public qui les punissent ?

> Et ne vaut-il pas mieux, au printemps de son âge,
> Poursuivre, au fond des bois, quelque nymphe sauvage,
> Vaincre sa résistance en de folâtres jeux,
> Et tresser en riant l'or de ses blonds cheveux (1) ?

Telles furent les impressions, ou, si l'on veut, les réflexions, pour ainsi dire, spontanées et d'instinct dont il se trouva comme assailli. Une lutte, dont ses lettres particulières portent le témoignage, s'engagea dans son esprit, entre les opinions de toutes les espèces que sa jeunesse avait embrassées, et celles qui s'offraient maintenant à lui. Non seulement ces documens incontestables, écrits avec l'abandon d'une familiarité intime, sont remplis de contradictions qui prouvent le peu de fixité de ses idées ; mais ces contradictions se retrouvent encore dans les premières productions de sa seconde époque. Ce n'est que dans la première édition de l'*Agathon*, qu'il faut chercher l'histoire intellectuelle de cette période de sa vie. C'est son meilleur ouvrage, et pour peu que l'on réfléchisse aux événemens de l'existence de Wieland et qu'on veuille les comparer

(1) W. Cowper.

à ceux dont il a composé le tissu de son roman, on reconnaîtra sans peine qu'Agathon c'est lui-même, et que, dans cette allégorie transparente, il a tracé le récit des mouvemens de sa propre pensée.

Elevé dans une solitude pieuse, Agathon a passé les années de sa jeunesse au milieu des bois sacrés de Delphes, où tout lui inspirait le goût de la vertu, l'amour du beau, la vénération des dieux. Comme l'*Ion* d'Euripide, il s'est imprégné d'une philosophie toute sentimentale, qui dédaigne l'expérience, nourrit l'exaltation de l'ame et se compose des plus hautes théories de Platon mêlées aux spéculations de la théologie orphique. Il n'a cessé de contempler l'essence du beau, de l'immortel et de l'infini, qui réside au fond des cieux. Il est persuadé que la vertu consiste dans une guerre perpétuelle contre le monde et ses tentations : les jours de son adolescence se sont écoulés au sein de l'innocence et de la paix. Cependant il entre dans le monde; tous les dangers l'environnent. Danaé le séduit et l'entraîne vers la volupté : le sophiste Hippias lui apprend que l'homme n'est que matière, et que la seule philosophie réelle repose sur les sensations et choisit pour but l'intérêt personnel. Agathon succombe à ces attaques; l'enthousiaste de Delphes cède par degrés la place au voluptueux habitant d'Athènes. Cependant les plaisirs mêmes le lassent; il cherche une vie active, se livre aux affaires publiques, devient homme d'état, et après avoir subi toutes les vicissitudes de la fortune, se retire dans une solitude philosophique où il essaie de concilier ensemble ses premières impressions et sa triste expérience, l'amour du beau avec les leçons de la vie, et l'enthousiasme avec la raison.

Mais comment cet accord s'accomplit-il? n'est-ce pas aux dépens de cette noblesse d'ame qui caractérisait la jeunesse d'Agathon ; et Wieland ne finit-il pas par adopter les principes d'une philosophie matérialiste dans leur étendue la plus vaste, dans leurs conséquences les plus grossières? Quelques unes de ses lettres pourraient le laisser croire. D'ailleurs il avoue ingénument, dans sa préface que, s'il n'a pas essayé de réfuter complétement les argumens d'Hippias, c'est que le sceptique n'a pas toujours tort. Il admet donc jusqu'à un certain point la justesse des doctrines de ce sophiste, auquel il prête une philosophie toute semblable à celle d'Helvétius. Sa main brise ainsi toutes les idées qu'il avait adorées; naguère fanatique, il devient iconoclaste. Il enlève à l'homme de sublimes espérances que rien ne remplace plus; il frappe de ridicule l'enthousiasme ; repousse comme une exagération dangereuse la foi au dévoûment et à la vertu ; nie la perfectibilité de l'espèce humaine; confond sans cesse l'hypocrisie avec la piété, et condamne même cette ardeur dans les attachemens, cet élan de l'amour et de l'amitié, incompatibles

avec le repos de l'ame, paisible volupté dont il vante les charmes et qu'il représente comme seule digne du sage.

Non seulement dans son *Agathon*, il reproduit avec une sorte d'affectation et de recherche, et sous les couleurs les plus brillantes, ces jeunes hétaïres de la Grèce qui, douées de toutes les graces de l'esprit, professant la volupté et vouées au plaisir, ignoraient jusqu'aux mots de chasteté et de constance; mais en s'éloignant de ces riantes scènes qui paraissaient proscrire une moralité sévère, il montre dans ses autres ouvrages la même incrédulité à la vertu des femmes, à la sagesse des hommes. Son sarcasme inexorable s'attache à tout sentiment tendre, pur, dévoué : c'est le platonisme qu'il a l'air de poursuivre; mais dans la réalité c'est de tous les mouvemens affectueux du cœur qu'il se moque dans son *Idris*, dans son *Nouvel Amadis* et dans les divers ouvrages de cette classe. Le sacrifice de l'intérêt personnel, l'héroïsme de l'abnégation, ne sont plus que des chimères : l'homme, être faible et borné, n'aspire à la grandeur des actions et à la beauté de l'ame que pour retomber au dessous de lui-même; la pensée d'une perfection angélique, rêve de son orgueil, le trompe pour l'aveugler et n'aboutit qu'à l'avilir ! Triste philosophie ! Malheureuse et désespérante sagesse ! Que Wieland l'ait embellie de toutes les graces attiques, qu'il ait essayé de l'aimer pour ainsi dire, en répandant sur elle cette lueur vague et pâle d'une imagination plus riante que vive; n'est-elle pas, malgré le talent du poète, la plus stérile, la plus désolante, la plus fausse des théories? Entraîné d'un extrême à l'extrême opposé, il a cru n'abandonner que des illusions; ce sont les plus importantes réalités dont il a dépouillé notre existence. Cette sensibilité qui s'est flétrie dans son ame il l'abjure et la maudit. Dans son apostasie de tout ce qui est élevé, tendre et touchant, quel guide certain nous laisse-t-il? quelle boussole nous dirigera dans cette traversée orageuse? quel appui nous reste pour étayer notre faiblesse? quel remède pour soulager nos peines? quel mobile assez puissant pour nous décider à la vertu?

En rejetant même la théorie de la révélation, le système de l'intérêt personnel est inadmissible (1) : jamais une morale utile et vraie ne repo-

(1) Note du Tr. Cette triste doctrine a été flétrie et combattue, avec des armes toutes puissantes, dans la préface de l'ouvrage sur la religion, de M. B. Constant. Ce discours, vraiment admirable, l'une des plus belles productions philosophiques de notre temps, serait bien digne de recevoir le prix d'utilité fondé par M. de Montyon : il vaut à lui seul plus que tout l'ouvrage qu'il précède. On éprouve une satisfaction intime et profonde, en voyant les plus nobles et les plus pures émotions de notre ame, protégées contre les attaques d'une philosophie funeste, par cette brillante et vigoureuse argumentation.

sera sur cette base ruineuse. Donnez aux dogmes d'Helvétius l'extension la plus vaste, appelez intérêt personnel cette heureuse habitude de bien faire qui est un plaisir pour l'ame ; votre système pourra s'appliquer aux circonstances ordinaires et communes de la vie, à ces temps de calme, qui demandent peu d'effort, et où les plus héroïques sacrifices exigés de l'homme sont ceux de la complaisance et de la politesse sociale. Cet épicuréisme modifié que prêche Wieland est excellent pour un habitant des jardins de Tibur, pour un ami de Pollion et de Mécène, pour un heureux du monde, qui voit toujours coïncider son intérêt et son devoir. Mais la masse générale, la grande majorité des hommes ne jouit point d'une existence si facile et si douce ; pour la plupart il y a danger à remplir son devoir, et la vertu est une tâche pénible. L'intérêt le mieux entendu nous dit que la richesse, les honneurs, s'acquièrent par des moyens souvent illicites ; nous voyons s'élever de toutes parts la lutte de l'utile et de l'honnête; toutes les séductions nous entourent, tous les exemples du vice heureux troublent nos pensées. A des époques plus périlleuses encore, les idées du juste et de l'injuste semblent confondues ou anéanties; ce sont les temps de révolution, où la fureur des guerres civiles enivrant toutes les ames, il ne reste plus de principes certains, où l'honnête homme de tous les partis a pour perspective l'échafaud, la prison et les tortures ; où l'on ne peut, sans mettre en péril sa vie et sa fortune, soutenir la cause de la liberté légale, proclamer le droit de l'humanité au milieu d'une populace sans frein, parler raison à une foule en délire. Qui osera prétendre que, dans des circonstances pareilles, la morale de l'intérêt suffise pour nous guider ? notre intérêt le plus naturel et le plus puissant n'est-il pas celui de notre conservation propre ? et si la loi éternelle d'une moralité plus haute et plus pure n'était gravée dans nos ames en ineffaçables caractères, l'instinct de l'existence et celui du bien-être ne nous feraient-ils pas fouler aux pieds à tout moment l'honneur, la vertu et la probité ?

Sans doute on peut abuser de l'enthousiasme et du dévoûment, l'homme fait abus de tout, le fanatisme, la superstition, la persécution, l'hypocrisie, sont nés de la perversion du sentiment religieux et moral. Des flots de sang ont marqué leur passage, et ces monstres se sont unis à l'ambition, à la fraude, à la tyrannie, pour avilir l'humanité. Mais de plus grands périls et de plus grands crimes suivent encore ces doctrines de bassesse et d'égoïsme, qui courbent, pour ainsi dire, toutes nos pensées vers la terre, étouffent l'enthousiasme et cherchent à nous inculquer la conviction de notre profond avilissement. Les maux causés par la superstition et la tyrannie trouvent leur remède dans leur excès ; mais quel re-

mède opposer à ce vice interne, à cette corruption secrète, à cet égoïsme raisonneur, qui s'excuse lui-même, érige sa bassesse en système et se fait une loi de ce qui est sa honte? Dans la pratique de la vie sociale et civilisée quelques uns des principes de Wieland peuvent devenir utiles; semblables à ces lampes, dont parle le chancelier Bacon, dans son *Novum Organum*, flambeaux placés dans quelques obscures avenues, dans certains passages d'un grand édifice; lueurs utiles sans doute, mais incapables d'en éclairer l'ensemble et de servir de fanal à ceux qui veulent en visiter l'enceinte. Le vulgaire, trompé par leurs rayons, se précipite dans une sensualité grossière. Honneur aux hommes qui, généreusement crédules, restent fidèles encore aux croyances de l'enthousiasme et du dévoûment, à une époque où la dignité de la nature humaine a perdu ses défenseurs, où les hautes vertus sont les objets d'un ridicule amer ou d'un froid panégyrique, où l'argent et le succès règnent sans partage. Honorons ces derniers protecteurs de tous les sentimens élevés, de tout ce qu'il y a de généreux et de désintéressé parmi nous, comme les Romains après la bataille de Cannes accueillirent ce général qui n'avait point désespéré de la patrie!

Si l'on doit blâmer la tendance matérialiste des écrits de Wieland, il est plus difficile encore d'excuser la licence des tableaux et le mauvais goût des allusions qu'il sème dans ses ouvrages avec une sorte de prédilection et de complaisance. En vain prétendrait-on que le plan philosophique d'*Agathon* et les tentations auxquelles le romancier expose son héros, rendaient nécessaire l'introduction de pareils tableaux. Tout ce que Wieland a publié en vers et en prose depuis cette époque porte le même caractère. C'est une sorte de licence recherchée, privée également de naturel et de volupté, un libertinage de seconde main, une pâle imitation du cynisme de Diderot et de Crébillon fils. Wieland, dont la vie privée était aussi élégante que pure, mêlait au tissu de ses ouvrages, avec un sang-froid très philosophique, ces descriptions faites pour alarmer la pudeur, et dont il ignorait le danger, parce qu'elles ne l'avaient pas corrompu lui-même. « Il ne faut pas croire, écrit-il à Gessner, en 1767, que les sentimens d'un homme d'honneur changent parce que ses opinions ont changé. Pour avoir abandonné mon ancien système métaphysique, je n'en suis pas moins toujours le même, et je ne favorise point les excès du vice, parce que je me permets des descriptions gaies et des tableaux voluptueux. Ce sont pour moi des essais d'artiste, ce ne sont point des modèles que je présente. » Excuse que nous admettons aisément quant à la moralité personnelle de Wieland, mais qui n'est pas valable pour ses ouvrages mêmes. La plupart des hommes n'y verront que des conseils

d'égoïsme, des exemples de vices voilés sous l'élégante recherche des paroles, en un mot un épicuréisme grossier, aussi dangereux dans ses résultats que vulgaire dans ses préceptes.

Considérés sous un point de vue purement littéraire, ces nombreux écrits sont dignes d'admiration par la variété des sujets qu'ils traitent, la richesse d'invention qu'ils supposent, la profondeur d'instruction qu'ils attestent. Régions de l'ancienne mythologie, domaines enchantés de la féerie, scènes de la vie athénienne, tableaux de la société moderne, se succèdent avec une rapidité étonnante et une vérité de couleurs qui en égale la variété. Aucun écrivain moderne ne s'est associé plus heureusement aux idées, aux doctrines, au ton de conversation en usage parmi les anciens. Vous diriez que Wieland a passé de longues journées sous le Portique, ou dans les bosquets d'Academus : son style a toute l'élégance attique, et vous y retrouvez avec délice ce calme et cette grace simple, dont le secret semble perdu depuis l'époque où Xénophon et Platon traçaient leurs pages immortelles. La connaissance la plus profonde des différentes sectes de la philosophie grecque revêt chez Wieland des formes pleines de grace et absolument helléniques : ce n'est pas une érudition péniblement acquise, c'est une familiarité sans efforts, une intimité parfaite avec tous ces systèmes et leurs auteurs. Ce mérite éminent brille dans *Agathon* et surtout dans *Aristippe*. C'est dans l'ouvrage de Wieland que la Grèce se montre vivante, avec ses mœurs, ses idées, ses croyances, sa politique, ses erreurs, ses fictions et ses caprices. Le célèbre romancier écossais n'a pas un sentiment plus intime et une connaissance plus approfondie des mœurs du moyen âge en Ecosse, que Wieland des mœurs antiques de la Grèce. Certes on ne pourrait, sans la plus grande injustice, comparer aux vives peintures d'*Aristippe* les élégans et froids récits du *Jeune Anacharsis*.

Avec quel art et quelle sagacité d'analyse, décrivant tous les mouvemens secrets du cœur d'Agathon, sait-il en dévoiler les phénomènes, en développer les sentimens, en faire ressortir la force et la faiblesse ! On suit le héros dans toutes les variations intellectuelles qu'il éprouve, dans toutes les phases de son existence morale. Il nous suffira de citer le tableau des premières années du jeune homme et de son éducation à Delphes, celui de son amour pour Psyché, celui de la société athénienne, les discussions animées et éloquentes d'Agathon et d'Hippias ; les scènes de la cour de Denys-le-Tyran, morceaux admirables, où l'érudition se mêle et se fond par une sorte de prodige, avec la grace du langage et la sagacité de l'observation.

Les idées naturelles et positives, la philosophie de l'expérience, triom-

phant des chimères du cœur, telle est la donnée générale de ce roman. C'est sur la même idée, et si l'on peut le dire, sur le même pivot que tournent et s'appuient la plupart des fictions du même auteur. C'est toujours l'enthousiasme, l'exaltation, l'exagération des systèmes et des sentimens qu'il attaque. Dans *Agathon*, les doctrines orphiques, soutenues par le héros, cèdent à l'épicuréisme du sophiste Hippias. Dans *Pérégrinus Protée*, Vénus Uranie, chimère surhumaine, se transforme dans la réalité en une femme vulgaire, Mamilia Quintilla. *Don Sylvio de Rosalva* (tel est le titre, et ainsi se nomme le héros d'un autre roman), chevalier de la féerie, don Quichotte sylphidique, après avoir couru le monde comme son prototype, et salué toutes les grenouilles, habitant les marécages voisins, du nom de Fées et d'Ondines, est forcé de redescendre sur la terre, d'abjurer ses rêves magiques et de vouer à une simple mortelle dona Fenicea, l'amour qu'Alcine et Urgèle n'ont pas agréé.

Les poèmes de Wieland, qui appartiennent à la même époque de sa vie, peuvent se diviser en deux classes : les poèmes didactiques, tels que *Musarion*, les *Graces*, etc., et les contes gais, comme *Idris*, le *Nouvel Amadis*, etc. Une troisième espèce de récits comiques n'appartient en propre à aucune de ces deux classes, ou plutôt réunit les caractères qui distinguent l'une et l'autre : ce sont des contes à la fois philosophiques et badins, dont la scène est dans l'Olympe, et les personnages sont les dieux de la mythologie païenne. Le même esprit d'ironie douce et profonde, le même esprit du spiritualisme, le même épicuréisme systématique, règnent dans ces trois genres de poèmes, dont le nombre et la variété piquante attestent la fécondité d'esprit de leur auteur.

L'action des poèmes dialectiques se passe en Grèce : c'est la patrie intellectuelle de Wieland ; c'est là qu'il se plaît à mettre en scène les philosophes et les femmes, principaux acteurs de ses récits. Vous diriez une galerie composée de tableaux ingénieux, qui, dans leur diversité piquante, tendent tous à éclaircir et commenter cette philosophie des Graces adoptée par Wieland, à rejeter dans la sphère des systèmes dangereux les idées platoniques et stoïques, enfin à prouver, comme il le dit lui-même, que l'homme doit se tenir à la place précise que lui ont assignée les dieux, et que, né pour être homme, il ne doit aspirer à rien de plus s'il veut atteindre le bonheur et parvenir à la sagesse. Cette thèse est soutenue, avec autant d'art que de bon goût et de grace, dans la plupart des poèmes dont je parle, et spécialement dans celui qui a pour titre *Musarion* : conte charmant, qui rappelle la légèreté facile de Voltaire, et qui semble représenter tous les ouvrages de la même classe.

Phanias, jeune Athénien, a dissipé son patrimoine, et s'est retiré dans

une petite ferme, sur les bords de la mer. Il embrasse dans toute leur sévérité les dogmes du Portique, et se croit à jamais détaché des illusions de bonheur que la ruine de sa fortune a détruites. C'est Zénon qui est son maître. Il ne reçoit, dans la triste solitude où il vit, que deux amis, Théophron et Cléanthes, l'un attaché aux doctrines de Platon, l'autre sectateur de Diogène. Musarion, jeune hétaïre, que Phanias a aimée dans le temps de son opulence, et qui n'a pas répondu à son amour, vient, comme la maîtresse de Frédéric Alberighi, visiter dans son humble chaumière l'ancien amant qu'elle a dédaigné. Phanias, dans l'ardeur de sa conversion récente à la rigidité stoïque, fuit sa présence et ne veut pas la voir : Musarion s'obstine, malgré cet accueil peu favorable, à rester chez Phanias, qui cède à ses instances, et consent à une entrevue. Les esclaves de la jeune hétaïre apportent et servent un souper délicat, dont elle fait les honneurs, et auquel assistent les trois philosophes. La discussion s'engage. Musarion soutient avec élégance et avec chaleur les doctrines d'Épicure, et remporte une triple victoire sur le stoïque, le platonicien, et le cynique. Les heures s'écoulent; la nuit fait place au jour : le disciple de Diogène, ivre-mort, est emporté hors de la chambre; l'élève de Platon, épris d'une passion toute sensuelle pour une jeune esclave de Musarion, lui fait avec plus d'ardeur que d'à-propos sa déclaration d'amour; Phanias enfin, vaincu par les douces et éloquentes séductions de la belle hétaïre, abdique son stoïcisme et consent à ce que la généreuse Musarion partage sa retraite et vienne l'embellir de tous les charmes de la grace et de l'esprit, de toutes les ressources que fournit l'opulence. Versification animée et rapide, coloris frais, saillies spirituelles et fines, rien ne manque à cet ouvrage, où la plus aimable facilité déguise et orne sans la voiler la pensée philosophique de l'auteur.

Il y a, dans les poèmes de Wieland que nous avons classés sous le titre commun de *contes gais*, quelque chose de plus capricieux et de plus fantastique. Le royaume des fées en est la scène ordinaire, et le ton général qui règne dans ces écrits singuliers est celui d'une raillerie légère, mais contenue, qui, sans avoir rien d'amer ni de violent, atteint son but avec plus de certitude peut-être que l'ironie la plus acérée. La satire de Wieland est d'autant plus dangereuse qu'elle est voilée; l'arme qu'il emploie est polie avec tant de soin et d'art, que la blessure est portée avant que le coup n'ait été ressenti. Rien qui ressemble chez lui à la grotesque extravagance de Rabelais, aux saillies bizarres de Sterne, à la dure épigramme que Swift assène plutôt qu'il ne la lance : ce n'est ni la franche et naïve ironie de Cervantes, ni la malice quelquefois diabolique de Voltaire. Wieland a peu de verve, point d'éclats de gaîté, jamais de

véhémence; il sourit, doucement, malignement, et fixant sur l'objet qu'il livre au ridicule un regard plein d'esprit et de malice, vous laisse deviner toute sa pensée. On ne peut s'empêcher de se souvenir, en le lisant, de ce héros du curé de Meudon, qui, « tirant de sa pochette une jolie petite coutelette, se mit à vous l'égorgiller doucettement. » Regrettons que l'écrivain doué d'un talent si rare et d'une habileté si redoutable ait choisi pour victimes ces émotions de l'ame qui élèvent l'homme au dessus de lui-même. Les ridicules et les vices lui offraient une assez féconde moisson, dont il eût pu profiter sans remords.

Le plus brillant, si ce n'est le plus original de ces poèmes, a pour titre *Idris et Zénide*. Zénide, reine du Gennistan, souveraine des quatre races de Génies, a inspiré de l'amour à Idris, le héros du conte. La main de cette enchanteresse est réservée au mortel qui ne se laissera séduire par les charmes d'aucune de ces nymphes auxquelles Zénide commande. Wieland, embarrassé sans doute par le plan même de son ouvrage, et ne sachant comment varier les incidens d'une épreuve, toujours la même, a laissé son récit incomplet : nous n'avons que les cinq premiers chants, où Idris est exposé tour à tour aux séductions de la fille des eaux et de la nymphe du feu. Les cinq derniers auraient contenu les combats d'Idris avec la sylphide et la gnome. Malgré cette lacune, on reconnaît aisément que l'auteur a voulu faire d'Idris le symbole de l'amour platonique; d'Itifal, celui de l'amour sensuel, et qu'il a laissé le plus beau rôle à Zerbin, jeune homme plein de grace et d'esprit, possesseur de la lampe d'Aladin, plus modeste et plus heureux que ses rivaux, et chargé de développer les principes que Wieland s'est créés, sa philosophie épicurienne, et ses dogmes un peu relâchés.

Un mélange bizarre de naturel et d'affectation caractérise ce poème. Descriptions brillantes, rapides; éclat et gaîté dans les détails; intérêt progressif de l'action; style élégant, orné, gracieux, plein de vivacité et de traits : tous ces mérites ont pour compensation des saillies fausses, des plaisanteries forcées, des passages que la recherche défigure, enfin une prétention à la frivolité et à l'épigramme que Wieland puisait dans l'imitation des plus mauvais livres français de cette époque. Exempt lui-même de ces défauts, il les empruntait pour sacrifier au goût public. Tel ce Syrien des *Contes Arabes*, bon musulman au fond du cœur, pliait le genou devant l'idole, et se consolait en pensant à son orthodoxie personnelle et aux nombreux versets du koran que sa mémoire avait retenus.

Le *Nouvel Amadis*, autre chronique du royaume de féerie, repose sur une donnée singulière. C'est une véritable carte du pays de Tendre, dont l'auteur, en paraissant s'égarer dans les détours des forêts enchan-

tées, parcourt à son loisir le labyrinthe amoureux. Sous le costume chevaleresque se cachent tous les ridicules de l'hôtel de Rambouillet; et ces paladins, ces princesses, ces fées, ne sont que les symboles de toutes les nuances de ce platonisme galant que la France emprunta aux Italiens vers le commencement du règne de Louis XIV. Sterne et les contes de la *Bibliothèque Bleue* se confondent dans cet ouvrage à la fois fin et grotesque, commentaire et parodie des romans de Mlle de Scudéry. C'est là qu'il faut admirer les exploits héroïques et les longs discours du platonique Caramel, de Tonton, le fat de la cour, de Beaumourant, le Céladon de l'ouvrage, et les coquetteries innocentes de l'altière princesse du Tigre, de Sensitive la tendre, de Colifichette l'affectée, de Virtulliose la prude. Malgré un assez grand luxe d'esprit et d'imagination, dix-huit chants consacrés à ce récit fantastique et à cette allégorie bizarre fatiguent le lecteur. L'épisode d'Olinde, qui intéresserait davantage, s'il était détaché du corps du poème, offre une difficulté vaincue avec un rare talent. L'héroïne, privée de tous les avantages physiques, mais douée de toutes les qualités de l'ame, inspire au héros une passion d'autant plus forte qu'elle se développe par de lents progrès, et que le lecteur s'associe à chacun des sentimens qui captivent par degrés le cœur de l'amant. Plus tard, Wieland traita le même sujet en échangeant les rôles de ses personnages, dans son petit roman de *Cratès et Hipparchie*, où une jeune femme ressent de l'amour pour un vieillard.

Wieland remplissait les devoirs de sa place à la chancellerie de Biberach, et trouvait encore le temps de composer et de publier cette série d'ouvrages remarquables, semés de vues ingénieuses, de saillies philosophiques et de traits profonds. Dans cette petite ville peu lettrée, où les mœurs étaient sans élégance, l'étude était son unique plaisir. Il appelait lui-même Biberach son Kamschatka. « Je dois l'avouer, écrivait-il à Gesner, en 1766 (1), ma destinée bizarre me fait sourire. J'aime le monde; une société de bon ton fait mes délices; et me voici séquestré, isolé du reste de l'univers. Les gens avec lesquels je joue au boston de temps à autre, n'ont pas figure humaine : c'est notre premier père au milieu des bêtes du paradis. Quelle joie si nous pouvions nous trouver ensemble! mais c'est une chimère; il n'y faut plus penser... Vous vous étonnez de ce qu'au milieu de mes occupations officielles, j'aie le courage de rimer ces énormes chants d'*Idris* que je vous envoie. Votre surprise cesserait si vous saviez combien je suis seul ici, combien j'ai besoin des ressources que m'offrent les muses pour consoler et charmer mes tristes loisirs. Je

(1) 29 août 1766.

ne vois personne et je m'embarrasse aussi peu de cette petite, chétive, incorrigible corporation qui règne à Biberach, que de l'administration de la république de Saint-Marin. Chez moi je suis heureux; rien ne me distrait. Tout mon temps m'appartient, et je le consacre à la muse. »

Notre solitaire s'était marié en 1765 à une femme aimable, fille d'un marchand d'Augsbourg. Pleine de candeur et de graces naturelles, elle fit le bonheur de son mari, qui, dans ses lettres à Riedel, Gesner et Zimmermann, ne parle d'elle que dans les termes les plus tendres. « Ce n'est point un bel esprit féminin : il ne lui est jamais arrivé de lire une de mes pages; mais elle est bonne, et je suis heureux. » Ailleurs il donne une description charmante de la vie qu'il menait à Biberach. « Tout ne va pas si mal que vous pensez. Mes après-dînées sont à moi, et mes travaux diplomatiques me coûtent peu de temps et de peine; car, sans me donner trop d'éloges, je suis un des plus expéditifs écrivassiers de la Souabe entière. Il ne me manque ici qu'une petite maison agréable et qui m'appartienne. J'attends la fortune, sans qu'il y ait grande probabilité qu'elle m'arrive, et, pour suppléer à son absence, j'ai loué une petite résidence d'été, aux portes de Biberach. De là, j'ai la plus belle perspective, et je suis à la fois à la campagne et à la ville. Les faunes, les dryades, les nymphes des bois m'apparaissent et me consolent. Quand mes visions font place à la réalité, j'ouvre les yeux; je m'aperçois que ces déesses prétendues sont de simples et rustiques mortelles, ou même quelques jeunes garçons du voisinage qui viennent se baigner dans les eaux du fleuve. J'aime l'odeur du foin nouvellement fauché; je me plais à voir lier les gerbes ou vanner le grain : tout ce mouvement de la campagne a du charme pour moi. Je détourne les yeux d'un grand gibet qu'on a fait planter à ma droite, et où deux ou trois procureurs de ma connaissance, habitant Biberach ainsi que moi, pourront élire, un jour ou l'autre, leur dernier domicile. Mon regard se fixe sur le cimetière à gauche : là reposent les ossemens de mes pères; là j'irai dormir à mon tour, et cette grande leçon m'apprend à vivre dans la paix et au sein de l'étude, jusqu'au moment qui doit me réunir à eux. Des moulins, des fermes isolées, une vallée que termine un hameau; sur le penchant de la colline, une forêt épaisse dont un clocher de village, resplendissant de blancheur, perce la sombre verdure : tel est mon point de vue. Quand le soleil couchant vient éclairer les montagnes lointaines qui bordent l'horizon et briller sur les créneaux du vieux château de Horn, le paysage prend encore un caractère plus pittoresque. J'oublie tout ce que la vie offre de dégoûts, et je griffonne. »

Arraché à cette charmante solitude par le vœu des professeurs d'Er-

furt, qui l'appelaient à occuper la chaire de philosophie dans leur collége, il cède malgré lui à leurs instances. Bientôt il se repentit d'avoir associé sa vie à celle d'hommes érudits, mais dépourvus d'élégance dans les mœurs et de connaissance du monde. Quelques uns d'entre eux cependant lui plurent et lui offrirent des dédommagemens que son amitié reconnut et sut apprécier. Riedel, auteur d'une théorie remarquable des belles-lettres; Hexel, ennemi déclaré des femmes, et, par un contraste bizarre, traducteur élégant des ouvrages érotiques des anciens; Bahrdt, le commentateur socinien du Nouveau-Testament; Meusel, également versé dans les lettres, les arts et la philosophie, devinrent bientôt ses amis.

Le résultat des trois années passées par Wieland, dans la ville d'Erfurt, fut une série d'ouvrages spécialement philosophiques et politiques, et qu'il publia pendant son séjour à l'université. On n'a pas rendu assez de justice à ces productions, distinguées par la rectitude du sens, la vivacité de la raillerie, pleines de finesse et d'aperçus nouveaux. Wieland n'est jamais systématique. Il dit la vérité quand il la trouve, et comme il la trouve. Eclaircir beaucoup de questions, résoudre en riant de nombreux problèmes de politique et de morale, telles sont ses qualités les plus éminentes. Il emploie le ridicule, l'allégorie, le raisonnement, pour combattre les sauvages paradoxes que Rousseau prêchait au milieu des salons de la finance et de la noblesse françaises. Souvent il a quelque chose de l'amère et vive satire de Candide et de l'Ingénu. Tels sont le but et le caractère d'un petit roman intitulé : *Koxcox et Kikequetzel*, où il parodie les opinions de Jean-Jacques sur la civilisation et le progrès des lumières. Les *Voyages du prêtre Abulfanaris dans l'Intérieur de l'Afrique* sont dirigés contre cet esprit de prosélytisme des sociétés modernes et contre cette affectation philanthropique, souvent étrangère et hostile aux droits véritables de l'humanité. Quelquefois il procède d'une manière plus grave, cherche un style plus soutenu, mais ne s'élève jamais jusqu'à la haute éloquence. C'est le ton d'un homme du monde, mêlé au savoir positif du philosophe et légèrement empreint d'ironie.

Joseph II était monté sur le trône. C'était le temps des réformes dans toutes les branches de l'administration. Wieland publia son *Miroir d'or*, ou les *Rois de Scheshian*, « espèce de sommaire, dit l'auteur, de ce que l'histoire renferme de résultats utiles pour l'instruction des hommes qui gouvernent les peuples; » utopie ingénieuse et bien écrite, mais dont le temps, critique admirable, a signalé les défauts. Wieland se trompait comme Joseph II et comme tous les philosophes spéculatifs, qui veulent appliquer leurs théories aux gouvernemens et aux hommes tels

qu'ils sont ; mais il est facile de condamner après l'événement, ce que l'on aurait admiré quelque temps plus tôt. Le *Miroir d'or*, comme la *République* de Platon et l'*Utopie* de Thomas Morus, est un bon livre, dont l'application serait dangereuse ou impossible.

Sous le rapport littéraire, c'est une œuvre remarquable que le *Miroir d'or*. Les parties didactiques ont de la majesté et de la grace ; les portraits de différens acteurs sont heureux et vrais. On croit reconnaître ce monarque aux bonnes intentions et à la paresse invétérée, et la sultane, et le visir Danishmende : si tous ces personnages n'ont pas existé, ils ont dû exister ; leur physionomie semble historique. Une gaîté douce et une raillerie capricieuse, dans le genre de celle de Sterne, donnent à l'ensemble un air d'originalité attrayante. Nous ne citerons qu'un passage où le philosophe a donné en peu de mots et réduit à sa plus simple expression, en le présentant sous un jour favorable, son système d'épicuréisme mitigé.

« O mes enfans, leur disait Psammis, de tous les plaisirs que vous offre la nature, croyez-vous qu'un seul vous soit défendu ? Non certes. Malheur à celui dont l'audace, l'orgueil et le délire voudraient détruire l'homme et créer à sa place un Dieu ! Tentative ridicule et vaine ! Je vous recommande la modération, non comme une privation ou une entrave, mais comme la nourrice des plaisirs. Elle seule peut vous garantir de la douleur, et conserver en vous le goût des voluptés. Je ne vous permets pas seulement, je vous ordonne d'être heureux ; cet ordre n'est pas une concession faite à votre faiblesse, c'est une reconnaissance nécessaire des lois que la nature a prescrites. Plus de distinction entre l'utile et l'agréable : apprenez que rien de ce qui nous nuit ne peut se nommer plaisir, que jamais volupté achetée au prix du remords ne mérita ce nom. Je détruis à jamais la distinction factice qui sépare à vos yeux les différentes espèces de plaisir. Il n'y en a qu'une, mes enfans : les sens ne jouissent pas sans que l'ame partage leur volupté ; l'ame n'a point de plaisir qui ne pénètre jusqu'aux sens. J'ai multiplié pour vous les sources du bonheur ; je les ai rendues plus hautes, plus nobles, plus pures. Qu'avez-vous à désirer de mieux ?

» Ecoutez encore une leçon importante, une seule ; et vous connaîtrez toute ma philosophie : vous approcherez du bonheur parfait, autant qu'il est permis à l'humanité ; vous vous unirez à l'essence divine, autant que peuvent s'y prêter les élémens grossiers et matériels qui composent nos corps et enchaînent nos ames. Apprenez à étendre votre bonheur, en le faisant partager aux autres. Que votre bienveillance se répande sur la nature entière et l'embrasse ; aimez tout ce qui a reçu d'elle le plus univer-

sel de ses bienfaits, l'existence. Honorez l'humanité dans son malheur : respectez-la, même dans ses ruines. Voyez-vous des heureux ? que leur bonheur soit le vôtre. Des larmes couler ? essuyez-les. Dans chacun des êtres humains qui vous environnent, contemplez avec amour l'image commune de votre espèce ; dans chaque homme vertueux, un autre vous-mêmes. »

Wieland, frappé de la maladresse avec laquelle Joseph effectuait ses réformes favorites, et reconnaissant l'inutilité ou le danger de ces utopies, dans leur extension subite et peu préparée, donna une suite au *Miroir d'or :* là se trouve retracé, dans un tableau animé, le ridicule qui s'attache à une civilisation prématurée, ou introduite sans art. Dans cette suite, comme dans le *Miroir,* la verve caustique de Voltaire se confond avec l'humeur fantasque de Sterne, et une certaine candeur platonique, rarement alliée à la vivacité de la satire. Les *Fragmens de Diogène de Sinope* sont plus bouffons. Wieland s'y livre à toute sa verve ; en excusant le Cynique, il semble vouloir justifier le ton licencieux et les mordantes saillies de quelques uns de ses écrits. C'est une galerie de portraits pleins de feu et d'effet. Le caractère de Diogène lui-même, observateur impitoyable, d'une franchise brutale, d'une redoutable sagacité, est un chef-d'œuvre dans son genre. Dans quelques passages, Wieland a imité avec talent la manière du *Voyage sentimental.* Tel est l'épisode du pauvre Lamon et de sa famille ; tel est celui de l'aimable et malheureuse Glycerion. Il est impossible de parcourir ces pages charmantes sans que le sourire et l'attendrissement ne naissent à la fois de leur grace pathétique et de leur enfantine naïveté.

La poésie reçut encore les hommages de Wieland, devenu professeur de philosophie à Erfurt. *Cupidon accusé* et *Combabus* furent les seules productions de cette période. L'*Amour accusé* est une sorte d'*apologie* des poésies érotiques ; *Combabus* est un conte fort bizarre, dont le sujet est comique et licencieux, et dont le style est élevé, grave et touchant. Lucien, dans son traité sur la déesse syrienne, a fourni à l'auteur le fond de son récit : il s'agit d'un jeune eupatride, dont la chasteté et l'honneur subissent une épreuve dangereuse, et qui, pour se garantir des périls que courent l'un et l'autre, ne trouve point de parti meilleur à prendre que d'adopter le remède violent employé par Origène. On dirait que la difficulté même du sujet fut une séduction pour Wieland ; et, sans en approuver le choix, on doit avouer qu'il a su en éviter les écueils avec un art admirable. Il suffit, pour lui rendre justice sous ce rapport, de comparer son poème avec celui d'un auteur français au dix-huitième siècle, qui a traité le même sujet dans le style plus qu'érotique de l'abbé Grécourt.

A l'université d'Erfurt, Wieland se trouva jeté au milieu d'une société singulière, composée de professeurs petits-maîtres, unissant au pédantisme du collége celui de la fatuité. La guerre civile régnait parmi eux. Il y avait à la fois discorde entre les protestans et les catholiques, dissension entre les vieux et les jeunes maîtres. Les professeurs choisis et appointés par l'électeur déplaisaient aux chefs de l'université, dont l'envie se proportionnait au degré de mérite de leurs confrères et au degré de faveur dont ils jouissaient. Les chaires retentissaient d'invectives lancées par les différens partis : elles étaient devenues, en quelque sorte, des tribunes de scandale. Wieland, par ses opinions personnelles, attira sur sa tête la haine théologique des anciens professeurs; et chaque dimanche, les congrégations d'Erfurt furent édifiées par les épigrammes, les déclamations et les injures indirectes, dont le philosophe épicurien était l'objet. « Oui, mes frères, s'écriait l'un de ces saints hommes, buvons jusqu'à la lie le calice d'amertume, tandis que dans la même ville, de modernes Anacréons nous donnent l'exemple de tous les scandales et ne pensent qu'aux profanes amours et aux bacchanales effrénées! » Ces petites vexations étaient une perpétuelle torture pour le caractère sensitif et le tempérament irritable de Wieland. « Dieu veuille, s'écrie-t-il tristement, dans une lettre à Gesner, que mes ossemens ne soient pas condamnés à reposer dans ce lieu de supplice et d'ennui, où le mauvais destin m'a jeté! Quelle race d'hommes! quels méchans esprits! quelles vilaines ames! quelle absence absolue d'imagination et de goût! J'essaie de les humaniser : tentative inutile! Je serais magicien, que je ne réussirais pas. » Les persécutions ridicules auxquelles Wieland se trouva en butte ne firent que l'engager à se concentrer plus complétement que jamais au sein de sa famille, et à chercher un asile dans ses propres pensées. Rien de plus touchant ni de plus aimable que cette peinture de ses jouissances domestiques, par l'auteur d'*Ardinghello*, qui alla le voir à Erfurt, en 1771. « Notre cher Wieland a deux petites filles, avec lesquelles il joue et s'amuse comme un enfant. Je voudrais que vous le vissiez. Chacun de leurs regards, de leurs gestes, de leurs sourires est une révélation pour cet observateur de l'ame humaine. Ah! si le citoyen de Genève, si l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité entre les hommes* pouvait être un seul moment témoin de cette scène d'amour paternel, il retournerait bien vite à Paris, pour brûler tous les exemplaires de ce livre qui tomberaient sous sa main : ou du moins il rétracterait solennellement l'opinion qu'il a émise sur le bonheur du genre humain dans l'état sauvage, où les liens de famille sont sans force, le mariage sans règle, les désirs sans frein. »

On doit croire que le séjour d'Erfurt avait peu de charmes pour Wie-

land. Frédéric, livré à son goût pour la littérature française, Joseph II à ses plans d'amélioration sociale, ne s'occupèrent point de l'auteur d'*Agathon*. Il avait conçu l'idée d'une *Académie germanique*, que ces deux monarques approuvèrent en apparence, sans songer à la réaliser. « D'ici à la fin du dix-neuvième siècle, écrit-il à Riedel, nous n'avons rien à espérer sous ce rapport; et, quand ce terme approchera.... *nos habebit humus.* » Dans cette situation d'isolement, une perspective heureuse et nouvelle s'ouvrit pour Wieland : la duchesse de Saxe-Gotha, Anne-Amélie, l'invita à se rendre auprès d'elle pour surveiller l'éducation de ses deux enfans.

Cette petite cour d'Allemagne commençait à s'environner d'un éclat semblable à celui dont la maison d'Est brilla en Italie. Le théâtre, dirigé par Schweitzer, s'honorait déjà des talens variés d'Eckhost, de Seiler, de Boekh, de Brand, de Mecour. Là Wieland trouva des hommes dignes de l'entendre, de l'apprécier : Seckendorff, Einsiedel, Knebel, Voigt, Bertuch, distingués dans diverses carrières; le bon Musœus, inventeur de contes délicieux, naïf et timide comme Jean La Fontaine; Herder, doué d'un esprit si vaste ; Gœthe, génie universel, éclairant de ses rayons l'ensemble des théories humaines et toutes les régions de la science, de la poésie et de l'art; Schiller enfin, si aimable dans son enthousiasme, si ingénu dans sa sublime rêverie !

Des points de contact trop nombreux rapprochaient Wieland de Herder et de Gœthe, pour que la même ville les réunît sans qu'une amitié durable s'établît entre ces hommes éminens. Mais Wieland et Schiller, quel contraste ! L'un jeune encore et dont l'imagination ardente, battue de toutes les vagues contraires des théories spéculatives, s'était reposée au sein de la foi comme dans un port; plein de sérieux, de concentration dans la pensée, d'enthousiasme dans l'esprit; homme isolé et dont l'élévation singulière augmentait encore l'isolement; empruntant peu d'idées à la société réelle et exerçant sur elle peu d'influence ; génie austère, sombre, éprouvé par l'adversité, l'envie et la persécution : l'autre, esprit vagabond et flexible, doué du sentiment de l'élégance et de la souplesse d'imitation la plus rare; recevant sa forme et son être de la société où il vivait; déjà avancé en âge sans que les années eussent éteint cette vive et mobile flamme de son intelligence ; tour à tour accessible à la gaîté, à la grace, à la tendresse; tour à tour *impressionné* par les diverses nuances qui l'entouraient; coloré de leur reflet et le reproduisant avec une fidélité sans égale; privé d'une croyance forte et profonde aux dogmes du christianisme, et cherchant à élever des débris de la philosophie grecque un nouveau temple à la divinité commune des hommes.

Entre ces deux hommes il n'y a que des contrastes. On pouvait croire que l'atmosphère de la cour, dont l'action agit sur les caractères à peu près comme les dissolvans agissent sur les corps, ne réussirait pas à confondre et à identifier deux intelligences aussi dissemblables. Cependant une communauté de sentimens généreux les unissait; et, là même où les opinions diffèrent, il suffit de la sympathie des vertus pour faire naître une amitié durable. A peine Schiller et Wieland se furent-ils connus qu'ils s'estimèrent et s'aimèrent. Wieland devint le collaborateur de Schiller, qui rédigeait alors le *Mercure;* et, lorsque l'auteur de *Guillaume Tell* descendit dans la tombe, les plus grands regrets s'échappèrent de l'ame de son ami, destiné à lui survivre et à voir disparaître avant lui ses contemporains les plus célèbres.

Wieland se trouvait à Weymar avant que Gœthe et Herder eussent été invités à s'y rendre. Par un des singuliers caprices du sort, une querelle survenue entre Gœthe et le philosophe de Biberach fut la cause première et éloignée du long séjour que Gœthe devait faire dans l'Athènes allemande. Avant d'être attaché à la rédaction du *Mercure* dirigé par Schiller, il avait fondé un *Mercure allemand* sur le plan du *Mercure français;* il y soutenait les doctrines de l'aristotélisme rigide, un peu mitigé par l'élégance française. Toute la littérature germanique était en rumeur. La faction de Goettingue, commandée par Klopstock, et dont les principaux sectateurs étaient Voss, Burger, Miller, Holty et le comte Stolberg, attaquait le *Mercure* de Wieland, sous le rapport moral, comme manquant de patriotisme, d'enthousiasme et de philosophie. Le parti de Francfort, qui reconnaissait pour chef Gœthe et Herder, ne s'élevait pas avec moins de force contre des doctrines qui lui semblaient borner les domaines de l'art, asservir l'essor de la pensée et entraver l'imagination. Une revue de *Goëtz de Berlichingen,* qui parut dans le *Mercure* de 1773, et qu'une critique malveillante avait dictée, acheva d'irriter Gœthe qui crut y reconnaître le style de Wieland. Le fait était faux, et Wieland, dans un numéro suivant, non seulement rendit justice au mérite de la pièce, mais critiqua vivement le critique. Cependant Gœthe avait déjà accompli sa vengeance. La farce intitulée : *Les Dieux, les Héros et Wieland,* satire à la manière d'Aristophane, composée en une soirée « sous l'inspiration d'une ou deux bouteilles de vin de Bourgogne, comme le dit Gœthe, » avait été lancée dans le public par Lenz de Strasbourg (1). Le plus grand succès avait couronné ce pamphlet

(1) Homme d'un talent remarquable et original, qui a composé plusieurs comédies bizarres et satiriques. Il est mort fou, en Russie, sur une grande route.

étincelant d'esprit; Wieland lui-même avait ri de sa caricature : on va voir avec quelle bonhomie il traitait, dans le *Mercure* même, le jeune écrivain de génie qui venait de l'immoler aux représailles de son amour-propre :

« De jeunes esprits, pleins de vigueur et de sève, ressemblent à ces étalons indomptés et farouches, qui ne souffent ni le mors ni la bride. Veut-on les captiver; essaie-t-on de les réduire aux lois de la discipline; ils bondissent, ils vous échappent en se cabrant : malheur à qui les approche! malheur aux cavaliers maladroits! mais tant mieux pour le public. Jamais Bucéphale ni le coursier de Roland n'ont subi avec la patience de Rossinante le joug qu'on cherchait à leur imposer. Laissez-les faire : *præcipitandus liber spiritus!* Cette verve impétueuse est la matière première du génie. Si, dans la violence de leurs caprices, ces jeunes coursiers vous frappent et vous blessent, consolez-vous en pensant que c'est pour le plus grand bien de la communauté des lettres. »

La satire dramatique de Gœthe attira l'attention des ducs de Weymar, élèves de Wieland. En traversant Francfort, ils rendirent visite à ce nouvel Aristophane, qui venait de traiter avec tant d'irrévérence le Socrate germanique. Le résultat de cette entrevue fut l'offre faite à Gœthe de venir résider à Weymar. Herder l'y suivit bientôt, et les deux antagonistes de Wieland se trouvèrent en sa présence. Leurs préjugés mutuels et leurs préventions s'effacèrent : un triumvirat de talens et de vertus auquel l'histoire littéraire n'a rien à comparer, se forma pour ne se dissoudre qu'à la mort de chacun de ceux qui le composaient.

L'énumération des travaux de Wieland, en sa qualité d'éditeur du *Mercure*, serait difficile ou impossible. Sa plume féconde traitait tous les sujets : discussions philosophiques, analyses d'ouvrages de tous les genres, romans, nouvelles, observations de mœurs, critique générale, essais historiques. Il aimait surtout à choisir dans l'histoire un de ces caractères équivoques, un de ces mystérieux personnages qui prêtent à toutes les hypothèses, et qui exercent la sagacité du critique. Résoudre de tels problèmes, jeter la lumière sur ces anomalies, les dégager de cet alliage de passions, de préjugés et de fausseté qui les enveloppe, était l'un de ses plaisirs les plus vifs, une des jouissances littéraires qui excitaient avec le plus d'énergie le développement de son talent. Nicolas Flamel, le derviche de Bruse, le voyageur Paul Lucas, Lucien, Balzac, la trop célèbre Faustine, Julie, Aspasie, Aristippe, ont tour à tour servi de sujet à cette observation fine et profonde, à cette dissection psychologique, dans lesquelles il excellait. Son chef-d'œuvre en ce genre est le portrait de Pérégrinus Protée, philosophe cynique, dont Lucien parle

avec beaucoup de mépris, et que Wieland représente avec une singulière vraisemblance, comme un enthousiaste à tête faible, un rêveur voluptueux, et non comme ce tartufe sensuel et égoïste, ce charlatan de philosophie que l'auteur ancien se plaît à nous peindre. L'art admirable avec lequel cette figure singulière est tracée, la profonde connaissance du monde et des hommes qu'elle trahit, nous font regretter que les limites qui nous sont imposées ne nous permettent pas d'appuyer par des citations l'opinion que nous avons émise, et de prouver ainsi, d'une manière irréfragable, la perspicacité, pour ainsi dire, instinctive, dont Wieland était doué.

L'*Agathodæmon*, qui sert de pendant à *Pérégrinus Protée*, offre une théorie étrange et curieuse de la vie d'Apollonius de Thyane. L'auteur explique naturellement les miracles attribués à ce théurgiste par Philostrate, son biographe. Il fait voir quels effets produit sur une imagination vive et un cerveau faible l'aspect de certains phénomènes physiques faciles à opérer. Il déduit de ce principe et des observations qu'il y rattache un système qui explique l'origine et les progrès de la superstition parmi les hommes, la fait dériver de cette terreur secrète et presque voluptueuse que nous inspirent le merveilleux et l'inconnu, et la présente comme une nécessité fatale, inhérente dans tous les âges à l'ignorance et à l'amour de l'infini. Wieland trace à longs traits l'histoire complète du merveilleux, depuis l'origine du monde jusqu'aux écoles helléniques; il le suit à travers les phases du pythagorisme, du platonisme et de l'école d'Alexandrie; il le montre s'évanouissant par degrés devant l'expérience, se cachant, pour ainsi dire, et se repliant dans les derniers secrets de l'organisme que la nature voile à nos yeux. Il prouve que le magnétisme, né des arcanes du système nerveux, est le genre du merveilleux qui s'accorde le mieux avec l'état de la science actuelle. Admirable tableau de l'un des penchans les moins étudiés de la nature humaine, et qui suffirait pour classer Wieland parmi les penseurs les plus distingués. Cet ouvrage parut au moment où Mesmer endoctrinait ses disciples et ses malades; où le comte de Saint-Germain persuadait de son existence séculaire les dames de la cour de France; où Cagliostro, Gasnner et Schropfer jouaient avec succès devant un crédule public leurs farces physiques et mystiques; où les danseurs du diacre Pâris avaient leurs prosélytes; où la nouvelle Jérusalem de Swedenborg s'ouvrait pour les fidèles.

Les Abdéritains, roman qui parut par fragmens dans les numéros du *Mercure*, est une autre étude de psychologie, un autre recueil d'observations non moins remarquables; c'est la représentation vivante et

comique des petites guerres civiles et des misérables querelles que soulèvent les intérêts d'un clergé intrigant et d'une aristocratie ignorante, au sein d'une petite ville. L'action se passe dans Abdère, si célèbre, comme le dit Sterne, par ses pasquinades, ses libelles, ses assassinats, ses conspirations, ses empoisonnemens et ses épigrammes. Cette satire grecque atteint dans la réalité notre bourgeoisie moderne, nos corporations, nos magistrats secondaires, si insolens dans la petite sphère de puissance qui leur est abandonnée. L'auteur a rempli avec un talent remarquable le cadre historique tracé par Bayle; il y a placé une galerie de portraits si frappans de vérité, que, dans la plupart des villes allemandes, le public a cru reconnaître les Strobylus, les Salabander, les Klomarios, les Lysander, héros de cette histoire. Un cri général, digne de la ville même d'Abdère, s'éleva de tous les coins de la confédération germanique. Wieland avait prévu l'orage et le vit éclater avec son calme habituel : « O frère Tristam, s'écrie-t-il dans la préface de la seconde édition! tu as raison de dire avec son éminence Jean de la Casa, évêque de Bénévent, qu'un pauvre auteur, qui s'aventure dans les sentiers glissans de l'observation morale, a mille dangers à craindre, et que tous les diablotins de l'enfer vont l'assiéger comme saint Antoine. » Quoi qu'il en soit, le paisible Wieland laissa crier la multitude; et la mauvaise humeur, s'épuisant par l'invective, se trouva elle-même lassée sans avoir pu troubler seulement le repos de son ennemi.

Dans les *contes romantiques*, le but spécial de Wieland était d'imiter le style et la manière des fabliaux. Le ton de légèreté française qui règne dans *Idris*, et dans les autres poèmes du même genre était diamétralement opposé à la naïveté primitive des vieux trouvères et des romans de chevalerie. Admirateur passionné du style de Hans Sachs (1) et des Minnesingers, il essaya, dans les nouveaux contes dont je parle, de le reproduire et de le faire goûter au public. Cet écrivain, qui jusque alors avait circonscrit ses essais dans le royaume de féerie et dans les limites de l'ancienne Grèce, sut se défaire tout à coup des habitudes littéraires de sa vie entière. Par une incroyable souplesse d'esprit, on le vit rimer avec autant de goût que de finesse et de simplicité tous ces récits anciens, légués à l'Europe par l'Orient, et débarrassés, pour ainsi dire, de leur alliage grossier d'indécence, de trivialité et de diffusion.

Rien de plus varié d'ailleurs que le style de ces contes. *Gaudalin* a toute la grace enfantine qui respire dans *Aucasius* et *Nicolette*. En gé-

(1) Hans Sachs, cordonnier de Nuremberg, auteur de poésies encore estimées, et membre de l'une de ces académies de poètes artisans, qui succédèrent aux Minnesingers.

néral, cette série d'ouvrages indique une moralité plus haute et plus épurée que celle dont Wieland avait fait preuve jusqu'alors. On le voit peu à peu abandonner le sarcasme et faire trève au cynisme, répudier les tableaux de volupté matérielle, choisir le vice seul pour objet de ses satires, et pardonner aux sentimens généreux de l'ame cette exaltation qu'il s'était plu à tourner en ridicule. Il commence à croire à l'héroïsme, à regarder le dévoûment comme nécessaire; et, s'il juge dignes de pitié les Don Quichottes de la religion et de la vertu, il les juge encore plus dignes d'estime. Cette espèce de conviction nouvelle, née de l'expérience de Wieland, se révèle d'abord par la tendresse pure et passionnée qu'il prête à son Amadis : on voit le développement graduel de ce retour au spiritualisme se manifester dans la singulière fiction de *Combabus*, et lutter avec la gaîté du sujet, acquérir de nouvelles forces, dans l'histoire de *Gandalin* et des épreuves auxquelles son amour est soumis, et parvenir à son dernier terme dans l'admirable conte de *Gyron* et de la *Dame de Maloane*, où respirent une si noble élévation de sentimens, un héroïsme si dévoué, une exaltation si vraie, si naturelle et si touchante.

L'épicurien, que nous avons vu devenir stoïque après avoir commencé par le panthéisme et s'être égaré dans la théosophie, revient ainsi par d'insensibles degrés à un spiritualisme mitigé, à une doctrine où l'empire des sens n'est pas méconnu, mais où la domination de l'ame est assurée. Il reconnaît avec Pérégrinus Protée, l'un de ses héros, « que si la partie intellectuelle de l'homme ne prend son essor vers les régions supérieures, la partie matérielle ne tarde pas à tomber dans la fange, et que celui qui n'aspire point à s'élever au dessus de l'humanité doit tôt ou tard descendre au niveau de la brute : » doctrine absolument contraire à celle qu'il avait émise dans sa première édition d'*Agathon*. Aussi ne tarda-t-il pas à publier une seconde édition de cet ouvrage, refaite d'après les nouveaux principes qu'il venait d'adopter. Dans cette seconde édition, au lieu de se laisser vaincre par les sophismes d'Hippias, Agathon va demeurer chez le philosophe Archytas, dont la sagesse, l'expérience et la candeur semblent réaliser l'idéal de vertu que le jeune adepte du temple de Delphes a cherché vainement dans ses longs voyages. Cet homme vénérable écoute les confessions du jeune homme, et lui apprend à son tour comment il est parvenu à concilier la raison et la foi, et par quel heureux accord il a fixé les droits et les limites respectives de l'ame et du corps, de l'esprit et des sens, puissances dont la lutte éternelle accable et déchire la faible humanité.

« Sachez, dit Archytas, ne pas accorder à la partie matérielle de

l'homme une prépondérance qui le reléguerait parmi les êtres privés de raison : soumettez-la au contrôle de l'ame, reine et dominatrice, élément noble de notre existence, qui doit gouverner nos sens, et non les anéantir ou les priver de leurs jouissances légitimes. Que l'empire de l'ame ne soit point une tyrannie ; qu'elle sache distribuer le travail et le plaisir aux facultés du corps, mais que ce dernier ne commande jamais. Le corps ne nous a été donné que comme l'expression extérieure et la forme palpable des besoins de l'intelligence : il en développe l'énergie ; il en exécute les volontés ; il est son organe et son intermédiaire. Malheur à qui le traite en roi, lui qui doit obéir ! malheur à qui veut le détruire, sous le prétexte qu'il est esclave ! »

La théorie d'Archytas, anneau intermédiaire entre le spiritualisme et le matérialisme, nous offre la dernière expression des idées philosophiques de Wieland vers la fin de sa carrière ; c'est son point de repos et d'arrêt après de si nombreuses oscillations et des incertitudes si étonnantes. Sans nous arrêter à discuter une question qui divisera éternellement les hommes, et qui se trouve au fond de tous les systèmes de religion et de morale, il est temps d'arriver à l'analyse du plus long ouvrage de Wieland, de celui qui a fixé sa réputation, et que tous les peuples civilisés connaissent et relisent : je veux parler d'*Obéron*. Ce poème singulier repose sur une donnée absurde ; le grotesque et le merveilleux s'y donnent la main. Il s'agit d'un jeune chevalier de la cour de Charlemagne, chargé d'aller couper la barbe au calife en présence de sa cour ; des querelles du roi des fées avec la reine des fées ; d'un cor magique, dont l'effet bizarre est de faire danser à la fois tous ceux qui en écoutent les sons, et d'une coupe non moins miraculeuse, qui se remplit de vin quand on la regarde. Tels sont les premiers élémens de l'une des plus agréables productions que l'imagination humaine ait créées. Rien de plus incohérent que le sujet, rien de plus complet que l'ensemble. Aux données bizarres que j'ai signalées, si vous joignez une île déserte, un bûcher, et les bouffonneries d'une espèce de Sancho Pança, vous connaîtrez toutes les parties constitutives de cette épopée tragi-comique, où les plus grandes disparates s'allient et s'harmonisent par un prodige de l'art, où tout est fantastique, où tout semble vrai.

Convertir en un ensemble harmonieux et ramener à l'unité des disparates aussi choquantes, est une sorte de prodige que Wieland n'a pu accomplir qu'en adoucissant toutes les couleurs, en y mêlant une nuance d'ironie douce et légère, qui sert, pour ainsi dire, de compromis entre le merveilleux et la raison en jetant dans la demi-teinte des parties comiques et les scènes tragiques de son ouvrage. Jamais *Obéron* ne des-

cend jusqu'au burlesque ; il ne s'élève jamais jusqu'au sublime. Vous seriez tenté de le comparer à un paysage varié, gracieux, élégant, où quelques ravins apparaissent, où de sombres rochers, semés çà et là, font valoir, par le contraste mélancolique et pittoresque qu'ils présentent, le doux gazon qui recouvre les coteaux, les fleurs suaves qui embaument les vallées, le calme enchanteur de l'atmosphère, et la sérénité d'un ciel ardent et pur dont Claude Lorrain eût reproduit la magie. Là peuvent se réunir, sans abjurer leurs penchans, le philosophe rêveur, le poète et l'ami de la volupté. Ce qu'il y a de désordonné dans les passions, de profond et de terrible dans les tempêtes dont l'ame humaine est ébranlée, est banni d'un séjour si paisible : la mélancolie elle-même pourrait y sourire, la gaîté s'y changerait en joie calme et pure. Un écrivain moins habile que Wieland eût profité de toutes les occasions offertes par un tel plan pour émouvoir violemment son lecteur; il n'eût produit qu'un tumulte de séditions et d'idées, qui détruisant l'unité de l'ouvrage, en eût brisé le prestige. La merveille de l'art est d'avoir effleuré, pour ainsi dire, toutes les cordes, de manière à effacer toutes les dissonances ; d'avoir laissé dans le vague, et abandonné à l'imagination les grands effets et les contrastes énergiques ; d'avoir atteint le pathétique sans tomber dans les scènes sanglantes de la tragédie ; d'avoir conservé un ton de simplicité ingénue, qui se prête également à tous les tableaux, et convient à l'ironie comme aux récits touchans ; en un mot, d'avoir à force d'adresse et de goût, voilé les défauts inhérens au sujet, la bizarre féerie qui en est l'élément principal et l'incohérence des inventions qui le composent (1).

Toutes les parties de l'action sont empruntées aux romans de chevalerie, au *Décaméron*, à Shakspeare, à Chaucer, aux *Contes Arabes;* c'est l'assemblage de tous ces élémens qui fait l'originalité réelle du poème. Il offre un exemple bien remarquable de la puissance de cette unité, recommandée par Horace : *Tantum series juncturaque pollet.* Tout s'enchaîne dans le récit : mouvemens dramatiques, tableaux variés, exploits héroïques, magiques incantations, se trouvent unis par un lien intime et une dépendance mutuelle si bien établie, que l'absence d'un seul des événemens ou de l'un des personnages détruirait complétement l'harmonie de l'ensemble.

(1) NOTE du TR. Ce poème enchanteur, traduit dans toutes les langues, a aussi inspiré le génie de Weber. Un opéra posthume, qui en a été tiré, et dont la musique est de ce grand compositeur, vient d'être représenté à Berlin, avec le plus éclatant succès. La mise en scène de cet ouvrage sera, pour l'Odéon, une occasion brillante de signaler la reprise de ses travaux.

On pourrait toutefois reprocher au poète le caractère trop capricieux qu'il a prêté à ses êtres surnaturels. Ces enfans de l'air et du soleil, comme un auteur arabe les nomme, paraissent partager la mobile inconstance de l'atmosphère qui les entoure. Ces fantaisies inconcevables n'intéressent chez personne, pas même chez les fées. Pour que ce peuple aérien nous amuse, il faut qu'il ait sa logique et son espèce de bon sens. Oberon et Titania sont trop déraisonnables; leur fantasque humeur n'a pas même de prétexte. Ce défaut disparaît cependant pour celui qui, une fois entré dans le labyrinthe des féeries, se laisse tour à tour émouvoir par les peintures héroïques qu'il renferme, les merveilleux événemens dont il est rempli, les paysages magnifiques dont il abonde : cercle magique, où l'on ne pense plus qu'aux prestiges qui le peuplent; c'est le tumulte du camp, la joie du festin, le luxe des jardins arabes, le tournoi, le combat, la tempête; c'est la solitude de l'ermitage; c'est la splendeur des cours. Tant de scènes brillamment contrastées s'emparent de l'imagination. Une versification douce et élégante ajoute à l'enchantement; et l'aisance parfaite du style, en éloignant toute idée de prétention poétique et littéraire, donne une sorte de vraisemblance à cet amas de fictions.

Au milieu de ces travaux que la gloire couronnait, trente-cinq années de la vie de Wieland s'étaient passées à Weymar. Il avait neuf enfans. Un voyage en Suisse avait seul interrompu cette longue suite d'études laborieuses. Il avait revu à soixante-six ans le pays où, jeune encore, il avait nourri un si fol enthousiasme, suivi d'une abjuration si funeste. Partout l'hospitalité, la bienveillance et l'admiration l'accueillirent. Il passa quelques mois sur les bords du lac de Zurich; et les charmes de la vie champêtre le séduisirent au point de lui faire quitter définitivement Weimar. Il acheta près de cette ville une petite maison de campagne, nommée Osmanstad, et alla y vivre avec sa famille. Ce fut là que ce vieillard spirituel et vénérable, entouré de ses enfans et de ses petits-enfans, honoré et visité de la plupart des hommes marquans de son époque, écrivit l'un de ses plus importans ouvrages[1], *Aristippe et ses Contemporains*, et jouit pendant plusieurs années de ces loisirs studieux, de cette dignité paisible, de cette élégance de mœurs mêlée aux études sérieuses, de ces goûts à la fois naïfs et distingués qui le caractérisèrent constamment. Sophie La Roche, son ancienne amie, vint le visiter dans sa solitude : elle rend compte, de la manière la plus touchante, de son séjour à Osmanstad.

« Me voici dans sa maison. J'ai revu cet ami de mon enfance et le même toit nous couvre tous deux. Quelle différence depuis les jours de

notre jeunesse! Combien nos espérances, nos craintes, notre existence entière ont changé! Au moment où j'écris cette lettre, Wieland pince de la harpe dans une chambre voisine, et ces accords pleins d'énergie, ces modulations singulièrement brillantes me rappellent l'époque où, près du cimetière de Biberach, dans sa demeure également solitaire, les mêmes notes venaient frapper mon oreille. Emotions de mon premier âge, souvenirs confus et doux m'assaillent et me pénètrent. J'essaierais en vain de les décrire, et plus vainement encore de les analyser.

» La maison de mon ami est élégante, régulière et rustique. Un beau jardin potager aboutit à un grand bois dont les rameaux touffus protégent les rêveries de Wieland et s'étendent jusqu'aux bords de l'Ilm. Je dîne tous les jours avec le patriarche, ses charmantes filles et ses quatre petits-enfans. Hier, assise avec lui dans sa bibliothèque, d'où l'œil découvre un grand pré, je lui demandai quel était ce jeune villageois robuste et hâlé du soleil, qui fauchait avec une vigueur et une dextérité étonnantes le gazon dont un buisson de roses était environné : c'était son fils. J'aide la mère et les filles à remplir leurs devoirs domestiques; c'est la vie champêtre dans tout son charme. Le soin des troupeaux, la laiterie, la préparation du chanvre et du lin occupent les momens de la famille.

» Gœthe est venu dîner ici, rien de plus simple que ses manières. Imaginez ces deux hommes illustres, assis à côté l'un de l'autre, sans morgue, sans affectation, sans prétention, se tutoyant à la façon des anciens jours, et ressemblant moins à deux beaux esprits qu'à deux marchands de Groningue; bonnes gens et peu causeurs, unis par une amitié sincère et par des liens de parenté. Le portrait du comte Stadion, avec sa figure de chevalier du moyen âge, semblait, du cadre où il était renfermé, contempler cette scène et s'en étonner comme moi. Bientôt la jeune fille du grand Herder se joignit à nous : la beauté, la bonté, l'esprit, le génie, l'amitié, réunis dans la même salle! un tel souvenir peut-il jamais s'effacer ? »

Aristippe et ses Contemporains, tableau admirable des sectes philosophiques de la Grèce, venait de paraître quand la révolution française éclata. Wieland, comme presque tous les hommes distingués de cette époque, en salua l'aurore; et bientôt, effrayé de la carrière sanglante où la précipitait sa fougue, il en désavoua les principes ou du moins les excès. Odieux par là aux deux partis, il vit les derniers jours d'une vie si noble et si pure empoisonnés par les diatribes dont il fut l'objet. L'école de Kant et celle de Schlegel acquéraient de plus en plus cette prépondérance à laquelle l'Allemagne intellectuelle est aujourd'hui soumise. Les novateurs n'eurent pas la générosité de ménager un vieillard

dont les théories contrariaient leurs dogmes, mais auquel sa patrie devait de la gloire. On vit paraître, dans les *Xenien*, de sanglans sarcasmes contre lui; Auguste et Guillaume Schlegel eux-mêmes ne lui pardonnèrent pas de préférer l'élégance à laquelle il avait toujours sacrifié, à leur système de naïveté outrée; un déisme doux et indulgent à leur catholicisme poétique; et une ironie aimable à l'abstruse profondeur de leurs sentences. Wieland, blessé de l'injustice contemporaine, se rejeta dans les domaines de sa Grèce chérie et composa ses deux contes intitulés *Ménandre et Glycérion*, et *Cratès et Hipparchie*. Tous deux sont dignes de son meilleur temps. D'autres chagrins vinrent éprouver son courage. Ses récoltes manquèrent, la foudre embrasa ses granges. Il lui fallut quitter cette charmante retraite où il avait espéré finir en paix ses jours. Il vit périr sa femme et la fille de Sophie La Roche qu'il avait adoptée. Ces pertes cruelles, qui le laissait seul et désolé dans sa villa d'Osmanstad, le décidèrent à la vendre. Le printemps venait de commencer, les arbres s'ornaient de feuillages, le bois qui avait couvert Wieland de son ombre accoutumée reprenait sa parure, quand le vieillard, les larmes aux yeux, parcourut pour la dernière fois cette belle demeure, maintenant déserte, et lui fit ses derniers adieux.

A Weymar, qu'il revint habiter, une amitié sincère et une bienveillance générale, rendues plus vives par la connaissance des malheurs qu'il avait éprouvés, lui offrirent les plus aimables consolations. Schiller et Gœthe, la duchesse-mère et ses enfans lui prodiguèrent les témoignages de leur attachement et de leur admiration. Un soir que l'on jouait le *Tasse* de Gœthe, quand le rideau fut levé, on aperçut, au lieu des bustes de Virgile et du Tasse, ornemens des jardins de Belriguardo, ceux de Schiller et de Wieland. Tous les regards se dirigèrent vers ce dernier, qui assistait à la représentation, et dont la modestie ou plutôt la simplicité cherchait à se soustraire à cet hommage public, préparé par l'ingénieuse amitié de Gœthe.

Mais les orages politiques troublèrent encore la paix de son existence. Sa santé s'affaiblissait; il descendait rapidement vers la tombe; déjà la perte récente de Schiller et de Herder l'avertissait que la nature allait lui redemander sa dette, lorsque la bataille d'Iéna força la duchesse à fuir et décida du destin de l'Allemagne. Le lendemain de cette bataille fut terrible pour les habitans de Weymar. Partout le meurtre, le pillage et l'incendie : une grêle de boulets tombait sur la ville. Au milieu de ce tumulte, Napoléon voulut que la maison de Wieland fût respectée; une garde fut placée devant elle par ordre spécial de l'empereur. Le lendemain matin, le maréchal Ney vint lui rendre visite : il le trouva dans une

chambre dégarnie de tous ses meubles, une seule chaise exceptée; on avait pillé la maison avant que les ordres de l'empereur fussent arrivés. Wieland se leva en priant le maréchal de s'asseoir ; mais Ney, prenant le vieillard par la main, le reconduisit poliment jusqu'au siége qu'il avait occupé et lui dit : « Je sais trop bien, monsieur, à qui de nous deux il appartient de rester debout devant l'autre. »

Plus tard, pendant les conférences d'Erfurt, l'empereur avait manifesté le désir de voir Wieland, et l'avait fait inviter à un bal de la cour, honneur que le poète s'était excusé d'accepter, à cause des infirmités de sa vieillesse. Cependant une troupe d'acteurs français dont Talma faisait partie, devait donner une représentation à Weymar. Wieland ne put résister au désir d'y assister. Il se plaça dans sa loge accoutumée, que le grand-duc occupait ordinairement. Cette figure majestueuse et expressive, ce regard animé, qui caractérisaient l'auteur d'*Oberon*, son costume antique et le petit bonnet noir qui couvrait sa tête, attirèrent l'attention de l'empereur, qui demanda qui c'était. Le soir même, au bal qui suivit le spectacle, Wieland, mandé par l'empereur, se rendit près de lui. Écoutons-le raconter cette curieuse entrevue :

« Napoléon vint à moi, de l'autre côté de la chambre. La duchesse me présenta ; et pendant qu'elle ajoutait quelques mots pleins de bienveillance et de grace, l'œil étincelant de l'empereur restait fixé sur moi. Personne ne fut jamais doué de la faculté de pénétrer dans les replis de l'ame humaine à un plus haut degré que cet homme extraordinaire. Il me devina; il vit que, malgré ma réputation, je n'étais qu'un bonhomme sans prétention et sans détour. Dès qu'il sut à qui il avait affaire, son ton, ses manières devinrent paisibles, confians, ouverts ; le monarque avait disparu. Il causait avec moi comme avec un ami d'enfance : lui même n'était plus qu'un bonhomme. La conversation dura plus d'une demi-heure ; et, comme j'étais las de me tenir debout, je lui demandai sans cérémonie la permission de me retirer. « Eh bien ! allez, me répondit-il de l'air le plus amical; bon soir ! »

» Nous avions parlé de beaucoup de choses, et surtout de César, héros de la tragédie de Voltaire, que les acteurs français venaient de représenter. « C'est, disait l'empereur, un des plus grands hommes de » toute l'histoire ; sans une faute impardonnable, ce serait le plus grand de » tous. » Je cherchais en vain à deviner quelle était cette faute : l'empereur lut dans mes yeux la question tacite que je m'adressais : « Vous ne » savez pas quelle faute ? continua-t-il : César connaissait depuis long» tems ceux qui l'assassinèrent : il fallait les prévenir. — Les prévenir ? » me disais-je à moi-même; Napoléon l'eût fait, mais non César. »

» De César, la conversation passa aux Romains, le plus grand peuple du monde, selon Napoléon. Quant aux Grecs, il ne les estimait pas. « Qu'est-ce, me disait-il, que cette rivalité querelleuse de deux ou trois » petites démocraties, de deux ou trois misérables cités ? les Romains » ont changé le monde et l'ont conquis. » J'essayai de relever un peu le mérite de la littérature grecque ; Napoléon la traita tout aussi mal que leur politique, et n'excepta de cette condamnation générale qu'Homère, « que je préfère à Ossian, ajouta-t-il. » Quant à l'Arioste et aux poètes légers ou gracieux, il n'avait pour eux que du mépris, et les traitait précisément comme le cardinal d'Este traitait le poète favori de sa maison (1). En frappant l'auteur de *Roland le Furieux*, il oublait sans doute qu'il me donnait à moi-même, auteur d'*Oberon*, un soufflet sur la joue de l'Arioste. Je me hasardai à lui demander pourquoi, en réformant le culte, il n'avait pas tenté de l'empreindre d'une teinte philosophique qui s'accordât avec les idées du siècle. « Mon cher Wieland, me » répondit-il avec un sourire, mon culte n'est pas fait pour les philoso- » phes. Les philosophes ne croient ni à moi ni à ma religion. Quand je » travaillerai pour eux, je ferai bien autre chose. »

» Le conquérant m'avait traité avec les plus aimables égards ; il avait mis dans sa conversation de la grace, du charme, de l'abandon ; et cependant, en dépit de lui-même et de ce qu'il y avait de flatteur dans cette entrevue, il me sembla, quand elle fut terminée, que j'avais causé *avec un homme de bronze*. »

Wieland approchait du terme de sa carrière, Napoléon lui envoya la croix de la Légion-d'Honneur ; Alexandre, l'ordre de Sainte-Anne ; le duc de Weymar, son élève, lui conservait l'amitié la plus constante et la plus vraie. Mais, au milieu de ces honneurs et malgré le repos de sa vie, les maux de son pays attristaient son ame. Il tomba dans une mélancolie profonde, et on l'entendit réclamer avec autant de courage que de force les libertés germaniques. La surdité, la perte de la mémoire, messagers trop certains de la destruction prochaine des organes, l'attaquèrent en 1812. En janvier 1813, il expira. Pendant une douloureuse agonie, il semblait que les images riantes dont son esprit avait si souvent fait ses délices revinssent le charmer encore : il prononça des mots italiens, quelques vers harmonieux de l'Arioste, le commencement du monologue d'Hamlet, et s'endormit paisiblement : il ne s'éveilla plus. Ses restes mortels furent transférés en grande pompe dans les jardins d'Osmanstad, dont le nouveau propriétaire avait consenti à réserver,

(1) *Dove, messer Antonio, avete pigliato*, etc.

pour la sépulture de Wieland, une place que lui-même avait désignée près de sa femme et de sa fille adoptive. C'est là qu'il repose, sous une pyramide de marbre blanc, à trois faces équilatérales. On y lit les noms de Sophie Brentano, de Dorothée Hillebrand et de Christophe-Martin Wieland; et ces deux vers allemands composés par le poète peu de temps avant sa mort :

« Trois ames aimantes furent unies pendant la vie par les plus tendres liens; leurs » restes mortels reposent sous une même tombe. »

Ce n'est point parmi les génies créateurs qu'il faut placer Wieland. Doué du talent d'embellir et d'orner les sujets qu'il traite, il se classe au nombre des talens les plus aimables, et ne prétend ni au sublime ni à la profondeur. Chez lui, la grace et l'esprit dominent; il arrange plutôt qu'il n'invente; il sait plaire plutôt qu'émouvoir. Son intelligence féconde, variée, souple, active, n'emprunte jamais que pour s'enrichir; mais il est rare qu'elle tire rien de son propre fonds. Sa philosophie ne s'élève pas au dessus de la morale pratique; ses spéculations ne descendent pas jusqu'aux abstractions sévères. Éminemment éclectique, il a passé sa vie entière à choisir et à se décider entre les diverses sectes qui partagent l'empire des sciences métaphysiques et morales. Moins remarquable par la portée de ses facultés que par leur nombre et leur diversité, si vous l'opposez à Voltaire sous le rapport de l'esprit, à l'Arioste comme poète, à Fénélon comme moraliste, à l'anglais Addisson comme peintre de mœurs, il semble à peine leur égal; mais réunissez en un faisceau toutes ces qualités de l'intelligence qui se concentraient en lui et se modifiaient en se fécondant; voyez l'imagination, la grace, l'ironie, la facilité, le savoir, la connaissance de l'antiquité, l'onction du style, la la force comique, le talent pathétique, l'art de conter, celui de raisonner, se fondre et composer, si j'ose le dire, la plus douce et la plus parfaite harmonie : vous reconnaîtrez la supériorité de cet homme que l'acharnement des partis littéraires a récemment déprécié et qui n'a pas encore d'imitateur ni de rival. Quant aux opinions philosophiques et religieuses qui lui sont si amèrement ou si cruellement reprochées, ses accusateurs n'ont qu'à contempler sa vie, éloquente réfutation de leurs attaques. Dieu seul est juge de ce qu'il a pensé; quant à ses actions, elles furent justes, honnêtes, généreuses, simples et tolérantes. La piété de sa vie répond de celle de son cœur. Il n'est pas d'homme vraiment vertueux qui n'accorde un souvenir d'admiration et de tendresse au bon, à l'aimable *Wieland*.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Grande-Bretagne.

—

LE NOUVEAU MINISTÈRE DE 1828.

Quand notre dernier numéro a été mis sous presse, le nouveau ministère n'était pas encore complétement organisé ; mais on signalait déjà sa constitution toute militaire. John Bull accueillit ces rumeurs par un sourire d'incrédulité : on pouvait lui répondre avec ce personnage de je ne sais quel vaudeville : *Je ne vous dis pas que ce soit possible ; mais je vous dis seulement que cela est.* Effectivement Sir George Murray est secrétaire d'état des colonies ; Sir Henry Hardinge est secrétaire d'état de la guerre, etc., etc.

Nous sommes surpris que le duc de Wellington soit un des partisans de l'obscurantisme ; car si quelque mortel privilégié n'obtient un brevet d'invention pour la communication instantanée de la science infuse, comment sa Grâce et son état-major pourront-ils apprendre leur nouveau métier ? Si la méthode d'Hamilton (1) n'est appliquée aux matières de gouvernement comme à l'enseignement élémentaire, comment Sir George Murray se mettra-t-il au fait des questions si nombreuses, si difficiles, si compliquées, de l'administration coloniale ? Comment?.... Belle demande ! N'est-il pas lieutenant-général et chevalier de l'ordre du Bain ?

Le discours que M. Huskisson a prononcé à la Chambre des Communes, sur les motifs de sa retraite, est fort éloquent sans doute, et la péroraison en est admirable ; mais, s'il accuse fortement le duc de Wellington, il accuse aussi l'ex-secrétaire d'état des colonies. En effet, on y voit que la première lettre de M. Huskisson était imprudente, prématurée et pouvait prêter à l'interprétation que le noble duc lui donna. On y voit aussi que M. Huskisson eut le tort de pousser trop loin l'explication, lorsque Sa Grâce, avec un dédain impertinent dont on avait vu peu d'exemples, persista à prêter aux expressions consignées dans la lettre de son

(1) Note du Tr. Cette méthode, adaptée avec succès à l'instruction primaire chez nos voisins, à quelque analogie avec la méthode qui vient d'être découverte par M. Laffore d'Agen, et au moyen de laquelle on peut apprendre à lire dans quelques heures.

collègue un sens que ce dernier niait leur avoir donné, et refusa de s'arrêter à l'interprétation au moins aussi naturelle qu'il attachait à ces mêmes expressions. Il était dès lors évident que le noble duc, déterminé à se débarrasser de son collègue, ne cherchait qu'un prétexte pour arriver à ce but. Dès lors aussi, il était peut-être de la dignité du secrétaire d'état des colonies de déclarer à Sa Grâce qu'il ne se laissait point abuser sur ses projets, et de donner à l'instant sa démission. Quoi qu'il en soit, honneur aux sentimens proclamés par M. Huskisson avec une noble franchise! Il ne siégeait point dans le cabinet comme simple titulaire d'une place, mais comme le représentant et l'organe d'un système dont il pouvait ne pas être le créateur, mais qu'il avait donné à sa patrie et dont il avait fait le premier l'application en le perfectionnant.

Le grand projet qu'il avait tracé dans l'intérêt national recevait déjà son exécution; c'était un vaisseau lancé dans une matinée orageuse, qui voguait à pleines voiles, bercé par la brise du soir, sur une mer tranquille. La nation considérait M. Huskisson comme le soutien d'un système que seul il pouvait améliorer. Lui arracher le pouvoir, c'était enlever au peintre ses pinceaux, au moment où leurs derniers traits allaient animer la toile, ou commander à un manœuvre d'achever sans aucuns matériaux un édifice construit à moitié. Aussi, concevons-nous qu'un homme d'état qui sait ce qu'il vaut, et qui se considère avec raison comme nécessaire aux progrès de la prospérité publique, répugne à descendre au rang de simple citoyen, et cherche à se maintenir à un poste où il est sûr de rendre à la patrie des services plus réels que ceux de ses plus illustres capitaines.

L'explication de M. Huskisson écrase surtout le premier ministre, en dévoilant le trafic honteux qui a amené sa destitution, et la puérile obstination avec laquelle elle a été consommée; elle prouve combien ce ministre si indépendant, si altier, est humble et soumis sous le joug de l'oligarchie. La cabale marche si bien, que déjà les accapareurs de bourgs-pourris peuvent dire comme l'empereur d'Autriche : *Je n'ai pas besoin de gens instruits*, et agir en conséquence. Toutefois n'attribuons pas seulement la chute de M. Huskisson à l'antipathie de la sottise contre le talent; de la vieille aristocratie contre les enfans de leurs œuvres; des *country-gentlemen* (1) contre les avocats de la liberté du commerce des grains; des vieux torys de Georges III contre les hommes à grandes vues et à principes libéraux : il aurait succombé tôt ou tard sous le poids de tant d'inimitiés..... Mais pourquoi a-t-il précipité sa disgrace en votant

(1) Gentilshommes campagnards.

contre le projet de transférer au duc de Newcastle la franchise de East-Redford? Ignorait-il que l'oligarchie ne lui pardonnerait jamais? Il s'est oublié; et le duc de Wellington a pu se dire : « Pour le coup, Philippe, je te tiens. » Mais non, l'érudition du noble duc ne lui permet pas encore des citations grecques ou latines. Il s'est dit dans le langage des camps : « Mon pauvre Husky, je t'empoigne et ne te lâcherai pas; *il n'y a point de méprise, il ne peut y avoir de méprise, il n'y aura point de méprise.* (Voir la gracieuse réponse du noble duc à lord Dudley.) Je vais gagner Newcastle et renverser Huskisson. Je m'attache un sot qui a des bourgs; je me défais d'un homme dont la supériorité m'écrase, et qui n'en a pas : c'est tout profit; *non, il n'y a pas de méprise.* »

Voilà donc renvoyés du cabinet M. Huskisson, lord Palmerston, lord Dudley, qui a montré beaucoup de fermeté dans cette circonstance, et *tutti quanti.* Il s'agissait de les remplacer. Il est certain qu'on ne pouvait mieux s'y prendre qu'on ne l'a fait, suivant le plan qu'on s'était tracé. Ce plan était habilement conçu; aussi ne ferons-nous pas au grand-maître de l'artillerie l'injure de le lui attribuer. C'était un coup de maître de faire entrer, dans le ministère, l'état-major de sa Grâce; car, pour répondre aux vœux de la cabale, il fallait cette obéissance passive qu'on ne saurait trouver ailleurs que dans les camps. Des hommes qui, durant les nombreuses campagnes du duc, avaient toujours été sous ses ordres immédiats, devaient conserver quelque chose de leur aveugle soumission à ses volontés. Sir George Murray, son ancien chef d'état-major, remplissait près de lui des fonctions qui exigeaient un grand esprit de détails, mais dont l'exercice était toujours subordonné à un ensemble réglé d'avance par le général en chef. Sans porter atteinte au mérite de Sir George comme quartier-maître, nous pouvons affirmer que, même à ce titre, il n'a jamais agi que sous la direction du duc. C'est uniquement à lui qu'il doit son avancement et ses succès : peut-il être dans ses mains autre chose qu'un docile instrument?

Si nous avons vanté la sagesse des choix faits par le premier ministre, ce n'est, bien entendu, qu'en les considérant dans leur rapport avec ses intérêts : quant à ceux du pays, c'est autre chose. On s'imaginait que Sa Grâce mettrait d'autant plus de soins à s'entourer des hommes d'état les plus habiles dans chacune des branches du gouvernement, qu'il est lui-même, en politique, d'une nullité transcendante, et qu'il a désavoué l'an dernier, comme une absurdité, la supposition qu'il aspirât à la direction du cabinet. On pensait qu'un homme qui faisait l'aveu solennel de son incapacité choisirait du moins des collègues assez éclairés pour agir avec indépendance, et ne lui laisser que l'honneur d'opiner du bonnet

sur les actes de leur administration. Quelle n'a point été la stupéfaction générale quand on a lu en gros caractères dans *le Courrier :*

Secrétaire-d'état des colonies, SIR GEORGE MURRAY !
Secrétaire-d'état des affaires étrangères, LORD ABERDEEN !

Mais où Georges Murray a-t-il appris à gouverner les colonies ? et lord Aberdeen, ce pair de la vieille école, si pédantesque, si pompeusement compassé ; cette tortue politique, qui ne se montra téméraire qu'en dépouillant l'Attique des débris de ses monumens,

The travell'd thane, Athenian Aberdeen ;

n'est-il pas déplorable qu'il occupe dans le cabinet le siége que, pendant cinq ans, l'immortel Canning entoura de tant d'éclat ? A cette époque à jamais célèbre qui vit la politique de la Grande-Bretagne subir une si glorieuse révolution, l'Angleterre cessait d'être l'aveugle instrument de la Sainte-Alliance ; elle n'était plus brocantée, comme sous Castlereagh, au prix d'une tabatière offerte par une main royale, ou du gracieux sourire d'un empereur : elle devenait la libératrice d'un nouveau monde et l'arbitre d'un monde vieilli. Amie des nations libres, ennemie de la tyrannie, elle reprenait son ancienne position, son ancien caractère ; et son langage diplomatique, dépouillé de cette phraséologie d'emprunt, mendiée au protocole des despotes, s'adressait, libre et fier, aux puissances du continent. M. Canning avait étendu son système aussi loin qu'il le pouvait, au milieu des entraves que lui suscitait l'insolent orgueil d'une oligarchie ignorante et bigote, puissance que l'on pourrait comparer aux géans de nos contes de chevalerie, composé informe d'une extrême faiblesse intellectuelle et d'une force matérielle dont l'énergie brutale est mue par l'instinct de la tyrannie.

Si la population de la Grande-Bretagne était réellement répresentée ; si les membres du Parlement étaient élus par les cités populeuses au lieu de l'être par des individus tels que le duc de Rutland, lord Lansdale, le duc de Beaufort, lord Hertford, etc. etc., le ministère actuel aurait-il pris naissance, aurait-il duré un mois ? En Angleterre, la masse du peuple a toujours eu, et puisse-t-elle conserver toujours, une salutaire antipathie contre tout gouvernement militaire : elle ne prend aucun plaisir à voir défiler à la parade les plumes de coq et les habits rouges ; elle obéit volontairement à la baguette du constable, et ne cède jamais sans résistance à la baïonnette du soldat : c'est qu'elle pense avec raison que les soldats

agissant de concert et abstraction faite de leur volonté, suivant le fil qui les dirige, sont les instrumens aveugles de tous les excès du pouvoir, et que, si elle laisse les griffes du léopard jouer avec les libertés publiques, c'en est fait de la constitution du pays. Peut-on supposer qu'animé de tels sentimens le peuple tolère long-temps un ministère à la tête duquel marche le premier de nos généraux, le chef suprême de nos forces militaires; un ministère qu'il a composé de ses lieutenans, comme si la discipline des camps tenait lieu du talent et de l'expérience, et auquel il peut imposer à volonté la queue à la prussienne ou la moustache de nos voisins d'outre-mer?

Jamais époque ne fut moins favorable que la nôtre à l'établissement du gouvernement militaire dans la Grande-Bretagne. Depuis plusieurs années, l'esprit de la nation est devenu essentiellement civil. En effet, la diffusion toujours croissante des lumières accélère de jour en jour les progrès de la civilisation. Or plus l'intelligence des peuples se perfectionne, plus son respect pour la gloire des armes diminue; c'est un axiome aussi vrai qu'une proposition de géométrie. Un des grands bienfaits de l'instruction populaire, c'est d'apprendre aux hommes à apprécier la paix comme le premier des biens. Il est vrai aussi que, dans l'état actuel des empires, la guerre est quelquefois nécessaire pour assurer une paix honorable; mais des guerres à propos d'étiquette, ou pour venger l'amour-propre blessé d'un monarque; ces guerres injustes où frivoles dont nos annales offrent tant d'exemples depuis la conquête; ces guerres qui n'avaient d'autres résultats que d'ajouter des millions à l'opulence de nos généraux et une étoile à l'épaulette de nos officiers supérieurs, sont aujourd'hui en horreur à la masse éclairée. S'il faut s'être dépouillé de tout préjugé pour concevoir combien il est contraire à la religion et à l'humanité de verser des flots de sang humain, de porter dans les villes et les campagnes, l'incendie, le pillage et la dévastation, il est du moins facile de se convaincre que la guerre accroît les impôts, paralyse le commerce, et que l'extension de l'industrie commerciale et agricole, les perfectionnemens sociaux, le bien-être de toutes les classes, sont inséparables de l'état de paix.

L'ivresse de nos succès militaires, durant les dernières années de la guerre, s'est complétement évanouie, et le peuple regrette bien plus les millards qu'elle a ajoutés au capital de la dette nationale, qu'il n'est fier des lauriers dont elle a ombragé nos étendards. Non, jamais la gloire des armes n'a été moins populaire qu'aujourd'hui; et c'est aujourd'hui que nous sommes condamnés au spectacle, inoui dans nos annales, d'un général premier lord de la trésorerie, livrant l'administration à son état-ma-

jor! Voilà donc les rênes de l'état, dans la constitutionnelle et commerciale Angleterre, tombées aux mains d'hommes qui ne connaissent de la constitution que ce qu'il en faut pour détester les garanties qu'elle offre aux libertés publiques, et qui ont appris à considérer avec mépris les industriels qu'ils flétrissent d'épithètes injurieuses empruntées au vocabulaire des camps.

A Dieu ne plaise, toutefois, que nous soyons très alarmés sur la conduite d'un ministère si étrangement constitué! il est condamné à la modération, sous peine de mort. Or, nous pensons qu'avant tout il cherchera à se maintenir. Le chef du cabinet adoptera, n'en doutons pas, cette devise de Castlereagh : *Faire tout le mal possible, sauf celui qui entraînerait la perte du pouvoir.* Ainsi, il ne proposera pas d'améliorations, mais il consentira à les adopter, plutôt que de déguerpir. Nous en avons un exemple dans sa conduite lors de la discussion du bill de révocation du *test and corporation act*. Il commença par s'y opposer; puis, voyant sa résistance inutile, il le laissa passer, mais après l'avoir gâté par des modifications qu'on eut la faiblesse de consentir. Quant à l'aristocratie, il en sera tour à tour le patron et l'esclave. Bien qu'il ait affaire à un pays où les classes commerciales possèdent les cinq sixièmes du pouvoir, les deux tiers de la richesse, les neuf dixièmes de l'instruction et des talens, il sacrifiera toujours leurs intérêts à la cupidité du grand tenancier qui aura une partie de chasse à lui proposer ou un bourg-pourri à lui vendre; mais il s'arrêtera juste au moment de laisser voter sur une mesure tellement odieuse qu'elle réunirait contre lui tous les partis.

Quelques personnes ont poussé la flagornerie jusqu'à comparer, comme militaire, le duc de Wellington à Napoléon.... *Risum teneatis!*.... Mais enfin examinons, sous les rapports administratifs, et comparons les six mois qui suivirent en France le 18 brumaire, avec les six premiers mois de 1828 en Angleterre. Napoléon avait tout à réorganiser, une armée à créer, et l'Italie à conquérir pour la seconde fois. Au moment où il s'occupait de réunir à Dijon les forces imposantes, qui, après avoir gravi le Saint-Bernard, devaient en un jour délivrer l'Italie du joug autrichien (1), il achevait de détrôner l'anarchie directoriale, et rétablissait au dedans l'ordre le plus parfait dans toutes les branches du gouvernement. Déjà placé au rang des premiers capitaines des temps modernes, à quel monument désirait-il avec le plus d'ardeur que la postérité attachât

(1) A cette époque nos journaux ministériels traitaient d'athées et de jacobins ceux qui croyaient à l'existence de cette armée, ils niaient, à l'instant même où elle gagnait la célèbre bataille de Marengo, qu'on fût parvenu à réunir à Dijon *plus de vingt hommes*.

son nom? au Code civil des Français, dont il jetait alors les bases. Aurons-nous jamais un code Wellington? et, sans aller si loin, verrons-nous, sous son ministère, une seule de ces grandes réformes si nécessaires à notre législation judiciaire et civile? Si jamais elle s'effectue, sera-ce sous sa direction ou l'inspiration de son génie; ou plutôt ne sera-ce pas en dépit de son invincible obstination à maintenir tous les abus que nous a legués le moyen âge? Naturellement despote, Napoléon aspirait au pouvoir absolu; mais ses décrets d'administration intérieure, en ce qui ne touchait pas l'intérêt de sa conservation personnelle, étaient admirables. De quelles mesures avons-nous à rendre grace au noble duc? Le comparer à un Napoléon!.... c'est comme si on prenait pour un César ou pour un Alexandre le premier venu qui aurait le malheur d'être chauve ou qui serait affligé d'un torticolis.

Quand on songe aux services qu'un ministère libéral et éclairé pouvait rendre au pays, combien il est affligeant de voir sa fortune livrée à des grenadiers et à des dragons! L'an dernier, à pareille époque, M. Canning vivait encore, et une ère de gloire s'ouvrait devant un gouvernement voué à la sainte cause de la civilisation et de la prospérité sociale dans les deux mondes. Ce grand homme n'avait ambitionné la direction des affaires que dans l'intérêt de sa patrie, et sa maxime, opposée à celle de son prédécesseur, était de faire tout le bien possible, sauf à garder les ménagemens, qui malheureusement pouvaient seuls le maintenir au timon de l'état. Ces deux mots *paix et liberté* étaient sa devise. Il avait constamment secondé les excellentes vues de M. Huskisson sur la liberté du commerce, et remplacé, par des hommes d'état pénétrés des besoins et des vœux de la jeune Angleterre, les champions surannés des vieux abus. Érudit plein de grace, libérateur accompli, il protégeait l'éducation et les lettres. Dévoué à l'indépendance des états, à la liberté commerciale, religieuse et civile, que n'eût-il point fait pour elle avec des collègues tels que les Lansdown, les Dudley, les Huskisson, et des appuis tels que les Brougham et les Burdett? Quel contraste entre ce grand homme et son successeur!!! Nous signalions tout à l'heure l'éloquence de M. Canning; que dirons-nous de celle du noble duc? Voyez comment, dans la fameuse séance des explications de M. Huskisson, le ministre Peel, chargé de la défense de Sa Grâce, s'est vu réduit à l'excuser de ne pas savoir écrire un billet comme un homme bien élevé. « M. Canning, disions-nous, respectait l'indépendance des états. » Examinez la conduite du noble duc à Paris, à l'époque de cette fatale condamnation du maréchal Ney, qu'il eût pu prévenir d'un seul mot. « Il protégeait la liberté commerciale. » Voyez avec quel déplorable entêtement, à l'aide

de quels sophismes le noble duc est parvenu l'an dernier à faire repousser la loi qui devait assurer celle du commerce des grains. « Il défendait la liberté religieuse. » Sa Grâce a voté contre les catholiques. « Il favorisait la liberté civile. » Sa Grâce s'oppose à la révocation de nos lois absurdes sur la chasse. Comparez enfin les collègues et les appuis de M. Canning avec les George Murray, les Aberdeen, les Bankes, les Thomas Lethbriges, les Winchelsea !

(London Magazine.)

Histoire contemporaine.

CHRONIQUE DE LA COUR DE LISBONNE.

N° III.

LES FRANCS-MAÇONS, LES APOSTOLIQUES ET LES JUIFS DU PORTUGAL.

Afin de compléter le tableau de l'état actuel du Portugal, nous allons parler succinctement des partis que l'on désigne sous le titre de francs-maçons, d'apostoliques et de juifs ; car ces derniers ne sont pas seulement considérés comme une secte religieuse, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, et on s'est étayé des plus plaisantes raisons pour en faire un parti politique.

A la lecture des déclamations furibondes des factions qui déchirent la Péninsule, et surtout le Portugal, on croirait que la société ne se compose que de deux élémens, les francs-maçons et les apostoliques ou jésuites ; que ces deux factions doivent s'exterminer, et que le gouvernement n'a d'autre alternative que de supprimer les loges ou les couvens, et de détruire les enfans d'Iram ou les successeurs de Dominique et d'Ignace. Ce manichéisme est devenu alternativement la doctrine inflexible du parti vainqueur. Écoutez la faction qui vient de saluer don Miguel comme son ange tutélaire, et qui prétendant l'élever aux nues, l'a traîné

dans la boue comme un autre Phaéton : c'est aux francs-maçons qu'il faut attribuer les séditions, les conspirations et les révoltes qui depuis quarante ans ont désolé l'Europe. Ce sont eux qui ont enfanté la révolution française et les convulsions politiques qui l'ont suivie. Dans la guerre de la Péninsule, ils ont fabriqué la constitution espagnole, organisé, depuis la restauration de Ferdinand, les divers complots qui ont troublé le gouvernement de ce digne monarque; en 1820, ils ont levé l'étendard de la révolte en Espagne, en Portugal, à Naples et dans le Piémont; ce sont eux qui dominaient dans les cortès espagnoles et portugaises qui abolirent la sainte inquisition; qui, par la séparation du Brésil et du Portugal, ont démembré les états de S. M. T. F.; qui empoisonnèrent l'infortuné Jean VI, bannirent son fils, firent subir à la reine sa captivité de Quéluz; qui ont rédigé et promulgué la charte de don Pèdre, rallié l'armée sous l'étendard de la liberté, fomenté la guerre civile; et l'arrivée si opportune de l'*ange tutélaire* les a seule empêchés de consommer la ruine du trône et de l'autel. Les francs-maçons sont donc essentiellement des démagogues, des jacobins, des conspirateurs, des assassins, des infidèles, des traîtres et des athées. Leur union est formée des débris du ciment de l'ordre existant qu'ils battent sans cesse en brèche; leur mot d'ordre est la révolte; leur but le pillage et l'anarchie; leurs loges, des cavernes où ils forgent des chaînes pour les rois, et où ils chargent la mine qui doit bouleverser l'ordre social. Dans le court intervalle de leur domination, ils ont corrompu la société, la littérature, la morale, la religion, et s'ils ne sont anéantis au plus tôt, il n'y aura plus au monde ni religion, ni morale, ni littérature, ni civilisation.

Ceux de nos lecteurs qui sont initiés aux mystères de la maçonnerie ont sans doute frémi d'horreur de se voir entraînés dans cet abîme de forfaits. Ne dirait-on pas en effet que leur *orient* étincelle des flammes de l'enfer, au milieu desquelles se dessinent en caractères livides leurs symboles sacrés, et que Belzébuth y préside aux ébats de son affreuse cour?

Aucune institution n'a été plus calomniée que la franc-maçonnerie. Fondée par l'amitié et la bienfaisance, et bornée dans l'origine à la pratique de quelques rites bizarres, elle ne tarda pas à se propager dans divers pays, et, suivant les lieux et les temps, elle prêta tour à tour ses symboles et ses mystères aux doctrines les plus pures et les plus dangereuses, aux systèmes religieux ou politiques les plus sages ou les plus monstrueux. Elle s'est successivement étendue dans presque toute l'Europe, a pénétré jusqu'en Asie, a parcouru du nord au midi le Nouveau-

Monde, a compté dans ses rangs des empereurs, des princes, des grands seigneurs, des philosophes, des hommes d'état et des ecclésiastiques. Désavouée par les souverains, excommuniée par les papes, elle a été accusée de toutes les conspirations, de toutes les révolutions qui ont éclaté dans les états politiques; tandis que, chez tous les peuples libres, elle est constamment restée inoffensive. Les jacobins, les illuminés, les *carbonari*, ont imité le secret de ses travaux, et de là vient la terreur, vraie ou fausse, qu'elle a inspirée au fondateur de la sainte alliance et à d'autres monarques absolus. L'empereur Alexandre frissonnait au seul nom de maçon ; son successeur a fermé toutes les loges de Russie ; le roi d'Espagne a décrété la peine de mort contre les membres d'une secte qu'il abhorre sans la connaître, et trois pontifes ont lancé sur elle les foudres du Vatican.

Il est facile de découvrir la source de tant d'alarmes, de tant de calomnies, et surtout de remonter aux causes de cette fureur étudiée, qui poursuit dans la Péninsule une institution aussi étrangère aux troubles politiques et aux conspirations que les mystères d'Isis et le purgatoire de saint Patrice.

M. Robinson fit paraître en 1797 à Édinbourg un ouvrage dédié à M. Wyndham, intitulé : *Preuves d'une conspiration contre toutes les religions et tous les gouvernemens de l'Europe, recueillies dans les réunions secrètes des francs-maçons, des illuminés et des sociétés littéraires* (1). Cet ouvrage, dont le titre est si alarmant, dut produire un grand effet à une époque où le dernier des rois tremblait pour sa couronne, et le moindre prélat pour son bénéfice ; mais il ne fit aucune sensation en Angleterre. Notre John Bull, avec son gros bon sens, ne pouvait s'expliquer comment un citoyen, qui vit calme et heureux dans ses rapports journaliers avec la société et le gouvernement, se transforme, sous le tablier maçonnique, en rebelle et en conspirateur ; comment un roi et son parlement, défendus par une armée et une marine formidables, disposant tous les ans d'un budget de soixante millions sterling (1,500,000,000 fr.), succomberait aux attaques mystérieuses d'une loge ; comment enfin on tramerait dans ce ténébreux asile une conspiration contre la croyance religieuse d'une nation, un complot tendant à rendre un peuple athée contre sa volonté et sa conviction, et à anéantir un beau matin les trente-neuf articles de sa profession de foi, et ce banc des évêques qui en est l'incorruptible dépositaire ! Les seuls no-

(1) Note du Tr. Il existe un ouvrage très volumineux et très lourd de l'ancien jésuite Barruel, sur le même sujet ; il a paru à peu près à la même époque que celui de M. Robinson.

vateurs qui furent en 1797 redoutables aux gouvernemens et aux églises du continent, c'étaient les réformateurs des camps, et non ceux qui avaient pour hochets le compas et l'équerre ; c'étaient les grands maîtres dans la science des batailles, et non les grands maîtres en maçonnerie. Lorsque la révolution française, à la tête d'un million d'hommes, se lançait dans la carrière des conquêtes, quelle attention l'Europe pouvait-elle prêter à la mystérieuse fantasmagorie de notre auteur ? M. Robinson prétend que la maçonnerie était devenue un levier politique pendant la dernière moitié du dix-huitième siècle ; qu'à l'abri du secret des loges, une foule d'empiriques en matière de gouvernement, de religion et de morale, prêchaient aux initiés les doctrines les plus condamnables ; que, sous le manteau des cérémonies les plus frivoles, les scélérats de tous les pays avaient formé un pacte affreux pour le renversement de l'ordre social ; qu'au nombre des défenseurs les plus zélés de la maçonnerie on rencontre les plus furieux démagogues de la Convention et du Directoire. Ces allégations ne prouvent rien contre cette institution. Les dangers de la révolution n'étaient point dans les statuts d'une société de mécontens, mais dans la tyrannie et les abus qui rendirent irrésistible le besoin d'une réforme générale, et qui mirent obstacle à l'expression libre et calme de l'opinion publique, jusqu'au moment où elle fit explosion et brisa les entraves qui la comprimaient. Qu'importe que, dans un pays qui possédait deux ou trois cents loges de tous les degrés et de tous les rites, on ait établi des missions maçonniques d'une loge et même d'un pays à un autre, dans le but de propager plus sûrement les doctrines révolutionnaires ; que Mirabeau ait fraternisé avec Anacharsis Clootz, Condorcet avec Marat ? Cette ténébreuse coalition aurait-elle vu le jour sans la tyrannie du gouvernement ? Les écrits des philosophes, le dérangement des finances, une disette générale, l'exemple de la révolution américaine, les maux et les affronts qui pesaient sur la classe moyenne, trop éclairée pour ne pas sentir le besoin de s'en venger ; toutes ces causes réunies ou séparées, auxquelles les publicistes ont attribué l'origine et les excès de la révolution française, n'ont-elles donc été d'aucune influence, en comparaison de quelques phrases énigmatiques prononcées par les fr.·. orateurs ? La société était tellement affaiblie qu'elle dût être bouleversée par des allégories dont les initiés du douzième degré avaient seuls la clé ? Sont-ce les francs-maçons qui ont imposé à l'état des dettes excessives, dérangé ses finances, convoqué l'assemblée des notables, démoli la Bastille, affamé la capitale et les provinces et soulevé la fureur de la populace parisienne ? Non, évidemment non : lorsque la société est en proie à des maux intolérables, et qu'elle s'agite en mouve-

mens convulsifs pour en trouver le remède, il est aussi absurde d'attribuer cette crise et les malheurs qu'elle entraîne au jargon inintelligible et au vain cérémonial d'une loge maçonnique, que d'attribuer à une once de poudre cachée dans un caveau la chute d'une maison renversée par un tremblement de terre. Il est douteux que des sociétés secrètes, vouées à la propagation de doctrines politiques ou religieuses, dont le succès dépend de leur adoption par les masses, puissent tout à coup devenir dangereuses. Si ces doctrines ne sont pas acceptées par l'opinion publique, si elles ne trouvent même des adeptes parmi les hommes du pouvoir, l'association consacrée à les propager restera sans influence; si, au contraire, elles offrent peu de dangers et trouvent de l'écho dans la masse du peuple, à quoi bon le mystère? Ce serait outrager la raison que de comparer ces associations aux compagnies d'assassins que le Vieux de la Montagne expédiait sur tous les points de l'Asie, ou aux *francs juges* de l'Allemagne, vil ramas de conspirateurs ou de brigands, dont le but n'était point d'agir sur l'opinion, mais de satisfaire des vengeances personnelles et de s'enrichir par le meurtre et le pillage.

M. Robinson et les autorités qu'il cite poussent la crédulité au point de voir de la franc-maçonnerie dans les actes les plus indifférens, comme dans les scènes les plus sanglantes de la révolution. « La division de la France en départemens, arrondissemens et cantons, dit M. Lefranc, a été calquée sur la division des loges du Grand-Orient : le chapeau du président de l'assemblée nationale a la forme de celui du grand-maître; l'écharpe de l'officier municipal est la même que celle de l'apprenti. Enfin, lorsque l'assemblée nationale se rendit à Notre-Dame pour y célébrer les premiers exploits de la révolution, on lui rendit les honneurs suprêmes sous la voûte d'acier. »

Depuis la révolution jusqu'à la paix de 1814, il ne fut plus question de la franc-maçonnerie comme institution politique; l'Europe avait trop à faire pour donner de l'importance à ses réunions et à ses rites. Le patriotisme, il est vrai, organisa des sociétés secrètes en Allemagne : le roi de Prusse et les princes de la confédération du Rhin secondèrent leurs efforts contre la domination de Napoléon; mais la maçonnerie proprement dite resta étrangère à la politique. Si à cette époque elle avait franchi les Pyrénées, elle y végétait du moins dans une obscurité salutaire. Proscrite par les papes, dénoncée par les gouvernemens, comment aurait-elle échappé aux serres de l'inquisition? Cependant, sous les cortès de 1822, elle fit des progrès en Espagne, malgré l'opposition des moines et des prêtres. Cette opposition n'a rien d'éton-

nant; le clergé devait abhorrer une association mystérieuse dont les tortures du Saint-Office et les terreurs de la confession ne pouvaient surprendre le secret. On a vu, en effet, les plus grands criminels révéler au confesseur des crimes dont la publicité les eût exposés à la vengeance des lois, tandis que les prières et les menaces n'ont jamais arraché à un franc-maçon l'aveu de son affiliation.

Lorsque la paix de 1814 rétablit le despotisme sur le continent, les peuples qu'on avait bercés de l'espoir d'une liberté achetée par tant de sacrifices et de souffrances dans la lutte qui renversa la puissance colossale de Napoléon, cherchèrent dans l'ombre des sociétés secrètes à entretenir des sentimens et des espérances qu'il était dangereux de dévoiler, et à mûrir les projets de réforme dont l'exécution immédiate était devenue impossible. C'est alors que se propagèrent, en Allemagne les *burschenschafts* et les *tugenbunds*, en Italie les *carbonari*, et dans la Péninsule les clubs révolutionnaires. Alors aussi se multipliaient les congrès en faveur du pouvoir absolu, les manifestes de la Sainte-Alliance contre les vœux des nations; alors une police amphictyonique trouvait des satellites dans les armées qui avaient affranchi l'Europe de la domination française, et le Vatican n'avait plus assez de foudres contre les sociétés politiques. Il n'était bruit à cette époque, comme dans l'ouvrage de M. Robinson, que d'une conjuration permanente contre tous les gouvernemens et toutes les églises de l'Europe, d'une secte de conspirateurs étendant ses ramifications de la Sicile en Sibérie, et de la Grèce à Calais. C'est qu'il existait un sentiment de haine universel contre le pouvoir absolu, que l'instinct de la liberté et de l'indépendance trouvait dans tous les cœurs une sympathie qu'on n'osait avouer, et que le désir d'un meilleur ordre de choses n'était plus un mystère, quelque dangereux qu'il fût de le manifester. La conspiration dont on accusait les *carbonari* et les francs-maçons n'était autre que l'union non concertée des amis de la liberté et de la tolérance, contre le fanatisme et le pouvoir arbitraire; des partisans de l'ordre légal, contre les caprices de l'homme; des amis des gouvernemens à bon marché, de la probité ministérielle et de l'égalité des droits, contre le gaspillage, la corruption, le privilége et le monopole.

C'est cette ligue sainte et non une poignée de factieux qui a fait en 1820 les révolutions de Naples, d'Espagne et de Portugal.

En Italie, où les *carbonari* existaient déjà sous la domination française, les *ventes* (1) s'étaient multipliées avant la révolution de 1820:

(1) On appelait *vente* la réunion d'un certain nombre de *carbonari*, formant un

prohibées depuis la restauration de Ferdinand IV, elles se présentaient de nouveau comme d'utiles auxiliaires du trône constitutionnel; aussi se multiplièrent-elles au point de n'avoir plus besoin de secret. Lorsque les Autrichiens entrèrent à Naples, le royaume comptait environ 300,000 *carbonari*, qui livrèrent sans effusion de sang les libertés de leur pays. L'auteur de cet article se trouvait à Naples à cette époque, et il vit bon nombre de ces *carbonari* improvisés, jusque dans la classe des lazzaroni, rire sous cape de la comédie à laquelle ils avaient pris part.

En Espagne et en Portugal, la maçonnerie fit les mêmes progrès et subit le même sort. Proscrite sous l'ancien régime, elle se ranima sous le nouveau. Malgré les anathèmes de l'Église, on établit des loges dans les principales villes, et elles se peuplèrent en proportion des progrès des idées libérales. Les initiés se présentaient en masse, et on les recevait, sans les astreindre trop rigoureusement au secret. Comme les loges se composaient en majeure partie de constitutionnels, le mot franc-maçon devint synonyme de libéral. Aussi les libéraux et les francs-maçons furent-ils proscrits à la fois, dès que la constitution fut abolie. Voilà la cause de ces déclamations furibondes que les moines et la populace à la solde de don Miguel se permettent contre la franc-maçonnerie; de cette haine contre la charte portugaise, que l'on suppose une œuvre maçonnique; et de cette logomachie qui confond dans une même proscription, aux yeux d'un fanatisme imbécile, le citoyen paisible qui ne se réunit à ses frères que pour banqueter et faire la charité en secret, et le défenseur intrépide des libertés de son pays.

Le moyen le plus sûr de calomnier impunément la maçonnerie est d'imaginer ou de propager les contes les plus effrayans sur ses principes ou les projets de ses fondateurs, et ses mystérieuses opérations. Tel écrivain attribue la création de cette institution anti-chrétienne à l'hérétique Faustus Socinus; tel autre aux chevaliers du Temple. Les fanatiques d'un pays où, naguère encore, les juifs étaient livrés aux flammes comme sorciers et hérétiques, vous prouveront que les francs-maçons appartiennent à cette race exécrable, et que dans leurs infernales orgies, ils se désaltèrent dans le sang des enfans chrétiens. D'autres font des révélations non moins absurdes sur les épreuves des réceptions. En voici un exemple choisi dans l'ouvrage d'un auteur français, nommé Latocnaye, dirigé contre la maçonnerie. « Dans une réception à l'un des hauts grades, le vénérable, après avoir prononcé les imprécations

rnainon de la grande association, à l'instar des centuries et des décuries de l'association dite *de la Propagation de la foi*.

d'usage contre un récipiendaire, s'il divulguait les secrets de l'ordre, le fit conduire dans un caveau, où on lui montra les cadavres des parjures qu'on avait immolés. Tout à coup le néophyte aperçoit son frère qui, pieds et poings liés, demandait grace pour avoir forfait à ses sermens. *C'est à vous*, lui dit-on, en armant sa main droite d'un poignard, *c'est à vous de montrer votre dévoûment à nos statuts; frappez le traître qui les a violés.* Le néophyte recule d'horreur; une sueur froide inonde son visage. Alors on lui bande les yeux; on le traîne vers le cœur palpitant de sa victime, et, après avoir dirigé sa main gauche sur la place où il devait frapper, on réitère l'ordre fatal; il obéit : à l'instant on lui rend la lumière. Que voit-il? un agneau qu'il vient d'égorger. »

Après le renversement des cortès portugaises, il parut, dans la *Gazette Officielle* de Lisbonne du 21 août 1823, un article tendant à établir l'identité des juifs et des francs-maçons : ce parallèle, quelque absurde qu'il soit, est trop curieux pour que nous hésitions à le transcrire.

LA MAÇONNERIE DÉMASQUÉE.

Parmi tous les auteurs qui ont cherché jusqu'ici à dévoiler l'origine et les travaux de la franc-maçonnerie, il n'en est aucun qui ait donné à cet égard des explications satisfaisantes. Nous allons trancher le nœud gordien. Le lecteur jugera si nous avons réussi.

Qu'est-ce que la maçonnerie, et quel est son objet?

La maçonnerie est le judaïsme déguisé; tous les juifs sont donc essentiellement des maçons ou des libéraux. Il y a cependant des maçons qui ne sont pas juifs; nous en donnerons tout à l'heure la raison. Si donc la maçonnerie et le judaïsme sont une seule et même chose, l'objet politique des maçons et des juifs est de se rétablir en corps de nation, malgré le céleste anathème qui les condamne à errer sur la terre jusqu'à la fin des siècles, sans patrie, sans souverain et sans lois; par conséquent leur objet religieux n'est autre que de rendre son empire à la loi de Moïse et de reconstruire le temple de Salomon qui en est le symbole. Une foule de circonstances concourent à démontrer cette vérité.

1° Les signes, les rites, les cérémonies, appartiennent au culte des juifs. Les expressions maçonniques sont toutes tirées de la langue hébraïque.

2° L'allégorie d'Iram ou Adoniram, le constructeur du temple et le fondateur de l'ordre, est extraite de l'histoire des juifs.

3° Les colonnes du sud et du septentrion que l'on voit dans les loges maçonniques sont l'image de celles du temple de Salomon; la loge représente ce temple, et le temple la loi judaïque. Aussi le manifeste du Grand-Orient du Portugal contre la loge de la régénération est-il daté de Jérusalem.

4° Il porte la date de l'an 5821, qui est celle de la création du monde d'après la loi mosaïque.

5° Le nom d'*enfant de la lumière* et d'*enfant des ténèbres*, donné aux maçons, fait allusion à un passage de saint Jean l'évangéliste qui désigne ainsi les juifs.

6° Le patron des francs-maçons est saint Jean-Baptiste, le dernier des prophètes juifs et le prédécesseur immédiat de Jésus-Christ qui abolit la loi de Moïse. Tous les sectateurs de cette loi considèrent le Christ comme un imposteur; nous sommes à leurs yeux des athées, des réprouvés, des idolâtres. Les maçons révèlent donc leur identité avec les juifs, en choisissant saint Jean-Baptiste pour leur patron.

7° Ils nous donnent la qualification de *profanes*, comme les juifs appelaient *gentils* tout ce qui n'était pas eux.

8° Les maçons ont deux prénoms, l'un *profane* (c'est celui de leur baptême), l'autre *vénérable*, qu'ils adoptent quand ils sont initiés. Il en est de même des juifs qui vivent parmi nous sous des noms catholiques.

9° La mitre, les gants, la barbe postiche, qui servent de décorations aux maçons, sont exactement semblables à celles des anciens lévites.

10° Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les instrumens maçonniques qu'on a trouvés dans le caveau d'une loge à Coïmbre, confondus avec tout l'attirail d'un costume juif.

11° Le mot *Grand-Orient* annonce que le but de la maçonnerie est de rétablir à Jérusalem la nation juive et son culte.

12° Par la même raison, lorsque le vénérable d'une loge demande à un néophyte : *d'où venez-vous?* il répond : *de Nazareth*, ce qui signifie : je viens de chez les gentils ou adorateurs de Jésus. Et lorsqu'il lui demande : *où allez-vous?* celui-ci répond : *à Jérusalem*, ce qui signifie : j'embrasse la cause des juifs, que l'Évangile condamne à errer éternellement sur la terre.

13° Il y a aussi de la maçonnerie dans la médecine; en effet les maçons descendent des anciens médecins qui, pour la plupart, étaient juifs.

14° La haine acharnée des maçons contre le trône et l'autel est la conséquence nécessaire de travaux qui ont pour objet, on le répète, le rétablissement du temple des juifs et la ruine de tous les autels et de tous les trônes de la chrétienté.

15° Le premier projet conçu par les cortes ou francs-maçons portugais a été de rappeler les juifs de Hollande, ce qui démontre leur affinité avec les enfans d'Israël.

16° Les maçons ne tiennent aucun de leurs engagemens avec les profanes, de même que les juifs avec les infidèles.

17° Les écrits et discours maçonniques sont appelés *pièces d'architecture*, parce qu'ils forment les matériaux du temple de Salomon.

18° Les maçons manifestent le même orgueil qui distinguait les anciens juifs.

19° L'expédition de Bonaparte en Égypte n'était qu'une entreprise maçonnique; elle avait pour objet de s'emparer de Jérusalem et d'en faire la capitale de l'empire des maçons.

20° Ces derniers ne craignent tant de voir leurs secrets dévoilés que parce

qu'ils savent bien que, si les profanes connaissaient l'identité de leur secte avec le judaïsme, ils refuseraient d'être initiés à ses mystères.

21° Le nombre *treize*, symbolique parmi les maçons, indique les treize tribus d'Israël. Voilà pourquoi ils reconnaissent treize chefs principaux répartis dans les différentes provinces de l'association. On compte, parmi ces derniers, JÉRÉMIE BENTHAM et BENJAMIN CONSTANT. Observez que ces deux sectaires portent des noms juifs, *Jérémie* et *Benjamin*. Jérémie Bentham, à l'instar des anciens patriarches de la Judée, avait l'habitude d'appeler les cortès portugaises et espagnoles ses enfans. Les loges sont distribuées dans treize provinces, et les frères de Porto se rangeaient le long de leurs colonnes treize par treize et sur trois rangs.

22° Enfin, les banquets des rose-croix représentent la pâque des juifs à leur départ de l'Égypte. Comme ces derniers, ils se tiennent debout autour de la table, prenant leur nourriture de la main gauche, et la main droite appuyée sur un bâton, ce qui signifie qu'ils se regardent comme étrangers parmi nous, que leur patrie est à Jérusalem, et qu'à l'exemple des Israélites ils se dirigent de l'Égypte vers la terre promise.

Notre auteur termine son parallèle en exhortant ses compatriotes à dénoncer et à exterminer cette exécrable société qui, plus désastreuse que le Vésuve, a vomi ses laves brûlantes sur le sol portugais.

Ce journaliste n'est pas le seul qui ait cherché à établir une comparaison ridicule entre la maçonnerie et le judaïsme. Nous avons sous les yeux plusieurs pamphlets où l'on débite les mêmes absurdités d'un ton de conviction non moins ridicule.

L'objet de tout ce fatras est de rattacher la profession de foi du constitutionnalisme aux sociétés secrètes et de faire poursuivre celles-ci en alléguant leur affinité avec une race dont l'hérésie, si cruellement punie durant le règne malheureusement trop long de la superstition et de la barbarie dans la Péninsule, est encore un objet d'horreur aux yeux d'une populace ignorante. La conclusion des pamphlétaires est qu'on doit infliger aux partisans de la charte le même châtiment qu'à ces juifs portugais qu'on bannissait quand ils refusaient de renoncer à leurs erreurs et qu'on livrait aux flammes lorsque leur conversion était simulée ou qu'ils retombaient dans l'hérésie. Le zèle maçonnique de don Pèdre a fourni aux partisans de son frère de nouveaux prétextes de calomnier et de dénoncer l'institution, en haine de la charte dont il est l'auteur; aussi a-t-on vu paraître à Lisbonne une multitude de dissertations sur la maçonnerie brésilienne, où l'empereur constitutionnel est indignement traité. On y prétend que son but est d'abolir le christianisme ou tout au moins le catholicisme; que le Grand-Orient du Brésil professe le déisme pur, s'il n'est complétement athée. Dans un de ces écrits intitulé : *Tableau*

de la maçonnerie par un f.·. qui l'a abjurée, l'auteur pousse le délire jusqu'à déclarer que, si tous les maçons ne sont pas régicides, ce qui est fort douteux, ils sont tous des impies. Et quel est le motif de cet anathème? c'est qu'on ne professe dans les loges aucun dogme spécial et que toute controverse religieuse en est exclue. Nos ultra-torys ne raisonnent pas mieux quand ils fulminent contre l'université de Londres.

Depuis le rétablissement du régime constitutionnel en Portugal, on a sagement renoncé à y faire revivre la maçonnerie. Les amis des nouvelles institutions ont senti que le mystère des loges prêterait à la calomnie sans ajouter à la force de leur parti. Ainsi toutes ces déclarations contre les sociétés secrètes, cette rage contre les juifs, reposent sur des chimères. Les ordres du jour de l'armée portugaise, les adresses à don Miguel, les accusations furibondes rédigées à froid dans le silence du cabinet, sont autant de fables imaginées par une faction : si l'on parcourait dans tous les sens ce malheureux pays, qu'on prétend bouleversé par les infâmes complots des juifs et des francs-maçons, il serait difficile d'y rencontrer un enfant d'Iram ou un sectateur de Moïse.

(*London Magazine.*)

Voyages. — Statistique.

NOUVELLES DES VOYAGEURS

QUI EXPLORENT L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE (1).

—

LE MAJOR LAING. — SES DERNIÈRES NOUVELLES. — CONJECTURES SUR TOMBOUCTOU. — M. PEARCE. — SA MORT. — M. MORRISSON. — SA MORT. — M. DICKSON ET M. DE SOUZA. — LE CAPITAINE CLAPPERTON. — SA MORT. — UN DOMESTIQUE DE CLAPPERTON FAIT NEUF CENTS LIEUES POUR RAPPORTER SES PAPIERS. — LE FILS DE MUNGO-PARK. — SA MORT. — LE NIGER DES ANCIENS. — PAYS SITUÉ ENTRE LE TSAD ET L'ABYSSINIE. — M. LINANT.

On ne doit pas renoncer encore à revoir quelques uns des intrépides voyageurs partis, en dernier lieu, pour continuer l'exploration de l'intérieur de l'Afrique. Des nouvelles sinistres, répandues par des journaux qui se copiaient l'un l'autre, ont excité les sollicitudes du monde savant, et des amis ont pleuré sur des pertes qu'ils n'ont peut-être pas faites. La mauvaise réputation du climat et des peuples africains effraie maintenant ceux qui étaient disposés à suivre les traces de Mungo-Park, de Laing et de Clapperton. Au lieu de nous abandonner à cette consternation générale, nous avons examiné, fait des recherches, interrogé : nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs les résultats de cette enquête, laissant à chacun le soin d'en conclure ce qui lui paraîtra le plus vraisemblable. Il est fort à craindre sans doute que la plupart de ces hommes si dignes de nos regrets n'aient été victimes du climat ; cependant nous n'avons d'assertions positives que relativement à la mort de Laing et de celle de Dickson, et elles ne sont venues que très tard, accompagnées

(1) NOTE DE LA NOUVELLE ÉDITION. Nous avons déjà indiqué plusieurs articles sur l'Afrique, t. I, page 464, et tome III, page 184. Celui qu'on va lire et les suivans, achèveront de donner sur l'exploration de cette contrée les détails les plus intéressans : seconde expédition de Clapperton dans l'intérieur de l'Afrique, t. XI. — Progrès de l'exploration intérieure de l'Afrique, t. XIV. — Séjour en Abyssinie, t. XIX.

de détails divers et contradictoires, qui autorisent à en suspecter l'exactitude.

On se rappelle que le major Gordon Laing se proposait d'aller à Tombouctou, en prenant Tripoli pour point de départ et en suivant le cours du Niger jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, quelle qu'elle soit. Le voyageur était arrivé à Tripoli le 9 mai 1825; mais la lenteur des préparatifs de son escorte l'y retint plus de deux mois. Il en partit enfin le 17 juillet, accompagné du cheik Babani, homme recommandable qui avait demeuré vingt-deux ans à Tombouctou, où sa femme et ses enfans étaient alors. Le consul de Tripoli dit beaucoup de bien de ce cheik, et le major en fait l'éloge dans toutes ses lettres. Il devait conduire le voyageur en deux mois et demi, soit à la ville où ils allaient, soit à une résidence voisine, et le confier au grand *marabout* (prêtre maure) Mouctar, personnage important et homme très instruit, dont le major recevrait les moyens de poursuivre ses explorations et les données les plus exactes sur le cours du Niger.

Quelques circonstances obligèrent les voyageurs à s'écarter de la route ordinaire et à se diriger sur Bencoli. Une marche pénible et sinueuse, de plus de trois cent trente lieues, les conduisit à Ghadamis où ils arrivèrent le 13 septembre. Le major Laing s'aperçut alors que ses instrumens étaient ou brisés ou mis hors de service par des causes qu'il n'avait pas prévues et dont il lui était impossible de se préserver. Les variations de la température s'élevaient à 26° de Réaumur depuis le lever du soleil jusqu'au milieu du jour; le vent avait rempli tous les ballots, à travers leurs enveloppes, d'un sable dont le frottement continuel avait effacé les graduations. Les saccades, les mouvemens désordonnés des chameaux par les chemins raboteux qu'il avait fallu suivre, avaient démonté, rompu ou faussé ce qui était en bois ou en métal; le chronomètre était sans mouvement. Au milieu de ces épouvantables déserts, le major eut plusieurs fois sous les yeux un phénomène qui peut être observé, dit-on, sur tous ces immenses espaces dépouillés de végétation, qui forment une partie si considérable de l'Afrique, depuis la Méditerranée jusqu'au cap de Bonne-Espérance : à l'époque du plus grand froid de la journée, c'est-à-dire au lever du soleil, la terre se couvre d'une couche de nitre.

Avant d'arriver à Ghadamis, le major ne soupçonnait en aucune manière que son conducteur eût une grande autorité dans cette ville; il en était gouverneur. Une maison tout entière fut mise à la disposition du voyageur anglais, avec un grand jardin, une cour pour loger ses chameaux; et des vivres furent distribués à toute sa suite, les montures comprises. Ghadamis possède de six à sept mille habitans; c'est un lieu de passage

pour les caravanes qui vont au Soudan, ou qui en viennent; ce qui donne de l'importance à cette ville et de l'activité à son commerce. Les Touariks (1), habitans du grand désert de Sahara, y paient un tribut pour la sûreté de leurs voyages et la conservation de leurs marchandises. L'enceinte de Ghadamis n'est guère moins étendue que celle de Paris : toutes les maisons y ont des jardins ; ils sont arrosés par les dérivations d'une vaste pièce d'eau qui occupe le milieu de l'enceinte et qui est toujours suffisamment remplie. Une muraille de terre peu élevée donne un air de ville à ce grand village. Sa latitude est de 30° 7', et sa longitude de 6° 50' 45" à l'est du méridien de Paris. Quoique l'on fût encore au mois de septembre, le thermomètre s'abaissait quelquefois jusqu'à 5° de Réaumur.

Le 27 octobre, le voyageur quitta Ghadamis et se dirigea vers Ensala, ville touarike, la plus orientale de la province de Tuat, à trente-cinq journées de Tombouctou. L'entrée du major dans Ensala fut une ovation dont la curiosité ne fit pas seule tous les frais; plus d'un millier d'habitans formaient son cortége; l'hospitalité la plus affectueuse s'empressa de l'accueillir. On avait une haute opinion de ses connaissances en médecine ; il visita les malades, ordonna des remèdes et des traitemens, et fit sans doute quelque bien en échange de l'aimable réception qu'il avait reçue.

Le 10 janvier, la caravane quitta l'hospitalière Ensala, et le 26 du même mois elle entra dans le désert de Tenezarof. Elle était alors à vingt journées de Tombouctou. Ce pays est un désert dans toute la rigueur du terme, une plaine de sable parfaitement nivelée, sans la moindre apparence de verdure. Le major se portait à merveille ; plus que jamais il était plein d'espoir et d'enthousiasme. Jusqu'à ce moment il n'avait trouvé que de bonnes gens, et n'avait qu'à se louer de leurs procédés à son égard. Un ami du capitaine Lyon, le Touarik Hattila, l'avait accompagné, servi avec un zèle infatigable, et Babani veillait sur lui avec la sollicitude d'un père. Tous ces détails rassurans étaient arrivés depuis peu de jours à Tripoli, lorsqu'on y répandit le bruit que la caravane avait été attaquée, les compagnons et les domestiques du major tués, ainsi que quelques hommes de l'escorte ; que le major lui-même avait été blessé, mais qu'il avait échappé à ses assassins et qu'il était heureusement arrivé à l'habitation du prêtre Mouctar. On se défia d'abord de la vérité de ces récits ; mais la femme du major, fille du consul anglais à Tripoli, mariée

(1) Note du Tr. Voyez, sur les Touariks et quelques autres peuples dont il va être question, le grand article inséré dans le t. III, p. 184. Voyez aussi, dans le t. IV, p. 57, l'article sur Alger.

très peu de temps avant le départ de son époux et le commencement de sa périlleuse entreprise, reçut le 20 septembre 1826 une lettre qui parut confirmer les appréhensions que l'on avait conçues. Cette lettre venait du désert de Tenezarof; voici un extrait de ce que le major écrivait à sa femme :

« Je profite du départ d'un Touarik qui retourne à Tuat, pour vous donner des nouvelles de ma santé ; elle est très bonne maintenant et je ne ressens aucune suite des indispositions que j'ai éprouvées de temps en temps depuis mon départ. S'il plaît à Dieu, je serai à Tombouctou dans une vingtaine de jours, et, après un séjour de deux mois dans cette ville, j'espère me mettre en route vers quelque point de la côte. J'ai eu beaucoup à me plaindre des Touariks ; il n'y a, parmi eux, que bien peu d'hommes comparables au bon Hattila : le consul s'est trop pressé de croire qu'ils sont amis de notre nation. Je vous donnerai encore une fois des détails sur mes aventures, et ma lettre partira de Tombouctou : plus tard il serait fort inutile que je cherchasse quelque moyen de vous rien adresser. Tandis que j'écris, le soleil m'accable de ses rayons verticaux ; excusez ma brièveté, car la place n'est pas supportable. D'ailleurs *je ne tiens la plume qu'avec le pouce et un seul doigt, à cause d'une forte coupure qui m'interdit l'usage de l'index.* » Il est probable que le major déguise ainsi une blessure dont la description eût alarmé la tendresse conjugale.

Vers le milieu d'octobre une autre lettre du major parvint à Tripoli : elle apprit que le voyageur était encore chez son hôte Mouctar ; mais qu'un de ses domestiques, qui était juif, ainsi qu'un nègre chrétien, aussi à son service, avaient été massacrés par les Touariks. Le consul trop confiant refusa quelque temps d'ajouter foi à ce dernier rapport ; mais son incrédulité ne put résister au récit de tous ces désastres que fit Hamet, Arabe attaché au service du malheureux Laing, dont il apportait les dépêches, du 1er au 10 janvier, datées d'*Azoad,* où il fut contraint de s'arrêter après avoir échappé miraculeusement aux brigands, dont l'intention bien formelle était de le faire périr. Il fut atteint dans ce lieu d'une fièvre qui avait attaqué presque tous les habitans. « Je ne pus m'abstenir, dit-il, de porter quelques secours à ces malheureux. La contagion en avait emporté plus de la moitié ; Sidi Mouctar lui-même, le digne Sidi Mouctar, prêtre et cheik de ce lieu, venait d'y succomber. Cet homme généreux parlait avec enthousiasme de mon entreprise, manifestait d'avance un vif intérêt pour moi, et se proposait de me conduire lui-même à *Nouchi ;* ce que son fils ne peut ni ne veut faire. J'étais occupé à soigner mon hôte lorsque la maladie me saisit. Pendant neuf jours entiers il me fut impos-

sible de me lever, et je ne reçus aucun secours, car le pauvre Jack se trouva incommodé en même temps que moi, et le matelot qui le remplaçait n'était point capable de rien faire, ni pour lui-même ni pour autrui. Il tomba malade le 25 et mourut le 28; ainsi, de tous les voyageurs qui sont partis d'Angleterre pour cette expédition, il ne reste plus que moi.» Pendant cette terrible crise, le major avait reçu la permission de venir à Tombouctou: « Mais, dit-il avec une douloureuse expression, je devais regarder mon entreprise comme manquée; il ne me restait plus de chameaux pour aller plus loin. »

Le paquet renfermait plusieurs lettres, dont une seule, et c'est la dernière, semble faire mention de l'attaque des Touariks. Le major y dit : « Je me rétablis assez promptement, mais je suis sujet à de violens maux de tête, suite de mes blessures. » Plus loin, il exprime le regret que ses bras meurtris et douloureux ne lui permettent point d'écrire plus longuement. Le domestique arabe fut moins discret que son maître; il raconta d'un bout à l'autre toute la catastrophe. Voici un extrait de son récit :

« Après avoir quitté la province de Tuat la caravane accélérait sa marche, parce qu'elle manquait d'eau; on ne faisait pas moins de vingt milles (environ sept lieues) par jour. A la neuvième station, une vingtaine de Touariks se joignirent à la caravane : ces hommes étaient armés de mousquets, de lances, d'épées et de pistolets. Sept jours après leur arrivée ils attaquèrent à l'improviste leurs compagnons de voyage, au nombre de quarante-cinq. La tente de M. Laing fut investie et coupée; cet officier était couché, et avant qu'il eût pu prendre ses armes il fut dangereusement blessé à la cuisse. Le domestique arabe reçut lui-même un coup de sabre, qui l'étendit par terre à la merci des brigands. Ni Babani, ni aucun des siens, ne firent mine de secourir les Anglais; les Touariks laissèrent en paix ces voisins, et cette aventure ne put émouvoir le phlegmatique gouverneur de Ghadamis. Il fit pourtant des remontrances aux Touariks, et leur envoya un prêtre qui leur fit prêter serment de ne plus attaquer la caravane. »

Dans cette affaire la conduite du cheik fut au moins étrange, et le major lui-même s'en aperçut, quoiqu'il n'en dise rien dans sa correspondance. Suivant la déposition de l'Arabe, Babani avait engagé le major à ne point recharger son fusil qu'il venait de décharger sur une corneille. « C'est inutile, lui dit-il, vous ne courez aucun danger. » Le même jour, et c'était la veille de l'attaque, il prit au domestique arabe et à un autre homme de la suite du major leurs baudriers, auxquels était attaché leur sac à poudre, et il les donna aux Touariks. »

Les lettres dont on vient de parler sont les dernières que l'on reçut du voyageur. Ainsi, les renseigemens ultérieurs sur cet infortuné ne viennent que des Africains, et surtout du serviteur arabe. Voici la suite de sa narration :

« Après l'attaque des Touariks, le major fut, pendant quelques jours, trop faible pour suivre la caravane. L'Arabe se tint auprès de lui, ainsi que Jack et un jeune nègre esclave alors, mais que le major affranchit en récompense de sa fidélité. A la première aiguade la caravane fit halte, et attendit le blessé. Tout le monde se trouvant enfin rassemblé on se remit en marche. Rien de remarquable ne survint, jusqu'à ce qu'on atteignît la demeure de Mouctar : cet homme généreux fit à toute la caravane la réception la plus amicale, pourvut à sa nourriture, donna du riz, un jeune bœuf et d'autres alimens, et promit de conduire les voyageurs partout où ils voudraient aller. On resta six jours dans son habitation, et le septième on gagna la station suivante, nommée Arwan. Babani avait conseillé au major de rester chez Mouctar jusqu'à ce qu'il fût entièrement guéri de ses blessures, et le malade, qui sentait combien le repos lui était nécessaire, y avait consenti.

» Il ne fallut pas moins de vingt jours pour que le major fût dans un état de santé tolérable. Le premier usage qu'il voulut faire du peu de force qu'il avait recouvré fut de continuer son voyage. Babani insista pour un plus long séjour, jusqu'à ce que la main blessée fût au moins en bon train de guérison ; mais, quatre jours après ces derniers avis, le cheik lui-même fut atteint de l'un des fléaux qui désolent ces contrées, de la dysenterie et mourut. Mouctar fit séquestrer sur-le-champ les effets du défunt, parmi lesquels se trouvaient ceux du major, et manda au neveu de Babani de venir de suite pour régler les affaires de son oncle, et recueillir la succession. Mais ce neveu demeurait à Tombouctou : entre cette ville et l'habitation de Mouctar on ne voyage qu'en caravane ; ainsi la correspondance fut lente, et le neveu n'arrivait point. Après avoir attendu neuf jours, le major perdit patience, et conjura son hôte de séparer lui-même les effets qui lui appartenaient, et qu'il était facile de reconnaître au milieu de ceux du cheik défunt. Mouctar y consentit : le neveu n'arriva qu'au bout de dix jours, et il approuva tout ce que l'on avait fait. Après avoir passé vingt-sept jours chez Mouctar, le neveu proposa au major de le conduire à Tombouctou : Mouctar s'y opposa. « La vie de mon hôte, dit-il, est trop précieuse pour que l'on ne prenne point les plus grandes précautions contre les dangers qui la menaceraient encore ; je le conduirai moi-même à Tombouctou, et je l'en ramènerai. » Mais une épidémie violente qui se déclara termina la vie de ce digne homme.

Jack mourut aussi, ainsi que le matelot Harry. Le jeune Mouctar proposa au major de le conduire à Tombouctou, et de le remettre sain et sauf à Tuat, et demanda mille dollars pour ce double service. Le major répondit que, pour le moment, il était sans argent, mais qu'il pourrait fournir cette somme en effets équivalens. Le marché fut conclu, les arrangemens convenus de part et d'autre, et les préparatifs de voyage commencèrent : ils ne pouvaient être bien longs, et par conséquent les voyageurs ne tardèrent point à se mettre en route. »

Le narrateur avait été si effrayé de l'attaque des brigands, des blessures de son maître et de la mort de ses camarades, qu'il saisit avec empressement la première occasion qui vint s'offrir, et se hâta de quitter ce funeste pays. Une caravane qui allait à Tripoli vint très à propos, et il en profita. Le major Laing lui remit un écrit, dans lequel les circonstances du départ de cet homme sont rapportées; elles ne sont pas sans intérêt pour l'histoire du cœur humain.

» J'étais toujours extrêmement faible : à peine étais-je parvenu à dompter la fièvre qui m'avait mis si près de la mort; les corps de mon pauvre Jack et du matelot étaient encore près de moi, à peine refroidis : cet homme vient m'annoncer qu'il veut retourner à Tuat, à la suite de la caravane : quoiqu'il oublie les lois les plus strictes de l'humanité, je ne veux en violer aucune à son égard. Qu'il prenne donc soin de son individu puisqu'il y est attaché; qu'il aille et que Dieu le protége! Je lui donne une monture et des provisions; en vérité il voyagera aussi commodément qu'un sultan pourrait le faire au milieu de cet océan de sable. »

Le même Arabe était porteur d'une lettre de Mouctar, adressée au pacha de Tripoli. Tous les faits dont on vient de parler y sont rapportés de manière qu'il n'est plus possible de les révoquer en doute.

Comme on ne recevait plus aucune nouvelle du voyageur, le consul anglais, plus intéressé que personne à savoir tout ce qui concernait son gendre, s'adressa au pacha, et fut parfaitement bien secondé dans ses recherches. Un journal français (*l'Étoile*) rendit compte, dans le temps, de la correspondance relative à cette affaire. Il résulte de sa version que les chrétiens arrivés à Tombouctou avaient été massacrés lors de la prise de cette ville par les Fellatahs; que cependant le major était parvenu à s'échapper, et s'acheminait vers Bambara, sous la conduite d'un guide qu'on lui avait donné; mais que les Fellatahs l'avaient poursuivi, atteint et mis à mort. Ce triste résultat fut confirmé par toutes les informations que le zélé et diligent pacha fit recueillir dans les divers lieux où ses lettres purent arriver. Cette multitude de témoignages, à peu près concordans, ne put vaincre l'incrédulité du consul, M. Warrington : il soup-

connut que le pacha le trompait, que ses correspondances étaient feintes, et que ce manége n'était qu'une ruse de l'avarice. « Le pacha, disait-il, n'a pas vu sans dépit que le gouvernement anglais ne lui avait fait aucune offre pour les secours et l'assistance qu'il donnerait à M. Laing, tandis qu'on lui avait payé libéralement tout ce qu'il avait fait pour MM. Oudeney, Denham et Clapperton. » Les soupçons du consul s'accrurent encore par le rapport de quelques personnes arrivées de Tuat à Mourzouk : ces voyageurs assuraient que le major étaient vivant, et à Tombouctou. Toute une caravane venue de Ghadamis confirma ce rapport, et fut surprise d'entendre parler du prétendu meurtre de M. Laing.

Tandis que le consul anglais consultait à Tripoli les voyageurs qui venaient de l'intérieur de l'Afrique, *l'Etoile* recevait, disaient ses rédacteurs, d'autres renseignemens envoyés par le ministre du pacha. Le consul était abonné au journal français : après avoir lu le dernier numéro, contenant des détails sur la mort du major, il alla trouver le pacha, le supplia de lui dire sans déguisement tout ce qu'il savait, et d'interroger son ministre : le pacha fit serment qu'aucune de ces nouvelles ne lui avait été communiquée, et qu'il n'avait chargé personne de prendre des informations ultérieures sur cette affaire ; il ajouta que les rapports envoyés à Tripoli lui avaient toujours paru peu dignes de foi. Ces éclaircissemens ne rassurèrent point le consul : il craignait que la correspondance de M. Laing ne fût interceptée, et pensa qu'il fallait recourir à l'autorité du gouvernement britannique. En conséquence, il écrivit au commandant des forces navales de la Grande-Bretagne dans la Méditerranée, et le pria d'envoyer un vaisseau de guerre à Tripoli, pour faire déclarer au pacha qu'il était responsable de ce qui arriverait au major Laing, puisque la protection de ce voyageur lui avait été confiée ; que, dans le cas où le major aurait succombé par des causes que la prudence humaine ne saurait prévoir ni détourner, il fallait tout au moins s'occuper de ce qu'il avait laissé, mettre en sûreté ses papiers et tout ce qui lui appartenait. Cette déclaration produisit tout l'effet que le consul en attendait ; car il écrivait, le 20 novembre 1827, que « Son Altesse (le pacha) envoyait deux personnes à Tombouctou pour s'informer, sur les lieux mêmes, de tout ce qui concernait le voyageur anglais, pourvoir à ses besoins, s'il est encore en vie, et recueillir ses papiers et ses propriétés, si l'on doit effectivement déplorer sa mort. Les deux envoyés partent aujourd'hui même. » On ne connaît point encore le résultat de cette mission, ce qui n'empêche point les journaux du continent de reproduire leurs vieilles histoires sous une forme nouvelle, et de les faire circuler, même dans les journaux anglais. On devrait pourtant se défier

des sources où l'on a puisé toutes ces prétendues nouvelles : ignore-t-on que les Maures et les Arabes ne mettent aucune exactitude dans le récit des faits, même les plus ordinaires, et que lorsqu'ils ne mentent point par spéculation, ils se trompent presque toujours par ignorance? Dans le cas dont il s'agit, c'est du mensonge qu'il faut se défier. On regarde comme avéré que Tombouctou est actuellement au pouvoir des Fellatahs, que les Maures nomment *Fellans ;* mais, quant au massacre des chrétiens par ces vainqueurs, on n'en a été informé que par le pacha et son ministre. De son côté, le consul anglais n'a pu recueillir que des récits contradictoires : suivant les uns, le major Laing était arrivé à Sansanding, sur les bords du Niger, tandis que les autres l'avaient vu et laissé à Tombouctou.

Si le fait suivant n'a point été altéré en passant d'une correspondance à une autre, il peut expliquer pourquoi le major Laing n'avait pas cru devoir se charger de fortes sommes d'argent. M. Douglas, consul anglais à Tanger, se trouvant en Angleterre en 1827, reçut, le 30 septembre, une lettre du principal agent commercial près le gouvernement de Maroc : cet agent venait de Tombouctou, et, dès que le ministre marocain fut instruit de son retour, il lui fit demander s'il lui apportait quelques nouvelles d'un ami auquel il avait envoyé 908 dollars, pour les remettre à un chrétien (M. Belzoni). En effet, le prudent voyageur avait pensé que l'entremise de ce ministre était le moyen le plus sûr de faire passer à Tombouctou la somme dont il aurait besoin, pendant son séjour dans cette ville. Dès qu'il y fut arrivé, il trouva son argent qui l'avait précédé et fit ses dispositions pour les recherches qu'il méditait. Après avoir passé six mois à lever des plans, dessiner, rédiger des notes, il partit avec une caravane qui allait à Arawan. Chemin faisant, il continuait ses observations, dessinait, écrivait, opérations mystérieuses qui le rendirent suspect. La défiance s'accrut de jour en jour, au point que la caravane prit la résolution de se défaire de cet homme qu'on croyait dangereux ; Belzoni fut assassiné. La nouvelle de sa mort parvint bientôt à Tombouctou. Il paraît que M. Laing eut connaissance de ces faits, et crut devoir employer, relativement à son argent, les moyens dont Belzoni s'était servi avec succès. Au reste, ces considérations n'étant fondées que sur des faits incertains, il serait inutile de s'y arrêter plus longtemps.

Quant aux documens qui ont été fournis par le pacha et par son ministre, on ne peut blâmer la défiance qu'ils inspirent. S'il est un lieu propre à intercepter une correspondance, et par conséquent aux intrigues qu'un pareil expédient peut favoriser, c'est Tripoli. Les caravanes

qui communiquent avec le Soudan ne peuvent se dispenser de passer à Ghadamis, et celles qui vont au Bournou sont aussi dans la nécessité de traverser Mourzouk. Ces deux villes sont aux frontières du pays soumis au pouvoir du pacha, et il a soin d'y placer des agens sur lesquels il puisse compter. Aussi, lorsque M. Warrington sut que M. Clapperton se proposait d'aller à Bournou, par la route de Saccatou, il écrivit sur-le-champ au cheik de cette province, homme d'un grand mérite et digne de confiance. Il en reçut une réponse extrêmement favorable. Ce début encouragea le consul; il écrivait assez souvent à Bournou, mais aucune de ses lettres n'obtint une réponse. Enfin, un serviteur de feu M. Tyrwith, qui est né à Tripoli, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Bournou, pour le service de son maître, acquit la preuve que Mouchni, gouverneur de Mourzouck, ennemi déclaré des chrétiens, s'emparait des lettres adressées par le consul à Elkanemi, et des réponses de celui-ci lorsque la correspondance du consul avait échappé à sa surveillance. Ce n'est pas tout : nous tenons de bonne source, d'un témoin dont l'autorité ne serait point contestée, que le cheik de Bournou, Elkanemi, a reçu de Tripoli une lettre où il était réprimandé avec toute la sévérité du zèle religieux. Les Musulmans, lui disait-on, l'ont regardé jusqu'à présent comme un homme digne de leur estime, un vrai ministre du Très-Haut; ils sont désabusés, et ne sont pas surpris que le ciel ait refusé le bienfait de ses pluies au pays qui a le malheur d'être soumis à son pouvoir : pourquoi Dieu favoriserait-il un ami des *chiens* de chrétiens? » Le cheik daigna faire une réponse raisonnable à cette impertinente semonce. « Aussi long-temps que les chrétiens se comporteront bien dans mes états, et qu'ils paieront exactement les marchandises qu'ils y viennent acheter, ils y trouveront bon accueil, protection, hospitalité. Si ma conduite envers ces hommes attirait sur moi la colère de Dieu, pourquoi son tonnerre n'a-t-il pas embrasé depuis long-temps Tripoli, où les chrétiens fourmillent, où ils ont leur résidence, où ils arrivent tous les ans par essaims? » On attribue généralement au pacha lui-même ces lettres fanatiques adressées à Elkanemi; mais il repousse fortement cette imputation, ainsi que son vieux ministre.

Les journaux du major Laing sont arrivés au bureau des colonies; mais ils s'arrêtent au moment où le voyageur partit d'Ensala : tout le reste manque, et c'est précisément ce que l'on n'a point reçu qui contiendrait les documens les plus nouveaux et les plus importans. Si notre opinion est fondée, et nous n'en doutons nullement, le major serait à Tombouctou, et nous préparerait une curieuse description de cette ville fameuse dont aucun Européen n'a pu, jusqu'à présent, parler que d'a-

près les rapports des Africains (1). Une ville qui est l'entrepôt général du commerce d'un pays aussi vaste que le Soudan, avantageusement placée sur un grand fleuve, dont tous les peuples ont entendu le nom, doit nécessairement exciter une vive curiosité.

MM. Clapperton, Pearce, Morrison et Dickson, chargés de continuer l'exploration de l'intérieur de l'Afrique, au sud du Niger, furent transportés sur les côtes de Guinée, à bord d'un vaisseau de la marine royale. M. Dickson demanda qu'on le mît à terre près de Whidah, par des motifs qui avaient été approuvés, parce qu'ils tendaient à multiplier les moyens d'observations. Les trois autres voyageurs furent conduits à Badagry, dans la baie de Bénin. Dès que le roi du pays fut instruit de leur arrivée, il les prit sous sa protection, leur promit les secours dont ils auraient besoin, et offrit de les faire conduire en sûreté jusqu'aux frontières de ses états, à Jannah, où ils pourraient s'occuper des moyens de pénétrer dans le Soudan. Jannah est à 60° 56' de latitude septentrionale, sur les frontières du royaume d'Yo ou Eyo, et sur le méridien de Lagos. Une grande partie de la route de Badagry à cette ville n'est qu'un sentier très étroit, à travers des forêts obscures, et ne peut être fréquentée que par des piétons. Ces avis que les voyageurs reçurent à Badagry ne les arrêtèrent point; ils partirent le 18 décembre 1825.

De Jannah à Katunga, capitale de l'Youriba, on compte trente-trois journées de marche. Les voyageurs eurent à traverser des forêts humides, et ne purent se garantir des miasmes qu'elles répandent dans l'air. Le capitaine Pearce en fut atteint le premier; le 27 décembre, il tomba malade, et au bout de quelques jours il succomba. C'était un excellent officier, plein d'intelligence, de savoir et de courage, mais d'une complexion délicate. Ses amis avaient tenté vainement de le détourner d'une

(1) NOTE DU TR. Il y a quelques années, qu'un membre de la Société Africaine rencontra, par hasard, dans les rues de Londres, un matelot américain qui paraissait réduit au dernier degré de la misère, et qui lui demanda la charité. Cet homme lui raconta qu'il avait été je é par la tempête sur les côtes occidentales de l'Afrique; que, bientôt après, des Maures l'avaient enlevé, et qu'à la suite de plusieurs mois dans l'intérieur de ce grand continent, il avait été conduit à Tombouctou, et vendu au roi de cette contrée. Il donna des détails curieux sur cette ville, ses habitans et son gouvernement. Ce qui l'avait beaucoup frappé, c'est que la reine portait sur ses épaules une paire d'épaulettes à gros bouillons, qui venait évidemment d'Europe, et dont elle paraissait très fière. Après une captivité de quelques mois, le matelot américain était parvenu à sortir de Tombouctou, et à se rendre dans les établissemens portugais de l'est; un navire de cette nation l'avait ensuite conduit à Londres. On publia la relation de son voyage, dont il était loin de soupçonner l'importance. Cette relation fut faite d'après ses dires, car son ignorance était telle qu'il ne savait ni lire ni écrire.

entreprise dans laquelle il faut une santé à toute épreuve. Peu de temps après cette perte, on en fit une seconde : le docteur Morrison sentit les atteintes de la maladie qui avait fait périr le capitaine Pearce. Plus prudent que cet officier, il céda aux instances de M. Clapperton, et consentit à reprendre le chemin de la côte. M. Houtson, négociant, s'était adjoint de lui-même à l'expédition, avec la ferme résolution de l'accompagner jusqu'à Katunga ; dans cette circonstance, l'humanité lui imposait le devoir de veiller à la conservation du malade. Il reprit donc la route de Jannah ; mais le docteur Morrison ne put être transporté plus loin que cette place. Sa maladie fit des progrès si rapides, qu'il n'y eut aucun moyen de le sauver. M. Houtson présida aux funérailles de son compagnon de voyage, afin qu'elles fussent faites avec la décence que les lieux pouvaient comporter. Après avoir rempli cette triste fonction, il alla rejoindre le capitaine Clapperton.

Ces deux voyageurs étaient alors dans une contrée plus saine, montagneuse, romantique : la route traversait une succession de sites délicieux. Peu à peu, les montagnes s'abaissant, l'aspect du pays devint plus uniforme ; mais on voyait encore des coteaux, des vallons embellis par une riche culture, des villes et des villages en grand nombre. Les villes étaient entourées d'un mur en terre et d'un fossé : quelques unes pouvaient contenir dix mille habitans et même plus. Il paraît que la religion de Mahomet ne s'est point répandue dans ce pays ; car, loin de montrer de l'aversion pour les voyageurs, toute la population leur offrait une touchante hospitalité et les principaux habitans s'empressaient de les recevoir dans leurs maisons.

Le 27 février 1826, le capitaine Clapperton écrivait de Katunga au sultan Bello : il lui faisait part de son projet de prendre la route d'Youri pour se rendre à Saccatou; il le priait ensuite de lui procurer les moyens d'aller à Tombouctou, d'où il partirait pour visiter Adamoua, aller à Bournou, et terminer la reconnaissance des bords du lac Tsad. Katunga est à 9° 9' de latitude septentrionale, et à 3° 46' 45" à l'est du méridien de Paris. Pendant le séjour que les voyageurs y firent, le thermomètre ne s'éleva point au dessus de 28° de Réaumur, et ces momens de chaleur furent rares ; assez souvent il était au dessous de 20°, et la température moyenne fut à peu près de 23°. Le baromètre ne s'abaissa point au dessous de 26 pouces 8 lignes (anciennes mesures françaises), même dans la région montagneuse, de manière que ce pays n'est qu'à une hauteur très médiocre au dessus du niveau de l'Océan.

A Katunga, les voyageurs se séparèrent. Le capitaine partit le premier et se dirigea vers le pays de Borgho. D'après les renseignemens qu'il

avait recueillis, c'était la route la plus courte pour aller à Youri. Avant de quitter Katunga, M. Houtson eut le temps d'apprendre que son compagnon était arrivé à Yarro, capitale de l'une des provinces du pays de Borgho, où le souverain était venu à sa rencontre, à la tête de cinq cents cavaliers, l'avait traité avec la plus grande distinction et lui avait fourni des vivres en abondance pour toute sa suite. Le capitaine n'avait séjourné que peu de temps chez cet hôte généreux, et s'était remis en route pour se rendre à Wawa, ville qui n'est éloignée d'Youri que de quatre journées de chemin. M. Houtson revint par la route qu'il avait suivie avec l'expédition, et, quoiqu'il fût seul, il ne fut inquiété nulle part.

M. Dickson eut aussi la bonne fortune de trouver à Whydah un compagnon de voyage : c'était M. de Souza, Portugais, qui avait passé quelque temps à Abomey, avec le roi de Dahomey; il offrit au voyageur anglais de l'accompagner jusqu'à cette ville, d'où il pourrait continuer sa route jusqu'à Saccatou, et il assura que cette direction était préférable à toute autre, comme la plus courte et la plus commode. En effet, le voyageur anglais n'eut qu'à se féliciter d'avoir suivi les conseils de M. de Souza : il fut très bien accueilli par le roi de Dahomey; il en reçut des secours et des avis encore plus précieux, et il put aller jusqu'aux frontières des états de ce monarque, en éprouvant partout les effets de sa protection. Il sortit d'Abomey le 31 décembre, et à la fin de janvier, il devait être à Schar, place bien connue des commerçans, à vingt-deux journées de marche d'Abomey, vers le nord. Le 26 avril, M. James, négociant établi sur la côte, donna des nouvelles du voyageur, dans une lettre datée de Whydah; il disait que M. Dickson était arrivé à Schar en bonne santé et sans avoir été contrarié dans sa marche; qu'il était reparti pour Youri, ville qui n'est qu'à cinq journées de marche de Saccatou. La lettre annonçait aussi l'heureuse arrivée de Clapperton dans cette capitale des états de son ami le sultan Bello. Malheureusement, les informations relatives à ces intéressans voyageurs sont interrompues à cette époque, où la curiosité et des sentimens d'un ordre plus élevé attendaient les nouvelles d'Afrique avec un espoir mêlé d'inquiétude. Ce pénible silence n'a cessé qu'en 1828. Au mois de février de cette année, on vit arriver à Badagry le domestique du capitaine Clapperton, avec un nègre nommé Pascoe. Leur voyage, de Saccatou à la côte, avait duré neuf mois. Le domestique du capitaine était un jeune homme très intelligent, dévoué tout entier à son maître, dont il annonça la mort et apporta les papiers. Ce fut le 13 avril 1827 que Clapperton mourut de la dysenterie; mais cette maladie, quelque ter-

rible qu'elle soit en Afrique, ne fut pas la seule cause qui abrégea les jours du voyageur sur lequel tout le monde savant arrêtait ses regards; le chagrin lui fut encore plus funeste que le climat et son influence pestilentielle. En arrivant à Saccatou, il n'y trouva pas l'accueil amical auquel il s'attendait, mais la politique astucieuse et les ombrages ordinaires des cours. Le monarque des Fellatahs voulut connaître par lui-même tout ce que le voyageur avait apporté; la lettre du roi d'Angleterre adressée au cheick de Bournou fut ouverte, et les présens qui devaient être offerts à ce chef furent saisis. Le but de l'expédition était manqué; Clapperton en fut si fortement affecté, que sa santé déclina rapidement, et son domestique assure que ce fut cette réception inattendue, bien plus que toute autre maladie, qui fut la véritable cause de la mort de son maître. En cherchant à expliquer la conduite de Bello, quelques personnes ont pensé qu'elle pouvait être excusée peut-être, et même justifiée. Elles ont rappelé que, lors de la première visite de Clapperton, le sultan avait eu d'assez graves reproches à faire aux Anglais; que, parmi les présens que le major Denham avait remis au cheik de Bournou, les munitions de guerre pouvaient être fort agréables à ce chef guerrier, mais qu'elles alarmaient ses voisins; que les fusées à la Congrève apportées par le major, et dont il avait enseigné l'usage, avaient mis le feu dans une ville des Fellatahs, et répandu l'effroi dans tout le pays. On ajoute que le sultan Bello avait reçu des avis dans lesquels les voyageurs anglais étaient désignés comme des espions contre qui il fallait prendre des précautions rigoureuses.

On n'apprendra point sans intérêt que les journaux de Clapperton ont été recueillis et rapportés en entier par son fidèle serviteur, et qu'on les imprime en ce moment. On y trouvera de curieuses particularités sur la route de Badagry à Saccatou, en traversant les montagnes de Kong, Katunga, Wawa, Berghou, Bousa où Mungo-Park fit naufrage et fut précipité dans le fleuve, Nyfé ou Noufé, Youri, Kano. Le temps fut bien employé pour les progrès de la géographie de l'Afrique; plusieurs centaines de lieux ont été placés sur la carte, non d'après des évaluations de distances, mais par des observations astronomiques. Ainsi, cette partie du monde est maintenant assez bien connue, jusqu'au parallèle de Benin.

On n'a point de nouvelles de Dickson. Il paraît certain que ce voyageur n'a point paru à Saccatou; sur la côte, personne n'a rien appris de ce qui le concerne. Selon toute probabilité, il faut le mettre au nombre des victimes du climat meurtrier de l'Afrique. Cependant, quelques personnes qui l'ont connu ne désespèrent pas encore de le revoir: si cet

espoir n'est pas une illusion de l'amitié, il ne peut tarder à se réaliser.

Il paraît bien constant aujourd'hui qu'entreprendre un voyage de découvertes en Afrique, c'est se dévouer à une mort certaine, on le sait, et cependant une foule d'investigateurs pleins de zèle ne cessent point de solliciter cet honneur dangereux. Dès que les rangs s'éclaircissent parmi nos intrépides voyageurs, une foule de remplaçans se présentent à la fois : on n'a que l'embarras du choix. A la liste des hommes précieux dont ces entreprises ont privé l'Angleterre, il faut ajouter le fils de Mungo-Park, garde-marine sur le bâtiment de guerre *la Sybille*. Comme ce bâtiment était équipé pour une expédition sur les côtes d'Afrique, le jeune homme obtint, comme une faveur, d'y être employé dans son grade. Il partit avec la ferme résolution de visiter les lieux où son père avait péri, et de recueillir tous les faits relatifs à cette catastrophe. Le commodore lui permit de débarquer à Accra ; le jeune homme partit sur-le-champ pour le royaume d'Acquimbo. Comme il entrait dans Yansong, capitale de ce petit royaume, il trouva les habitans occupés à célébrer la fête d'Yam, cérémonie religieuse dont le voyageur voulut observer tous les détails. Afin de découvrir à la fois tout l'espace occupé par la foule des assistans, il grimpa sur un arbre fétiche et s'y tint presque toute la journée ; exposé au soleil et se désaltérant fréquemment avec du vin de palmier. En descendant, il fit une chute, fut blessé à la tête, tomba malade le soir et mourut au bout de trois jours. Cet intéressant jeune homme termina ainsi sa carrière le 31 octobre 1827. Aussitôt que cet événement fut connu dans Yansong, Akitto, roi d'Acquimbo, donna l'ordre de rassembler tous les effets du voyageur, et de les transporter dans son palais. Il fit partir sur-le-champ un courrier pour Accra, et lui fit prêter serment, *sur la tête de son père*, qu'il ne se livrerait point au sommeil avant d'avoir remis ses dépêches au résident européen. A ces dépêches, qui annonçaient la mort du jeune Park, le monarque fit joindre les effets du défunt, et le tout fut remis avec une scrupuleuse exactitude : il n'y manquait pas même la calotte d'un vieux chapeau. Park était un jeune homme de grande espérance, très instruit, plein d'ardeur, de santé et de force ; mais il avait trop de confiance dans sa vigoureuse constitution, erreur dont la jeunesse est rarement exempte, surtout chez les Anglais.

Il faut donc s'y résigner : l'entière exploration de l'Afrique imposera de nouveaux sacrifices ; l'Europe y consommera des hommes précieux dont elle eût pu faire un meilleur usage. Après tout qu'a-t-on vu jusqu'à présent dans cette malheureuse partie du monde ? Rien qui dédommage de la peine qu'on s'est donnée pour acquérir ces connaissances. On sa

que l'Afrique est le tombeau des Européens, la terre de servitude, le séjour des crimes et de toutes les misères qui peuvent accabler l'humanité. Ces interminables guerres entre les petits chefs de ces pays barbares n'ont point d'autre but que de faire des prisonniers, c'est-à-dire des esclaves. Les productions recherchées par le commerce y sont rares sur les côtes, et plus encore dans l'intérieur, dont les deux tiers ne sont que des déserts, repoussent les cultivateurs et ne peuvent recevoir que des brigands (1).

La rivière que Mungo-Park vit couler vers l'est en sens contraire de la direction que les géographes lui attribuaient alors, et que l'on a prise pour le *Niger* des anciens, ne mérite pas la réputation qu'on lui a faite. Près de Noufé, sa largeur n'est tout au plus que les deux tiers de celle de la Tamise, sous le pont de Westminster. La direction change en approchant de Tombouctou; et, si elle porte ses eaux à l'Océan, son embouchure est probablement dans le golfe de Bénin. Dans ce cas, la longueur de son cours serait à peu près de 2,000 milles (666 lieues). L'établissement anglais, formé depuis peu dans l'île de Fernando Po, est placé très avantageusement pour résoudre cette question géographique. En partant de ce point, un jeune homme entreprenant ou un agent commercial remonterait la rivière de Benin jusqu'au delà de Gatto : selon toutes les probabilités, il n'est pas nécessaire d'aller plus loin pour décider si la fameuse rivière de Tombouctou est réellement un fleuve tributaire de l'Océan.

La mémoire de Clapperton sera conservée dans les annales de la géographie : on n'oubliera point les services qu'il rendit aux deux expéditions dont il faisait partie. C'est à lui principalement que l'on doit tout ce que l'on sait actuellement sur les pays compris entre le royaume de Benin et le lac Tsad.

L'espace compris entre ce lac et l'Abyssinie était encore pour nous *terra incognita*. Grâces à la Société Africaine, cette lacune va être remplie, du moins partiellement. L'un de ses employés, M. Linant, a

(1) NOTE DU TR. Ces reflexions sur les voyages d'exploration en Afrique nous paraissent trop sevéres. Si l'on parvient à donner aux Africains quelques arts qui leur manquent, à repandre quelque instruction au milieu de ceux qui ne la repoussent point, les habitans et le pays s'amelioreront en même temps, et l'Afrique ne sera plus inhabitable; ses steppes ne peuvent-ils pas nourrir des troupeaux comme ceux de l'Asie? La mineralogie de presque toutes ces contrees est encore inconnue, et offrira peut-être au commerce des tresors inesperes. Pour achever l'importante et glorieuse entreprise d'une reconnaissance complete de cette partie du monde, il en coûtera moins d'hommes de talens et d'argent, que l'on n'en perd dans l'une des miserables guerres suscitees par la politique.

remonté le *Bar-el-Abiad* (Fleuve Blanc), jusqu'à la distance où la navigation devenait impraticable, cette rivière étant presque à sec lorsque les pluies cessent de l'alimenter. La barque qui le portait avait franchi les cataractes du Nil, et tirait beaucoup d'eau. Mais ne peut-on pas soupçonner que M. Linant est tombé, relativement à cette branche du Nil, dans la même erreur que M. Oxley a commise à la Nouvelle-Galles du Sud, en suivant le cours de la rivière Macquarrie ? Cet observateur a pu manquer le chénal le plus profond, le *Thaltweg*, et se trouver dans l'impossibilité d'y revenir. Il soupçonne que le Bar-el-Abiad est un écoulement du lac Tsad ; et, pour n'être point interrompu dans la reconnaissance du pays jusqu'aux bords de ce lac, il profitera des moyens de transport qui abondent dans cette partie de l'Afrique, c'est-à-dire des chameaux. Il dit que les bords du fleuve sont fertiles, bien cultivés et couverts de troupeaux de gros bétail. Les indigènes sont paisibles et n'inquiètent point les voyageurs. Ainsi, tout est préparé pour faire cesser les doutes sur ce point de géographie d'un si grand intérêt pour tout le monde savant : on saura du moins en quels lieux il faut chercher les sources mystérieuses du Nil.

(*Quarterly Review.*)

Voyage au Mexique.

MANIÈRE DE VOYAGER. — PROMENADE DE L'ALAMÉDA. — CRÉOLES. — INDIENS. — LAZZARONI DE MEXICO. — AMUSEMENS DES CLASSES SUPÉRIEURES. — EXACTIONS DU CLERGÉ. — SOCIÉTÉS ANGLAISES POUR L'EXPLOITATION DES MINES. — FORTUNES ACQUISES PAR LES CRÉOLES ET LES INDIENS. — LE CAPITAINE ZUNIGA. — AVENTURES ROMANESQUES DU GÉNÉRAL VICTORIA, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

Deux ouvrages, également intéressans, mais qui, par la différence du format, du style et des observations en général, font assez pressentir le peu de rapports qui existent dans la position sociale des deux auteurs, viennent d'être publiés presque en même temps, et donnent sur le Mexique des détails fort curieux, qui seront nouveaux pour la généralité des lecteurs, malgré les nombreux rapports que les spéculations sur l'exploitation des

mines ont établis depuis quelques années entre l'Angleterre et ce pays. M. Ward, grave diplomate, agent du gouvernement, dans ses deux gros volumes, dont le texte est suivi de documens et de notes explicatives, n'oublie jamais l'espèce de responsabilité sous laquelle sa position le place nécessairement. On s'aperçoit que ses fonctions l'ont rapproché de certaines classes qu'il ne peut sans inconvenance, et même sans ingratitude, s'empêcher de traiter avec les égards dont il a été lui-même l'objet. Quant à M. Beaufoy, qui a écrit sur le même sujet, c'est tout autre chose. Ex-capitaine aux gardes, et probablement très fâché d'avoir cessé de l'être, il s'exprime avec toute la franchise et le laisser-aller naturels aux hommes de sa profession. Quoi qu'il en soit, la lecture de l'un des deux ouvrages ne fera rien perdre du plaisir et de l'instruction que l'autre pourra procurer. Si le premier demande à être lu avec soin dans le silence du cabinet, le second peut à chaque instant offrir un délassement agréable; et nous pensons donner une idée assez juste de leur mérite respectif, en disant que l'ospuscule de M. Beaufoy est la meilleure introduction dont on puisse faire précéder l'écrit plus grave et plus substantiel de M. Ward. Sans nous étendre davantage sur ce sujet et sur la part de l'éloge ou du blâme que nous pourrions dispenser aux deux auteurs, nous nous bornerons à citer alternativement quelques morceaux de l'un et de l'autre. Voyons d'abord quelles furent les circonstances qui attirèrent notre officier aux gardes dans les États-Unis du Mexique, et qui nous ont valu les pages spirituelles où il passe en revue les usages, les mœurs, les ridicules et la misère des indigènes et des créoles.

Ce fut, comme on sait, en 1825 qu'eut lieu chez nous le paroxysme de cette fièvre de spéculation qui avait l'Amérique du Sud pour objet. Nos bons compatriotes s'imaginèrent tout d'un coup que l'or et l'argent se ramassaient à pleines mains dans les rues de Mexico et de Lima, et que les habitans du pays n'étaient pas assez avisés pour se baisser et en prendre. On crut que, par la découverte d'un procédé magique et tout nouveau, il suffisait de déposer trois ou quatre livres sterling chez un banquier de Londres, pour devenir propriétaire de mines, et participer à tous les avantages d'entreprises qui devaient avoir pour résultat un bénéfice immense et certain (1). Quant à la nature spéciale de l'entreprise, à son organisation et à la manière dont elle serait administrée, c'est ce dont on ne s'informait guère, et ce que presque personne ne connaissait. A cette heureuse époque, M. Beaufoy fut chargé, par une des compagnies qui

(1) Note du Tr. Voyez, sur la manière dont ces associations se sont formées, des détails fort piquans dans le t. I, page 269.

menaçaient l'exploitation des mines du Mexique, d'aller sur les lieux veiller à ses intérêts, et faire de nouvelles acquisitions. Il partit donc, et après une heureuse traversée, il arriva dans la rade de Tampico plein d'espérance et nourri de tout ce qu'ont dit, sur la Nouvelle-Espagne, Robertson et Humboldt.

On atterra sous de tristes auspices, et au plus fort d'une tempête : les éclats du tonnerre se succédaient sans interruption; des éclairs continus semblaient embraser en même temps le ciel et l'océan, et les vagues, se brisant sur la côte qu'elles avaient envahie, en interdisaient l'approche. Des troupes de requins, qui attendaient sans doute leur proie, entouraient le navire; une femme, emportée par un alligator, fut dévorée à l'instant. « Ses amis eurent cependant, dit l'auteur, la satisfaction de retrouver une de ses jambes. » Pour comble de malheur, on ne voyait pas venir de pilotes côtiers : tous les signaux pour en demander avaient été inutiles, et un bâtiment américain, mouillé tout auprès, donna la nouvelle consolante qu'il était là depuis quinze jours, sans avoir pu envoyer une embarcation à terre. Enfin, un des compagnons de voyage de M. Beaufoy, homme résolu, et qui déjà avait abordé au Mexique, se jeta dans un petit canot, rama vers le port et y arriva sans accident. En mettant pied à terre, il rencontra un vieux sergent, dont il crut reconnaître les traits; il se rappela en effet, après quelques réflexions, l'avoir vu jadis exposé à la potence. Malgré cette circonstance, il l'accosta amicalement et l'embrassa, tout en mettant par précaution la main sur son gousset. Notre sergent, qui savait lire et écrire, talens assez rares au Mexique, était le bras droit du commandant de la forteresse; il lui fit comprendre que des chrétiens, qui venaient apporter à la république de l'argent et leur industrie, méritaient bien qu'on leur fournît tous les moyens de débarquer sans délai. On fit venir des chevaux et le voyageur se rendit à dix milles de là (plus de trois lieues), près du commandant du district, à qui il dit pour premier compliment : « Je reviens dans votre beau pays, et j'apporte des présens pour tous les amis que j'y ai laissés. — J'en suis charmé, dit l'autre; ma maison et tout ce que je possède est à votre service. » Ce qui signifie dans la langue du Mexique, dit M. Beaufoy : « Je garderai ce que j'ai et je ferai en sorte de gagner avec vous le plus qu'il me sera possible. » Il ne se trompe pas; mais nous pensons que cette paraphrase peut s'appliquer à d'autres langues et à d'autres peuples qu'à ceux du Mexique. Quoi qu'il en soit, on envoya immédiatement au port des ordres pour fournir tout ce qui serait nécessaire au débarquement, qui s'effectua sans délai, mais non sans contrariété. Des nuées de mouches vinrent assaillir notre voyageur, l'entourèrent de

leurs bourdonnemens, le poursuivirent de leurs piqûres, et lui firent surtout une guerre acharnée pendant son dîner. Elles prenaient impitoyablement leur part de chaque morceau qu'il mettait à la bouche ; et, fatigué de les chasser, il prit enfin le parti de manger sans y faire attention, au risque d'en avaler par douzaines. Après le dîner, il parcourut la ville et se délassa à voir devant toutes les maisons, les familles groupées, et dont tous les individus, baissant alternativement la tête, travaillaient à la destruction d'insectes fort incommodes, destruction qui est le complément de toutes les toilettes indigènes. Comme nos spéculateurs n'avaient vu jusque là rien d'assez intéressant pour leur faire oublier l'objet de leur mission, ils pressèrent leurs préparatifs de départ ; dès le lendemain ils se dirigèrent vers Mexico. Nous laisserons M. Beaufoy raconter lui-même quelques particularités de ce voyage.

« Une route solidement construite, et qui avait deux cent soixante milles de longueur, conduisait jadis de la Vera-Cruz à la capitale ; malgré le peu de soin qu'on en a eu, et l'état de dégradation qui en est résulté, on la parcourt encore en huit mortelles journées, dans une espèce de coche à onze mules, dont sept traînent la voiture, tandis que quatre la suivent pour servir de relai. On fait usage aussi d'une chaise de poste un peu plus légère, mais à laquelle, par ironie sans doute, on a donné le nom de *volante*. Trois mules qu'on y attelle parcourent la même route en six jours et demi, auxquels il faut en ajouter au moins deux pour les laisser reposer.

» Dans le pays compris entre la côte et Xalapa, on se sert fréquemment d'une espèce de sopha recouvert, appelé *litera :* il repose, par chacune de ses extrémités, sur un levier que portent deux mules entre lesquelles la machine est suspendue. Mais la manière la plus ordinaire de voyager, et sans contredit la plus commode, c'est le cheval de selle. On doit toujours en avoir au moins deux pour les monter alternativement, et se faire précéder par cinq ou six bêtes de somme qui portent le bagage et les provisions. Si, dans le trajet dont je parle, on préfère prendre un détour qui alonge de quelques lieues, on traverse plusieurs chaînes de collines où l'on est obligé de mettre à la voiture jusqu'à neuf mules que les conducteurs ne font avancer qu'à force de cris, de coups de bâtons et de coups de pieds dans le ventre. Au reste, il est à peu près inutile de dire qu'au Mexique, comme dans la vieille Espagne, ceux qui veulent avoir en voyage des lits, des alimens supportables, et les aisances les moins recherchées de la vie sociale, sont forcés de les transporter avec eux. La première auberge où nous entrâmes pour nous reposer m'en aurait fourni la preuve, si je n'en avais été convaincu d'avance.

» Nous trouvâmes une espèce de cour qu'entourait un bâtiment d'un seul étage où étaient pratiquées six chambres carrées. On en mit une à ma disposition ; elle n'avait pas de fenêtres, et la porte seule donnait accès à l'air et à la lumière. J'étais à peine sur le seuil, que l'aspect d'une couche d'ordures fétides et d'un immense essaim de mouches bourdonnantes, qui cachaient les murs et le sol, me fit reculer de dégoût. Mon domestique et les muletiers pénétrèrent avec une bravoure vraiment digne d'éloges dans ce pandémonium et avec de grands coups de balais accompagnés d'une centaine de seaux d'eau, ils finirent par le rendre moins repoussant. Tandis qu'ils s'occupaient de cette opération indispensable, les mules les avaient suivis et s'étaient tranquillement couchées, de manière à se soulager de leur charge qu'elles faisaient reposer sur le plancher. Après m'être assuré que mes effets n'en souffraient pas, j'ordonnai qu'on les laissât dans cette position commode ; mais, la besogne finie, les muletiers, à coups de pied dans le ventre, les forcèrent à se relever pour les décharger.

» J'examinai alors en détail la chambre où je devais passer la nuit. Quatre murs tout nus et tout noirs, un toit de chaume sans plafond, une planche épaisse et grossière, posée sur quatre pieux en guise de table, une autre du même genre appuyée au mur et destinée à servir de lit, tels étaient le mobilier et l'appartement. Le dernier objet dont je viens de parler était fait surtout pour attirer mon attention. Je savais quels ennemis je devais y rencontrer ; aussi je m'armai d'une branche de sapin enflammée que je promenai à diverses reprises dans tous les sens, sur les fentes du bois, jusqu'à ce que je fusse bien certain que toute la population indigène avait péri.

» Nos mules, enfin soulagées de leur fardeau, se roulèrent voluptueusement à terre et prirent un bain de poussière. Elles furent ensuite conduites à l'abreuvoir qui, presque toujours, dans ce pays, se trouve à un demi-mille de l'auberge et d'où elles revinrent chargées de fourrage. Tel fut, à peu de choses près, notre genre de vie pendant tout le temps que dura le voyage. Lorsque nous ne pouvions obtenir deux pièces pareilles à celles que je viens de décrire, mon domestique anglais se faisait une espèce de lit à côté du mien, et les muletiers, enveloppés de leurs haillons, se couchaient à la porte, malgré la fraîcheur des nuits.

» Le lendemain de ma première station, au petit point du jour, tout le monde était sur pied ; les mules étaient conduites à la rivière et je commençais, non sans exciter l'étonnement et la frayeur des Mexicains, à me laver soigneusement et à me raser. L'aversion que ces bonnes gens ont pour l'eau et les ablutions, surtout quand ils sont en voyage, appro-

che de l'horreur. Ils sont intimement convaincus que rien n'est plus dangereux que de se laver quand on est obligé de faire quelque mouvement. Par une singulière fatalité, je persuadai à un de mes compagnons de voyage d'imiter mon exemple, et il mourut dans la journée, comme pour démontrer l'imprudence de cette habitude.

» Lorsque tout fut emballé, on commença à charger les mules après leur avoir couvert les yeux avec un mouchoir. On assujétit par portions égales tous les ballots sur leurs flancs, au moyen de cordes qui en faisaient deux fois le tour, et qu'un homme de chaque côté serrait de toutes ses forces en appuyant le pied sur le ventre de ces pauvres animaux. Je m'attendais, à chaque instant, à voir leurs entrailles se faire jour à travers la peau et tomber par terre; mais je m'aperçus bientôt que cette opération n'était qu'une lutte de finesse et d'obstination entre les animaux et leurs conducteurs : les premiers retenaient si bien leur souffle, savaient si bien enfler leur ventre, qu'après avoir fait un demi-mille, les cordes n'avaient plus aucune tension et que la charge avait besoin d'être assujétie de nouveau.

» Pendant toute la durée du voyage, aussitôt que les apprêts étaient terminés, je montais à cheval et je me mettais en tête de la troupe. Je portais un chapeau mexicain à larges bords, une veste bleue d'uniforme, de grandes culottes de velours et un manteau de plusieurs couleurs. Au pommeau de la selle étaient suspendues de chaque côté, des peaux de vaches pour préserver mes jambes de la pluie, et où étaient pratiquées des poches qui contenaient une boussole, un livre de notes et autres articles indispensables. Une longue épée pendait à mon côté, et derrière mes épaules se croisait en sautoir, avec un fusil à deux coups, un baromètre que les habitans prenaient aussi pour un instrument de guerre. Dans cet accoutrement, et suivi de deux domestiques également armés je pouvais marcher avec une entière sécurité.

» En parlant de l'aversion que les créoles éprouvent pour l'eau lorsqu'ils sont en voyage, je n'ai pas prétendu faire l'éloge de leur propreté dans toutes les autres circonstances de la vie. En se levant, ils mouillent légèrement leurs mains, quelquefois leurs yeux, et les essuient aussitôt : mais ils ne prennent aucun soin de leurs dents ni de leurs ongles et ne se rasent que tous les cinq ou six jours. Le soir, lorsqu'ils ne jouent pas, ils se couchent ordinairement avant dix heures, et le matin, en s'éveillant, ils boivent avant de se lever une tasse de chocolat avec quelques pâtisseries légères. Les gens des classes ouvrières se lèvent de fort bonne heure et leur toilette ne leur prend pas beaucoup de temps. Comme ils couchent tout habillés, ils n'ont qu'à ouvrir les yeux, jeter le manteau

sur leurs épaules et les voilà prêts pour la journée. Ce vêtement n'est autre chose qu'une longue couverture avec un trou dans le milieu pour passer la tête. Il est presque toujours, chez le peuple surtout, d'une couleur sombre et noirâtre.

» Quand le soleil est ardent, les Mexicains, pour se préserver de ses rayons se couvrent jusqu'aux yeux. Les soirées et les matinées sont-elles fraîches ? le même vêtement est encore là pour les protéger contre cette température. On pourrait le prendre, au reste, pour un symbole de paresse et d'inactivité, car il est inouï de voir un Mexicain se livrer à la moindre occupation tant qu'il ne s'en est pas débarrassé. »

M. Ward fait de la capitale du Mexique une description fort détaillée ; nous en rapporterons textuellement une partie.

« Mexico est bien certainement la ville la plus régulière et la plus belle que j'aie vue de ma vie, mais elle est située au milieu d'une grande plaine de l'aspect le plus triste. D'un côté est un marais fangeux ; de l'autre, un terrain aride et couvert d'algues en putréfaction. Les rues ont si peu d'inclinaison, qu'après la moindre ondée les eaux en interdisent l'accès pendant plusieurs heures.

» Lorsque, semblable à Venise, cette capitale s'élevait du sein de l'immense lac qui baignait le pied des montagnes voisines, son aspect devait présenter un singulier caractère de grandeur et de noblesse ; mais, après trois siècles d'un travail opiniâtre, les Espagnols sont parvenus à refouler les eaux à trois ou quatre milles sans pouvoir, malheureusement dessécher les marais insalubres qu'ils avaient créés par cette opération.

» Les rues de cette superbe ville, qui sont tirées au cordeau et se coupent à angles droits, ont, pour la plupart, d'un mille à un mille et demi de longueur. Rien n'y borne la vue ni ne la fixe désagréablement : l'uniformité des façades, celle des toits en terrasses, présentent, au contraire, une perspective dont le regard se détache avec peine. Les environs de Mexico cependant, comme ceux des villes d'Espagne, sont encombrés de masures, de plâtras et d'immondices. Souvent vous rencontrez la misère et la plus dégoûtante malpropreté dans l'intérieur d'une construction élégante. Les conquérans du Nouveau-Monde y ont introduit avec eux leur malpropreté native, et ce n'est pas le plus beau présent qu'ils lui aient fait. La propreté s'y introduira sur la trace d'une civilisation plus perfectionnée, dont cette demi-vertu sera à la fois le résultat et le symbole.

» Les maisons, en pierre de taille et d'une construction bien supérieure à tout ce qu'on voit en Angleterre, ont deux ou trois étages dont les fenêtres donnent toutes sur des balcons couverts de vases de fleurs et

d'arbustes. On en voit quelquefois sur les terrasses qui forment une promenade des plus agréables; mais, assez ordinairement, ces terrasses sont le séjour d'un gros chien, destiné à empêcher les voleurs de pénétrer, par les balcons, dans l'intérieur.

» Au milieu des principales rues, très solidement pavées en petites pierres rondes et polies, on a pratiqué des conduits souterrains, et, de chaque côté, de grands et beaux trottoirs. Elles sont éclairées par de nombreux réverbères que l'huile alimente. »

Le même voyageur, en faisant le plus grand éloge de la beauté du théâtre, comme monument d'architecture, dit n'y avoir jamais vu un seul acteur supportable, mais il se plaint surtout des nuages de fumée de tabac qui, pendant toute la durée du spectacle, remplissent la salle. Cependant, à la dernière représentation où il assista, les dames qui occupaient les loges ne fumèrent pas. Il s'étend avec une sorte de complaisance sur la description de la promenade de l'Alaméda, place publique de Mexico.

« Parmi les objets nouveaux pour moi, et les diverses scènes que me présenta la ville à cette époque, rien ne me frappa plus que l'aspect de l'*Alameda*. On n'y voyait point, à la vérité, ces groupes de jolies femmes qui font le plus bel ornement du Prado de Madrid, car les dames de Mexico se montrent rarement en public à pied; mais l'ensemble de la promenade formait un coup d'œil qui ne ressemblait en rien à tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Les avenues de la place étaient encombrées d'énormes voitures, la plupart posées sur des brancards sans ressorts, mais toutes vernies avec soin et présentant, au lieu de nos écussons, la peinture de divers objets, selon le goût ou le caprice de l'ouvrier ou du propriétaire. Dans chacune étaient des dames en costume du soir, et qui, en attendant l'approche et les salutations des élégans de leur connaissance, savouraient délicieusement le cigare dont la fumée s'exhalait en flocons blanchâtres par l'une et l'autre portière. Les hommes qui étaient à cheval portaient le costume complet adopté par les cavaliers du pays, et qui est extrêmement riche lorsqu'il n'est destiné qu'à être porté dans de pareilles occasions, comme costume de parade. La croupe du cheval est couverte par l'*anquera*, tapis très ample, souvent doré et brodé avec soin, mais se terminant toujours par une frange de petites lames de fer ou d'argent dont le bruit annonce l'approche du cavalier. Cette anquéra est fixée à la selle revêtue des mêmes ornemens et dont le pommeau est fort élevé. Les courroies de la bride sont couvertes de plaques d'argent ciselé, qui se terminent à la bouche du cheval par un mors arabe : quelquefois l'anquéra est faite en riches fourrures, qui, jointes

aux broderies et ornemens de la selle, font monter le tout à cinq, à six cents piastres. Le cheval dont on se sert en pareille occasion doit être gras et lisse, très doux, et surtout avoir le train de devant fort élevé; ce qui, selon les créoles mexicains, contribue essentiellement à ajouter à la grace de la monture et du cavalier. Le tout ensemble es très pittoresque et les promenades publiques de Mexico perdront beaucoup au coup d'œil lorsque les modes françaises ou anglaises auront remplacé ce costume élégant et original; ce qui, sans doute, arrivera tôt ou tard. »

Cependant, à côté d'un luxe aussi dispendieux, on aperçoit avec peine l'affreuse et dégoûtante misère des classes inférieures. « Cette population de lazzaroni du nouveau continent, dit M. Ward, rendait en 1823 les faubourgs de la capitale tellement hideux, que les étrangers osaient à peine y pénétrer.

» Vingt mille de ces malheureux infestaient alors les rues où ils étalaient tous les signes d'une misère qu'aucune expression ne saurait peindre. Les haillons les plus sales et les plus infects augmentaient la laideur déjà si repoussante des races indiennes. Une couverture criblée de trous pour les hommes; pour les femmes une jupe en lambeaux, formaient leur seul vêtement et contribuaient à rendre ces infortunés des objets de dégoût et d'horreur.

» Par une étrange compensation, ces êtres, que la nature et la fortune traitent avec tant de rigueur, jouissent de quelques facultés qui sembleraient ne devoir être accordées qu'à des classes privilégiées. Ils ont entre autres une singulière aptitude pour la sculpture, et en général pour tous les arts du dessin; il est à remarquer que les mêmes dispositions se retrouvent parmi les serfs de la Russie. Les Indiens possèdent quelques dons naturels qui, cultivés avec soin, pourraient sans doute améliorer leur position.

» Les figures en cire qui ont été exposées à Londres, dans le cabinet de Bullock, sont l'ouvrage de ces parias américains, et chacun a remarqué le fini, la délicatesse des traits des vierges surtout, auxquelles quelques tableaux de Murillo ont dû servir de modèles; car il est impossible de croire que des gens aussi laids aient pu trouver d'eux-mêmes le type de figures si gracieuses. M. de Humboldt a remarqué que les facultés des races cuivrées se bornent exclusivement à l'imitation. Certainement, aucun peuple ne les égale à cet égard; et, dans l'académie de San Carlos, où les modèles et tous les moyens de perfectionnement étaient fournis aux frais du gouvernement, les élèves les plus intelligens et les plus adroits sont toujours sortis de la race indienne. Ils dessinaient, pour ainsi dire, par instinct, et copiaient avec autant de facilité que de correction

tout ce qu'on leur présentait. Malheureusement, peu susceptibles de persévérance, ils étaient bientôt fatigués de la plus légère contrainte, et, après quelques leçons, ils disparaissaient pour ne plus revenir. »

M. Ward s'occupe fort peu des relations sociales au Mexique. Aussi nous reviendrons pour cet objet à M. Beaufoy, qui paraît, par ses occupations, avoir été plus à même d'y donner une attention particulière.

« Ce serait en vain, dit-il, qu'on chercherait au Mexique le moindre vestige de ce que nous appelons en Europe bonne société. Je ne me souviens pas d'avoir vu un seul créole mexicain prendre un livre pour se délasser ou orner son esprit. Ils parlent peu, reçoivent et rendent des visites qui durent plusieurs heures sans prononcer dix paroles, et, dans toutes les circonstances, dans les entretiens les plus futiles et les plus importans, ils se servent du cigare comme délassement ou moyen de contenance. Le juge fume en prononçant un arrêt, le prêtre dans l'intervalle des cérémonies de l'office; et celui qui vient vous voir pendant que vous êtes à table, ce qui a lieu très fréquemment dans ce pays, se place tranquillement à côté de vous, et parfume de l'odeur du tabac chaque morceau que vous mettez à la bouche, sans oublier de cracher d'une manière fixe et périodique, et d'imprimer des traces de sa présence sur le parquet, les rideaux et les meubles, ce qui est bien loin d'être regardé comme une marque d'impolitesse.

» Les combats de coqs, les cartes, le billard et surtout les jeux de hasard, composent l'amusement unique de la population. Le jeu égalise tous les rangs et fait disparaître toutes les distinctions sociales : plus d'une fois j'ai vu des officiers-généraux et des magistrats du rang le plus élevé exposer leurs piastres contre celles d'un individu n'ayant d'autre vêtement qu'une couverture sale et en lambeaux.

» Après tout ce que j'avais lu et entendu dire des femmes du Mexique, je fus on ne peut plus étonné, dans mes différentes courses, de n'en voir que fort peu qu'on pût dire réellement belles. Elles ont en général des cheveux noirs et épais, mais dont la rudesse se refuse à former ces boucles qui ajoutent tant de grace à la figure. Ceux des femmes du peuple, par leur longueur et le mat de leur teinte noire, m'ont souvent rappelé les queues des chevaux de nos gardes-du-corps.

» L'usage des visites, presque inusité chez les dames, est considéré comme une espèce d'espionnage. Elles vont à la messe le matin, au spectacle le soir, et remplissent l'intervalle entre ces deux amusemens par des futilités, des promenades à l'Alaméda et surtout par l'éternel délassement du cigare.

» Pendant la soirée le salon est ouvert à toutes les connaissances de

la famille qui se présentent. Les dames, rangées en cercle contre le mur, jouent de l'éventail avec une prestesse et une dextérité incroyables. Je ne les ai jamais vues, dans ces réunions, s'occuper d'un ouvrage propre à leur sexe. J'y ai entendu lire une fois, deux fois toucher du piano, et très fréquemment chanter en s'accompagnant sur la guitare. Mais, comme ces dames chantent toujours en fausset, je leur aurais volontiers fait grace de leur musique.

» Cracher et fumer semblent former au Mexique le complément d'une bonne éducation, et l'élégante *senorita* ne trouve pas de moyens plus expressifs pour vous témoigner son amitié ou sa considération que de prendre sous son fichu quelques cigares, et de vous prier d'en accepter un. Je dois dire toutefois que, pendant mon séjour, je crus m'apercevoir, dans les hautes classes, d'une tendance à l'amélioration. Les dames renonçaient insensiblement à l'usage du tabac; et les plus jolies et les plus aimables avaient assez de discernement et de goût pour déclarer à leurs compatriotes qu'elles n'épouseraient jamais que des étrangers. »

Les deux auteurs se récrient également sur les extorsions énormes commises par le clergé, et sur la tyrannie qu'il exerce impitoyablement envers les classes pauvres et surtout les Indiens. On peut se faire une idée de ce que sont au Mexique les droits exigés par l'église pour la concession de ses sacremens, d'après une anecdote dont M. Ward fut témoin à la cabane d'un Indien où il s'arrêta. Cet homme, à qui son habitation n'avait coûté que quatre piastres, en avait payé vingt-deux à l'église pour se marier, et en devait à peu près autant pour un baptême. Au reste, ces extorsions ne forment, selon M. Beaufoy, qu'une faible partie des revenus du clergé, qui, en cas de besoins urgens, ou selon son bon plaisir, impose des taxes fixes sur le prix des journées de tous les ouvriers.

« Environ mille travailleurs employés à une des mines que je visitai, dit M. Beaufoy, étaient payés chaque dimanche après la messe. Près de la table où le paiement s'effectuait, un prêtre, tenant un plat d'argent et un crucifix, demandait à chaque homme pour la Sainte-Vierge, recevait trois sous par piastre, et, bien loin de murmurer, tous paraissaient se soumettre à cette taxe avec résignation, et meme avec plaisir. »

Les sottises et les folies commises relativement au travail et à l'exploitation des mines furent d'abord graves et nombreuses, mais c'était ce qu'on pouvait attendre du peu de connaissances préliminaires que nous possédions sur tout ce qui concernait cet objet. Quand la fureur de l'exploitation s'empara de l'Angleterre, on n'y connaissait guère le Mexique que par l'*Essai politique* de M. de Humboldt, et cet ouvrage même,

qui n'était pas très répandu, était à peine compris. On ne s'arrêtait pas à la supposition qu'il pût contenir quelques erreurs; l'on ne calculait pas surtout que, depuis l'époque de sa publication, les commotions politiques avaient dû apporter des changemens considérables dans la propriété des mines. La première chose qu'on fit fut de croire explicitement tout ce qu'avait dit M. de Humboldt; la seconde, de supposer qu'il était lui-même resté en deçà de la réalité sur la richesse et l'abondance des mines du Mexique. On était certain du reste que les habitans du pays, qui, depuis des siècles, s'étaient livrés à l'exploitation, n'y entendaient absolument rien. Nos connaissances à cet égard devaient bientôt obtenir des produits tout autrement importans : nos appareils et nos machines, adaptés au sol et au climat de l'Angleterre, ne pouvaient manquer de convenir parfaitement au Mexique. On sait quel fut le résultat de pareilles idées. On envoya à grands frais des individus qui ne s'étaient jamais doutés des connaissances qu'exige un pareil travail, et des armées d'ouvriers dont l'inaptitude et la démoralisation, suite naturelle d'un changement total dans leurs habitudes, firent craindre bientôt des pertes considérables, au lieu des bénéfices énormes qu'on avait attendus. Voici comment M. Ward s'exprime à cet égard :

« Les ouvriers anglais, en quittant leur pays, paraissent subir dans leur moral un changement qui n'est point à leur avantage, et que l'on remarque surtout dans ceux que la nature de leurs travaux fixe dans les grandes villes. On se tromperait si l'on croyait prévenir cette fâcheuse décadence par une augmentation de solde hors de toute proportion avec ce qu'ils gagnent en Angleterre; on s'apercevrait bientôt que, malgré ce moyen, qui peut-être même n'aurait fait qu'accélérer le mal, la paresse, l'obstination et l'insolence ont remplacé les bonnes qualités par lesquelles cette classe se fait remarquer chez nous.

» Il faut croire, pour l'honneur de l'Angleterre, que la plupart des individus qui vont chercher fortune au Mexique ne doivent pas être considérés comme l'échantillon le plus brillant de notre population. Quelques hommes intelligens et laborieux y ont rendu de véritables services aux diverses sociétés d'exploitation; mais, en général, les ouvriers du Cornouailles se sont fait une réputation d'ignorance, d'insubordination et de débauche, qui n'a pas peu contribué à affaiblir la haute idée que les Mexicains avaient conçue de la supériorité intellectuelle des habitans de l'ancien continent. »

Il faut ajouter à cet inconvénient, déjà si grave, tous ceux qui doivent être le résultat nécessaire et immédiat d'opérations entreprises à une distance aussi considérable du pays où les spéculateurs se trouvent placés.

On ne saurait dire combien de fois des machines et des appareils énormes et dispendieux, construits en Angleterre pour l'exploitation, sont arrivés au Mexique mutilés par le transport, hors d'état d'être réparés, faute d'outils convenables dans le pays, ou se sont trouvés impropres au service auquel ils avaient été destinés, par suite de la disposition physique du terrain. Quelquefois aussi, après qu'une mine a été découverte, et que tout a été disposé pour commencer le travail, on s'est aperçu que les combustibles manquaient totalement, ou qu'on ne pouvait s'en procurer qu'à un prix qui faisait disparaître tous les bénéfices de l'opération. Mais, si quelque chose prouve surtout le danger des théories qui n'ont pas pour base la connaissance des lieux, c'est l'expédition pour la pêche des perles, dans le golfe de Californie. En 1825, on apprit qu'un banc d'huîtres à perles existait dans ce golfe : quelques spéculateurs anglais pensèrent que, puisque les Indiens parvenaient, sans le secours de l'art, à faire une pêche quelquefois assez heureuse, on ne pouvait manquer, avec des cloches de plongeurs, d'enlever tout le banc en très peu de temps. En conséquence, deux bâtimens furent expédiés à cet effet; la direction de l'entreprise fut confiée à un officier de marine instruit et intelligent; et, à la suite de nombreuses conférences, on s'entendit avec le gouvernement mexicain pour la répartition des bénéfices. Mais, après plusieurs essais, on reconnut que les aspérités du fond ne permettaient point à la cloche de plongeur d'atteindre les endroits où descendaient les Indiens qui en avaient la connaissance. *Une perle* de peu de valeur fut l'unique produit d'un travail de six semaines : on fit encore quelques essais aussi infructueux, et on finit par abandonner l'opération.

M. Ward pense cependant que l'exploitation des mines du Mexique, bien entendue et bien dirigée, peut offrir des bénéfices considérables. Il conseille de suivre d'abord les procédés employés par les indigènes, et de n'introduire les innovations et les perfectionnemens que lentement et par degrés. Quelques anecdotes, sur la découverte des mines et sur leurs propriétaires, donnent à cette partie de son ouvrage tout le charme et tout l'intérêt d'un roman.

« La mine la plus riche de la veine de *la Luz* appartenait, dit-il au capitaine Zuniga, qui, par son testament légua quatre millions de piastres aux établissemens de bienfaisance.

» Lors de son arrivée à Catorce, Zuniga était muletier et parcourait les montagnes pour vendre quelques comestibles aux habitans du district nouvellement découvert. Comme ces objets se payaient au poids de l'or, il se trouva bientôt dans une certaine aisance. Excité par l'aspect des fortunes soudaines qu'il voyait pour ainsi dire éclore sous ses yeux, il

vendit ses mules, en retira deux mille piastres et acheta une mine, qui devint pour lui la source d'immenses richesses.

» Ce fut à l'époque de sa prospérité qu'il obtint, pour de l'argent, le titre de capitaine, et l'on pourrait presque dire qu'il aurait acheté le vice-roi lui-même; car, dans les jours de grandes cérémonies à la cour de Mexico, il s'y présentait portant un mouchoir plein de hochets en or, passait à côté du représentant du souverain, sans le saluer, et se bornait à lui dire : *Je ne viens pas voir votre excellence; je suis un sauvage qui ne connais pas les usages de la cour : je viens voir mon cher petit enfant* (la fille du vice-roi). Il pénétrait ensuite, sans autre cérémonie, jusqu'à l'appartement de la vice-reine, caressait sa fille et lui donnait ce que contenait son mouchoir. »

Ce fut par de semblables hasards que s'enrichirent presque tous les aventuriers qui s'étaient rendus à Catorce. Il paraît que la grande veine de *Veta Madre* ne fut découverte qu'en 1778.

« Un nègre libre, appelé Milagros, musicien ambulant, revenait un soir de Matehuala, où il avait joué du violon à une fête. Il perdit son cheval en traversant la montagne; et obligé d'y passer la nuit alluma un grand feu, auprès duquel il s'endormit. En s'éveillant, il vit parmi les cendres un bloc d'argent, découvrit la mine, trouva les moyens de l'exploiter, et dans quelques années eut une fortune énorme.

» Don Pedro Medellin, propriétaire d'une des mines de *Dolores*, dépensa pour un baptême, dans une seule journée, trente-six mille piastres; et l'on se rappelle encore que de simples ouvriers en ont perdu, en une matinée, dans des paris de combats de coqs, jusqu'à deux et trois mille.

» Le minerai de Pastrana était si riche qu'on se bornait, après l'avoir extrait, à le couper en lingots sans lui faire subir aucune autre préparation. Le propriétaire faisait couvrir les mules qui le portaient de pavillons et de nœuds de rubans, et un jour qu'il reçut la visite de l'évêque de Durango, il fit paver en lingots d'argent l'intervalle compris entre la porte d'entrée et le salon de sa maison.

» *Buen Sucesco* fut découvert par un Indien qui, après un débordement de la rivière, la traversa à la nage. Il vit briller au soleil sur la rive l'extrémité d'un immense bloc d'argent que les eaux avaient laissé à découvert en emportant la terre qui l'entourait. Tous les habitans de Batopilas se portèrent sur les lieux pour voir ce phénomène; la mine fut exploitée, et dans très peu de temps elle enrichit l'Indien qui l'avait découverte. Mais bientôt l'abondance des eaux qu'on rencontra fit abandonner les travaux qui n'ont pas été repris depuis.

» Tous ces faits ne remontent pas à une date très reculée; la plupart des individus qui en ont été témoins existent encore.

» La mine de Morelas fut découverte en 1826 par deux frères indiens, appelés Arauco, et dont l'un n'avait pu la veille acheter un peu de farine de maïs qu'on avait refusé de lui donner à crédit. En moins de deux mois ils retirèrent de leur mine la valeur de 270,000 piastres (1). Cependant, à la fin de décembre 1826, on les voyait encore nu-pieds et vêtus d'une sale couverture, habiter, auprès de la source de leur fortune une misérable hutte où des millions étaient entassés. Mais les frères Arauco semblent prendre à tâche de démontrer à leurs compatriotes l'inutilité des richesses dont on ne sait pas faire usage. Tout leur plaisir consiste à contempler leur or, et de temps en temps à en jeter quelques parcelles aux ouvriers, leurs anciens compagnons de travaux.

» La mine de Notre-Dame de Guadalupe est très célèbre : elle appartient à don François Iriarte, parent du président, qui, en 1825, rejeta l'offre d'un million st. que lui fit une société, pour obtenir la faculté d'exploiter sa mine pendant trois ans. Guadalupe, situé sur une élévation, n'a pas de sources qui puissent interrompre les travaux ; les filons qui composent la mine sont d'une épaisseur considérable et il serait facile d'augmenter de beaucoup les produits de l'exploitation. Malheureusement le propriétaire est un homme singulier, qui fait quelquefois suspendre les travaux pendant des mois entiers.

» On peut assurer qu'Iriarte ne connaît ni la valeur, ni l'usage de l'argent. Avec plus d'un million st. (25,000,000 fr.) renfermé dans sa maison, tout son mobilier consiste en quelques peaux de buffle, des tables en bois commun et des chaises tellement massives, que deux hommes peuvent à peine les changer de place. Ses fils, auxquels il ne permet pas de quitter la ville, tiennent de petites boutiques de revendeurs au détail, et sa fille, jeune et jolie personne, n'a pas reçu les premiers élémens d'éducation. Il n'aime pas qu'on parle de ses richesses, et regarde presque comme une insulte les questions qu'on peut lui faire à cet égard. A toutes les propositions qui lui ont été faites pour obtenir, pendant un temps déterminé, le droit d'exploitation, il a constamment fait la même réponse : « Ceux qui me font les offres les plus avantageuses savent fort bien que je puis retirer de ma mine le double de ce qu'ils me proposent, et cela en moins de temps qu'il ne leur faudrait pour se le procurer. »

Nous ne pousserons pas plus loin ces citations en ce qui concerne les

(1) La piastre vaut environ 5 fr. 45 c.

mines du Mexique et leurs propriétaires ; mais M. Ward s'occupe aussi des événemens politiques et des dernières guerres , dont le pays qu'il a parcouru fut le théâtre. Cette partie de son ouvrage n'offre pas un intérêt moins vif et moins soutenu que celles dont on vient de lire des fragmens : nous pensons que le lecteur en trouvera la preuve dans le passage suivant qui termine le récit des aventures du général Victoria , aujourd'hui président des États-Unis du Mexique, homme modéré et instruit, et d'une grande énergie de caractère, comme on va le voir par le récit de ses aventures romanesques.

« Ce chef, pendant la guerre de l'indépendance , avait adopté l'usage de ne se faire suivre habituellement que par quelques soldats et de ne réunir toutes ses forces que dans les occasions importantes. C'était une manière de faire la guerre parfaitement en harmonie avec les mœurs du pays et très favorable surtout pour se soustraire aux poursuites des Espagnols. Après un échec tout disparaissait immédiatement ; un rendez-vous était indiqué sur un point éloigné, et souvent les pertes étaient réparées avant que la nouvelle en fût parvenue à la capitale. Cependant les exploits de Victoria ne se bornaient pas à cette guerre d'escarmouches. En 1815 , il arrêta à Puente del Rey, défilé dont il accrut les difficultés en y plaçant quelques pièces de canon, un convoi de six mille mulets escortés par deux mille hommes que commandait le colonel Aguila , et pendant six mois il l'empêcha de se rendre à la Vera-Cruz, lieu de sa destination. A peu près à la même époque, le besoin de tenir une voie de communication toujours ouverte avec l'Europe, engagea le vice-roi Callejas à confier à Fernand Miyares, officier supérieur d'un rare mérite , récemment arrivé d'Espagne, le commandement civil et militaire de la province de Vera-Cruz, et à le charger d'établir une chaîne de postes destinés à arrêter les excursions de Victoria. L'exécution de ce plan fut précédée et suivie d'une série d'engagemens qui se prolongèrent pendant deux ans entre les insurgés et les royalistes, et à la suite desquels Miyares parvint à repousser graduellement son ennemi des positions qu'il avait prises à Puente del Rey et à Puente de San Juan.

» Malgré la lutte qu'il soutint pendant deux ans, avec autant de bravoure que d'opiniâtreté, Victoria ne put jamais remporter aucun avantage décisif sur les renforts que le gouvernement envoyait chaque jour contre lui, et sur trois mille soldats européens qui rejoignirent le corps de Miyares. En 1816, presque tous ses anciens soldats avaient péri, et ceux qui vinrent les remplacer n'avaient ni le même enthousiasme ni le même attachement pour leur chef. Le zèle avec lequel les habitans avaient embrassé la révolution s'éteignait insensiblement. La nouvelle

de chaque désastre augmentait leur découragement à tel point que les villages finirent par refuser toute espèce de secours, et que Victoria se vit enfin délaissé par les campagnons de ses dernières défaites. Mais son courage et sa résolution ne l'abandonnèrent jamais. Il rejeta obstinément des conditions honorables, refusa le rang et les honneurs que lui offrait le vice-roi pour prix de sa soumission, et, déterminé à cacher dans les forêts son existence et ses malheurs, il effectua ce projet avec une constance et une fermeté qui annoncent une ame peu commune. N'emportant pour toute ressource que son épée, il s'enfonça dans les montagnes qui occupent un très vaste espace de la province de Vera-Cruz et disparut aux regards de ses compatriotes. La vie qu'il y mena pendant quelque temps est si extraordinaire que j'en croirais difficilement les détails si je ne les tenais du témoignage unanime d'un grand nombre de Mexicains, et de la bouche de Victoria lui-même. Pendant les premières semaines, les Indiens qui connaissaient et respectaient son nom lui fournirent des provisions; mais le vice-roi Apodeca, craignant de le voir un jour sortir de sa retraite avec de nouveaux moyens et à la tête de nouvelles troupes, mit à sa poursuite mille hommes divisés en petits détachemens. Tout village qui lui avait fourni des vivres ou un asile était brûlé sans miséricorde. Frappés de terreur par cette rigueur inouie, les Indiens fuyaient devant lui ou étaient les premiers à dénoncer l'approche d'un homme dont la présence pouvait leur être si fatale. Pendant plus de six mois il fut chassé comme une bête féroce, et ses ennemis le serrèrent souvent de si près, qu'il put entendre les imprécations dont il était l'objet, et dans lesquelles il était associé à Apodeca qui avait donné l'ordre d'une poursuite aussi fatigante qu'inutile. Un jour il échappa en franchissant une rivière à la nage à un détachement qui ne put la traverser, et maintes fois, presqu'en présence des troupes royales, il parvint à se soustraire à leurs regards en se plongeant au milieu des buissons épineux dont ces montagnes sont couvertes. Enfin, pour satisfaire le vice-roi, on prétendit avoir trouvé un cadavre qu'on dit être celui de Victoria. Tous les journaux racontèrent cet événement, et les troupes furent rappelées. Mais les souffrances de Victoria ne se terminèrent pas avec la poursuite dont il était l'objet. Exténué de fatigues, presque nu, déchiré par les épines, il eut à lutter long-temps contre tous les maux qui accablent l'homme livré à lui-même. Pendant l'été, il se nourrissait des fruits sauvages, fort communs dans ces climats, mais l'hiver il était continuellement dévoré par la faim la plus cruelle, et je l'ai entendu répéter souvent que, dans ces momens, un repas délicieux pour lui était de ronger les os des squelettes de chevaux qu'il trouvait par hasard. Il

s'habitua par degrés à une telle abstinence, qu'il passait quelquefois quatre et même cinq jours sans prendre autre chose que de l'eau, et n'en éprouvait pas un malaise considérable ; mais il souffrait au contraire des douleurs cruelles lorsque les alimens lui manquaient plus long-temps. Il passa quatorze mois sans goûter un morceau de pain, sans rencontrer un être vivant et sans espérer de voir se terminer une aussi cruelle situation.

» La manière dont Victoria, privé de toute communication avec les hommes, apprit la révolution de 1821 est presque aussi extraordinaire que son existence sauvage au milieu des bois. Lorsqu'en 1818 il fut abandonné par ses derniers compagnons, deux Indiens lui demandèrent où ils pourraient le trouver, dans le cas où ils auraient quelque changement heureux à lui annoncer. Il leur désigna une montagne dont la crète se voyait à l'horizon, et leur dit : «Voilà l'endroit où vous trouverez mes os.» L'escarpement de ces rochers, la difficulté de leur accès, et les forêts presque impénétrables qui les entourent, furent les seules raisons qui l'engagèrent à indiquer ce lieu. Cependant les Indiens n'eurent garde de l'oublier, et aux premières nouvelles de la déclaration d'Iturbide, ils quittèrent leur village pour aller à la recherche de Victoria. Arrivés au pied de la montagne ils se séparèrent, et pendant six semaines parcoururent vainement les bois qui l'entourent et qui la couvrent. Leur provision de maïs était épuisée ; ils allaient abandonner leurs recherches, lorsqu'un d'eux découvrit, en traversant un ravin, les traces d'un pied qu'il reconnut pour être celui d'un Européen ou d'un créole. On sait que l'habitude de porter des chaussures communique au pied une forme particulière que les indigènes reconnaissent très facilement. L'Indien attendit deux jours en cet endroit et partit pour aller chercher de nouvelles provisions à son village, après avoir suspendu aux branches d'un arbre les deux derniers gâteaux de maïs qui lui restaient. Il pensait que Victoria, s'il les apercevait, y trouverait la preuve que ses amis étaient sur sa trace. Cet espoir ne fut point déçu : Victoria, deux jours après, traversa le ravin et vit les gâteaux. Il n'avait pas mangé depuis quatre jours, et, depuis deux ans n'avait pas vu de pain. Il dévora cet aliment avant de réfléchir sur la circonstance extraordinaire qui pouvait le lui faire trouver dans un lieu aussi sauvage, et de chercher à savoir s'il avait été placé là par un ami ou par un ennemi. Mais, persuadé du reste qu'on ne manquerait pas de revenir, il résolut de se cacher aux environs, d'examiner ce qui pourrait se passer et d'agir selon les circonstances. L'Indien revint en effet peu de jours après : Victoria le reconnut aussitôt et se hâta de sortir de sa retraite pour le remercier de tant de zèle et de tant de constance. Mais l'aspect d'un fantôme tout nu et tout noir, qui, couvert d'une barbe

épaisse, s'élançait l'épée à la main du milieu des buissons, épouvanta le fidèle Indien, qui prit d'abord la fuite et ne reconnut son ancien général qu'après l'avoir entendu à plusieurs reprises prononcer son nom. Ému de douleur par l'état affreux dans lequel il le retrouvait, il le conduisit à son village, où Victoria fut reçu avec le plus grand enthousiasme. Le bruit de son apparition se propagea dans la province avec la rapidité de l'éclair; et d'abord on refusa d'y ajouter foi tant on était persuadé de sa mort. Mais on eut enfin la certitude que l'intrépide Victoria existait encore, et, de toutes parts, les anciens insurgés vinrent se joindre à lui. En très peu de temps il détermina toute la province, à l'exception des places fortes, à se déclarer pour l'indépendance, et partit pour aller rejoindre Iturbide, qui se disposait à faire le siége de Mexico. Il fut reçu par ce chef avec beaucoup de cordialité; mais l'indépendance de son caractère était trop peu en harmonie avec les projets d'Iturbide pour que la bonne intelligence pût long-temps subsister entre eux. Victoria n'avait pas combattu pour changer de maître, mais pour obtenir un gouvernement libéral. Iturbide, dans l'impossibilité de lui faire adopter ses vues, le contraignit à se réfugier de nouveau dans les forêts: Victoria n'en sortit, cette fois, que pour donner contre l'ambitieux empereur le signal d'une révolte générale. »

(*Monthly Review.*)

Nouvelle.

—

UN ÉPISODE DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

Après une marche longue et pénible, le jeune Roland de Saint-Pierre, commandant un faible détachement de voltigeurs, s'aperçut qu'il s'était égaré et qu'il ne pouvait plus espérer d'atteindre, avant la nuit, les avant-postes de l'armée française. Il fit faire halte à ses soldats, et les engagea à établir leur bivouac sous de beaux liéges qui bordaient la route sur laquelle ils se trouvaient. Les soldats ne pouvant, malgré

l'heure avancée, renoncer à l'espoir de trouver une habitation, pour s'y procurer des vivres dont ils sentaient le plus pressant besoin, prièrent Roland de leur permettre de poursuivre leur marche jusqu'à ce qu'ils eussent découvert quelque chaumière de chevrier, qui pourrait leur fournir du lait et du pain dont ils se contenteraient, quelque grossier qu'il fût.

L'air pur de cette belle soirée d'automne était si calme, que la brise la plus légère n'agitait pas la feuille des arbres, et les pas appesantis des soldats étaient le seul bruit qui se fît entendre quand ils continuèrent leur route, la faim et l'inquiétude ayant fait taire ces refrains joyeux et ces ris bruyans, familiers au soldat français, et qui le consolent de ses peines et de ses privations. Ce profond silence était analogue aux sentimens mélancoliques qui s'étaient emparés de l'esprit du jeune officier, revêtu, depuis une année seulement, de l'habit militaire. Roland de Saint-Pierre avait embrassé la carrière des armes avec le vif désir d'acquérir promptement de la gloire et de l'honneur à la pointe de son épée; il était entré en Espagne le cœur rempli d'enthousiasme et brûlant de se distinguer dans quelque occasion importante. Dans ces dispositions, il s'était jusque-là fort peu occupé des maux que la guerre, dans toute sa fureur, accumulait sur le malheureux pays destiné à être le théâtre de ses premiers exploits, mais il avait rencontré, dans la journée qui venait de s'écouler, bien des objets propres à faire naître une douloureuse émotion dans une ame novice encore aux horreurs d'une campagne. Des villages entiers couvraient de leurs ruines noircies des plaines dévastées; des fermes, naguère florissantes, n'offraient plus maintenant à l'œil épouvanté que des décombres à demi consumés par le feu : d'autres débris, bien plus tristes encore, disaient aux voyageurs que ceux qui, peu de temps auparavant, avaient vécu heureux et paisibles, avaient payé de leur vie une téméraire résistance aux entreprises d'un ennemi impitoyable. Cette scène de dévastation et de carnage avait fait sur le cœur de Roland une impression si profonde, que le paysage délicieux qui se déployait devant lui, à la lumière du crépuscule, était sans charme à ses yeux, et qu'il restait insensible au murmure d'un ruisseau qui, sorti d'un roc voisin, serpentait sur la montagne et rafraîchissait en passant l'épaisse couche de thym dont le parfum se mêlait à l'odeur suave des orangers.

Roland suivait machinalement ses soldats, qui commençaient à désespérer du succès de leurs recherches, quand la lune, se levant tout à coup pure et brillante, leur fit voir, à quelque distance, un toit d'où s'échappait une légère colonne de fumée. Ranimée par cette vue, la

petite troupe arriva bientôt près d'un bâtiment qui paraissait avoir fait partie des dépendances d'une maison considérable dont les ruines étaient éparses sur le sol. Un treillis brisé, auquel étaient encore attachés quelques festons d'une vigne qui le garnissait autrefois, et qui aujourd'hui rampait sur la terre humide ; des fontaines taries, des statues et des bas-reliefs brisés, des pans de murailles noircies, montraient que le fer et la flamme avaient opéré dans ces lieux leurs terribles ravages. Cependant le temps avait déjà jeté sur ces ruines un voile de verdure qui en adoucissait l'horreur : les rayons de la lune se jouaient dans les fleurs sauvages qui remplissaient le jardin désert, et un souffle léger agitait les plantes grimpantes qui croissaient à travers les débris des murailles écroulées.

Les volets du bâtiment où les voltigeurs espéraient trouver un asile étaient fermés avec soin, et le silence profond qui régnait dans l'intérieur eût fait croire qu'il était inhabité, si une faible lueur, s'échappant à travers les nombreuses crevasses qui sillonnaient les murs, n'avait été la preuve évidente que quelque témoin avait survécu aux désastres dont ces lieux gardaient de si tristes souvenirs.

Les Français frappaient depuis long-tems sans obtenir de réponse : les protestations pacifiques de leur chef n'étaient pas plus favorablement accueillies, et, dans leur impatience, ils allaient se porter à des mesures plus énergiques, lorsqu'une femme d'un aspect extraordinaire parut sur le seuil éclairé par la vive lumière d'une torche de résine. Sa haute taille était enveloppée d'un grossier vêtement de laine auquel une corde servait de ceinture ; de longs cheveux gris s'échappaient en désordre d'un capuchon noir, qui laissait à découvert un visage d'une paleur et d'une maigreur excessives. L'étonnement de Roland devint presque de l'effroi, quand, en examinant cette femme qui à la première vue offrait tous les signes de la vieillesse, il s'apperçut qu'elle devait avoir à peine atteint l'été de la vie ; il découvrit aussi, dans son attitude et dans toutes ses manières, une dignité qui s'alliait mal avec la rusticité de ses vêtemens et l'extrême pauvreté dont elle paraissait entourée. Un sourire amer effleura les lévres de cet être singulier, à l'instant où elle vit entrer les soldats dans sa misérable demeure, et le pressentiment de quelque mystérieux danger pénétra l'esprit de Roland, lorsqu'il vit l'empressement presque joyeux que mettait, à préparer leur repas, une femme pour laquelle leur arrivée devait être pénible. Honteux de l'espèce de terreur qui s'emparait de lui dans un lieu que sa situation découverte et la proximité des troupes françaises mettaient à l'abri de toute surprise, le jeune officier chercha à repousser cette impression involontaire, et

se disposa à profiter des préparatifs que ses soldats pressaient de tout leur pouvoir ; ses regards cependant restaient toujours arrêtés sur la figure de son hôtesse, où, à travers les traces d'une grande infortune, il démêlait les restes d'une beauté dont l'expression avait quelque chose de surnaturel.

Connaissant la langue espagnole et désirant se procurer quelque lumière sur le sort de l'être bizarre qui prenait un tel empire sur son imagination, Roland lui demanda comment elle avait le courage de vivre seule dans un lieu si écarté et dans un temps si peu tranquille ? Elle répondit d'un ton calme : « J'ai perdu tout ce qui m'attachait à la vie ; la conservation de ma misérable existence mérite-t-elle une seule pensée, et d'ailleurs, pourrais-je désirer la protection de mes concitoyens, quand ils sont si glorieusement entraînés loin de moi, par la noble et sainte cause qui appelle toute l'Espagne à la défense de son indépendance ? »

Presque rassuré par la franchise de ce discours, Roland se contenta d'examiner avec attention un lieu pour lequel il sentait d'abord une aversion invincible : rien ne lui parut de nature à justifier ses craintes ; le bâtiment, de peu d'étendue et sans nulle dépendance, ne pouvait cacher aucun piége, et dix soldats bien armés avaient-ils quelque chose à redouter de la méchanceté d'une femme, quelque exaspérée qu'on pût la supposer ! Il s'assit enfin à la table où était servi le frugal repas, que les voltigeurs accueillirent avec des cris de joie, quand ils le virent accompagné d'une grande cruche de vin, surcroît d'abondance auquels ils ne s'étaient point attendus dans une demeure d'une apparence aussi misérable.

Leur chef ne partagea point cette bonne fortune, son antipathie pour toute liqueur fermentée l'emportant même sur le besoin de réparer ses forces épuisées par les fatigues de la journée. Le repas fini, Roland fut conduit par son hôtesse à une petite chambre au dessus de celle où ils avaient soupé : il eut d'abord quelque répugnance à se séparer de ses soldats ; mais s'étant aperçu que de larges ouvertures dans le plancher lui permettaient de veiller sur tout ce qui se passait en bas, sans attirer lui-même l'attention, il consentit à cet arrangement ; et, trop agité pour se livrer au sommeil, il s'assit sur son lit et fixa un œil observateur sur la salle basse, éclairée par la flamme pétillante du foyer, autour duquel les Français fatigués s'étendirent, enveloppés dans leurs manteaux. Leur sommeil devint bientôt si profond que le moindre bruit n'atteignit plus l'oreille de Roland, et, le feu s'éteignant par degrés, il pouvait à peine, au bout d'une heure, distinguer la forme des corps immobiles

qui gisaient sur le plancher. Le silence et l'obscurité qui régnaient autour de lui augmentèrent sa disposition mélancolique, et il était plongé dans les réflexions les plus sombres, quand il entendit une voix douce et plaintive chanter les paroles suivantes :

Le Maure a franchi la montagne,
Son bras a renversé nos croix,
Et pourtant, sourd aux cris de nos tremblantes voix,
Nul céleste patron ne s'arme pour l'Espagne!
Ses ennemis au loin répandent la terreur,
De leurs rangs le trépas s'élance ;
Mais le ciel a compté les jours de leur bonheur,
Et sur eux gronde la vengeance.

Nos guerriers gisent sur la terre
Que leur sang rougit de ses flots ;
Laquelle d'entre nous, de la mort des héros,
N'a vu périr son fils, son époux ou son père ?
Mais nos mains, qu'affermit un généreux courroux,
Saisissant la flamme et la lance,
Sur l'imprudent vainqueur qui se livre à nos coups
Vont faire tomber la vengeance.

Ces couplets étaient évidemment un fragment des nombreuses ballades auxquelles donnèrent naissance les événemens de la guerre contre les Sarrasins, et dont les Espagnols aiment à conserver le souvenir comme un brillant témoignage de la valeur et du patriotisme de leurs pères.

Mais, dans cette circonstance, le sens des paroles avait un rapport trop direct avec la situation des Français, pour ne pas produire sur Roland l'impression la plus vive. Il s'élança du côté où il avait entendu la voix, et s'écria : « Qui es-tu, toi dont les chants prophétiques m'avertissent de ce que je dois craindre sur cette terre consacrée à la vengeance ? — Un ennemi, répond la douce voix qui avait chanté, mais un ennemi fatigué de voir répandre du sang. Ouvrez-vous un passage à travers la cloison qui nous sépare, et je veux vous rendre la liberté. »

Le bois vermoulu céda au premier effort de l'officier français, et les brillans rayons de la lune, pénétrant par l'ouverture, lui permirent de voir une jeune fille pâle et tremblante, mais si belle, qu'il était impossible de supposer qu'elle eût perdu aucun de ses charmes dans les terribles événemens qui avaient laissé des traces si profondes sur tout ce qui l'environnait. « Suivez-moi, s'écria cette angélique vision ; le moindre délai peut causer votre mort. — Je ne vous demande que le temps d'éveiller mes soldats, répondit Roland, étonné de ne pas les avoir déjà vus accourir au bruit qu'avait occasioné dans toute la maison la chute

de la cloison qu'il avait enfoncée. — Ils ne se réveilleront plus dans ce monde, dit l'étrangère d'un ton grave ; oubliez-les et songez à votre sûreté. Le poison a produit sur eux son effrayant effet, et la vie les a abandonnés sans retour. »

Roland, se précipitant sur l'escalier, arriva dans la salle basse, insensible au danger dont on le menaçait, et ranima le feu presque éteint, dont la flamme le convainquit bientôt de l'épouvantable vérité des paroles de la jeune fille. Les traits livides et défigurés de ses compagnons disaient assez de quelle mort ils avaient péri. Leur malheureux chef sentit son cœur se glacer en revoyant ceux qu'il avait quittés naguère pleins de vie et de santé, froids et immobiles, et, ce qu'il y avait de plus cruel pour lui, morts sous ses yeux et morts sans défense. Dans une douloureuse agonie, Roland tira son épée et s'écria : « Je jure que vous serez vengés, et je me dévoue à ce devoir sacré ! » Il tressaillit en voyant devant lui la jeune Espagnole qui, conservant au milieu de cette scène de mort la même expression calme et mélancolique, lui dit : « La vengeance est hors de votre pouvoir, à moins que vous ne vouliez l'assouvir sur moi : frappez, je suis prête... Hélas ! des têtes bien plus précieuses sont tombées sous les coups de vos compatriotes ! »

Roland baissa lentement la pointe de son épée ; il sentit que ce n'était pas près de cette figure angélique qu'il pouvait s'abandonner à l'indignation qui remplissait son ame : ses yeux se fixèrent encore sur ses camarades privés de vie ; ses larmes s'ouvrirent un passage, et, ne pouvant plus résister aux sensations déchirantes qui se pressaient sur son cœur, il s'éloigna de ce triste spectacle. Sa compagne, profitant de ce mouvement, saisit sa main et le conduisit vers l'escalier qu'ils montèrent en silence : elle lui fit traverser les deux chambres où s'était passée leur première entrevue, et après avoir gagné un balcon qui s'ouvrait sur la campagne, Roland se trouva avec sa libératrice dans un sentier désert et embarrassé par des plantes sauvages. « Je vous ai sauvé de la mort, lui dit-elle ; mais ma tâche n'est point finie. Un passage secret conduit à la route qui côtoie la base de la montagne : vous ne pourriez le trouver sans guide, je veux moi-même vous en servir ; mais je le demande de votre reconnaissance, employez les jours que je vous aurai conservés à adoucir le sort de mes malheureux compatriotes ; que le faible trouve en vous un appui, et opposez-vous de tout votre pouvoir à des barbaries qui n'épargnent ni le sexe ni l'âge. Regardez ces ruines amoncelées : autrefois un noble manoir s'élevait à leur place ; une foule d'heureux paysans remplissait ses murs maintenant abattus, et y apportait à un seigneur adoré le tribut de sa reconnaissance ; une

famille nombreuse faisait retentir autour de lui les accens de son amour et de son bonheur. La dernière fois, hélas! que les échos de la montagne répétèrent nos chants, ils étaient ceux de l'hymen : nous célébrions les fiançailles de ma sœur aînée ; nos jeux étaient animés par les sons de la guitare et des castagnettes; l'allégresse la plus pure remplissait tous les cœurs. Pendant que nous ne songions qu'à nous réjouir d'une union qui assurait le bonheur d'Estelle, un assassinat avait été commis dans nos environs, un colonel français était tombé sous les coups d'un inconnu : les soupçons se portèrent sur notre famille; et, quand nous ignorions même encore ces funestes événemens, une troupe armée et menaçante s'élance sur la montagne. Nos amis se mettent en défense; une grotte secrète sert d'asile à Estelle et à moi, et à travers les fentes du rocher, nous sommes témoins du combat qui s'engage. Mes sens m'abandonnèrent au moment où je vis mon père succomber sous le nombre des assaillans; mais ma sœur, plus malheureuse que moi, conserva le sentiment de notre infortune, et vit se dérouler sous ses yeux la scène de meurtre et de désolation qui suivit mon évanouissement. Nos frères, l'amant d'Estelle, nos amis, nos serviteurs périrent à sa vue; un horrible ruisseau pénétra jusqu'à notre retraite, et mes habits de fête furent baignés dans le sang de tout ce que j'aimais sur la terre. Le pillage succéda à ce massacre, et, après avoir enlevé tous les objets précieux, les Français livrèrent aux flammes cette habitation chérie, séjour, depuis tant d'années, de bonheur et de vertu. La fumée et l'excès de la chaleur me rappelèrent à l'horreur de notre situation : nous désirions mourir dans les flammes; mais le vent, sourd à nos vœux, dirigea l'incendie d'un autre côté et nous fûmes sauvées pour accomplir une effrayante vengeance. Deux jours s'écoulèrent : nos ennemis, rassasiés de sang et chargés de butin partirent; le son de leur trompette se perdit dans le lointain, et Estelle, la belle, la gracieuse Estelle, sortit de la caverne, les yeux éteints, ses blondes tresses subitement blanchies, les joues pâles et enfoncées, le fantôme enfin de ce qu'elle avait été jusqu'à ce jour. Elle fit un serment terrible sur les corps amoncelés de notre malheureuse famille: elle l'a fidèlement rempli.

« Chaque vie tranchée par la barbarie des Français a déjà dix fois été vengée par les faibles mains d'une femme. Mon courage, moins affermi que celui d'Estelle, recule devant un si grand nombre de meurtres. Elle s'aperçut de vos soupçons quand vous refusâtes le vin qu'elle vous offrait, et alla, en conséquence, demander des secours à un ami fidèle qui vit à une petite distance de notre habitation. Pendant son absence, la Sainte-Vierge, que je prie sans cesse, m'ordonna de vous sauver : j'ai obéi à ses ordres. »

La voix qui avait raconté cette horrible histoire s'arrêta; Roland voulut offrir ses remercîmens à sa belle et infortunée libératrice, mais elle avait disparu. La grande route était devant lui et il n'apercevait plus la trace d'aucun être vivant. Il resta un instant incertain de ce qu'il devait faire. Les rayons du soleil naissant éclairaient la campagne ; toute la nature paraissait renaître à la tranquillité et au bonheur, et l'officier français eût été tenté de prendre l'aventure de la nuit pour un songe pénible, si le silence et la solitude qui régnaient autour de lui ne lui avaient pas cruellement prouvé que ceux qui jusque-là avaient été les fidèles compagnons de ses fatigues et de ses dangers, avaient disparu pour toujours.

En approchant des avant-postes, il s'aperçut que les troupes françaises étaient en présence de l'ennemi ; il hâta sa marche et rejoignit sa division au moment où l'action s'engageait. Il se jeta avec impétuosité dans la mêlée ; l'issue du combat fut fatale aux Espagnols, et Roland, entraîné à leur poursuite, se trouva bientôt loin de la montagne dont il gardait un si profond souvenir et qui avait été si funeste à ses braves camarades.

La beauté d'Estelle et d'Irma, filles du comte de Los Tormes, était célèbre dans toute l'Espagne, et l'histoire tragique de leur mort supposée était le sujet de tous les chants populaires, qui, en exaltant leurs charmes et leurs vertus, excitaient tous les cœurs généreux à venger leur malheur. Quelques uns de ces lais plaintifs tombèrent dans les mains de Roland qui n'avait pas besoin de cet auxiliaire pour conserver le souvenir des deux sœurs. Il était continuellement occupé d'Irma, et il associait cette douce et belle créature à tous ses plans futurs de félicité ; mais bien souvent, au milieu de ses tendres rêveries, il tressaillait, croyant voir la figure sévère d'Estelle s'interposer, comme un spectre menaçant, entre lui et l'objet de ses vœux et de ses plus douces espérances. En véritable chevalier français, Roland aimait à se persuader que l'influence d'un amour subit avait engagé Irma à lui sauver la vie : il souriait au motif qu'elle avait prêté à cette action, et l'ordre de cette aimable fille lui paraissait une ruse féminine dont l'adroite Espagnole s'était servie pour voiler ses sentimens secrets, sous le spécieux prétexte d'obéir à la voix du ciel. Certain d'être aimé, il sentait un désir irrésistible d'arracher Irma à l'horrible situation où elle était placée, et, sans savoir encore comment il atteindrait son but, il travaillait de tout son pouvoir à se perfectionner assez dans la langue du pays pour être pris au besoin pour un Espagnol.

Les hasards de la guerre fournirent à Roland l'occasion qu'il désirait. Son régiment fut stationné dans le voisinage des deux sœurs, et, sous l'habit d'un muletier, il s'aventura à s'approcher de leur demeure.

Prenant la même route qu'il avait suivie à sa première excursion, la montagne, la forêt, l'avenue de liéges, le jardin dévasté, la maison ruinée se montrèrent tour à tour à ses yeux et ramenèrent dans son cœur le souvenir cruel de la soirée désastreuse qu'il y avait passée. Il croyait voir lui apparaître encore les figures décomposées de ses braves voltigeurs étendus sur le sol où ils avaient cru trouver un repos passager, et où l'inflexible mort les avait fixés pour toujours.

Toutes ses facultés étaient absorbées dans cette triste méditation, quand tout à coup il fut rappelé à lui-même par la douce voix qui une fois déjà s'était fait entendre pour l'arracher à une mort certaine. Ses regards étonnés se portent sous un dôme de feuillage, où il voit Irma agenouillée devant une croix surmontée de l'image de la Vierge à laquelle elle adresse son hymne matinale.

Roland fut près d'elle en un instant, et, avec la confiante vivacité de son âge et de sa nation, il lui jura, dans les termes les plus passionnés, un amour et une constance éternelle. Irma ne pouvait en croire ses sens, et écouta d'abord son pétulant admirateur avec une tranquillité apparente, mais elle n'eut pas plus tôt compris le véritable sens de ses discours, que, s'élançant vers la croix qu'elle serra contre son cœur, et jetant sur Roland des regards de mépris et de colère, elle s'écria : « Si je n'avais pas juré de ne plus répandre le sang, tout le tien, audacieux étranger, coulerait au pied de cet autel outragé; retire-toi et ne juge pas la fille de Los Tormes d'après les folles espérances qui t'ont ramené dans ces lieux. » Elle dit, et avant que le jeune Français eût pu essayer de calmer son courroux, la belle Espagnole avait disparu. L'amant méprisé resta comme pétrifié à l'endroit témoin de son humiliation, et, quoique maintenant sans espoir de faire consentir Irma à échanger son effrayante solitude pour une vie de luxe et de plaisir, il fut long-temps avant de se résoudre à écouter les conseils de la prudence et à s'éloigner d'un lieu où il avait tout à craindre de la vengeance qu'il venait de provoquer et dont il ne connaissait que trop les terribles effets.

L'image d'Irma occupa long-temps les rêveries de Roland : sa beauté, ses nobles sentimens, sa triste histoire, ne pouvaient, ne devaient point être oubliés.

Une troisième fois il revit la montagne : il y trouva un tombeau; une croix de bois marquait la place où reposait une des plus belles, une des plus aimables fleurs de la monarchie espagnole. Sa sœur, sous l'habit d'un soldat, avait joint les guérillas.

(*Forget Me Not.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences naturelles.

Pluies de chenilles en Russie. — Le mot *pluie* n'est pas tout à fait exact, car les insectes dont il s'agit tombèrent le 17 octobre 1827, avec une neige abondante qui couvrit l'espace d'environ trois lieues de poste, dans le village de Twer. Le village de Pokrow est à peu près au milieu du terrain où ces petits animaux furent transportés par le tourbillon. La description que les observateurs russes en ont donnée ne suffit pas pour faire connaître à quelle espèce ils appartiennent ; mais M. le professeur Brewster, éditeur du *Journal des sciences d'Édinbourg*, en a reçu quelques uns, et, si le transport ne les a pas trop déformés, on pourra les nommer et les classer. Leur existence est très singulière et provoquera sans doute des recherches d'un grand intérêt. Au moment de leur chute, on les vit non seulement marcher, mais en quelque sorte courir sur la neige ; leurs mouvemens étaient très vifs. On regrette que les journaux russes ne disent point quelle était alors la température de l'air. On mit quelques unes de ces chenilles dans un bocal plein de neige ; le thermomètre descendit à huit degrés de froid et les insectes prisonniers n'en parurent point affectés. Comme ils s'étaient réfugiés en grand nombre dans les fentes des arbres et des maisons, on a pu les y observer assez long-temps et constater qu'ils peuvent résister aux hivers de Russie, mais non pas à la chaleur des habitations russes, car tous ceux que l'on porta dans les maisons y périrent presque sur-le-champ.

L'entomologie du nord de l'ancien continent peut s'enrichir d'un grand nombre de faits analogues à celui-ci, et peut être encore plus dignes d'attention. Au milieu de l'hiver, par un froid très modéré pour le pays, mais de 10° au moins, un voyageur a vu des insectes ailés sortir de la neige en nombreux essaims et voltiger dans l'air. Dans les forêts, après la fonte des neiges, les branches d'arbres verts abandonnées par le bûcheron, et qui couvrent le sol autour du tronc des arbres coupés, sont

couverts de filamens déliés qui paraissent être l'ouvrage de quelque espèce d'insectes. Quant à la faculté de résister aux plus grands froids, on sait que des espèces très connues et trop communes la possèdent à un très haut degré : la punaise domestique, par exemple, résiste à une température de plusieurs degrés au dessous de la congélation du mercure.

Exemples de longévité. — Les exemples de longévité ne sont point aussi rares qu'on se l'imagine généralement, et la liste suivante des personnes qui ont dépassé cent trente ans est la meilleure preuve qu'on en puisse donner.

David Cameron, mort en	1795 à l'âge de	130 ans.
Jean de Lasomel	1766	130
George King	1766	130
John Taylor	1767	130
William Beattie	1778	130
John Watson	1778	130
Robert Macbride	1780	130
William Ellis	1780	130
Élisabeth Taylor	1764	131
Peter Garden	1775	131
Elir Merchant	1761	133
Mr Keit	1772	134
Francis Agne	1767	134
John Brookey	1777	134
Jane Harrison	1744	135
James Sheile	1759	136
Catherine Noon	1768	136
Margaret Forster	1771	136
John Morriat	1776	136
John Rihardson	1772	137
— Robertson	1793	137
William Sharpley	1757	138
John M'Donough	1768	138
— Fairb other	1770	138
Mr Clum	1772	138
Thomas Dobson	1766	139
Marie Cameron	1785	139
William Laland	1752	140
Comtesse Desmond	——	140
James Sands	1770	140
Iwarling (moine)	1773	142
Charle M'Findley	1773	143
John Effingham	1757	144
Evan Williams	1782	145
Thomas Winsloe	1766	146
J. C. Drahakemberg	1772	146
William Mead	1652	148

Francis Consir, mort en	1768 à l'âge de	150 ans.
Thomas Newman	1542	152
Thomas Parr	1635	152
James Bowles	1656	152
Henri West	——	152
Thomas Damme	1648	154
Un paysan polonais	1762	157
Joseph Surrington	1797	160
William Edwards	1668	168
Henry Jenkins	1670	169
Louisa Truxo	1782	175

On peut ajouter à cette liste un mulâtre qui mourut en 1797, à Frédérick Town, dans l'Amérique septentrionale, et que l'on disait âgé de cent quatre-vingts ans.

On lit aussi dans le *County Chronicle* du 13 décembre 1791, que Thomas Carn, d'après les registres de la paroisse de Saint-Léonard (*Shoreditch*), était mort en 1588 à l'âge de deux cent sept ans; mais cet exemple de longévité est trop extraordinaire pour ne pas faire soupçonner quelque méprise.

La vie humaine a éprouvé de si grands accroissemens en Angleterre, dans ces dernières années, que toutes les compagnies d'assurance qui n'ont pas augmenté le taux de leurs primes, ont fait de mauvaises affaires. Malgré le régime excitant et tonique des Anglais, le grand usage qu'ils font des liqueurs fermentées, et leur médecine héroïque et perturbatrice, nous lisions dernièrement, dans un article de la *Revue de Westminster*, qu'on s'était assuré que la vie moyenne était plus longue dans la Grande-Bretagne qu'en France.

Géographie.

Sources du fleuve Saint-Laurent et du Mississipi.—M. Beltrami (1), ancien juge à la cour royale du *royaume d'Italie*, créé par Napoléon, et qui vient de publier son *Pèlerinage en Europe et en Amérique*, présente aux géographes une nouvelle opinion sur les véritables sources du fleuve Saint-Laurent, et prétend avoir découvert celles du Mississipi. En Amérique, ainsi qu'en Angleterre, on ne l'a pas cru sur parole; on a pensé qu'il fallait plus d'un témoignage pour attester des faits sur lesquels un observateur isolé peut se tromper s'il n'a pas eu le temps de parcou-

(1) Dans un précédent numéro, nous avons entretenu nos lecteurs des découvertes de M. Beltrami.

rir le pays dans tous les sens. M. Beltrami trouvera aussi sur le continent européen un bon nombre d'incrédules : voyons toutefois ce qu'il dit sur les sources des deux plus grands fleuves de l'Amérique du nord.

Suivant ce voyageur, le lac Rouge (*Red lake*), dont la position est entre 49° et 50° de latitude, et à 95° à l'ouest du méridien de Paris, verse une partie de ses eaux dans la baie d'Hudson et l'autre dans le lac Supérieur : on peut donc le regarder comme la pièce d'eau la plus éloignée de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, qui reçoit lui-même les eaux du lac Supérieur, et, par conséquent, comme la source du fleuve. Cette conclusion manque de justesse : C'est en remontant un fleuve, et en comparant à chaque embouchure d'un affluent les deux courans qui viennent se réunir, que l'on peut reconnaître quel est le plus considérable, et c'est ce *courant principal* qui doit être regardé comme la continuation du fleuve, quelle que soit la continuation de son cours. L'inspection d'une carte et la mesure des distances ne suffisent point pour résoudre ces questions.

Quant aux sources du Mississipi, M. Beltrami affirme que M. Schoolcraft s'est trompé en les plaçant dans le lac du Cèdre Rouge (*Red Cedar lake*); et que, s'il eût continué ses recherches, il aurait prolongé de plusieurs lieues le cours du second fleuve du monde, dans l'ordre de grandeur. C'est à cette découverte que M. Beltrami attache le plus de prix : elle était digne de sa persévérance; elle le dédommagea de ses fatigues. Voici comment il raconte cet événement, le plus remarquable de son *Pélerinage*. Il était aux environs du lac Rouge.

Dans une excursion que je fis au sud-ouest, j'aperçus huit petits lacs, auxquels les Indiens n'ont pas donné de noms particuliers : ils communiquent tous entre eux et sont la source de la rivière du Gravier (*Gravel river*). La nature les a jetés négligemment sur un territoire tantôt attristé par de sombres nuages, tantôt égayé par les plus beaux paysages et une vive lumière. On y voit des collines, des vallons, une végétation variée et ravissante; je ne pouvais choisir un lieu plus agréable pour y passer la nuit. Puisque ces lacs n'avaient point encore de noms, je me crus suffisamment autorisé à leur imposer ceux des membres d'une famille à laquelle je suis attaché par les liens de la plus tendre et de la plus solide amitié. Je distribuai donc, chemin faisant, les noms d'*Alexandre*, de *Lavinius*, d'*Evrard*, de *Frédérica*, d'*Adèla*, de *Magdalana*, de *Virginie* et d'*Éléonora*. La pureté des eaux de ces lacs me parut être une fidèle image du cœur des personnes auxquelles je les dédiais, et leur communication représentait, dans la nature inanimée, les sentimens d'affection mutuelle qui unissent tous les membres de cette heureuse famille.

Toute cette contrée est couverte d'érables à sucre, et partagée en nombreuses fabriques de sucre exploitées par les Indiens. Ce travail est leur prin-

cipale ressource ; il leur procure une matière d'échange, un aliment très sain et un remède contre plusieurs maladies...

Je quittai le lac Rouge et visitai le *Portage*, espace où la navigation est interrompue, et les marchandises transportées par terre pour être embarquées sur une autre rivière. J'en avais parcouru près de la moitié, lorsque je me vis sur le bord d'un petit lac dont les eaux, immobiles et profondes, sans ruisseau qui les alimentât et sans issue visible, entourée d'une forêt de cyprès, inspiraient une sorte de terreur. Tout auprès une caverne obscure, remplie d'une eau qui semblait en interdire l'accès, avait quelques rapports avec l'antre de la Sibylle de Cumes. Je ne suis pas un Énée : je ne cherchai point à pénétrer les mystères de ce lieu ; mais, plein des souvenirs de ma patrie, et en possession du pouvoir de nommer, j'imposai le nom d'*Averne* au lac que j'avais découvert.

Le soir, j'atteignis l'autre extrémité du Portage, et je découvris un autre lac entouré de pins, dont je voulus qu'il prît le nom. Ses eaux ne sont point immobiles, mais dans un état de bouillonnement, comme celles d'une source. Il en sort un courant de trois à quatre milles de longueur, véritable origine des huit lacs dont je viens de parler, et par conséquent la source de la *rivière de Gravier* (Gravel river), par laquelle ces lacs communiquent avec le lac Sanglant (*Bloody lake*). Je passai la nuit sur le bord du lac des Pins ; et le lendemain, à l'aide de mes compagnons indiens, je traversai un autre petit lac sur mon canot portatif. J'arrivai enfin sur le bord de la *rivière du grand Portage*, et je m'y embarquai. Cette rivière coule dans un canal d'une largeur très inégale, et, en deux endroits, elle étend ses eaux et forme deux beaux lacs d'environ six milles de tour : le riz sauvage y abonde. Toujours usant de mes droits de premier explorateur, ces lacs portèrent le nom de leur production la plus remarquable.

Cinq à six milles plus bas, nous nous trouvâmes au milieu d'un lac plus étendu, mais sans issue. La contrée que nous avions traversée est très singulière : la terre y tremble sous les pieds, comme dans les prairies bourbeuses ; on dirait qu'elle est suspendue au dessus des eaux. Le dernier lac a la forme d'une demi-lune ; une belle île en occupe le milieu.

Nous allâmes reconnaître une rivière qui tombe dans le lac vers le sud. Ses sources, dont nous pûmes approcher en canot jusqu'à la distance d'une cinquantaine de pas, ne sont qu'à six milles du lac, au milieu d'une petite prairie. Du haut d'une petite éminence jetée comme à dessein pour servir d'observatoire, au centre de ce pays de plaines nivelées, on découvre à la fois tous les lacs, les canaux par lesquels ils communiquent, les forêts et un horizon immense, et l'on est au point le plus élevé de l'Amérique du Nord, si on excepte les monts sourcilleux et couverts de neiges éternelles ! Du pied de cette butte, de quelques centaines de pieds de hauteur, des eaux coulent vers le golfe du Mexique ; d'autres courans se dirigent vers l'Océan, et d'autres sont tributaires des mers du pôle ! Et, ce qui est encore plus étonnant, un lac est au milieu de ce vaste plateau si élevé, sans inclinaison apparente, plaine dont l'œil ne peut apercevoir les limites !

D'où viennent ces eaux? comment ce lac s'est-il formé? C'est au grand architecte qu'il faut le demander. A quoi peuvent servir des conjectures, et surtout celles des *savans*, plus fausses que toutes les autres explications imaginaires, parce que l'esprit qui les crée se pique d'être subtil, croit savoir et veut instruire les autres?

Les eaux de ce lac extraordinaire n'ont aucune issue : je ne crains point de l'affirmer, parce que j'ai vérifié par plus d'une épreuve la portée de ma vue, et que je connais le degré de confiance que je puis lui donner. J'assure donc que le terrain s'abaisse autour de ce lac, bien loin que son bassin soit environné de coteaux ou de montagnes, si ce n'est à une distance si grande qu'on ne peut plus admettre aucune communication souterraine entre les deux extrémités. Mais, comme le témoignage de mes yeux ne pouvait suffire pour certifier une découverte aussi contraire aux opinions accréditées, j'ai multiplié mes courses aux bords du lac et dans les environs : ainsi j'ai la certitude que ses eaux n'ont point d'issue apparente, et de plus, ses bords ne présentent nulle part quelques traces de l'action d'un volcan. J'ai voulu sonder la profondeur de cet abîme : mes cordeaux n'ont pu atteindre le fond. Ces eaux viennent donc des entrailles de la terre, purifiées par un long repos ou par une filtration à travers des couches très épaisses, car leur transparence ne peut être surpassée. Encore une fois, d'où viennent-elles?

Les sources de la rivière que j'avais remontée sont au nord du lac, peu éloignées de ses bords et sans doute alimentées par ses filtrations. De l'autre côté vers le sud et au pied de la butte, ainsi que les sources dont je viens de parler, on voit un bassin d'environ quatre-vingts pieds de tour; des eaux très abondantes en découlent : VOILA LA SOURCE DU MISSISSIPI ! Un peu plus loin, au sud de la butte, une autre source est celle de la *rivière Rouge* ou *rivière Sanglante*, nom qu'elle devra conserver.

Ces trois sources ont donc une origine commune; un même réservoir entretient leur écoulement. Ce lac mystérieux n'a pas plus de trois milles (une lieue) de tour : il n'étonne point les yeux, mais que ne dit-il point à l'esprit! Il était juste de le tirer de l'oubli auquel les géographes l'ont condamné, quoique l'on ne puisse indiquer, sur toute la terre, aucun point qui mérite plus d'attention. A l'avenir, il portera le nom d'une dame *dont la vie fut une pratique constante de la morale la plus pure, et la mort une calamité pour tous ceux qui avaient eu le bonheur de la connaître*, éloge simple et mérité qu'en faisait une de ses amies, Mme la comtesse d'Albany. Que ce lac porte donc le nom de JULIA, et que l'on dise *les sources* JULIA de la rivière Sanglante, du MISSISSIPI, ou, comme disent les Algonquins, du *père des eaux*. Qu'il fut heureux l'instant de ma vie où je fis cette brillante découverte ! Les ombres de Marc Pol, de Colomb, d'Améric Vespuce, des Cabots, de Verazani, de Zeno et d'une multitude d'autres navigateurs illustres, m'environnaient et m'applaudissaient; ces grands hommes venaient célébrer la gloire d'un compatriote qui venait de s'associer à leur immortalité.

M. Beltrami a choisi la forme épistolaire pour raconter les événemens

de son pélerinage, exposer ses observations et ses découvertes. Ses lettres sont adressées à une comtesse plus réelle, sans doute, que la marquise de la *Pluralité des Mondes*. Les pays qu'il a visités seront examinés de nouveau; les explorateurs procéderont régulièrement, par des méthodes rigoureuses, produiront leurs mesures et leurs calculs, écriront non pour les dames, mais pour la science. Jusqu'à ce qu'ils aient terminé leur travail, on s'abstiendra de prononcer aucun jugement sur la relation de M. Beltrami. Suivant ce voyageur, le lac *Julia* est à 48° 3' de latitude nord, et à 4° à l'ouest du méridien de la Nouvelle-Orléans. Ainsi, la distance de la source du fleuve à son embouchure n'excéderait point cinq cents lieues. Les géographes se détermineront sans doute à regarder le Missouri comme le principal courant dont l'Ohio serait le plus grand affluent, et le Mississipi le second tributaire, déchéance bien humiliante pour le roi des fleuves de l'Amérique du Nord.

Commerce.

Relations commerciales entre l'Europe et la Chine. — On n'a pas de données récentes sur le commerce direct entretenu par les Russes avec le nord de la Chine, et dont Kiatka est le centre. Entre cette ville, où les marchands et les établissemens des deux nations ne sont séparés que par un petit ruisseau, et Astrakan, si avantageusement placé pour être l'entrepôt du commerce de la Russie avec les nations asiatiques, les communications peuvent être considérablement améliorées. Si l'intérieur de l'Asie fait quelques pas de plus vers la civilisation, si les voyages y deviennent sûrs et moins pénibles, si des caravanes régulières partent et arrivent à des époques fixes pendant toute la belle saison de ces contrées, l'importance de cette voie commerciale se fera nécessairement sentir dans toute l'Europe orientale. Aujourd'hui, elle est presque exclusivement bornée à la Russie, à un petit nombre d'objets d'échange, et ses produits ne peuvent être comparés à ceux du commerce par mer.

A l'exception de la Russie, de la Grande-Bretagne et de ses colonies, presque toute la correspondance commerciale de la Chine avec le reste du monde est entretenue par l'intermédiaire des États-Unis. Ces rivaux des navigateurs anglais vont aux Philippines, aux îles Sandwich, dans toute l'Amérique du Sud, et y portent les produits du sol et de l'industrie de la Chine. L'accroissement de cette branche de commerce a été si rapide que, suivant l'évaluation des Chinois, elle fut de 229,505 £ (5,737,625 fr.) en 1825. Dans l'espace de vingt années, la valeur des objets importés en Chine par les Américains s'est élevée de 740,795 £

à 1,609,062 £, c'est-à-dire à plus de moitié de tout ce que la Chine reçoit du dehors. La compagnie anglaise des Indes orientales n'a pu, malgré ses priviléges et ses efforts, étendre son commerce aussi loin que ses infatigables concurrens. Ainsi, un peuple naissant et dont la population n'est guère que la moitié de celle de l'Angleterre, menace cette dominatrice des mers d'envahir ses plus beaux domaines et de la supplanter dans les principales places de commerce.

Il est maintenant bien certain que la compagnie anglaise des Indes Orientales a complétement échoué dans son projet d'introduire à la Chine les produits des manufactures d'étoffes de coton de la Grande-Bretagne. Les Américains ont été plus heureux ou plus habiles; quoique l'époque de leurs importations en Chine ne remonte pas plus haut que 1819, et que, dans le cours de cette première année, leurs spéculations aient été encore timides et peu productives, on est surpris de l'énorme quantité de marchandises fabriquées en Europe qu'ils ont introduite en Chine en 1825 : on l'évalue à 4,290 pièces de camelots, 12,067 pièces de draps larges, 31,694 de mouchoirs, 8,288 de batiste, 7,376 de toiles peintes et 13,794 de toiles pour chemises. Ainsi, les marins anglais voient passer sur des vaisseaux étrangers des marchandises de leur propre pays, qu'il leur est interdit de prendre en chargement, à cause du privilége de la compagnie des Indes Orientales.

Si le gouvernement anglais avait la sagesse d'abolir le monopole du commerce de la Chine, on verrait changer en peu de temps un état de choses dont les inconvéniens ne sont que trop sensibles. Outre les étoffes de laine et de coton et les fourrures, on pourrait faire d'importantes exportations de plomb, de mercure, de fer et de cuivre. En 1824, les Américains expédièrent pour la Chine des métaux dont la valeur fut estimée à 116,375 £ : cette quantité n'est certainement pas la mesure de ce qu'il serait possible d'y introduire, avec la supériorité de moyens et d'influence que la Grande-Bretagne peut déployer pour l'avantage de son commerce.

Depuis long-temps les Chinois achètent les étoffes de laine de l'Angleterre, et ils en ont contracté l'habitude, peut-être même le besoin. La compagnie des Indes Orientales prétend que les envois des dernières années ont surpassé les demandes; mais elle ne tient pas compte de ce qui est arrivé en Chine par la voie de contrebande, ni de ce que les Américains y ont porté : ce dernier objet est évalué à 145,885 £ pour l'année 1825.

Quant aux étoffes de coton, on peut juger du débit qu'elles obtiendront en Chine, par la consommation que l'on en fait aujourd'hui dans

l'Inde. En 1826, on en vendit dans ces dernières contrées plus de 20,000,000 d'aunes; or, on sait que la Chine est plus peuplée et plus riche que l'Inde ; que le coton n'y abonde point, et que la main d'œuvre y est assez chère. Les nankins sont les seules toiles de coton dont la Chine ait fait la première une exploitation qui lui est encore profitable ; toutes les autres étoffes de coton sont moins chères partout ailleurs que dans cet empire. On a donc la certitude que cette branche de commerce sera très productive et pourra se maintenir assez long-temps. Les procédés de filature et de fabrication sont parvenus en Europe à un degré de perfection que ni l'Inde, ni la Chine, n'atteindront jamais ; en sorte que, malgré la distance, les frais et les dangers d'une longue navigation, les étoffes de l'Europe seront moins chères à la Chine que celles du pays.

Le tableau suivant, où les prix du thé en Angleterre et en Hollande sont comparés l'un à l'autre, aux époques de 1772 et de 1827, fera voir que l'action exclusive de la compagnie sur cette branche de commerce est encore plus malfaisante que dans les autres.

Espèce de thé.	Prix de Londres (1772).		Prix de Hollande.		Prix de Londres 1827.		Prix de Hollande.	
Boù..........	1 sh.	10 25 d.	2 s.	0.5 d.	1 s.	7 d.	0 s	5.4
Congou.......	3	0.25	3	7.875	2	5.8	1	0.9
Hyson........	7	4	6	8.68¾	4	11	2	7.125
Prix moyen...	4	0.75	4	1.68¾	2	11.9	1	4.47

Ainsi, depuis 1772, les thés vendus aux Anglais par leur compagnie des Indes Orientales n'ont baissé de prix que de 25 p. 0/0 ; tandis que ceux de Hollande ont subi une diminution de 66 p. 0/0.

On a calculé que la compagnie des Indes vend ses thés à 92 p. 0/0 au dessus du prix d'achat, et que la comparaison des prix de Canton à ceux d'Anvers et de New-York n'indique pas plus de 48 p. 0/0.

Quant à la consommation totale qui se fait annuellement dans le Royaume-Uni, on ne connaît rien de plus récent que les évaluations de 1824 : elle s'élevait alors à 28,300,000 livres, dont la valeur, calculée d'après les prix courans de Londres, serait de 3,686,682 £ (environ 92,000,000 fr.). Sur le continent d'Europe, ou aux États-Unis, toute cette masse de thé ne coûterait que 2,950,178 £ ; la différence 736,504 £ est donc le bénéfice illicite que la compagnie se procure, en violant ses engagemens envers la nation. Pour connaître la totalité de ses profits sur cette seule branche de commerce, il faut calculer tout ce qui est à sa charge en Chine, en Angleterre et en mer : tous ces frais réunis n'ex-

cèdent point 1,000,000 £, comme on peut le vérifier d'après des données authentiques ; et, dans cette évaluation, on n'omet pas les retards, les avaries ni aucun des accidens d'une longue navigation.

Correspondance.

DEUXIÈME LETTRE A M. SAULNIER FILS, DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE, SUR LES APPROVISIONNEMENS DE PARIS.

Monsieur,

Dans ma première lettre nous avons cherché à fixer nettement le principe unique et général qui nous semble devoir diriger l'intervention de l'administration dans l'approvisionnement des grandes capitales. Ce principe n'est pas celui des économistes, *laissez faire et laissez passer;* il est plus réservé et plus sage, quoique renfermant autant de liberté véritable. Il consiste à observer d'où les produits partent pour arriver au consommateur, et à tenir les communications de celui-ci au producteur aussi libres, aussi sûres, aussi directes qu'il est possible, sous certaines conditions de surveillance, déterminées par la nature et l'indispensable nécessité des objets.

Il y aurait, en effet, erreur et imprudence à croire que le commerce d'approvisionnement d'une ville telle que Paris, pût être livré à une indépendance absolue, sans règle ni contrôle de la part de l'administration ; et il suffit, pour s'en convaincre, de considérer un moment le genre particulier de produits auxquels il s'applique, ainsi que les conséquences vitales qu'entraîneraient pour l'ordre social, je ne dis pas seulement leur pénurie imprévue ou leur qualité dangereuse, mais même leur trop excessive abondance, et généralement toutes les variations subites et considérables qui surviendraient dans leurs quantités et leurs prix.

Les autres objets manufacturés peuvent, en général, se multiplier avec rapidité, selon les besoins du commerce. Une association de négocians qui, par des achats extraordinaires, produirait tout à coup une ra-

reté factice dans quelque objet de cette classe, par exemple dans les fers ou dans les toiles, n'occasionerait jamais qu'une élévation de peu de durée; parce que cette hausse même donnerait aussitôt à la fabrication une activité qui mettrait bientôt l'offre au niveau de la demande. On ne peut espérer une compensation si prompte quand il s'agit des denrées alimentaires : alors il ne dépend pas du producteur d'élever rapidement la quantité de ses produits; il lui faut le temps et la saison favorables. Ainsi, une fois la hausse de ce genre de denrées opérée, que ce soit par une disette réelle, ou par l'effet de grandes spéculations commerciales, il faut attendre la récolte nouvelle pour amener forcément une baisse dans les prix; et cette attente exige au moins une année. Il faut donc que l'administration veille pour prévenir ou adoucir une pareille perturbation.

Autre différence : une hausse dans le prix de quelque objet manufacturé peut sans doute causer momentanément de la gêne aux consommateurs qui ont besoin de s'en servir, mais elle ne répandra jamais aucune alarme dans la société. Elle ne déterminera pas les familles à augmenter encore la rareté réelle ou factice par des achats subits et exagérés. Le moment où les toiles deviendraient très chères n'est pas celui que les familles choisiront pour augmenter leur provision de linge; au contraire ce sera un motif pour le remettre à un autre temps. Il n'en est pas ainsi des substances alimentaires. Le seul soupçon de la pénurie possible pousse à l'instant toute la population qui a quelques capitaux disponibles à augmenter, hors de toute mesure, son approvisionnement particulier, et à enflammer ainsi la hausse des prix, jusqu'à produire l'effrayante apparence de la disette au milieu d'une réelle abondance. C'est même à calmer de pareilles craintes que peuvent presque uniquement servir les approvisionnemens tirés de l'étranger pour une grande population. Car, par exemple, une flotte de 500 navires de 300 tonneaux toute chargée de grains, ce qui formerait une espèce d'armada commerciale, ne suffirait pas pour nourrir la France pendant dix jours; quoique l'annonce de son arrivée dût, sans aucun doute, produire un résultat beaucoup plus considérable, en faisant rendre à la consommation générale l'excédant de denrées emmagasinées par la frayeur. Ainsi, après la mauvaise récolte de 1802, l'élévation alarmante du prix du blé fut tout à coup calmée par une importation dont le montant total n'excéda pas la quantité nécessaire pour fournir à la consommation de la France pendant deux jours et demi. Mais la mesure avait été sagement combinée et faite à propos par le gouvernement d'alors. On conçoit que l'administration d'une grande capitale doit considérer comme un des plus impérieux devoirs,

celui de préserver de pareilles alarmes une population entassée et incapable, par sa position, de se pourvoir elle-même : il faut donc, pour cela, voir, connaître et intervenir au besoin.

Par un contre-coup singulier, mais très réel, une baisse subite et exagérée dans les denrées d'approvisionnement engendre des conséquences qui ne sont guère moins funestes, quoique l'effet en soit généralement moins compris et moins alarmant.

Lorsqu'une classe d'objets manufacturés devient momentanément trop abondante pour les besoins actuels, le fabricant peut en suspendre la vente pour attendre un temps meilleur ; il ralentit en outre sa fabrication jusqu'à ce que l'excès des marchandises produites soit écoulé. De telles circonstances, à la vérité, lui causent des pertes ; mais au moins les produits fabriqués restent intacts pour la société entière. Le producteur de denrées alimentaires est dans une situation beaucoup plus défavorable. Quand ses produits sont prêts pour la consommation, la vente en est presque toujours forcée par leur nature même : car chaque jour de retard est, pour le grand nombre, une cause rapide de détérioration ; et, quant aux autres, les frais de leur emmagasinement, de leur conservation, de leur entretien, changent tellement la valeur primitive, qu'il n'est pas prudent de s'y résoudre sans l'espérance fondée de grands avantages, de sorte que ce parti doit être l'exception, plutôt que la règle, d'une exploitation agricole. D'ailleurs combien n'y a-t-il pas de producteurs, surtout dans le peuple, pour lesquels le retard de la vente est pécuniairement impossible ? Ici donc la dégradation physique ou commerciale du capital employé à reproduire est imminente, et la cessation de la production ou la famine en est la suite. L'administration, placée au centre de la société, doit certainement prévenir, autant qu'elle le peut, des résultats si funestes.

Mais, indépendamment de la juste proportion des produits, il y a encore leur qualité qui doit être l'objet de sa surveillance journalière. Qu'un manufacturier détériore sa fabrication, il y a perte pour l'acheteur ; mais le vice étant promptement reconnu et signalé par la concurrence, le consommateur en fait justice en se fournissant ailleurs. Dans la détérioration des denrées alimentaires, il n'y a pas seulement perte, il y a péril, et un péril qui peut être suivi des plus grands malheurs dans une nombreuse population. Au milieu de tant de vérités qui nous pressent, nous n'avons pas besoin d'insister sur celle-ci.

Enfin un dernier motif prescrit à l'administration d'avoir les yeux ouverts sur toutes les transactions qui s'opèrent dans les halles et marchés publics de denrées.

Les fabricans d'objets manufacturés ont tous, plus ou moins, l'habitude et l'expérience du commerce, soit qu'ils débitent eux-mêmes leurs produits, ou qu'ils les fassent vendre par des agens étrangers; ils ont en eux tous les élémens nécessaires pour défendre suffisamment leurs intérêts, et pour vendre ou garder au besoin. Le grand et principal producteur de denrées alimentaires, c'est le peuple, le peuple des campagnes, qui, par la continuité de ses travaux manuels, n'a ni le temps, ni l'occasion d'acquérir des connaissances commerciales; il se trouve dans une situation d'autant plus défavorable, qu'il est, comme nous l'avons déjà remarqué, contraint de vendre presqu'à jour fixe, par la nature même de ses produits. Il faut donc que l'administration voie ses peines et y pourvoie, non pas en achetant elle-même, ou en fixant impérativement le prix des denrées, genre d'absurdité dont, au reste, les événemens font bientôt justice; mais en faisant, pour le mode de vente, des réglemens tels que le vrai prix de chaque denrée lui soit assigné et donné par la force de la concurrence publique, en l'absence comme en présence du producteur propriétaire : et si, par hasard, on était tenté de considérer cette perfection de la vente comme un miracle, je préviens que le miracle est la chose du monde la plus simple et la plus facile; qu'il est même réalisé journellement pour certaines parties, comme nous le dirons en son lieu.

Jusqu'ici, nous avons songé principalement aux productions qui alimentent l'approvisionnement : mais, pour être juste, c'est-à-dire pour établir un ensemble de choses durable, il faut pourvoir également et avec le même soin aux intérêts pécuniaires de ceux qui détaillent et de ceux qui consomment; car ces deux sortes d'agens ne sont pas moins indispensables que les premiers à la production. Or, que doit désirer le détaillant? D'abord, l'exhibition fidèle et complète des produits qui doivent concourir à l'approvisionnement public, afin qu'il en puisse apprécier les quantités et les qualités relatives; puis une enchère libre, mais régulière, qui donne le moyen assuré de s'en rendre maître pour la valeur véritable, sans intrigue ni bassesse; car nous ne sommes pas de ces philosophes qui n'imaginent de dignité et d'honneur que pour la bonne compagnie. Or, ces conditions étant remplies, la part des intérêts du consommateur est aussi toute faite; car, si le détaillant a payé la vraie valeur des choses selon l'équitable arbitrage de la concurrence, et si la reproduction de ces choses est assurée avec une même abondance par l'intérêt également satisfait des approvisionneurs, toutes les chances se réuniront pour que le consommateur définitif paie aussi la denrée ce qu'elle vaut, ni plus ni moins. C'est là tout ce que lui doit l'administration, car il ne

saurait désirer mieux pour lui, sans injustice pour les autres, et sans se faire, par la suite, tort à lui-même.

Ces rapprochemens suffisent pour montrer que, si le commerce des autres objets manufacturés peut être tout à fait libre et abandonné indéfiniment à ses propres combinaisons, celui qui fournit à l'approvisionnement alimentaire d'une grande capitale doit être, je ne dis pas gêné ou même ordonné par les réglemens de l'administration, et encore moins exécuté par elle, mais simplement surveillé de très près avec autant d'activité, de fermeté et de lumières ; le tout dans l'unique vue d'assurer, aux produits dont il se compose, un débit sûr, facile, équitable, et de plus uniforme, ou du moins dont l'uniformité ne puisse être troublée que par l'inévitable force des accidens physiques dont les effets peuvent toujours se prévoir à l'avance, quoiqu'il ne soit pas toujours donné à l'homme d'y remédier : et, si nous ne nous sommes point fait illusion dans cet exposé, on conviendra que les conditions précédentes, supposées remplies, réaliseraient un approvisionnement parfait, étant à la fois, et avec une égale équité, calculé pour le plus grand intérêt de ceux qui créent les denrées, de ceux qui les débitent, et de ceux qui les consomment.

A quoi bon, pourra-t-on dire, accumuler tant d'argumens, de préparations et de soins pour établir des vérités si évidentes ? Elles nous semblent aussi telles en effet à nous-mêmes, mais elles sont cependant si peu pratiquées, n'importe par quelles causes, que l'on ne saurait mettre trop de rigueur à leur donner le caractère et la force de démonstrations.

Examinons, en effet, des divers modes par lesquels les transactions de l'approvisionnement public s'opèrent dans la capitale ; nous y verrons ce spectacle digne de surprise : la perfection dont nous venons de parler, établie pour quelques parties avec une fidélité et une réussite presque idéales ; tandis que toutes les autres, et, dans le nombre, les plus importantes, sont abandonnées, ou du moins ont été jusqu'ici abandonnées aux combinaisons les plus fausses pour le bien public, comme les plus embarrassantes pour l'administration ; en sorte que l'on s'est donné beaucoup plus de peines et de tracas pour mal faire, qu'il n'en aurait fallu pour faire bien, si l'on avait su mieux s'y prendre. On nous pardonnera ce que cette assertion a de tranchant, lorsqu'on saura que nous ne l'avançons que d'après les documens officiels qui nous ont été sincèrement communiqués par l'administration elle-même, désireuse de constater avec sagesse la convenance d'améliorations souvent réclamées ; lesquelles, pour dire la vérité, consistent simplement à étendre et généraliser,

pour toutes les parties de l'approvisionnement, les excellentes combinaisons déjà réalisées depuis long-temps, dans quelques unes, par ses propres lumières et sa propre volonté. Mais les intérêts qui se groupent autour d'un approvisionnement millionnaire, comme celui de Paris, sont si puissans et si actifs, ils sont si intelligens à défendre les abus qui leur sont profitables, si adroits à alarmer l'administration sur les graves conséquences des innovations les plus sages, et surtout si absolus dans leurs conclusions erronées, que l'administration seule ne pourrait briser les liens dont ils l'enveloppent, si la clameur publique ne venait, pour ainsi dire, au secours de ses bonnes intentions. Or, pour peu que l'on ait de cœur, lorsque l'on voit un si grand bien possible, c'est le talent qui peut manquer pour répondre à cet appel, mais non pas l'assentiment ou la volonté : car il ne s'agit pas ici seulement de l'intérêt plus ou moins bien consulté de quelques personnes, ou de la réalisation précipitée d'une théorie économique; mais de vingt ou trente départemens qui environnent Paris jusqu'à cinquante et soixante lieues de distance, et dont la population agricole est intéressée, directement ou par contrecoup, dans l'immense consommation de Paris. C'est de cette population laborieuse, qui ne peut ni écrire ni se plaindre, que nous prenons ici la défense, non moins que celle des détaillans et des consommateurs. Or, comme en pareille matière les faits sont beaucoup plus expressifs que les paroles, nous allons montrer par quelques exemples comment ces trois classes d'individus sont traitées dans le commerce d'approvisionnement actuel, dont elles forment, avec le voiturier, les seuls agens utiles et indispensables, ainsi que nous l'avons prouvé dans notre première lettre.

Une partie de l'approvisionnement de Paris est effectuée par des cultivateurs assez peu distans pour y porter ou y faire porter directement leurs denrées. Cette classe réunit donc, ou peut réunir, les avantages du voiturier à ceux du producteur, et elle n'est exposée qu'aux inconvéniens du mode de vente par lequel sa denrée est transmise aux détaillans. Les producteurs éloignés, incomparablement plus nombreux, ont un obstacle antérieur à vaincre, puisqu'ils sont privés de cet accès direct ; c'est donc par eux qu'il faut commencer afin de les amener au marché public, comme les précédens.

Cette classe de producteurs ne peut concourir à l'approvisionnement de Paris, indépendamment de l'assistance de l'administration, qu'en se plaçant dans une des trois conditions suivantes : il faut qu'ils adressent directement leurs produits, soit aux détaillans, soit aux consommateurs, ou bien qu'ils les envoient par un voiturier à un commissionnaire

qui les vendra pour leur compte et leur en fera passer le prix, ou enfin il faut qu'ils les vendent à des marchands forains, lesquels se chargeront de les apporter à Paris et de les y vendre à leurs risques et périls.

L'envoi direct exige des conventions préalables relativement au prix. S'il est fixe, le producteur n'a point de motifs pour perfectionner sa fabrication, mais il a intérêt de sacrifier la qualité à la quantité, au moins jusqu'à la limite de détérioration qui lui ôterait son acheteur. Celui-ci de son côté, pour n'avoir jamais à vendre au dessus du cours, est contraint de traiter au plus bas prix avec le producteur, ou au moins au dessous du prix moyen; et, s'il n'y peut parvenir, il faudra qu'il balance ses pertes en trompant le consommateur. Ce ne sont là, sous aucuns rapports, des conditions commerciales qu'il faille désirer de voir se multiplier.

Elles ne sont pas meilleures si le prix de l'envoi direct est variable, selon les oscillations du marché public. Car alors qui constatera les prix de ce marché, et surtout les qualités précises auxquelles ils s'appliquent? Ce ne peut être le producteur absent. Sera-ce donc le consignataire? Mais c'est le faire juge dans sa propre cause: alors plus d'équité, partant nuisance pour l'approvisionnement qui ne peut s'entretenir avec constance que sur l'équitable balance des intérêts.

Ce mode est mauvais; passons au suivant. Le producteur choisit lui-même un voiturier à qui il confie ses denrées, et il les adresse par lui à un commissionnaire de Paris, qu'il charge de les vendre au meilleur prix possible. Voici alors un intermédiaire d'un ordre généralement très inférieur qui se trouve acquérir une grande influence dans la transaction. Car les rapports du voiturier, contraires ou favorables, ébranleront ou soutiendront puissamment la confiance de l'expéditeur dans le commissionnaire qui vend pour lui; et, ici comme ailleurs, les bons rapports se paient un prix qui doit se retrouver quelque part. Quelle tentation pour le commissionnaire de s'indemniser largement d'une pareille avance! Et quelle tentation aussi de tromper son expéditeur sur la vente de denrées, de nuances si excessivement diverses et dont les prix peuvent quelquefois varier si fortement d'un jour à l'autre par leur seule détérioration naturelle autant que par un arrivage plus ou moins abondant! Supposez le commissionnaire parfaitement probe, ce qui est de tous les cas le plus favorable, et, en outre, ne cédant jamais à l'occasion de se rendre acquéreur lui-même, ce qui est une utopie presque idéale; quelle sécurité aura le producteur qu'il en est ainsi? Quelle connaissance aura-t-il des besoins futurs ou des avantages de prix que pourraient lui procurer des perfectionnemens dans sa production? Tout cela il le verra par les yeux

et les rapports du commissionnaire, c'est-à-dire à travers les erreurs de sa légèreté ou de son insouciance, je ne dis pas à travers le voile de ses spéculations et de ses intérêts, puisque je l'ai supposé n'en ayant pas d'autre que ceux de ses commettans. Mais, même avec cette concession, ce ne sera pas là encore une indication bien sûre des demandes réelles de l'approvisionnement, ni par suite un motif bien puissant d'excitation à produire ou de sécurité à le faire. Trop d'incertitude et de périls s'attachent à cette combinaison, pour la présenter comme la perfection possible du commerce d'approvisionnement.

Maintenant que sera-ce, si, au lieu de suppositions presque idéales de désintéressement et d'abnégation de soi-même, que nous venons un moment d'admettre, nous rentrons dans la réalité trop ordinaire, celle d'un commissionnaire spéculant pour son propre compte? Alors l'intervention de cet intérêt parasite entre le producteur et le consommateur constitue la combinaison la plus funeste au bien de ces deux derniers, et souvent même fait naître les manœuvres les plus honteuses. Le commissionnaire n'est plus alors qu'un agioteur dont l'art consiste à tromper à la fois le producteur qui lui confie ses denrées, et l'acheteur qui les demande : le premier, en lui faisant paraître le cours trop défavorable afin d'en obtenir ses denrées à bas prix ; le second, en les retenant et les concentrant par des spéculations, de manière à en faire hausser artificiellement le cours afin de les revendre plus cher. D'où il résulte qu'en définitive, pour alimenter cette honnête industrie, le consommateur paie plus qu'il ne l'aurait fait par une vente qui aurait été directe et publique, tandis que le producteur reçoit moins, mais, ce qui est un résultat de la plus grave conséquence, il n'a aucune notion fidèle du besoin effectif de la consommation ni du profit qu'il peut trouver à diriger spécialement sa production vers tel ou tel objet, non plus qu'à y faire des améliorations suggérées par l'expérience. Car son seul marché n'est plus le marché public, c'est l'entrepôt du commissionnaire ; et le prix qu'il reçoit n'est pas non plus l'expression d'un besoin public ou la légitime valeur de la denrée mise en vente, c'est uniquement l'expression de l'intérêt personnel et présent de l'intermédiaire qu'il a choisi. Et vainement le cultivateur voudrait-il chercher à découvrir le véritable prix assigné par la consommation, afin d'évaluer l'avantage équitable que le transport de ses denrées à Paris peut lui produire ; la rivalité des intérêts des commissionnaires ne les empêche pas généralement de concourir en une vue commune, qui est de lui déguiser cette connaissance indispensable, afin de les déterminer à leur abandonner ses produits au moindre taux possible. Heureux encore s'il n'est pas victime de déceptions plus funestes. Car ce ne sont

là que les inconvéniens les plus superficiels, les plus visibles de ce mode occulte de versement des produits agricoles de Paris. Que serait-ce si j'avais dépeint les manœuvres honteuses et souvent coupables, auxquelles il sollicite l'intérêt personnel par la sécurité résultant du défaut de publicité dans les transactions? Toutes les ruses employées pour cacher les véritables cours ou pour les influencer désavantageusement; la substitution frauduleuse des produits; les ventes fictives opérées pour tromper le cultivateur; la séduction exercée envers ses domestiques pour attirer les envois; la corruption mise en œuvre pour les porter à tromper leur maître sur les prix réels; enfin toutes les turpitudes auxquelles l'appât du gain porte le commun des hommes, quand, à l'espoir de la réussite, se joint la sécurité du secret! Que l'administration ose sonder cette plaie morale, elle verra combien est profond le mal que je ne fais qu'indiquer.

Pour échapper à tous ces embarras (j'emploie ici, comme on voit, un mot adouci), le producteur agricole renonce à communiquer directement avec Paris. Il porte ses denrées au marché le plus proche, où des marchands forains l'en débarrassent, si même ils ne lui rendent le service de les aller acheter chez lui sans déplacement. Alors, en effet, l'infortuné cultivateur accompagne sa denrée et en peut défendre le prix par lui-même; mais avec quelles armes? Ce qu'il voit, ce n'est pas la demande réelle de Paris, c'est la demande du marchand forain, ou plutôt des marchands forains en corps, laquelle représente uniquement le degré d'activité de leur spéculation actuelle, de leurs espérances pour vendre à Paris cher, de leurs tentatives pour obtenir la denrée à vil prix. Excellentes données sans doute et bien fidèles pour guider les opérations agricoles du producteur, et pour lui faire connaître l'extension ou l'amélioration de sa production que les besoins réels exigent! Souvent les marchands forains eux-mêmes les ignorent, ces besoins, ou n'en ont aussi qu'une donnée infidèle, parce que, arrivés à Paris pour vendre, ils tombent à leur tour dans les déceptions des intermédiaires que nous avons signalées plus haut. Aussi, après avoir généralement peu ou même mal payé le producteur agricole, ils deviennent presque tous peu riches, la plus grande partie de leurs bénéfices possibles se perdant par le mode de vente auquel il faut bien qu'ils aient recours.

Une invention nouvelle et assez bonne de cette classe de marchands, j'entends bonne pour eux et non pour le cultivateur, c'est de se rendre directement chez celui-ci, et d'y faire immédiatement prix avec lui, soustrayant ainsi à ses yeux mêmes les faibles lueurs de vérité que pourrait lui offrir le marché d'approvisionnement à la ville voisine. Ceci est le beau idéal de la déception. Car le pauvre cultivateur n'a plus alors aucun

terme de comparaison quelconque qui puisse lui faire connaître si on l'abuse; et, après s'être débattu long-temps et vainement pour obtenir une limite de prix qu'il ignore, il faut toujours qu'il finisse par accepter celui qui lui est accordé. Alors le marchand forain devient le maître presque absolu du prix, et le cultivateur, n'ayant plus aucune connaissance des besoins du grand marché auquel cependant ses produits se rendent, n'ayant non plus aucune sécurité à travailler pour le fournir, n'étend point cette spéculation, ou même y renonce et tâche de la remplacer par quelque fabrication plus indépendante. Mais le peuple qui ne peut varier ainsi ses vues ou les étendre, ce pauvre peuple qui laborieusement doit tirer du sol le prix de fermage d'une terre chèrement louée, celui-là continue de se courber sur des cultures presque improductives, ou consomme le fruit de ses sueurs à élever des bestiaux dont la nourriture lui est à peine payée; tandis que, s'il pouvait jouir d'une vente équitable et d'une communication fidèle, il en obtiendrait des prix qui l'enrichiraient, et par suite il se porterait avec ardeur vers un mode de production si bien récompensé. Ayant tous les jours sous les yeux le spectacle de cette opposition cruelle, reproduit sans cesse dans tous les genres de production qui font l'objet de la petite culture, je ne puis trouver des paroles assez vives pour en peindre les déplorables effets.

Mais, pourra-t-on se demander, cet état de choses est donc ignoré de l'administration? ou, si elle le connaît, n'a-t-elle pris aucune mesure pour faire sortir le producteur agricole, ce fournisseur direct de l'approvisionnement, d'un tel dédale de déceptions et d'intrigues? Oui, elle a employé en effet quelques combinaisons pour opérer ce bien si désirable; mais toutes n'ont pas à beaucoup près également réussi, et ne devaient pas non plus également réussir.

L'administration a établi pour certains produits des facteurs ou préposés nommés par elle sous la garantie d'un cautionnement, et elle les a chargés de vendre pour le compte des producteurs qui leur consigneraient volontairement des denrées destinées à l'approvisionnement de Paris. Ces ventes sont contrôlées par des employés spéciaux qui dépendent aussi exclusivement de l'administration, et qui sont, par la nature de leurs services autant que par leur institution même, rigoureusement étrangers à toute spéculation. Les facteurs également astreints à cette condition, se paient sur un droit perçu d'après des règles fixes et connues d'avance.

Cette combinaison se distingue des précédentes par le caractère de légalité appliqué à la transaction. Si les facteurs sont actifs et fidèles, si les contrôleurs sont invariablement justes, tous les inconvéniens des

autres modes de vente disparaissent. Les denrées arriveront en foule sur un marché où les intérêts des producteurs seront sûrement protégés.

Cette affluence est en effet infaillible dans les suppositions présumées; mais une seule circonstance réglementaire, une seule, en apparence fort légère ou même insignifiante, partage nettement ces institutions en deux classes : les unes inutiles ou nuisibles; les autres admirablement efficaces et protectrices de tous les intérêts honnêtes du producteur agricole, du détaillant et du consommateur. Cette différence, c'est le secret de la vente ou sa publicité.

Dans les marchés où la vente opérée par les facteurs est secrète, c'est-à-dire se fait, comme on l'appelle, à l'amiable, ces agens, que je suppose honnêtes, et s'astreignant par délicatesse à ne faire aucune affaire pour leur compte propre, se trouvent toujours avoir je ne dis pas à concilier, mais à ménager deux intérêts contradictoires, celui de l'expéditeur et celui de l'acheteur qui veut acquérir ces produits pour les vendre en détail : car à la vérité il faudra qu'il satisfasse l'expéditeur pour qu'il continue à lui adresser des consignations, mais il faudra aussi qu'il satisfasse l'acheteur pour qu'il continue à lui adresser des demandes d'achat; le droit ou bénéfice du facteur étant proportionnel à la masse de la vente. Or, le facteur n'ayant point l'appui de la publicité et de la concurrence libre pour maîtriser les prétentions de l'acheteur, il est bien difficile qu'il ne cède pas quelque chose pour se l'attirer; et ce quelque chose ne peut être qu'un sacrifice des intérêts de la partie absente. En outre, malgré tous les efforts et tous les soins de la probité la plus scrupuleuse, le facteur à la vente secrète ne pourra jamais y établir le taux loyal et juste que la concurrence d'une enchère publique établirait. Mais ce sera bien pis encore si cet intermédiaire légal fait aussi le commerce pour lui-même; et qui oserait assurer qu'il en soit toujours, ou même qu'il en puisse être autrement lorsque l'on peut prouver, par des calculs certains et officiels, que le revenu légitime de quelques uns de ces agens, supputé d'après le droit qu'ils perçoivent, n'égale pas en totalité leurs frais déduits, ce qu'un aide maçon peut gagner annuellement? Quand on place des hommes dans un tel défilé, il faut s'attendre aux conséquences : ceci nous fait retomber dans le système des commissionnaires avec tous ses abus, plus graves peut-être et plus immoraux encore, parce qu'ils sont cachés sous l'apparence de la légalité.

Tous ces désordres disparaissent dans les marchés assujétis à la vente publique sur envois volontaires. Là, il semble que l'on entre dans un autre monde. La vente s'y fait en effet publiquement à la chaleur des en-

chères par des facteurs de l'administration, soigneusement surveillés et contrôlés dans leurs opérations et dans leurs livres de vente, de sorte que toute altération des prix est impossible ; les registres authentiques où on les inscrit pouvant d'ailleurs toujours en être consultés sans frais par l'expéditeur. Ces agens-vendeurs sont soumis à un cautionnement qui répond de leur gestion ; ils sont astreints à garantir au vendeur le prix qu'ont obtenu ses denrées ; et ils lui remettent ce prix au comptant aussitôt après la vente faite, ou ils le tiennent à sa disposition s'il en est absent ; car sa présence n'est nullement nécessaire ni même utile, tant les opérations sont bien régularisées. Pour jouir de ce mode de vente aussi sûr que facile, les expéditeurs ne sont assujétis qu'à un droit de dépôt, de garde et de vente, qui s'élève en totalité à moins de 3 p. 0/0 du prix de l'adjudication ; ce qui n'excède pas, ou même n'atteint point le montant de la commission que prennent ordinairement les commissionnaires libres ; et cependant, par ce seul droit si faible, tout le service est beaucoup plus payé. Une partie est donnée à la ville pour ses frais d'administration, qui, après en avoir été acquittés, lui laissent encore un revenu considérable. Une autre portion, représentative de l'abri accordé aux marchandises dans les halles couvertes, appartient aux hôpitaux qui ont fait construire ces établissemens à leurs frais, et c'est pour eux une source importante de richesse. Le reste du droit est laissé aux facteurs, et ce reste est calculé de manière qu'après avoir couvert leurs frais de gestion ainsi que l'intérêt de leur cautionnement et de leur charge, ils y trouvent encore un prix très satisfaisant de leur intervention active et intelligente ; de sorte qu'il leur est justement interdit de faire aucune spéculation pour leur compte propre, sous peine de destitution immédiate ; et la confiance que cette interdiction absolue leur attire rend leur position trop bonne pour qu'ils aient aucun intérêt à la violer. Tel est en effet le véritable principe d'après lequel une administration éclairée doit régler les bénéfices d'une classe d'agens qui, pour bien exécuter leur service, doivent avoir toute l'activité et toutes les connaissances du commerce, sans jamais entrer dans aucune de ses spéculations, même les plus avantageuses. Sans doute, le taux de leur attribution pour chaque objet attiré par la confiance qu'ils inspirent, et vendu par leurs soins, doit être fixé de manière à représenter uniquement la valeur du service utile que leur intervention rend au producteur et au consommateur ; mais, ce prix étant ainsi équitablement réglé, l'administration doit se féliciter de la prospérité de ses facteurs, au lieu de l'envisager d'un œil d'envie, puisque la masse de leurs bénéfices ne peut croître qu'avec et par l'assentiment de la production et de la consommation, qui réclament

volontairement leur entremise. Il faut bien se garder d'affaiblir ou de ralentir de pareils succès.

Ce mode de vente, établi depuis plus de seize années pour certaines parties de l'approvisionnement, offre une foule d'avantages directs et pécuniaires qui s'aperçoivent du premier coup d'œil, surtout par leur parfait constraste avec tous les autres modes que nous avons plus haut discutés; mais il en renferme encore un grand nombre d'autres plus cachés et non moins importans qui résultent de son influence économique et morale. En effet, outre le bienfait d'avoir toujours ses denrées vendues et payées immédiatement, sûrement, équitablement, sans difficultés, ni intrigues, ni discussions quelconques sur le marché public, qui ne voit que ce marché, ainsi alimenté, est d'autant plus parfait qu'il supprime tout intermédiaire inutile; n'offrant plus que le débat légitime et immédiat du producteur agricole, non avec le consommateur en détail, mais avec le marchand réel et nécessaire qui achète directement les produits pour les détailler; de sorte que le producteur d'une part, et le consommateur de l'autre, n'ont plus à payer simultanément que cet intermédiaire qui leur est à tous deux indispensable! En outre cet intermédiaire n'est point agioteur ni spéculateur à long terme; il est pour lui-même, pour son intérêt, l'expression précise et fidèle des besoins de la population. La grandeur du marché et la publicité de l'achat lui ôtent la possibilité et même toute pensée d'influencer artificiellement les prix. La concurrence libre et publique limite son bénéfice à ce qu'il doit être, au juste prix d'un travail réellement utile. Ainsi le consommateur obtient la denrée au taux équitable qu'elle doit lui coûter; et le producteur en reçoit l'exacte valeur qu'elle a réellement en sortant de ses mains. Trouvant ainsi un marché sûr et fixe, puisque les seules causes qui l'influencent sont les variations périodiques des diverses époques de l'année, il peut se livrer à la production avec confiance; il peut la diminuer ou l'accroître selon les besoins qu'il prévoit, de sorte que la connaissance constante qu'il a de ces besoins, jointe à la sécurité de vendre équitablement au comptant, sans remise ni incertitude, assure l'approvisionnement, ainsi protégé mieux que par toutes les mesures que l'administration pourrait prendre. Enfin le prix qu'il reçoit toujours de ses produits étant l'expression fidèle et équitable de leur valeur réelle, il est naturellement porté à chercher les moyens de les améliorer. L'expérience, rendue sensible par l'intérêt, l'instruit à toujours mieux faire qu'il n'avait fait jusqu'alors; et chaque amélioration opérée apportant aussitôt après elle sa récompense, il n'est pas plus tôt entré dans cette voie de perfec-

tionnement qu'il y marche toujours avec hardiesse et persévérance, étant guidé par le résultat comme par la main.

Telles sont les conséquences que l'on pourrait appeler économiques; voyons maintenant les avantages moraux. N'est-ce donc rien que de favoriser les intérêts honnêtes et légitimes par la seule sagesse des institutions publiques? n'est-ce rien pour la masse immense du peuple employée ou intéressée au commerce d'approvisionnement, que de faire de ce commerce un échange de valeurs au lieu d'un échange de déceptions! Quel honneur, quelle confiance, quelle puissante influence morale ne s'acquerrait point l'administration, en sortant ainsi l'immense population qui vend et qui achète, des habitudes de ruses, d'adresse et de mauvaise foi qu'elle regarde trop ordinairement comme ses moyens essentiels, et, en quelque sorte, comme sa légitime industrie; en lui apprenant par la plus puissante de toutes les preuves, par l'expérience, que les véritables principes d'un commerce honorable comme ses résultats les plus fructueux sont fondés sur l'équité, l'économie, le travail et la juste appréciation des besoins publics! quoi de mieux que de lui épargner, par leur inutilité même, les odieuses habitudes du mensonge, des sermens trompeurs, des honteux blasphèmes, et de soustraire enfin des transactions de plusieurs centaines de millions de francs, à la fange des cabarets et à des dépravations pis encore! Cet humiliant tableau n'est point chargé, et les bienfaits du système contraire ne sont pas non plus une fiction théorique. Demandez au préposé en chef des halles, à l'honnête Espellet, ce qu'il voit dans la plupart d'entre elles, par exemple dans celle où la vente des farines s'opère ou est censée s'opérer selon ce que suppose l'administration; si l'on veut encore, dans le marché de Poissy, dont l'importance est si considérable pour l'agriculture, par l'immense quantité de bestiaux qu'elle y amène. Je souhaite qu'il puisse en avoir une idée différente de celle que nous venons de tracer d'après des documens trop certains. Et, d'un autre côté, demandez au doyen des agens de l'administration dans les marchés publics, au respectable Masson, l'un des hommes les plus probes, les plus éclairés, les mieux instruits en fait d'économie politique que l'on puisse trouver dans toute la France, demandez-lui ce qu'il a vu, reconnu, proclamé depuis vingt ans par ses rapports dans la partie du commerce d'approvisionnement dont, heureusement pour l'agriculture, il se trouve le surveillant, je devrais plutôt dire le défenseur spécial. Il y a vingt ans, vous dira-t-il, la halle au beurre se trouvait réduite à un état complet de nullité. Les beurres destinés à l'approvisionnement de Paris étaient apportés, à leur arrivée, dans les magasins de différens

commissionnaires, des détaillans et des facteurs de l'administration, car il y en avait dès-lors. Mais la vente n'était point publique; de là tous les inconvéniens, tous les délais, toutes les intrigues, toutes les déceptions dont nous avons parlé. Il y avait peu d'envois qui fussent vendus en bon état; une grande partie n'était livrée à la consommation que lorsqu'elle avait perdu beaucoup de sa valeur, ou même lorsqu'elle était gâtée entièrement. C'était le peuple, la classe pauvre, qui achetait ces alimens altérés: mais, lorsqu'elle les refusait, il restait la ressource de les renvoyer au producteur, résultat, comme on voit, très avantageux. Dans un commerce si mal réglé, peu d'acquéreurs étaient solvables, et rien n'était stable ni régulier. Par toutes ces causes, le cultivateur trouvait à peine et rarement le retour de ses avances; mais, forcé d'entretenir des bestiaux pour cultiver, il n'avait d'autre consolation que d'accuser la mauvaise foi de son commissionnaire, celui-ci celle du détaillant; et le peuple, souffrant de leurs débats, prenait patience par habitude. D'ailleurs le plus parfait désordre régnait dans toute la comptabilité de ce commerce, l'obscurité étant toujours un excellent auxiliaire des abus. Enfin, le commissaire des halles et des marchés que j'ai nommé plus haut parvint à ouvrir les yeux de l'administration sur un désordre si nuisible à l'approvisionnement et si coupable en lui-même. L'administration, en déplorant le mal, ne pouvait cependant contraindre les cultivateurs à produire de meilleures denrées, à leur donner plus de soin et à les envoyer à tel agent plutôt qu'à tel autre. Elle ne pouvait pas non plus contraindre les consommateurs à en offrir un prix plus élevé ou à en acheter davantage; car il serait encore plus difficile de commander à la consommation qu'à la production. Enfin elle ne pouvait pas prendre sous sa surveillance, et en quelque sorte sous sa responsabilité propre, les voituriers, les commissionnaires, les marchands forains, pour les obliger à respecter les intérêts légitimes du producteur. Mais elle établit *la vente publique à la criée contrôlée;* et, à l'aide de quelques réglemens d'organisation bien conçus, successivement suggérés par l'expérience, tous ces excellens résultats s'opérèrent d'eux-mêmes comme par miracle.

Avant cette époque, le beurre réputé le meilleur était celui que l'on appelait d'Isigny, parce que tout ce qui se fabriquait de cette denrée, même à une distance considérable de cette ville, se vendait à son marché, ou attendait les voitures de transport à leur passage; ce qui occasionait, pour une grande partie, un retard considérable, suivi d'une détérioration correspondante dans les qualités. Peu à peu les fermiers, qui ressentaient les avantages de la vente publique, commencèrent à com-

prendre qu'ils pouvaient se soustraire à la défaveur du retard, soit en expédiant eux-mêmes, soit en s'associant pour organiser des expéditions simultanées. Dès lors l'approvisionnement devint graduellement plus abondant, plus constant, de meilleure qualité, plus productif pour le fermier et plus avantageux pour le consommateur, qui, à prix égal, trouvait mieux et plus facilement qu'autrefois. De toutes parts les transports et les arrivages se multiplièrent; ils devinrent fréquens, réguliers, rapides; ils finirent par s'opérer par des voitures accélérées. On fut obligé d'augmenter les jours de marchés; les produits de la perception s'élevèrent dans une proportion considérable; la ville en profita, les hôpitaux s'en ressentirent, l'administration eut ses frais couverts; les facteurs virent leurs peines pour bien faire abondamment rétribuées; et tout le monde fut content, car le producteur reçut davantage, le détaillant obtint de la sécurité dans son commerce et le consommateur fut mieux traité. Les intérêts parasites seuls y perdirent; car, qu'avait fait l'administration, sinon ouvrir la voie pour leur échapper! Aussi n'y a-t-il pas d'intrigues ni d'efforts qu'ils ne fissent et ne fassent encore tous les jours, pour détruire ce mode de vente si utile au public, si destructif pour eux.

Comme les chiffres sont un excellent moyen de fixer des résultats de commerce, je placerai ici un tableau officiel des progrès de cet approvisionnement depuis 1808 jusqu'en 1827.

Beurres de toutes espèces vendus à Paris de 1808 à 1827.

	A LA CRIÉE PUBLIQUE.		EN DESTINATION CHEZ DES PARTICULIERS.	
Années.	Quantités en kil.	Produits en fr.	Kilogrammes.	Produits.
1808	2,533,209	5,497.129	325,983	737,121
1809	2,728,932	5,975,595	431,290	980,861
1810	3,013,718	6,817,077	384.146	1,030,755
1811	3,151,344	6,741,871	224.327	572.480
1812	3,167,449	6,935,929	169,307	413,104
1813	3,149,349	7,157,436	101,613	252,023
1814	3,289,066	7,564,061	103.199	245,180
1815	3,443,421	8,225.715	84,979	220,834
1816	4,476,496	7,792,993	63,728	154,979
1817	3,214,713	7,319,771	78,191	186,750
1818	2.996,503	7,409.731	67,851	165,007
1819	3,262,200	7,105,533	77,891	166,180
1820	3,242,422	7,539.485	69,525	169,813
1821	3,641,134	8,173.121	57,720	138 789
1822	3,703,431	8,103,707	41,359	112.433
1823	3,861,469	8.465.825	37,271	101,323
1824	4,208,210	9,359,940	32,591	92,945
1825	4,077.898	9.319,371	25,845	76,957
1826	4,100,183	9,563.129	36,667	99.381
1827	4,108,267	9,583.343	38,020	98,348

En comparant les produits amenés volontairement à la vente publique,

avec ceux qui ont continué d'être adressés directement à destination, c'est-à-dire à des consommateurs ou à des commissionnaires, on voit que les producteurs se sont graduellement et continuellement éloignés de ce dernier mode de vente, pour affluer à la vente publique; et les consommateurs, de leur côté, ont témoigné efficacement qu'ils l'approuvaient, car ils n'ont pas cessé de consommer davantage. Quiconque aura observé les habitudes du peuple, et remarqué avec quelle difficulté il les change, sentira de reste ce que de tels faits ont de décisif.

On supposera sans doute qu'un succès pareil aura fait généraliser ce mode de vente, à la fois si honnête et si profitable. En effet, certaines parties en étaient favorisées depuis long-temps, et on l'a étendu à quelques autres. Ce n'a pas été toutefois sans bien des efforts de la part des agens honnêtes, sans bien des instances de la part des producteurs. On se demandera ce que l'administration gagnait à ne pas en rendre l'application générale en la laissant toujours facultative, comme elle l'est dans les marchés qui en jouissent actuellement. Nous serions bien embarrassés de trouver à ces questions une réponse plausible, c'est-à-dire que l'administration pût ou dût regarder comme telle, dans le rôle de providence publique que nous lui attribuons. Toutefois, en nous rendant près d'elle, depuis cinq ans, l'organe des cultivateurs et des propriétaires, dont les produits agricoles alimentent ou peuvent alimenter Paris, nous avons reconnu qu'on ne l'a pas laissée à beaucoup près libre de suivre son intérêt naturel qui est seulement celui du public; qu'on l'a assaillie d'objections, entourée de craintes, et que, par des assertions aussi pratiquement que théoriquement absurdes, on lui a présenté la disette comme la conséquence prochaine d'un mode de vente qui, par sa publicité, favorise seulement les agens utiles de l'approvisionnement à l'exclusion de tous les intérêts parasites!

On lui a dit et écrit, par exemple, que le mode de la vente à l'amiable était parfait; qu'il assignait toujours aux produits un prix loyal; que plus de publicité éloignerait les approvisionneurs actuels, dont les opérations sont parfaitement honnêtes et innocentes, quoique apparemment elles croient avoir besoin du secret. La réponse à ces assertions ce sont les réalités.

D'autre part, on a dit que la vente publique pouvait bien réussir pour les beurres qui n'offrent que des qualités peu différentes; ils en offrent pourtant du simple au triple pour les prix. Ensuite on a prétendu que les marchands approvisionneurs aimeraient toujours mieux vendre par eux-mêmes à l'amiable, plutôt qu'à la vente publique, quand ils devraient

y gagner davantage : un tel choix n'est guère dans les habitudes du commerce. Mais, en tous cas, on n'a jamais proposé que la vente publique fût forcée ; on a seulement demandé qu'elle fût autorisée et accordée aux individus qui la sollicitent. Il n'est guère facile de concevoir qu'une permission pareille pût faire aucun mal.

Ailleurs, je parle toujours de rapports officiels, ailleurs on a objecté que la généralisation de ce mode de vente serait une innovation. On a répondu que la petite poste, dans son temps, avait été aussi une innovation, et qu'il fallait bien quelquefois se résoudre à innover, même dans l'administration, quand la condition des choses administrées était devenue par trop différente.

Enfin on est allé jusqu'à représenter que, si l'on introduisait dans certains marchés un mode de vente direct et public quoique volontaire, la simplicité de ce mode dégoûterait et éloignerait les approvisionneurs en les privant du plaisir de spéculer sur les hausses et les baisses, ainsi que des conversations, des discussions et des autres habitudes, Dieu sait de quelle espèce, par lesquelles ils aiment à faciliter leurs transactions !

La seule exposition des principes et des résultats que nous avons faite plus haut, nous semble une réponse si péremptoire à de telles objections, qu'il nous paraît superflu de nous y arrêter. Quant à la dernière, elle ne mérite pas une réfutation sérieuse.

Mais nous présenterons aux personnes graves, réfléchies et sincères, une seule et unique considération qui s'applique à la partie la plus importante, la plus indispensable, de l'approvisionnement de Paris ; et nous les prions de la peser avec attention.

Il est évident que la pénurie des grains est le plus grand fléau que doive redouter l'administration d'une grande capitale ; et, comme l'expérience prouve que l'infériorité des récoltes, qui en est ordinairement la première cause, se reproduit toujours plus ou moins fortement après un petit nombre d'années, parfois excessivement abondantes, on a sagement cherché à prévenir la population contre de si grands malheurs, par des approvisionnemens faits dans les années d'abondance pour être distribués à des prix modérés, dans les années de disette.

Tel a été le but des greniers d'abondance, des réserves, des approvisionnemens à prime, et d'une foule d'autres institutions successivement mises en pratique avec un succès plus ou moins contesté, mais toujours avec des dépenses considérables ; ce qui est inévitable, non seulement à cause de l'intérêt du capital des grains conservés, mais encore, et bien davantage, à cause des soins, des pertes et des frais de tous genres qu'entraîne leur conservation. Cependant les administrateurs

les plus probes, les plus éclairés, les esprits les plus droits, les négocians les plus habiles, se sont successivement occupés de cet objet si important pour les populations agglomérées. Nous n'oserions jamais ajouter notre simple opinion à tant de recherches ; mais nous demanderons la liberté d'adresser à l'administration et aux personnes qu'elle consulte cette question unique. Dans la divergence des avis que l'approvisionnement des grains a fait naître, tout le monde s'accorde à considérer comme infiniment désirables les réserves libres, qui seraient faites volontairement par les cultivateurs eux-mêmes, sur leurs propres exploitations, dans l'espérance, et même dans la certitude de s'en défaire avantageusement après peu d'années. Tout le monde reconnaît que cette prévoyance individuelle serait le gage le plus certain, le plus décisif d'un approvisionnement inattaquable ; et l'on déplore d'une commune voix l'aveuglement, ainsi que l'insouciance des producteurs de grains qui ne conçoivent pas, ou ne font point cette excellente spéculation. Mais ceux qui émettent ces regrets ont-ils bien songé aux embarras de tous genres, aux difficultés presque insurmontables, qui attendent au marché actuel des farines le producteur inconnu, éloigné, étranger aux spéculations habituelles, qui vient s'y présenter pour la première fois ? ou celui qui, sans pouvoir quitter son exploitation, se hasardera à y envoyer ses grains ? A qui pourra-t-il s'adresser pour obtenir un débit certain, prompt, facile, qui lui réalise la vraie valeur du précieux produit qu'il a conservé à grands frais ? Quiconque connaît l'état de ce genre de transactions, par l'observation ou par sa propre épreuve, sait bien que le producteur, ainsi abandonné à sa force individuelle, n'a aucune chance probable de résister aux déceptions dont on l'environne, et qu'il sera contraint de rapporter sa denrée ou de la vendre à vil prix. Au lieu donc de regretter qu'il ne se prépare point à un pareil résultat, surtout au lieu de le blâmer de n'en pas saisir les avantages, commencez par lui assurer la protection qui est en votre puissance, et qui est aussi éminemment dans votre intérêt. Faites que, présent ou absent, sa production soit accueillie, soignée, préservée, vendue enfin, et surtout payée honnêtement, loyalement, à sa vraie valeur, ce que vous ne pourrez et ne saurez vous-même avec certitude que par la vente à l'enchère publique. Alors le producteur, assuré d'une estimation sincère de ses envois, pourra juger, et jugera parfaitement s'il lui est avantageux de garder des grains avec ou sans prime, et de former pour la capitale ces réserves libres qui sont réclamées de toutes parts avec tant d'ardeur. Et alors, si l'expérience d'un approvisionnement ainsi protégé vous paraît encore nécessiter des primes d'assurances, vous pourrez du moins les rendre

d'autant plus modérées, que vous aurez attiré un plus grand nombre de concurrens pour y prétendre; et surtout vous y gagnerez tous les faux frais, toutes les chances de pertes, que votre mode actuel de vente des farines impose à l'approvisionneur volontaire; puisque, si ce mal existe, il faut bien que le tort qu'il en éprouve soit payé par le plus haut prix de son grain, sans quoi vous ne le reverrez plus. Voilà certes, voilà le point douloureux qu'il faut d'abord guérir avant de rien attendre des spéculations libres des cultivateurs sur la conservation des grains, comme aussi avant de pouvoir mesurer l'étendue exacte des sacrifices que la sagesse conseille pour remédier à l'imprévoyance; si toutefois vous devez trouver encore matière à accuser l'imprévoyance, lorsque les prévoyans n'auront plus à vous craindre ou à se plaindre de vous. Car, imaginer à grands frais des combinaisons d'approvisionnement et de réserve pour la capitale, avant d'avoir ouvert un accès libre et facile aux produits qui pourraient spontanément l'alimenter, ce serait exactement comme si l'administration se ruinait à creuser des puits et des citernes pour fournir Paris d'eau, tandis qu'elle laisserait la Seine obstruée ou détournée de son cours naturel. Et quelles sont les autres parties de l'approvisionnement auxquelles ces craintes ne soient applicables, si ce n'est le petit nombre de celles qui jouissent de la vente aux enchères publiques? Quel propriétaire sensé, quel cultivateur prudent osera adresser directement ses produits à vos marchés sans cette protection, ou ne cessera pour toujours de le faire s'il l'a tenté une fois! Ce que nous avons rapporté plus haut des conditions faites sur ces marchés aux producteurs agricoles, rend ici tout développement inutile.

Nous sommes heureux de le dire, l'administration, sollicitée depuis plusieurs années par les réclamations des producteurs, s'est rendue à ces vérités. Elle n'a pas changé, elle n'a pas dû changer pour cela subitement les réglemens actuels de ses marchés publics; elle n'a pas voulu non plus, et elle n'a pas dû davantage contraindre la production à suivre généralement le mode nouveau de la vente à la criée publique, quelque avantage que semblent lui accorder le raisonnement et l'expérience. Mais elle a choisi un des facteurs de cette vente, celui qui s'était montré depuis long-temps le plus actif à en provoquer, à en éprouver l'extension, et elle l'a autorisé à vendre ainsi, par les mêmes formes de criée controlée et sous les mêmes droits actuels, toutes les denrées d'approvisionnement qui lui seront *volontairement* adressées par les producteurs. On ne peut rien imaginer de plus sage que cette autorisation, avec la réserve de liberté et de spontanéité qui l'accompagne. Seulement, que l'administration y prenne garde; il existe à Paris des marchés où

l'introduction de la vente publique, loyale et sincère, est impossible sans une répartition plus équitable des droits qui y sont perçus; car, bien que, dans quelques uns, ces droits soient excessifs, la portion qui en est attribuée aux facteurs est beaucoup trop petite pour que leur intervention en soit suffisamment payée; de sorte que l'adoption de la vente à la criée publique ruinerait ces agens par sa réalité même et par son évidence, si l'on ne commençait par corriger cette erreur dans leurs allocations. Mais un élément si sensible et si évident en principe comme en pratique, n'échappera pas à la sagacité de l'administration; et, le supposant rectifié où il doit l'être, il ne restera qu'à applaudir. En restreignant la mesure aux envois faits volontairement, l'administration n'expose aucun intérêt utile et ne viole aucun droit acquis, puisqu'elle se borne à ouvrir ainsi, aux producteurs et aux consommateurs, une nouvelle voie, qu'ils demeurent libres d'adopter ou de ne pas suivre. Et en même temps, si la mesure est bonne, comme nous l'espérons, si elle est vitale pour l'agriculture de vingt départemens qui environnent Paris, quelles actions de graces cette utile concession ne méritera-t-elle pas au magistrat qui l'a consentie! Nous ne pouvons ici que lui porter nos vœux sincères pour qu'il y persiste avec énergie, dans les limites d'indépendance et de spontanéité qu'il a sagement assignées. Et maintenant que notre tâche est accomplie, si une expérience personnelle de plusieurs années, si le sentiment profond des abus présens, et du bien qu'ils empêchent, et du tort mortel qu'ils font à l'agriculture ainsi qu'à la morale du peuple, peuvent excuser celui qu'un tel spectacle a forcé, malgré lui, de traiter des objets étrangers à ses études habituelles, l'auteur de cet écrit espère de trouver grâce auprès des amis du bien public.

BIOT.

Membre de l'Institut, propriétaire cultivateur dans le département de l'Oise.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.



TABLE

DES MATIÈRES DU NEUVIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.